ANNALES DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX

BULLETIN HISPANIQUE

Bordeaux. — Imprimerie G. Gounouilhou, rue Guiraude, 9-11.

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux
et des Universités du Midi
QUATRIÈME SÉRIE
Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse
XXVe ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Paraissant tous les trois mois

TOME V

1903



Bordeaux :
FERET & FILS, ÉDITEURS, 15, COURS DE L'INTENDANCE

Lyon : HENRI GEORG, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU
Marseille : PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS | Montpellier : C. COULET, 5, GRAND'RUE
Toulouse : ÉDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS
Madrid : MURILLO, ALCALÁ, 7

Paris :
ALBERT FONTEMOING, 4, RUE LE GOFF

Vol. V. Janvier-Mars 1903 N° 1.

ISIS

TERRE-CUITE DU MUSÉE BALAGUER, A VILLANUEVA Y GELTRU

(Planche I)

J'ai choisi dans les vitrines où Victor Balaguer avait réuni quelques souvenirs, trop rares à son gré, de l'Antiquité classique, un curieux fragment de figurine en terre cuite que j'ai pu étudier à loisir et photographier grâce à l'amitié de D. Juan Oliva Mila, notre correspondant, conservateur du Musée de Villanueva. L'originalité même, la singularité, devrais-je dire, de l'objet prouve combien était éveillée la curiosité de D. Victor, et quel large éclectisme présidait à l'accroissement de son trésor.

Par malheur, M. Oliva, malgré ses recherches, n'a pu me dire exactement dans quelles conditions ce débris est entré au Musée. Il est probable qu'il a fait partie de la collection rapportée d'Égypte par D. Eduardo de Toda, et libéralement offerte à l'Institut Balaguer; mais cela n'est que probable, parce que les objets provenant de ce don sont exposés dans des vitrines spéciales, et que, d'ailleurs, si la terre-cuite a certainement rapport à l'Égypte, comme cela saute aux yeux, rien ne prouve qu'elle y ait été trouvée, ni même fabriquée.

C'est la partie supérieure, haute de 0m 15, tête et torse, d'une statuette de femme. Encore ai-je quelque hésitation à employer ce mot de statuette, n'étant pas sûr qu'il convînt à la figure, s'il était possible de la restituer dans son état primitif; car le cou et la tête émergent d'une sorte de gaine très serrée, sans que l'on voie se dessiner, sous l'étoffe qui enveloppe les épaules très peu larges et la poitrine très peu saillante, la moindre forme de bras. Quoi qu'il en soit, si l'on admet que l'on a devant les yeux le reste d'une image de femme étroitement drapée, voici comme il convient de la décrire.

Le visage, d'un modelé rond et mou, où les yeux se voient à peine entre de grosses paupières mal entr'ouvertes, où le nez et la bouche sont dessinés sans finesse, où le menton s'empâte lourdement, le visage a vaguement une expression de dignité matronale, et sans doute la maquette qui a servi de modèle avait-elle en ce sens quelque valeur. Mais l'épreuve de Villanueva y Geltrú provient d'un moule déjà usé; elle est sortie floue, et le coroplaste n'a pas daigné en aviver le dessin par quelques retouches.

Les cheveux se divisent sur le haut du front, qu'ils rétrécissent, en deux bandeaux ondulés qui viennent passer derrière les oreilles. De là se détache, de chaque côté du cou, et pend presque sur l'épaule une épaisse papillotte en torsade. Les oreilles portent de grosses boules en pendants. Au-dessus de cette chevelure, dont les séries régulières montrent le soin élégant du peigne, est placée une stéphané en forme de croissant renversé, comme celle de Junon ou de Diane. Cette stéphané est surmontée de ce haut ornement qu'on est convenu d'appeler la coiffure isiaque, et qui se compose de divers attributs diversement choisis et groupés selon les cas. Ici l'on voit tout juste au milieu une palmette derrière laquelle se dresse, comme un plumet rigide, une gerbe d'épis. La palmette et la gerbe sont flanquées symétriquement de deux touffes rigides aussi, où je crois, sans en être sûr, reconnaître des plumes. Ces ornements semblent appliqués sur le devant d'une haute tiare arrondie par en haut, que recouvre un voile tombant sur le dos et les épaules.

La description est plus difficile en ce qui concerne le corps. La femme paraît vêtue d'une robe dont on voit l'épaisseur à la naissance de la gorge, et qui est serrée à la taille par une ceinture; par-dessus cette robe il semble que le voile tombant de la tiare vienne s'appliquer pour envelopper le torse, cachant sans doute les bras sous son étoffe. Mais, au lieu de faire des plis libres et variés, comme il convient à une draperie même un peu étroite et collante, l'étoffe plaque sur la poitrine en dessinant une très régulière volute dont l'œil correspondrait à la pointe du sein. Du moins est-ce là ce que l'on distingue très

clairement du côté droit, car le côté gauche est détruit depuis l'épaule jusqu'à la taille; mais il semble sûr, d'après la direction et la forme même de la cassure, que la figurine était exactement symétrique des deux côtés. Ce qui reste à droite de la taille, amincie un peu, semble indiquer une ceinture.

La terre-cuite est plate par derrière; des stries transversales, peu profondes, indiquent seules que l'auteur a eu l'intention de représenter une étoffe drapée sur le dos. L'objet, d'ailleurs, est creux et formé de deux plaques estampées accolées par les bords au moyen de barbotine. C'est une technique bien connue, sur laquelle il est inutile d'insister.

Il convient, enfin, de noter avec soin les couleurs dont la figurine est couverte, et qui sont assez bien conservées. Le cou et le visage sont blancs; aucune teinte noire ou brune ne vient aviver les yeux ni les lèvres. Mais les cheveux autour du front et la stéphané sont peints en jaune; la tunique, y compris la ceinture, est rose, tandis que les volutes du voile sont d'un vert tirant sur le bleu; cette même nuance se trouve sur l'épi dressé en aigrette.

Pour ma part, je ne connais aucune œuvre antique qui ressemble à cette terre-cuite et permette, par rapprochement, de la compléter ni de l'expliquer de façon suffisante. Un fait n'est pas douteux : c'est là une figurine isiaque, comme le dénotent clairement le voile et l'aigrette formée d'épis et de plumes. De plus, il est infiniment probable que cette Isis est l'Isis si souvent assimilée à Déméter, et considérée comme déesse de la terre et déesse des moissons. On a plusieurs fois relevé la liste des représentations de cette déesse égypto-grecque; on a souvent étudié son caractère[1], et je n'ai pas à refaire ce travail. Mais je dois remarquer que l'on n'a pas noté encore, que je sache, une représentation de la coiffure isiaque où le symbole lunaire soit, comme ici, une simple stéphané (un croissant renversé), ni une tête d'Isis-Déméter, où ces attributs spéciaux, les épis et les plumes, soient plaqués sur la tiare ou, pour mieux dire, sur le polos de la

1. Voyez Lafaye, *Histoire du culte des divinités d'Alexandrie*. — *Dictionnaire des antiquités*, art. *Isis*. — Roscher, *Ausf. Lexicon für Griech. und Rœm. Mythologie*, art. *Isis*.

grande déesse. Toujours, je crois, ces ornements symboliques se dressent comme un plumet au-devant du front. Donc le syncrétisme est ici plus complet et plus significatif.

Surtout, je n'ai jamais noté de figurine où le corps soit ainsi transformé en une sorte de mannequin habillé, et je n'ai jamais vu d'exemple de cette manière de stylisation des plis d'une draperie, ni des plis arrangés, comme ceux du voile de cette Isis, en spirale ou en volute purement géométrique.

Cette étrange disposition du corps et du vêtement porte à se demander ce qu'était vraiment l'objet, que je n'ose plus appeler une statuette. Si la partie inférieure avait été conservée, sans aucun doute la destination de la terre-cuite aurait nettement apparu; mais, actuellement, j'avoue n'avoir trouvé aucune explication satisfaisante.

Peut-être, d'ailleurs, n'est-il pas absolument nécessaire de s'arrêter longuement à ce problème. Si l'on considère le type et le style du visage, aussi bien que la combinaison des attributs symboliques, si l'on remarque l'empâtement et la mollesse des traits, le mélange des idées grecques et des idées égyptiennes traduites par le rapprochement d'éléments plastiques tout à fait hétérogènes, on n'hésitera pas à affirmer que la terre-cuite du Musée Balaguer est une œuvre de l'époque et de l'école alexandrine. On sait tout ce que l'alexandrinisme a tenté et osé aussi bien en art qu'en littérature, et les fantaisies pleines de hardiesse auxquelles il se complaisait. Aucune création mythologique n'a donné lieu à plus de variantes que celle de l'Isis, qui, simple divinité locale à l'origine, est devenue l'Isis Panthea. Il n'est donc pas surprenant qu'apparaissent de temps en temps des images encore inconnues de cette déesse polymorphe. Celle dont je viens de parler me semble des plus curieuses et non des moins instructives.

Pierre PARIS.

LA NODRIZA DE Dª BLANCA DE CASTILLA

Del matrimonio de Alfonso VIII de Castilla, llamado el Noble y el Bueno, con Doña Leonor de Inglaterra (1170) nacieron, según el eruditísimo P. Flórez, doce hijos, de los cuales seis fueron hembras.

De dos de estas hijas, Dª Constanza y Dª Mofalda, hay pocas noticias; ambas murieron sin casar, siendo la primera monja en las Huelgas de Burgos. Otra hija, Dª Leonor, fué reina de Aragón; y las restantes Dª Berenguela, Dª Urraca y Dª Blanca, llamadas también á ceñir respectivamente las coronas de León, de Portugal y de Francia, son bien conocidas de todos, no más por el relieve de su personalidad histórica, con ser grande, que por las virtudes que en ellas resplandecieron.

Dª Berenguela nació en 1171[1], según unos (P. Flórez) en Burgos, segun otros (Colmenares) en Segovia. Cuidaron de su crianza dos nodrizas á lo que parece: una llamada Dª Estefania y otra Dª Elvira. Dª Estefania fué recompensada en 1181 por Alfonso VIII con heredades en Sⁿ Pedro y en Fitero[2]; y Dª Elvira recibió algunos años después, en 1189, otra donación semejante en Fuente Peral[3].

Dª Urraca nació en 1187[4]. Fué su nodriza una señora llamada Dª Sancha, á quien el rey premió con heredad para dos yugos de bueyes en Castroverde, á 8 de Abril de 1203[5].

De Dª Blanca, la tercera de las hijas de Alfonso VIII y madre

1. Nuñez de Castro, *Cronica de los señores reyes de Castilla, Don Sancho el Deseado, Don Alonso el Octavo*, etc. Madrid, 1665, cap. XXXVIII.

2. A mi parecer, estos heredamientos corresponden á los pueblos llamados hoy Itero de la Vega é Itero del Castillo, situados en las márgenes opuestas del río Pisuerga, en los límites de las provincias de Palencia y Burgos, de donde sería natural probablemente Dª Estefania. El privilegio en que consta esta donación lo publicó íntegro D. Manuel de Miguel Rodríguez en sus *Memorias de Fernando III*, Madrid, 1800, pag. 229. Se halla otorgado en Burgos, 1º Mayo 1181. Nuñez de Castro, *Crónica de Alfº VIII*, á quien sigue Florez (*Reynas*, pág. 394), dan equivocadamente á este documento, que perteneció al Hospital del Rey de Burgos, una fecha de un año anteriór, ó sea 1180. El documento alude á la conquísta de Cuenca, cuyo suceso tuvo lugar el 21 de septiembre de 1177, diciendo, *anno quinto ex quo serenissimus Rex prefatus A. Concham fidei xptiane subiugavit*. No tiene duda, pues, que la fecha exacta del diploma corresponde á 1181.

3. Berganza, *Antiguedades de España*, tomo II, pág. 119. Los heredamientos relativos á esta donación deben corresponder á Peral pequeño, pueblo á orillas del Arlanza (Palencia) cerca de Palenzuela.

4. Florez, *Reynas Catholicas*, pág. 399.

5. Florez, *Ibidem*, pág. 403.

de San Luís, solo se sabía que había nacido en Palencia en 1188 antes del 4 de Marzo, según probaron Nuñez de Castro y el P. Flórez con un privilegio del Archivo de Arlanza, que lleva aquella fecha seguida de estas palabras : *anno quo nata est Palentiae Infantisa Blanca de Regina Alienor*. Se ignoraba hasta hoy el detalle no trascendental, pero sí curioso é interesante, de quien hubiera cuidado de esta infanta durante su niñez; y viene á llenar este pequeño vacío en la biografía de esta muger esclarecida el privilegio que copio á continuación (v. pl. II).

(Crismon) Presentibus et futuris notum sit ac manifestum quod EGO ALDEFONSUS DEI GRATIA REX castelle et toleti una cum uxore mea Alienor regina et cum filio meo(2)ferrando facio cartam donationis concessionis et stabilitatis uobis sancie lupi dilecte nutrici filie mee nomine blanca et coniugi uestro(3)martino garsie de rusione uobis et filiis ac filiabus uestris et posteris et omni successioni uestre perpetuo valituram. Dono itaque uobis et conce(3)do duos uillares heremos uidelicet fontemsaldaniam et uillatriz sitos inter saldaniam et carrionem cum terris uineis aquis riuis mo(4)lendinis piscariis pratis pascuis fontibus et nemoribus et defensis et cum omnibus directuris et pertinentiis suis iure hereditario in (5) perpetuum habendos et irreuocabiliter possidendos ad faciendum de eis quicquid uolueritis dando uendendo impignorando concambiando seu quidlibet aliud faciendo (6). Si quis uero hanc cartam infringere uel diminuere presumpserit iram dei omnipotentis plenarie incurrat et regie parti .c. aureos in coto persoluat et dampnum quod uobis intulerit duplatum (7)restituat. Facta carta apud burgis Era .Mª. ccª. xxviiiª. viº kalendas iulii. Tercio anno postquam serenissimus A. rex castelle et toleti A. regem legionensem cingulo milicie accinxit(8)et ipse A. rex legionis osculatus est manum dicti A. regis castelle. Et consequenter paucis diebus elapsis sepe dictus A. illustris rex castelle et toleti romani imperatoris filium conradum(9)nomine in nouum militum accinxit et ei filiam suam berengariam tradidit in uxorem. Et ego rex A. regnans in castella et toleto hanc cartam manu propria roboro et confirmo. (10) Gundissaluus toletane ecclesie archiepiscopus et hispaniarum primas confirmat. *(Dentro del signo rodado)* SIGNUM ALDEFONSI REGIS CASTELLE. *(Al rededor del signo)* Rodericus gutterrez maiordomus curie regis cf. Didacus lupi alferez regis cf. *(Columna de la derecha)* Martinus burgensis episcopus cf. Ardericus palentinus episcopus cf. Gundissaluus secobiensis episcopus cf. Comes Petrus cf. Comes Ferrandus nunii cf. Comes Ferrandus de gallecia cf. *(Columna de la izquierda)* Gomez garsie cf. Ordonius garsie cf. Petrus

roderici de castro cf. Petrus roderici de guzman cf. Willelmus gundissalui cf. Lupus diaz merinus regis in castella cf.

Magister mica Regis notarius. Gutterrio roderici existente cancellario SCRIPSIT.

Este privilegio ha permanecido inédito hasta hoy y parecerá extraño que en el movimiento de investigación documental del siglo XVIII, que tantos frutos produjo para las ciencias históricas, pasara desapercibido: por lo cual voy á dar breve cuenta de cómo ha llegado á mis manos y cómo pudo escapar para los analistas del siglo antecedente.

Como verán los amables lectores el documento en cuestión es una donación de Alfonso VIII y de Dª Leonor á Sancha López, *dilecte nutrici filie mee nomine Blanca,* y á su marido Martín García de Rusión de dos heredades en Fuente Saldaña y Villatriz, situadas entre Saldaña y Carrión de los Condes. Está otorgada el 26 de junio de 1190, de quince á diez y ocho meses después de nacida Dª Blanca. Dicho diploma se halla en mi poder y bajo mi custodia hace tres años. Recorría yo entonces la hermosa vega del rio Carrión y me detuve á contemplar las ruinas del monasterio cisterciense de Sta María de la Vega, situadas cabalmente en la mitad del camino que conduce de Carrión á Saldaña. Allí supe que en un pueblecito cercano existía algo digno de ser visitado, y allí me trasladé, bien ajeno de sospechar que el fruto de aquellas investigaciones había de ser la adquisición de todo el archivo del monasterio que encontré en poder de un vecino de aquel pueblo. Por las circunstancias del caso, que no referiré en este sitio, me convencí de que tal archivo se hallaba allí por lo menos desde principios del siglo XIX, ó quizás antes. Invocando mi cualidad de secretario de la Comisión provincial de Monumentos y estimulado por mi deber para que aquel archivo no se extraviara, logré adquirirle en conjunto de más de noventa diplomas expedidos en su mayor parte desde fines del siglo XII hasta mediados del XV.

De este archivo extraigo para publicarle por primera vez el diploma que motiva estas lineas; y rindo un tributo de cortesía á mi excelente amigo M. Pierre Paris, reservando para el *Boletín*

Hispánico que dirige las primacías en la publicación de un documento, que aun refiriéndose á una ilustre dama castellana pertenece en realidad á los biógrafos de una reina francesa.

Mas volviendo al privilegio, sábese por él que crió á esta reina una señora llamada Sancha López, natural, segun todas las conjeturas, de la Serna (Palencia) en las riberas del Carrión, lugar en el cual recibe heredades; por donde resulta que esta reina francesa nació en Palencia y una mujer de tierra tambien palentina la amamantó y crió.

No me ha sido fácil determinar qué heredades fueron aquellas á que se refiere el diploma. Presumo que Villatriz es un lugar entre Carrión y Saldaña llamado hoy Villaturde; y con más fundamento sospecho ó mejor dicho sostengo que Fuente Saldaña es algún despoblado inmediato á la Serna. Me fundo para creer esto en la circunstancia de vivir en este pueblo (entre Carrión y Saldaña, muy cercano al monasterio de la Vega), en 1234, dos hijos de Sancha López : uno llamado Don Diego Martínez casado con una Dª Mencia, y otra llamada Dª María. Consta esto en otro documento del mismo archivo que posee tambien la Comisión de Monumentos; este documento es la venta que otorgan los citados hijos de Sancha López al monasterio de la Vega, en septiembre de 1234, de todas las heredades que tenían en la Serna y que sus padres habían ganado del Rey. No tiene duda que estas heredades eran las mismas donadas por Alfonso VIII, puesto que se obligan á entregar á los monjes compradores la carta de donación regia. Con esta aclaración se explica fácilmente la existencia de este diploma en el monasterio de Sta María de la Vega.

Prescindo de ocuparme en señalar la gran importancia de este privilegio por los sucesos con que, según la costumbre de aquellos tiempos, señalaban la data, sucesos de no escasa trascendencia histórica, porque no he tenido otro propósito que utilizar en favor del público francés el dato que contiene relativo á Dª Blanca de Castilla.

Francisco SIMÓN y NIETO,
Correspondiente de la Academia de la Historia.

Palencia, 20 de noviembre de 1902.

ATE RELEGATA ET MINERVA RESTITUTA

COMÉDIE DE COLLÈGE REPRÉSENTÉE À ALCALÁ DE HENARES EN 1539 OU 1540

Dans une page du volume consacré au théâtre de l'Humanisme et de la Renaissance de sa belle histoire du drame moderne, M. W. Creizenach a récemment appelé l'attention sur une petite comédie latine de circonstance, intitulée *Ate relegata et Minerva restituta*, qui fut représentée à Alcalá de Henares devant le prince héritier Philippe, soit en 1539, soit seulement en 1540[1]. Le sujet de cette pièce est — sous l'allégorie du triomphe de Minerve sur la méchante Ate et le médisant Momus — la réconciliation de l'Université d'Alcalá avec son patron, le cardinal archevêque Juan Tavera. Le manuscrit qui nous l'a conservée porte le n° 8762 du fonds latin de la Bibliothèque nationale de Paris; c'est un cahier de 41 feuillets du format petit in-4°, qui, outre l'*Ate relegata*, contient une partie des *Suppositi*, comédie latine de Juan Pérez de Tolède imitée de l'Arioste, et quelques vers latins en l'honneur du prince Philippe. Il semble bien que ce manuscrit soit autographe, car les corrections qu'on y note font tout l'effet de corrections d'auteur[2]. Pourquoi tout le contenu du manuscrit ne serait-il pas de Juan Pérez? A première vue, cela semble assez probable et ce que nous savons de la carrière de cet humaniste parle en faveur de cette attribution.

Lorsque l'Université d'Alcalá se décida, vu la grande affluence des élèves, à dédoubler la chaire de rhétorique du successeur de Nebrija, Juan Ramírez de Tolède, dont l'enseignement avait obtenu un vif succès, le recteur et les professeurs portèrent

1. *Geschichte des neueren Dramas*, Halle, M. Niemeyer, 1901, t. II, p. 80.

2. En tout cas, le manuscrit est d'une main espagnole, comme l'indiquent les graphies *bibrarem (vibrarem), explevit (explebit), obserbans (observans), vicisitudo (vicissitudo), discesi (discessi), pertaessum (pertaesum), fletat, (flectat)*, etc.

leur choix d'abord sur Juan Fernández de Séville, qui passa bientôt à l'université de Coïmbre, puis sur Juan Pérez de Tolède : « Hæc [altera cathedra rhetoricae] primum Ioanni Fernandio Hispalensi, cuius nunc doctrina Conimbricensis Academia permultum iuvatur, deinde Io. Petreio Toletano commissa est, iuveni ingeniosissimo, qui non ita pridem Complutum venerat, » nous dit Alvar Gómez[1]. En quelle année cette nomination eut-elle lieu? Alvar Gómez ne l'indique pas, mais il va de soi qu'elle ne saurait être postérieure à l'année 1537 : Gallardo cite, en effet, un discours de rentrée manuscrit de Juan Pérez conservé à l'Escurial qui porte ce titre : *Joanis Petreii Toletani, Rhetoris Complutensis, Oratio Complutis* (sic) *in Studiorum initio habita, anno 1537*[2]. Juan Pérez mourut jeune, à l'âge de trente-trois ans, comme nous l'apprend une note accompagnant le distique que lui composa Luis de la Cadena, chancelier de l'Université et abbé de San Justo y Pastor, et qui se trouve parmi les pièces préliminaires des *Comœdiæ quatuor* de Juan Pérez imprimées à Tolède en 1574. Le distique et la note se lisent comme suit dans l'édition :

Ejusdem [Ludovici Cathenae] Distichon, foribus templi affixum, dum idem efferretur.

Effertur iuenis supra qui se extulit omnes,
Ingenio iuvenes eloquioque senes.

Mortem obiit anno ætatis suæ trigesimo tertio[3].

L'*Ate relegata* a dû être composée quelque temps après la mort de l'impératrice Isabelle (1er mai 1539); cela ressort d'un passage de la comédie où Minerve, s'adressant au prince Philippe, lui dit : « *Gratulor sanctissimae matris memoriae,* » puis de deux pièces de vers latins *in memoriam* insérées dans le

1. *De rebus gestis Francisco Ximenio, Cisnerio, Archiepiscopo Toletano libri octo*, Alcalá, 1569, fol. 223.
2. *Ensayo de una Bibliotheca española*, nº 3419.
3. Il est question de la mort de Pérez dans une lettre de Luis de La Cadena, sans adresse et non datée, qu'a publiée D. Adolfo Bonilla : *Clarorum Hispaniensium Epistolae ineditae*, Paris, 1901, p. 40 (cf. *Bulletin hispanique*, t. IV, p. 276). A cette lettre sont jointes la copie du distique et celle d'une épitaphe qui figure également dans l'édition des *Comœdiæ quatuor*.

manuscrit de Paris immédiatement après la comédie, dont la première porte l'adresse : « Principi Serenissimo obitum D. matris lugenti. » Or, en 1539, Juan Pérez exerçait son professorat, puisque ses *Progymnasmata Artis Rhetoricae,* imprimés à Alcalá par Juan Brocar, sont datés du mois d'avril 1539[1]. Il vécut encore quelques années : en 1542 et en 1544, nous le voyons signer une épître et des vers latins en recommandation d'un traité de rhétorique et d'un ouvrage de théologie sortis des presses d'Alcalá[2]; en 1544 aussi, il termine son poème en l'honneur de sainte Marie-Madeleine dont l'explicit du quatrième et dernier livre, rédigé par lui-même ou par son frère Antonio, est ainsi conçu : « Ioannes Petreius Toletanus miro studio ac pietate erga Divam Mariam Magdalenem, hoc Poëma de eius laudibus aggressus, anno ætatis suæ XXV, mense XI, sæpe deinde intermissum ac sæpe repetitum absolvit tandem anno suæ ætatis XXXII eodemque ab orbe redempto MDXLIIII, VII Kalen. Septem., idque vouet ac dedicat eidem Sanctiss. Diuae, hoc qualiscunque *(sic)* munusculo sibi eam apud Christum Opt. Max. patronum adoptatam unice cupiens[3]. » Cette déclaration, combinée avec le renseignement fourni par Luis de la Cadena, nous enseigne donc que Juan Pérez mourut en 1545 : par cela même il est bien démontré qu'il a pu cinq ou six ans auparavant prendre la parole au nom de l'Université d'Alcalá dans une circonstance solennelle.

Au surplus, l'impromptu joué en présence du prince héritier répond tout à fait à certain côté du talent de Juan Pérez. On sait qu'il imita en latin trois comédies de l'Arioste et une de Piccolomini que son frère Antonio publia à Tolède en 1574[4],

1. Gallardo, *Ensayo,* nº 3415, et Juan Catalina García, *Ensayo de una tipografía complutense*, Madrid, 1889, nºˢ 165.

2. Juan Catalina García, *livr. cité,* nºˢ 178 et 201.

3. Ce passage, ainsi que le distique de Luis de La Cadena, ont été reproduits par D. Gregorio Mayans, dans sa notice sur Juan Pérez *(Specimen Bibliothecae Hispano-Majansianae... ex museo Davidis Clementis,* Hannovre, 1753, p. 117). D. Ramón Menéndez Pidal a bien voulu collationner les deux textes sur les éditions originales, qui n'existent pas à Paris. Mayans, dans sa notice, dit qu'Alvar Gómez a parlé de notre Juan Pérez dans une lettre adressée à Pedro Rua, que lui Mayans se proposait de publier. Il ne semble pas qu'il ait donné suite à ce projet.

4. Voyez la description de ce volume assez rare, dans Pérez Pastor, *La imprenta en Toledo,* Madrid, 1887, nº 337. Dans sa dédicace au recteur et aux professeurs d'Alcalá, Antonio Pérez dit qu'il publie ces quatre comédies « ex multis quas noster Petreius nobis reliquerat, in Academiaque Complutensi ediderat ».

et Alvar Gómez, sans préciser autrement, nous apprend qu'il égayait souvent l'Université par ses compositions comiques : « Lætam sæpenumero Academiam fecit facetissimis comœdiarum argumentis. » Il possédait aussi des aptitudes remarquables d'improvisateur : « Eius tam prompta erat et extemporalis ad dicendum facultas, tam amœno amne et perenni fluens tamque liquido et minine turbido, ut medio in Latio natus et eruditus, iudicio etiam Italorum, qui illum audierant, videretur, » ajoute encore Alvar Gómez[1]. Un autre de ses collègues, professeur de rhétorique aussi, Alfonso García de Matamoros, mentionne à son tour l'extrême facilité de Juan Pérez à improviser sur n'importe quel sujet : « Nec illi defuit extemporalis facultas, vel ultro et ex consuetudine declamanti, vel saepe etiam adventu procerum et virorum nobilium intercluso ; ubi non paratum aliquid et praemeditatum recitabat, sed de omni re proposita, quam modo intellexisset, ornate et copiose, et incredibili quadam suavitate disserebat[2]. » Cela étant, il ne serait point surprenant que ses collègues l'eussent choisi pour souhaiter la bienvenue au prince Philippe et composer à cette occasion une sorte de divertissement littéraire, destiné à reconquérir au profit de l'Université les bonnes grâces du cardinal-archevêque Juan Tavera. Ce personnage, outre ses fonctions archiépiscopales, remplissait celles de Grand Inquisiteur, et Charles-Quint l'avait investi, au moment de partir pour les Pays-Bas, en octobre 1539, de la charge de gouverneur des royaumes de Castille et de Leon : Tavera se trouvait donc à la tête de l'administration et du gouvernement, il remplaçait l'Empereur. En partant, Charles-Quint lui ordonna d'habiter le palais royal avec le prince Philippe et lui laissa des instructions avec les pleins pouvoirs qu'il avait coutume de laisser à l'Impératrice. Pendant les deux années que dura cette régence, nous dit son biographe, Pedro de Salazar y Mendoza, le cardinal ne sortit pas une heure de son diocèse ; il séjourna toujours soit à Tolède même, soit à Alcalá, soit à Madrid ou dans

1. *De rebus gestis*, etc., fol. 223.
2. *De adserenda Hispanorum eruditione*, dans *Alph. Garsiae Matamori Opera omnia*, éd. de Madrid, 1769, p. 54.

quelques autres localités de l'archevêché[1]. Ayant auprès de lui et sous sa garde le Prince héritier de la couronne, qui avait alors une douzaine d'années, on conçoit qu'il ait eu l'idée de lui montrer l'un des plus grands centres d'études de l'Espagne, la splendide fondation de Cisneros. J'ai dit plus haut que la visite pouvait se placer en 1539 : j'ajouterai ici qu'elle eut lieu, en tout cas, après la nomination de Tavera au poste de gouverneur des royaumes, qui est du commencement d'octobre, et, comme l'indique un passage de l'*Ate relegata,* très peu de temps après cette nomination : « Nostine, » dit Minerve à Mercure, « virum notissimum omnibus, merito suo praesulem optimum archiepiscopum Toletanum, *quem modo Caesar regni summae praefecit?*» A la rigueur, le Cardinal et le Prince ont pu ne venir ensemble, pour la première fois, à Alcalá, que dans les premiers mois de 1540, et nous savons qu'ils y sont venus en effet, à cette époque, par une lettre du précepteur du Prince, Juan Martínez Siliceo, datée du 19 mars 1540, où ce dernier rend compte à Charles-Quint des progrès du royal élève :

En lo que toca á la enseñanza del Principe, digo que en latin va mucho adelantado, y antes de medio año, como creo, podrá pasar por si todos los historiadores que han escrito, por dificultosos que sean, á lo menos con poca ayuda de maestro; en el hablar latin ha arto aprovechado, porque no se habla otra lengua en todo el tiempo del estudio, y el uso le hará doto en el hablar tanto y mas que la leccion. El escribir en latin se ha comenzado; tengo esperanza que le sucederá mucho bien. *Los dias pasados estuvo su Alteza en Alcalá* y visitó á todos los letores, y oyó lo que leian, y puede creer V. M. que á todos los entendió, si no fué al que leia llebrayco, y holgó tanto en los oir y entender lo que decian que ningun trabajo le fué todo el tiempo que los oyó, que serian mas de tres horas[2].

Comme Siliceo ne dit rien d'une comédie qui aurait été représentée ou récitée devant Philippe, il faut croire que ce n'est pas lors de cette visite que l'*Ate relegata* fut produite par son auteur : elle le fut, ou un peu plus tôt, ou un peu plus tard.

L'intérêt de la composition, que je crois devoir jusqu'à preuve du contraire attribuer à Juan Pérez, réside surtout dans les allusions aux affaires intérieures de l'Université, aux rapports de ses membres avec l'archevêque de Tolède dont dépen-

1. *Chronico de el cardenal Don Juan Tavera,* Tolède, 1603, p. 225.
2. Modesto Lafuente, *Historia general de España,* t. XII (Madrid, 1853), p. 381.

dait très étroitement la création de Cisneros. Les archevêques de Tolède étaient seigneurs au temporel et au spirituel d'Alcalá, ils nommaient le Corregidor et le Vicaire général; mais, d'autre part, les privilèges considérables que Cisneros avait obtenus de l'autorité pontificale en faveur de sa fille chérie, l'Université, suscitaient des querelles incessantes non seulement entre les étudiants et les représentants de l'Archevêque, mais entre ceux-ci et les membres du clergé qui à un titre quelconque pouvaient se réclamer de la juridiction du Recteur. Si un clerc immatriculé encourait l'excommunication du Vicaire général, il s'adressait au Recteur, lequel faisait intervenir les Conservateurs apostoliques de l'Université, et ceux-ci excommuniaient le Vicaire pour avoir attenté contre les privilèges de l'Université. Bref, c'était un conflit permanent : *fuero* universitaire, d'un côté, droits souverains des archevêques, de l'autre. L'histoire de ces luttes, souvent fort vives, sous les premiers successeurs de Cisneros, a été contée en détail par Alvar Gómez dans le livre VIII de sa biographie du Grand Cardinal et a été résumée, d'après cet ouvrage, par D. Vicente de la Fuente, dans le tome II de son *Historia de las universidades* (Madrid, 1885). Tavera, ayant succédé à Alonso de Fonseca sur le siège de Tolède en 1534, voulut rétablir l'autorité assez ébranlée de son prédécesseur, qui avait beaucoup bataillé avec les universitaires et tenté, à ses dépens, de tirer parti des rivalités entre étudiants ultramontains et cismontains, c'est-à-dire entre Castillans et Andalous. Homme intègre, laborieux et consciencieux, mais d'un esprit étroit, intransigeant et assez intéressé, plus même, dit Alvar Gómez, qu'il ne convenait à un prélat de son rang, le nouvel archevêque Tavera n'était pas d'humeur à se laisser faire la loi par un recteur de collège. Son austérité ne s'accommodait pas non plus des fredaines des étudiants dont Fonseca, homme du monde et de mœurs faciles, ne s'était guère inquiété, et que Cisneros lui-même avait souvent tolérées et pardonnées. Il menaça l'Université de lui donner, comme à Salamanque, un *maestrescuelas* pour la ramener dans l'ordre. Ce projet et d'autres causèrent un gros émoi parmi les professeurs ; on discuta beaucoup des deux côtés, et, dans la chaleur de ces controverses,

Tavera laissa échapper parfois des paroles assez blessantes et dures : « Cisneros n'a jamais rien fait de plus préjudiciable à la dignité du siège de Tolède qu'en fondant cette Université, » ou bien : « Si vous voulez quitter Alcalá : à votre aise ; la ville ne s'en portera pas plus mal, et moi je n'en demeurerai pas moins archevêque de Tolède et primat. » Les universitaires alors cherchèrent un appui à Rome, mais le vieux cardinal continua avec opiniâtreté à défendre ses prérogatives, notamment en ce qui concernait la juridiction de l'ordinaire sur les clercs : il aurait peut-être obtenu gain de cause, lorsqu'une fièvre l'enleva le 1er août 1545. « Eius morte Academia respiravit et veluti longa tempestate iactatis lumen quoddam affulsisse visum est, » écrit avec une satisfaction non dissimulée Alvar Gómez. L'Université, ajoute-t-il, eut en lui un terrible adversaire, car ses qualités de probité et de sagesse donnaient lieu de croire qu'il jugeait plus équitablement et voyait mieux ce qui était à faire que les autres. L'*Ate relegata* est d'avant la période aiguë de la lutte ; elle a été écrite précisément au début de ces querelles. Le Cardinal a déjà manifesté des intentions inquiétantes, mais il est permis d'espérer que de bons procédés et des compliments bien tournés le ramèneront à des sentiments plus doux ; la paix peut être conclue sous les auspices d'un prince royal, il faut en profiter. Voilà ce que devait penser l'improvisateur en composant son *Dialogus*, dont je reproduirai le prologue, qui donne le canevas de la pièce.

Ate, noxae[1] et maleficii dea. Minervae invidens, quam in Complutensi Academia honorifice collocatam videbat, ut eam inde excludat dat operam, confert cum Momo, maledicentiae deo, consilia, ut ambo communi opere illi apud patronos struant calumniam et persuade[a]nt illam esse Cardinali Toletano infestam. Id egre ferentem Minervam recreat Mercurius, detectis insidiis, et ambo illam iniuriam ulcisci destinant et de sceleratis pœnas sumere. Adest Apollo qui a Iove nuncium perfert, ut Ate in Turcas et Barbaros relegetur. Ea relegata, in Momum etiam saevire volentibus Vulcanus adest, a Iove cum mandatis id fieri prohibens. Fit mentio de nuptiis Minervae cum Mercurio, quod postquam illa diu detrectaverit, tamdem ea ratione convincitur, ut Mercurius illam apud Cardinalem commendet diligenter. Ad illum euntibus offert se Princeps Serenissimus. Ex opinato[2] ac mutato consilio illum adeunt, illum salutant, illi gratulantur, productis etiam Gratiis ad actionem gratiarum. Claudit totam actionem Vulcani convivium.

1. J'ai partout remplacé les *e* cedillés par *ae*.

2. *Ex opinato*, expression empruntée à un mauvais texte de Quintilien ; il faut *ex inopinato* (voyez Forcellini, s. v. *opinatum*).

La première scène se passe entre Minerve et Mercure. La sage déesse paraît fort mécontente et très agitée. Après de longues pérégrinations, elle avait enfin et à grand'peine découvert un séjour où elle pouvait se promettre une vie heureuse et tranquille, et voici qu'on la regarde de mauvais œil, que l'on conspire contre son repos. A Mercure, qui se présente à sa vue et qui s'étonne de cette mauvaise humeur, elle raconte ses infortunes. Depuis son départ forcé d'Athènes, cité livrée maintenant aux Barbares, elle a erré de côté et d'autre; sa visite aux Brahmanes et Gymnosophistes de l'Inde lui a causé une première déception, et elle en veut beaucoup à ces menteurs de Strabon et de Philostrate de lui avoir tant vanté cette sagesse orientale, qui est une pure farce. Puis, confiante dans la rumeur publique, qui proclamait que la philosophie avait élu domicile en France, elle s'est rendue à Paris : elle n'y a entendu que des bavards parlant un jargon inintelligible. Trompée de nouveau, elle a pris la route de l'Italie ; là, subsistaient bien quelques vestiges du beau temps des lettres, mais la guerre et le bruit des armes l'emportaient sur tout le reste, et Minerve comprit qu'elle ne serait honorée en ce lieu que comme déesse guerrière. Ce fut alors qu'on l'informa de ce que venait d'instituer en Espagne ce héros digne de l'immortalité, le créateur du collège d'Alcalá, vrai temple de Minerve. Aussi y est-elle accourue, et la réception qui lui fut faite dépassa toutes ses espérances. « Je resterai donc ici quelque temps, » se dit-elle. Tout ce récit est d'un tour assez agréable et spirituel.

Mercurius. Quas, quaeso te, adivisti nationes? — *Minerva.* Iam scies. Audieram primum nescio quos Bragmanos et Gimnosophistas apud Indos qui philosopharentur mirabiliter de tota rerum natura. Eo igitur ubi me contulissem, reperi omnia meras fabulas, ut male saepe sim precata Straboni et Philostrato et reliquis fabulatoribus qui me suis mendaciis eo perpulerunt. — *Mer.* Hinc tantum itineris frustra emensa? — *Min.* Imo vero remensa, nam excepit me quidam rumor omnia studia philosophica ad Gallos demigrasse ibique Lutetiae Parisiorum enatas ipsas Athenas. Ego cupiditate incensa, citatissimo cursu eo contendi, promittens mihi omnem illam antiquam fœlicitatem. — *Mer.* Quid igitur? An non invenisti? — *Min.* Inveni genus quod[d]am philosophorum inauditum mihi, o Mercuri, garrulum quidem, loquax et obstreperum, sed quorum linguam non magis quam ranarum intelligerem. Latine se illi loqui dicebant. Ego si bene olim Roma-

nos novi, non magis latine loquebantur quam graece. Itaque cum intelligere non possem linguam, inde disces[s]i male me habens. — *Mer.* Atqui, aiunt, nunc ibi et graeca et latina studia florere, si unquam alias fœlicissime. — *Min.* Aiunt, sed ego semel delusa non ausim repetere. Itaque inde exclusa decrevi Italiam invisere ipsamque urbem Romam, si quae starent vestigia literarum. Inveni quidem nonnihil quod me remorari posset, sed cum omnia bellis streperent atque armis infestarentur, magis me colebant ea parte qua bellis praesum quam litteris. Interea natus est ille heros immortalitate dignissimus qui hoc Complutense liceum erexit, qui hanc domum mihi sacravit totamque istam molem instruxit magnifico literarum omnium apparatu. Ego continuo ubi id rescivi, huc advolo summa alacritate. Reperi omnia ex sententia, excepta sum humanissime, culta honorificentissime et ab illo heroe supeditata sunt omnia copiose; nam et complures reperi alumnos meos viros egregios, sum[m]a eruditione praeditos, doctrinis omnibus excultos. Itaque perlubens hic mansi aliquandiu.

« Eh bien, dit alors à Minerve le messager des dieux, puisque tu es maintenant satisfaite et que tu vis dans un milieu où l'on te vénère, que te manque-t-il et pourquoi témoignes-tu cette inquiétude? — Tu connais, n'est-ce pas, l'éminent prélat, l'archevêque de Tolède, auquel César vient de remettre le gouvernement de ces royaumes? — Sans doute, j'habite constamment dans sa demeure, et quand je considère la vigueur de son esprit, j'ai honte de moi-même. Mais as-tu donc affaire à lui? — Ah! Mercure, on me dit qu'il m'est hostile. — Comment? Et qui t'a dit cela? — Ate et Momus. — De jolis garants! Ne te souvient-il pas qu'Ate a révolutionné le ciel, que Jupiter, la saisissant par les cheveux, l'a précipitée sur la terre? Ne sais-tu pas que Momus trouve toujours de qui médire et que Jupiter lui-même n'est pas à l'abri de ses traits? — Oui, tu dois avoir raison; ces méchants m'ont trompée, il faut que je me venge. Cherchons-les et faisons-leur payer cher leurs méfaits. »

La scène II est un monologue de Momus, et c'est l'un des meilleurs morceaux de la pièce. Momus s'ennuie, voilà six ans qu'il rôde autour du Collège, épiant ce qui pourrait servir de pâture à sa médisance, et rien ne lui est apparu. Que faire? « Mais ce grand prélat n'offrirait-il pas quelque morceau à mordre? Sa sobriété excessive, sa dureté envers lui-même, son travail acharné : voilà bien des défauts. A table, voyez-le, comme il boit peu, et encore ce peu n'est-il que du vin dilué. Je hais ces abstinents, ces buveurs secs. Est-ce là une table

archiépiscopale? Ailleurs, je vois des évêques qui festoyent comme il convient. Sainte abstinence, dira-t-on; non, je dis moi : pure hypocrisie... Mais j'y réfléchis, en critiquant, je loue. Cette vie n'était-elle pas celle des premiers pères dont on nous prêche l'exemple? Allons, il faut chercher autre chose. J'ai trouvé. Les grands personnages comme celui-ci doivent, on le sait, s'entourer d'une nombreuse clientèle de gens du monde, de brillants parasites, de flatteurs, d'histrions, d'oisifs qui leur font cortège et sur lesquels ils répandent leurs faveurs. Il n'y a que l'avare qui choisit ceux qu'il gratifie; le propre du grand seigneur consiste à répandre au hasard ses bienfaits. Or, celui-ci n'a dans son entourage que des hommes semblables à lui-même : sages, sérieux, modestes... Je fais encore fausse route; je cherche à le ridiculiser, et c'est de moi qu'on rirait. Attention, j'aperçois un côté faible par où je pourrai le happer. Il consacre tout son temps aux affaires publiques, au gouvernement de l'État, au Conseil, à l'examen d'une infinité de questions épineuses. Ne ferait-il pas mieux de se donner des loisirs, de vivre pour lui-même, après avoir tant vécu pour les autres?... Oui, mais je fais ici l'éloge de la paresse, et l'on trouvera plus de gens pour admirer ses excès de travail que pour l'en reprendre. J'enrage, j'étouffe. Avoir tant cherché en vain! Mais, ô bonheur! voici venir Ate, la déesse de la discorde, mon amie bien chère, qui sait toujours fournir des sujets à ma raillerie. Ces jours derniers, elle m'a dit qu'elle se proposait d'expulser Minerve d'Alcalá et qu'elle avait découvert le moyen de la brouiller avec le Cardinal. »

Momus. Quis unquam Momo defuturum putaret quod reprehenderet? Sex iam totos annos in his aedibus versor aliquid affectans, inhians, observans quod reprehendam. Nihil occurrit nisi frigidum, fictum, ineptum denique quod me pudeat reprendere. Atqui solebam ego facile reperire quod morderem, quod subsanarem, quod lacerarem, praesertim in aulis principum, quae res mihi dabat ad risus et san[n]as argumentum amplissimum; sed quoniam nihil aliud licet, reprehendam profecto vel sandalium Veneris. Licebit invenire colorem aliquem. Quid? Iste pontifex tam parvo utitur victu, tam tenui. Quid? Tam sobrius in se ipsum est defraudans genium suum seque duriter tractans, negotiis totos dies confectus. Ubi ad prandium ventum est, sorbilat vini haustulum eumque dilutissimum. Odi istos abstemios atque potores semper sobrios, semper siccos. Sane non habet ille caenam pontificiam. Video ego alios episcopos laute epulantes et splendide. Hipocresis ista est, non sanctimonia. Sed.

miserum me! non satis quadrat hoc maledictum. Sic magis laudo dum vituperare conor, nam hic erat victus priscorum patrum quorum nos oportet im(m)itatores esse. Investigandum est aliud. Habeo optimum. Oportet viros principes atque primarios nobiles familiam habere refertam lautis hominibus, elegantibus parasitis, assentatoribus, mimis, saltatoribus ociosis qui subserviant ad ostentationem, magnificentiam, apparatum, in quos vel temere profundat opes suas et pascat innumeram turbam. Avaritia est deligere cui benefacias ac non passim temere dissipare pecuniam. Hic autem omnes habet sui similes, cordatos, graves, modestos. Quanto satius erat esse multos qui loquerentur ad gratiam, a quibus suas laudes audiret? Sed nihil agis, Mome, desipis profecto dum nimium affectas quod rideas. Te ipsum ridendum praebes; sed non potest effugere. Inveni quod rodam. Totos dies impendit publicis negotiis, administrandae reipublicae, habendo senatui, cognoscendis innumeris causis. Non oportebat illum vacare sibi aut ocium aliquando agere aut sibi vivere, cum hactenus vixerit omnibus? Sed, miserum me! haec ociosorum est vita et eorum qui sub praetextu contemplationis consulunt voluptatibus suis. Quanto satius est homines hominum causa natos esse iuvandae et instituendae reipublicae gratia nullum laborem detrectare! Magis est mirandum quod ferre totum onus possit, quam reprehendendum quod velit. Crucior, dirrumpor; dolet tantum laboris, tantum insidiarum frustra insumptum. Alio mihi dimigrandum est. Vellem nunc habere ubi exerceam dentes; sed ego huc deam Atim venientem video. O charum caput qua nulla mihi benevolentius convenit, nulla est amicior! Dea est illa discordiae, calumniae, delationum, rixarum, hanc egregie charam ut oculos habeo, nam sug[g]erit mihi semper quod rideam, dum alios inter se odiis et litibus committit et usque ad sanguinem pugnas conserit. Modo mihi dixit nescio quid se instruere quo Minervam ex hoc Complutensi domicilio extruderet, ubi illa impense delectatur, atque ad eam rem viam reperisse commodissimam, ut Cardinalis animum quantum posset alienaret ab ea atque irritaret; sed vereor ut possit facere. Sed per me non stabit, quominus illi omnem meam commodem operam. Hic tamen prius lubet illam paulisper audire maledicentem, nam ea mihi sum[m]a est voluptas.

Après un court monologue d'Ate, les deux fauteurs de discorde se mettent à converser. Ate explique à son complice pourquoi elle est venue à Alcalá. La réconciliation de l'Empereur et du Roi Très Chrétien a ruiné ses projets; elle comptait sur le voyage de Charles à travers la France pour susciter des troubles, exaspérer les haines anciennes, mais tout a tourné contre elle, les deux souverains sont maintenant amis, et le Génie de César qu'elle a rencontré à Paris, après l'avoir durement apostrophée, l'a saisie par sa chevelure et lancée par-dessus les Pyrénées : « C'est pourquoi, dit-elle à Momus, tu me vois boiter. » Ate, en Espagne, n'a pas perdu son temps; elle a vite flairé un nouveau motif de discorde. C'est elle qui a persuadé Minerve que le Cardinal lui en voulait; il faut

maintenant exciter le Cardinal contre l'Université. « Et comment t'y prendras-tu? dit Momus. — Je lui prouverai que toutes ces affaires universitaires sont indignes de lui, que tout ce qu'on enseigne à Alcalá est inepte, que la dialectique et la philosophie ne servent à rien, que la théologie est passée de mode, que l'étude des langues présente de grands dangers. — Et tu crois qu'un homme comme lui se laissera convaincre par tes raisons? — J'ajouterai que l'importance prise par l'Université, ses richesses et ses privilèges vont à l'encontre des droits de l'Archevêque, que cette Université n'est plus qu'un asile pour les scélérats et les contempteurs des lois. — Comment, parce que trois ou quatre étudiants ont été punis par leur recteur, tu parles du mépris des lois? Il importe au bon fonctionnement des universités et aux intérêts des gens de bien qu'elles aient leurs privilèges et leurs statuts particuliers. Quelles lois a-t-on violées, quels homicides, quels sacrilèges a-t-on commis? Quoi, parce que quelques clercs auront coupé des choux ou cueilli des pommes dans le jardin d'autrui, on dira que l'ordre public est menacé! Les universités ne doivent pas être régies par des magistrats du dehors, même si de cette entorse au droit commun devaient résulter quelques inconvénients. — Eh bien! je tâcherai de provoquer sa jalousie, en lui montrant que la splendeur de l'Université obscurcit la sienne propre. — Tu ne réussiras pas; il n'est pas de ceux qui souffrent de la gloire des autres. — On dirait vraiment que tu cherches à me contrecarrer en tout! — Non, je voudrais seulement t'éviter de fausses démarches. Je ne désire rien plus que d'avoir, grâce à toi, des sujets d'exercer ma moquerie sarcastique. Au surplus, éloignons-nous d'ici; l'endroit n'est pas propice. Mêlons-nous à la foule de ces beaux seigneurs qui se croient au-dessus de l'humanité : ceux-là excitent toujours ma verve. — Mais, que vois-je? Minerve et Mercure, accompagnés d'Apollon, viennent à nous. Préparons-nous, Momus, aide-moi et sers mon dessein. » Voici, dans le texte latin, les passages les plus curieux de cette scène :

Momus ...Quid illi [Cardinali] dices? Qua oratione uteris? — *Ate.* Primum haec omnia Complutensia sordida esse et vilia et indigna quod ille prove[h]at

suo favore; nam nil aliud sunt quam nugamenta quaedam dialectica et philosophica inepta et sine ullo usu in vita. Tum theologicis studiis minime est opus, consenuit iam isthaec disciplina et minime grata est vulgo, tum linguae suspectae sunt et interim perniciosae. Denique, ita rem tractabo, ut verissima videatur. — *Mo.* Quasi vero is ille est qui facile verbis capiatur ac non norit calumniam a veritate distinguere! Ego tibi nunc pro illo respondeo : omnem istam orationem experientia refutat, nam videmus, postquam haec gimnasia erecta sunt, barbariem pulsam ex Hispania, sacrarum literarum florere studia (uberrimum sacrae doctrinae pabulum), cum vix antea unus aut alter reperiretur qui plebem instrueret, tum linguae ita excoluntur ut nunc pueri in utraque lingua praestent quod mirentur senes. Quid habes ad haec quod respondeas? — *Ate.* Sine me progredi. Addam non expedire nec esse tutum satis eius gloriae aut nomini tantas hic opes in medio coalescere, exultare illos impune et in aliena ditione exercere imperium, nam hic nihil aliud quam asylum nefariis hominibus erectum qui, contemptis legibus et magistratibus, in publico grassentur. — *Mo.* Qua de causa? Quod tres aut quattuor scolastici a suo magistratu puniantur, quae hic violantur leges cuius dignitas aut imperium imminuitur? Haec fuit bonorum immunitas et studiorum libertas ut haberent privatas leges privataque instituta, etiam si nonnulli facinorosi ac sediciosi homines reperirentur. Tamen hi in studiorum et bonorum gratiam suis erant dedendi magistratibus, sed quam multos, quaeso te, huius modi reperisti? Quos vidisti excitatos tumultus? Quas leges violatas? Quam rempublicam eversam? Quae homicidia? Quae sacrilegia? Quae stupra? Quod teneros caules alieni fregerit horti[1] quispiam aut poma decerpserit, haec sunt nefaria illa et in quae, si non animadvertatur, actum sit de republica? Nescis dis[s]olvi conventus studiorum si alienis magistratibus liceat in ipsa exercere imperium, etiam si quis in ipsis parum dignus reperiatur? Quam multi mali bonorum gratia tollerantur!

De la rencontre d'Ate et de Momus avec les dieux naît un conflit des plus vifs. Minerve, au paroxysme de la colère, interpelle Apollon : « J'espère bien, lui dit-elle, que Jupiter t'a chargé de précipiter Ate dans le Tartare.— Elle y ira sans doute, mais un peu plus tard; Jupiter veut d'abord qu'elle travaille au triomphe du christianisme, il veut qu'elle se rende chez les Turcs et les Barbares pour y semer la discorde, et les amener à se détruire eux-mêmes. Après, l'Empereur n'aura plus qu'à monter au ciel, laissant au prince Philippe, délices du genre humain, la charge de maintenir les glorieuses conquêtes de son père et de régir ses peuples. » Mais Minerve ne s'apaise pas, et, apercevant Ate, elle s'élance sur elle, lui déchire le

1. Souvenir des vers d'Horace (*Satires*, I, 3, v. 115-117) :

> Nec vincet ratio hoc, tantundem ut peccet idemque,
> *Qui teneros caules alieni fregerit horti*
> Et qui nocturnus sacra divum legerit.

visage et la traîne par les cheveux sur le sol : « Langue impudente, qui as calomnié le Cardinal en nous le représentant comme notre ennemi, tu expérimenteras aujourd'hui que la colère de la fille vaut celle du père. » Les autres dieux applaudissent, et Apollon célèbre sur la lyre la défaite et le châtiment d'Ate. Reste Momus; mais, au moment où les dieux s'apprêtent à lui infligér la peine qu'il mérite, voici qu'apparaît Vulcain, qui leur enjoint, au nom de Jupiter, d'épargner le médisant : Momus, de par la volonté du maître de l'Olympe, doit aller à Rome, où il trouvera de quoi se repaître. Jupiter estime que les mortels ont besoin d'un censeur malveillant, d'un critique acerbe pour les rappeler de temps à autre à l'ordre : la crainte de la médisance est chose salutaire. Momus saute et danse de joie, il devient jovial : « Dis donc, Minerve, pourquoi n'épouserais-tu pas Mercure ? Ce serait la consommation de votre triomphe. — Ne vous l'ai-je pas dit ? riposte la déesse, tant que ce chicaneur sera là, nous ne pourrons pas être tranquilles. — Eh, dit Apollon, Momus n'a pas si tort. — Plût aux dieux, s'écrie Mercure, qu'il parlât sérieusement ! » Et les plaisanteries d'aller leur train. Minerve, après avoir traité ses interlocuteurs d'impudents, finit par s'adoucir; elle prête l'oreille aux raisons d'Apollon : « Faut-il donc, dit le dieu, que la sagesse demeure stérile, ne vaut-il pas mieux qu'elle procrée ? Et de plus, s'il t'arrivait malheur, si tu mourais sans postérité, Jupiter serait contraint d'extraire une nouvelle Minerve de son cerveau. » L'argument de Mercure semble aussi la toucher : « Je t'épouse sans dot. » Elle se décide enfin, mais sous la condition que Mercure la réconciliera avec le Cardinal. Mercure y souscrit d'autant plus volontiers qu'il sait à quel point le prélat est bien disposé : « S'il en veut ici à quelques-uns, tu es hors de cause. Comment le plus lettré des hommes ne s'entendrait-il pas avec la protectrice des lettres ? » Il est décidé que tous iront présenter leurs hommages au Cardinal, et déjà les dieux l'aperçoivent couvert de sa pourpre et assis sur son trône. Mais qui est auprès de lui ? « C'est, disent Mercure et Minerve, le Prince sérénissime. Oh imprévoyants que nous sommes ! Nous n'avons rien préparé,

pas le moindre discours, pas le plus petit compliment qui soit digne d'une telle personne. — Ne vous tourmentez pas, répond Apollon; vous avez une excuse toute prête, vous n'étiez pas prévenus. »

Après cette scène, nous avons une série de discours adressés par Minerve, par Mercure, par Apollon, Vulcain et Momus au Prince et au Cardinal, qui n'offrent pas grand intérêt. Toute cette prose oratoire, toutes ces protestations de dévouement et de fidélité, tous ces panégyriques très enguirlandés de fleurs de rhétorique, ne contiennent aucune allusion à des détails précis du différend entre le prélat et l'Université. Il suffit de dire que la députation, à laquelle se joignent trois Grâces, implore la protection des deux hauts personnages et les invite à présider aux noces de Minerve et de Mercure, qui coïncideront avec la réconciliation des universitaires avec leur patron. En revanche, la fin du *Dialogus* est assez divertissante. Vulcain veut que la fête se termine par une copieuse libation, il veut faire déguster par ses compagnons les crus renommés de San Martin[1] et de Santorcaz[2], bien supérieurs, à son avis, au nectar divin.

Minerva. Et vobis quidem, o Gratiae, agimus gratias pro isthac tam benevola opera et officiosa; sed nunc quid reliquum est? — *Apollo.* Quid aliud quam ut huic nubas et in cœlum redeamus. ut ibi nuptiae celebrentur opulentissime? — *Vulcanus.* Imo vero hic sedebitis paululum, nam animus est vos omnes potione recreare iucundissima, quam si degustetis, dicetis omne nectar prae hac esse contemnendum. Scitis quam sim egregius pocilator et patinarum instructor. — *Momus.* Quid vult sibi Vulcanus, quid lauti ab hoc expectare possumus? — *Vul.* Sedete, dii festivissimi, dii amicissimi, sede, tu Minerva, atque istum omitte, sede, tu Mercuri, et tu Apollo. Vos deinde, virgines bellissimae. Tu Mome, sedeto, sed vide ne quid perturbes. Gustabitis potionem omnium suavissimam, ac primum, tu, o Minerva, quae nova nupta es eademque bellatrix, accipe ne pudeat. — *Mi.* Accipio ne tuum videar non exhilarare convivium. O Iupiter pater, quid hac potione potest esse suavius? Nos dii cum simus hac caremus voluptate? Quidnam istud est, o Vulcane? — *Vul.* Haec est potio qua utuntur mortales, vinum appellant. — *Mi.* O liquorem divinum, et non poterit in cœlum importari?

1. Il s'agit du vin de San Martin de Valdeiglesias (province de Madrid), qu'on appelait par excellence *vino del santo*. Voyez des allusions à ce cru citées par Clemencin dans son *Don Quijote*, t. IV, p. 230, et qu'il serait facile de multiplier.

2. Le *sanctus Torquatus* du texte désigne évidemment Santorcaz, bourg du district judiciaire d'Alcalá, où les archevêques de Tolède possédaient un palais et peut-être des vignes.

— *Vul.* Non. Corrumpitur in via. Accipe, tu Mercuri; hoc te poculum reddet dissertiorem quam es. — *Mer.* Et lubens, tametsi saepe alias bibi, nam quoties me Iupiter mittit in terras aut a terris redeo in cœlum, semper iter delecto ad salutandum divum Martinum quem tu bene nosti. — *Vul.* O nomen mihi gratissimum, sed sanctum Torquatum cur praetermittis? Age, bibe, tu Apollo, rubicundior eris, age. — *Apo.* Iam diu est quod non gustaram ex quo in terris exulebam, sed memini me dum servarem pecus Admeti regis oves et boves vino commutasse. Nunc minime miror si poetae istud bibentes in furorem agantur poeticum. — *Mo.* Non immerito, o Vulcane, tibi Iupiter hoc dedit muneris, ut in convivio pocula ministrares, qui ita sis ad omnem civilitatem institutus, ut nunquam non genu fle[c]tas. — *Vul.* Tu nondum potus incipis esse dicax? Non ego tibi ministrabo telum contra me, nam si vinum biberis, quis te feret, cum sobrius sis tam maledicus? Agite vos, virgunculae. — *Eufrosina.* Apage. — *Vul.* Bibendum est vobis. — *Eu.* Minime, o Vulcane. — *Vul.* Fieri non potest aliter. — *Eu.* Emoriemur citius. — *Vul.* Vel pharmacum putate quod vobis devorandum sit? — *Eu.* Quis feret improbitatem tuam? Degustabimus. — *Vul.* Hoc appellas degustare quae ciathum exhauseris? Vos deinde sequimini. Tu, Mome, quaere qui tibi propinet. — *Mo.* Malefacis, Vulcane, nam si ebrius in te dixero, tribuetur ebrietati. — *Vul.* Nolo te irritare, imo vero quo mihi parcas propinabo. Ego posthac decrevi officinam meam, quae in Sicilia est, huc transferre in monticulum aliquem vicinum Sancto Martino, ne toties mihi tantum spatii percurrendum sit, dum sitiens anhelansque ab usque Aetna monte huc propero. Nunc quid reliquum est quam ut, refectis iam viribus, iter agrediamur quod nobis restat longissimum? Ego interim hunc ciathum exhaurio, nam ad iter hoc uterculo utcunque ero satis instructus. — *Mer.* Discedamus. — *Mo.* Omnia haec vestra mihi videntur praepostera, o Mercuri, nam oportebat has alas et talaria Vulcano claudicanti commodares. — *Mer.* Facetum habemus in via comitem. Nos properemus. Tu vero, Princeps serenissime, vale; vos reliqui, valete et plaudite.

Cette scène bachique termine fort joyeusement la comédie, qui comme toutes les comédies de collège a de temps à autre des passages assez languissants et ternes; ceux que j'ai reproduits permettront, je pense, d'apprécier suffisamment le talent de l'auteur, dont l'ouvrage, tout de circonstance, ne mériterait guère d'être publié en entier. La comédie latine n'est ni très abondamment ni très brillamment représentée dans la littérature espagnole[1] : raison de plus peut-être pour ne pas omettre d'en décrire, au moins en passant, les spécimens les mieux réussis.

ALFRED MOREL-FATIO.

1. Voyez, à ce sujet, une note de D. Adolfo Bonilla, dans J. Fitzmaurice Kelly, *Historia de la literatura española*, p. 229.

MARIANO JOSÉ DE LARRA

I

El romanticismo, que allá por el año de 1830 comienza en España á imponer sus fórmulas y doctrinas; que renovó brillantemente el arte literario y entre muchos poetas líricos y dramáticos produjo artistas de tanto valor como Espronceda, Rivas, García Gutiérrez, Hartzenbusch y Zorrilla, sólo cuenta entre sus prosistas á Larra como escritor de primer orden, y Larra por desgracia vivió muy poco, pues murió á los veintiocho años de edad, gastó lo mejor de su ingenio improvisando de un día para otro artículos de periódico, literarios ó de costumbres, en los cuales sin embargo se funda la importancia de sus obras ante la posteridad, la parte principal de la reputación que muy merecidamente conserva.

Entre los románticos ocupa y llena él solo un momento importante de la historia de la escuela en su país; fué un iniciador, abrió el primero caminos por donde los demás siguieron. Su *Macías* es el primer drama romántico en verso y con metros variados que apareció en España, y durante mucho tiempo se representó con aplauso en los teatros de su patria y de la América española. Su novela *El Doncel de don Enrique el Doliente,* en que sirve también el mismo Macías de protagonista, es la más interesante, la mejor trabajada imitación de Walter Scott que se hizo en lengua castellana. Como crítico dramático no tuvo rival en su tiempo, ni después ha habido quien le supere; sus juicios del *Trovador* de García Gutiérrez, de los *Amantes de Teruel* de Hartzenbusch, son hoy todavía lo más exacto, justo y completo que se escribió sobre esas dos obras capitales en el desarrollo del romanticismo español. En fin, sus artículos de costumbres, los cuadros satí-

ricos en que tan vigorosamente pinta los hombres y los sucesos políticos de su época, son pequeñas obras maestras que reproducen con tanta gracia y penetrante observación como el mismo Cervantes, y con dosis extraordinaria de amarga franqueza además, la vida pública y privada de España en aquel período verdaderamente crítico, cuando con Fernando VII agonizaba el régimen opresor de absolutismo y predominio teocrático, y con su hija Isabel, todavía entonces en la infancia, crecía y se ensayaba otro régimen de monarquía limitada y libertad relativa. Pero antes de fenecer lo uno y de afirmarse un tanto lo otro, debía mediar un espacio confuso, incierto, borrascoso, de sinsabores y tristezas infinitas. Dentro de él precisamente, durante sus siete ú ocho años más revueltos y sombríos, empieza y acaba la vida literaria de Mariano José de Larra.

Vino al mundo en Madrid el año de 1809, hijo de un médico militar, que á pesar del odio tan extendido entre los españoles contra el invasor, se mantuvo al servicio de las tropas del emperador Napoleón. Cuando el ejército francés comenzó en 1812 la retirada final de la península, entraron también padre é hijo en Francia. No volvió Larra á su país hasta 1817, y volvió sin saber hablar bien, como era natural, ni el castellano ni el francés, aunque un poco mejor el segundo que el primero. Con motivo de la profesión del padre no tuvo al principio domicilio fijo, después intentó en varias universidades el estudio del derecho con objeto de hacerse abogado : así lo dice el autor de la biografía que precede á la edición madrileña de las llamadas Obras Completas. Según las *Memorias de un setentón* de Mesonero Romanos, era medicina lo que estudiaba en la Universidad de Madrid[1]. Pero la fortuna escasa de la familia, el carácter poco manso y poco dúctil del joven y las aficiones literarias que desde el principio mostró, le hicieron desistir de ese primer propósito, y establecido después en la capital, con un pequeño empleo del gobierno, no suficiente para darle lo necesario para vivir, mayormente desde que cometió la locura

1. Lo supongo error de Mesonero. En otro lugar dice equivocadamente que Larra murió á los treinta y un años (*Memorias de un Setenton*, Madrid, 1881, t. II, págs. 53 y 85).

de casarse á los veinte años en pleno desacuerdo con su familia, se entregó por fin al cultivo de las letras, «recurso casi siempre, dice en uno de los números del *Pobrecito Hablador,* del que no ha tenido otro.»

Engolfado en el movimiento literario de la capital, comenzó entonces la vida de café, de teatro, de redacciones de periódico, escribiendo sin cesar, arreglando del francés y haciendo representar dramas y comedias, reuniéndose en el café del Príncipe, el *Parnasillo,* como le llamaban, con los principales escritores y artistas de la época, aunque nunca llegó á crearse entre ellos verdaderas simpatías, á causa, según Mesonero, de «su innata mordacidad». A medida que iba creciendo su reputación y se pagaban mejor los productos de su pluma, entraba más y más en el gran mundo madrileño, donde su juventud, su talento, su porte elegante y sus maneras corteses, predisponían desde luego en su favor. Allí se formó relaciones de todo género, anudó intrigas amorosas, una de ellas tan vehemente y contrastada que lo arrastró al suicidio, disparándose una pistola en la sién en su propio aposento, al lado de la pieza en que se hallaban su esposa y sus tres hijos. Triste, penoso fin, mas irremediable, fatalmente inevitable; la entrevista trágica con la mujer amada, que precedió inmediatamente al desenlace, no hizo más que precipitarlo. Basta leer la serie de opúsculos admirables escritos por Larra en los últimos seis meses de su vida para quedar dolorosamente convencido de que sucedió lo que por fuerza tenía que suceder, lo que ningún recurso humano hubiera podido evitar.

En estas pocas líneas está resumida toda la historia de su vida, lo que de ella importa saber para comprender bien sus escritos. Podemos ahora irlos siguiendo paso á paso.

Cuando á los veinte años se halló en Madrid, desconocido, con cargas de familia y forzado á buscar el sustento por medio de su pluma, puso naturalmente en el teatro su principal esperanza de fortuna. No era cosa bien retribuida la ocupación de autor dramático, pero éralo de todos modos mejor que cualquiera otra. De ella vivían ya Bretón de los Herreros y Gil y Zárate, ambos mayores que él pues nacieron en 1796, y habían

hecho ya representar comedias, que si no muy buenas, no son de las peores entre las suyas, como *A Madrid me vuelvo* del primero y *Un año después de la boda* del segundo. También Ventura de la Vega, que era casi de la misma edad que Larra, se ejercitaba ya entonces en esas traducciones y arreglos del francés en que tan especialmente llegó á distinguirse. Para ganar algo era preciso trabajar mucho, porque la tarifa de precios era bien baja; los que más caro se pagaban obtenían de los empresarios por cada pieza y por toda remuneración una suma de trescientos á cuatrocientos francos, y luego del editor, por la propiedad absoluta de la obra, no más de ciento veinte y cinco: eso, según el mismo Mesonero Romanos, fué lo que Bretón y Gil recibieron por las dos comedias citadas arriba, á despecho del buen acogimiento que merecieron. Empresarios y editores, de acuerdo en ello con el público, daban tan poca importancia á la cuestión de arte, sentían tan reducida confianza en la imaginación y valor propio de los autores, que pagaban suma igual por las piezas traducidas y por las originales[1]. Así se comprende que hubiese Ventura de la Vega trabajado durante veinte años y traducido más de setenta piezas del francés, antes de producir la primer obra exclusivamente suya, *El Hombre de mundo,* estrenada en 1845.

Dió á luz Larra sin éxito alguno su primer trabajo periodístico en 1828, á los diez y nueve años; él mismo reconoció la debilidad de ese ensayo precoz, que en forma de cuadernos á intervalos irregulares publicó bajo el nombre de *El Duende satírico,* no incluyéndolo en la primera colección de sus artículos formada en 1835.

El 27 de Abril de 1831 se estrenó con gran favor en el teatro una comedia en cinco actos titulada *No más mostrador.* Muchos la han creído siempre obra original de Larra; el Marqués de Molins, contemporáneo y amigo particular suyo, la tenía por tal todavía medio siglo después, y así lo afirma en su interesante biografía de Bretón de los Herreros[2]. No lo es en realidad, aunque se encuentren en ella pedazos ente-

1. Mesonero Romanos, *op. cit.*, t. II, pág. 65.
2. *Bretón de los Herreros...* por el Marqués de Molins. Madrid, 1883, pág. 155.

ramente suyos, además de que en la armazón general de la pieza se requería una tarea de ajuste, coordinación y relleno, que Larra muy bien desempeñó.

Sobre dos originales franceses, el *vaudeville* en un acto *Les adieux au comptoir* de E. Scribe y la comedia en tres que el 2 de Fructidor del año X de la república francesa hizo representar en el teatro Louvois M. Michel Dieulafoy con el título de *Le portrait de Michel Cervantes,* están construídos los cinco actos de *No más mostrador*.

La piececita de Scribe suministra la materia del primer acto y mitad del segundo en la comedia de Larra. Sugiere además el desenlace, idéntico en ambas. Trátase de un matrimonio de comerciantes enriquecidos : la mujer, doña Bibiana, llena de afectación y aspiraciones nobiliarias, pretende que su marido, don Deogracias, abandone la tienda y se preste á alternar con ella en la buena sociedad y buscar algún partido brillante para su hija Julia. El bonachón de marido quiere por su parte casarla con el hijo de uno de sus corresponsales, á lo cual la obstinada y dominante mujer resueltamente se opone. Scribe desenvuelve y desenlaza esta situación, vulgar y mil veces explotada, con su habitual maestría y compone en suma un *vaudeville à couplets* ligero y amable. La acción en él se anuda inventando don Deogracias que el novio por él preferido se haga pasar ante doña Bibiana como un Conde de título conocido y prototipo de elegancia madrileña. Ello se aclara en seguida y todo acaba bien.

Larra, deseoso de beneficiar mayor terreno extendiéndose hasta cinco actos, toma de la comedia de Dieulafoy[1] la idea de hacer aparecer en carne y hueso al susodicho Conde, el cual á su vez por una serie de combinaciones que no importa recordar, asume el nombre y la situación del primer pretendiente, y de

1. La comedia está bastante bien escrita y la acción se supone pasar el día mismo de la muerte de Miguel de Cervantes. Alguien propone, como un episodio, hacia el fin del segundo acto, al protagonista, que es un pintor llamado Morillos, la especulación de hacer el retrato del « pobre diablo » que acaba de fallecer, porque desdeñado en vida no podría menos la gente de querer poseer después de muerto su verdadera efigie, pues no se había hecho antes otro retrato. De ahí el título. Resulta de ello simplemente una serie de juegos de escena y falsas representaciones del supuesto cadáver, pero del verdadero Cervantes no se trata más.

uno en otro *quid pro quo,* alguno bien forzado é inverosímil, se arriba lánguidamente al término del quinto acto, renuncia doña Bibiana á sus ridículas nociones, pide perdón á su marido y compendia éste la moral casera de la obra con estas palabras antes de caer el telón : « Casaremos á nuestra hija y nos honraremos con el trabajo, que si algo hay vergonzoso en la vida, no es el ganar de comer, sino el no hacer gala cada uno de su profesión, cuando es honrosa. » Moraleja bien llana y vulgar, pero no mucho más que la proclamada por don Diego al finalizar el *Sí de las niñas :* « Esto resulta del abuso de la autoridad, de la opresión que la juventud padece... »

El argumento, como se ve, no es ni bastante original ni muy interesante, y á partir del segundo acto el andar de la pieza no es todo lo rápido que debiera. El éxito que alcanzó se explica únicamente por sus méritos de forma, la viveza del diálogo y la transparente elegancia del lenguaje; sin duda por eso se conservó mucho tiempo en el repertorio usual de las compañías de cómicos trashumantes en España y América.

Hasta los días de Moratín no se encuentran en la moderna literatura española comedias en prosa bien escritas. La prosa castellana se presta difícilmente al género cómico. Jovellanos en el *Delincuente honrado* y otros, siguiendo huellas de Diderot ó de Sedaine, escribieron con buen estilo dramas en prosa, pero en cuanto á comedias la gran tradición francesa del siglo XVIII, que va del *Turcaret* de Lesage pasando por Marivaux hasta llegar al ingeniosísimo Beaumarchais, apenas tuvo en España seguidores. Bretón, es verdad, escribió en prosa su primera comedia, *A la vejez viruelas,* y tradujo otras del francés, todo antes que Larra; pero el talento de Bretón no brilla más que en verso. Su prosa es siempre cualquier cosa, mientras que su facilidad de versificar es una perenne maravilla.

Moratín es discípulo declarado de Molière; entre sus comedias se encuentran cuatro en prosa, dos originales y dos traducidas, prosa excelente, de intachable corrección, llena á menudo de verdadera gracia cómica, pero en el *Sí de las niñas* hay poco para hacer reir; es una comedia sentimental, casi un drama, excepto el desenlace. De los dos únicos actos de *El Café*

ó *La Comedia Nueva* el segundo carece enteramente de interés dramático, y en el primero, á pesar del vigor satírico con que pone en ridículo los poetastros de la época, debilitan su efecto las tiradas de don Pedro, el personaje por cuya boca habla Moratín mismo, que es siempre pesado, de una severidad antipática, aunque no sea ésta evidentemente la intención del autor. De sus dos traducciones de Molière, el *Médico á palos,* única que siempre se representa con aplauso, es un sainete en tres actos, no una verdadera comedia; un fin de fiesta, « una farsa muy alegre y muy bufa, cual las demanda el gusto vulgar, » como de ella dijo Voltaire.

Los discípulos ó continuadores de Moratín, es decir, Gorostiza y Martínez de la Rosa primero, luego el fecundo Bretón. escribieron en verso, si no todas, las principales de sus obras. La buena comedia en prosa puede considerarse relegada al olvido y nada hubo entonces en España que revelara esfuerzo serio de cultivar el género que ha cubierto á Francia de gloria en el siglo XIX.

Larra, que no aspira á tanto como acercarse á Molière, que tiene más bien algo de Beaumarchais, del Fígaro á quien luego había de tomarle el nombre, no llega ciertamente á la perfección de forma característica en Moratín; tampoco lo busca. Su estilo más suelto, más animado, no produce la impresión de frialdad, de dureza, de pulimento excesivo que conserva la prosa de Moratín. Manejada por Larra la lengua castellana se adapta más fácilmente al efecto teatral, así como se presta mejor á un estudio profundo de caracteres, á la punzante amargura de una sátira que va mucho más lejos que la de su ilustre predecesor. Párrafos como el siguiente, llenos de frases breves, expresivas, transparentes, que imprimen desde luego todo su efecto en el espectador, son raros en Moratín. Hállase en la primera escena, la exposición de la comedia, y no se encuentra nada parecido en el *vaudeville* de Scribe :

« Mira, mujer. Bibiana Cartucho eras cuando me enamoré de tí, por mi mala estrella ; con Bibiana Cartucho me casé, que ojalá fuera mentira, para purgar mis pecados en este mundo : y para mí Bibiana Cartucho has sido, eres y serás hasta que

me muera ; y si te mueres tú antes, en tu lápida he de poner : aquí yace Bibiana Cartucho, y nada más. » He conocido en mi niñez muchos aficionados al teatro que sabían de memoria esas líneas, hoy ya completamente olvidadas.

Con más confianza ahora en sus propias fuerzas y apoyado en la notoriedad que á su nombre había dado el éxito de la comedia, emprendió en Agosto de 1832 la publicación de *El Pobrecito Hablador, Revista satírica de costumbres, etc., por el bachiller don Juan Pérez de Munguía,* que á intervalos irregulares, como el *Duende satírico* anterior, estuvo apareciendo hasta el mes de Marzo del año siguiente. La confianza del editor era sin embargo moderada, cual convenía á un joven de veintitres años que se erige en censor de costumbres, se propone, como dijo, « la sátira de los vicios, de las ridiculeces y las cosas » y anuncia en el artículo-prospecto que la publicación no será siempre original, que publicará materiales traducidos, arreglados ó refundidos, algo así como « una capa con embozos nuevos ». En virtud de este sistema, más cómodo que plausible, es el primer artículo del primer número una simple adaptación á costumbres españolas de otro del escritor francés Jouy, tan célebre en los tiempos del primer Imperio bajo el nombre de « El Ermitaño de la Chaussée d'Antin ». Pero no tarda el *Pobrecito* en soltar los andadores y casi todo el resto de la serie es original.

Mesonero Romanos descubre en sus *Memorias*[1] particular empeño de hacer constar que la publicación de Larra comenzó en Agosto de 1832 y que sus artículos de costumbres, luego reunidos bajo el título de *Panorama Matritense,* aparecian desde Enero del mismo año en las *Cartas españolas.* Vano empeño ciertamente. Como cuestión de forma artículos de costumbres insertos en periódicos no habían de constituir un nuevo género literario sólo por ser españolas las costumbres retratadas, pues antes y después de Jouy, que publicó á principios del siglo las *Observaciones* de su *Ermitaño,* se trazaron cuadros satíricos del mismo modo. En cuanto al fondo, jamás ha habido algo entre sí más desemejante que los artículos de

1. Mesonero Romanos, *op. cit.,* t. II, pág. 84.

Larra y las *Escenas Matritenses*. Sin salir del *Pobrecito Hablador*, muy inferior á todo lo que después produjo Larra con el seudónimo de *Fígaro*, nunca fué Mesonero capaz de llegar al grado de agudeza y de vigor que hay en trabajos como el *Castellano viejo, Empeños y desempeños* ó *Vuelva Vd. mañana,* artículos ya notables, aunque sin la superioridad de pensamiento ni la trágica, elocuente misantropía de los últimos escritos de su eminente contemporáneo. El estilo así como la observación del *Curioso Parlante* tienden al suelo por su propio peso, son de una llaneza excesiva, mientras que la frase de *Fígaro* se viste de alas y colores que naturalmente la elevan y abrillantan.

Cansado de luchar contra la censura suspendió Larra la publicación de sus folletos, á pesar de recibidos por el público con algun favor, éxito bien de apreciarse en aquellos días en que el mismo *Pobrecito Hablador* nos cuenta que no pudo llegar á averiguar si en el país no se leía porque no se escribía, ó no se escribía porque no se leía. Un rayo inesperado de luz en medio de las tinieblas del ominoso reinado de Fernando VII vino, gracias á la última esposa del monarca, á iluminar por breve término el horizonte en 1832 é infundir la esperanza de un poco de libertad para las letras, del derecho siquiera de escribir todo aquello que en nada lastimase los intereses permanentes del trono y de la iglesia. Ya Larra, con objeto de conciliarse la censura, había quemado hasta inmoderadamente incienso á los pies de Fernando en uno de los primeros números del periódico, dando gracias á tan benévola Majestad por una serie de beneficios que enumera, entre otros por haber mandado sustituir el suplicio del garrote al de la horca para las frecuentes condenaciones á muerte que entonces ocurrían.

Pero, con incienso ó sin incienso, el resultado había de ser el mismo. La vislumbre de esperanza se desvaneció muy pronto. El régimen no aflojaba las férreas trabas y el *Pobrecito Hablador* murió porque donde quiera que volvía los ojos encontraba « una pared que fuera locura pretender derribar ». Suspendió pues la publicación, advirtiendo para descargo de su conciencia que « si números enteros han sido dedicados á objetos de poca

importancia, no ha sido porque fuese tal nuestra intención, sino por la naturaleza de las cosas que nos rodean », con lo cual aludía á la inexorable censura de la manera velada en que era posible hacerlo.

II

El romanticismo entró primero en España por medio de Walter Scott, de sus traductores franceses, mejor dicho :

« Me he ajustado con un librero para traducir del francés al castellano las novelas de Walter Scott, que se escribieron originalmente en inglés, y algunas de Cooper... Doce reales me viene á dar por pliego de imprenta, y el día que no traduzco, no como. » Estas palabras pone el *Pobrecito Hablador* en boca de un « autor de todos conocido, que es hombre de mérito ».

La filiación por lo tanto es directa y legítima. Walter Scott tradujo al inglés en su juventud el primer drama de Goethe y la *Leonor*, balada famosa de Burger, obras que, en cierto modo, puede decirse, despertaron en él nuevo ardor poético y lo encaminaron por nuevas sendas literarias. Francia tradujo al novelista escocés y á su imitador americano, y de Francia pasaron á despertar tambien en España la afición á la nueva literatura. No olvido que la Francia estuvo en contacto por otros rumbos con Alemania, pero aquí hablo sólo de España, adonde ni el libro de la baronesa de Staël ni las traducciones de Goethe y Schiller llegaron hasta mucho más adelantado el siglo.

Durante los últimos años de Fernando, hasta su muerte en 1833, los rigores de la censura se ejercían por igual sobre escritos españoles y sobre los que se importaban del extranjero. No penetraban fácilmente en Madrid las primeras obras de los románticos franceses, sospechosas desde luego por su procedencia, su carácter innovador y el poco respeto que las informaba hacia la dignidad real, tal como en España se comprendía; y si bien Larra, que conocía perfectamente el francés, lograría probablemente leer las novedades de Francia, de seguro que muy pocos en España pudieron poseer y saborear los libros de Victor Hugo y demás románticos, hasta que espiró el monarca

y comenzó á levantarse la densa niebla que cubría el país. En ese año último y sombrío de la vida del monarca acopió los materiales y compuso Larra su novela *El Doncel de don Enrique el Doliente,* publicada á principios de 1834.

Tiene enteramente la apariencia de una novela de Scott; el mismo corte, el mismo andar lento de la narración, diálogos largos, capítulos sin título, siempre precedidos de un epígrafe en verso, tomado generalmente de alguna balada ó romance antiguo, y al principio de la obra una rápida ojeada sobre la historia y las costumbres de la época en que pasa la escena. Pero la semejanza real ahí termina; argumento, personajes, episodios, todo lo demás es enteramente español, aunque haya juicios de Dios como en *Ivanhoe,* pasadizos que se rompen como en *Kenilworth* y algun otro detalle que recuerde al novelista escocés.

La leyenda de la vida y muerte trágica de Macías el Enamorado era popularísima en toda España, desde Galicia, donde nació el porfiado amador en torno de cuyo nombre se han adherido multitud de noticias fabulosas, hasta los opuestos confines de la península. En el siglo xv, en la época en que era Dante el inspirador de toda una provincia de las letras españolas, casi no hubo escritor que dejase de componer un Infierno más ó menos imitado directamente de la *Divina Comedia;* todos en él cantaron y lloraron su desastrado fin. El Marqués de Santillana reproduce débilmente el *Nessun maggior dolore* de Francesca para ponerlo en boca de Macías :

La mayor cuyta que aver
Puede ningún amador
Es membrarse del placer
En el tiempo del dolor.

Pero Larra no cuida de seguir puntualmente los pormenores de la leyenda, tales como por primera vez aparecen reunidos y completados por Argote de Molina en su *Nobleza del Andaluzia.* El argumento ejerce sobre él una especial atracción, pues lo trata dos veces, primero como novela, luego como drama. Ambas obras sin embargo sólo tienen de comun el nombre del protagonista, la pasión adúltera y el desenlace sangriento, éste

mismo diferente por los detalles en uno y otro caso. Las demás escenas son en ambas muy distintas.

Demuestra el autor haber estudiado con algún cuidado la historia general de España y de Europa, durante los primeros años del siglo XV y últimos del anterior, al trazar el fondo de su cuadro. Hay un esfuerzo real de reproducir con aproximada exactitud el período especial en que encierra su pintura. Es verdad que de Macías, el protagonista, apenas se sabe cosa alguna con certeza, ni la fecha de su nacimiento ni la de su muerte, casi nada más que su condición de enamorado *à outrance* y las cinco composiciones que le atribuye el Cancionero de Baena y que artísticamente valen poco. Los otros personajes, principalmente don Enrique de Villena y su esposa María de Albornoz, que en la novela hacen gran papel, fueron en realidad, según las crónicas y las historias, bastante diferentes de como Larra los describe y presenta, habiéndose con razón creído dueño de acomodarlos á su fantasia.

Las costumbres, la indumentaria, los mil detalles de la vida privada, no se ajustan bien, conforme opinión general de los críticos, á la verdad estricta; el más reciente, Menéndez y Pelayo, en las Observaciones preliminares del tomo X de las *Obras* de Lope de Vega, dice : « El que buscara en su obra colorido arqueológico, se llevaría solemne chasco. » El juicio me parece severo en demasía. Larra sin duda no era arqueólogo ni coleccionador de curiosidades como Scott, pero da pruebas de haber leído con cuidado en busca de detalles los poetas, cronistas y escritores de la época, de haber visitado con atención museos de armas y antigüedades, de haber seguido con mucho cuidado textos antiguos como el *Libro de Montería,* y la impresión del lector común, al acabar la novela después de haber aprendido multitud de cosas poco sabidas, no concuerda con la de los críticos. Lo que en ella falta considerada bajo este aspecto no creyó probablemente Larra que era muy necesario, y se abstuvo de añadir, como Scott mismo y otros en casos análogos, notas y referencias al final para darla á no gran costa de erudito. Eso hizo el Duque de Rivas en su *Moro Expósito,* novela en verso del género de las de Scott, y logró

hacer creer á críticos del peso de Alcalá Galiano y Enrique Gil que era el poema del más exacto y admirable colorido local. Hoy es imposible poner fe en la erudición del Duque; autoridad tan competente como D. R. Menéndez y Pidal nos afirma que completamente desconocía la Edad Media española[1]. Ni siquiera hay que fiar en la exactitud de las listas de autoridades de las dos grandes notas finales, pues cita autores que ni aun tratan del asunto á que se refiere[2].

Puede hoy todavía ser leído con gusto y provecho el *Doncel de don Enrique;* si no despierta el palpitante interés de *Ivanhoe* ó *Quintín Durward,* no es en conjunto inferior, por ejemplo, al *Cinq-Mars* de Alfredo de Vigny, una de las tres mejores novelas del género histórico en Francia durante el período romantico. Las otras dos, como es sabido, son la *Crónica del tiempo de Carlos IX* por Merimée y *Notre-Dame de Paris*. Vigny imita también mucho y muy de cerca á Walter Scott, es indudablemente más poeta que Larra, y los personajes de su novela, Richelieu, Luis XIII, Ana de Austria, el padre José, tienen para todo el mundo una importancia que no puede compararse con las figuras del triste y pálido período de la historia de Castilla escogido por el novelista español. En *Cinq-Mars,* como en las célebres novelas de Scott, que acabo de citar, la naturaleza del argumento hace «desaparecer las pasiones particulares y privadas ante intereses más generales é importantes»[3]. Pero Larra mantiene viva una fuente de interés que atrae y fascina. La intriga amorosa que en *Cinq-Mars* es débil y artificiosa, en el *Doncel* constituye el asunto mismo, y hay tanta sinceridad de pasión en Elvira y en Macías que el efecto general es singularmente conmovedor. El último capítulo, con el epígrafe del Conde Claros dispuesto como para producir un efecto misterioso que no tiene por cierto en el romance original, es de una profunda y dolorosa melancolía.

El puesto de la obra además en la literatura de España del

1. Ramon Menéndez Pidal, *La Leyenda de los Infantes de Lara*, Madrid, 1896, pág. 169.
2. *Obras completas de don A. de Saavedra, Duque de Rivas,* Madrid, 1897, tomo III, pág. 546.
3. *Le Roman historique...*, par Louis Maigron, Paris, 1898, p. 255.

siglo pasado es único. Al que pidiera una novela histórica del período romántico no se le podría ofrecer hoy más que el *Doncel de don Enrique,* y sin embargo en ese género probaron sus fuerzas Martínez de la Rosa, Espronceda, Escosura, Villalta, Enrique Gil y algún otro. *El Señor de Bembibre* de Gil, novela publicada mucho después, en 1844, cuyo argumento recuerda un poco el de *La Novia de Lammermoor,* se aleja ya mucho de la senda que siguieron Scott y sus discípulos y, aunque obra apreciable, sobre todo carece de la entonación viril y el movimiento dramático que distinguen á las buenas novelas de la escuela del autor de *Waverley.*

III

El *Macías,* « drama histórico en cuatro actos y en verso, » representado en Madrid « con grandes aplausos », según nos cuenta Hartzenbusch [1], el 24 de Setiembre de 1834, no es tal vez como obra de arte tan interesante cual la novela sobre el mismo asunto, pero en la historia de la literatura dramática ocupa posición más importante y su influencia fué más extensa y más fecunda.

Era una gran novedad, aunque en cierto modo alguien ya había tratado de emprender el mismo camino. Las nuevas ideas estéticas y las reglas menos estrictas que desde el año de 1829 habían empezado á tomar posesión de la escena francesa, suprimiendo casi todas las trabas y limitaciones impuestas á la tragedia clásica, ejercieron por primera vez influencia en el teatro español el día del mes de Abril de 1834 en que se representó *La Conjuración de Venecia,* « drama histórico » de Martinez de la Rosa, primer ejemplo aplaudido de la nueva escuela. Larra, que tenía ya sin duda completo el plan de su *Macías,* redactaba entonces la crítica de teatros en la *Revista Española* de Carnerero, asistió á la representación, aprobó con viva simpatía y le dedicó en el periódico un muy favorable artículo.

El éxito de ese feliz y tímido ensayo de algo nuevo le

1. *Obras escogidas de don A. García Gutiérrez,* Madrid, 1866; *Prológo,* p. xv.

mostraba el camino que contaba seguir, aunque la verdad era que Martínez de la Rosa poco recordaba los dramas de Dumas y mucho menos los brillantes poemas en verso de Víctor Hugo; era en realidad más bien un Delavigne español. El tono general, el meticuloso cuidado de no excederse, de mantenerse en el término medio y el colorido gris de escenas á menudo demasiado desleídas, traían inevitablemente á la memoria el autor de *Marino Faliero* ó las *Vísperas sicilianas*. Pero esta vez al menos se veía en España una pieza bien construída, un cuadro histórico vigorosamente trazado á grandes pinceladas : el panteón de la familia Morosini, masas de pueblo circulando por la plaza de San Marcos iluminada, cada uno diciendo lo que la situación requería, seriamente, sin gracioso inútil ni lirismo exagerado. Luego una conjuración que estalla en pleno carnaval, la república que triunfa, y en el acto último la sala de audiencia del inexorable tribunal de los Diez con las negras colgaduras y las fúnebres inscripciones, el Presidente que cae desplomado al reconocer su hijo en el acusado, los otros jueces que sin piedad condenan y mandan á la muerte en presencia de la mujer idolatrada. Todos los elementos del más patibulario melodrama, por desgracia no realzados por la versificación, pero iluminados de tiempo en tiempo por expresiones magníficas, patéticas, en una lengua elegante y sobria, y el conjunto en fin levantado sobre una base histórica grandiosamente concebida.

Larra, que era menos poeta que Martínez de la Rosa, que versificaba laboriosamente, pero que ayudado por su buen gusto y su inspiración de artista se sentía capaz de ir más allá que ese irresoluto innovador, aspiró á componer un drama que fuese de amor é histórico juntamente, valerse, como sus antecesores del siglo xvii, de la más completa libertad en el metro y en los movimientos, al mismo tiempo que aplicaba á sus ideas y sentimientos la franqueza, el calor y la energía de las piezas románticas francesas. El intento no podía ser mejor, pero él también al emprender el nuevo rumbo no tuvo energía para ir bastante lejos, quedóse á

medio camino y otros vinieron detrás que sin miedo corrieron hacia adelante y se acercaron más á la meta deseada.

Carece en efecto *Macías* de la riqueza de acción, de la realidad pintoresca y animada, de la novedad de arte, que eran razón de ser del drama romántico : es demasiado seco, demasiado escueto como acción. Aventajando tan notablemente á Martínez de la Rosa en lo poético de la forma y en la intensidad del sentimiento, fáltale la amplitud del cuadro histórico, la variedad de interés de la *Conjuración de Venecia.* El drama mismo que consagró Lope de Vega á la leyenda de Macías con el titulo de *Porfiar hasta morir,* que Larra en nada imitó, que consta sólo de tres actos, apenas puede decirse que contenga menos materia, aun descontándole todo lo que hay de inútil en la parte del gracioso.

El argumento del drama y el de la novela de Larra son entre sí muy diferentes. En aquél sabe el espectador desde la primera escena que Macías y Elvira se conocen y aman de antemano, que son esposos prometidos, que, como en la historia de los Amantes de Teruel, hay un plazo fijado y que si él se presenta antes de su vencimiento, es fuerza otorgarle la mano de su amada. Esto naturalmente desfigura y debilita la tradición, quitando al amor violento y adúltero, á « la porfia » del hombre, el carácter fatal de la leyenda y su efecto terrífico. Detenido Macías lejos de Andújar, ciudad donde pasa la escena, por intrigas de un rival y el malquerer de su señor, que es Villena y no el rey doliente, no puede llegar precisamente á tiempo, aunque acude presuroso el día mismo en que el plazo expira. Desde muy temprano se ha precipitado el matrimonio de Elvira con Fernán Pérez. Cuando al aparecer, hacia el medio del segundo acto, demanda Macías á su señor el cumplimiento de la promesa, lo contiene éste hasta el instante en que vuelve de la iglesia el cortejo nupcial, pues temiendo su venida se ha celebrado prontamente la ceremonia. Elvira cae desmayada al reconocer á su amante, que creía desleal á su palabra, y Macías desesperado se arroja á los pies de Villena gritando : « Señor ! ó muerte ó venganza ! » — La escena es rapidísima, está vigorosamente escrita, se

oyen sólo frases breves que cierran dramáticamente el acto.

Logra introducirse Macías en la habitación de su rival afortunado, allí encuentra á Elvira vestida todavía con el traje de boda. En el dúo apasionado que pone el poeta en boca de los amantes, alegando el uno los derechos de su amor, la otra los deberes de su nueva situación, se oye resonar en verso algo muy parecido á la moral del autor de *Antony:*

Los amantes son solos los esposos.
Su lazo es el amor: ¿cual hay más santo?
Su templo, el universo: donde quiera
El Dios los oye que los ha juntado.
Si en las ciudades no, si entre los hombres
Ni fe, ni abrigo, ni esperanza hallamos,
Las fieras en los bosques una cueva
Cederán al amor...

La influencia de Dumas se siente demasiado en todo este acto tercero. Los amantes son sorprendidos allí mismo, Macías frenético, desesperado, al ver que Elvira se humilla hasta implorar para él perdón de don Enrique, quien lo manda encerrar en una prisión, lanza una invectiva violenta, declamatoria, pero muy en situación y de una energía en la expresión por momentos admirable. El actor Valero la hizo durante mucho tiempo aplaudir con furor por toda España.

A esta peripecia sucede una escena que parece directamente venir del *Enrique III y su corte* del viejo Dumas. Fernán Pérez, el nuevo esposo, ciego de celos, amenaza matar á Elvira blandiendo su puñal, ella aguarda impasible el golpe, en lo cual cree él ver la prueba de su immenso amor por el otro, y exclama:

Le ama, ó cielos, de tal modo
que ya prefiere á su olvido
la muerte...
Mal haya el que tan amado
supo ser!..

como el duque de Guisa después de prueba idéntica prorrumpe: *Vous l'aimez bien, madame! Malédiction sur lui qui est tant aimé!* — Fernán pretende, también como Guisa, forzarla á dar una cita al amante para perderlo y al negarse ella la ase del brazo con furor, la obliga á gritar: « Por piedad, me lastimais,

señor! » del modo mismo que la duquesa de Guisa al sentir su brazo lastimado por el guantelete de acero, dice : *Vous me faites bien mal, Henri, horriblement mal!*

Por último, ante la obstinación de Elvira, llama aparte Fernán á un servidor para decirle :

> Alvar, cuatro hombres buscadme...
> me entendeis!

no tan claro, pero con las mismas siniestras intenciones con que Guisa en otra parte del drama grita : *Saint-Paul, qu'on me cherche les mémes hommes qui ont assassiné Dugast!*

El cuarto y último acto del drama de Larra es bastante corto. Elvira, adivinando lo que trama su marido, corre á la prisión para prevenirlo. Después de un segundo dúo de amor, más bello que el anterior, y ambos al unísono en el sentimiento esta vez, es ya tarde para que logre Macías salvarse de Fernán y sus sicarios. Apenas sale á su encuentro vuelve mortalmente herido. Elvira se hiere con la daga de su amante que él « alarga débilmente » y muere ella diciendo estos versos :

> Llegad... ahora... llegad... y que estas bodas
> alumbren... vuestras... teas... funerales.

Y si bien estas líneas y la naturaleza de la catástrofe y su colorido poético recuerdan algo el final de *Hernani,* las palabras siguientes de Fernán Pérez nos vuelven otra vez á la influencia de Dumas :

> Me vendían.
> Ya se lavó en su sangre mi deshonra.

Calderón, que más de una vez puso en escena maridos que lavan en sangre su deshonra, no concentraba así en breve frase final la catástrofe de sus tragedias. Fué Dumas quien desde 1831 puso de moda esas cláusulas lapidarias : *Elle me résistait, je l'ai assassinée!*

Dije antes que no era Larra tan poeta como Martínez de la Rosa, y basta poner al lado una de otra las elegías que ambos compusieron con motivo de la muerte de la Duquesa de Frías

para comprender la diferencia. Carecía Larra sobre todo de sentimiento en la expresión, hay siempre en él algo de seco, de duro, de profundamente agriado y lastimado por los hombres y las cosas; llega fácilmente á la elocuencia, pero donde se requiere ternura, lágrimas en la voz, emoción comunicativa, fracasa casi siempre. Sus pasiones son reales y las expresa con sinceridad, pero suele haber en ellas tanto de orgullo, de vanidad, como de amor ó simpatía.

Sabía también hacer buenos versos, y con su gusto cultivado, su grande instrucción, la precisión de su lenguaje y el natural vigor de su estilo llegó á componerlos excelentes, como abundantemente se encuentran en el *Macías*. El teatro exige principalmente energía y claridad en la expresión, y pasajes como éstos, llenos de esas dos cualidades, siempre serán apreciados y aplaudidos :

> Yo le maté, dirás : tu esposo en zelos
> arderá, temeroso de que al cabo
> le vendas como á mí, y hasta tus besos
> mentiras creerá. Cierto; y seránlo.
> Ella, Fernán, me amó, y volverá á amarme:
> si constancia te jura es solo engaño.
> también á mí me la juró, y mentía.

La poesía de fondo y forma que aquí falte está compensada por la fuerza y la brillante concisión. Esto sucede no sólo en los endecasílabos, también los octosílabos son á menudo admirables en el *Macías*, que tiene series de redondillas rotundas y perfectas, dignas de todo encomio.

IV

Macías abrió el camino, tras él llegó ya completamente armado el drama romántico español, «histórico ó caballeresco,» como al principio se le llamaba. El *Trovador* de García Gutiérrez y los *Amantes de Teruel* de Hartzenbusch, ricas primicias del talento de quienes iban á ser de los más renombrados y afortunados entre los vates de España, se estrenaron, uno año y medio, el otro dos años, después del drama de

Larra. Hasta se cuenta[1] que Hartzenbusch, llevando ya en la mente su obra cuando se representó el *Macías*, tuvo que alterar el plan ya formado, porque accidentalmente coincidían en puntos esenciales, lo que no era extraño, pues Larra tomó por antecedente de su argumento la idea de un plazo fijado, detalle esencial de la leyenda de la historia de Diego Marsilla.

En el intervalo que separa el *Macías* de los dos dramas mencionados apareció, no hay que olvidarlo, el *Don Alvaro* del Duque de Rivas, inspirado en parte por la novela de Merimée *Las almas del Purgatorio*, la misma que sugirió á Dumas su *Don Juan de Marana* y de rechazo á Zorrilla su *Don Juan Tenorio*. El *Don Alvaro*, escrito durante la emigración del autor en Francia, en nada se parece al drama de Larra. Parece concebido de propósito para atropellar juntas todas las reglas y tradiciones del arte clásico, mas sin poner mucho equivalente en su lugar, pues carece de pasión dramática, de estudio de caracteres y de poesía profunda en la ejecución. Escrito sin embargo con fuego á veces y siempre con viveza, con animación, atrajo y entusiasmó á las masas, en virtud de sus grandes y enérgicos brochazos á la manera de una pintura en *trompe-l'œil*, trazada para producir efecto. Las escenas populares en prosa, que forman contraste con lo terrible de la trama principal : el aguaducho del primer acto, el mesón del segundo y la portería del convento de los Angeles son admirables en su género, cuadros realistas de costumbres bien reproducidas, pero del todo independientes de la acción principal.

No tenemos la opinión de Larra como crítico de teatros sobre la obra del Duque de Rivas, en cambio poseemos dos notables artículos, uno sobre el *Trovador* y otro sobre los *Amantes de Teruel*. Nunca se ha juzgado con mayor simpatía y más talento la producción de rivales afortunados. Todos los méritos están en esos artículos señalados con verdadera fruición, los defectos sobria y exactamente indicados. Ambos dramas son en verso y prosa. Larra no reprueba la idea, pero

1. *Apuntes para una biblioteca de escritores españoles contemporáneos*, por Don Eugenio de Ochoa, Paris (s. a.), t. II, pág. 80. Véase también : Ferrer del Río, *Galería de la Literatura Española*, Madrid, 1846, pág. 163.

la considera una dificultad más que el poeta voluntariamente adopta, y que no puede decirse siempre vencida al decidir el autor cuales escenas producen mejor su efecto en esta ó aquella forma. García Gutiérrez y Hartzenbusch, cediendo al parecer del benévolo crítico, corrigieron en ediciones posteriores los defectos señalados y renunciaron del todo á la prosa. El *Trovador* refundido es sin embargo en conjunto inferior á la primera versión; no así la refundición de los *Amantes de Teruel*, más igual y armónica que en la primera forma, y es la incluída por el autor en la colección definitiva de sus obras.

Nadie durante todo el siglo XIX ejerció en España la crítica desde las columnas de los periódicos con tanta superioridad, nadie ni antes ni después llegó á reunir tanta autoridad, tanta instrucción y tan elevada é inalterable imparcialidad. Despierta un sentimiento de lástima leer hoy esos artículos, improvisados á veces de la noche á la mañana por escritor de tal ilustración y tan buen gusto; que conservan todavía casi todo su valor y serían joyas inestimables si se hubiese dado al autor tiempo y ocasión de acabarlos más despacio. Los más de ellos, los mejores, fueron reunidos en colección después de su muerte y ni siquiera están corregidas las erratas de la primera impresión. En todos se descubre bien marcado un acento de amargura y desolación, como impuesto por el convencimiento de la inutilidad de la tarea, por la supina ignorancia del público que, en aquellos agitados días de guerra carlista, Estatuto malogrado ó constitución del año doce, apenas se curaba de algo que no fuese la política en su forma más opresiva y angustiante.

Manifestó Larra siempre el más vivo interés por el arte dramático é hizo los mayores esfuerzos por levantarlo y sostenerlo. Ese género mismo tan socorrido y fácilmente popular se consumía ante la indiferencia universal; el teatro «sin actores y sin público» era simple «sucursal de la Opera», como dijo en uno de sus últimos trabajos, confesando que él también participaba ya de esa indiferencia, desesperado en medio «de la noche oscura, tempestuosa en que nos encontramos, luchando en vano con la deshecha borrasca que irá

dando al viento vela tras vela y desmantelando la barca palo por palo ».

Tanto como de las piezas españolas de teatro trataba en sus críticas de las novedades del arte dramático francés á medida que iban traduciéndose, y hacíalo siempre con el cabal conocimiento que tenía de la moderna literatura francesa[1]. Si el público de Madrid lo hubiese ayudado un poco, mostrando más inteligente aprecio del arte teatral y la crítica literaria, habría él llegado á ser algo más que un Janin ó un Sarcey español, pues al gran saber añadía peregrino talento de artista; serían sus artículos reunidos algo así tan útil y tan bueno como la *Dramaturgia de Hamburgo* de Lessing. La suerte no lo quiso.

Lleno del espíritu de su época estudiaba siempre la antigua y brillante literatura de su país y sabía apreciarla con absoluta independencia, sin atenerse á opiniones de otros ni cegarse por ese falso patriotismo que inspira tantos errores, trasmitidos luego por la rutina de generación en generación y de tratadista en tratadista. Su empeño principal era aligerar un tanto el peso excesivo de la tradición para encaminar por rumbos nuevos la nueva literatura. Estudiar los autores del siglo de oro es útil, es necesario, para comprender y admirar el genio de la raza y su maravillosa historia, para experimentar el vivo placer de analizar y saborear lo que fué y siempre será hermoso, pero muy poco de ellos hay que imitar en nuestros días. En un buen artículo, titulado *Literatura,* rápida ojeada sobre su historia y su índole general en España, reconoce que superpuesta la tiranía política á la tiranía religiosa después de la pérdida de lo poco que de la libertad nacional quedaba en el primer cuarto del siglo XVI, la literatura, que en seguida floreció, había nacido condenada á ser fenómeno prodigioso, pero esencialmente transitorio, sin posible desarrollo fecundo y dilatado.

1. Admiró grandemente á Dumas como autor dramático y en cinco extensos artículos analiza cuatro de sus obras, *Teresa, la Tour de Nesle, Catalina Howard* y *Antony*. De Victor Hugo, cuyo *Hernani* juzga muy atinadamente con motivo de la traducción en verso de Ochoa, dice que es « uno de los mayores poetas que han visto los tiempos », opinión que en Francia entonces estaba muy lejos de aceptar la mayoría de los literatos, que le ponía encima á Béranger y Lamartine.

Explica porqué no hubo en España entonces lo que llama *escritores razonados*, y porqué brillaron sólo con deslumbrante fulgor el arte de la novela y el arte del teatro, frutos ambos de la poderosa imaginación de la raza, mientras la prosa seria quedó confinada á los escritores místicos ó teológicos, de los que (agrega Larra) « podemos presentar una biblioteca antigua desgraciadamente más completa que ninguna otra nación », y á los historiadores como Mariana y Solís, más bien « columnas de la lengua », destituidos de espíritu crítico, autores de grandes novelas históricas, que se abstuvieron de prestar atención alguna al « movimiento de su época » ni perciben el más ligero eco de lo que fuera de España ocurría y transformaba la marcha de la civilización. A esa literatura, que tan rápidamente decayó, sucedió en el siglo XVIII la imitación francesa, preconizada y practicada por un grupo reducido de literatos, que sin preparación « se agregaron al movimiento del pueblo vecino, adoptando sus ideas tales cuales las encontraban, y entonces nos hallamos en el término de la jornada sin haberla andado ».

Esta nueva reforma resultó estéril también, porque las desgracias de la patria atajaron pronto el escaso impulso que llevaba. Rechazaba igualmente Larra con energía el arte que privaba en sus días, « esa literatura reducida á las galas del decir, al son de la rima, » y luchaba por el advenimiento de otra, « hija de la experiencia y de la historia, estudiosa, analizadora, filosófica, profunda, pensándolo todo, diciéndolo todo, en prosa, en verso, expresión en fin de la ciencia de la época, del progreso intelectual del siglo ».

Le impacientaba en extremo ese empeño de escribir calcando el lenguaje antiguo, ese afán del purismo, que desde el siglo anterior habían ya puesto de moda, unos por medio de sátiras como Iriarte ó Cadalso, otros por medio del ejemplo como Huerta ó Moratín. « Marchar en ideología, decía Larra, en metafísica, en ciencias, en política, aumentar ideas nuevas, y pretender estacionarse en la lengua que ha de ser la expresión de esos progresos, perdónennos los señores puristas, es haber perdido la cabeza. » Una cosa es caer en la afectación de remedar lo antiguo y otra respetar en lo posible « el tipo, la índole,

las fuentes, las analogías de la lengua ». Esto escribía en 1835, y esto mismo puede repetirse hoy, pues no faltan todavía quienes usen como un conjuro esos términos de purista y de castizo, que á menudo aplican á ciegas, como tiene que ser en un idioma cuyos elementos no se han fijado aun completamente, en el que no se han compilado léxicos de la lengua de sus grandes escritores, ni siquiera de la de Cervantes, y donde la autoridad oficial y suprema es un Diccionario en que faltan muchas voces viejas y nuevas, en que las definiciones son defectuosísimas y que carece de ejemplos, infinitamente más necesarios éstos que sus misteriosas etimologías en signos, incomprensibles para la inmensa mayoría de las personas que más han menester consultarlo. Littré mismo, en el cuerpo de su utilísimo diccionario, tan rico en ejemplos y en otras cosas, que presenta las etimologías más detalladamente que la Academia española, se abstuvo del pedantismo de esos caracteres arábigos, hebraicos y sánscritos.

Larra, que no obstante su poco amor de los puristas, conocía bien y estudiaba constantemente su lengua, que tenía compuesto para su uso particular un trabajo sobre sinónimos, hoy probablemente perdido, hablando del diccionario de la Academia dijo con su gracia habitual que « todos le debemos respetar cuando acierta: es decir, que tiene la misma autoridad que todo el que tiene razón, cuando él la tiene ».

V

Es sabido que durante las postrimerías del reinado de Fernando VII el principe don Carlos, su hermano menor, se refugió en Portugal mostrando bien claro por lo que callaba, por su actitud amenazante y por la especie de personas que lo rodeaba, el designio de reivindicar derechos al trono, de disputar por medio de las armas la sucesión y desconocer el testamento real, invocando la antigua ley sálica y la tradición borbónica, proclamada antes más de una vez por el mismo Fernando como dogma de la monarquía. La hija del monarca, aclamada como reina en Madrid inmediatamente después del

fallecimiento de su padre, tenía tres años de edad. Casi al mismo tiempo se precipitó y reventó el nublado que venía formándose en la frontera del vecino reino y comenzó la guerra civil, que por espacio de siete años iba á inundar de sangre todo el norte de la península.

Aunque al principio estuvo muy lejos el carlismo de la pujanza militar, que después llegó á adquirir, y muchos tardaron en comprender lo que había de serio y de grave en la parcialidad amotinada bajo la enseña del todavía ausente Pretendiente, temblaron todos al recuerdo de los horrores, las atrocidades de una y otra parte cometidas en los seis años de la lucha contra el emperador Napoleón. Los mismos hombres empeñados en contienda que en sus pechos igualmente agitaba las pasiones más hondas y tenaces, tenían por fuerza que seguir idéntica conducta. Milagro sería si al cabo de tan violenta convulsión no quedaba el país para siempre dividido en dos fracciones irreconciliables.

No había de ser así; horizontes más risueños, cielo más apacible aguardaban detrás del desencadenado huracán para los que con energía infatigable se aprestaban á defender, junto con los derechos más ó menos discutibles, conforme al dogma monárquico, de la hija menor del rey, la regeneración de la patria y extirpar de su suelo el despotismo organizado, que por trescientos y tantos años había de ruina en ruina llevado la nación al estado miserable en que Fernando VII la dejaba.

Muchos desde el primer momento comprendieron y sintieron cuán vital era para el porvenir el problema político que las circunstancias planteaban. Larra fué uno de ellos.

Por el más extraño encadenamiento de causas y efectos esta guerra civil, atizada por el fanático hermano del rey difunto, resultó ser una fortuna para España. Entablóse convencidos desde luego los combatientes de que no había términos posibles de acomodamiento, que la lucha se trababa entre la libertad y la esclavitud, y que por primera vez allí los defensores de la teocracia y el absolutismo político sucumbirían fatalmente ante nuevas generaciones, resueltas á implantar un régimen en que la voz de los habitantes legítimamente expresada valiese más que la voluntad del monarca.

Al estallar la guerra de independencia en 1808 los hombres más ilustrados y liberales : los viejos como Jovellanos ó Valdés, los jóvenes como Quintana, Antillón, Argüelles y tantos otros, se colocaron del mismo lado que el clero, la mayor parte de la nobleza y el pueblo, imprimiendo de ese modo á la lucha un caracter nacional y generoso indiscutible. Pero en la hora del triunfo pueblo y clero y nobles y militares aclamaron á Fernando como rey absoluto, trataron como vencidos á sus aliados liberales, y los enviaron á purgar su patriotismo en el destierro ó en las prisiones. Volvió España á lo que antes era sin haber dado un solo paso adelante en la escala de la civilización.

Ahora las cosas tenían que marchar y resolverse de otra suerte. Los eternos enemigos de la libertad habían corrido en torno de don Carlos, una buena tercera parte de la península lo saludaba como rey, el clero en masa hacía votos por su triunfo. Tocaba pues á los liberales declararse defensores del trono de Isabel II, hacer los derechos políticos condición de su existencia, y sellado el pacto con sangre y mantenido con vigoroso esfuerzo era claro que no se repetirían después de la victoria las escenas inenarrables de perfidia y de crueldad que deshonraron la vuelta de Fernando en 1814.

Para Larra más que para ningún otro fué la muerte del monarca una redención. Cuanto había de mejor en su talento de escritor, en sus ideas y sentimientos, habría quedado para siempre ignorado si hubiese continuado algún tiempo todavía régimen tan duramente opresor. Era él liberal, profunda y sinceramente liberal, quería para el pueblo todos los derechos políticos y creía con fe indestructible en el progreso humano, en la perfectibilidad social, como lo explicó en el prólogo de la traducción que, con el título « El dogma de los hombres libres », hizo de las *Palabras de un creyente* de Lamennais. Este libro famoso, evangelio del socialismo cristiano, que ha muerto literariamente á causa de la afectación de su estilo calcado servilmente sobre la forma bíblica, pareció en su tiempo una máquina demoledora de la sociedad; no á Larra, que sólo vió allí el ardiente amor del pueblo y de la justicia que tan vivamente lo informa. Lo tradujo con amor, admirablemente.

Empero él bien sabía que el pueblo español no estaba aun suficientemente preparado para el ejercicio de ciertos derechos, no olvidaba que los nacidos y educados como siervos necesitan aprender primero á servirse de la libertad. Por eso apenas vió surgir en 1836 el monstruo del militarismo con todos sus horrores, tuvo miedo y desesperó del porvenir de la patria, como pocos meses después iba á desesperar de la vida.

En 1834 el problema no era todavía evitar el abuso posible de la libertad. Otro fantasma por el momento más temible se había levantado en las provincias del Norte y mantenía los ánimos en penosa incertidumbre. No se sintió Larra como otros hipnotizado ante el abierto abismo de la guerra civil y emprendió como un deber la tarea de desnudar y exhibir el monstruo tal como en realidad era, no como la imaginación ó el terror podían hacerlo aparecer. Cuanto hubo de grotesco al mismo tiempo que de errado y de fanático en esa insurrección, urdida para entronizar un hombre « más cortado para monje que para monarca », como ha dicho el historiador Lafuente, está hábilmente retratado en la serie maravillosa de cuadros del carlismo, que trazó en la *Revista Española* bajo el seudómino de *Fígaro*, firma que desde entonces hasta el fin conservó, y que llegó en España á ser más conocida y popular que su propio nombre. tanto que las colecciones de sus escritos dicen todas en la portada: « Obras de Fígaro. » Recuerdan esos artículos, que en gran parte están en forma de diálogo, las comedias de Aristófanes por la vigorosa energía con que van hasta el fondo de las pretensiones que quieren poner en ridículo, destruyendo apariencias y desmenuzando falsos pretextos de legitimidad y de piedad inventados para cubrir sórdidas pasiones, como derribaba en Grecia el célebre poeta cómico los falsos ídolos de la demagogia ateniense. Más decente y comedida, estorbada además por las trabas de la censura, tiene la sátira de Larra fuerza y eficacia en algo parecidas, aunque sea evidente que no pueden literariamente parangonarse artículos modernos de periódico y comedias en verso escritas por un poeta de genio en la época de oro de la literatura griega.

Ridiculizar la guerra carlista era tarea permitida y aplaudida

en los primeros años del nuevo reinado, pero la libertad de imprenta estaba aun muy lejos de existir, y por mucho tiempo todavía tuvo Larra que principalmente reducirse á artículos de costumbres y juicios literarios. Sus críticas ganaron mucho en variedad y solidez, así como su estilo, en los cuadros en que tan agudamente se mofa de ciertos rasgos y caracteres de la vida social, llegando á adquirir tal flexibilidad, tanto donaire y una tan elegante sobriedad, cual no se han vuelto á encontrar reunidas en ninguno de los que después con más ó menos fortuna han cultivado el mismo género. La lástima era que, fuera de las piezas de teatro, pocos libros aparecían que diesen al talento crítico buenas ocasiones de brillar é interesar; aun entre las primeras más de una vez esgrimió el acero contra objetos poco dignos de su esfuerzo.

La situación política de día en día se agravaba; el carlismo, á pesar de que hombres como él claramente veían su impotencia final, duraba, y al parecer se fortalecía, por la incapacidad de los primeros generales encargados de batirlo y la falta de recursos en el gobierno de la reina. El poder residía en manos de hombres bien intencionados, del tipo más ó menos de Martínez de la Rosa, es decir, asustadizos é irresolutos. Aunque convencidos de que solamente por medio de ideas é instituciones liberales se podía oponer barrera inexpugnable á los partidarios de don Carlos, escatimaban las reformas, propinándolas á dosis mínimas como remedio peligroso, sin pensar que al fin podrían arrancarles por la fuerza y en malas condiciones lo que espontáneamente concedido hubiera sido medicamento reconstituyente y salvador.

Como abrumado ó aburrido de tanta contrariedad quiso Larra dar un viaje por el extranjero, donde pasó la mayor parte del año 1835. Salió en Mayo por la frontera de Portugal, pues los carlistas interceptaban el paso por Vizcaya. Cual era la disposición de su ánimo en el momento de la partida puede deducirse de las siguientes líneas:

« El Caya, arroyo que divide la España del Portugal, corría mansamente á mis pies: tendí por la última vez la vista sobre la Extremadura española; mil recuerdos personales me asal-

taron; una sonrisa de indignación y de desprecio quiso desplegar mis labios, pero sentí oprimirse mi corazón y una lágrima se asomó á mis ojos. Un minuto después la patria quedaba atrás, y arrebatado con la velocidad del viento, como si hubiera temido que un resto de antiguo afecto mal pagado le detuviera, ó le hiciera vacilar en su determinación, el expatriado corría los campos de Portugal. »

Desde el extranjero escribió poco para los diarios de Madrid. Volvió á los diez meses, atraído, según escribió en el primer artículo después de su llegada, por la noticia de que la libertad de imprenta andaba ya en proyecto : «¡Yo, que de Calomarde acá rabio por escribir con libertad, no había de haber vuelto aunque no hubiera sido sino para echar del cuerpo lo mucho que en estos años se me quedó en él, sin contar con lo mucho con que se quedaron los censores! »

Mas la libertad de imprenta no vino todavía, fué sólo que se aflojaron un poco las apretadas trabas. A ello debemos las tres deliciosas cartas políticas: *Fígaro de vuelta, Buenas noches* y *Dios nos asista,* que como los tres artículos sobre la guerra carlista forman un conjunto precioso, de interés histórico tanto como literario, que en todo tiempo leerán con gusto cuantos conozcan ó estudien la lengua castellana.

Pero el tono empieza á ser muy diferente y de aquí en adelante la transformación va señalándose más y más. Ya en esas cartas apenas quedan huellas del Larra festivo y burlón de los cuadros de costumbres, mucho menos se encuentran en los demás trabajos hasta su muerte ya próxima. También en ese año 1836 sufría la cosa pública, como ya indiqué, la más grave y desastrosa transformación. Los hombres del poder, obstinadamente empeñados en resistir el empuje de los que pedían más libertades, no parecían dar importancia á la agitación popular, á los movimientos tumultuosos que por varios lados se producían. Tras ese comienzo de anarquía vino inmediatamente la indisciplina en el ejército, síntoma fatal, pues el ejército, que con bien desigual fortuna luchaba contra la formidable facción carlista y apenas bastaba en el resto del país para mantener el orden, era el indispensable apoyo del mal afirmado trono constitucional.

El militarismo en su forma más repulsiva, — la tropa armada decidiendo de la marcha de la política, generales sin escrúpulo faltando á la fe jurada para encaramarse violentamente al poder — comenzó á imponerse en España el 12 de Agosto de 1836, para no interrumpir durante cuarenta años su obra nefanda. En ese día las tropas acuarteladas en La Granja, residencia de verano de la familia real, salieron armadas á la calle sin más jefes que sus cabos y sargentos, penetraron en palacio y forzaron á la reina madre á proclamar la constitución de 1812 y convocar nuevas Cortes. Mientras tanto caía el gobierno en Madrid, era asesinado el general Quesada y los ministros salvaban la vida huyendo ó escondiéndose : entre éstos figuraba el Duque de Rivas, el autor del *Don Alvaro,* amigo particular de Larra.

Esa constitución del año doce, que en realidad poco ó nada había regido antes, promulgada dentro de los muros de Cádiz en plena guerra contra Francia y abolida por Fernando apenas ocupó el trono, era ya en concepto de Larra una antigualla, una memoria heroica, digna de respeto solamente « como Cristo respetó el testamento viejo, fundando el nuevo ». En efecto los diputados elegidos conforme á sus preceptos resolvieron inmediatamente redactar una nueva, que Larra no llegó á conocer, pues no empezó á regir hasta mediado el año de 1837.

El motín de la guarnición de la Granja, que dividió por siempre los defensores del trono de la reina en dos fracciones opuestas é irreconciliables, dejó á Larra convencido de la ruina total de sus esperanzas, de que era delirio esperar la regeneración de la patria por medio de la libertad, cuando el militarismo tan insolente y victoriosamente podía atropellarlo todo. En la original y fúnebre fantasía, el *Dia de difuntos de 1836,* en que describe la ciudad entera como un vasto cementerio cuyos edificios públicos son monumentos funerarios con inscripciones como éstas : « Aquí yace el trono, nació en el reinado de Isabel la Católica, murió en la Granja de un aire colado. » « Aqui yace la subordinación militar, » y otras del mismo jaez, concluye diciendo que su corazón también « lleno no ha mucho de vida, de ilusiones, de deseos » es otro sepul-

ero cuyo letrero es : « Aquí yace la esperanza. » Esa fantasía es un poema, una admirable sátira lírica en prosa, como lo son *La Noche buena,* las *Exequias del conde de Campo-Alanje, Horas de Invierno* y alguna otra. Un Larra más misántropo, más desesperado que nunca se revela en ellas.

Cuando escribe las tristes líneas siguientes, homenaje al joven Campo-Alanje, con motivo de su muerte precoz en el campo de batalla, se siente que no hay en ellas ficción ni declamación, que son el grito sincero de su angustiado corazón deplorando su propia suerte tanto como la del amigo malogrado :

« ¿Qué le esperaba en esta sociedad? — Militar, no era insubordinado, á haberlo sido las balas lo hubieran respetado. Hombre de talento, no era intrigante. Liberal, no era vocinglero. Literato, no era pedante. Escritor, la razón y la imparcialidad presidían á sus escritos. ¿Qué papel podía haber hecho en tal caos y degradación? » — El hombre que á los veintiocho años en tales términos se expresa, si no miente, está ya como fatigado octogenario al borde del sepulcro, es ya presa designada para la muerte. Habíale tocado vivir en el más infausto momento de la historia de su patria, pero el género de su talento y la naturaleza de su carácter lo empujaron también hacia la triste catástrofe final.

Su natural sombrío, reservado, intratable á veces, fué empeorando con el tiempo Mordaz, cortante en la conversación, se creaba facilmente enemigos, y era demasiado orgulloso para desagraviar pronto á los que ofendía. No era tampoco feliz, según parece, en el hogar doméstico, por efecto sin duda de ese terrible mal humor, que allí dejaría correr sin tratar de dominarse. Hablando de los satíricos había formulado esta confesión : « Molière era el hombre más triste de su siglo, entre nosotros dificilmente pudiéramos citar á Moratín como un modelo de alegría... y si nos fuera lícito nombrarnos siquiera al lado de tan altos modelos, confesaríamos ingenuamente que sólo en momentos de tristeza nos es dado aspirar á divertir á los demás. »

El éxito mismo de sus escritos, muy real, pero limitado,

puede muy probablemente contarse entre las causas excitantes de la desazón constante de su espíritu; él se sentía lleno de ideas, capaz de grandes cosas, y lo creía inferior á sus merecimientos, le dolía verse reducido á improvisar artículos de periódico, de que se hablaba veinte y cuatro horas y se olvidaban pronto, mientras que en otros géneros más brillantes y duraderos, que hubiera querido cultivar, otros mejor dotados le aventajaban. Honra por tanto á su nobleza el recordar que en nada á pesar de eso se alteró su imparcialidad, su generosidad de crítico. No cayó, como Sainte-Beuve por ejemplo, en el error de creerse humillado por la superioridad que en poesía lograron sobre él Lamartine y Vigny, Hugo y Musset, de concederles siempre algo menos de lo que en justicia les correspondía y celebrar en cambio demasiado á otros inferiores. Larra por el contrario saludó, ya lo dije, con fervorosa simpatía la aparición en el teatro de dramas que por el mayor interés del argumento y el brillo de la versificación dejaban en la sombra á su *Macías*. El juicio sobre los *Amantes de Teruel*, escrito en Enero de 1837, es una de las últimas cosas que dió á luz, pues pocos días después había dejado de existir. En ese mismo período final buscó ocasión de mencionar y celebrar rivales como Vega y Bretón, encomiando expresamente la traducción felicísima que éste hizo de los *Hijos de Eduardo* de Delavigne, así como la de *Hernani* por Ochoa.

Esperó un instante ocupar su actividad tomando parte en las luchas de la política y acallar ó sofocar en el tumulto del Parlamento la inquietud de su espíritu. Fué elegido diputado á Cortes por Avila, pero el malhadado motín de la Granja le cerró igualmente ese camino y las Cortes no se reunieron. Todo conjuraba contra él. En esa exquisita organización de artista, en ese talento crítico de primer orden, en ese satírico de tan escrutadora mirada palpitaba un corazón de ardiente y extremada sensibilidad, un corazón de antemano preparado para sufrir más terriblemente que ninguno el día que de él hiciese presa alguna gran pasión. Y la pasión vino, tremenda, avasalladora, de la especie que él había descrito al justificar los furores de Diego Marsilla, el amante famoso de Teruel, « para

la cual no hay obstáculo, no hay mundo, no hay hombres, no hay más Dios en fin que ella misma.» La mujer que la inspiró quiso arrancarla ella misma del corazón del hombre que tanto la amaba; no imaginaba quizás cuán hondas eran sus raíces, y al tirar de ellas bruscamente se llevó también la vida del infortunado poeta.

La noticia del suicidio causó en Madrid extraordinaria sensación. En el curso de ese día 13 de Febrero de 1837 muchos le habían visto y hablado en diversos lugares, sin notar cambio alguno en su modo habitual de ser. Mesonero Romanos, que lo tuvo de visita en su casa, lo halló «más templado que de costumbre». El Marqués de Molins celebró con él larga conferencia á propósito de una comedia que juntos habían empezado á escribir y que debía tener á Quevedo por protagonista. Esa tarde misma ocurrió la catástrofe.

Los funerales, costeados por amigos y admiradores, han dejado recuerdo imborrable en la historia de las letras españolas. La escena final en el cementerio, el acto de encerrar prematuramente en un nicho tanto talento y tanta juventud, que no podía menos de ser en todo caso profundamente conmovedor, adquirió particular importancia con la aparición de Zorrilla, á la edad de diez y nueve años, recitando unos versos ante el féretro, con la voz melodiosa y el ritmo cantante que daban siempre gran realce á todo lo que leía.

Esa composición juvenil, desigual, sin orden y á veces sin sentido, no desmerece mucho al lado de otros versos líricos del autor en plena madurez, pues nunca en ese género rayó Zorrilla á grande altura. El poeta renegó de ella después y de su dramática entrada en la vida pública, pero será siempre coincidencia digna de memoria que junto á la tumba del gran iniciador y maestro del romanticismo en España, surgiese inesperado el más nacional de los poetas románticos españoles, aquél, que sin imitar directamente á Walter Scott, ni parecérsele en nada, produjo leyendas en verso tan buenas como las del insigne bardo nacional de Escocia.

ENRIQUE PIÑEYRO.

EL CASTELLANO EN AMÉRICA

(FIN DE UNA POLÉMICA)[1]

Es trivial noticia para los que hayan saludado obras de lingüística que cuando un idioma se habla en territorios extensos cuyos habitantes, separados por causas naturales, sociales ó políticas, no tienen comunicación frecuente ni obedecen á una idea superior que los haga considerarse á sí propios como unidad, ese idioma se divide por fuerza en dialectos. Este hecho, reconocido por todos los lingüistas, naturalmente ha dado ocasión á que se tenga por cierto que tal suerte cabrá al castellano. Pott, dando noticia en 1877 de la 2ª edición de mis *Apuntaciones críticas sobre el lenguaje bogotano* y después de hablar de las divergencias que existen entre el inglés de los Estados Unidos y el de Inglaterra, preguntaba : ¿ Podrá creerse que las lenguas procedentes del Lacio, trasladadas al suelo americano, escaparán al destino que les imponen las leyes generales de la naturaleza[2]? Por ese tiempo no tenía yo mayor conocimiento del estado del castellano en América, fuera de mi patria, ni había meditado sobre el particular; así que me pareció infundado el pronóstico. Con más noticias después, he mudado de opinión, y sobre todo viendo que cada día se acercan más á su cumplimiento los anuncios relativos al inglés, á pesar de las frecuentísimas comunicaciones que hay entre los pueblos que en América y Europa lo hablan. y de que allí se hacen copiosas y baratísimas ediciones de los mejores escritores ingleses antiguos y modernos; solo porque falta la conciencia de la unidad, esa fuerza que de varios miembros constituye un organismo viviente. El lector que haya

1. Véase *Bulletin hispanique*, III, pp. 35 sgs.

2. Es el lugar que indiqué en la nota 2 de la p. 39 del *Bulletin;* y repito la cita para decir que los mismos conceptos expresó el sapientísimo Profesor en una carta latina que publiqué en la 3ª ed. de mi libro (Bogotá, 1881), y que á esos presagios aludí, conjurándolos, al fin del prólogo.

visto mi primer artículo, recordará que formulé claramente el problema, aduciendo la comparación del latín y apuntando varios de los datos que ayudan á su solución, en carta que escribí al egregio poeta argentino D. F. Soto y Calvo; recordará también que, desazonado, D. Juan Valera atacó destempladamente mi opinión en un artículo de *Los Lunes de El Imparcial* de Madrid. Rechazó el Sr. V. la comparación con la evolución del latín que produjo las lenguas romances, alegando no haber paridad, porque allí intervino la invasión de los « pueblos germánicos y de otras razas, que dieron origen á nuevos estados y aun á nuevas nacionalidades » ; y se siguió la edad media, en que la civilización antigua « sufrió largo eclipse, ó más bien sueño ó letargo, del que hubo de despertar ó de renacer trasformada y muy otra de lo que era y con otros modos de expresión para manifestar su pensamiento », cosas que no han sucedido en América. Argumentación es ésta que se funda en la idea trasnochada de que á la violencia de la invasión germánica y á la influencia de los triunfadores se debió la trasformación del latín y la diferenciación de las lenguas romances[1], y en el desprecio, á que también pasó la moda, con que los filósofos del siglo xviii miraban á la edad media, juzgándola como período no existente, como paréntesis en la vida social, política y literaria de Europa. A esto añadió otros argumentos que pudieran llamarse de corrillo, como el de que no en todas las naciones que formaban el inmenso imperio español, se halla á mano para desechar el habla de Castilla otra lengua viva aún ó algún dialecto que la reemplace; ó el de que no hay motivo para recelar la desaparición del castellano en el nuevo continente, « á no ser que los actuales habitantes ó ciudadanos de las nuevas repúblicas se consideren, con humildad profundísima, tan pobres de ser propio que

1. Véase Diez, *Gramm.* I, p. 56 (trad. franc.). Littré combatió en 1856 á Max Müller, que exageraba la influencia germánica, diciendo que el romance era latín hablado por alemanes y afirmando que entre uno y otro no había continuidad (*Hist. de la langue française*, I, pp. 96 sgs., ed. 1873). El Profesor de Oxford, con la ingenuidad propia de un sabio, adhirió á la opinión de Littré, copiando sus propias palabras (*Lectures on the science of language*, II, 6 : p. 292 : Nueva-York, 1870). Hoy nadie cree en eso (Gröber, *Grundriss der romanischen Philologie*, I, p. 121 ; Meyer-Lübke ni siquiera lo menciona en su *Einführung in das Studium der romanischen Sprachwissenschaft*, 1901).

vengan á sobreponerse á ellos y á hacerles olvidar el habla de sus padres, ó bien los indios indígenas, ó bien los emigrantes italianos, franceses ó alemanes, que acudan en busca de trabajo y de bienes de fortuna »; ó este otro, que debió de parecer tan concluyente á su autor que lo reprodujo (*mutatis mutandis*, ya se entenderá) en *La Nación* de Buenos Aires, diciendo que por no repetirse lo escoge entre los demás : « Si en España no hay más que cuatro ó cinco autores, y si para vivir vida intelectual tenemos que recibirla de Francia, tan amenazado como en aquellas repúblicas está el castellano en esta desventurada y estéril metrópoli, donde solo Dios sabe qué lengua hablaremos, ó si dejaremos de hablar, ya que nada propio y no venido de París tenemos que decir en ninguna habla[1]. » Desentendíme por completo de especies semejantes en mi anterior artículo por consideración al Sr. V. y por respeto á los estudios á que me he aplicado. En contestación á ese escrito mío, en que no hice sino extender los datos en que había fundado antes mi opinión, ha enviado el Sr. V. una carta á *La Tribuna* de Méjico en la cual, haciendo caso omiso de esos datos indispensables de la cuestión, sostiene que á fuerza de dar yo razones y de emplear argumentos para demostrar la instabilidad de los idiomas, no pruebo nada, porque pruebo demasiado, supuesto que con los mismos argumentos y razones de que me valgo para anunciar la inminente (esto lo dice el Sr. V., que no yo) desaparición del castellano en los que fueron dominios de España, se puede anunciar, si los aplicamos al inglés, la desaparición de ese idioma en el Canadá, en los Estados Unidos, en la Australia y en no pocas otras colonias inglesas esparcidas por el mundo. Dejo aparte que contar á los Estados Unidos entre las colonias inglesas corresponde á la preocupación de mirar á las naciones hispano-

1. En *La Tribuna* reaparece el argumento bajo esta forma *ad terrorem* : « Por modestos que seamos, no podemos conceder que desde los tiempos de Ruric hasta los de Pedro el Grande ó casi hasta fines del siglo XVIII, se hayan escrito en ruso más obras de mérito que en castellano. El ruso, no obstante, no ha desaparecido : antes bien, se ha cultivado con esmero y ha servido para que expresen en él sus altos pensamientos, que por donde quiera se celebran hoy y se admiran, Puschkin, Lermontoff, Gogol, Turgueneff y muchos otros filósofos, poetas, novelistas y reformadores sociales. » Está visto que el Sr. V. no quiere entender de qué se trata.

americanas como parte integrante de España (de lo cual hablaré abajo), para decir que precisamente el caso del inglés es el argumento más oportuno que puede presentarse en favor de mi tesis, y que el afirmarlo es cosa tan vieja, por lo menos, como lo que yo pienso del castellano[1]. Alega además que en Francia, en Inglaterra y en Alemania, ni más ni menos

1. Como es de conjeturarse, el caso del inglés en América es análogo al del castellano: conserva voces y acepciones de buena cepa que en Inglaterra se han olvidado, y también voces que, siendo provinciales ó dialécticas en su origen, han pasado á ser de uso general; otras han mudado de significación; además vocablos nuevos, ora formados con elementos antiguos, ora tomados de lenguas extranjeras, pronunciaciones viciosas y errores gramaticales, así en la morfología como en la sintaxis (Bartlett, *Dictionary of Americanisms*, pról.: Boston 1889; Storm, *Englische Philologie*², I, pp. 841-918, donde se resumen y comentan sabiamente los principales trabajos sobre la materia). Oigamos algunos testigos: Marsh, americano, batallando ya con su conciencia de filólogo, ya con sus aficiones de literato, reconoce las muchas causas que obran para corromper el inglés en su patria, pero trata de conjurar los funestos presagios, ponderando los inconvenientes de la separación dialéctica y las ventajas de una lengua común, y añade: « If we cannot prevent so sad a calamity, let us not voluntarily accelerate it » (*Lectures on the English Language*⁴, XXX, pp. 666 sgs., Nueva York, 1872). — Trench, inglés, después de exponer las razones por las cuales no cree que el inglés haya de dividirse en dos lenguas, advierte: « At the same time one must own that there are not wanting some ominous signs. Of late, above all since the conclusion of their great Civil War, some writers on the other side of the Atlantic have announced that henceforth America will, so to speak, set up for herself, will not accept any longer the laws and canons of speech which may here be laid down as of final authority for all members of the English-speaking race, but travel in her own paths, add words to her own vocabulary, adopt idioms of her own, as may seem the best to her. She has a perfect right to do so. The language is as much hers as ours » (*English past and present*⁸, p. 61, Londres, 1873. ¡Cómo contrasta este modo de expresarse con el de D. Leopoldo Alas: *Nosotros somos los amos de la lengua!*). — Veinte años después escribe Sweet, inglés también: « Through the colonization of British North America in the 16th and 17th centuries, the American English of the United States and Canada is another independent modification of Standard English, though much less archaic than Irish-English. Educated American English is now almost entirely independent of British influence, and differs from it considerably, though as yet not enough to make the two dialects — American English and British English — mutually unintelligible. American English itself is beginning to split up into dialects. Australia and New Zealand were colonized during the present century, and their educated speech differs but slightly from British English... These new dialectal differences are mainly observable in the spoken language. Literary English still maintains its unity everywhere, a few « Americanisms », excepted... » (*A New English Grammar*, I, p. 224, Oxford, 1892). Al dicho de los interesados añadiré el juicio de un extraño, competente como el que más, y de la más cumplida imparcialidad científica; hablo de Storm, cuyas palabras traduzco fielmente en obsequio del mayor número: « Peculiar evolución del inglés popular es el inglés que se habla en los Estados Unidos, el que no está con el inglés en la relación de dialecto determinado, sino en la de evolución del antiguo inglés popular modificado por dialectos ingleses más modernos. El carácter peculiar de los americanos y sus circunstancias especiales han producido nuevas y múltiples evoluciones. El habla inglesa y la americana se hallan casi en la misma relación que el noruego y el danés: ningún noruego, por purista que sea, puede ó quiere escribir en danés puro; si bien en América no se ha llegado á tanto. El tipo es todavía el inglés puro, mas raros puristas lo hablan; la generalidad, sin exceptuar á la gente educada, habla un idioma especial que se conoce en seguida no solo por la pronun-

que en España y las que fueron sus colonias (vuelta á la preocupación), hay dialectos y que no por eso están amenazados de muerte el francés, el inglés y el alemán : el caso es diferentísimo, porque (repitiéndome) la influencia política, social y literaria de ciertos centros tiene allí á raya las hablas locales, y no podrían ellas levantar cabeza y llegar á la categoría de lenguas literarias ó exclusivas de una región sin cesar antes esa influencia unificadora. Para el conjunto de los pueblos que hablan castellano, por el contrario, faltan una administración pública común, una norma de todos aceptada que dé el tono para el bien hablar en sociedad, y en fin una vida intelectual común, que mediante el trato constante, informe todas las manifestaciones del pensamiento. En los países europeos los dialectos son antiguos, y el habla de las capitales los va arrinconando y absorbiendo; en América las divergencias son posteriores y no hay influencia tan poderosa que las ahogue. De treinta ó cuarenta años data en los literatos americanos, no en los españoles, la moda de consultar, si ocurre duda, la gramática y el diccionario : ¿cuánto durará la moda? ¿cuánto durará la duda?

Fuera de estas razones, tan poco concluyentes como está visto, no hace el Sr. V. sino divagar entreteniéndose en cosas que no vienen á cuento. Pero hay tres ó cuatro puntos que no es bueno dejar sin recuerdo ó rectificación.

A lo que parece, no tiene el Sr. V. más idea de lo que se habla en América que la que le dan los libros de sus admiradores, los cuales se aventurarán á lo sumo á incrustar en corriente frase castellana algunas voces indígenas en obsequio del color local, á la manera del conocido

Llora, llora, ùrutaú,
En las ramas del yatay.

ciación sino también por una multitud de expresiones y giros especiales. Es cierto que en el estilo elevado la lengua escrita no difiere mucho; pero, con todo eso, un escritor americano se conoce siempre por su lenguaje, particularmente cuando trata asuntos ordinarios ó especiales. Los buenos escritores escoceses ó irlandeses procuran evitar los provincialismos, y pertenecen á la literatura inglesa; los americanos ó no quieren ó no pueden evitar los americanismos, y tienen la idea de que su inglés es tan bueno ó mejor que el de los ingleses : lo cierto es que es *diferente* (Storm es quien subraya). La literatura americana es pues distinta de la inglesa : una y otra evolución de la lengua se influyen sin duda mutuamente, pero son independientes una de otra » (*ubi supra*, pp. 841-2).

Por aquí se habrá persuadido de que, en general (según de sus artículos se colige), las lenguas no se alteran sino por la introducción de voces nuevas, y de que, en particular, el castellano del Nuevo Mundo no difiere del de la Península sino por haberse tomado palabras referentes « á especiales y locales usos, costumbres, producciones naturales, trajes, etc. ». Prescindiendo de la evidencia, diré que esta opinión se halla en desacuerdo con otra opinión que razonablemente he de tener por bien recibida en la patria del Sr. V. : entre las resoluciones del Congreso hispanoamericano de 1892 se lee que « convendría que la juventud que visita á Europa, residiese algún tiempo en España antes de regresar á su país, á fin de estrechar los vínculos fundados en la solidaridad de lengua que deben unir, en provecho de todos, á los pueblos de ambos continentes », y además que « convendría se enviase á los alumnos distinguidos, por vía de recompensa, á las escuelas normales de España, á fin de que sigan algunos cursos de nuestra lengua ». No es necesario ser lince para ver que esto fue redactado y propuesto por españoles, y menos para adivinar que el habla americana no les parece muy católica, y eso no por tal ó cual palabra que rarísima vez tendrán ocasión de usar fuera de su patria. En lugar de quejarme, agradezco que se haya dado ese testimonio en favor de mi opinión; y también sin quejarme añadiré que varios países de América creen que ellos hablan con más corrección que los demás[1]; lo cual meramente quiere decir que notan diferencias notables entre su modo de hablar y el de otros lugares. Por manera que

1. Menciona el Sr. Lenz la opinión de que el castellano de los chilenos bien educados, salvo la pronunciación, es más correcto y rico que el de los demás hispanoamericanos (*Zeitschrift für rom. Philologie*, XVII, p. 214). En la última sesión del Congreso hispanoamericano celebrado en Madrid el año de 1900, el representante de Venezuela « recabó para su país el privilegio de ser la nación americana que con más fidelidad conserva el idioma, los usos y las costumbres de la madre patria » (Correspondencia de Madrid en *La Nación* de Buenos Aires, 24 de Diciembre 1900). Ignoro hasta qué punto opiniones semejantes están basadas en el examen y comparación directa y personal. Faltaría á la gratitud si omitiese el testimonio que en el siglo XVII daba mi paisano el obispo Piedrahita en favor de los habitantes de Santa Fe de Bogotá : « Los que vulgarmente se llaman Criollos son de vivos ingenios : hablan el idioma español con mas pureza castellana, que todos los demás de las Indias : inclinanse poco al estudio de las leyes, y medicina, que sobresale en Lima, y Mexico : y mucho al de la Sagrada Theologia, Filosofia, y letras humanas » (*Historia general de las conquistas del Nuevo Reyno de Granada. pte. I, lib. VI, cap. IV*).

los Españoles sienten que los Americanos no hablan como ellos, y los Americanos sienten que su habla no es idéntica. En vista de esto colijo que si en América un provinciano va á la capital de su nación y quiere probar que ha dejado el pelo de la dehesa, á fin de parecer culto no pronunciará las zz á la española ni usará frases ó voces madrileñas ó de otras capitales, porque se le reirían en la cara; sino que se acomodará al uso de la gente culta, por más que ese uso no parezca bien en España ni en otras ciudades de América. Si esto es así, en cada parte habrá modos especiales de expresarse, favorecidos por la buena sociedad, y que es probable se aumenten y arraiguen de día en día. No se me oculta que quien tenga á la vista libros compuestos é impresos en Madrid, Méjico, Lima ó Santiago, necesita un acto soberano de fe para creer que la unidad relativa de lenguaje es aparente y que bajo ella se esconde la disociación. Para hacer su creencia razonable, bastarále recordar que la causa primordial y característica de la diferenciación dialéctica, lo que principalmente dificulta la mutua inteligencia, no reside en la alteración del vocabulario (como se imagina el Sr. V.), sino en la de la pronunciación, con todos los accidentes que el acento, el tono y el tiempo elocutorio acarrean en la agrupación y enlace de las palabras. Los que hablamos castellano entendemos sin particular esfuerzo muchas frases y aun períodos en un libro portugués; pero es probable que si oyésemos conversar naturalmente á dos portugueses, acaso no distinguiéramos una sola de esas palabras que parecían claras en letra de molde. Diferencias de esa índole son hoy perceptibles entre varios países de América, y por la mera entonación se distinguen á veces los habitantes de ellos; otros accidentes los separan todavía más. En los dos versos de Guido Spano arriba citados, solo *en* no se presta á divergencias notables: unos dicen *llora* y otros *yora*, unos pronuncian con toda distinción la *s* de *las ramas* y otros la oscurecen, hay quien convierta *del* en *der*, y aun la sílaba inicial de la voz indígena *yatay* puede variar, una vez que en el Plata y en Méjico (Veracruz) la *y* se pronuncia como la *j* francesa, sin contar que en *ûrutaú* el acento circunflejo de la primera *u* ha de indicar alguna

especial inflexión que no todos acertarán; además no tienen número los que en vez del imperativo singular *llora* dirían *llorá*. Para todos están escritos esos versos de un mismo modo, y en diversas partes se leen diferentemente. Si añadimos la multitud de voces nuevas sacadas de las castellanas y las acepciones y construcciones también nuevas, que ni son comunes ni inteligibles para todos, resultará que en más de tres siglos no se han estado ociosas en América las causas que modifican y dividen los idiomas.

« Que las lenguas tienen más persistencia en el día entre las naciones cultas que la que tuvieron entre las naciones bárbaras en antiguas edades : » sea enhorabuena; pero eso no quiere decir que se estacionen, como basta á demostrarlo cualquier gramática histórica. Fácilmente habrá quien se imagine que estuvo fija la lengua castellana en su edad clásica por excelencia, desde las églogas de Garcilaso hasta *Hado y Divisa* de Calderón; pero nada más inexacto. En esos dos siglos se verificaron cambios profundos en la fonética, en la morfología y en la sintaxis, y ninguno de ellos se cumplió sin que, para generalizarse, vacilaran los escritores, adelantándose unos, quedándose otros en zaga, según los lugares ó la edad. En ese tiempo se vio desaparecer la *s* y la *z* sonoras (la primera de las cuales era la que el francés pronuncia en *rose, zèle*), y quedaron solo las sordas que hoy tenemos; se confundieron entre sí las fricativas *j* sonora y *x* sorda (que corresponden á los sonidos de la *j* y *ch* francesas), para convertirse luego en la fricativa velar *j*: hízose declinable *quien*, é indeclinables, precediendo á un sustantivo, *excepto, mediante, obstante, embargante;* las segundas personas de plural, que al acabar el siglo XV terminaban en *áis, éis, ís* agudos *(llegáis, tenéis, decís)* y en *ades, edes* esdrújulos *(decíades, amárades, viviésedes, quisiéredes)*, se fueron igualando hasta parar, á fines del siglo XVII, en las formas hoy recibidas, arrastrando en su movimiento la misma persona del pretérito, que antes era siempre en *tes;* se conglutinaron definitivamente los elementos del futuro y pospretérito de indicativo, que todavía separaba Cervantes *(tomaros he, amarraros he);* fijóse el posponer al infinitivo los pronombres, que aun se hallan

antepuestos en Quevedo *(deseando no las llevar)*; cayeron en desuso algunas construcciones como *advertir de encajar, proponer de hacer, creo que si viene que no lo hará*; el vocabulario tampoco se vio libre de alteraciones, aumentos y menoscabos : al paso que muchos vocablos fueron acomodados ó acercados á la forma etimológica *(medecina : medicina; escuro : oscuro)*, otros padecieron una trasformación inversa, cediendo á la acción de procedimientos populares como asimilación, disimilación. acomodación analógica, etc. *(intricar: intrincar; aplacible : apacible; aparencia : apariencia*, á semejanza de *ciencia, obediencia; emendar : enmendar*, á semejanza de *enderezar)*; cayeron en olvido muchas voces y locuciones que habían sobrevivido al siglo xv, y tomáronse muchas, ya del latín, ya del italiano, ya de otros orígenes, de las cuales bastantes están hoy en uso, mientras que no pocas murieron al nacer; de una y otra cosa dan ejemplo las que introdujeron los culteranos. Adrede he escogido este período para poner de manifiesto, primero que ni los más insignes escritores ni poder humano alguno son capaces de atajar el movimiento natural del lenguaje, y luego que la fuerza conservadora y regeneradora que, según alega el Sr. V., tienen las lenguas para expulsar lo que no les conviene, no ha obrado en los dos siglos trascurridos para volver las cosas á su estado anterior. Si la lengua, pues, se altera siempre, y de ordinario sin que intervenga la voluntad humana, son ilusorios todos los consejos que se den á españoles ó americanos para que la conserven intacta ó para que las alteraciones sean uniformes. Si como aquéllos y éstos lo sienten, hay diferencia en el castellano de uno y otro lado de los mares, y en el nuevo continente entre varias regiones, es obvio que las divergencias que han aparecido en el curso de más de tres siglos, pueden aumentarse de la misma manera que se han originado. Aunque hoy no impidan el que nos entendamos, nada importa el grado de un ángulo (según expresión de Whitney) si las dos líneas que lo forman han de prolongarse por largo espacio. Lograráse que los escritores se ajusten en mayor ó en menor grado á cierto tipo extranacional, como en la edad media se logró á veces que se escribiera

mejor latín; pero la lengua corriente de la conversación culta gozará en todas partes de libertad mayor, y como ella es base de la lengua literaria, el día en que las dos se diferencien considerablemente, el dialecto popular invadirá al literario: el romance vencerá al latín. Los libros en que se registran las particularidades del habla americana son ya bastantes y algunos voluminosos; demos que los verdaderos provincialismos quepan en la octava parte de esos volúmenes: siempre exigirá no poco estudio y cuidado el evitarlos. Tengo á la vista tres libros de tres naciones americanas en uno de los cuales se tacha como grave error el empleo del verbo *enfermar* con un pronombre reflejo *(ella se enfermó)* y el galicismo de usar el *que* en frases por el estilo de *conforme á esos principios es que debe procederse,* y en el mismo libro incurre el autor en esos defectos; en otro veo á un mismo tiempo improbado y varias veces usado el verbo *solucionar;* en el tercero hallo esta frase: « Hasta que murió P. B., echaron de ver que había sido un insigne poeta, » no obstante que en su lugar oportuno está advertida la incorrección de omitir el *no.* Si eso sucede á los que estudian estas materias, ¿ qué no hará el común de los mortales?

Trae el Sr. V. á colación el caso de las regiones donde se habla *aún* la lengua griega, en las cuales « se procura que se borren las diferencias que el vulgo ha introducido por defectos de pronunciación ó por ignorancia de la gramática, y que la lengua adquiera en todas partes cierta uniformidad y mayor semejanza con el antiguo y clásico idioma ». Si alguna paridad hubiera con el caso del castellano en América, por cierto que lo que realmente pasa no favorecería á la opinión del Sr. V. Adquirida gloriosamente la independencia y fundada la nacionalidad, necesitaban los griegos una lengua en que se dieran las leyes, se enseñaran las ciencias y las artes y se encarnaran las creaciones del ingenio. Lo natural hubiera sido valerse del dialecto corriente en el centro de donde había de proceder el impulso, y cultivándolo y ennobleciéndolo, hacer de él la lengua nacional; y así lo pensaron acertadamente algunos, como el célebre Corais, juzgando

que tomar para vehículo de cultura un lenguaje extraño al pueblo era tanto como privar de los beneficios de ella á los que más los necesitaban. Pero al mismo tiempo se había conservado como lengua literaria un griego mucho más arcaico, y poniéndose de por medio la vanidad, dejáronse llevar los griegos del hipo de asemejarse más y más á sus mayores, y mirando como indigno de los libros el idioma de la conversación. empezaron á introducir en aquella lengua artificial voces antiguas, á eliminar las de origen forastero y á reducir formas gramaticales al tipo clásico. Filólogos entendidos así en el griego antiguo como en el moderno han tenido por grave desacierto la pretensión de hacer que una lengua vuelva fragmentariamente algunos siglos atrás, y augurado próximo desengaño : quizá no van errados. Al paso que la poesía lírica y la épica se mantuvieron más ó menos fieles á la forma popular, nadie se atrevía en la prosa á dejar aquellos peligrosos senderos, hasta que en 1888 publicó el Sr. Psichari su libro *Mi viaje* en la lengua corriente de Atenas. No le han faltado seguidores, y el habla popular ha ganado terreno en otros géneros, á pesar de la resistencia natural que opone siempre la tradición, y que recientemente se ha manifestado en los ruidosos conflictos ocasionados por la traducción de la Sagrada Escritura en lengua vulgar[1]. Si este movimiento triunfa, será nuevo argumento de que las lenguas literarias no se forman mediante restauraciones arqueológicas, sino con el sabio empleo del habla corriente : sean testigos la *Divina Comedia*, la *Celestina* y la Biblia de Lutero. Por otra parte, los defectos de pronunciación y la ignorancia de la gramática que convirtieron el griego de Platón y Sófocles en el de los cleftas y palicaris, son exactamente los mismos que convirtieron el latín de Cicerón y Virgilio en el romance que con la leche mamaron Petrarca y Garcilaso; los mismos que han producido los

1. He sacado estas noticias de los libros siguientes : Mullach, *Demetrii Zeni Paraphrasis Batrachomyomachiae vulgari graecorum sermone scripta*, pp. XVII, 152, Berlín, 1837; G. Deville, *Etude du dialecte Tzaconien*, pp. 99, 131, París, 1866; G. Meyer, *Essays und Studien*, I, p. 111-2, Berlín, 1885; Thumb, *Handbuch der neugriechischen Volksprache*, pp. VII, VIII, Estrasburgo, 1895. Aquí, como en otros puntos, cito algunos libros poco nuevos, para que conste que estas son cuestiones viejas, dilucidadas y resueltas, hace tiempo, en sentido diferente de lo que ahora discurre el Sr. V.

americanismos que alguna vez confiesa el Sr. V. le ofenden en libros americanos, y los españolismos que á veces también ofenden á los americanos en libros españoles : manifestaciones todas de la evolución fatal del lenguaje, incoercible en todos los tiempos y en todos los climas.

No olvidaré que la restauración arqueológica es peligrosa : al mismo Corais se le hizo ver que algunas de las que él intentó eran erróneas; y para hablar de casa, á los restauradores de las letras españolas en el siglo XVIII se debió el uso disparatado de *sendos* que tanto ha dado que hacer á los gramáticos, y el de la forma verbal en *-ara* con el sentido de pretérito y copretérito de indicativo, con que nos han aburrido los poetas. Ni dejaré de indicar (en contra de lo que también se me ha opuesto) que los monumentos de las épocas pasadas tienen limitadísima influencia para uniformar un idioma (punto exclusivo de que en esta discusión se trata), y no pueden imitarse sino con suma discreción : pruébalo el efecto desagradabilísimo que producen ciertos escritos taraceados de antiguo y moderno con que, pensando lucir bizarría de lenguaje, nos regalan de cuando en cuando autores españoles y americanos. Cuando leemos una obra cuyo vocabulario ó fraseología discrepan de lo que diariamente empleamos, traducimos luego mentalmente esas discrepancias (en cuanto sean inteligibles) á nuestro modo de hablar, haciendo lo mismo que al leer en una lengua extranjera antes de estar habituados á pensar en ella; de manera que en varias comarcas, en tiempos diferentes, la traducción puede ser diversa y no alterarse en nada el dialecto á que se hace : después de recrearse con un capítulo de Cervantes ó de Fr. Luis de León, sigue una persona culta (cuanto más una iliterata) hablando como antes. Me parece que á este acto psicológico se debe el que los copiantes y cajistas acomoden instintivamente á su especial lenguaje el de libros antiguos y aun el de los modernos; si bien en ocasiones obra, para producir igual resultado, el designio de facilitar la lectura á las personas á que se destina la copia ó edición. Uno y otro ha sucedido en la literatura española, según lo comprobé en otra ocasión; pero hay más : en nuestro

tiempo no se han contentado algunos con esta parcial traducción, sino que, á la manera que otros refundieron las obras del teatro antiguo para hacer tolerable su representación[1], ellos han hecho también refundiciones completas de libros en prosa, sustituyendo al original una redacción de diverso vocabulario y estilo[2]. Vese pues que en España mismo hay quienes juzguen que no es conveniente ni posible proponer como

1. V. Morel-Fatio, *La Comedia espagnole*, p. 29, y la nota.

2. La edición de la *Historia de los movimientos y separacion de Cataluña y de la guerra...* por Melo, que imprimió Sancha en 1807 y que se ha copiado tantas veces, está completamente modernizada (empezando por el título): fuera de haberse reducido muchas frases al gusto actual, se eliminaron los infinitivos asimilados en *alle, elle, ille,* con las segundas personas esdrújulas en *áredes. éredes,* se añadió el artículo á los nombres nacionales como *franceses,* que no lo llevaban generalmente cuando significaban los fuerzas militares *(ocupáronla franceses),* etc. Lo mismo *La Celestina* publicada por Amarita en 1822, y tan injustamente alabada : léese en ella, contra las ediciones que sirvieron de base, *cojear* por *coxquear, llamadla como quisiéredes* por *llamalda como quisierdes, mientras* por *mientra, traérsela* por *traérgela, descender* por *descendir, estoy* por *estó, trasquilar* por *tresquilar. las doce dan ya* por *da,* etc. Mencionaré algunas refundiciones completas : sea la primera la de las *Guerras civiles de Granada* de Pérez de Hita, de las cuales daré una muestra escogiéndola en la segunda parte, porque las ediciones de la primera, ya en el siglo XVII, ofrecen variedad; no así las de la otra, pues están conformes las cuatro que tengo á la vista (Barcelona y Cuenca, 1619; Madrid, 1725, 1731). Es del cap. XIV :

(Cuenca, 1619, fol. 190, v°. Barcelona, 1619, fol. 158, v°.)

Fortuna no contenta con esto, quiso passar mas adelante con su improsperidad : y fue que el valeroso Cespedes estaua en la puente de Tablate en presidio, por orden del señor Don Iuan de Austria, porque los moros de la sierra no pudiessen baxar a los lugares cercanos, que estauan la via de Granada. Y el valeroso Capitan tuuo noticia de la rota de los Christianos del puerto de la Ragua; y por vengar la injuria con su compañia, subiò a lo alto de la sierra en busca del enemigo, confiado en su valor. Esta salida fue a su modo, y sin orden, y assi le sucedio. Mas porque los moros reconociendo la poca gente de su bandera, le acometieron tan brauamente, que el valeroso Capitan, y su gente fue desuaratado, y su bandera perdida, y el muerto con mucha crueldad, porque a la fama de su valor, no auia moro que no le diesse herida despues de muerto, lleuando por gran reliquia el alfange ensangrentado de su sangre. Mas el valeroso Cespedes vendio altamente su vida, peleando como varon fuerte y belicoso, porque de su mano se hallaron

(Amarita, 1833, II, p. 289-290; Bibl. de Riv., III, p. 639ª.)

Mas no paró aquí la desgracia : el valeroso capitán Céspedes, por órden del señor don Juan de Austria, estaba puesto de presidio en la puente de Tablate para que los moros de la sierra no pudiesen bajar á los lugares que estaban sobre el camino de Granada; y habiendo tenido noticia de la derrota de los cristianos del puerto de la Ragua, deseoso de vengar la injuria, subió con su compañía á lo alto de la sierra buscando al enemigo. Ciertamente la salida fue desordenada, y así correspondió el éxito. Los moros reconociendo al instante la poca gente que traia, le acometieron con valor, y á poco tiempo toda la compañía con su capitán fue desbaratada, quedando este muerto en el campo y su cuerpo despues hecho pedazos, pues por la fama de su valor no hubo moro que no le hiciese herida; cogieron la bandera, y llevaron por gran reliquia el alfanje ensangrentado de Céspedes al reyecillo. Sin embargo, Céspedes vendió bien cara á los moros su vida, peleando antes como varon fortísimo, porque se hallaron mas de cien moros partidos por su mano

modelos las obras antiguas sin modernizarlas. ¿No habrá, por consiguiente, cierta candidez en pretender que los americanos nos pongamos á imitar lo que tantos españoles dan por muerto? ¿no sería aumentar las divergencias que nos separan? Fuera de

mas de cien moros partidos por medio, y desde los hombros hasta la cinta, con la fuerça de su poderoso braço, acompañada de una espada la mejor que tenia el mundo Valenciana, de mano y media, hancha de tres dedos, tan fornida, que pesaua catorze libras. Yo doy fè que la vide en Vera, y la tuue en mi mano, y la vi pesar. Pues boluiendo al caso, el valeroso Capitan no muriera, ni los suyos se perdieran, si don Antonio de Luna, que venia del Real de Orgiua le socorriera, que lo pudiera hazer muy bien, por llegar muy cerca de alli, y ver la batalla con sus ojos.

desde los hombros hasta la cintura con la fuerza de su poderoso brazo, manejando una espada valenciana que era la mejor del mundo, ancha de tres dedos, y tan fornida que pesaba catorce libras. Doy fe de que la vi en Vera, la tuve en mi mano, y presencié el acto de pesarla. Fué tanto mas dolorosa la pérdida deste valiente capitán y los suyos, cuanto que don Antonio de Luna, que venia del real de Orgiva, pudo muy bien socorrerle habiendo llegado muy cerca de allí, de modo que vio la batalla por sus propios ojos.

Daré otra muestra de una obra del siglo xvi, reimpresa no ha muchos años, cuyo título y editor callo por particulares respetos :

TEXTO ORIGINAL

Pues advierte que aunque el Profeta santo dize en el capitulo primero, que eran quatro : en el decimo dize que era vno. Este tenia rostro de leon, de aguila, de bezerro, y de hombre. Por este mysterioso animal es sinificado el varon justo, ocupado todo en este espiritual exercicio, que voy platicando. El qual como leon se retira a la soledad : como hombre se humana y trata con los hombres...

Pues assi has de entender que passo en Christo nuestro Redemptor, el qual, orando en el huerto sudo sangre en abundancia, no del miedo que huvo a los açotes, corona de espinas, bofetadas, clavos y muerte (que si esso fuera, quedara descolorido, por aver de acudir necessariamente la sangre a favorecer al coraçon, donde se siente y padece el miedo) sino de la vehementissima aprehension de las afrentas anexas a essos mismos tormentos, y infame muerte. Y porque no solo en el rostro, sino en todo su cuerpo santissimo avia de padecer afrenta, porque le avian de desnudar en medio del dia, y de tan gran concurso de gente, y gente tan perversa y mala, acudio el sudor a todo el cuerpo. Y porque esta afrenta y verguença avia de ser en estremo mayor, que la que han pade-

REIMPRESIÓN

Pues advierte que, aun cuando el Profeta santo dice en el capítulo primero que eran cuatro, en el décimo expresa que era uno. Este tenía cara de león, de águila, de becerro y de hombre. Por este misterioso animal es significado el varón justo, ocupado todo en este espiritual ejercicio de que voy hablando. El cual, como león, se retira á la soledad; como hombre, es humanitario y trata con los hombres...

Pues así has de entender que aconteció en Cristo. Nuestro Redentor, orando en el huerto, sudó sangre en abundancia, no por miedo que tuviera á los azotes, corona de espinas, bofetadas, clavos y muerte; que si eso fuera, quedara descolorido, por haber de acudir necesariamente la sangre á favorecer al corazón, donde se siente y padece el miedo, sino á las afrentas consiguientes á esos mismos tormentos y muerte infame. Y porque no solamente en el rostro, sino en todo su cuerpo santísimo había de padecer afrenta, supuesto que había de ser desnudado en medio del día y ante una concurrencia tan grande de gentes, y gentes tan malas y perversas, se originó el sudor en todo su cuerpo. Y porque esta afrenta y vergüenza había de ser en extremo mayor que las padecidas

que nada, en general, es más ocasionado á impropiedades que el prurito de dar á las ideas una forma diferente de aquella en que fueron concebidas; lo cual podría comprobarse mencionando obras de varios escritores nacidos á uno y otro lado del mar[1].

Explotando el Sr. V. lo que generosamente se le ha ocurrido achacarme, hace rechifla de que yó lo haya leído todo, desde el poema del Cid, para sostener que es falso que la construcción *entrar á la casa* sea americanismo, como lo han asentado diccionaristas españoles, invocando á ciegas y á bulto la autoridad de los clásicos; lo que, al decir de mi agresor, me

cido y pueden padecer los hombres, la imaginacion della fue tan poderosa, que no se contentó con sacar la sangre a la tez del rostro, y cuerpo, que es hasta donde suele llegar el color sanguineo en los que padecen afrentas, sino que desaforada como vn cavallo desbocado y sin freno, no solo mojo el cuerpo, y las vestiduras, sino que corriendo en tierra, le dexo hecho vna zarpa. Y que mucho que passasse esto en Christo, que era Dios verdadero, pues aun en los hombres es facil provar lo mismo?...	y cuantas puedan padecer los hombres, la imaginación de ella fue tan poderosa, que no se limitó con arrebatar la sangre al rostro, que es hasta donde suele llegar el color sanguíneo en los que sufren afrentas; sino que, desaforada como un caballo sin freno, no solo corrió á inyectar otros muchos puntos de todo el cuerpo, sino que traspasó la piel por sus poros, manchó las vestiduras y regó el suelo. ¿Y qué mucho que pasase esto con Cristo, que era Dios verdadero, cuando en algunos hombres, y aunque en menor escala, algunas veces se ha observado lo mismo?...

El cotejo de las redacciones sucesivas puede ser útil para el estudio histórico de la lengua; pero como no se conozca sino una posterior, es facilísimo incurrir en errores. Tomando yo como fiel el Melo de Sancha, dije (*Romania*, XXII, p. 79) que ese autor había empleado las formas sincopadas de las segundas personas de plural, lo cual es falso; Gessner, creyendo á la Bibl. de Rivad., advierte que en la segunda parte de las *Guerras civiles* predomina el plural *quienes* y en la primera *quien*, lo que no proviene sino de que ésta fue menos modernizada (*Zeitschrift für rom. Philologie*, XVIII, p. 452). Aribau, hablando de la misma obra (por supuesto conforme al texto que él publica), escribe estas palabras risibles : « Una de las singularidades que más admiramos en Ginés Pérez de Hita es, que si se toma cualquier pasaje de su obra, nos parecerá escrito modernamente por una diestra pluma, después que el lenguaje ha participado del progreso de los conocimientos en materias ideológicas. Parece que adivinó el modo con que habían de hablar los españoles más de dos siglos después que él » (Bibl. de Riv. III, p. xxxvi). Por mi parte, después de aquél y otros engaños, me he vuelto desconfiadísimo : los neologismos *tanto más cuanto que, humanitario, inyectar, en menor escala* de los pasajes cotejados me pusieron sobre aviso, y decidí averiguar el caso. De aquí resulta que no es prudente atenerse á ediciones modernas cuando se trata de la historia de la lengua.

1. Ignoro si se ha aumentado, y cuánto, en la generalidad de los españoles la afición á leer sus clásicos, desde la época de Fernán Caballero : « Latour, dans un de ses articles, avait écrit : « Les Espagnols aiment beaucoup leurs poètes, » qu'ils ne lisent pas. » Là-dessus, Fernán s'écrie : « ¡Qué verdad, qué verdad, » empezando por mí! Pero, ¿quién lee tanto, tanto, tanto? » (*Bulletin hispanique*, III, p. 266.

pone en contradicción con mi teoría. Estas son sus palabras, en que se dan la mano el buen sentido, el buen estilo y la buena filología : « El mismo señor Don Rufino José Cuervo, contradiciendo en la práctica su teoría, ¿no nos da un hermoso ejemplo que imitar, escribiendo y publicando su *Diccionario de construcción y régimen* (aquí los elogios de cajón), donde se citan millares de autores que escribieron una lengua en que solo hay cuatro ó cinco cuya lectura pueda aguantarse? Sin sacar nada de gusto ni de provecho de dicha lectura, el Sr. Cuervo lo ha leído todo para decidir, pongamos por caso, que desde el poema del Cid hasta cualquier escrito de hoy [?], lo mismo puede decirse *entrar en la casa* que *entrar á la casa*. En suma, cuando para poner en claro puntos semejantes, se gasta tanto tiempo, se estudia tanto y se vence la repugnancia que deben inspirar obras insulsas, que no traen provecho ni gusto á quien las lee, algo valdrá é importará y algún vigor de vida tendrá aún la lengua en que dichas obras están escritas. Permítasenos al menos exclamar con las lagartijas [la lagartija] de Iriarte cuando vieron al sabio que las estaba disecando :

Valemos mucho
Por más que digan. »

Para el investigador científico no existen las diferencias que entre las cosas establece la preocupación vulgar : por el mismo tiempo en que el buen Iriarte escribía ó publicaba su fábula, Galvani y Volta, disecando ranas (que para el fabulista no valdrían más que las lagartijas) iniciaron las maravillas que han trasformado las ciencias y la vida moderna; cosa que no sé si se lograra con el elefante ó el león, personajes siempre venerables en el escenario esópico. Mientras que la adoración de las lenguas *sabias* retardó los progresos de la lingüística, el habla de los pobres campesinos de Lituania vino á ser precioso eslabón de la familia indoeuropea, y no lo es menos de nuestra familia románica el habla de los atrasados montañeses del país rético : ni los unos tienen que envanecerse de lo que por su lengua hicieron un Kurschat ó un Schleicher, ni los otros de los desvelos de un Ascoli ó un Gartner : más bien han de

mirar con cariño estos insignes y desinteresados cultivadores de la ciencia á las lenguas incultas que les han permitido dar nueva luz á la historia de la civilización. Si el Sr. V. llega á convenir en que la filología es disciplina científica, que no puede saberse si no se estudia de raíz, habrá de confesar que tan respetable es, en su género, la aplicación del que rastrea la historia de las construcciones gramaticales como la del que determina la órbita de un cometa ó las estratificaciones del globo terrestre, ó la del que averigua la fecundación de las primaveras ó la reproducción de los pulgones. A los ojos del que estudia una lengua como filólogo, tanta importancia pueden tener los fragmentos de una lápida en que apenas se descifran algunas palabras, ó un instrumento de donación bárbaramente escrito en que figuran personajes desconocidos, como las obras más acabadas del ingenio humano; y si de su estudio no saca provecho alguno para las obras que escriba, los elogios que se le hagan, serán injustos ó irónicos. Para cohonestar la pretensión de que la literatura de un país lejano actúe como factor único en reducir á ese solo tipo el lenguaje de un continente, se necesitaría que abarcara esa literatura todo el cúmulo del saber humano, y que por el número de las obras y sus cualidades de fondo y de forma satisficiera cumplidamente las necesidades de la cultura actual.

Todo lo que, proponiéndolo á nuestra imitación, alega el Sr. V. sobre el florecimiento de la lengua en Rusia y en Servia, en Cataluña, Hungría, Bohemia, Croacia y entre los polacos acosados por los mismos que los han privado de patria, es tanto como dar por no existente la vida propia de las naciones americanas. Lo que allí se está verificando obedece ó á la conciencia de la unidad nacional ó á causas políticas que estrechan la simpatía de los individuos, avivan los recuerdos y las tradiciones y hacen más grata la lengua que los atesora. Aunque más se perore y se diga en los congresos literarios, nada de eso existe entre la que fue metrópoli y las que fueron colonias. Los españoles miraron siempre con suspicacia y desdén á los americanos, y la arrogancia con que los trataban no fue, en concepto de todos, la menor entre las causas de las guerras de

independencia á principios del siglo XIX [1]. Me inclino á creer que hoy los americanos no guardan ni sombra de ese rencor, y que si en la mayor parte hay indiferencia, los españoles cuentan con las simpatías de muchos; pero, por lo que siento, conjeturo que si hubiera una guerra entre un estado americano y un pueblo de otra lengua, á nadie se le ocurriría evocar los recuerdos de Covadonga ó de Lepanto: otros nombres se presentarían antes para excitar el entusiasmo patriótico. De algunos años á esta parte les ha venido á algunos españoles la idea de atraer á los americanos con las consideraciones de la igualdad de raza, lengua, costumbres y religión (temas muy propicios para las declamaciones huecas), y sobre todo halagando su vanidad literaria; por desgracia, acontecimientos de nuestra historia moderna demuestran que tales consideraciones nada valen en la práctica, y los elogios mismos, por su exorbitancia, han hecho dudar á no pocos de la sinceridad con que se prodigan [2]; además, el traslucirse que semejantes manifesta-

1. Vaya una muestra: Alamos Barrientos, el conocido traductor de Tácito, escribía en 1598 hablando de la gente que entonces habitaba las Indias: «De manera que no quedan sino es tres géneros de personas en aquellas partes de quienes se puede vivir con recelo: todos los españoles nacidos y hacendados en aquellas provincias, conquistadores y descendientes de ellos, y los forasteros que han ido á ellas ó por enriquecer ó por huir de España y de sus necesidades. De unos y de otros hay dos especies y suertes de hombres, ricos y pobres (que en aquellas partes no se conocen ni confiesan más linajes). Los ricos y que tienen hacienda que perder, no son buenos para revueltas y rebeliones; y para que no sigan [á] los que las hicieren, es fácil sustentarlos y granjear su aficion con cualquiera beneficio, por pequeño que sea, ó sean mercaderes con asiento allí, ó cualquiera otra suerte de gente... Los pobres son los forasteros y vagantes sin oficio ni ministerio público, que necesidades, delitos y afrentas recibidas en esta tierra llevaron á aquellas, ó los mismos naturales pobres por accidentes, y los descendientes de los conquistadores, y los mestizos, hijos de indias y españoles; gentes todas fáciles para introducir y admitir novedades, livianas de entendimiento, y que en cualquiera parte del mundo, á juicio de los prudentes, se tuvieran por una gran semilla de alboroto civil, y mas en aquella tierra, que, ó sea por el clima del cielo que tiene sobre sí, ó por los aires que corren, ó por los mantenimientos que produce, hace á la gente que entra en ella semejante á la natural, y aun peor, mentirosa, trapacera, engañadora, desleal, ambiciosa, altiva y amiga de mando y señorío por cualquiera camino que sea, aunque el más ilícito; soberbia con los menores y abatida con los que tienen mando y superioridad sobre ellos. Esto es por la mayor parte, que confieso tambien que hay muchos que con la virtud vencen sus mismas inclinaciones» (*L'art de gouverner. Discours adressé à Philippe III* (1598), *publié pour la première fois en espagnol et en français... par J. M. Guardia*, p. 29, París, 1867, Plon. Aunque esta obra ha sido atribuída á Antonio Pérez, el docto editor prueba concluyentemente que es de Alamos Barrientos). Aquí vendría bien, para mostrar la continuidad, poner las palabras de un afamado escritor contemporáneo, más breves pero igualmente amables para con los americanos; ya han sido citadas por otros, y peor es meneallo. (Véase Piñeyro, *Hombres y glorias de América*, pp. 299 sgs., París, 1903.)

2. «Consumado en benevolencia (el Sr. Valera), su misma suave amabilidad se trueca en formidable arma en casos como el de las *Cartas americanas*, donde la excesiva

ciones han sido capa de propaganda comercial, no puede menos de ofender á los amantes desinteresados de las letras[1].

Como el Sr. V. no ha invalidado ninguno de los principios ó de los hechos con que he sustentado mi tesis, ni aducido razón ó investigación científica que esclarezca la cuestión (cosa poco extraña en quien á sí propio se califica de « atrasado aprendiz de filólogo »), y al escribir sobre el particular para Madrid, Buenos Aires y Méjico no ha querido sino desahogarse contra mí, escogiéndome entre los que han dicho lo mismo[2], el decoro me obliga á guardar silencio aunque dicho Señor siga

urbanidad produce enteramente el efecto de la severa censura; se deja el libro bajo la impresión de que los escritores del continente sudamericano quedan ahogados bajo el peso de las flores que un habilísimo cortesano les prodiga. » (Fitzmaurice-Kelly, *Historia de la literatura española desde los orígenes hasta el año de 1900,* trad. de D. A. Bonilla y San Martín, p. 527. Madrid. El Sr. F.-K. pinta admirablemente el efecto de la obra; la aplicación de la cita á la idea expresada en el texto corresponde á la opinión de varios americanos.)

1. Obligado por la discreción á no valerme de documentos de cierto orden, citaré tan solo esta prueba : el Sr. V. en un libro reciente, habiendo hablado de la conducta internacional que, en su concepto, conviene á los pueblos que hablan castellano, concluye : « Justo y razonable es olvidar antiguos rencores y mutuas quejas, y estrechar lazos de nuestro fraternal afecto, con el trato más íntimo y frecuente y con el conocimiento y cambio de nuestras producciones, sobre todo intelectuales. »

2. Haré dos citas que tomo del ilustrado literato argentino D. Ernesto Quesada : « Personalidad tan descollante en la Península como R. Altamira, decía al que esto escribe : « Creo que la campaña pan-iberista, en lo que respecta sobre todo á las esferas en que nosotros podemos intervenir (pues dejo á un lado la cuestión de las relaciones comerciales, que es capitalísima, pero que ha de brotar de otras fuentes), tiene que basarse en un profundo conocimiento mutuo. Nosotros sabemos poquísimo de ustedes : y ahí, salvo unas cuantas personas de cultura especial, el resto, aun de los letrados é intelectuales, solo conoce de España los nombres y libros de algunos literatos (quizá también de algunos eruditos) y la leyenda de nuestro obscurantismo; pero de nuestra escuela liberal moderna, de nuestros filósofos, pedagogos, sociólogos, economistas, juristas, etc., de la obra fructífera que hacen y merced á la cual seguimos viviendo (aunque en minoría) con el espíritu moderno, de eso nada absolutamente se sabe, y es, sin embargo, lo que podría hacernos más simpáticos en América y lo mejor que podemos ofrecer para la intimidad intelectual con ustedes » (*Revista del Ateneo, II,* p. 89). El Sr. Altamira ha puesto la cuestión en el mismo terreno que yo : si en España hay todo eso, á América no llega, y por tanto no puede ejercer influencia de ningún linaje. La otra cita es de otra cuerda : « Mucho mejor sería para nosotros, — ha dicho recientemente revista tan autorizada como *La España Moderna* — y acaso para los americanos de nuestra raza, que España siguiese siendo la metrópoli intelectual de sus antiguas provincias del Nuevo Mundo. No lo es, y ante el hecho sirve de poco la dialéctica. Estas primacías intelectuales no se ganan por títulos históricos, ni por los meros vínculos de consanguinidad y de raza. Requieren una superioridad de cultura que no poseemos con relación á otros pueblos de Europa, y no podemos censurar en justicia á los hispanoamericanos porque busquen inspiración en esos pueblos » (*El Problema de la lengua,* p. 115-6; Buenos Aires, 1900). Pero esto es tortas y pan pintado en comparación de las atrocidades que ha dicho el Sr. V., como se verá en la nota siguiente : tal se me figura que la ira de este señor contra mí es el despecho del remordimiento.

enviando sus agudezas y discreciones á los cuatro ángulos del mundo [1]. R. J. CUERVO.

1. Es sensible que un escritor de la representación social y literaria del Sr. V. incurra en olvidos que podrían compararse á las artes de que se valen periodistas de mala ley para mejorar su causa y dejar feo al adversario : planteé incidentalmente y sin intención de herir á nadie, aplicándolo al castellano en América y con datos á mi parecer ciertos, un problema de lingüística general resuelto muchos años antes en el mismo sentido asi en abstracto como con respecto al castellano y al inglés, y advertí que la idea no era mía : empéñase el Sr. V. en afirmar que yo solo soy el profeta, como receloso de que se ponga en duda su acierto si deja ver que va contra el sentir de franceses, alemanes, ingleses ó norteamericanos; asenté claramente que la disgregación completa del castellano no era cosa de mañana (« estamos pues en vísperas — que en la vida de los pueblos pueden ser bien largas — de quedar separados... »; « Pero, amigo mío, esto es todavía cuento largo, y mientras nos entendemos... »), y el Sr. V. afirma que yo la juzgo inminente; hablo con absoluta independencia científica, sin amor ni desamor, y el Sr. V. da á entender que yo abrigo alguna esperanza ó deseo de que eso se realice, y aun me achaca la creencia de que con la multiplicación de las lenguas se nos aclararán las entendederas; estimando como el dato más importante, después de la frecuente comunicación, para pronosticar la unidad ó la disgregración de una lengua que se habla en un vasto territorio, el saber si existe ó no un centro de influencia literaria, social ó política que imponga su modo de expresarse á los individuos que se sirven de ella, lo manifesté diciendo : « La influencia de la que fue metrópoli va debilitándose cada día, y fuera de cuatro ó cinco autores cuyas obras leemos con gusto y provecho, nuestra vida intelectual se deriva de otras fuentes, y carecemos pues por completo de un regulador que garantice la antigua uniformidad »; pues bien, el Sr. V. en su artículo de *El Imparcial*, que tituló : « Sobre la duración del habla castellana, con motivo de algunas frases del Sr. Cuervo » (luego él fue el primer contradictor y no yo, como sale diciendo), no solo reconoce el hecho, sino que lo agrava en términos de una crudeza tal cuales acaso ningún americano habría empleado : « Fuera del teatro (dice), adonde acude la gente por lo muy aficionada que es á divertirse, apenas hay literatura popular en España. La poesía en verso y por todo lo alto está en general harto desacreditada, y á pesar de Quintana, Gallego, duque de Rivas, Espronceda, Zorrilla, Campoamor, Núñez de Arce y bastantes otros que viven ó han vivido en el siglo que está terminando, se nos anuncia fatídicamente que va á desaparecer la forma poética. Y no se crea que lo escrito en prosa ha conquistado todo el favor y está muy boyante. Si exceptuamos á D. Benito Pérez Galdós y á otro par de autores á lo más, apenas los hay hoy en España verdaderamente populares y cuyos libros se compren y se lean. Con fatigas tendríamos que andar hoy para completar el número de los cuatro ó cinco autores de que habla el Sr. Cuervo y cuya lectura trae gusto ó provecho á los americanos. Ni siquiera en España caemos en gracia. » Y después de esto sigue dándose por sentido é importunando con lo del gusto y provecho; sin embargo, como mis palabras no le daban motivo suficiente para provocar contra mi las iras de sus favorecidos, en *La Tribuna* las adultera así : « Tan deplorable es, si hemos de creer al Sr. Cuervo, la esterilidad de nuestro pensamiento que *fuera de cuatro ó cinco autores cuyas obras leemos con gusto y provecho, nuestra vida intelectual se deriva de otras fuentes :* » eso que el Sr. V. subraya lo ha dicho él y no yo. Aun con mayor desenfado (para no emplear el término propio), intenta hacer creer que yo he dicho que en toda la literatura castellana, desde sus albores hasta hoy, no hay sino cuatro ó cinco autores que se lean con gusto y provecho. Semejante machacar en lo del gusto y provecho (cinco veces en *El Imparcial*, una en *La Nación* y otras cinco en *La Tribuna*), con incorrecciones como « fue uno de *los ingredientes* que *entró* en la composición », deja vislumbrar en qué estado de ánimo ha redactado el Sr. Valera sus artículos : él pretende que las naciones hispanoamericanas sean colonias literarias de España, aunque para abastecerlas sea menester tomar productos de países extranjeros, y, figurándose tener aún el imprescriptible derecho á la represión violenta de la insurgentes, no puede sufrir que un americano ponga en duda el que las circunstancias actuales consientan tales ilusiones : esto le hace perder los estribos y la serenidad clásica. Hasta aquí llega el fraternal afecto.

BIBLIOGRAPHIE

Eduardo de Hinojosa, 1° *Le servage en Catalogne au Moyen-Age :* 2° *Le Jus primae noctis a-t-il existé en Catalogne?* dans les *Annales internationales d'histoire. Congrès de Paris, 1900: Histoire comparée des institutions et du droit,* Paris, 1902; pages 213-226.

Origen y vicisitudes de la pagesía de remensa en Cataluña (Discours de réception à l'Académie de Barcelone, Barcelone, 1902).

Sur la condition de la classe rurale en Catalogne et sur le droit du seigneur dans cette province, M. de Hinojosa a écrit quelques pages posément, sensément. On croit peut-être que l'entreprise est aisée; elle est, au contraire, très difficile et très méritoire, si l'on en juge par la violence passionnée avec laquelle ces questions sont trop souvent traitées, en Espagne et ailleurs.

Le *jus primae noctis* dans ce pays est connu par les pièces d'un conflit qui éclata vers le milieu et la fin du xve siècle entre les paysans et les seigneurs. Ceux-là exposèrent leurs griefs; ceux-ci répondirent. et le Roi prononça. Les paysans se plaignaient de divers *mals usos,* mauvais usages, abus, au nombre desquels figure la « ferma de spoli forsada » ; nous verrons tout à l'heure ce que signifie ce nom. De plus, et ceci est plus grave, le Roi décide que « les seigneurs ne pourront pas, la première nuit après que le paysan a pris femme, dormir avec elle », etc. De « ferma de *spoli* forsada » certains ont fait « ferma de *sposa* forsada » ; et ils ont traduit comme il suit la sentence royale : « Le paysan qui prendra femme ne pourra pas dormir la première nuit avec elle, » etc.

De pareils procédés de discussion sont inadmissibles, et M. de Hinojosa aurait eu le droit de les juger sévèrement. Il a préféré n'en point parler. Il se borne à exposer clairement les questions et à déduire les solutions les plus raisonnables d'une documentation aussi complète que possible. C'est ainsi qu'à propos du *jus primae noctis* cet érudit fait connaître la réponse, jusqu'à présent inédite, des seigneurs : « Responen los dits senyors que no saben ne crehen que tal servitut sia en lo present principat ni sia may per algun senyor exhigida. Si axi es veritat com en lodit capitol es contengut, renuncien, cassen e anullen losdits senyors tal servitut, com sie cose molt injusta e desonesta. »

Dans les excellents mémoires de M. de Hinojosa il est quelques points de détail, en très petit nombre, sur lesquels j'ai le regret de n'être point pleinement d'accord avec lui. Je crois, par exemple, que les termes *serfs* et *servage* ne conviennent pas aux *homens de remensa,* hommes de rachat, de la Catalogne. Beaumanoir nous dit bien que la condition des serfs est très variable; néanmoins, entre cette condition et celle des *homens de remensa* il est des différences spécifiques et d'une telle importance qu'un même mot ne peut guère désigner l'une et l'autre. Il est vrai que le français ne fournissait pas d'expression adéquate à l'idée et qu'il était assez naturel de prendre l'expression la plus rapprochée; mais il eût mieux valu, ce me semble, recourir à une périphrase, parce que le servage proprement dit n'a pas existé en terre catalane.

A propos de la *ferma de spoli forsada,* M. de Hinojosa cite un article de la coutume de Gerona suivant lequel le seigneur foncier percevait le droit de mutation de 10 o/o à l'occasion de l'hypothèque donnée par le mari sur les censives pour garantir les reprises dotales de la femme. La citation est fort intéressante et le rapprochement ingénieux; mais le droit dont il s'agit me paraît être différent. Le *spoli* n'est pas l'hypothèque dotale, c'est le douaire; l'approbation, *ferma,* de la constitution du douaire par le seigneur foncier devait être demandée par le tenancier, *forsada,* obligatoirement, parce qu'il y avait transfert éventuel de propriété : par privilège, les habitants de Barcelone en étaient dispensés, aux termes de l'art. 12 du *Recognoverunt proceres.* L'expression *ferma de spoli forsada* a donc une explication grammaticale satisfaisante.

De plus, la réponse des seigneurs analysée par M. de Hinojosa confirme cette explication : « En ce qui concerne la *ferma de spoli,* ils consentent à laisser au vassal la liberté de solliciter du seigneur l'approbation de l'acte constituant le douaire; le seigneur se contentera d'un droit de 2 sous par livre et il lui sera interdit d'exiger du vassal que celui-ci soumette à son approbation l'instrument dont il s'agit. »

Il paraît plus rationnel d'expliquer le document par le document lui-même que par d'autres textes, qui peuvent se référer à des redevances différentes.

Il me sera permis, en terminant, de dire le vif plaisir que j'ai pris à lire ces pages : rarement les vieilles institutions catalanes, si attachantes par leur vivante originalité, ont été analysées avec autant de maîtrise. Historien, jurisconsulte, philosophe, M. de Hinojosa est encore administrateur; le gouvernement des hommes a développé et affiné en lui la pénétration et la pondération de l'érudit. Il a traité un beau sujet avec la sûreté et le calme d'un esprit supérieur.

J.-A. BRUTAILS.

Historia general de España escrita por individuos de número de la Real Academia de la Historia... *Castilla y León durante los reinados de Pedro I, Enrique II, Juan I y Enrique III,* por el excmo. Sr. D. **Juan Catalina García**..., tomo II. Madrid, El Progreso editorial, [1901]; 505 pages, gr. in-8°.

Dans cette nouvelle *Histoire générale d'Espagne*, entreprise par un groupe de membres de l'Académie d'histoire, l'un deux, M. Juan Catalina García, s'est chargé des règnes de quatre rois de Castille et de León : D. Pedro Ier, D. Enrique II, D. Juan Ier et D. Enrique III, c'est-à-dire des événements écoulés depuis 1350 jusqu'à 1406. Un volume, édité en 1892, était entièrement consacré au premier de ces princes; le tome second, que nous annonçons, se réfère à l'époque de D. Enrique II et de son fils D. Juan Ier.

Parmi les souverains de l'Espagne au Moyen-Age, il n'en est point dont la vie ait été plus mêlée d'événements tragiques et dont la mémoire ait donné matière à autant d'appréciations contradictoires que D. Pedro Ier. Deux courants d'opinion se sont formés à son sujet : les uns, ne considérant que la quantité de victimes qu'il fit autour de lui, le représentèrent comme un tyran sanguinaire et lui donnèrent le surnom de *Cruel,* les autres ne virent dans ses exécutions sanglantes que l'exercice de sa justice contre des personnages qui l'avaient trahi et lui décernèrent le titre de roi *Justicier*. Ce sont là des jugements sommaires que les historiens dignes de ce nom ne pouvaient accepter en bloc et dont ils devaient discuter équitablement les éléments pour tracer de ce prince un portrait véridique. C'est ce qu'ils n'ont point manqué de faire, et notre Mérimée avait à cet égard devancé M. Juan Catalina García. On sait que, monté sur le trône à quinze ans et vite émancipé de la tutelle où prétendait le tenir Albuquerque, le vieux conseiller de son père, D. Pedro vit pendant toute la durée de son règne son pouvoir menacé par les grands vassaux qui aspiraient à une pleine indépendance, et en particulier par ses frères naturels. L'un d'eux, l'aîné, D. Enrique, comte de Trastamara, menacé dans sa vie, s'était enfui en France avec un petit groupe de partisans ; saisissant une occasion favorable, il rentra en Espagne, entraînant à sa suite les compagnies de routiers que la paix avec l'Anglèterre laissait sans emploi. Son armée se grossit de tous les mécontents, et il se posa, dès lors, en prétendant à la couronne, bien qu'il ne fût qu'un bâtard; il réussit à forcer le souverain légitime à chercher un refuge d'abord en Portugal, puis en Gascogne sur le territoire anglais. Mais bientôt, secondé par le Prince Noir, D. Pedro reconquit son royaume par la victoire de Nájera, et son compétiteur, défait, fut obligé de prendre à nouveau le chemin de l'exil; néanmoins, il mécontenta ses alliés et s'aliéna encore une fois par ses cruautés

une partie de ses sujets. Le comte de Trastamara envahit derechef la Castille, et les deux frères, s'étant trouvés en présence près du château de Montiel, engagèrent une lutte corps à corps où D. Pedro fut tué.

Cette mort laissait la couronne aux mains du fils naturel de D. Alfonso XI, puisque le roi qui venait de périr ainsi par un fratricide n'avait pas lui-même d'enfants légitimes, mais il s'en fallait de beaucoup que l'autorité du nouveau souverain, D. Enrique II, fût reconnue dans toute l'étendue du royaume. En effet, d'une part les partisans de D. Pedro occupaient un certain nombre de places importantes qu'ils n'étaient point disposés à rendre de bon gré; d'autre part, les princes voisins de la Castille voulaient profiter de la situation critique du roi pour agrandir leurs domaines : Carmona, Ciudad-Rodrigo, Zamora et Molina refusaient d'ouvrir leurs portes, tandis que l'Aragon, la Navarre, le Portugal et les Maures de Grenade s'alliaient contre le comte de Trastamara. Menacé à l'intérieur par ceux qui ne voulaient point le reconnaître, menacé aux frontières, en proie aux plus graves difficultés financières, il semblait qu'en cette lutte inégale D. Enrique dût succomber. Heureusement pour lui, ses ennemis ligués ne surent pas agir de concert pour l'accabler : le roi de Portugal, qui se déclara imprudemment le premier, vit son territoire envahi et sa capitale en péril; il fut obligé d'accepter la paix. Le roi de Grenade, après avoir détruit Algeciras, consentit à traiter, et les difficultés pendantes avec l'Aragon furent d'un commun accord soumises à l'arbitrage du pape. Une à une, les places où s'étaient enfermés les partisans du roi défunt tombèrent au pouvoir de D. Enrique, et les auxiliaires étrangers qui avaient puissamment contribué au succès de celui-ci, mais dont les services coûtaient fort cher, furent peu à peu payés et licenciés pendant que leurs chefs recevaient comme récompense des terres et des seigneuries. La nouvelle dynastie eut bientôt à craindre un autre danger : l'une des filles naturelles de D. Pedro, issues de son union avec Maria de Padilla, élevée depuis son enfance à la Cour d'Angleterre, épousa, en 1372, Jean de Gand, duc de Lancastre, fils d'Édouard III, qui résolut de revendiquer les droits de sa femme. Cette circonstance détermina le roi de Castille, depuis longtemps allié de Charles V de France, à prêter à ce dernier le secours de sa puissance maritime contre l'Anglais, qui devenait ainsi l'ennemi commun, et, le 23 juin suivant, les amiraux espagnols remportaient sur la flotte du comte de Pembroke une victoire complète devant la Rochelle. En 1374, D. Enrique, que le roi de Navarre n'avait pu détacher de l'amitié avec la France, voulut même porter la guerre dans les possessions anglaises et vint inutilement mettre le siège devant Bayonne. Des trêves furent bientôt conclues en 1375 à Bruges, un commencement d'hostilités avec la Navarre fut promptement apaisé, et lorsque le roi de Castille mourut,

à Santo Domingo de la Calzada, le 30 mai 1379, âgé seulement de quarante-six ans, il était parvenu, grâce à sa modération et à sa persévérance, à établir solidement sa dynastie, car son fils lui succéda sans contestation; mais il n'avait obtenu ce résultat qu'en appauvrissant la couronne elle-même, en multipliant, afin de s'assurer la fidélité des grands, ces largesses et ces donations qu'on connaît sous le nom de *mercedes enriqueñas*. D. Juan Ier, à son avènement, trouvait donc un royaume pacifié à l'intérieur, mais que menaçaient toujours à l'extérieur les prétentions du duc de Lancastre et de la fille de D. Pedro. Il s'agissait là, il est vrai, d'un danger qui n'était point imminent, puisque le prince anglais, pour atteindre son adversaire, devait avoir un accès dans la péninsule ibérique et devenir l'allié d'un des rois voisins de la Castille. Or, cet allié, il le trouva tout naturellement en Portugal. Une première guerre avec le souverain de ce pays, Ferdinand Ier, fut vite terminée; mais lorsque celui-ci mourut, en 1383, D. Juan prétendit recueillir son héritage en vertu des droits de sa seconde femme Da Beatriz, contre le sentiment presque unanime de la nation portugaise, dont le patriotisme répugnait à une union possible avec la Castille et ne voulait d'autre roi que Jean, Grand-Maître de l'Ordre d'Avis, fils naturel de Pierre Ier. Il fallait donc conquérir le Portugal : c'est à quoi D. Juan se disposa imprudemment. Une bataille maladroitement engagée, en 1385, à Aljubarrota, se termina en une déroute complète pour les Castillans, et le roi lui-même put à grand'peine échapper : non seulement le pays qu'il convoitait était perdu pour lui, mais encore la Castille allait être envahie par le Maître d'Avis appuyé par les Anglais et le duc de Lancastre qui voyait là une occasion favorable de réclamer, les armes à la main, la succession de D. Pedro Ier. Dans ce péril extrême, le roi de Castille ne perdit pas courage, demanda des secours à son allié Charles VI, et tint tête comme il put à l'ennemi. Les Portugais et les Anglais, dont l'armée, décimée par la maladie, n'avait obtenu sur le territoire castillan aucun succès décisif, ne tardèrent pas à rétrograder, et des négociations s'engagèrent. On arriva enfin à une entente, et il fut décidé, par un traité conclu à Bayonne, que l'héritier de D. Juan Ier, l'infant D. Enrique, épouserait Catherine, fille du duc de Lancastre. Ce mariage de la petite-fille de D. Pedro Ier avec le petit-fils du comte de Trastamara était une heureuse solution de la querelle dynastique, puisqu'il écartait à jamais toute compétition entre les deux branches de la descendance de D. Alfonso XI. Le roi de Castille mourut à Alcalá de Henares d'une chute de cheval, le 9 octobre 1390, laissant la couronne à un enfant de onze ans, pendant la minorité duquel le pays allait être de nouveau en proie aux troubles.

Le volume où M. Juan Catalina García a raconté les événements dont nous venons de donner un résumé si imparfait, est écrit sim-

plement, sans digressions et se lit en entier avec intérêt. La principale source à laquelle l'auteur a puisé les éléments de son récit est la chronique d'Ayala, si vivante et si pleine de détails précieux; il a consulté également de nombreux documents imprimés dans les recueils diplomatiques et dans les compilations des XVIIe et XVIIIe siècles. Mais ce qui donne une valeur toute particulière à son œuvre, ce sont les appendices qui font suite à l'histoire des règnes de D. Enrique II et de D. Juan Ier. Ces appendices contiennent le catalogue des actes émanés de ces princes et qui se trouvent dispersés dans les archives particulières, dans celles des divers couvents ou qui ont été publiés dans un certain nombre d'ouvrages. Chacun des actes est analysé brièvement, suivi de la date à laquelle il a été rédigé et accompagné d'une mention qui en indique la provenance. Les documents rassemblés de la sorte sont au nombre de 452 pour D. Enrique II et de 524 pour D. Juan Ier; on en a ajouté quatorze, écrits au nom du D^a^ Juana Manuel, femme du premier de ces princes, et sept qui appartiennent à D^a^ Leonor d'Aragon et à Dª Beatriz de Portugal, les deux épouses du second. Ce n'est là qu'un commencement, et pour que l'étude de la diplomatique des rois de Castille puisse être faite scientifiquement, il faut souhaiter que les actes de ces souverains soient publiés en grand nombre : M. Juan Catalina García a déjà rendu un service signalé en indiquant même sommairement tous ceux qu'il a connus.

Georges DAUMET.

Eloy García de Quevedo y Concellón, *El Abad Maluenda y el Sacristán de Vieja Rúa*. Madrid. 1902. [Extrait de la *Revista de Archivos*.]

D. Juan Pérez de Guzmán, le premier, a fait connaître le poète burgalais, jusque-là à peu près ignoré, D. Antonio de Maluenda, d'abord dans la *Ilustración Española* (22 déc. 1890) et dans une anthologie des lyriques castillans (*Cancionero de la Rosa,* tome I), puis dans une édition spéciale, publiée à Séville, en 1892, aux frais du marquis de Xerez de los Caballeros, auquel les lettres espagnoles doivent tant. Cependant, malgré ses efforts pour la préciser, la figure de Maluenda restait encore bien vague. M. Concellón, particulièrement informé de tout ce qui touche aux arts et à la littérature de la province de Burgos, y ajoute, dans le présent travail, quelques traits qui en complètent heureusement la physionomie. Grâce à d'heureuses recherches dans les archives de la cathédrale de Burgos, il rectifie diverses erreurs de M. Pérez de Guzmán, et montre qu'en septembre 1586. Maluenda, qui était déjà abbé de San Millán de Lara, prit possession de sa charge de chanoine, à laquelle il renonça, le 5 avril 1589, en faveur de D. Iñigo de Velasco, archidiacre de Valpuesta; qu'il vécut

quelque temps à Madrid, mais revint ensuite à Burgos, où il mourut le 8 décembre 1615.

Ses œuvres poétiques ont été publiées par Pérez de Guzmán, d'après un manuscrit (M. 328) de la *Biblioteca Nacional*. Elles offrent cette particularité, dont M. Concellón s'est aperçu le premier, que plusieurs d'entre elles se retrouvent, avec des variantes plus ou moins importantes, dans les œuvres du comte de Villamediana. Les comparaisons faites par le critique ne laissent aucun doute sur le fait, mais l'explication de ces coïncidences singulières est assez embarrassante et, sur ce point, on ne peut encore faire que des hypothèses. Lequel des deux poètes a copié l'autre? M. Concellón remarque que le manuscrit offre des corrections ou variantes nombreuses et importantes, et comme M. Pérez assure qu'elles sont de la main de Maluenda (sur quoi se fonde cette affirmation?), c'est à ce dernier qu'il serait tenté d'en attribuer la paternité. Ce problème, bien posé par le critique burgalais, reste en somme à résoudre.

Mais il en est un, du moins, que M. Concellón paraît avoir résolu, et c'est celui relatif à un autre poète de Burgos, déjà signalé par Martínez Añibaro, dans son *Diccionario de autores de la provincia de Burgos*, et que l'on ne connaît que sous le nom (qu'il se donne lui-même) de *Sacristán de Vieja Rúa*. Le manuscrit de ses poésies, signalé par Martínez Añibaro, et consciencieusement étudié par M. Concellón, qui l'a eu longtemps à sa disposition, ne contient pas moins de 1,000 pièces. Elles sont pour la majeure partie inédites; mais celles que cite notre auteur nous donnent le plus vif désir de connaître l'œuvre entière. Les pièces satiriques en particulier, écrites manifestement sous l'influence de Quevedo et de Góngora — celui de la première manière, — sont pleines de verve et de cet esprit, un peu recherché et subtil sans doute, qui était alors à la mode, mais qui prouve une fécondité d'imagination, une richesse verbale, une souplesse de style peu communes. J'ajoute qu'elles fourniraient les plus précieux renseignements sur les mœurs, les goûts, les travers du temps et sur la vie intime d'une grande ville de province vers le milieu du XVII[e] siècle. Car c'est bien vers cette époque que ce prétendu sacristain de l'antique paroisse (aujourd'hui disparue) de Vieja Rúa paraît avoir vécu. C'est un point que met en lumière M. Concellón (lequel nous a fourni d'autre part la date exacte de la mort de Antonio de Maluenda) et, en vérité, il suffisait pour cela de remarquer que parmi les sonnets du *Sacristán* il y en avait un sur la mort de la reine doña Isabel, femme de Philippe IV (6 octobre 1644). Cette simple constatation, rapprochée de la date du décès de Maluenda, permet aussi à M. Concellón de faire justice de la supposition toute gratuite de ceux qui avaient pensé (et l'auteur rappelle modestement qu'il avait été du nombre) que Maluenda et le *Sacristán de Vieja Rúa* ne faisaient qu'une seule et même personne.

En terminant son intéressant opuscule, l'auteur s'exprime ainsi : « *Queda aún envuelta en nieblas la extraña personalidad del Sacristán de Vieja Rúa y quedan aún inéditas las nueve décimas partes de sus poesías. Para aclarar lo obscuro hace falta un investigador diligente; para publicar lo inédito, un editor de inteligencia y gusto, que bien pudiera serlo la Sociedad de Bibliófilos españoles.* » Sans doute, et la Société des Bibliophiles a fait ses preuves; mais qu'il nous soit permis d'ajouter que cet investigateur diligent, elle l'a sous la main, et que ce dernier, lui aussi, a fait ses preuves. Nul mieux que M. Concellón, qui a étudié longtemps le manuscrit appartenant à D. Lorenzo García Martínez del Rincón, qui habite Burgos et connaît à fond toutes les antiquités de la ville et de la province, nul n'est plus à même de retrouver dans les archives du chapitre, si peu consultées, ou dans celles de l'*Ayuntamiento,* si habilement classées par D. Anselmo Salvá, les traces de ce mystérieux et plaisant sacristain; nul non plus n'est mieux désigné que lui pour publier ces poésies avec tous les éclaircissements nécessaires et désirables. Et il y a des chances pour que la publication de ces œuvres — d'après ce que nous en connaissons — enrichisse la littérature castillane de quelques pages vraiment curieuses et remarquables. On ne publie que trop de vieux papiers, dont on cherche en vain l'intérêt ou l'utilité, pour que l'on ne saisisse pas avec empressement l'occasion, qui s'offre d'elle-même, de nous faire connaître des œuvres qui promettent d'être un régal pour les lettrés.

E. MÉRIMÉE.

G. Desdevises du Dézert, *Le Conseil de Castille au XVIIIe siècle.* Paris, 1902, 47 pp. [Extrait de la *Revue historique*, t. LXXIX, 1902.]

Nous ne pouvons que signaler ici brièvement cette nouvelle étude du savant et laborieux professeur de Clermont. Elle est consacrée au *Consejo de Castilla* proprement dit; les deux autres Chambres du Conseil, la *Real Cámara* et la *Sala de alcaldes de Casa y Corte*, feront sans doute l'objet d'un travail spécial. Sans parler des nombreuses pièces d'archives consultées, l'auteur s'est servi surtout, pour son étude, de trois ouvrages ou recueils : la *Novísima Recopilación*, de 1805, la *Colección de memorias y noticias del gobierno general y político del Consejo*, de Martínez Salazar (1764), et *la Práctica del Consejo,* de Escolano de Arrieta (1796). Il traite successivement du personnel du Conseil, de ses attributions, de la procédure et de « l'esprit » du Conseil, et quoiqu'il ne soit pas toujours très facile de maintenir entre ces quatre points une distinction rigoureuse, la division cependant est assez simple et répond en somme assez exactement à la réalité des faits pour que la clarté de l'exposition n'en souffre pas. L'examen des attributions ou

du fonctionnement du Conseil à une époque donnée de l'histoire suppose évidemment la connaissance de son organisation pendant les périodes précédentes, car, en Espagne plus peut-être que partout ailleurs, le mécanisme des grands corps de l'État s'est maintenu par la force de la tradition, alors même que des changements profonds s'étaient introduits déjà dans la condition des personnes ou dans les idées politiques et sociales. Il n'en est que plus intéressant de noter, — et M. Desdevises du Dézert n'y manque point pour la période qu'il étudie, — les changements apportés à la procédure ou à l'organisation générale de cet *instrumentum regni*, jadis si puissant, soit par la force des choses, soit par la pression des événements. La multiplicité des détails, les exemples empruntés aux documents contemporains, la définition exacte des procédés, formules, opérations et actes de procédure, permettent, à qui n'a point fait de ce sujet une étude spéciale, de se rendre un compte suffisant du fonctionnement, parfois si compliqué, de ces rouages multiples. Peut-être voudrait-on voir signalée avec plus de netteté l'impulsion, sur bien des points nouvelle, imprimée à l'antique machine par les Floridablanca, les Campomanes et les Jovellanos. Du moins, l'auteur a-t-il résumé tous les minutieux renseignements patiemment réunis, dans une dizaine de pages excellentes *(Esprit du Conseil)*, où il fait, avec beaucoup de modération et d'équité, la part exacte des défauts et des qualités des magistrats de l'ancien régime. Il est à souhaiter qu'il poursuive avec le même zèle ses belles études, aussi utiles aux lettres qu'aux historiens et aux spécialistes.

Federico Hanssen, *Notas à la versificación de Juan Manuel*. Santiago de Chile, 1902. [Extrait des *Anales de la Universidad*, tome CIX, 27 pp.]

Il faut signaler tout particulièrement aux candidats à l'agrégation cette nouvelle brochure de l'ingénieux professeur de Santiago, dans laquelle, prenant pour base le texte de Knust, publié par Birch-Hirschfeld (Leipzig, 1900), il étudie la métrique des vers qui résument chacun des *enxiemplos* du *Libro del Conde Lucanor et de Patronio*. Des entreprises de ce genre prêtent naturellement à beaucoup de critiques de détail, car, même en dépit d'éditions postérieures, le texte ne paraît pas encore suffisamment sûr et selon la théorie que l'on adopte sur la synalèphe et l'hiatus, on peut modifier les vers comme l'on veut, mais elles offrent du moins une excellente occasion d'étude précise et minutieuse.

Eloy Bullón, *El clasicismo y el utilitarismo en la Enseñanza*. Conférence faite à l'Ateneo de Madrid le 3 janvier 1902.

Plaidoyer chaleureux en faveur des études classiques, qui auraient grand besoin d'être fortifiées en Espagne, aussi bien dans les Universités

que dans l'enseignement secondaire. Sans doute, l'Espagne, trop arriérée sur bien des points, a besoin de *s'européaniser*, mais il y aurait danger pour elle à briser toutes ses traditions et à se mettre gauchement à la remorque des autres : il faudrait plutôt, pense l'auteur, *espagnoliser* l'Espagne.

Carlos Servert Fortuny, *Leyendas toledanas*. Madrid, F. Fe, 1902.

« Des légendes tolédanes, en vers, au commencement du XXe siècle! Voilà qui prouve du courage! » s'écrie le *prologuista* Jacinto Benavente. Et il en faut, en effet, après Zorrilla, Bécquer et tant d'autres. Mais le sol tolédan est si fécond qu'il y a toujours quelques fleurs à glaner entre ces ruines illustres. M. Servert Fortuny nous rapporte le bouquet qu'il y a cueilli sous forme de trois légendes : *Le ruisseau de la Fleur*, *le Christ de la Miséricorde* et *Capulets et Montaigus*.

Manuel F. Villegas, *Estrofas*. Madrid, Serra, 1902.

Élégante plaquette, dédiée à Núñez de Arce et contenant quelques traductions et quelques poésies originales.

E. M.

F. Moreno (Dr Moorne), *Esgrima española. Apuntes para su historia*. Prólogo de **D. A. de Saint-Aubin**. Segunda edición. Madrid, Valero Díaz, 1902; in-12, XV-232 pages.

Il a existé de la fin du XVIe siècle au début du XIXe une école d'escrime vraiment espagnole, se distinguant absolument des écoles française et italienne. Carranza et Pacheco de Narvaez en ont été les maîtres et en ont codifié les règles, en les enveloppant d'un appareil soi-disant scientifique, d'un fatras philosophico-mathématique, qui a rendu leur œuvre très obscure et d'une compréhension malaisée aujourd'hui, avec nos méthodes actuelles d'escrime essentiellement différentes des leurs. Il nous est très difficile de nous rendre compte du sens exact des expressions techniques qu'ils emploient et leur langue même semble parfois manquer de la précision nécessaire. C'est ainsi que le mot *angulo* désigne tantôt l'angle que fait l'épée ou le bras avec le corps, tantôt l'ouverture des jambes. M. F. Moreno a bien essayé de déterminer la signification de quelques termes (notamment p. 66-68), mais ses définitions manquent souvent de clarté. C'est peu nous apprendre que de dire : « Medir las espadas es elegir el medio de proporción, » surtout avant d'avoir défini convenablement le *medio de proporción,* qui est la mise en garde particulière à l'école de Carranza, et quand M. Moreno y arrive tardivement, il en parle en termes en somme moins explicites que ne le fait Pacheco de Narvaez aux fol. 51-55 de son *Libro de las Grandezas de la Espada*.

Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait çà et là dans cette petite étude d'utiles indications, mais elle est un peu trop succincte, surtout avec son absence à peu près complète de figures, pour nous permettre de tenter un commentaire assuré du passage du *Gran Tacaño* où Quevedo a ridiculisé un maître d'escrime de l'école mathématique, non plus que le récit du duel de la *Verdad sospechosa* d'Alarcon (sc. VII, acte III). Mieux vaut encore le beau traité de l'*Académie de l'Espée* de Girard Thibauld (1628-1630), dont les nombreuses figures rendent le texte, sinon très facilement, au moins suffisamment compréhensible et dont la théorie dérive en ligne directe des principes mathématiques des deux grands maîtres espagnols.

H. LÉONARDON.

Archivo de la Real Casa y Biblioteca particular de S. M. — Monografía escrita por **D. José María Nogués**. Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1901; in-8°, 44 pages (Fascicule 41 de la collection : *Guía Palaciana.*)

La collection où a paru cette monographie, est trop particulièrement écrite à l'usage des « gens du monde », pour qu'on doive s'attendre à y trouver des notices d'un caractère rigoureusement scientifique. C'est ce qui justifie les longs préambules sur l'origine des Archives et des Bibliothèques en général, que M. Nogués a cru devoir offrir à ses lecteurs et qui, sous le titre de ce fascicule, sont un peu décevants pour un spécialiste. L'auteur, ne disposant que d'une place très mesurée, s'est ensuite trouvé à l'étroit en arrivant au véritable sujet de son étude : ses indications sur la formation des diverses Archives en Espagne, ses descriptions de l'Archivo de la Real Casa et de la Bibliothèque du Palais Royal de Madrid, en ont été forcément réduites à quelques pages d'une brièveté malheureusement excessive. M. Nogués a pourtant réussi à citer quelques manuscrits, choisis parmi les plus précieux, la plupart relatifs à l'Amérique. H. L.

Armas y tapices de la Corona de España. — Discursos leídos ante la Real Academia de la Historia en la recepción pública del **Excmo. Señor Conde Vdo de Valencia de Don Juan,** *el día 6 de abril de 1902.* Madrid, Viuda é hijos de Tello, 1902; in-4°, 45 pages.

Le comte de Valencia de Don Juan, D. Juan Crooke y Navarrot, s'est signalé par des travaux sur l'histoire de l'art, qui lui ont assigné un rang des plus distingués parmi les archéologues espagnols, et il a réuni lui-même une collection artistique des plus remarquables. Sa dernière œuvre, publiée en 1898, son *Catálogo histórico-descriptivo de la Real Armería,* a rectifié les innombrables erreurs de date et d'attri-

bution contenues dans l'ancien catalogue de Marchesí, de 1849. En ce moment, le comte de Valencia de Don Juan imprime une étude sur les tapisseries de la Couronne d'Espagne, *La Flor de las tapicerías de la Corona de España*, qui sera reçue avec grand plaisir par les curieux d'art, et où seront reproduites cent cinquante des principales pièces de cette collection merveilleuse, dont quelques pièces de choix ont été exposées et universellement admirées à Paris, en 1900, au Pavillon d'Espagne. Dans son discours de réception, le comte de Valencia, après quelques indications formant une sorte de petit appendice à son catalogue de l'*Armería*, a esquissé à grands traits l'histoire de quelques-unes de ces tapisseries. Dans sa réponse au récipiendaire, M. Francisco R. de Uhagón a très joliment retracé la carrière de gentilhomme érudit du comte de Valencia de Don Juan.

On trouvera dans ce même fascicule une notice biographique et bibliographique sur D. Juan de Dios de la Rada y Delgado, dont le comte de Valencia occupe le fauteuil à l'Académie royale d'Histoire.

H. LÉONARDON.

La Sucesión contractual, obra premiada por la Universidad central con la impresión á sus expensas para honrar la memoria del que fué su catedrático D. Augusto Comas por **Enrique Garcia Herreros**. Prólogo de **Rafael de Ureña**, Catedrático de Literatura y bibliografía jurídicas en la Universidad Central. Madrid, Imprenta de los hijos de M. G. Hernández, 1902; XXIII-156 pages in-8°.

Il existe actuellement en Espagne, parallèlement à tant d'autres courants modernistes, une tendance et des doctrines de rénovation et transformation du droit civil dont M. Augusto Comas, professeur à l'Université de Valence, puis à l'Université centrale, fut l'un des plus décidés champions. On conçoit que nos voisins soient peu satisfaits d'un Code civil qui n'est qu'un compromis entre notre propre Code français (dont le «*proyecto de Código civil*» de 1851 résumait l'esprit), et une systématisation hâtive d'éléments contradictoires introduits par des législateurs trop confiants en leurs études de législation comparée pour ne pas violer l'antique tradition juridique nationale, les exigences du droit privé et même les nouvelles aspirations sociales. Les Espagnols ne possèdent, en vigueur, à l'heure actuelle ni un *Code*, puisque la construction décorée de ce nom est plutôt une accumulation de directions hétérogènes que le systématique développement d'un principe d'unité; ni un *Code civil,* puisqu'elle exclut de parti pris d'intéressantes matières de droit privé (le régime hypothécaire, par exemple); ni un *Code civil espagnol,* puisqu'elle reconnaît et ressuscite les vieilles législations particularistes de Biscaye, Navarre,

Aragon, Catalogne, Mallorque et va jusqu'à créer un nouveau territoire foral, celui de Galice, établissant ainsi une base légale aux revendications des partisans des «*patrias chicas*».

L'étude de D. Enrique García Herreros est, en même temps qu'une brillante manifestation des nouvelles tendances juridiques espagnoles, une très sérieuse contribution à l'épineux débat de la succession contractuelle. A la précision et à la clarté d'une doctrine que Cimbali et Comas ne renieraient pas, elle unit la connaissance des théories étrangères synthétisées en une exacte bibliographie et l'appui des traditions historiques nationales, esquissées, en vérité, un peu superficiellement, car elles eussent mérité une étude plus ample. D. Rafael de Ureña y Smenjaud retrace admirablement, dans les pages de son prologue, les phases de cette moderne évolution dont le livre cité est une heureuse expression et l'éminent professeur de l'Université centrale l'un des plus actifs propagateurs.

CAMILLE PITOLLET.

Juan Valera, *Florilegio de poesías castellanas del siglo XIX*. Tomo IV. Madrid, Fé, 1902; 1 vol. 447 pages.

Le tome IV de ce Florilège, dont nous avons déjà signalé la publication, comprend les extraits des poètes les plus récents et met fin à la collection des poésies. Les sceptiques, qui mettent en doute l'existence d'une poésie lyrique espagnole pendant le dernier siècle, apprendront sans doute avec quelque étonnement que D. J. Valera n'en a pas trouvé moins de 152 dignes de leur être signalés. Encore s'excuse-t-il d'en avoir laissé beaucoup de côté, pour des raisons diverses. Et pour qu'il nous soit possible de combler nous-mêmes ces lacunes, il nous donne les noms des poètes oubliés, parmi lesquels il y en a, en effet, qui ont des titres très sérieux au *dignus es entrare*. Inutile d'avertir ceux qui connaissent le large et libéral esprit de l'illustre collecteur, que toutes les opinions littéraires, religieuses ou politiques sont impartialement représentées dans le recueil. Nous aurons au surplus le loisir de revenir sur cette utile anthologie lorsque paraîtra le 5[e] et dernier volume, qui contiendra des notices biographiques sur les poètes cités, et le jugement de l'auteur sur ces derniers. Ce ne sera donc ni le moins utile ni le moins agréable tome de la collection.

E. M.

SOMMAIRES DES REVUES

CONSACRÉES AUX PAYS

DE LANGUE CASTILLANE, CATALANE OU PORTUGAISE

Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos.

Janvier 1901. — Fr. de Uhagón. El Santo Cristo de María Stuart : I. El convento de Santa Cruz de Valladolid de Comendadoras de Santiago. — A. Farinelli. Más apuntes y divagaciones bibliográficas sobre viages y viajeros por España y Portugal. [C'est le troisième supplément apporté par M. Farinelli à la *Bibliographie des voyages en Espagne et en Portugal* de M. Foulché-Delbosc. Les deux premiers ont paru dans la *Revista crítica* et ont été réunis en un volume, Oviedo, 1899. L'auteur ne donne pas seulement une liste des relations de voyages omises dans le catalogue dressé par M. F.-D. Il ajoute une grande quantité de notes qui n'offrent pas moins d'intérêt. Suite dans les numéros d'août-septembre et de janvier 1902.] — A. Paz y Melia. Otro Erasmista español : Diegó Gracián de Alderete, secretario de Carlos V. [Biographie, correspondance ; ses lettres à Erasme et aux Valdés ; lettres sur la *iluminada* de Salamanque, Francisca Fernández, sur le sac de Rome. M. P. y M. regrette de ne pouvoir publier les quatre-vingt-sept lettres latines de Gracián, trop détériorées par le feu. Il explique ce qu'est le *Speravi* de cet écrivain peu fortuné, sorte de catalogue des déboires de toute sa vie, son *Entusiasmo,* son *Aitesis*, etc. Notes sur Juan Dantisco et sur les personnes nommées dans les lettres de Gracián. Cet article se continue dans les numéros de février-mars et août-septembre.] — Bartolomé Ferrá. Bronces antiguos hallados en Mallorca. — A. Paz y Melia. *El natural desdichado,* comedia inédita y autógrafa de Agustín de Rojas Villandrando. [Continue dans les numéros d'avril et octobre.] — Pedro Roca. Testament original de D. Alvaro de Luna. — Notes bibliographiques sur la *Historia de D. Juan de Austria* de B. Porreño (A. P. y M.); *Die Handschriften der castilianischen Uebersetzung des Codi* de H. Suchier; *Don Jaime de Aragón, último conde de Urgel*, de A. Giménez Soler (P. R.); la *Celestina por Fernando de Rojas*. éditée par D. E. Krapf, avec une étude de D. M. Menéndez Pelayo (P. R.).

Février-Mars. — Fernando Fernández de Velasco. D. Juan Fernández de Isla; sus empresas y sus fábricas. [Continue dans les numéros d'avril, de mai et de juin.] — Carta del Archivo de Simancas al Histórico nacional y á los de Indias y Alcalá [Exposé humoristique de la situation. des améliorations et des *desiderata* de l'*Archivo* de Simancas.] — Fr. de Uhagón. El Santo Cristo de María Stuart : II. Los Guevaras,

señores y luego condes de Escalante. [Suite de l'article de janvier avec des notes : la copa del condestable de Castilla; encargos de la reina de Escocia, sus servidores, objetos suyos; venida à Madrid del príncipe de Gales; estado actual de las reliquias; los retratos.] — M. R. de Berlanga. Nuevos descubrimientos arqueológicos hechos en Cádiz del 1891 al 1892. [Continue dans les numéros d'avril, mai et juin.] — A. Paz y Melia. Códices más notables de la Biblioteca nacional : Sonetos, canciones y triunfos del Petrarca. — Rodrigo Amador de los Ríos. Fíbulas de bronce para cinturón de la época de la invasión germánica en España. — Documentos : *Theatro de los Theatros de los passados y presentes siglos* de Francisco Antonio de Bances Candamo; cartas escogidas de las escritas à D. Diego Sarmiento de Acuña, conde de Gondomar, ó reunidas por éste; cartas de D. Frai Juan de Çumarraga, de la orden de san Francisco, primero obispo de México, escritas á Suero del Aguila; testamento original de D. Alvaro de Luna (*suite*). [Ces documents sont publiés par D. M. Serrano y Sanz, D. J. de Rújula et D. P. Roca, et les trois premiers continuent dans les numéros d'avril, juillet, août-septembre, octobre, novembre et décembre.] — Notes bibliographiques sur *Juan Ruiz, arcipreste de Hita, libro de Buen amor,* édité par J. Ducamin (R. Menéndez Pidal); la *Crónica troyana en Gallego,* éditée par Martínez Salazar (A. P. y M.); *Piedras preciosas* de Salvador Rueda (P. R.).

Avril. — A. Giménez Soler. El Justicia de Aragón ¿ es de origen musulmán? [Etude critique de *Orígenes del Justicia de Aragón* de Julián Ribera paru en 1897. Continue dans les n^{os} de juillet, août-septembre.] — Notes bibliographiques sur la *Colección de Autos, Farsas y Coloquios del siglo XVI* de Léo Rouanet (R. Menéndez Pidal); *Ión, diálogo platónico* traduit par Afanto Ucalego (P. R.) ; *Bibliografía de Hartzenbusch* formée par D. Eugenio Hartzenbusch (P. R.); *Ambrosio de Salazar* de A. Morel-Fatio et *Le diable prédicateur* édité par Léo Rouanet (R. M. P.). — M. de Campos y Munilla. Crónica de Archivos, Bibliotecas y Museos. [Objets entrés dans le *Museo arqueológico provincial* de Séville en 1900].

Mai. — Cristóbal Pérez Pastor. Problema histórico-artístico. [Il s'agit des statues que D. Francisco Gómez de Sandoval y Rojas et Doña Catalina de la Cerda, Duques de Lerma, firent faire pour les sépultures de la *capilla mayor* du monastère de San Pablo de Valladolid.] — A. Paz y Melia. Códices más notables de la Biblioteca Nacional : Libro de horas del siglo XV. — M. S. y S. Un libro nuevo y un cancionero viejo. [La première partie de ce titre fait allusion au *Proceso de Lope de Vega por libelos contra unos cómicos*, édité par D. C. Pérez Pastor et D. A. Tomillo, et grâce auquel M. Serrano croit pouvoir attribuer à Lope quelques-uns des *romances* qu'il a publiés ici, ou au moins les considérer comme se rapportant à cet incident de la vie du poète.] —

Documentos : Colección de cartas originales y autógrafas del Gran Capitán, que se guardan en la Biblioteca Nacional. — Notes bibliographiques sur *Lo Rat-Penat en el escudo de armas de Valencia* de Vicente Vives y Liern (Roque Chabás); *Los trabajos geográficos de la Casa de contratación* de Manuel de la Puente y Olea (M. S. y S.); *Ensayo de un Diccionario de los artífices que florecieron en Sevilla* (t. II) de José Gestoso y Pérez (J. R. M.). — Crónica de Archivos Biblioteca y Museos. [Pièces entrées dans l'*Archivo* d'Alcalá de Henares; continue dans le numéro de novembre.]

Juin. — A. Paz y Melia. Noticias para la vida de Ausias March. — A. Bonilla y San Martín. Etimología de *pícaro* [M. Bonilla y voit un mot d'origine arabe]. — M. S. y S. Bernardo de Brihuega, historiador del siglo XIII. [Ce Bernardo, contemporain d'Alphonse X, est l'auteur des *Flores sanctorum Christi Martyrum et confessorum* cités par Nic. Antonio d'après un manuscrit de l'Escurial et avec lesquels M. R. Beer n'avait pas pensé à identifier un manuscrit en cinq tomes de la *Biblioteca nacional* (cf. *Bol. de la R. Acad.* 1887, p. 363 : *Los cinco libros que compiló Bernardo de Brihuega por orden del Rey D. Alfonso el Sabio*). M. Serrano signale une *Chronica de España* du même auteur, *folio, sin fin,* marquée dans le catalogue, terminé en 1623, de la bibliothèque de D. Diego Sarmiento de Acuña à Valladolid.] — Documentos : Cartas de Antonio de Leyva à Carlos V (publiées par E. González Hurtebise). — Notes bibliographiques sur *Nobiliario de los palacios, casas solares y linajes nobles de la M. N. y M. L. provincia de Guipúzcoa* de Domingo de Lizaso (J. de R.); *La imprenta en Córdoba,* de J. M. de Valdenebro (J. Fernández y Martínez): *Aledo, su descripción é historia,* de J. Báguena (P. R.); *Ensayo de Fonética general,* de R. Robles (P. R.); de *Páginas de la Historia de Orihuela, El plato del Obispado,* de J. R. Gea. — Crónica de archivos, etc. [Dernières acquisitions du *Museo arqueológico nacional.*]

Juillet. — M. Flores Calderón. La *Sala de Varios* en la Biblioteca Nacional. [L'auteur de l'article a refait la classification des *varios* et les fiches correspondantes, qui montent à 83,000 (à la date de l'article). Il publie quelques-uns de ces *varios*, relatifs à Napoléon (nº de juillet), aux *autos de fe*, aux *corridas de toros* (nº d'octobre).] — J. Calmette. Notes sur Wifred le Velu : I. Du surnom de Pilosus donné à Wifred; II. Wifred a-t-il été marquis? III. La prétendue souveraineté de Wifred. — A. Paz y Melia. Códices más notables de la Biblioteca Nacional : Los triunfos del Petrarca. — J. Pío García y Pérez. Indicador de varias crónicas religiosas y militares en España *(fin)*. — Notes bibliographiques sur *Indice de pruebas de los caballeros que han vestido el hábito de Santiago* de V. Vignau et F. R. de Uhagón (A. P. y M.); *Prim* de H. Léonardon (A. P. y M.); *Historia y bibliografía* de *la Prensa de Badajoz* de R. Gómez Villafranca (P. R.). — Crónica de archivos, etc.

Relación de los impresos españoles recibidos en la Biblioteca Nacional durante los años 1897-1900.

Août-Septembre. — Fr. R. de Uhagón. Una traducción castellana desconocida de la *Divina Comedia* [Traduction du *Purgatoire* par un continuateur anonyme de l'archidiacre de Burgos, Pero Fernández de Villegas, traducteur de l'*Enfer*]. Texte publié d'après un manuscrit de feu le comte de Oñate. — J. Ramón Mélida. Donación Stutzel : Barros griegos [Don de M. Théodore Stützel, de Munich, au *Museo Arqueológico nacional*]. — A. Arco y Molinero. Estudio biográfico, bibliográfico del insigne canonista Fr. Pedro Murillo y Velarde, catedrático de la Universidad de Granada. — Nic. Tenorio. Algunas noticias de Menardo Ungut y Lanzalao Poleno. — N. Sentenach. D. Juan de Dios de la Rada y Delgado. — Notes bibliographiques sur *Per la Bibliografia dei cancioneros spagnuoli*, de A. Mussafia (A. P. y M.); *Estoria troyana acabada era de mil et quatro cientos et once annos*, publiée par J. Cornu (A. P. y M.); *Deutsche Buchdrucker in Spanien und Portugal* et *Gedruckte spanische Ablassbriefe der Inkunabelzeit*, de K. Haebler (A. P. y M.); *Introducción al estudio de las instituciones de derecho romano*, de F. C. de Diego (P. R.); *Toledo en el siglo XVI*, du comte de Cedillo (P. R.).

Octobre. — E. de la Pedraja y Fernández. Investigaciones para la historia del pueblo de Liencres. El castillo. — Ignacio Olavide. Antonio Birckmayer, fundador de la *Casa de Israel*. — A. Blázquez. Vías romanas de Sicilia. — Julian Paz. Caricatura flamenca del siglo XVI. — Notes bibliographiques sur *Cançoneret dobres vulgars*, de Mariano Aguiló y Fuster (A. B.); *Colección de Autos, Farsas y Coloquios del siglo* XVI, de Léo Rouanet (R. M. P.); *Estudos de Philologia mirandosa*, et *Esquisse d'une dialectologie portugaise*, de J. Leite de Vasconcellos (R. M. P.).

Novembre. — Ramón Escandón. Historia científica. Una indicación del astrónomo árabe abbatenio y una rectificación a Platón de Tívoli, Regiomontano y Delambre. — M. R. de Berlanga. La más antigua necrópolis de Gades y los primitivos civilizadores de la Hispania [termine dans le numéro de janv.-fév. 1902]. — M. S. y S. Canción en alabanza de Guzmán el Bueno ¿ de D. Manuel José de Quintana? — A. Aguiló. Biblioteca Nacional. Colección de Encuadernaciones. — A. Elías de Molins. Numismática : Leca de Barcelona; Edificio que antes había pertenecido al Temple, 1328. Acuñación de florines. Monedas croat de Barcelona y Perpiñán, 1418. — Notes bibliographiques sur *Étude de l'alliance de la France avec la Castille*, de G. Daumet (A. P. y M.); *Historia genealógica y heráldica de la Monarquía española, Casa real y Grandes de España*, de Fr. Fernández de Bethencourt (A. P. y M.).

Décembre. — Jorge Bonsor. Los pueblos antiguos de Guadalquivir

y las Alfarerías romanas. — JUAN MENÉNDEZ PIDAL. Leyendas del último rey godo. [Travail primitivement destiné à entrer dans l'*Homenaje á Menéndez Pelayo,* mais non terminé à temps. Examen et comparaison des textes arabes et des textes espagnols postérieurs sur la légende de la maison aux couronnes, de la maison aux cadenas, de la *casa* ou *cueva* d'Hercule, c'est-à-dire du ou des palais mystérieux que Rodrigue ouvrit malgré la prière soit des gardiens, soit des prêtres, soit des grands, et où il trouva la prédiction de l'arrivée des Maures. A l'exemple d'autres critiques, M. Juan M. P. penche à voir un fond historique dans ce récit rapporté avec de nombreuses variantes par tant d'historiens anciens. La *cueva de Ercoles* ne serait autre que la crypte de l'église S. Ginés, et c'est là que serait entré Rodrigue pour son malheur et celui de l'Espagne. Ingénieuse comparaison entre les *figuras* de cavaliers arabes que Rodrigue est dit avoir trouvés dans la maison enchantée et la lettre hiéroglyphique envoyée par Tendilli à Montezuma et où étaient représentés des cavaliers espagnols.] — M. SERRANO Y SANZ. Juan de Vergara y la Inquisición de Toledo. [Historique du procès intenté à Vergara sur la dénonciation de Francisca Hernández; continue dans les numéros de janvier et juin 1902.] — Entremés de los negros, de Simón Aguado. — GABRIEL LLABRÉS. Repertorio de *consuetas* representadas en las Iglesias de Mallorca. [M. Llabrés a mis la main sur une collection de quarante-neuf pièces dont il donne les titres, et dont trente-quatre sont intitulées *consuetas*, les autres *representaciones, cobles, obras* ou *auctos*. Il est à remarquer que le nom de *consueta,* d'après ce que nous dit La Canal (*Esp. sagr.*, XLV, p. 15 et ss.), désigne à Gérone non une pièce religieuse, mais une sorte de codex liturgique formé en 1360 et renfermant des indications sur les cérémonies plus ou moins dramatiques de la cathédrale de Gérone. La publication de quelques-unes des *consuetas* de Mallorca ne serait certes pas sans intérêt.] — Notes bibliographiques sur *Estudios de historia literaria en España* de E. Cotarelo; *El Loaysa de El celoso extremeño,* de Fr. Rodríguez Marín; *Hijos ilustres de la villa de Brozas,* de E. Escobar Prieto; *Macias o Namorado, Mira de Mescua et la Judía de Toledo, Uber Lope de Vega's El castigo sin venganza* de H. A. Rennert; *Curial y Guelfa,* publié par A. Rubió y Lluch (A. P. Y M.); *Libro primero de Cabildos de Lima,* annoté par E. Torres Saldamando; *Compendio de la Historia general de México,* de N. León (M. S. Y S.).

L'année 1901 contient, en outre, avec titre et pagination à part, un *Catálogo de los retratos de personages españoles que se conservan en la sección de estampas y de bellas artes de la Biblioteca nacional,* par Angel M. de Barcia (20 premières feuilles); la suite de l'*Inquisición de Toledo* et du *Catálogo de cuentas de la administración pública de 1744 á 1855.* Il y a 19 planches.

Janvier-Février 1902. R. Chabás : Estudio sobre los sermones valencianos de San Vicente Ferrer que se conservan manuscritos en la Biblioteca metropolitana de Valencia. [Continue dans le numéro suivant.] — A. Paz y Melia : Códices más notables de la Biblioteca Nacional : vii, Comedias de Plauto. — A. Elías de Molíns : Galcerán Albanell, arzobispo de Granada y maestro de Felipe IV. — Ciro Bayo. La poesía popular en la América del Sur. — J. D. Fitz-Gerald : Caballeros Hinojosas del siglo xii. [Examen de la légende relative à D. Muño Sancho, M. Fitz-Gerald a pu identifier le manuscrit qui a été la source de Yepes et de Castro et explique comment ils attribuaient à Pero Marín le récit qu'ils ont reproduit.] — Documentos : Actas originales de las congregaciones celebradas de Valladolid en 1527, para examinar las doctrinas de Erasmo [A. P. y M. et M. S. y S.]. — Notes sur *Los moriscos españoles y su expulsión*, de P. Boronat (V. V.) ; *Cantas baturras,* de G. García Arista (P. R.); *Statue d'éphèbe du Musée du Prado à Madrid,* de P. Paris (J. R. M.) — Crónica de Archivos, etc. (Pièces entrées dans le *Museo Arqueológico* de Tarragona en 1897.)

Mars. — E. Mele et A. Bonilla : El Cancionero de Mathias duque de Estrada (termine dans le numéro suivant). — A. Herrera ; Benito Arias Montano (curieuse médaille du célèbre auteur de la Bible d'Anvers, à l'âge de quarante-trois ans et à la date de 1569, ce qui fixe définitivement la date de sa naissance). — M. Flores Calderón : La *Sala de Varios* en la Biblioteca Nacional. — N. Sentenach : Piedras grabadas del Museo Arqueológico Nacional. — A. P. y M. Biblioteca fundada por el conde de Haro en 1455 *(suite)*. — J. R. Melida : D. Fernando Diez de Tejada. — Documentos : Las piraterías de Walter Raleigh en la Guyana (M. Serrano y Sanz). — Compte rendu de *Lope de Vega, Arte nuevo de hazer comedias*, édition Morel-Fatio. [D. Adolfo Bonilla, qui a bien voulu rendre compte de mon édition de l'*Arte* de Lope, publiée dans le *Bulletin hispanique,* t. III, p. 365, signale deux passages dont il propose une interprétation autre que celle que j'ai donnée. Sur le v. 137 : *Contra el antiguo y que en razon se funda,* il n'approuve pas la leçon *y en que razon se fundan* que j'avais indiquée comme possible à côté de l'autre *Contra el antiguo, que en razon se funda* donnée par Caramuel y Luzán, et qui est satisfaisante. Il pense qu'il n'y a rien à changer au texte de l'édition princeps qui équivaut à « contra el arte antiguo, y fundado en la razón ». Je renonce très volontiers à la correction *y en que razon se fundan,* mais je ne crois pas que le texte primitif puisse être maintenu intégralement : il me paraît nécessaire de supprimer *y* et de lire le vers comme l'ont fait Caramuel et Luzán. L'explication des vers (264-65) *No traya la escritura ni el lenguaje Ofenda con vocablos exquisitos* par « No traya la escritura vocablo exquisitos, ni el lenguaje ofenda con ellos », paraît inacceptable à Bonilla. « El adjetivo *traido* tiene la signi-

ficación de usado, gastado, cosa que se va haciendo vieja, y se dice propiamente de la ropa. Lope emplea en este sentido el verbo *traer*, y quiere decir : *No traiga el poeta la escritura* (i. e. no sea de un estilo descuidado, incorrecto y vulgar), *ni tampoco ofenda el lenguaje con vocablos exquisitos* (i. e. ni peque por el extremo contrario ». Le participe *traido* signifie, en effet « usé », parce que ce qui a été longtemps porté est usé, mais que le verbe à d'autres temps ait aussi ce sens, c'est ce qui reste à démontrer. J'ai voulu consulter sur ce point notre maître à tous, D. Rufino José Cuervo, qui a pris la peine de me dire son sentiment : « La manera ordinaria como están expresados los preceptos ó consejos deja entender sin esfuerzo alguno que el sujeto de *traiga* y *ofenda* es el poeta ; si esto es asi, la frase « no traya la escritura » tiene un sentido obvio del que no es lícito prescindir sin razones muy poderosas, y ésas no las encuentro. Lo de no citar la Escritura en las comedias (fuera del punto de vista teológico) no parece fuera de su lugar cuando Lope quiere condenar la pedantería. *Traer* por *citar* (« traer ejemplos ») lo usa el mismo Lope : Rivad. XLI, p. 592[c]. La acepción que le da el Sr. Bonilla me parece insólita, y necesito grande esfuerzo por acomodarla á la frase ; juzgo que ese verbo no se usa nunca *solo* en sentido desfavorable. Para hacer probable su explicación debería el Sr. Bonilla presentar testimonios de la época. Ademas, me parece que *escritura* por *estilo* seria singularmente impropio en este lugar (y acaso en cualquiera), porque se trata especialmente de obras dramáticas, que son más bien para oidas que para leidas. » M. Cuervo, on le voit, revient à l'interprétation de Caramuel, que j'avais écartée sans raisons suffisantes. A propos d'un passage de l'avant-propos de mon édition, M. Bonilla me reproche d'avoir pris le Naharro que cite Lope à côté de Rueda pour Bartolomé Torres Naharro, alors qu'il s'agit du comédien Navarro ou Naharro dont parlent Cervantes et Rojas de Villandrando. Ce qui m'avait fait penser à Bartolomé — et sur ce point je me suis rencontré avec La Barrera et Menéndez Pelayo (éd. de la *Propaladia,* t. II, p. LXXX) — c'est que Lope ajoute « apenas ha ochenta años que pasaron ». Les quatre-vingts ans, il est vrai, ne conviennent pas plus à Rueda qu'au comédien Naharro ; la question reste donc indécise. — A. M.-F.] — Notes sur *Hierros artísticos,* de L. Labarta (J. R. MELIDA) ; Museo — *Biblioteca de Ultramar en Madrid*, *Catálogo de la Biblioteca* (M. S. Y. S.)

Le numéro de janvier 1902 commence la publication, avec titre et pagination à part, de *Bibliografía hispano-latina clásica*, par M. Menéndez Pelayo. G. C.

Boletín de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona.

L'Académie de *Buenas Letras*, qui est pour les provinces catalanes ce que l'Académie de l'Histoire de Madrid est pour l'Espagne castillane, a décidé la création d'un bulletin destiné à tenir le public au courant de ses travaux et à publier des documents et des dissertations érudites. Nous félicitons cordia-

lement l'Académie barcelonaise de cette entreprise si digne d'intérêt, et dont les heureux résultats ne se feront pas attendre. Voici le sommaire des huit premiers fascicules qui correspondent aux années 1901 et 1902.

N° 1. José Balari y Jovany : Nota de etimología catalana. [Il s'agit des mots *esme, esmar, aesmar*. Ce dernier ne vient pas de *aestimare*, comme le dit M. Balari, mais de *adaestimare*.] — Francisco Carreras y Candi : La Institucíon del Castlá en Cataluña. — H. Finke : Arnaldo de Vilanova en la Corte de Bonifacio VIII. [Très curieux rapport d'un agent du roi d'Aragon à Rome sur les relations entre Arnaud de Villeneuve et Boniface VIII en 1301. Il nous apprend que Boniface était atteint de la pierre et qu'Arnaud « fecit quendam denarium et quoddam bracale pape, que cum portaret, malum lapidis amodo non sentiret ». L'agent ajoute que Boniface ne pense qu'à trois choses : « ut diu vivat et ut adquirat pecuniam, tercium ut suos ditet, magnifet et exaltet. De aliqua autem spiritualitate non curat. » M. Finke a, depuis, republié ce rapport dans son ouvrage intitulé *Aus den Tagen Bonifaz VIII*, Münster, 1902, p. xxx.] — Andrés Giménez Soler : Las libertades aragonesas. — Luis Comenge : Clinica regia. [Renseignements sur la maladie dont mourut Dª Juana Enriquez, deuxième femme de Jean II d'Aragon.] — Joaquín Miret y Sans : El testamento de la condesa Ermengarda de Narbona. [Document de l'an 1196.] — Fernando de Sagarra : Un error sigilográfico. [Il s'agit d'un sceau avec la légende *S. Vniversitatis ville de Pratis*. Quelqu'un avait traduit *universitas* par *université*, alors que ce mot signifie naturellement la communauté des habitants.]

N° 2. Joaquín Miret y Sans : La casa de Montcada en el vizcondado de Bearn. [Travail très important.] — Francisco Carreras y Candi : Bellesguart, real sitio de Martin I. [Étude intéressante sur une résidence du roi Martin Ier d'Aragon, située près de Sarriá. Documents relatifs à des travaux de construction et de plantation d'arbres.] — Luis Comenge : « Perdrá lo puny. » [L'auteur pense que cette peine n'était pas une véritable amputation.] — A. Giménez Soler : Retrato histórico de la reina Dª María. [Il s'agit de la femme d'Alphonse V d'Aragon.] — Joseph Mas y Domenech : Llibre de la Cort del Bruch. 1637-1663. [Ordonnances municipales.] — Francesch Carreras y Candi : Numismática sarda del sigle xiv. Ceca de Viladiglesies.

N° 3. — S. Sanpere y Miquel : La candidatura del duque de Saboya. [Candidature de Victor-Amédée II au trône d'Espagne.] — J. Soler y Palet : Quelcom pertocant á la guerra dels dos Peres. [Lutte entre Pierre IV d'Aragon et Pierre de Castille.] — Joaquín Miret y Sans : La casa de Montcada en el vizcondado de Bearn *(suite)*. — C. Parpal y Marqués : Los municipios de Menorca. [Rivalités des municipes de Minorque au xviiᵉ siècle.]

N° 4. — L. Comenge : El protofísico de Pedro el Ceremonioso. [Il se

nommait Pedro Ros et descendait d'une branche de la famille romaine des Orsini.] — S. SANPERE Y MIQUEL : Pedro el Greco. [Il s'agit de Pere Serafí, poète et peintre du XVIe siècle, surnommé *el Greco*, peut être, dit l'auteur, à cause de la pureté de son dessin.] — J. CODINA Y FORMOSA : Libre dels ensenyaments de bona parlería. [Extraits de la traduction catalane du *Trésor* de Brunetto Latini, d'après un manuscrit du séminaire de Barcelone. D. Antonio de Bofarull en avait déjà publié un court fragment, dans ses *Estudios de la lengua catalana*, Barcelone, 1864.] — JOAQUÍN MIRET Y SANS : La casa de Montcada en el vizcondado de Bearn *(suite)*.

N° 5. — F. CARRERAS Y CANDI : Palomas y palomares en Cataluña durante la edad media. [Mémoire très documenté sur l'élevage des pigeons et sur les pigeonniers dans les pays catalans au Moyen-Age.] — A. GIMÉNEZ SOLER : Notas para la historia de las costumbres privadas en la edad media. — C. PARPAL Y MARQUÉS : Menorca feudataria. — JOAQUÍN MIRET Y SANS : La casa de Montcada en el vizcondado de Bearn *(suite)*. — J. CODINA Y FORMOSA : Libre de ensenyaments de bona parlería *(suite)*.

N° 6. — M. AGUILÓ Y FUSTER : « Ballesta. » [Article *ballesta* extrait du lexique inédit de la langue catalane de feu Mariano Aguiló y Fuster.] — F. CARRERAS Y CANDI : Palomas y palomares en Cataluña durante la edad media *(suite)*. — JOAQUÍN MIRET Y SANS : La casa de Montcada en el vizcondado de Bearn *(suite et fin)*. — J. MAS Y DOMENECH : Notes historiques del Monestir de Santa Maria de Valldonzella. — J. CODINA Y FORMOSA : Libre dels ensenyaments de bona parlería *(suite)*.

N° 7. — F. CARRERAS Y CANDI : Un llibre de geomancia popular del sigle XIII. [Extraits d'un manuscrit des archives de la cathédrale de Barcelone en catalan provençalisé que l'éditeur date du XIIIe siècle.] — JOAQUÍN MIRET Y SANS : Documentos inéditos del condado de Besalú. — F. CARRERAS Y CANDI : Palomas y palomeras *(suite)*. — J. CODINA Y FORMOSA : Libre dels ensenyaments de bona parlería *(suite)*.

N° 8. — F. CARRERAS Y CANDI : Palomas y palomeras *(suite et fin)*. — J. CODINA Y FORMOSA : Libre dels ensenyaments de bona parlería *(suite)*.

Ces huit premiers fascicules font très bien augurer de ceux qui les suivront. Nous demanderons seulement à M. Miret y Sans, le savant secrétaire de l'Académie, qui est un excellent paléographe, de surveiller de près la correction et la ponctuation des documents qui, parfois, laissent un peu à désirer. — A. M.-F.

Revista de Extremadura.

Mai 1901. PUBLIO HURTADO : Supersticiones extremeñas. [Continue dans les n^os de juillet, août, octobre, novembre, décembre 1901, janvier et juin 1902.] — DANIEL BERJANO : Poetas placentinos contemporáneos de Lope de Vega. *(Suite.)* [Citations intéressantes. Termine

dans le numéro suivant.] — **Juin 1901.** M. ROSA DE LUNA : Ruinas protohistóricas de Logrosán, Santa Cruz y Solana de Cabañas. — EUGENIO ESCOBAR PRIETO : Don Nicolás de Ovando. — VICENTE PAREDES : La Catedral de León. — **Juillet.** EUGENIO ESCOBAR PRIETO : Don Nicolás de Ovando. *(Fin.)* [Réfutation de quelques erreurs historiques au sujet de ce personnage.] — NICOLÁS IZQUIERDO HERNÁNDEZ : Algo sobre el habla popular de Extremadura. [Indications très intéressantes.] — **Août.** MATÍAS R. MARTÍNEZ : Coria. [Étude épigraphique.] — VICENTE PAREDES : Excursión á Cáparra. — **Septembre.** MATIAS R. MARTÍNEZ : Coria. *(Suite.)* — M. ROSA DE LUNA : Confesiones. [A propos des *Cartas marítimas* de Juan Ortiz del Barco.] — LUIS R. MIGUEL : Las Jurdes. [Notice historico-géographique.] — **Octobre.** JOSÉ BENAVIDES : Historia del portazgo de Plasencia en los siglos XIV y XV. [*Suite.* Continue dans le n° de mai 1902.] — M. RIVAS MATEOS : Una excursión á Sierra de Gredos. — CAYETANO RODRÍGUEZ : Amistades luso-hispanas. — JOSÉ GARCÍA MORA : Maravillas y arcanos de la música. — **Novembre.** GABRIEL LLABRÉS : El Fuero de Trujillo. [Publication de ce *fuero* octroyé par Alphonse X en 1256, avec sa confirmation par Jean Ier.] — FELIPE TRIGO : La Toga. [Étude sociologique sur la criminalité.] — **Décembre.** VICENTE PAREDES : Datos para los cervantistas *(Suite) :* Los Quijadas de Esquivias. — R. GARCÍA-PLATA DE OSMA : La mi nochegüena. [Chants populaires recueillis près d'Alcuéscar.] — **Janvier 1902.** R. DE L. : Monumento á Extremadura (apunte bibliográfico). — EDUARDO H. PACHECO : Apuntes de geología extremeña *(suite).* — **Février.** — VICENTE PAREDES : Nuevas inscripciones extremeñas. — **Mars.** JOSÉ MARTÍ Y MONSÓ : Alonso González Berruguete ; el Retablo de la iglesia de Santiago en Cáceres. — VICENTE PAREDES : Carta Puebla del medio lugar de Aldeanueva del Camino. — EDGARDO DE AMARANTE : El judío errante. — R. GARCÍA-PLATA DE OSMA : Rimas infantiles. [Chants populaires recueillis à Alcuéscar.] — **Avril.** CROTONTILO : Un endemoniado; contribución al estudio de las Supersticiones extremeñas. — CARLOS GROIZARD Y CORONADO : Don Pedro López de Miranda. [Étude historique.] — J. SANGUINO Y MICHEL : Por Alcántara y Brozas ; excursión artística. [Finit dans le n° suivant.] — **Mai.** MATÍAS R. MARTÍNEZ : Badajoz á través de la historia patria. — **Juin.** M. ROSA DE LUNA : Excavaciones en la Sierra de Santa Cruz. — LUIS HERMIDA : El alboroque de boda (costumbres extremeñas). — SERGIO PESADO BLANCO : Termas de Montemayor. [Étude épigraphique.]

2 mars 1903.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS
G. CIROT, *secrétaire ;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux. — Imprimerie G. GOUNOUILHOU, rue Guiraude, 11.

Vol. V. Avril-Juin 1903 N° 2.

NOTES IBÉRIQUES[1]

II

LA THALASSOCRATIE PHOCÉENNE

A PROPOS DU BUSTE D'ELCHE

Salammbô ou Carmen? phénicienne ou gréco-ibérique? Je ne veux pas prononcer un jugement sur la question de l'origine de la célèbre « dame d'Elche ». Je désirerais seulement indiquer comment l'influence grecque a pu s'exercer directement dans le pays où cette dame a reçu le jour.

La domination carthaginoise sur les côtes d'Espagne a été précédée par une thalassocratie phocéenne. Nul doute n'est plus possible à ce sujet[2]. Mais cherchons les dates auxquelles elle a commencé et pris fin.

Les Phocéens ont pénétré dans les eaux espagnoles aux environs de la date à laquelle ils fondèrent Marseille (600-593 avant notre ère)[3]. En Bétique, ils connurent le roi Arganthonios[4], qui régna, dit-on, quatre-vingts ans et qui mourut

1. Cf. *Bulletin hispanique*, t. IV, 1902, p. 12-19.

2. Depuis l'article de Théod. Reinach sur *la tête d'Elche au Musée du Louvre*, dans la *Revue des Études grecques*, t. XI, 1898, p. 39-60. Le mémoire de Zorn, *Ueber die Niederlassungen der Phokäer an der Südküste von Gallien*, Kattowitz, 1879, est insignifiant.

3. On trouve les dates de 600, 597, 593; cf. Busolt, t. I, p. 285, n. 5. — Qu'il ne faut pas reculer la fondation jusqu'au moment de la chute de Phocée, c'est ce qui m'a toujours paru surabondamment prouvé par Dederich, *Rheinisches Museum*, t. IV, 1836, p. 99 et suiv.

4. Je crois bien, sinon à la longévité, du moins à l'existence d'un roi de Tartessus ayant accueilli et protégé les Grecs, et je ne puis pousser le scepticisme jusqu'à dire, avec Meltzer (*Geschichte der Karthager*, t. I, 1879, p. 168), qu'il n'est que « le représentant de la période philhellénique de l'histoire de Tartessus, période

vers 541-540[1]. C'est donc entre 620 et 540 qu'ils débarquèrent pour la première fois sur les rivages de Tartessus[2].

Est-ce après, est-ce avant la fondation de Marseille? J'ai peine à croire que ce soit après. — Entre l'âpre Ligurie et la divine Bétique, l'hésitation n'était point possible. Celle-ci était la terre fabuleuse des métaux, des bestiaux innombrables, des moissons prodigieuses. C'est vers elle que se sont portées d'abord les convoitises de tous les peuples : Tyriens, Grecs, Carthaginois, Romains. Au VIIe siècle, Tyr avait abandonné les mers occidentales, Carthage s'en approchait. Les Grecs essayèrent d'y arriver bons premiers. Colaeus de Samos vint à Tartessus vers 630[3] et y fit des bénéfices énormes : la Grèce entière acclama sa victoire commerciale[4]. En ce moment, il

close par l'arrivée des Carthaginois». Sur les rois de la dynastie à laquelle appartenait Arganthonios, cf. Justin, XLIV, 4. — Hérodote fait vivre Arganthonios pendant cent vingt ans; Anacréon lui donnait cent cinquante ans (Pline, VII, 154; Strabon, III, 2, 14; cf. Appien, *Iberica*, 63); d'autres, jusqu'à trois cents ans (Silius Italicus, III, 398, peut-être d'après Posidonius). Cette période de trois cents ans pourrait correspondre à la durée de la dynastie qui finit, je crois, à Arganthonios, ce qui la placerait de 840 à 540; mais il faut tenir compte aussi du fait que les Turdétans, héritiers des gens de Tartessus, avaient des annales poétiques, où ils augmentaient volontiers le nombre des années ou comptaient par des «années» sans doute beaucoup plus courtes que les années ordinaires : cf. Strabon, III, 1, 6 (d'après Posidonius?): Τῆς παλαιᾶς μνήμης ἔχουσι ...ἑξακισχιλίων ἐτῶν, ὥς φασι, et c'est à ces traditions indigènes qu'il faut rattacher et les renseignements de Posidonius et ceux de Justin. — Le nom d'Arganthonios (signifiait-il «roi de l'argent» dans la langue indigène?) a pu parfaitement être un nom propre, le radical *argant, arganth, argent,* étant un des plus répandus dans l'onomastique et la toponomastique de l'antiquité et en particulier des pays occidentaux. — Nous suivons pour les dates la chronologie de Busolt (t. II, p. 459 et 753); on peut s'en séparer à 5 ans près, mais le rapport des dates entre elles, qui est le principal, est fixe.

1. Hérodote, I, 163: Ἐτυράννευσε δὲ Ταρτησσοῦ ὀγδώκοντα ἔτεα, ἐβίωσε δὲ (τὰ) πάντα εἴκοσι καὶ ἑκατόν. Le renseignement de Pline (VII, 156) ne me paraît pas emprunté à Hérodote : *Arganthonium Gaditanum octoginta annos regnasse prope certum est: putant quadragesimo coepisse;* cf. Valère-Maxime, VIII, 13, ext. 40, qui se sert exactement des mêmes expressions que Pline. Je me demande si la source première de cette tradition n'est pas Hécatée de Milet.

2. Je tiens à ne pas préciser, car, si l'on ne peut pas placer ailleurs Arganthonios, il est impossible de dire à coup sûr quelle était sa ville principale. Pline (VII, 156; cf. Valère-Maxime, VIII, 13, ext. 4) dit, en dehors de Posidonius et d'Anacréon : *Arganthonium Gaditanum;* Silius (III, 396, d'après Posidonius, cf. Strabon, III, 2, 14) dit: *Carteia;* Appien (*Iberica,* 2 et 64) dit: *Carpessus,* qui est dans sa pensée et à ces deux endroits la même chose que Carteia, et il est bien probable qu'Arganthonios régnait sur ces deux villes et plus loin, dans les terres et le long de la Méditerranée; cf. p. 106, n. 4. Je ne parle ici que des textes mentionnant le royaume d'Arganthonios; sur les différentes identifications de Tartessus, cf. Movers, *Die Phœnizier,* t. II, IIe p., 1850, p. 594-614; et, contre lui, Unger, qui croit à l'existence d'une ville de ce nom (*Philologus,* supp. IV, 1884, p. 216-217).

3. Date acceptée par Busolt, t. I, p. 285

4. Hérodote, IV, 152.

n'y avait, entre Cadix et Carteia, que des Barbares : la voie était libre pour les Grecs. — C'est alors, je crois, que les Phocéens se présentèrent à leur tour dans le détroit de Gibraltar : ils venaient d'inaugurer les vaisseaux à cinquante rames et les longs voyages sur mer[1]. Où porter avec plus de profit leur marine hardie et résistante, si ce n'est vers « les sources de l'argent »? — Je placerai donc volontiers leur débarquement dans l'extrême sud de l'Espagne entre les années 620 et 600.

Arganthonios y était le seul maître. Il aimait les Grecs. Tous ces rois de la Bétique ont été des pacifiques et des intelligents. Il leur offrit des terres.

Mais les Phocéens refusèrent[2]. Aucune colonie ne fut fondée dans l'admirable région du Guadalquivir. En revanche, Marseille fut établie entre 600 et 593, chez les sauvages Ligures. Les Phocéens perdaient terriblement au change. — Il faut qu'il y ait eu une raison impérieuse pour les écarter de Carteia et de Cadix, et des Colonnes d'Hercule, et pour les rejeter, comme vers un pis-aller provisoire, dans la mer de Toscane.

Cette raison, c'est sans doute l'intervention de Carthage. C'est vers cette date qu'elle a dû jeter son dévolu sur Cadix, supposée fille de Tyr comme elle. Peut-être ne s'y est-elle pas dès lors établie à demeure. Mais elle a rappelé à ses habitants la parenté, vraie ou mythique, qui les unissait à elle[3]; elle s'est arrangée, par un traité ou autrement, à interdire aux Phocéens tout commerce ou au moins toute colonie au delà des colonnes d'Hercule[4].

Je ne crois pas, cependant, qu'elle ait été assez forte, vers 600, pour leur couper toutes les relations avec les indigènes de Carteia et de Cadix, sujets du roi Arganthonios. Plus d'un Phocéen séjournait auprès de ce dernier : s'il n'y eut pas de ville fondée dans la région de Tartessus, il y eut du moins un groupe d'amis ou d'hôtes du roi[5]. Il demeura, par leur inter-

1. Hérodote, I, 163.
2. Hérodote, I, 162.
3. Cf. Justin, XLIV, 5, sur les liens de consanguinité entre Cadix et Carthage.
4. Cf., dans le traité de Carthage avec Rome : Μὴ λῃίζεσθαι ἐπέκεινα (Μαστίας Ταρσηίου) Ῥωμαίους μηδὲ ἐμπορεύεσθαι, μηδὲ πόλιν κτίζειν (Polybe, III, 23, 4).
5. Appien, *Iberica*, 2 : Ἕλληνές τε ὁμοίως, ἐς Ταρτησσὸν καὶ Ἀργανθώνιον Ταρτησσοῦ βασιλέα πλέοντες, ἐμμεῖναι καὶ τῶνδέ τινες ἐν Ἰβηρίᾳ.

médiaire, en relation avec Phocée même : quand les Perses menacèrent la Lydie et les cités grecques, il envoya de l'argent à la ville pour qu'elle se bâtît des murailles[1] (entre 549 et 541??).

Mais si les Phocéens avaient laissé aux Carthaginois le privilège de la route directe des gisements métalliques, qui était par Cadix et le Guadalquivir, ils tentèrent d'arriver par d'autres voies à ce but éternel des ambitions commerciales[2] : ils s'installèrent à l'entrée des vallées côtières de la Méditerranée, qui font brèche dans cet énorme bloc de minerais qu'était, disait-on, le noyau central de l'Espagne[3].

1. Hérodote, I, 163 : Ὁ δὲ πυθόμενος τὸν Μῆδον παρ' αὐτῶν ὡς αὔξοιτο, ἐδίδου σφι χρήματα τεῖχος περιβαλέσθαι τὴν πόλιν. Il y a, cependant, plusieurs difficultés à rapporter cette anecdote à l'expédition d'Harpagos (voyez ce que dit à ce sujet Radet, *La Lydie et le monde grec*, 1892, p. 211), et je me demande s'il ne s'agit pas de quelques menaces faites contre Phocée par Crésus ou par un de ses prédécesseurs : la date pourrait donc être reculée de beaucoup au delà de l'année 540. Voyez, sur ces guerres, Radet, p. 194 et suiv.

2. Cela a été bien montré par Th. Reinach, p. 53.

3. Sans parler de leurs établissements au nord de l'Èbre, qui visaient d'autres routes et d'autres gisements. — De traces de commerce hellénique dans la région pyrénéenne, je ne trouve que les suivantes chez Aviénus :

1° *Callipolis*, qu'il place (514-519) entre l'embouchure de l'Èbre et Tarragone; mais Müllenhoff, redressant ici les expressions du périple, identifie Callipolis et Barcelone : *Die Schilderung der Lage von Callipolis passt volkommen auf Barcino* (I, p. 172); C. Müller, au contraire, accepte le texte, et place Callipolis au cap Salou (*Philologus*, t. XXXII, 1873, p. 118).

2° *Pyréné*. Voici le texte (558-560) : *In Sordiceni caespitis confinio | quondam Pyrenae latera civitas diti flaris (laris?) | stetisse fertur : hicque Masiliae incolae | negociorum saepe versabant vices.* Comme, dans toute cette région, Aviénus ne mentionne aucune des colonies de Marseille, ni Rhodé ni Emporium, on a supposé que ce nom de Pyréné dissimule une de ces deux villes, et, probablement, celle d'Emporium, traduit par Aviénus en *vices negociorum* (Christ, *Avienus*, 1868, p. 261, *q. n. v.*, et d'après lui, Unger, *Philologus*, suppl. IV, 1884, p. 261). Cela est fort ingénieux. Mais est-il prouvé qu'Emporium existât dès ce temps-là? Aviénus ne l'aura-t-il pas omis pour le même motif qu'il a omis Rhodé et Agde, parce que les Marseillais n'avaient pas encore fondé des colonies? Pourqupi Aviénus n'aurait-il pas mentionné Pyréné-Emporium plus haut lorsqu'il décrit (544-547) la région du golfe de Rosas? Sa ville de Pyréné n'est-elle pas plutôt au nord qu'au sud du cap Creux? L'expression de *negotia, negotiandi*, n'est-elle pas habituelle à Aviénus (100, 114)? Hérodote, dont la source est contemporaine du périple, ne connaît-il pas la ville de Pyréné (II, 33)? N'est-il pas remarquable qu'Hécatée, lui aussi un contemporain de ce périple, ignore précisément Emporium, Rhodé, Agde et les mêmes villes que lui?

Si Aviénus ne parle pas de ces cités, dites-vous, c'est une erreur ou une lacune de sa part, car elles existaient au IVe siècle. Mais savez-vous si le périple n'est pas antérieur de cent ans à leur fondation? Vous n'avez sur tous ces rivages qu'une demi-douzaine de textes, à date indécise, flottant l'espace de plusieurs siècles, et vous voulez les détruire ou les corriger l'un par l'autre? Ces misérables textes sont les seuls lambeaux qui ont survécu de l'histoire de ces pays depuis 620 jusqu'en 220. Pouvez-vous supposer que, dans ces trois ou quatre siècles, il n'y ait pas eu des changements innombrables dans la géographie politique du rivage? Voyez ce qui s'est passé en Sicile ou dans la Grande Grèce. Les rivages de l'Espagne ont vu se succéder toutes les thalassocraties méditerranéennes et toutes les invasions continentales. La même rade utile a

On les vit trafiquer près de l'embouchure de l'Èbre[1], s'arrêter près de celle du Jucar[2]. Et, ce qui fut beaucoup plus grave, ils bâtirent une vraie ville, Mainaké[3], près de l'em-

été occupée tour à tour par les Carthaginois, les Grecs ou les Ibères, abandonnée et reprise peut-être à chaque génération. Cela, évidemment, complique d'une façon effrayante la science des textes anciens. Mais nous ne sommes pas pour faire de la science facile.

La vérité est que le rédacteur du périple d'Aviénus a décrit ces rivages au moment précis, le jour où il les a vus, et non pas, *summatim*, tels qu'ils pouvaient se présenter dans l'espace indéterminé d'un siècle d'autrefois. Si son témoignage vous paraît surprenant, ce n'est pas parce qu'Aviénus a changé le texte, c'est parce que les temps ont changé.

Je m'en tiens donc, le plus possible, au document que j'ai sous les yeux. Au nord des Pyrénées, dans une des anses admirables de Cerbère, de Port-Vendres, de Banyuls ou de Collioures, se trouvait, vers l'an 500, un grand marché indigène que visitaient les Grecs et qu'ils appelaient *Pyrene*. Unger rectifie le texte ainsi (de même que Holder):

Quondam Pyrenae latera [juxta et insulam,
Alte tumentem] civitas, etc.,

sous prétexte qu'il y a une île près d'Emporium. Mais, dans le port de Collioures, vous avez l'îlot de Saint-Vincent, et, au lieu de *insulam*, qui vous empêche d'écrire *jugum* ou *prominens*, ou n'importe quoi? N'oublions pas, enfin, que tout ce coin du Roussillon a été extraordinairement visité dans l'antiquité, et que les rendez-vous d'indigènes y ont abondé: *Iliberris*, « la ville-neuve » (Elne, cf. *Bulletin hispanique*, 1902, p. 12), *Caucoliberis*, qui a dû signifier le « marché-neuf » ou quelque chose d'approchant (c'est aujourd'hui Collioures, cf. Alart, *Géographie historique des Pyrénées-Orientales*, 1859, p. 53 : une des meilleures monographies de ce genre que je connaisse), *portus Veneris* (Port-Vendres), *Cervaria* (Cerbère). Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que, au VIe siècle, il ait existé dans ces parages, sous le nom de Pyréné, un important lieu de foire et d'échanges, entre Grecs et Barbares?

1. Aviénus, 491, place ici un nom de localité grecque : *Ad usque cassae [C] herronesi terminos*. A rapprocher de Strabon, III, 4, 6, qui nomme la localité de Χεῤῥόνησος comme ville, et (plus hypothétiquement) d'Hécatée de Milet, fr. 16 : Ὕοψ πόλις..., ἐν Ἰβηρίᾳ χεῤῥονήσου (Étienne de Byzance): Los Alfaques au sud de l'Ebre (Müllenhoff, p. 169; cf. Reinach, p. 56); Peñiscola (C. Müller, p. 117; Unger, p. 252). — L'idée d'Unger (p. 275), qu'il faut chercher les localités indiquées par Hécatée du côté de l'étang de Thau, me paraît inadmissible.

2. Aviénus, 476-477 : *Hemeroscopium quoque habita[ta] pridem hic civitas*. Identifié avec Denia par Müllenhoff (I, p. 161) et bien d'autres; mais Reinach a très bien montré (p. 45) qu'Héméroscopium doit être cherché plus au nord, peut-être à Cullera près de Valence. Il doit y avoir, en effet, une lacune dans le texte de Strabon relatif à cette ville (III, 4, 6).

3. Aviénus identifie complètement Malaga et Mainaké (426-427) : *Malachae flumen, urbe cum cognomine, Maeneace prior[e quae] vocata est saeculo*. Tout le monde paraît d'accord pour voir là une erreur d'Aviénus, due sans doute à une interpolation postérieure au texte du périple primitif : et cela, parce que Strabon (d'après Posidonius?) distingue avec une extrême netteté l'un et l'autre sites et reproche à quelques-uns de ses prédécesseurs de les identifier : Ταύτην (Μάλακαν) τινὲς τῇ Μαινάκῃ τὴν αὐτὴν νομίζουσιν, ἣν ὑστάτην τῶν Φωκαϊκῶν πόλεων πρὸς δύσει κειμένην παρειλήφαμεν, οὐκ ἔστι δέ · ἀλλ' ἐκείνη μὲν ἀπωτέρω τῆς Κάλπης ἐστί, κατεσκαμμένη, τὰ δ'ἴχνη σώζουσα Ἑλληνικῆς πόλεως, ἡ δὲ Μάλακα πλησίον μᾶλλον, Φοινικικὴ τῷ σχήματι (III, 4, 2). J'hésite, cependant, à propos de pays que nous connaissons si mal, et quand il s'agit d'une histoire répartie sur six siècles, à donner tort à Festus Aviénus sur le dire d'un écrivain postérieur de cinq cents ans à son périple. Il pourrait se faire que Malaga et Mainaké aient été la même ville, tour à tour phocéenne et punique, et qu'il y ait eu non loin d'elle un autre comptoir grec, phocéen ou marseillais, dont les ruines

bouchure du Guadalhorce, dans la région de Malaga. Cette rivière ouvrait, pour pénétrer aux mines, une voie presque aussi directe que celle du Guadalquivir[1] : c'est celle que suit aujourd'hui le chemin de fer de Malaga à Cordoue[2], lui-même héritier[3] d'une vieille route romaine. Malaga, Cadix, sont encore, et furent souvent rivales : les Phocéens dans la vallée du Guadalhorce, c'était la plus terrible concurrence qui pouvait menacer Carthage[4].

Ces établissements phocéens, s'ils ne sont pas contemporains de Marseille[5], ne lui sont postérieurs que de peu de temps. Je placerai leur création entre 593 et 540, date de la

auront été plus tard identifiées avec Mainaké. Quand on songe que moins de deux cents ans après la mort de Charlemagne, les Francs se trompaient sur l'emplacement véritable de son palais de Cassinogilum, on peut bien croire que les coureurs de rivages aient oublié le vrai site de Mainaké. C'est, d'ailleurs, une des choses qui s'oublient le plus vite, que l'exacte localisation d'un lieu historique. — Le Pseudo-Scymnus (146-147) place Mainaké près des Colonnes d'Hercule et en fait Μασσαλιωτικὴ πόλις. Cela peut vouloir dire, sans doute, que Mainaké a passé pendant un temps (reconstruite à la même place, ou plus loin) sous la domination marseillaise (après 480). Mais le périple de ce nom est un document tout différent de celui d'Aviénus, plein de spéculations hasardeuses et de conjectures rapides : le même Pseudo-Scymnus ne fait-il pas fonder Eléa (250) par les Marseillais et les Phocéens? — Étienne de Byzance place *(s. v.)* Μάκη ou Μαινάκη en Celtique, ce qui, dit justement Th. Reinach (p. 54), « est incompréhensible. »

1. Cordoue était, évidemment, le centre sinon de production, du moins d'entrepôt du bassin minier de la Bétique. Car on signale l'or dans cette ville, ou plutôt dans ses terres (Silius Italicus, III, 401), et à *Cotinae*, sur la rive droite du Bétis, et en aval (Strabon, III, 2, 3); l'argent à Castulo, Ilipa, Sisapo (Polybe, X, 38; Strabon, III, 2, 3 et 11); le cuivre également à *Cotinae* (Strabon, III, 2, 3). Toutes les montagnes qui forment la ceinture du Guadalquivir sont aujourd'hui encore l'une des deux grandes régions minières de l'Espagne.

2. Ne pas oublier, d'ailleurs, que, dans l'arrière-pays montagneux de Malaga, il y a κἀνταῦθα χρυσεῖα καὶ ἄλλα μέταλλα. Ajoutez, dans les eaux de Malaga, ταριχείας μεγάλας (Strabon, III, 4, 2). Le pays, à tous les égards, est à peine inférieur à la Bétique du Guadalquivir.

3. En partie seulement. La route romaine passait par Antequera.

4. Il est fort possible que l'installation des Phocéens dans la région de Malaga se rattache à leurs relations amicales avec Arganthonios. Ce dernier était dit « le roi de Tartessus », et Aviénus étend le domaine primitif des *divites Tartesii* bien au delà de Malaga, vers l'est, jusque vers le cap de la Nao (463; de même, Pseudo-Scymnus, 148; cf. Müllenhoff, t. I, p. 159; Reinach, p. 47). Je ne dis pas que les Tartessiens occupassent, sans solution de continuité, toutes les contrées maritimes, depuis le Bétis jusqu'au cap : mais il est fort possible que, de leur empire intérieur, de larges bandes de territoire soient venues rejoindre quelques régions utiles du rivage; ou, encore, qu'ils aient eu des territoires côtiers enclavés dans des possessions étrangères. De fait, Aviénus spécifie très nettement que les *Tartesii porrig*[*un*]*tur in Calacticum sinum*, qui est le rivage d'Estepona (424), et que l'île de la Lune, près de Malaga, est *Tartesiorum* [*ju*]*ris* (428). Là étaient donc peut-être des terres du roi Arganthonios; là peut-être celles qu'il offrit aux Phocéens, et celles qu'acceptèrent ceux qui demeurerent près de lui.

5. L'arrivée des Grecs à Pyréné est postérieur, semble-t-il, à la fondation de cette ville.

prise de Phocée par les Perses. C'est dans ce demi-siècle, mettons entre 593 et 549 [1], que j'intercalerai les quarante-quatre années de thalassocratie que les chronologistes anciens attribuaient à la marine de Phocée [2].

Je ne peux pas admettre que les Phocéens aient occupé les rivages de la Méditerranée occidentale sans livrer de rudes combats contre les Carthaginois. Ceux-ci, depuis 654-3, étaient installés à Iviça *(Ebusus)* [3], c'est-à-dire face au cap de la Nao, exactement à mi-chemin entre Marseille et Malaga. Pour être maîtres de cette route, qui leur était indispensable, les Phocéens devaient avoir raison de leurs rivaux. Les Carthaginois furent vaincus par eux, sans doute dans plusieurs rencontres, vers le temps où se fondait Marseille. Du cap de l'Aigle au Guadalhorce, les mers appartenaient à Phocée [4].

Vers le même temps, ou peu après, les Phocéens songèrent à l'autre bassin de la Méditerranée occidentale, celui de la mer Tyrrhénienne, où dominaient les Étrusques. Vers 560, ils s'installèrent à Alalia, en Corse [5], menaçant de là l'Italie et les mines de l'île d'Elbe. Un empire maritime se préparait pour eux dans les mers de l'Occident, avec trois points d'appui admirablement situés : Alalia, vis-à-vis le Tibre; Marseille, près du Rhône; Mainaké, près de la brèche qui menait au

1. La première de ces dates est la date la plus basse à laquelle on puissse placer la fondation de Marseille. Il est à remarquer que les quarante-quatre ans de la thalassocratie phocéenne s'achèvent au moment où Phocée devient sujette de Crésus.

2. Eusèbe, édit. Schœne, p. 226: *Ex Diodori scriptis breviter, de temporibus Thalassocratorum... Phokaei, ann. XLIV; Samii, ann...*

3. Timée *apud* Diodore, V, 16; Geffcken, p. 154.

4. C'est ainsi que j'interprète le texte fameux de Thucydide (I, 13): Φωκαῆς τε Μασσαλίαν οἰκίζοντες Καρχηδονίους ἐνίκων ναυμαχοῦντες, texte qui est peut-être le passage de l'historien grec qui a été le plus souvent discuté; voyez, notamment, dans ces dernières années: Meltzer, *Geschichte der Karthager*, t. I, 1879, p. 485; Sonny, *De Massiliensium rebus quaestiones*, 1887, p. 12 (qui regarde ce passage comme interpolé, solution par trop commode); Habel, *Wochenschrift für klassische Philologie*, 1888, col. 1283 et s.; Classen et Steup, édit. (4e) de Thucydide, 1897, p. 346 et s. (Steup a eu le tort d'abandonner l'explication donnée par Classen dans sa 3e édition, explication que je crois la meilleure); Clerc, *Les Phéniciens dans la région de Marseille*, 1901, p. 6. Le tort d'un certain nombre de commentateurs a été, en cette affaire comme en matière d'explication d'Aviénus, de croire qu'il n'y a jamais pu y avoir qu'une guerre entre Marseille et Carthage, et que c'est toujours à la même que les anciens font allusion. J'imagine, au contraire, que de 600 à 218, l'état de guerre fut normal entre les deux villes, avec des vicissitudes infinies.

5. Hérodote, I, 165.

Bétis; les trois vallées essentielles du monde occidental allaient tomber sous leur influence[1].

Mais, vers 540, Phocée fut prise par les Perses, et près de la moitié de ses habitants émigrèrent vers Alalia et les eaux italiennes.

Fait étrange, ils ne se rendirent pas à Mainaké, qui était, et de beaucoup, la région la plus riche, la plus fertile, la mieux située de toutes leurs possessions lointaines. C'est, nous dit Hérodote, parce qu'Arganthonios, le roi philhellène de Tartessus, était mort[2]. Ce qui signifie, je crois, ceci : que Carthage avait, dès lors, solidement occupé Cadix[3], que les terres et les mers de l'Espagne étaient moins sûres pour les Grecs qu'auparavant, que la dynastie des bons rois de la Bétique avait pris fin, et que les Puniques avaient commencé à tenir leur revanche sur leurs rivaux de Phocée.

Ils achevèrent leur œuvre cinq ans plus tard. Vers 535, Carthaginois et Étrusques décidèrent d'en finir. Ils unirent leurs flottes et, dans les eaux de la Sardaigne, attaquèrent les Phocéens. Ceux-ci s'attribuèrent la victoire. En réalité, ils perdirent tous leurs vaisseaux. Alalia fut évacuée. Les débris

1. L'importance de la navigation grecque dans les eaux espagnoles au VIe siècle est encore attestée par l'abondance, chez Aviénus, de noms géographiques d'origine hellénique; on les trouvera réunis chez Sonny (p. 69 et 70), qui les attribue, je crois, à tort, aux Marseillais.

2. Hérodote, I, 165. Le fait qu'Hérodote mentionne la mort d'Arganthonios à propos de l'immigration phocéenne à Alalia montre bien qu'il tient à expliquer pourquoi elle ne s'est pas dirigée vers l'Espagne.

3. C'est donc vers 540, et dans le temps même où les Perses conquéraient l'Ionie, que je placerai le retour offensif des Carthaginois en Espagne et la prise de possession de Cadix par leurs flottes. Il y a toujours eu, dans l'histoire de la Méditerranée, entre les faits de l'Orient et ceux de l'Occident, une corrélation qu'il serait puéril de ne pas reconnaître. — Je ne me dissimule pas, d'ailleurs, que la date de l'installation des Carthaginois à Cadix est à la fois la plus importante et la plus obscure de l'histoire de l'Espagne ancienne. Je donne ma solution comme une conjecture, et rien de plus. Elle est, du reste, appuyée par le texte de Justin (XLIV, 5), qui dit : *Post regna deinde Hispaniae* (c'est-à-dire après la fin de la dynastie indigène d'Arganthonios) *primi Karthaginienses imperium provinciae occupavere.* Justin ajoute que Cadix fut alors menacé *finitimis Hispaniae populis* (les Ibères? cf. p. 110, n. 4) et qu'elle appela Carthage, qui la sauva et l'annexa. Voyez, sur cette question, Movers, *Die Phœnizier*, t. II, 2e p., 1850, p. 602; Meltzer, t. I, p. 480 et 486; et, en dernier lieu, Atenstaedt, *De Hecataei Milesii fragmentis quae ad Hispaniam et Galliam pertinent*, Leipzig, 1891, p. 46 et s.

des fugitifs se réfugièrent à Marseille ou dans la Grande-Grèce[1]. La mer Tyrrhénienne fut rendue aux Étrusques, et Carthage devint ou redevint souveraine dans les eaux espagnoles.

C'est peu après cette date de 535 que je mettrai la destruction des comptoirs phocéens de l'Espagne, le reflux des Grecs dans Marseille, désormais isolée en Occident. Un voyageur a fait, au début du siècle suivant[2], une tournée de cabotage sur les côtes méditerranéennes, de Cadix à Marseille. Il les a décrites avec une extraordinaire précision. Or, partout où les Grecs s'étaient arrêtés ou établis, il n'a trouvé que des ruines ou des souvenirs. Tout le rivage est désormais évacué par les marchands helléniques[3].

Il est possible, au surplus, que Carthage n'ait pas été seule responsable de ces ruines. Elle avait, pour l'aider ou la remplacer dans cette besogne, des indigènes de l'Espagne, et notamment les Ibères, qui étaient ceux du nord-ouest de la péninsule

1. Hérodote, I, 166 et 167.

2. Toutes les fois qu'Aviénus parle d'un comptoir grec, sauf Marseille (vers 704), il emploie le passé : *Maeneace prior[e quae] vocata est saeculo* (427); *Hemeroscopium quoque habita[ta] pridem hic civitas* (476-477); *in quis et olim prisca Callipolis fuit* (513); de même Pyréné, *quondam* etc. (559); Arles, *Theline vocata sub priore saeculo* (690). — Je sais bien l'objection qui a été souvent faite : l'emploi du passé n'est pas l'œuvre du rédacteur primitif du périple, il vient d'un remanieur postérieur, il peut venir d'Aviénus lui-même. Et cela peut être vrai dans quelques cas. Je ne peux me décider cependant à généraliser cette règle, et à ne pas voir dans ces cas des exceptions assez rares. Si Aviénus ou l'un des remanieurs qui l'ont précédé avaient voulu rappeler que telle ou telle ville n'existaient plus de leur temps, ils ne se seraient pas servis du présent pour un si grand nombre de villes ou de peuples disparus après le VI[e] ou le V[e] siècle, par exemple : *Attollit inde se Sicana civitas* (479), cité qui existait, en effet, vers 500 (Hécatée, fr. 15), et qui n'est mentionnée nulle part ailleurs; Ilerda du Sud, *prima eorum civitas Ilerda surgit* (475); *urbs Massiena surgit* (451-452), que Carthagène a remplacée. Pour moi, et ce que je dis de l'Espagne est vrai de la Gaule, le périple, presque partout, nous donne l'état des rivages tels qu'ils se présentaient avant la colonisation marseillaise, après la ruine de la colonisation phocéenne, dans cette période (entre 535 et 480) de trouble et de désolation où Carthage s'emparait des eaux occidentales, et où les Ibères étendirent leurs ravages, leurs domaines et leur nom au nord de l'Èbre et au sud du Jucar. — Cf. aussi sur la confiance que mérite Aviénus, Martins Sarmento, *Ora maritima*, 2[e] édit., Porto, 1896, p. XV.

3. Plus j'examine, en effet, Aviénus, plus je souscris aux conclusions de Müllenhoff (I, p. 202) ou de Sieglin, ce dernier plaçant le périple vers 470. Déjà Uckert avait été frappé des rapports existant entre Hécatée et Aviénus (*Geographie*, II, 1[re] p., 1821, p. 246). — Entre autres adversaires du système de Müllenhoff, Unger (*Philologus*, suppl. IV, 1884, p. 198) rejette après 400 la date du périple, et voici pourquoi : le périple ne connaît que Pyréné comme ville marseillaise sur les côtes espagnoles, et Marseille possédait là Mainaké et Héméroscopium ; donc il a été écrit après la chute des colonies marseillaises, c'est-à-dire après 400. — Mais Unger ne distingue pas entre la thalassocratie phocéenne et la thalassocratie marseillaise, qui se placent à deux époques très différentes, séparées l'une de l'autre par la revanche de Carthage.

et qui habitaient entre le cap de la Nao et les Pyrénées[1]. Ces Ibères, bien différents des pacifiques habitants de Tartessus[2], étaient des guerroyeurs, brigands de terre et de mer. Ils paraissent s'être mis en branle, entre autres époques, dans la seconde moitié du VIe siècle, au moment même de la ruine de l'empire phocéen[3]. Ils ont tracassé plus d'une fois les Tartessiens et Cadix[4]. Ils ont été, pour beaucoup, la cause de l'abandon ou de la destruction des villes de tout le rivage méditerranéen de l'Espagne[5]. Ce fut peut-être sous leurs coups que disparut l'État d'Arganthonios. Carthage, si elle ne s'est pas alliée à eux, a profité du trouble qu'ils ont jeté entre le Jucar et le Guadalquivir. Elle a trouvé parmi eux, le moment venu, des mercenaires. Les Ibères ont combattu en Sicile, à la bataille d'Himère (480), sous les ordres d'un général carthaginois et contre les Grecs[6].

1. Les plus anciens textes sur l'emplacement des Ibères sont absolument d'accord pour les localiser dans cette région; voyez les fragments d'Hécatée (fr. 4-18), Aviénus (472, 474, 480), Hérodote (I, 163), Pseudo-Scymnus (vers 199, d'après Ephore?). — J'avoue hésiter seulement sur un point : il ne m'est pas absolument prouvé que les Ibères se soient primitivement étendus jusqu'au pied même des Pyrénées (Aviénus, 552).

2. Cela a été très bien indiqué par Reinach, p. 46-48 : « Les Tartessiens étaient infiniment plus civilisés et plus philhellènes que les Ibères, qui l'emportaient, en revanche, par leurs qualités militaires. » — Quelles différences ethniques et linguistiques séparaient ces deux groupes de populations? Nous ignorerons probablement toujours les premières. Les secondes seront peut-être connues le jour où l'on fera l'étude systématique et chronologique des noms de lieu. Je crois que c'est la langue des Ibères qui a fourni les *Iliberris* ou « ville neuve », nom qu'on rencontre depuis Auch jusqu'à Grenade, et dont l'extension correspond aux progrès successifs de la puissance de ce peuple. A-t-elle aussi fourni les *Ilerda, Ilipula* (« vieille ville »??), etc.; c'est fort possible. Mais 'Ελιβύργη, qui est très certainement le nom d'une ville tartessienne, ne peut-il être rapproché de ces noms-là (Hécatée, fr. 4)?

3. Il me semble que le temps du périple suit de très près celui des incursions ibériques hors de leur domaine propre, et que le document nous fait assister, en quelque sorte, à l'extension du nom d'Ibère (vers 247-248, 463, 473-474, 552, 613).

4. Macrobe, *Saturnales*, I, 20 : *Theron, rex Hispaniae citerioris, cum ad expugnandum Herculis templum* etc. Il est bien probable que cette attaque a été la cause directe, vers le temps de la mort d'Arganthonios, du recours désespéré de Cadix à Carthage. Cf., diversement, Movers, II, 2, p. 658.

5. Remarquez qu'Aviénus dit spécialement des deux villes qu'il appelle ibériques, l'Ilerda du Sud (475) et Sicana (479), qu'elles sont bien debout.

6. Hérodote, VII, 165. Au surplus, il ne serait pas impossible que, plus tard, peut-être passé 480, les Ibères se soient retournés contre les Carthaginois vaincus, et qu'ils aient de nouveau menacé ou peut-être même occupé Cadix (cf. Athénée, Περὶ μηχανημάτων, p. 9, Wescher; Vitruve, X, 13). On ne comprendra jamais bien cette histoire si l'on ne songe pas à ces constantes alternatives de thalassocraties et d'invasions. Il ne faut pas compter par siècles, mais par quarts de siècle, quand on veut la reconstituer. Et l'auteur des listes de thalassocrates (cf. p. 107, n. 2) avait raison dans sa manière de compter.

La chute de la thalassocratie phocéenne, correspondant aux incursions des Ibères, a donc été pour l'Espagne orientale une ère de très grands désastres, à la fois matériels et moraux. De l'alliance entre les Grecs de Phocée et les royautés accueillantes de Tartessus aurait pu naître une culture nouvelle et originale. Le triomphe de Carthage et les progrès des Ibères ont amené, pour un temps et sur ce point, un recul de la civilisation. Les choses ne changeront qu'après la bataille d'Himère (480). — Si la tête d'Elche est une œuvre hellénique d'entre 500 et 450, elle ne peut être due qu'à un métèque phocéen demeuré en terre barbare, enfant perdu de l'Ionie vaincue. Mais, je le répète, je ne veux point prendre parti dans les discussions que le buste a soulevées.

Camille JULLIAN.

ARGANTHONIOS ET LE MUR DE PHOCÉE

Voici, après avoir lu les pages qui précèdent, la conjecture que je propose relativement à la date de la construction des murs de Phocée avec l'argent d'Arganthonios. Il est hors de doute que l'expression τὸν Μῆδον désigne le grand empire iranien dont les Mèdes et les Perses furent successivement les maîtres. C'est bien Cyrus qui est mentionné dans le passage qui nous occupe. Mais alors nous nous heurtons aux invraisemblances et aux impossibilités qu'ont signalées tous les commentateurs. Je ne vois qu'un moyen d'en sortir. Hérodote s'est très souvent servi d'Hécatée et il ne l'a pas toujours mis en œuvre avec exactitude. Mon avis est que le renseignement sur Arganthonios provient d'Hécatée, et qu'Hécatée par les mots τὸν Μῆδον désignait le prince sous lequel la puissance mède atteignit son apogée, à savoir Cyaxare. Je rapporterai donc l'édification du rempart de Phocée à l'époque de la guerre entre Cyaxare et Alyatte (591-585).

Dans cette hypothèse, tout devient clair. Vers le début

du VIe siècle, Phocée, qu'aucun texte ne nous montre en lutte avec les rois de Sardes, leur était sans doute unie par des liens de commerce et d'amitié, probablement même par une de ces conventions, ὅρκια, συνθῆκαι, comme les Mermnades en ont signé tant d'autres avec les cités grecques de la côte. Sur ces entrefaites, éclate le différend entre Alyatte et Cyaxare. Les Mèdes viennent d'anéantir Ninive. Ils s'annexent toute la vallée supérieure du Tigre et pénètrent en Cappadoce. Leur flot menaçant bat la rive droite de l'Halys. On conçoit que ces foudroyantes conquêtes et, plus que tout, la destruction de l'empire assyrien aient frappé les imaginations grecques, pleines de la prestigieuse légende de Sémiramis. A peine remises de l'invasion cimmérienne, les villes d'Ionie voient un formidable orage s'amonceler sur les Hauts Plateaux. Est-ce qu'un appel des Phocéens à leur ami Arganthonios n'a pas alors toute sa raison d'être? Est-ce que la phrase πυθόμενος τὸν Μῆδον ὡς αὔξοιτο n'a pas ici toute sa valeur? Est-ce que, depuis l'apparition des Mèdes sur la frontière lydienne jusqu'à la bataille de l'éclipse qui met fin aux hostilités après une lutte ouverte de cinq ans, les Phocéens n'ont pas eu toute la latitude voulue pour informer Arganthonios de leurs craintes, recueillir ses subsides et fortifier leur cité?

Et comme la chronologie s'arrange! Vers 630, voyage de découverte de Colæos de Samos. Entre 620 et 600, arrivée des Phocéens à l'embouchure du Guadalquivir, relations avec les Tartessiens, fondation de comptoirs. Aux environs de 591, mission en Bétique, libéralités d'Arganthonios, construction du rempart de Phocée. J'incline à croire que la longévité fabuleuse attribuée au roi de Tartesse n'a été imaginée que pour faire tenir dans un même règne les événements compris entre l'exploration de Colæos et l'édification du mur phocéen faussement rapportée au temps de la conquête de l'Ionie par Harpage.

D'ailleurs, il en était sans doute du nom d'Arganthonios en Bétique comme du nom de Syennésis en Cilicie : il doit avoir été celui de tous les rois de la dynastie tartessienne. Ceci nous expliquerait que l'on ait fait régner jusqu'à trois cents ans l'ami des Phocéens.

GEORGES RADET.

UNE EXCURSION AU PAYS DES ÉPOPÉES

(Notes de voyage en Vieille Castille.)

... Il ne fait point jour encore quand nous quittons notre *fonda* de Burgos pour gagner l'auberge d'où part la voiture de Soria. Lorsque, de l'antique *Cal de Cantarranas,* où, selon la tradition, les Infants de Lara avaient leur demeure, nous débouchons sur la *Plaza Mayor,* j'aperçois vaguement l'énorme masse de la cathédrale, qui se dresse par-dessus les toits. La dentelle aérienne du *crucero* et des deux flèches ajourées est toute pailletée d'étoiles scintillantes qui s'accrochent en grappes aux clochetons et aux aiguilles. Le ciel est admirablement pur et l'air vif des hauts plateaux castillans présage une belle journée. En passant sous l'Arc de Santa María, pour gagner, sur la rive gauche de l'Arlanzón, le faubourg de la Vega, nous saluons les vieux juges de Castille, Lain Calvo, Nuño Rasura, Diego Porcellos, ainsi que le comte-roi Fernán González et Rodrigo de Vivar, dont les naïves statues et les noms héroïques protègent l'antique *Cabeza de Castilla.* Il n'est que juste de mettre sous leur invocation une excursion qui doit être pleine de leur souvenir.

Quoique l'heure fixée pour le départ approche, et que la diane éclate dans les casernes voisines, c'est à peine si l'auberge paresseuse semble s'éveiller. De temps à autre, cependant, un tintement de grelots, une ruade suivie de jurons sonores et la brusque apparition d'un falot indiquent que l'on procède aux préparatifs du départ. Dans l'ombre, que leurs cigarettes piquent par instants d'un point rouge, cinq ou six paysans, enveloppés dans leurs *mantas,* la *montera* enfoncée jusqu'aux oreilles, attendent, avec cette patience qui est l'une des vertus caractéristiques des Castillans, et à laquelle je m'exerce. Assis sur le parapet de la rivière, j'ai tout loisir d'assister à la lente

apparition de la cité, qui commence çà et là à sortir des ténèbres. Vers le levant, la ligne bleue des monts d'Oca s'enlève nettement dans la lumière grandissante de l'aube. Une lueur pâle blanchit bientôt les façades des casernes et du « *Salón* », tandis que, sur la rive gauche, les panaches des peupliers de la *Quinta* émergent de la masse sombre de la verdure. Les filets épars de la rivière, déshonorés pendant le jour par les lavandières, s'allument et luisent comme des coulées de vif-argent, entre les graviers où paissent des brebis.

C'est là, dans ce lit desséché et pierreux, dans cette « *glera* » de l'Arlanzón, que, par une matinée peut-être semblable à celle-ci, le Cid Ruy Diaz de Vivar, chassé par le roi Alphonse, et trouvant toute porte fermée à Burgos, vint dresser sa tente. « Mon Cid Ruy Diaz, » dit le vieux poème, « celui qui en bonne heure ceignit l'épée, fit halte dans la *glera* quand nul ne le voulut recevoir chez lui. Autour de lui il y avait une bonne compagnie. Ainsi fit halte Mon Cid, comme s'il eût été dans la montagne[1]. » C'est là encore que, pour célébrer ses noces avec D[a] Lambra de Bureba, Ruy Velázquez de Lara, seigneur de Vilvestre, fit dresser un grand château de bois *(tablado)*, contre lequel, lance en main, ses invités exerçaient leurs forces et rivalisaient de vigueur. « Une semaine avant que les noces ne s'achevassent, Roy Blasquez fit construire un *tablado* très haut, dans la *glera*, près de la rivière[2]. »

Et tandis que j'essaie de retrouver dans ma mémoire les termes de la vieille Chronique, il me semble assister à la dispute qui s'éleva entre Alvar Sánchez, cousin de la mariée, et Gonzalo González, le plus jeune des sept Infants de Lara, et entendre les injures homériques qui se croisent entre les deux *bandos*. « Et quand Gonçalvo Gonçalvez entendit cela, il en eut grand chagrin au cœur, et ne le put souffrir; il s'élança très bravement sur lui, et lui donna un si fort coup de poing sur le visage qu'il lui rompit les dents et les mâchoires, de sorte qu'incontinent Alvar tomba mort à terre aux

1. *Poema del Cid*, édit. Pidal, v. 58-61.
2. *Crónica general* de 1344, citée par Menéndez Pidal dans la *Leyenda de los Infantes de Lara*, p. 250.

pieds de son cheval... » Ce fut la première journée et comme le prologue d'une longue tragédie, dont nous retrouverons le souvenir au cours de notre excursion.

Les Juges de Castille, le Cid, les Infants de Lara!... Ces ombres épiques, que l'imagination évoque aisément dans l'aube indécise, sont bien ici chez elles. Mais comme la brume légère qui flotte sur les maigres filets de la rivière, elles se dissipent bientôt; la rêverie s'évapore avec la rosée. Voici, déjà, que le faîte de la cathédrale s'illumine d'une lumière dorée; d'un bout de la ville à l'autre, de Santa Gadea à San Lesmes, les clochers s'éveillent tour à tour et mêlent leurs carillons. Tout à coup, les notes aiguës des clairons déchirent l'air, et les petits fantassins en pantalon rouge commencent à manœuvrer sur cette même *glera*, où, bouhourdis en main, évoluaient déjà les Confrères de Santiago et les *Bofordadores* burgalais, renommés dans toute l'Espagne. La vie et la réalité reprennent possession de ce coin de terre, où, cependant, les morts me semblent plus vivants que les vivants.

L'heure du départ est enfin venue. On s'empile dans la misérable patache, et au milieu d'un tourbillon de poussière, parmi les coups de fouet, les ruades, le bruit de ferrailles, le frémissement des vitres, les apostrophes assourdissantes du cocher à « la. Coronela » ou à « la Preciosa », l'attelage s'ébranle, et part au galop par la plaza de la Vega et la calle de Madrid. Cette belle fougue se ralentit au passage à niveau ; elle se calme tout à fait aux premières pentes qui enserrent la vallée. Sur la gauche, voici la rustique promenade des *Pisones,* où le soleil d'automne est si tiède, et la route qui conduit à San Pedro de Cardeña. Cette route, je la suivais naguère, lors de mon premier pèlerinage à la terre du Cid, et je tâche aujourd'hui de tromper la longueur de l'ascension, en évoquant dans ma mémoire cette triste et noble solitude de Cardeña, d'où, hélas ! a disparu presque tout ce qui rappelait le Campéador.

Un tombeau anonyme, sur lequel gît un chevalier ridiculement accoutré, est censé être celui de Rodrigo de Vivar. Mais ce tombeau est vide. Les ossements du *más famoso Castellano,*

ainsi que ceux de Chimène (Rodrigue, qui l'eût cru!...), après des voyages et des aventures plus romanesques que celles chantées par Castro et Corneille, ont fini par échouer, lamentables pièces de musée, dans une vitrine, au milieu de la chapelle de l'*Ayuntamiento* de Burgos, pour faire, moyennant quelques réaux, l'admiration des touristes naïfs. La liste, complaisamment amplifiée, de ses descendants ou de ses lieutenants orne seule la muraille de l'église, où, de loin en loin, apparaissent quelques clients de Baedeker ou de Murray. Le vieux cloître abbatial a presque disparu sous les remaniements successifs; quelques arceaux à peine attestent encore l'antiquité de cette demeure. Quand je le vis la dernière fois, ce désert n'était troublé que par le chant nasillard d'un petit pâtre qui gardait ses chèvres et par le vol tournoyant de ramiers qui s'abattaient dans les lauriers. Et, malgré tout, le souvenir et le nom du Campéador emplissaient d'autant mieux cette solitude que rien n'en venait troubler le silence. Ce qui en fait l'intérêt c'est ce qu'on ne voit plus, et c'est avec le *Poème du Cid* en main, et non avec le Baedeker, qu'il convient de visiter désormais ces lieux augustes.

Au fond de cette faille, aux pentes verdoyantes, qui se creuse tout à coup au milieu du plateau semé de pierres bizarrement déchiquetées, s'élevait, au temps du Cid, le couvent de la reine D[a] Sancha, déjà vieux de plusieurs siècles. Il était protégé par une ceinture de forêts, et baigné par le ruisseau de *Karadigna,* sur les bords duquel était venu mourir le fabuleux Infant Théodoric. Ce fut en cet abri sauvage que le Cid, à la veille de son exil, cacha ce qu'il avait de plus précieux, sa femme Chimène et ses deux filles, Sol et Elvira. L'abbé D. Sancho devait veiller sur ce trésor. Au moment de quitter la terre de Castille pour l'aventureuse *correría* à travers le pays des Maures, l'exilé voulut revoir, une dernière fois peut-être, celles qu'il laissait exposées aux rancunes du roi. Cette scène des adieux, malgré la gaucherie du *joglar* inconnu qui la rédigea, est encore charmante de simplicité et de fraîcheur; dans la rude épopée de la *Reconquista*, elle jette une note de tendresse inattendue. Le héros, démesurément exalté depuis, y

redevient homme; son attendrissement, les larmes qui coulent de ses yeux, tandis qu'il tient en ses bras ses fillettes étonnées, rappellent infailliblement la scène classique d'Hector et d'Andromaque, que certes le trouvère burgalais ne soupçonnait pas. Ce fut au petit point du jour, nous dit-il, que le Cid, chevauchant avec sa mesnie, arriva de la *glera* de l'Arlanzón à San Pedro de Cardeña. « Les coqs chantaient à l'envi et l'aube voulait poindre quand le bon Campéador arriva :

Apriessa cantan los gallos e quieren quebrar albores
Quando lego a San Pero el buen campeador. »

L'abbé D. Sancho récitait les matines, aux premières clartés du jour. D[a] Chimène était là avec cinq honnêtes duègnes *(cinco duenas de pro)*, et elle priait pour « celui qui naquit en bonne heure ». Quand le Cid frappa à la porte et se fit connaître, « Dieu ! quelle joie pour le père abbé ! » Mais quelle joie surtout, mêlée de larmes toutefois, pour Chimène ! « Devant le Campéador Doña Chimène plia les deux genoux. Elle pleurait de ses yeux, et voulut lui baiser les mains : Merci, Campéador, en bonne heure vous naquistes; par de méchants intrigants vous êtes chassé de chez vous. Grâces vous soient rendues, ô Cid, barbe très accomplie ! Nous voici devant vous, moi et vos filles : elles sont infantes encore et en bas âge. » Cependant le Cid ému passait sa main sur sa belle barbe fleurie. « Et ses filles, il les prenait dans ses bras, et il les serra sur son cœur, car il les aimait fort. Il pleure de ses yeux et très fortement soupire : Ah ! Doña Chimène, ma femme très accomplie, comme mon âme même je vous aime ! Et maintenant, vous le voyez, il faut nous séparer de notre vivant. Je m'en irai donc, et vous, vous resterez ici. Plaise à Dieu et à sainte Marie que je puisse moi-même marier mes filles ! » Malgré sa peine, le héros n'oublie rien. Ses recommandations à l'abbé de Cardeña sont d'un homme avisé, qui sait comme il faut parler. « Pour un marc que vous dépenserez pour elles, j'en donnerai, moi, quatre au monastère. » Moyennant quoi, « l'abbé y consentit de bonne grâce, *otorgado gelo... de grado.* » — Mon Cid avait pris d'ailleurs ses précautions, sachant déjà que la guerre ne se fait

pas seulement avec du fer. Les 600 marcs empruntés aux juifs Rachel et Vidas, en échange de « l'or de sa parole », enfermé dans la trop fameuse malle de la *Sala Capitular*, allaient trouver bon emploi. Le lendemain, Martin Antolinez, « Burgalais accompli, » lui amène cent quinze cavaliers. « Mon Cid sourit en les voyant, et pense à chevaucher. » Aussi, le lendemain matin, après la messe solennelle, la petite troupe s'éloigne, gonfanons au vent. « Le Cid va embrasser Doña Chimène, Doña Chimène va baiser la main du Cid, en pleurant de ses yeux et ne sachant que devenir ; et lui se remettait à regarder ses filles... C'est ainsi qu'ils se séparent l'un de l'autre, comme l'ongle de la chair.

Asis' parten unos dotros commo la uña de la carne. »

Laissons le bon Campéador, par ces mêmes halliers que nous traversons, « aller son chemin, » passer les sierras de Covarrubias et de Miedes du Guadarrama, franchir successivement l'Arlanza, le Duero, pour tomber enfin dans la vallée du Henares sur Castejón, Guadalajara et Alcalá. Nous n'avons pas à le suivre au delà de ce cœur ou *riñon* de Castille, dont il n'avait plus que trois jours pour sortir...

Nous voici cependant au sommet de la côte. Nous la redescendons bientôt au galop, malgré des tournants inquiétants, encombrés de chariots en détresse, qui n'avancent qu'à grand renfort d'attelages de bœufs. Au fond, le joli village de Sarracín, avec des bouquets d'arbres et des eaux courantes. Nous quittons la route de Madrid pour suivre quelque temps les bords de l'Ausines. A quelques centaines de mètres de là, au bord de la route, s'élève une charmante maison ou *casa solar* de la Renaissance, à moitié ruinée. Elle est habitée en partie par des paysans et par des abeilles, dont les ruches sont installées sur les élégants balcons. C'est le *palacio* de Saldañuela, plus connu dans le pays sous une dénomination grossièrement expressive, où l'on veut voir une vague allusion aux fantaisies de la princesse d'Éboli ou d'une noble dame de Saldañuela. Quoi qu'il en soit, la Renaissance, qui a laissé tant de chefs-d'œuvre dans la région burgalaise, en offre peu

de plus intéressants que celui-ci, avec sa noble façade, son *patio* égayé d'une gracieuse fontaine, encore debout, et ses larges escaliers. Si le caprice de quelque opulent amateur ne s'en mêle, cette demeure innommable et qui n'a pas d'histoire[1] ne tardera pas à disparaître, comme tant d'autres, pour rentrer dans l'oubli définitif.

Le chemin, de plus en plus médiocre, monte peu à peu; la vue s'élargit; le *monte* ou hallier, riche en lapins et en perdrix, remplace les champs; les lignes harmonieuses de la sierra de la Demanda, à gauche, et les crêtes de Mamblas, à droite, commencent à se dérouler. Vers le midi, quelques échappées laissent encore apercevoir le vaste horizon bleuâtre de l' « *ancha Castilla* ». Dans un vallon sauvage, qui s'ouvre sur notre droite, voici les carrières d'Hontoria. On aperçoit les flancs écorchés des ravins, au fond desquels s'accumulent les éclats et les débris éboulés. C'est de là qu'est sortie, pierre par pierre, toute la cathédrale de Burgos. Pendant des siècles et des siècles, les chars à bœufs, aux roues grinçantes, ont parcouru ces sentiers raboteux, chargés de ces blocs éclatants et tendres que l'air durcit et que dore le soleil. Aujourd'hui encore, pour restaurer le beau *claustro bajo,* honteusement abandonné naguère, c'est à Hontoria que l'on revient puiser.

Un peu plus loin, vers Cubillo del Campo, un chemin se détache de la route à gauche, et conduit, à travers les landes, à l'église de San Quirce, ou Saint-Cyr. S'il faut en croire la tradition, l'abbaye de ce nom fut fondée au xᵉ siècle par le grand Comte Souverain, Fernán González, dont le souvenir, il est vrai, est partout dans cette région. Ainsi l'assure du moins un méchant buste illustré d'une inscription prétentieuse. La chapelle actuelle, de style roman, est des plus modestes : elle réserve toutefois aux archéologues de très intéressants sujets d'étude. Commencée au milieu du xiᵉ siècle, après la bataille d'Atapuerca (1054), elle fut terminée et consacrée en 1147. Quelques chapiteaux, très curieusement historiés, et, surtout, l'originale coupole en *media naranja* apportent des renseigne-

1. Voyez cependant *Ilustración esp. y americ.*, 30 sept. 1899, et *Boletín de la Sociedad de Excurs.*, 1ᵉʳ déc. 1899.

ments précieux à l'histoire de l'art roman en Castille. D. Vicente Lampérez en a su déjà tirer bon parti [1].

La route, qui a dépassé la cote de mille mètres, redescend maintenant en pente douce par Cuevas, Mazariego et Ortigüela, pauvres villages aux maisons grises et poussiéreuses, écrasées par de monumentales cheminées coniques, semblables à d'énormes verrues. A l'intérieur, le vaste entonnoir goudronné de ces cheminées abrite toute la famille, assise en rond autour du foyer, et l'enfume consciencieusement. Peu à peu, la vallée déploie plus largement à nos regards son immense tapis, tacheté des îlots sombres des bois et des touches blanchâtres des villages. Les sierras de la Demanda, de Neila, de la Umbria ou de Quintanar lui forment une ceinture pittoresque de rochers et de *pinares,* tandis que sur la droite, l'Arlanza, enrichi de tous les torrents du bassin, ronge le pied des escarpements à pic du Gayubar, où genévriers et chênes semblent monter à l'assaut. Plus près de nous, les mamelons de Mamblas *(mammulas)*, dont le nom scandalisait le bon Berceo [2], s'entr'ouvrent en face de l'éperon du Gayubar pour livrer passage à l'Arlanza, qui court vers Covarrubias. Cet ample plateau montagneux, si plein de lumière en ce moment, c'est l'*alfoz* ou Terre de Lara, témoin de tant de luttes, arrosé de tant de sang. Voici, à l'entrée, fièrement campée sur un rocher qui domine le pays à la ronde, la Torre de Lara, dont le *Consejo* de Burgos nomma longtemps l'*alcaïde,* puis le *Picón* ou *Peña* de Lara, au pied duquel s'abrite l'antique village qui conserve, aux dépens de Salas, le nom légendaire des sept Infants. Plus loin, pointent les clochers de Cascajares, de Jaramillo Quemado, de Barbadillo del Mercado; celui de Salas, chef-lieu actuel du district, se cache derrière un pli de terrain. La vue de cette haute vallée, même sans les souvenirs qui la rendent illustre, dédommage, par sa beauté tranquille, des incommodités du voyage. Nous dépassons bientôt Cascajares, où Fernán González, avec une poignée de braves, remporta sur des

1. Voyez : *La Abadía de S. Quirce, Ilustración esp. y amer.*, 30 sept. 1899.

2. *Non quissemos la villa en escripto meter,*
Ca no es nomneciello de mui buen parecer.
(*Vida de Santo Domingo*, 613.)

milliers de Maures une victoire dont le souvenir s'est conservé dans la *redondilla* populaire :

La rota de Cascajares
Es argumento evidente
Que vale más poca gente
Con Dios, que, sin Dios, millares.

A Barbadillo, nous quittons, sans essayer de déguiser notre satisfaction, le *coche* de Soria, qui, depuis six heures, nous secoue sans pitié.

Lara, Cascajares, Barbadillo, Salas de los Infantes..., nous voici de nouveau en pleine épopée. Dans cet amphithéâtre de montagnes se déroulèrent en effet presque toutes les scènes de la tragique histoire des sept Infants de Lara, qui, depuis l'aurore des lettres espagnoles jusqu'à nos jours, inspira tant de poèmes, de romances, de drames, de nouvelles, et que, hier encore, nous entendions chanter par un aveugle dans les rues de Burgos. Commencée sur la *glera* de l'Arlanzón, elle se continue et s'achève ici, après nous avoir entraînés un moment jusqu'à Cordoue. C'est à Barbadillo même,

En Barbadillo, en esa mi heredad,

que Ruy Velázquez le traître et Dª Lambra avaient leur château; ici cette dernière vint se réfugier, après l'affront reçu des Infants aux fêtes de Burgos, pour ruminer et exécuter sa vengeance. Du château, il ne reste plus trace, bien entendu, mais on peut se figurer, en examinant les lieux et en relisant la chronique, l'endroit où il devait s'élever[1]. Le village occupe, sur la rive droite de l'Arlanza, une terrasse qui s'abaisse en pente douce vers le sud-est, où elle forme une pointe ou *espolón,* qui se rapproche sensiblement de la rivière. De cet endroit on domine un petit pont pittoresque d'une douzaine d'arches, et le gué, où passent d'ordinaire cavaliers et troupeaux. L'autre angle de ce plateau est tourné vers le couchant, et surplombe la rive verdoyante du río Pedroso, qui, à peu de

1. Voyez, sur toute cette légende, le livre, si admirablement informé, de M. Ramón Menéndez Pidal, *La Leyenda de los Infantes de Lara.* C'est aussi le meilleur guide dans ce pays.

distance, se jette dans l'Arlanza. C'est en ce dernier point qu'une tradition locale place le palais de Velázquez; une rue porterait encore, dit-on, le nom de *Calle de Da Alambra,* mais je l'ai, pour ma part, vainement cherchée, et d'ailleurs le fameux *cubo* ou bastion de Burgos, du haut duquel cette même Alambra se serait précipitée, — plus de deux cents ans avant que ce bastion ait été construit, — nous fixe sur la valeur des traditions populaires. Comme « les ruines elles-mêmes ont disparu » et que, les documents faisant défaut, chacun est libre de laisser courir son imagination à sa guise, c'est plutôt sur la pointe ou angle de l'est, entre la rive et le chemin creux du pont, que j'aime à me figurer le manoir de Ruy Velázquez, séparé de la rivière par la *huerta* en pente et commandant le gué.

Et précisément, tandis qu'assis en cet endroit je reconstitue par la pensée la scène naïvement narrée par le chroniqueur, des gamins prennent leurs ébats sous nos yeux dans les eaux attiédies par la chaleur orageuse du jour. Ce tableau rustique et l'inconsciente impudeur des *pilluelos* me remettent aussitôt en mémoire le récit de la chronique, sous lequel on devine l'écho de quelque *Cantar de Gesta* perdu. Il jette en tout cas un jour curieux sur les mœurs du temps. — « Lorsque les sept Infants furent dans la *huerta,* Gonzalo González ôta tous ses vêtements, ne gardant que son linge de dessous *(los paños menores),* et ce à cause de la grande chaleur qu'il faisait. Il croyait que les Dames ne le voyaient point, parce qu'il en était loin, mais il se trompait, car Doña Lambra et ses duègnes l'apercevaient fort bien. Il prit son autour sur le poing, et alla le baigner. Et quand Doña Lambra le vit tout nu, elle en prit grande colère, et elle dit à ses duègnes: « Mes amies, ne voyez- » vous pas comme Gonzalo González s'est mis en vêtements de » lin? Je crois qu'il ne le fait que pour que nous nous enamou- » rions de lui. Par ma foi, je vous le dis, j'aurai grand chagrin » s'il échappe à la juste punition qu'il mérite. » Et ayant ainsi parlé, elle fit appeler un de ses hommes, et lui dit: « Va, » prends un concombre, remplis-le de sang; cours à la *huerta* » où sont les sept Infants, et lance-le sur la poitrine de Gonzalo » González (celui-là que tu vois avec l'autour sur le poing); puis

» reviens vers moi aussi vite que tu pourras. Ne crains rien, » car je te protégerai. » — Il est fait comme ordonne Lambra. Les Infants d'abord prennent la chose à plaisanterie, mais Gonzalo et Diago montrent à leurs frères la gravité de l'insulte. — « Alors tous saisissent leurs épées et se dirigent vers le palais. L'homme, en les voyant venir, s'enfuit vers Doña Lambra, qui le couvre de son manteau. Les Infants dirent alors : « Cet » homme nous a insultés, et nous voulons le punir. » Elle leur répondit qu'ils n'en avaient point le droit, car cet homme était à elle ; que s'il avait commis quelque faute, elle le ferait punir elle-même. Alors ils le saisirent sous ses yeux, et lui donnèrent un tel coup de poing, qu'il éclaboussa de sang les vêtements de Doña Lambra. Puis ils l'entraînèrent hors du palais où elle était, et lui donnèrent tant de coups d'épée qu'ils le tuèrent. » Sur ce, ils montèrent à cheval et s'en allèrent à Salas, leur domaine, emmenant avec eux Doña Sancha, leur mère.

On connaît la suite de cette lugubre histoire, le guet-apens tendu aux Infants par leur oncle Ruy Velázquez, de complicité avec les Maures, le massacre d'Almenar, la mission de Gonzalo Gustios, père des Infants, à Cordoue, et sa captivité dans le palais d'Almanzor, où on lui présente les têtes sanglantes, ses amours avec la princesse mauresque Zenla, la naissance de Mudarra, enfin l'arrivée de ce dernier en Castille, où il retrouve son père, aveugle et pauvre, et le venge, en tuant Velázquez et Lambra.

C'est dans ce bourg de Salas, que l'on aperçoit de la colline opposée à Barbadillo, que la légende place la scène de la reconnaissance entre le bâtard maure et son père. — « Et D. Mudarra González alla à la porte du palais et demanda où étaient D. Gonzalo Gustios et D[a] Sancha, et il baisa la main à Gonzalo d'abord, puis à Sancha. Il ôta son manteau et s'assit à leurs pieds, et D[a] Sancha le prit par la main, voulant le faire asseoir près d'elle, mais il dit : « Grand merci, Madame, je ne m'assiérai » point à vos côtés, car je ne suis pas encore chevalier. » Et D[a] Sancha le regardait tant qu'elle pouvait, car elle le trouvait très ressemblant à son fils Gonzalo González... » — Toute cette scène, en sa simplicité un peu fruste, est plus belle, à mon

sens, que la plupart des paraphrases qu'elle a inspirées depuis. Elle ne le cède en beauté tragique qu'à celle où le malheureux père, emprisonné, reconnaît, prend en ses mains et apostrophe chacune des sept têtes des Infants. Malgré l'adoucissement relatif des mœurs et les atténuations qu'ont pu y apporter les remaniements successifs, la barbarie des époques primitives apparaît encore dans le récit de la mort du traître, telle que la raconte la chronique, comme elle apparaît — et j'ose faire cette comparaison — dans les *Choéphores* d'Eschyle, cet autre drame de la vengeance et de la justice. Ruy Velázquez, traqué par Mudarra comme une bête fauve, est enfin atteint et vaincu: il gît à terre, le corps traversé par la lance. — « Alors Gonzalo Gustios vient en toute hâte: Mon fils, je t'en prie, ne le tue pas, mais conduis-le à ta mère, Doña Sancha, qui a rêvé qu'elle buvait son sang, afin que le songe s'accomplisse!... — Alors dit Don Mudarra: A Salas il n'entrera pas, mais qu'on le porte à Vilvestre, sa maison, et là, on lui fera justice. » — On le met donc sur une bête de somme, et on arrive ainsi à Vilvestre, tout au fond de la vallée, parmi les forêts de pins, entre Palacios de la Sierra et Canicosa. — « Et Don Mudarra González envoya chercher à Salas sa mère, Doña Sancha, afin qu'elle assistât à ces noces. Dès qu'elle fut avisée, elle arriva en grande hâte et avec grande joie. Lorsque Don Mudarra et Don Gonzalo Gustios apprirent qu'elle était tout près, ils sortirent pour la recevoir, en brandissant leurs bouhourdis et leurs lances, et en faisant grandes démonstrations d'allégresse. Aussitôt qu'il rencontra Doña Sancha, Don Mudarra lui baisa la main, puis ils se dirigèrent ensemble vers le palais, où ils mirent pied à terre. Alors Don Mudarra dit à Doña Sancha: Madame, voici le traître; faites le justicier comme bon vous plaît. — Le traître ferma les yeux et ne voulut pas la voir. Doña Sancha tourna les yeux vers l'endroit où il gisait; elle vit courir du sang, et dit: Loué soit Dieu! Grâces lui soient rendues pour la faveur qu'il m'octroie, car maintenant sera accompli le songe où je buvais le sang de ce traître! — Alors elle s'agenouilla à ses côtés pour boire de son sang, mais Don Mudarra González l'arrêta par le bras, la fit lever et dit: Madame ma mère, à

Dieu ne plaise que le sang d'un traître entre en un corps aussi loyal et aussi gentil que le vôtre ! Vous le tenez en vos mains : faites-le justicier. »

Sur ce, chacun des assistants propose un supplice raffiné, mais Doña Sancha tient à rester seule « juge de cette cause, *alcalle deste fecho* ». Elle fait donc suspendre le malheureux par les bras et les pieds à deux poutres dressées au milieu d'un champ, et tous les parents de ceux qui étaient morts à Almenar avec les Infants s'escriment à le déchiqueter à coups de flèches ou de lances, jusqu'à ce que les lambeaux du corps tombent à terre. On les enfouit sous « plus de dix charretées de pierres », et « encore maintenant, dit le chroniqueur, tous ceux qui passent par là, au lieu de réciter un *Pater noster,* lancent une pierre au monceau en disant : Que le Diable ait son âme ! Amen. »

Aujourd'hui, le voyageur, égaré dans les pinèdes de Vilvestre, y chercherait vainement le monceau sous lequel gisent les ossements du traître. Mais tout le pays, de Torre Lara au val d'Arabiana et de Barbadillo à la Laguna Negra, connaît l'antique légende, laquelle, chemin faisant, s'est développée, déformée, enrichie de détails nouveaux et bizarres. Pendant qu'un obligeant ami nous cherche un guide et des chevaux pour Santo Domingo de Silos, nous causons sur la place avec quelques *Alambrados :* c'est ainsi que les loustics des environs, qui ne dédaignent pas les à-peu-près, désignent les compatriotes de Doña Alambra (*alumbrados* = éméchés). L'un d'eux nous raconte la légende de la *Laguna Negra*, perchée là-haut, au sommet du pic le plus élevé de la *Sierra*, et dans les eaux sans fond de laquelle la mégère se serait précipitée. Un autre nous indique, au milieu de la paroi à pic du Gayubar, une touffe de verdure accrochée à une saillie du roc : c'est la *Huerta de la Mora*, et cette mauresque, cette mécréante, c'est toujours Doña Lambra. Ne dit-elle pas, en effet, dans un vieux romance :

Si de esto no me vengais,
Yo mora me iré á tornar?

Mais c'est surtout à Salas, dont les Infants portent toujours

le nom dans les plus anciens documents, que la légende, éparse ailleurs, s'est localisée. On n'y voit plus le château primitif aux sept salles symboliques *(salas)*, ni même celui que Mudarra le Vengeur avait fait reconstruire et dont Sandoval, en 1614, décrivait de bonne foi « les murs épais en grosses pierres de taille, et les tours percées de meurtrières à la mode antique ». Mais l'église actuelle prétend conserver les huit têtes des Infants et de leur précepteur, Nuño Salido, l'excellent augure, « *el que bien cato las aves.* » Déjà, dans la vieille chapelle, où, tout musulman qu'il était, il entra « pour faire ses prières », Mudarra avait pu les voir, suspendues comme ces chapelets de têtes grimaçantes qui ornent si bizarrement la voussure du portail intérieur et les corniches de Sta María de Burgos. Et cette vue lui avait arraché des larmes, *e parose sobre ellas llorando.* Nous ne les avons pas vues, mais comment notre scepticisme résisterait-il aux deux procès-verbaux que les magistrats de Salas firent dresser et authentiquer par-devant notaires, en 1579 et en 1846, et desquels il appert que les crânes et les cendres, enveloppés dans une étoffe qui tombait en poussière, sont conservés dans une niche murée? Pauvres têtes, fauchées aux champs d'Arabiana, portées livides à l'émir Almanzor et baisées par le vieillard captif, pas plus que les ossements de Rodrigue et de Chimène, elles ne devaient trouver le repos dans la mort. San Millán, Arlanza, Salas, sans parler de Cordoue, se les disputent depuis des siècles; plus heureuses du moins que ces débris héroïques, elles ont échappé au pilori postume et à la curiosité indécente des touristes.

Cependant les chevaux sont prêts. Notre guide nous presse, car des nuages menaçants se montrent vers le sud-ouest. Nous franchissons à gué l'Arlanza et commençons à contourner les dernières pentes orientales du Gayubar, pour prendre ensuite à droite, et suivre le sentier qui conduit à l'abbaye de Silos. Avant de nous enfoncer dans le vallon de Contreras, nous jetons un dernier coup d'œil sur le pittoresque cirque du haut Arlanza, la Campiña, qu'encadre admirablement la barrière des sierras. Le chemin capricieux se perd à chaque instant entre les buissons où dominent les genévriers. Le sol est entiè-

rement tapissé de lavandes, qui couvrent toutes les pentes de leur manteau violet pâle, nuancé par endroits de la pourpre des bruyères. Des vols de perdrix filent de sous les touffes d'*estepa* ou ciste odorant, tandis que les vautours mêlent infatigablement leurs cercles tranquilles au-dessus des crêtes. Quelques pâtres, coiffés de la *montera,* vêtus des *zajones,* sorte de tablier de cuir recouvrant les cuisses, paraissent les seuls habitants humains de ces solitudes alpestres. Bientôt, à un détour du chemin, la masse superbe du *Peñón de Carazo* se dresse en face de nous, comme pour nous barrer le passage. Sur ses pentes basses, d'innombrables troupeaux de moutons et de chèvres s'agitent et font des taches blanches, qui se déplacent lentement. Plus haut, l'immense *meseta,* où commencent à courir des nuages lourds, couronnent ces assises gigantesques. Le plateau est bordé dans toute sa longueur d'une muraille de roches lisses et à pic qui lui donne l'apparence d'une forteresse. Des ravins, profondément creusés, l'entourent et le défendent. Placé au centre du massif épais d'où l'on peut descendre rapidement dans les vallées de l'Èbre, de l'Arlanzón ou du Duero, Carazo a été, en effet, pendant longtemps une forteresse naturelle où les Musulmans se maintinrent obstinément, et l'un de leurs plus sûrs boulevards contre la Castille voisine. Quelques restes de tours, déjà mentionnées au XIIIe siècle et encore habitées au XVe, quelques pans de murs, visités par les aigles et les bergers, attestent seuls maintenant, sur le vaste plateau aérien, les luttes épiques qui ensanglantèrent ces âpres défilés. Le grand comte de Castille en délogea le premier les Maures :

A Carazo fue cercar,
Una syerra muy alta e muy firme castellar.

C'est par le siège de Carazo que l'antique poème de Fernán González, dont nous avons un remaniement, commence le récit de ses exploits [1]. Un siècle plus tard, au temps du Cid et d'Alphonse VI, le comte Gonzalvo Salvadores commandait les

1. *Poema de Fernán González,* au tome LVII de la *Biblioteca de Autores españoles,* de Rivadeneyra.

Torres de Carazo, qui conservèrent leurs *alcaïdes*, ou gouverneurs, au moins jusqu'au xve siècle[1].

Au hameau de Contreras, nous tournons à gauche et commençons à gravir un ravin sur le flanc droit duquel s'élève le sentier. Bientôt, toute trace de culture disparaît, les buissons deviennent plus serrés, les pins se mêlent aux genévriers, des lignes d'arêtes rocheuses percent le sol. Comme la nuit s'avançait en même temps que l'orage, nous nous engageâmes, espérant raccourcir, dans un chemin de chèvres qui ne tarda pas à se changer en véritable escalier. Lorsqu'après maints tâtonnements nous arrivâmes au col, l'obscurité était complète et l'orage prévu éclatait avec violence. Les éclairs, qui s'allumaient incessamment autour de nous, suffisaient sans doute à notre petit guide pour retrouver le chemin au milieu du fouillis entrevu des rochers et des pins, où nous laissions avec résignation nos montures se diriger comme bon leur semblait. Au bout d'une bonne heure de descente au milieu d'un véritable feu d'artifice et du fracas répercuté par les *peñas* environnantes, nous distinguâmes enfin une petite lumière au-dessous de nous. C'était Silos. Peu après, nous mettions pied à terre dans la cour de l'abbaye et prenions place à la table hospitalière et frugale des moines Bénédictins.

Les quelques jours passés à Silos devaient nous laisser d'aimables souvenirs. Cette solitude, perdue au fond des monts de Burgos, est un admirable séjour pour l'artiste ou l'érudit, et aussi un centre encore tout neuf autour duquel touristes et alpinistes peuvent varier leurs excursions. Qu'ils se hâtent cependant, avant que les théories banales des voyageurs « circulaires » l'aient envahie! Déjà, une route, qui affiche la prétention d'être carrossable, s'avance de Covarrubias : quelques kilomètres encore, et Silos recevra des hôtes arrivés autrement qu'à pied ou à cheval. Il paraît même que, dès à présent, les raffinés, qui aiment leurs aises, peuvent, en une petite journée à peine, aller, en voiture à bœufs, rejoindre la grand'route. Sauf accidents imprévus, mais non invraisemblables, révolutions, guerres civiles, etc., dans quelques années,

1. Dom M. Férotin, *Cartulaire de Silos*, p. 25.

ces cinq ou six kilomètres de route seront peut-être achevés, et l'excursion sera aisée... à moins que d'ici là l'incurie ou le manque d'argent ne laissent détruire la partie déjà construite.

Peu s'en est fallu que ces deux causes de ruine, trop puissantes, hélas! dans ce pays, n'aient fait disparaître à jamais, avec le cloître et le monastère, l'un des plus éloquents témoins de l'art et de la civilisation médiévale en Espagne. Il était déjà à moitié ruiné, comme Cardeña, Arlanza, Covarrubias ou Fres del Val, lorsque les Bénédictins de Solesmes l'achetèrent en 1881, et y envoyèrent une colonie. Celle-ci commença par solidifier le cloître et par réunir, au prix de bien des fatigues et des démarches, ce qui restait des archives dispersées, du trésor pillé, de la bibliothèque vendue. Elle fit plus encore : fidèles à l'esprit de leur ordre, les moines publièrent, avec l'autorisation et aux frais du gouvernement français, le Cartulaire de l'abbaye, source infiniment précieuse pour l'histoire de la Castille et de l'Espagne [1], et écrivirent l'histoire de Silos [2], dont la lecture est une utile préparation à cette excursion. S'ils n'ont pu rentrer en possession de toutes les pièces du trésor, dont quelques-unes parmi les plus belles — le *frontal* d'autel et les *arquelas* d'ivoire — font la richesse du Musée de Burgos, ils en ont du moins dressé le catalogue [3], à l'aide des anciens inventaires, de même qu'ils ont reconstitué, dans la mesure possible, celui de la bibliothèque. Il suffit de feuilleter ces doctes ouvrages pour se convaincre que Silos fut, au Moyen-Age, l'un des centres d'où l'art sous toutes ses formes, ainsi que les lettres et la tradition chrétienne, rayonnèrent avec le plus d'éclat sur l'Espagne. Ces âpres montagnes, dont l'accès est encore si incommode, ont abrité le frêle berceau de la civilisation et entretenu, selon l'expression du P. Flórez, l'étincelle cachée sous la cendre, *esta pequeña ascua conservada entre aquellas cenizas*. Ce que les héros, dont nous retrouvions tout à l'heure la trace à chaque pas, avaient commencé et rendu possible,

1. *Recueil des chartes de l'Abbaye de Silos*, par Dom Marius Férotin, bénédictin de Solesmes. Paris, Imprim. nation., 1897.
2. *Histoire de l'Abbaye de Silos*, par Dom Marius Férotin.
3. *L'ancien trésor de l'Abbaye de Silos*, par D. E. Roulin, bénédictin de Solesmes, Paris, Leroux, 1901.

les saints et les moines l'ont achevé. Nulle part la fécondité de cette collaboration, qui fit l'ancienne Espagne, n'est plus matériellement saisissable. Le plus ancien texte du Cartulaire est une charte de donation, du 3 juin 919, concédée au monastère (alors dédié à Saint Sébastien), par le comte Fernán González et sa femme, Doña Sancha. Nous y trouvons toute la topographie de Silos, encore aisément reconnaissable. Le ruisseau, sur le bord duquel la « basilique » était construite, a perdu, il est vrai, son nom ibérien de *Ura* (l'eau), qui survit d'ailleurs à *Puentedura*. Il porte maintenant le nom bizarre de Mataviejas *(Tue-vieilles)*, qui exerce l'imagination des novices, et dont une variante, Mataovejas *(Tue-brebis)*, s'explique à merveille quand on parcourt les gorges en amont, funestes aux troupeaux. Ces fissures gigantesques du rocher *(las peñas de la Caldera)* se nommaient elles-mêmes, à cette date, Peña Socavata, mais les noms de Tabladillo, de Peña Rubia, de Caraço, de Peña Cova, se sont fidèlement transmis de génération en génération.

Après Fernán González, le Cid Campéador. Par lettres du 12 mai 1076, signées *sub arcis monasterii quem vocitant Karadigna,* « Rodric Didaz » et sa femme « Scemena », mariés deux ans auparavant, concédaient à l'abbaye, libres de tous droits et servitudes, la moitié des villages de Pennacoba et de Frescinosa (Peñacova et Fresnosa), lesquels « ils tenaient eux-mêmes de leurs parents ».

C'est ainsi que les noms des moines et des saints, de Placentius et de Dominique, lequel allait devenir le patron éponyme, se trouvent sans cesse mêlés à ceux des *Conquistadores* et des rois. En somme, ils travaillaient les uns et les autres à la même œuvre ; ils étaient poussés par le même enthousiasme et réalisaient également l'idéal national. Ils combattaient, chacun à sa manière, mais avec la même outrance héroïque, les mêmes ennemis. C'est leur âme, à la fois naïve et violente, qui se manifeste dans les monuments archaïques qu'ils nous ont transmis, dans l'imagerie des cathédrales comme dans les fragments ingénieusement restaurés des *Cantares de Gesta* ou des vieux *Romanceros*, dans les documents barbares des archi-

ves comme dans les *prosas* déjà plus savantes du *Mester de Clerecía*. Pendant trois siècles, entre les ténèbres du Moyen-Age et la fin de la *Reconquista*, l'épopée jaillit spontanément du cœur de la nation, sous l'épée des conquérants, sous le ciseau des maîtres tailleurs de pierres et sur le luth des jongleurs. Nulle part on n'en surprend plus clairement la trace, et l'on n'en perçoit mieux l'écho que dans ce coin de la Vieille Castille.

Il suffirait, pour s'en convaincre, de parcourir attentivement ce monastère de Silos. Je crains, à vrai dire, que le fameux cloître à deux étages, le joyau, la merveille de l'abbaye pour l'archéologue, ne paraisse assez insignifiant aux profanes. Ces arceaux bas et sombres du XIe siècle, ces vieilles pierres usées, écornées, couvertes de sculptures naïves, parfois grotesques, ces statues, si gauches dans leur raideur hiératique, ces lambris et ces solives patiemment enluminés au XVe siècle, ces inscriptions indéchiffrables, semées au hasard sur les parois, il n'y a rien là qui de prime abord parle bien vivement à l'imagination. Et pourtant, quand on sait entendre leur langage, que de choses disent ces cent-vingt-huit chapiteaux accouplés, couverts de feuillages, d'efflorescences inconnues, d'entrelacs curieusement noués, pleins d'animaux, de monstres fabuleux, harpies, sirènes, centaures, léopards, vautours, où, par des infiltrations obscures, que les savants s'efforcent de suivre, la fable gréco-latine se mêle aux légendes orientales et aux mythologies du Nord! Puis, pêle-mêle, des sujets tirés des Livres Saints, comme dans les reliefs, dits byzantins, des quatre angles, des scènes de la vie des artisans, à côté des portraits de rois contemporains, si vraiment certain chapiteau du deuxième étage représente bien Alphonse VI, Sancho *El de Zamora*, et ses sœurs, Doña Urraca et Doña Elvira. Mais laissons aux spécialistes, aux Rodrigo Amador de los Ríos, aux Madrazo, aux Serrano Fatigati, aux Lampérez (pour ne citer ici que des Espagnols), le soin de déterminer la place qui revient à Silos dans le splendide épanouissement de l'art roman, qui, de San Juan de la Peña á la *Catedral Vieja* de Salamanque, de Santillana del Mar à Ripoll, de Santiago de Compostela

á San Cucufate del Valle, a fleuri les églises de tant de merveilles délicates.

Les souvenirs littéraires s'unissent ici intimement aux œuvres de l'art primitif. Ils sont plutôt austères, il est vrai. Les moines, en ces temps-là, songeaient plus au profit qu'au plaisir de leurs lecteurs. Ni Grimaldus, ni l'*Anonymus Silensis*, ni, plus tard, Pero Marin, Jerónimo de Nebreda, Antonio Pérez, Sebastián de Vergara ou Ildefonso Saez n'ont laissé des noms bien illustres. Cependant, parmi leurs œuvres, il en est quelques-unes, écrites ou inspirées dans ce cloître, qui occupent une place d'honneur parmi les premiers monuments de la langue et de la poésie castillanes. *La Vie de saint Dominique de Silos* ou celle de *Sainte Oria* sont du nombre. Le moine qui les rédigea n'était point sans doute de Silos; il appartenait au monastère de San Millán de la Cogolla, qui se cache dans un vallon, à quelques lieues d'ici, sur le penchant septentrional de la sierra de la Demanda. Il était né vers la fin du XII[e] siècle, au bourg voisin de Berceo, dont on ajouta le nom au sien, Gonzalo. Mais il était compatriote du grand saint, Domingo Manso, qui, au milieu du XI[e] siècle avait relevé le monastère de Saint Sébastien de Silos. Quand Berceo écrivait, deux cents ans plus tard, la mémoire de saint Dominique était très vivante dans le pays que remplissait le bruit de ses miracles. Il traduisit en *romance* la vie latine composée par le moine Grimaldus, mais il n'est pas douteux que lui-même n'ait fait de longs séjours au Val de Tabladillo. Déjà les relations entre San Millán et Santo Domingo étaient intimes; elles sont attestées par maintes chartes de *hermandad*. Chaque année encore, en septembre, les habitants de Cañas, patrie de saint Dominique, viennent processionnellement à pied à Silos, à travers la montagne. Berceo consacra sa vie à célébrer les saints de ce coin de terre, saint Millán, sainte Oria, saint Dominique. Il écrivit pour le peuple, et infatigablement, en ses stances massives de *cuaderna vía*, rima les biographies composées par les clercs. C'est proprement un charme que de lire cette légende dorée sous les grands noyers, au bord du Mataviejas, ou, mieux encore, dans le cloître ombreux et fleuri,

dont le silence n'est troublé que par l'écho des mélopées grégoriennes, auxquelles répondent, en manière de parodie, les croassements des choucas *(grajos),* apprivoisés par les novices. Ce n'est pas certes que le bon Gonzalo soit un excellent poète ni un grand clerc; mais il croit d'une foi si sincère, à ce qu'il raconte, qu'on se laisse gagner à son émotion. Et puis toutes ces merveilles qu'il rime avec une facilité un peu lâchée, se sont passées dans le rayon que la vue embrasse du haut du clocher. Dans ses couplets nous retrouvons tous les noms rencontrés dans nos promenades. Avec un peu de bonne volonté, on s'imagine que rien n'a changé dans ce coin de Castille : croyances, costumes, prières, légendes, langue même, tout a survécu. N'est-ce point quelque chose de rare aujourd'hui que le sentiment d'une telle immobilité?

Nous chercherions vainement, par exemple, dans le monastère ou dans les environs immédiats, l'étroite cellule où s'était fait emmurer la recluse sainte Oria, la plus illustre des *enparedadas* espagnoles, si nombreuses par la suite. Le couvent de femmes, où Flórez suppose que vécut l'emmurée, a disparu entièrement. Dès le début, l'ascétisme fleurissait spontanément, comme la lavande, au milieu de ces rochers. Ces âmes, « plus grandes encore que folles », ne rêvaient que sacrifices surhumains et renonciations héroïques,

En rincon cerrada yacer en pobredad,
Vivir de lo que diere por Dios la christiandad.

De sainte Oria à sainte Thérèse et de sainte Thérèse à la dernière prise de voile, la tradition se continue fidèlement avec des rites analogues, et, sans doute aussi, des joies semblables :

Fo end a pocos dias fecha emparedada,
Ovo grand alegria cuando fo encerrada.

« On l'emmura bientôt, et il y eut grande joie quand elle fut enfermée. »

La méditation de toutes ces choses archaïques, facile en ce désert, suffirait à charmer les heures. Que si cependant l'on

recherche des distractions plus actives, elles ne manquent point. Un alpiniste, que n'effraient point les rochers ni les précipices, ferait sans doute bien des découvertes dans les *sierras* environnantes. Signalons-lui, entre autres, le pic (dont le nom nous échappe) qui dresse sa tête sourcilleuse au sud-est, entre Peñacova, Carazo et Mamolar, ou encore, si son ambition se contente à moins, les défilés du Mataviejas, et la crête qui court au Sud et sépare la vallée de Tabladillo de celle de Hortezuelòs et Hinojar de Cervera : il pourra de là admirer à son aise l'effroyable gorge de Yecla, auprès de laquelle notre *rue d'Enfer*, près de Luchon, n'est qu'un enfantillage.

Mais il faut songer au retour. Pour rejoindre Burgos, une route se présente naturellement; c'est le chemin qui, passant par Covarrubias et San Pedro d'Arlanza, va rejoindre celui de Soria à Ortigüela. Comme celle que nous avons suivie à l'aller, cette route réserve au voyageur des distractions variées. La double légende héroïque et chrétienne a aussi illustré ces régions, que leurs beautés pittoresques suffiraient d'ailleurs à recommander. Le chemin, après avoir descendu la vallée jusqu'à Santibáñez del Valle (jadis S. Juan de Tabladillo), traverse les hauteurs boisées sur la droite et va retomber, par des sentiers alpestres, dans la vallée de l'Arlanza, près de Covarrubias. La contrée est des plus sauvages. Les diverses espèces de genévriers, les chênes, les pins y forment d'épais massifs, que le rocher bleuâtre perce par endroits. A leurs parfums plus âpres se mêle la suave odeur des lavandes, qui embaume toutes ces montagnes et qui nous suit partout, comme celle de la fleur d'orangers dans la *Huerta* de Valence. De Covarrubias à San Pedro d'Arlanza, la gorge est profondément encaissée entre de hautes collines au sol rougeâtre et c'est à cette double circonstance que Covarrubias *(Cuevas-rubias)* doit son nom. La remarque est du P. Flórez, lequel ne dédaignait pas au besoin d'égayer ses très doctes dissertations de légers croquis et d'esquisses rapides. « Covarrubias, dit-il[1], est situé dans un creux entouré de monts qui l'enserrent de telle sorte que l'on

1. *España Sagrada*, t. XXVII, p. 13.

ne l'aperçoit que, lorsqu'après une descente, l'on en est tout près. Le sol en est presque partout de couleur rouge, et, à cause de cette teinte ainsi que de sa situation au fond d'un cirque, le nom de Covarrubias lui convient à merveille. Les monts qui l'entourent forment une sorte d'amphithéâtre très agréable, car toutes les pentes qui dévalent vers la ville sont tapissées d'arbres fruitiers et de vignes. Le climat y est si doux que les fruits y mûrissent plus tôt que dans toute la région voisine. »

Covarrubias fut l'un des séjours favoris des comtes de Castille et de Fernán González. Ce dernier y avait un palais sur la place actuelle d'Altozano, et un château, dont il reste une grosse tour carrée. L'église collégiale des saints Cosme et Damien a hérité des anciens couvents de moines et de religieuses, auxquels, dès le xe siècle, les comtes faisaient des donations dont le texte existe encore. Comme Cardeña, elle devint un panthéon, où comtes souverains et rois de Castille aimaient à dormir leur dernier sommeil. En parcourant ces inscriptions fastueuses, en étudiant ces sépulcres, malheureusement dispersés en partie, c'est toute l'histoire politique et artistique de ce royaume, du xe au xiiie siècle, qui passe sous nos yeux. A certain moment, ce défilé perdu fut l'un des points où se concentra la vie de cette noble province, « alors, — comme le dit précisément la *Geste de Fernán González,* — que la Castille n'était qu'un petit coin de terre, que Montes d'Oca en était la borne, que les Maures tenaient Carazo, et que toute la Castille n'était qu'une simple *alcaldie.*

Estonces era Castylla un pequeño rrincon,
Era Montes d'Oca de Castylla mojon,
Moros tenian a Carazo en aquesta sazon,
Estonces era Castylla toda una alcadia. »

En remontant le cours de l'Arlanza, qui, à cet endroit, coule de l'est à l'ouest, l'on s'engage de plus en plus dans des gorges dominées par des crêtes boisées, qui, par endroits, surplombent à pic la vallée. La rivière, grossie de toutes les eaux de la Campiña et de la Tierra de Lara, s'est glissée dans une

fissure qui sépare les hauteurs de Mamblas de la Peña de Gayubar. Elle s'y heurte sans cesse à des arêtes ou contreforts rocheux, autour desquels elle a dû, en grondant, se frayer un passage. Chaque détour de la route, qui serpente entre ces promontoires enchevêtrés, ménage au voyageur un point de vue nouveau.

L'ombre qui tombe des falaises, la fraîcheur qui s'élève du fond de ce *cañón,* la solitude rarement troublée rendent la promenade charmante. Dans l'un des étranglements les plus étroits, une vieille tour romane, *la torre del archivo,* et quelques ruines calcinées apparaissent sur la rive droite. C'est tout ce qui reste, depuis l'incendie de 1894, du fameux monastère de San Pedro d'Arlanza. Lorsque Flórez le visita, il n'y trouva plus que vingt-quatre religieux. Du moins put-il voir encore debout le cloître à double étage, comme celui de Silos, mais il ne le décrit point. Il note seulement ce détail pittoresque que lorsqu'on lève les yeux, on voit les arbres accrochés aux flancs de la montagne former une couronne au-dessus des toits. Et il s'amuse à décrire le site, les allées d'arbres que l'on rencontre en venant de Lara, l'aspérité des pentes, et ces vols de martinets qui nichent dans le cloître et tournoient sans cesse dans l'ouverture béante de ce cirque. Le consciencieux érudit escalada même la montagne jusqu'à l'ermitage de San Pedro el Viejo, mais, arrivé au bord de la terrasse qui domine le gouffre, il voulut regarder en bas, et fut pris de vertige.

L'histoire d'Arlanza fut longtemps inséparable de celle du comté de Castille : la longue liste de ses abbés authentiques commence dès 912. La réputation de ses saints, ses reliques, parmi lesquelles la fameuse *Vierge des Batailles* de Fernán González, les miracles qui se multipliaient auprès des tombeaux des premiers anachorètes, Pelayo, Arsenio et Silvano, ou des saints, Vicente, Sabina et Cristeta, attirèrent dans ces gorges une foule de prélats, de princes, d'*infanzons,* ainsi qu'en témoigne Gonzalo de Berceo, à propos de l'abbé saint Garcia, contemporain du *Cid.*

Arlanza n'est plus maintenant qu'un nom. Les dépouilles du monastère sont allées enrichir Covarrubias, qui montre

les sépulcres suspects de Fernán González et de sa femme Sancha, le musée archéologique de Madrid, où a été déposée la porte romane, enfin, la cathédrale de Burgos, où l'on voit, à l'angle nord-est du cloître supérieur, un tombeau « byzantin », que l'on a adjugé, sans aucun fondement, à Mudarra, le bâtard de Salas. De même que Cardeña et que Silos, Arlanza s'enorgueillit d'avoir inspiré l'un des monuments les plus vénérables de la littérature médiévale, le poème de Fernán González, dont il nous reste une rédaction du milieu du XIIIe siècle, mais qui, très probablement, sous une forme peu différente, remontait plus haut. La Geste dut sortir de San Pedro, hypothèse très vraisemblable, d'abord parce qu'Arlanza fut pour Fernán González ce que Cardeña devait être pour le Cid, le séjour de prédilection, le centre où la légende se cristallisa, et aussi parce que le souci d'exalter le couvent, d'énumérer ses gloires, de faire constater ses droits aux largesses souveraines éclate à chaque page. « Lorsque tu auras, brave Comte, arraché le pays à l'ennemi, qu'il te souvienne de notre misérable couvent, et n'oublie pas la pauvre hospitalité que tu y reçus :

Quando ovyeres tu, el buen Conde, el campo arrancado,
Vengate en mientes que somos convento laçrado
Et non se te olvide el pobre ospedado. »

A quoi le comte répond comme un homme « qui comprend les choses, *enseñado* », que tout ce que les moines demanderont leur sera accordé, et il énumère complaisamment les bienfaits futurs. « Je ferai une autre église d'un plus fort ciment; j'y placerai mon tombeau; je donnerai de quoi entretenir plus de cent moines :

Fare otra yglesia de mas fuerte çimiento,
Fare dentro en ella el mi soterramiento,
Dare ay donde vivan monges mas de çiento. »

La légende locale de saint Pélage, racontée tout au long dans la Geste, est fort adroitement présentée pour lier le sort de la Castille à celui du monastère de San Pedro. Elle dit

comment, certain jour, le comte Fernán González, chassant le sanglier dans ces parages, dut mettre pied à terre à cet endroit, pour suivre l'animal, qui gravissait la pente de ce « fyero lugar ». Le chasseur arriva de la sorte jusqu'au sommet de la montagne. Il y trouva un petit ermitage et vit le sanglier miraculeux aller se cacher sous l'autel. Un anachorète, nommé Pelage, habitait cette rustique demeure. Il accueillit le comte, l'hébergea, et lui prédit les victoires qu'il allait remporter sur le roi des Maures, Almanzor, ainsi que les destins glorieux qui l'attendaient :

Sera por todo el mundo temido la tu lança.

La prophétie s'accomplit, et après les batailles heureuses de Cascajares et de Hacinas, le comte reconnaissant accomplit ses promesses. Telle est, en ses lignes essentielles, la légende d'Arlanza.

J'ignore où se trouve actuellement le tableau commémoratif de la victoire, dont des copies ornaient au XVIIIe siècle les murs du cloître; mais l'on montre encore la grotte où le *puerco* s'était réfugié, et celle où vivaient saint Pelage avec ses deux compagnons. Cette grotte d'Arlanza devait être, dans l'idée du trouvère, comme la réplique castillane ou le pendant de celle, plus célèbre, de Covadonga, dans les Asturies.

... Nous regagnâmes Burgos par une nuit sans lune. Le long de la route, de distance en distance, de grands feux brillaient, au milieu de sortes de camps retranchés, que formaient des chariots pesamment chargés. La flamme éclairait de reflets rougeâtres les faces tannées d'hommes assis en cercle autour du foyer, où cuisait le souper : avec la fumée, une pénétrante odeur de genévrier se répandait à travers les landes. A quelque distance du cercle, des bœufs dételés ruminaient, couchés dans les fougères, tandis que les chiens, à notre approche, s'élançaient, avec des intentions évidemment peu hospitalières. Ces voyageurs étaient les bûcherons de la sierra de Quintanar, qui allaient par étapes vendre leurs planches de sapin à la foire annuelle de Burgos. Chacune de ces rencontres fournissait une excellente occasion à l'une de nos mules, célèbre à la

ronde pour son mauvais caractère, de se livrer à des fantaisies inquiétantes, dont on ne venait à bout qu'en lui jetant un sac sur la tête. Elle répondait cependant (par antiphrase, je suppose) au nom de « la Perla », décidément trop prodigué en Espagne. Nous réussîmes, contre toute vraisemblance, à éviter le fossé ou le ravin, qui nous guettaient. Et — je l'avoue sans fausse honte — j'en fus personnellement d'autant plus heureux que, juché sur la banquette extérieure, je pouvais mieux mesurer l'arc de cercle qui devait m'y amener. Aussi, quelques heures plus tard, j'aperçus avec plaisir, tout au bas de la côte, les lumières de l'*Espolón* et de la gare. Je ne voulus point me souvenir que ces lumières étaient des lampes électriques, je fermai les oreilles au sifflet du chemin de fer, si violemment anachronique. La mémoire toute pleine des légendes et des grands noms parmi lesquels je venais de vivre quelques jours, les yeux encore éblouis par les visions d'autrefois, je trouvais quelque peu choquante la banalité des choses familières. En repassant à pied près de l'Arc de Santa María, je revis, avec les héros protecteurs, le blason de la vieille cité castillane, et jamais mieux qu'au retour de cette excursion, je ne compris le sens de la devise qui le couronne : *Caput Castellae.*

Ernest MÉRIMÉE.

Dª MARINA DE ARAGÓN

1523-1549

Il est rare que l'on sache quelque chose de précis et d'un peu intime sur les femmes qu'ont célébrées les poètes espagnols du xvi[e] siècle. Tout au plus entrevoit-on, dans les hommages enthousiastes et les strophes enflammées de leurs adorateurs, quelques silhouettes gracieuses, que les formules d'un style convenu laissent, d'ailleurs, assez indécises et flottantes. Nous ne saisissons rien des traits caractéristiques de leur nature morale, rien ou presque rien des qualités maîtresses de leur cœur ou de leur esprit. Les effusions de la poésie érotique pétrarquesque, — que l'on songe, par exemple, à la Luz de F. de Herrera — les subtilités et préciosités de la galanterie espagnole des *cancioneros,* tout cela peut être ou passionné ou délicat, mais reste superficiel, d'une psychologie vraiment trop sommaire. A quoi bon des descriptions qui ne font rien revivre, des accumulations d'épithètes qui ne peignent pas? On ne saurait s'intéresser à des images si fugitives et dépourvues à ce point de personnalité.

Et pourtant, parmi les femmes objets du culte des poètes de cette époque, il en est heureusement quelques-unes dont la physionomie plus accusée se distingue mieux; dans les vers de ceux qui les ont chantées, nous discernons à peu près ce qui fut un jour le côté saillant de leur caractère, les dons naturels et les vertus acquises qui les rendirent particulièrement charmantes, qui firent qu'on les aima, qu'on les regretta et les pleura. L'une d'elles est une fille d'honneur de l'impératrice Isabelle, femme de Charles-Quint, Doña Marina de Aragón, qui appartenait à la grande maison des Aragón-Gurrea, comtes de Ribagorza, issus d'un fils naturel du roi Jean II[1]. Son frère

1. Voir D. Francisco Fernández de Béthencourt, *Historia genealógica y heráldica de la Monarquía española, Casa Real y Grandes de España,* t. III (Madrid, 1901), p. 409 et suiv.

D. Martín, sixième comte de Ribagorza, réunit à nouveau à l'ancien comté aragonais le duché valencien de Villahermosa, qui avait été porté en Italie par le mariage d'une Aragón, grand'tante de Dª Marina, avec Robert de San Severino, prince de Salerne. Cette Aragón-là s'appelait également Dª Marina, et peut-être donna-t-on à la nôtre ce nom en souvenir de sa parente, qui toutefois ne put être sa marraine[1] : la princesse de Salerne, en effet, remariée en secondes noces au prince de Piombino, mourut vers 1513, plusieurs années avant la naissance de la fille d'honneur de l'Impératrice.

Nous ne manquons pas de renseignements sur les plus proches parents de la seconde Dª Marina. Le père, D. Alonso de Aragón y Gurrea, cinquième comte de Ribagorza, se contenta d'être surtout un haut et puissant seigneur, un de ces personnages très décoratifs, auxquels les souverains aiment à confier des emplois d'apparat et dont les annalistes mentionnent complaisamment la présence dans des circonstances solennelles. C'est ainsi que le vieux Ferdinand le Catholique le chargea de lui amener Germaine de Foix; c'est ainsi que les députés d'Aragon l'envoyèrent quelques années plus tard les représenter aux Pays-Bas, auprès de Charles, et qu'il accompagna le jeune roi dans son premier voyage en Espagne; c'est ainsi qu'il hébergea dans sa ville de Pedrola le pape Adrien VI, lorsque cet ancien précepteur de Charles alla prendre possession de la tiare; qu'il accompagna Madame d'Alençon venue pour visiter son frère prisonnier, qu'il assista au mariage de l'Empereur avec Isabelle de Portugal. Très attaché naturellement aux privilèges de l'ancien royaume d'Aragon, que le nouveau régime centralisateur allait battre en brèche, se sentant

1. Le R. P. Jaime Nonell, dans son ouvrage intitulé *La santa Duquesa, vida y virtudes de la venerable y excelentísima señora Doña Luisa de Borja y Aragon, condesa de Ribagorza y duquesa de Villahermosa*, Madrid, 1892, p. 90, nomme notre Marina *Martina*. Cette erreur lui vient d'un auteur du XVIIᵉ siècle, le R. P. Tomas Muniessa, premier biographe de Dª Luisa, qui publia en 1691, à Saragosse, une *Vida de la V. y Exᵐᵃ Sʳᵃ D. Luisa de Borja*, dont le P. Nonell s'est beaucoup servi. A la page 83 de la réimpression de cet ouvrage (Madrid, 1876, á cargo de Julian Peña), le nom de Marina a été altéré en *Martina*. Peut-être la faute ne se trouve-t-elle pas dans l'édition originale de 1691 que je n'ai pas vue. Le nom de Marina est assez commun au XVIᵉ siècle; il se rencontre notamment dans la famille maternelle de Marina de Aragón, les Sarmiento comtes de Salinas.

d'ailleurs par sa naissance et son nom doublement tenu de les défendre et comptant peut-être un peu trop sur sa parenté de la main gauche avec la maison royale, il encourut en une occasion la mauvaise humeur du souverain et renonça désormais à figurer dans son cortège; s'étant retiré en Aragon, où il se disputa avec ses voisins aussi fiers et intransigeants que lui, il mourut, âgé de soixante-trois ans, à Saragosse, le 3 novembre 1550. Son portrait par Rolam de Mois, qui le représente vêtu d'une sorte de chamarre ou de casaque, la main droite sur sa dague, la main gauche sur son épée, a fort grand air; les traits sont ceux d'un homme d'une soixantaine d'années, hautain et rude[1]. Ce *ricohombre* aragonais eut trois femmes: une Isabelle Folch de Cardona, une Isabelle de Espés, et, en dernier lieu, il épousa Dª Ana de Sarmiento, dont il eut quatre filles, entre autres notre Marina, et un fils, D. Martín, qui succéda à son père comme comte de Ribagorza.

Les parents d'Ana de Sarmiento étaient D. Diego Gomez de Sarmiento de Villandrando, comte de Salinas et de Ribadeo, et Dª Maria de Ulloa, fille de D. Rodrigo de Ulloa, grand maître des comptes *(contador mayor)* de Henri IV et des Rois Catholiques[2]. Rolam de Mois a aussi exécuté l'image de cette troisième femme de D. Alonso de Aragón, et sa peinture, dans la manière de Titien[3], donne l'impression d'une femme de rare distinction. Si Marina ressemblait à sa mère, elle en hérita de fort beaux yeux, un nez pur et une bouche gracieuse : jolis détails que Rolam de Mois a peints avec délicatesse dans l'ovale très allongé de la figure de Dª Ana.

De l'enfance de Dª Marina, qui paraît avoir été la deuxième fille du troisième mariage de son père[4], nous ne savons rien. On peut conjecturer qu'elle fut élevée dans le collège de Buenavía, fondé par D. Alonso, pour l'éducation des filles

1. Ce portrait a été reproduit dans le livre du P. Nonell, p. 66.

2. José Pellicer, *Informe del origen de la casa de Sarmiento de Villamayor*, Madrid, 1663, fol. 96.

3. Reproduite aussi dans l'ouvrage du P. Nonell, p. 92.

4. R. P. Nonell, *l. c.*, p. 90. D. Francisco F. de Béthencourt, *l. c.*, t. III, p. 472, la considère comme l'aînée; mais les données de Nonell, empruntées, d'ailleurs, à Muniessa, paraissent plus exactes et sont confirmées, ainsi qu'on le verra, par d'autres témoignages.

nobles, à proximité de sa résidence de Pedrola. Mais quelles furent ses relations avec ses parents, avec ses nombreuses sœurs de deux mariages, avec son frère D. Martín, avec la femme de celui-ci, Dª Luisa de Borja, sœur de saint François de Borja et elle-même vénérable, la *Santa Duquesa*, comme on l'appelle dans la famille? D. Martín, lui, qui fut dans sa jeunesse menin de l'impératrice Isabelle, a laissé la réputation d'un amateur instruit et d'un érudit; il s'entourait de lettrés et d'artistes, — c'est lui qui ramena de l'étranger Rolam de Mois, le peintre auquel nous devons tant de portraits de la maison ducale[1], — il collectionnait avec goût des objets d'art, des médailles et des armes; il aimait à bâtir et à orner ses demeures : Philippe II l'a nommé le « philosophe aragonais », ce qui veut dire sans doute que cet Aragón préférait l'existence paisible d'un dilettante mondain aux tracas de la vie de cour et aux soucis de la politique[2]. Sa sœur et lui appartinrent donc à la maison de l'Impératrice; mais à quel moment Marina entra-t-elle dans le service d'honneur d'Isabelle de Portugal? Nous ne le savons pas exactement; tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'Isabelle, qui épousa l'Empereur en 1526, étant morte en 1539, l'introduction à la cour de la jeune fille se place forcément entre ces deux dates. En 1543, nous le verrons, elle était encore très jeune, mais toutefois en âge de se marier.

1. Iusepe Martínez, le peintre de Philippe IV, nous a donné des renseignements assez curieux sur ce peintre, son genre de talent et ses habitudes de gentilhomme qui ne condescendait à peindre que des gens de qualité qu'il faisait poser chez lui, sauf les dames, auxquelles il accordait la faveur d'aller les trouver dans leur palais : « S. E. el señor duque le ocupó [Rolam Mois] en hacer retratos de la genealogía de su casa, sacándolos de originales muy antiguos, los cuales eran de manera muy seca y de poco dibujo; mas él los redujo á la moderna con tanta gracia y bondad, sin defraudar á lo parecido, que parecia los habia sacado del mismo natural... Su ejercicio principal fué hacer retratos grandes y pequeños : no hubo en aquel tiempo persona de cuenta que no se hiciera retratar de su mano, y en particular las damas, porque tuvo tal gracia, que sin casi sombras los hacia muy parecidos. En esto imitó mucho al Tiziano... no se dignó de hacer retratos á gente ordinaria, teniéndose á menos de emplear sus manos en semejante gente, aunque le repagasen, ni tampoco ir á casa de ningun caballero por principal que fuese, sino sólo en casa lo retrataba : á las damas solamente iba con mucha cortesía á hacerlos á sus palacios y casas. Tratóse como caballero, teniendo siempre caballo á la estaca, y su casa con la ostentacion que merecia su ingénio. » (*Discursos practicables del nobilísimo arte de la pintura*, Madrid, 1866, p. 137.) L'éditeur de cet ouvrage, D. Valentín Carderera, signale un défaut du peintre qu'on peut constater dans le portrait d'Ana de Sarmiento, celui de peindre les bras un peu longs.

2. Voir l'ouvrage de M. de Béthencourt, t. III, p. 473 et suiv.

Or, s'il est vrai, comme je le crois, qu'elle était la deuxième des filles de D. Alonso et Dª Ana, la naissance de Marina se placerait au plus tôt en l'année 1523, car, en 1522, le 28 mars, Dª Adriana, la première fille, fut baptisée à Pedrola par le pape Adrien VI[1].

Avant de demander à la poésie ce qu'elle a à nous apprendre sur Marina, je mentionnerai seulement deux incidents de sa vie que nous connaissons par d'autres témoignages. En 1543, la fille de D. Alonso se trouvait à Madrid, auprès de sa grand'mère maternelle, Dª Maria de Ulloa, dans le couvent de San Domingo el Real, et y eut avec certain étrange personnage une assez plaisante conversation sur laquelle nous aurons à revenir. L'autre incident est celui de ses fiançailles, qui précédèrent de peu sa mort. On nous dit que la maladie dont elle devait mourir la rappela à Pedrola, qu'elle fut enterrée au monastère de Santa Catalina de Saragosse et que son fiancé fut le duc d'Alcalá[2]. Il ne peut s'agir ici que de D. Perafán de Ribera, deuxième marquis de Tarifa, qui fut créé duc d'Alcalá de los Gazules en 1557, et mourut vice-roi de Naples le 2 avril 1572[3]. S'il est exact que ce grand seigneur andalous aspira à sa main, la chose a dû se passer avant la création du titre de duc d'Alcalá au profit de D. Perafán et alors que ce personnage n'était encore que marquis de Tarifa, car Marina, nous allons le voir, mourut au plus tard en 1549.

Une notice, d'une concision lapidaire, de la vie de Marina nous a été conservée dans un sonnet que le secrétaire de Charles-Quint et de Philippe II, Gonzalo Pérez, père du fameux Antonio, composa en l'honneur de la jeune fille si prématurément enlevée à l'admiration et à l'affection de tous ceux qui la connaissaient. De ce sonnet nous possédons deux versions : la première a été insérée dans une traduction espagnole des *Emblèmes* d'Alciat, par Bernardino Daza, qui fut publiée à Lyon en 1549. Le privilège de ce livre à Guillaume Rouille et Macé Bonhomme est du 9 août 1548, la dédicace de Daza

1. Béthencourt, *l. c.*, t. III, p. 472.
2. Béthencourt, *l. c.*, t. III, p. 472, et R. P. Muniessa, *l. c.*, p. 83.
3. Diego Ortiz de Zúñiga, *Anales eclesiasticos y seculares de Sevilla*, éd. de 1795, t. III, p. 378, et t. IV, p. 6 et 59.

à Juan Vázquez de Molina du 1er juillet 1549, et l'achevé d'imprimer du 17 août de la même année. Le sonnet de Pérez se trouvant tout à la fin du volume, il pourrait avoir été communiqué à Daza, au cours de l'impression, comme une pièce récemment écrite à propos du fatal événement, qui se serait passé dans cette même année ou un peu plus tôt[1].

Soneto a forma de Emblema del muy M. y muy R. señor G. Perez à la muerte de Doña Marina de Aragon. Dialogo.

Quien yaze aqui? yo soy Doña Marina.
Que sangre? de Aragon, que no deuiera.
Porque? porque quiçà mejor me fuera,
Y no acabara en suerte tan malina.
Que fue tu vida acà? con la diuina
Emperatriz biui, que su dama era.
Fuiste casada? no, bien lo quisiera.
Pues quien te lo estoruò? tu lo adeuina.
Biuiste descansada? ni aun un hora.
Fuiste hermosa? no se, el mundo lo diga.
En que edad acabaste? mal lograda.
De que mal? de dolor. Fuiste señora?
Ni aun de mi libertad, y ansi en fatiga
Llegè *(sic)* a la triste y vltima jornada.

Cette première version, en somme, parle de la naissance de Marina, de ses fonctions de fille d'honneur de l'Impératrice, d'un mariage manqué et d'une fin prématurée *(mal lograda)* causée par un profond chagrin. L'autre version, qui se trouve dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris (Esp. 373, fol. 234vº), est moins heureuse de forme, — en ceci surtout que les deux tercets ne disent rien et terminent platement le sonnet; — le poète y exprime, d'ailleurs, à peu près les mêmes idées que dans la première, mais ajoute ce détail précis que Marina mourut à vingt-six ans[2], et que la mort la

1. Cette version du sonnet de Pérez a été reproduite dans une « Breve noticia de Gonzalo Perez, padre del célebre Antonio Pérez, escrita por el jesuita Esteban de Arteaga y Lopez » (*Coleccion de doc. inéd. para la historia de España*, t. XIII, p. 548).
2. Ces vingt-six ans combinés avec l'année 1549, date probable de la mort de Marina, nous donnent bien 1523 comme date de naissance; ce qui tend à prouver que Marina fut la seconde fille de D. Alonso et de Dª Ana.

surprit au moment où elle allait se marier *(mi talamo el sepulchro)*.

Soneto de Gonçalo Perez a la sepultura de Doña Marina de Aragon, hija del conde de Ribagorça.

Doña Marina fuy, mi sangre ha sido
aquella de Aragon, clara y preçiada;
mi vida nunca verme descansada;
mi suerte no alcançar lo que he querido.
Mi talamo el sepulchro, y mi marido
la obscura sombra fue desta morada,
do en años veynte y sey[s] la muerte ayrada
mi clara y mucha luz a sclaresçido [1].
¡O tu que por aqui passar quisieres,
no pares a mirar la piedra dura
que ençierra mis despojos mal logrados!
Si en tanta tristeza no te vieres,
que te niegue consuelo tu ventura
en todos otros casos desastrados.

Mais le chantre le plus inspiré de la pauvre *novia* fut Diego de Mendoza. Dans le recueil de ses poésies, il y a quatre pièces qui ont trait à Marina : un sonnet, une élégie, deux épîtres. Le sonnet, très insignifiant et très faible, ne compte pas [2]; l'élégie, au contraire, malgré des maladresses coutumières au poète, qui, incomplètement maître de l'idiome poétique, n'arrive qu'avec peine à trouver une forme adéquate à ses pensées souvent ingénieuses et même profondes, et, malgré une fin déconcertante où le récit de l'histoire d'Orphée apparaît sans que l'on sache trop pourquoi, cette élégie, toute vibrante d'une émotion des plus sincères, a des passages fort réussis où l'heureux choix de l'expression rivalise avec la délicatesse du sentiment. Les épîtres, écrites du vivant de Marina et qui lui furent adressées de Venise, où Mendoza remplissait les fonctions d'ambassadeur, sous le couvert d'une Maria de Peña, *criada* de la jeune fille, affectent le ton plaisant que Mendoza

1. Le mot *sclarescido* est une mauvaise leçon pour *oscurecido*.

2. Non moins insignifiant est un autre sonnet « Sobre el sepulcro de D[a] Marina de Aragon », qui figure parmi les poésies de Gutierre de Cetina (*Obras de Gutierre de Cetina,* éd. Hazañas, Séville, 1895, t. I, p. 118).

empruntait volontiers aux auteurs italiens de *capitoli* burlesques ; mais l'allure facétieuse des deux morceaux n'empêche pas qu'on y sente le culte respectueux et tendre que Mendoza avait voué à la jeune fille.

Voyons d'abord les épîtres[1]. Mendoza était resté quatre ans *(á cabo de quatro años de partido)* sans donner de ses nouvelles à Marina et à sa suivante. Ces quatre ans doivent se compter probablement à partir de 1537 ; vers la fin de cette année, en effet, il quitta la Catalogne et Barcelone pour se rendre en Angleterre où il avait charge de représenter l'Empereur auprès d'Henri VIII, avec Eustache Chapuis[2]. Dans une lettre à D. Francisco de Los Cobos, datée de Londres le 28 février 1538, il rappelle la bonne vie de Barcelone et exprime ses regrets d'avoir dû y renoncer[3], ce qu'il marque aussi dans la première épître :

Porque como descrece Barcelona
Y huye aquella playa gloriosa,
Asi va enflaqueciendo la persona.

Son séjour en Angleterre ne dura que quelques mois ; en août, Charles-Quint l'envoya aux Pays-Bas, et nous avons de lui des lettres datées de Bréda du 14 septembre 1538[4]. Puis il reçoit la mission de remplacer à Venise l'ambassadeur D. Lope de Soria ; les instructions qu'on lui adresse sont du 19 avril 1539[5]. Il remplit ces nouvelles fonctions auprès de la Seigneurie au moins depuis le mois d'octobre de cette année[6], et son ambassade, souvent interrompue par des missions

1. Çà et là, dans mes citations de Mendoza, je rectifie le texte défectueux de l'édition de W. I. Knapp (*Obras poéticas de D. Diego Hurtado de Mendoza*, dans la *Coleccion de libros españoles raros ó curiosos*, t. XI, Madrid, 1877), à l'aide des manuscrits de la Bibliothèque nationale de Paris, Esp. 258 et Esp. 311 : ce dernier, on le sait, contient des corrections autographes du poète.

2. *Calendar of State Papers. Spain*, Londres, 1888, vol. V, part 2, p. 165, 336 et 429.

3. Parlant d'un banquet auquel il avait assisté à Hampton Court, Mendoza écrit : « Yo querria passar estas xiras con el gran Mos. Çaragoça tanto como aqui, que aunque esta es buena vida para quien está mostrado (acostumbrado?) á ella, yo tuviera por mejor la de Barcelona » (*Calendar*, vol. V, part 2, p. 439).

4. *Calendar*, Londres, 1890, vol. VI, part 1, p. 39. Il est question du séjour de D. Diego en Angleterre et de son voyage aux Pays-Bas dans l'épître qu'il adressa à Gonzalo Pérez (éd. Knapp, p. 467).

5. *Calendar*, vol. VI, part 1, p. 146.

6. Sa présence à Venise est signalée dans une lettre du marquis d'Aguilar, Rome, le 29 octobre 1539 (*Calendar*, vol. VI, part 1, p. 199).

spéciales à Trente, à Sienne ou ailleurs, se continua jusqu'en 1547[1]. Ce serait donc en 1541 ou environ qu'il aurait rimé la première et peut-être aussi la seconde épître à Maria de Peña. Dans la première, intitulée : « A Maria de Peña, criada de doña Marina de Aragon, en loor de la fealdad, » Mendoza, après s'être disculpé en invoquant les fatigues du voyage et les devoirs de sa charge, reproche à son tour à Marina d'oublier ses amis : « Heureux celui qui réussit à ne plus l'aimer... En coûte-t-il tant d'écrire quelques lignes à un Vénitien? Et après l'on me traitera de mal appris! »

¿Que le cuesta escribir a un Veneciano
Una letra, un borron o una cruceta?
¡Y despues que me trate de villano!

« Je me vengerai; je demanderai au dieu que nous adorons, non pas qu'elle perde sa beauté, — c'est un mal qui vient sans qu'on l'appelle et elle perdrait ce dont elle a le moins de souci, — mais je lui demanderai, à ce dieu, de la tourmenter en la persuadant qu'un jour naîtra une autre Dª Marina semblable à elle, et qu'elle sera contrainte de voir cette rivale grandir et prospérer sous ses yeux. »

Querria que le entrasse una mohina
Creyendo que algun dia ha de nacer
En este mundo otra doña Marina;
Y que ella misma viesse en el crecer
En gracia y en valor y en discrecion
Una que le pudiesse parecer.

« Dites-lui donc, amie Peña, de ne point se montrer si confiante, si présomptueuse; il est parfois dangereux de vouloir marcher sur le fil de l'épée. »

No sea tan bizarra y confiada;
Que no es siempre seguro el caminar
Por encima del filo de la espada.

Mendoza entame ensuite le sujet de son épître *bernesque,* « l'éloge de la laideur, » qu'il traite avec quelque gaucherie,

1. *Vida de Don Diego Hurtado de Mendoza*, dans l'édition de Valence, 1776, de la *Guerra de Granada*, p. xxxv.

et la transition qui nous ramène à Marina manque de cette désinvolture bouffonne qui seule rend ces paradoxes supportables chez les meilleurs Italiens. « J'ai voulu vous dire tout cela, dame Peña, afin que vous puissiez engager votre maîtresse à nous traiter avec moins de hauteur. La fraîcheur, la jeunesse passeront; je sais, au surplus, qu'elle n'y attache aucun prix, possédant ce qui seul a de la durée. »

He querido deziros esto todo
Porque podais a vuestra ama aconsejar
Que no nos ponga a todos tan del lado.
Mire que el verdegay se ha de acabar,
Dado que ella lo estima harto poco,
Pues tiene lo que siempre ha de durar.

Au bord d'une onde limpide et fraîche, Mendoza construira à Marina un temple, où, vêtu de pourpre, il accomplira les rites en lui sacrifiant des cœurs humains, des désirs mêlés à des soucis. Puis, après une allusion « aux rois ses ayeux », le poète évoque quelques idées tristes : la haine, les destins contraires, l'animosité des méchantes langues *(el rencor de las lenguas maliciosas)*, qui semblent indiquer que Marina, plusieurs années avant sa maladie et sa mort, avait eu à souffrir douloureusement dans ses affections, n'avait point vu se réaliser ses rêves de jeune fille.

L'autre épître, dont le sujet est « la fondation de Venise », débute très agréablement. Mendoza trouve un moyen gracieux d'expliquer pourquoi il s'adresse à Peña et non directement à sa maîtresse; il se compare au pauvre pèlerin de Rome ou de Compostelle, qui, uniquement préoccupé d'atteindre le terme de son pénible voyage, n'a d'yeux que pour le sanctuaire dont l'édifice se détache comme un point lumineux au milieu de la ville; il s'approche, mais, saisi de confusion et de honte, il n'ose chercher la grande image; il s'arrête devant une moindre, la première qui s'offre à ses regards, et il adore de loin les autels. « Tel moi, » dit Mendoza, « pénétré de la valeur de votre maîtresse, je me contente, dame Peña, d'être entendu de vous. » Ces quelques tercets, inspirés par un sentiment vrai,

disent bien ce qu'ils veulent dire et font image; ils comptent parmi les meilleurs qu'ait jamais écrits ce fin lettré :

El pobre peregrino, quando viene
A Roma o a Santiago en romeria
Por voto espresso o devocion que tiene,
Va entre si discurriendo por la via
La gloria, religion y pïedad
Del proposito santo que le guia.
No le mueve grandeza de ciudad;
Las casas o dineros o manjares
No le hazen mudar de voluntad.
Llegando, se presenta a los lugares
Sagrados y de mas veneracion,
Dende lexos adora los altares;
Porque siendo de humilde condicion,
Ni se atreue ni puede, ya que quiera,
Offrecer mas de cerca su oracion.
Escoge en las imagenes de fuera
Una para rezar lo que le plaze,
Indigno de tocar a la primera...
Pues yo, señora Peña, etc.

Le reste n'a plus rien de commun avec Marina : D. Diego ne pense qu'à amuser ses deux lectrices par un tableau assez fantaisiste de l'histoire de la fameuse république, où les incidents célèbres, tels que le *sposalizio* du Doge avec la mer et les détails piquants de la *festa della Sensa,* comme on disait à Venise, tiennent une grande place.

Quand Mendoza écrivit-il son *In memoriam?* L'élégie « en la muerte de Dª Marina de Aragon » ne contient rien qui permette de la dater avec quelque précision; il est probable qu'elle est du même temps que le sonnet de Gonzalo Pérez. Outre le mérite de la forme, qui, comme il a été dit, est réel au moins dans quelques parties, cette pièce en a d'autres; elle est la seule qui nous initie à la vie intérieure de Marina, qui analyse ses sentiments, qui précise les traits de son caractère, qui éclaire un peu, quoique trop faiblement encore, les causes de ses peines et de ses maux. Surprise par la mort au moment de son complet épanouissement, dans la fleur de sa beauté,

En el colmo, en la flor de hermosura
De arrebatada muerte salteada,

Marina a été aussi pleurée qu'elle avait été adulée pendant le peu d'années qu'il lui fut donné de vivre :

Fuiste, doña Marina, tan llorada
Quanto el poco que en esta luz viviste
Tu vida merecio ser alabada.

« Qui fut plus admirée et plus servie, qui le méritait mieux, qui en fit jamais si peu de cas? » La mort impitoyable fut soudaine, inattendue :

Te arrebato delante nuestros ojos
En el tiempo que menos lo pensaste.

Et cette vie de peu de jours, si cruellement interrompue et brisée, suggère à Mendoza la comparaison maintenant rebattue — qu'un poète de nos jours éviterait ou qu'il chercherait au moins à renouveler par quelque trouvaille d'expression — de l'épi moissonné dans sa fleur, de la jeune pousse trop tôt coupée par une main imprudente, mais qui, au temps de Mendoza, caressait l'oreille novice des Espagnols non encore rassasiés des adaptations italiennes ou de l'imitation de la poésie classique :

Si el trigo no es maduro en el arista,
No corta el segador la mies en berza
Antes de la sazon venida y vista.
No pone en verde rama, aunque se tuerza,
La hoz antes de tiempo el hortelano,
Hasta que se endurece y toma fuerza.

Dans les tercets suivants, il s'applique à décrire les grâces captivantes de la jeune fille, à peindre les nuances délicates de sentiment qui apparaissaient dans sa *conversación*. Elle a une façon douce de décourager *(manso desengaño)* les trop entreprenants qui les oblige à l'aimer, malgré qu'ils aient perdu tout espoir de l'attendrir; elle sait guérir les blessures que son simple aspect a causées. L'âme, l'allure et les pensées restent dignes du grand lignage dont elle descend. Mais à quoi bon invoquer l'histoire et rappeler le souvenir de tant de rois? Ce serait faire tort à ses mérites propres. « Quel abandon dans

sa parole et quel à-propos! Quelle clairvoyance, quelle sagesse, quelle simplicité! On eût dit qu'elle montrait son cœur ouvert. »

¡Que descuido en la habla, que concierto;
Que aviso, que prudencia, que llaneza!
Parecia mostrar el pecho abierto.

« J'ai quitté mon pays, » dit Mendoza, « le cœur triste, pour chercher au loin plus de gloire, plus d'autorité; mais le destin a tellement coupé les ailes de mon ambition que je me sens vaincu. J'aurais mieux fait de suivre tes traces, de me contenter d'une plus modeste existence, de ne pas te considérer comme le couronnement suprême d'autres efforts, mais de réaliser en toi seule mon bonheur. »

Sali triste de mi naturaleza
A buscar en provincias apartadas
Mayor reputacion, mayor grandeza.
Tienenme ahora los hados tan cortadas
De la gloria las alas que me canso;
Mejor fuera parar en tus pisadas,
Correr con la fortuna bajo y manso
Y no tomar[1] por fin merecer verte,
Mas en verte poner fin y descanso.

A les prendre à la lettre, ces tercets signifient que Mendoza avait vraiment aimé Marina et avait pensé l'épouser. « Heureux ceux qui, groupés autour de toi, t'ont aidée à franchir le terrible pas!... Heureux celui dont tu pris congé, qui entendit les paroles que tu prononças et à qui en mourant tu dis adieu! Tu as souffert des peines sans fin, tu n'as vécu que peu d'années de vie, tu as lutté incessamment contre ta destinée, rien de ce que tu désirais ne t'a réussi. »

Infinitos trabajos, pocos dias,
Contino contrastar con la fortuna
Y salirte al reves quanto querias.

« Née sous un astre favorable, les gens t'adoraient comme une déesse, fortune à toi seule réservée. Les autres femmes

1. Le texte de Knapp, au lieu de *tomar*, a *temer*, qui ne donne aucun sens.

qui t'observaient s'efforçaient de te ressembler, mais sentaient bientôt l'inutilité de leurs efforts et s'en étonnaient... L'Espagne entière a pris le deuil en apprenant ta mort, et jamais l'Èbre n'a tant crû par les pluies et neiges que lui envoient ses montagnes que par les larmes que nous y avons versées. » Mendoza souhaiterait que l'art pût reproduire l'image de Marina et la fît en quelque manière revivre. Espoir vain : qui y réussirait? Ni couleur, ni pierre, ni métal, ni génie ne pourrait atteindre ce degré de perfection; et, d'ailleurs, « bien fou celui qui prétendrait rendre la vie dans ce monde terrestre à celle qui dans l'autre jouit de la vie éternelle! »

¡O cuidado de loco perenal,
Querer en este siglo dar la vida
A quien vive en el otro ya inmortal!

L'élégie se termine en fait ici; il eût mieux valu que Mendoza ne l'amplifiât pas de cette digression oiseuse sur Orphée qui affaiblit l'impression du morceau et éteint le lyrisme de bon aloi qui jusqu'alors avait soutenu le poète et lui avait inspiré des accents dont on ne saurait nier la sincérité ni l'éloquence. Savoir finir est un art qui n'est pas commun chez les poètes espagnols; on peut leur appliquer en général ce que disait Gracián : « Todo se les va á algunos en començar y nada acaban; inventan, pero no prosiguen... impaciencia de ánimo, *tacha de Españoles.* »

Que conclure de tout ceci? Certaines expressions de l'élégie, je l'ai remarqué déjà, accusent de la part de Mendoza une affection plus que respectueuse, un attachement très réel et des regrets cuisants de s'être, à un moment de sa vie, éloigné de la jeune fille, d'avoir sacrifié à ses rêves ambitieux les années qu'il aurait dû consacrer à l'aimer et à la servir. C'est ce qu'on peut croire; mais il faut aussi se méfier du style poétique de l'époque, il faut éviter d'être dupe d'un langage conventionnel qui n'a que trop sévi depuis Pétrarque dans la poésie italienne et, à son exemple, dans la poésie espagnole. En l'absence d'autres témoignages plus probants, laissons donc dans la pénombre, dans un vague mystérieux, les relations de

D. Diego et de Dª Marina. Ne s'agirait-il que d'un amour de tête, d'un culte purement spirituel? Ce genre d'érotisme ne conviendrait pas mal au dilettante affiné par la lecture des Grecs, par un commerce assidu avec les maîtres du platonisme et du pétrarquisme italien. Quoi qu'il en soit, l'amour de Mendoza, platonique ou non, lui a dicté quelques vers heureux, quelques pensées touchantes : n'en demandons pas plus. Sur d'autres points, l'élégie semble, au premier abord, assez explicite; mais, à y regarder de près, le sens exact des mots qui semblaient le plus révélateurs nous échappe. Mendoza insiste sur les nombreux mécomptes de Marina, sur la longue lutte qu'elle soutint contre sa destinée: rien, dit-il, ne lui a réussi. Dans le concert d'hommages adressés à la fille d'honneur, il y en eut, sans doute, qui touchèrent son cœur un peu plus que d'autres, et au jeu des *galanteos de palacio* peut-être donna-t-elle des gages qui enchaînèrent sa liberté et lui valurent ensuite de graves déceptions. Beaucoup de conjectures sont permises, mais il serait impertinent de les formuler. Contentons-nous de savoir qu'à partir au moins d'un certain moment la jeune fille ne fut pas heureuse; rien ne lui réussit plus : *salióte al reves quanto querias!*

Et cependant sa vie eut aussi ses rayons de soleil, ses moments d'expansion, de gaîté franche et même d'espièglerie. La note attristée, presque lugubre par instants, de l'élégie de Mendoza ne nous rend pas du tout la Marina telle qu'elle se révéla à d'autres contemporains, et notamment à certain aventurier quelque peu picaresque, du nom de D. Alonso Enríquez de Guzmán, et qui se donnait à lui-même le sobriquet significatif de « gentilhomme déconfit » *(caballero noble desbaratado)*[1]. Le personnage en question, se trouvant à Madrid en 1543, alla rendre visite à Dª Maria de Ulloa, retirée, en sa qualité de veuve, à Santo Domingo el Real et qui avait auprès d'elle trois de ses petites-filles, dont notre Marina. Dès que D. Alonso fut entré, la jeune fille, s'adressant à lui, dit à brûle-

1. « Libro de la vida y costumbres de Don Alonso Enriquez, caballero noble desbaratado, » dans la *Coleccion de documentos inéd. para la hist. de España,* t. LXXXV, p. 406.

pourpoint : « Connaissez-vous les autels que Dª Maria de Ulloa a édifiés dans sa demeure? — Non, » répondit l'autre. — « Et voulez-vous les voir? — A votre disposition, » dit Alonso, pensant que ce serait pour un autre jour. Mais Marina, ordonnant à un page de prendre un flambeau et de les accompagner, conduisit D. Alonso de chambre en chambre, de corridor en corridor, jusqu'à l'autre bout de la maison. Un grand vent soufflait dans ces parages et menaçait d'éteindre la lumière. Alonso, de son naturel assez avantageux, se posa cette question : « Si cette lumière s'éteint, de deux choses l'une, ou bien je me tiendrai à distance et passerai pour un imbécile, ou bien je m'approcherai d'elle et, en ce cas, je lui manque de respect. » Et, interpellant le page, il lui recommanda de ne pas laisser la lumière s'éteindre. Marina dit alors : « Cela n'a aucune importance. » D. Alonso, de plus en plus ému, s'écria : « *Pecador de mí*, qu'est-ce que cela veut dire? » Puis, arrivant aux autels, D. Alonso se jeta aux pieds de celui du milieu « qui invitait le mieux à la dévotion », et, après avoir récité un *Ave*, il adressa à la Mère de Dieu cette prière : « Par la joie que tu ressentis lorsque l'ange t'annonça que le Seigneur était en toi, secours-moi dans cette détresse et réconforte-moi. » Soudain apparut une duègne comme descendue du ciel, car D. Alonso n'avait pas souvenir de l'avoir vue parmi celles qui étaient au service de Dª Maria. « Soyez la bien-venue, Madame, » lui dit-il ; « par ma foi, sans vous nous étions fort seuls, et comme le diable ne dort pas... » A ces mots, la malicieuse Marina, qui s'était parfaitement rendu compte des sentiments de son compagnon, riposta : « Écoutez-moi, Don Alonso, et sachez bien qu'on n'a jamais rien fait de mal qu'à l'aide d'une duègne. » Le pauvre Alonso se retira assez penaud, et d'autant plus qu'ayant rendu compte de l'incident aux parents de Marina, la friponne, pour mieux narguer le cavalier, déclara qu'elle recommencerait une fois et cent fois la promenade seule avec lui et même plus seule encore : « Ce dont Dieu me garde! » dit en finissant Don Alonso, non sans dépit : ce coureur d'aventures et de bonnes fortunes venait de recevoir une leçon supérieurement administrée et dont il dut se souvenir longtemps.

Voici en son jargon informe le récit du « gentilhomme déconfit » :

Lo que me pasó con una dama en Madrid en el año de 1543, mes de mayo; y porque es caso de admiracion y endiscrecion, y esta prohibido contarlo á los vivos, doy por testigo á la ilustrísima señora doña Maria de Mendoza y á la ilustre señora doña Francisca Sarmiento, su hermana, y al señor don Alvaro de Mendoza.

Tiene atencion el caso de admiracion, porque representándolo el auctor, que es al mismo que le acaeció, le tiemblan las carnes. Habeis de saber que en el dicho lugar está una señora de gran linaje y no ménos fama de honrada y cristianísima, que se llama Dª María de Ulloa, viuda, madre del Sr Conde de Salinas, la cual tiene en su casa tres nietas muy honradas y hermosas, de tierna edad, aunque no tan niñas que no se podrian ya casar. La una es hija del Conde de Ribagorza, en Aragon; llámase Dª Marina de Aragon. Es una dama que fué de la Emperatriz, nuestra Señora, que está en gloria, tan hermosa, tan discreta y valerosa que en verdad yo no hallo á qué la pueda comparar, sino es á la Ilma Dª María de Mendoza. Yendo yo á ver á su abuela y á estas señoras en Santo Domingo el Real, do real y santamente tiene hecha su casa y morada, que era noche, y me dijo esta Dª Marina, ángel o diablo, ó quien que es : « Sr D. Alonso, ¿ habeis visto los altares de mi Sra Dª María de Ulloa en esta su casa? » Yo le dije : « No señora. » Respondióme : « Quereis que os los muestre? » Yo le dije : « Cuando Vmd. fuere servida, » creyendo fuera otra dia.

Luégo se levantó ligera y esparcida, y dijo á un paje : « Toma ese candelero. » Y mandole pasar adelante, y luégo á mí, y ella, y no más, y pasamos por muchas cámaras y recámaras y muchos corredores y ventanas por muy gran rato, andando cabe la lumbre muy gran viento, y en mi pensamiento tormento, y la casa como encantada, sola y grande, considerando ¡ pecador de mí! qué es esto ó qué ha de ser si la vela se apaga, porque si me desvío della, déjola sola y quedo necio y apocado; si me llego á ella, desacátome y desverguénzome. Yo decia al paje : « Mira no se te mate la vela. » Ella respondió : «No va nada en ello, Sr D. Alonso. » Yo entre mí : « ¡ Oh, pecador de mí! ¿ qué es esto? » Y ansí como llegamos ó los altares, que son tres, fuíme al de medio, que me pareció más devoto, y recé un Ave María, como oracion más breve, y dije á una imágen de la Madre de Dios : « Señora, por aquel gozo que sentiste cuando el Angel te trajo la nueva cómo el Señor era contigo, que me socorras en este trabajo, y me des gozo y alegría. » Entonces pareció una dueña, que juro por Dios que me pareció que bajaba del cielo, y que no lo dejo de creer ansí, porque he mirado por todas las dueñas de la Sra Dª María de Ulloa, y no ví aquella otro dia que fuí con mi Sra Dª María á comer allá, y estuve todo el dia con ellas. Entonces dije : « ¡ Oh, señora, seais muy bien venida, que á fé que estábamos muy solos sin vos, y como el diablo no duerme!... » Respondió la Sra Dª Marina, que como discreta conoció mi temor, y como valerosa y generosa quiso gustar dél : « Mirá, Sr Don Alonso, hágoos saber que nunca se hizo mal recado sino con dueña. »

Contemplá, hombres humanos de carne y de hueso, qué tormento tan extraño, qué miedo tan grande, qué verguenza, qué corrimiento pasó por el pobre hombre; y luégo dí mucha priesa para volverme do estaba su agüela

y primas, y el Sr D. Alvaro de Mendoza; e no fué menester poca priesa, segun era léjos, y yo estaba penado y congojado, de lo cual dimos luégo cuenta á los dichos; y despues otro dia [á] mi Sra Dª María e la Sra Dª Francisca, tornandole[s] á decir esta malvada esfozarda que entraria otra vez y otras ciento conmigo tan sola y más, de lo cual me guarde Dios. Amen, amen.

Ce passage des Mémoires du *Desbaratado* a, en tout cas, le mérite de dissiper l'impression mélancolique que nous avait laissée l'élégie de Mendoza. On aime à penser que la jeune fille, dont les dernières années ont été obscurcies par des tristesses et des souffrances, a ri aussi, a plaisanté, a vécu des moments de vie joyeuse et folâtre; il y a donc eu pour elle des jours heureux comme il y a eu des jours sombres : destinée commune à beaucoup d'autres. C'est tout ce qu'il est permis de dire, et l'on commettrait une imprudence si l'on prétendait deviner davantage; mais sachons gré au moins à son fervent adorateur D. Diego et à d'autres témoins d'avoir levé pour nous quelques coins du voile et de nous avoir montré, sous des aspects divers, la gentille âme espagnole de Dª Marina de Aragón.

ALFRED MOREL-FATIO.

P. CORNEILLE JUGÉ PAR UN HONGROIS

Dans le premier chapitre de son livre sur *P. Corneille et le théâtre espagnol*[1], M. Huszár me fait l'honneur dangereux de m'opposer à tous ceux qui, avant moi, se sont occupés du sujet qu'il traite[2], et il me déclare à peu près le seul à avoir envisagé cette question du point de vue véritable qui est, bien entendu, le sien. Malheureusement, j'ai le désavantage d'être Français, et, par suite, incapable de parler de Corneille avec l'indépendance d'esprit nécessaire. M. Huszár est dans une situation autrement privilégiée, puisque la nature lui a donné, pour regarder la France et l'Espagne, des yeux hongrois, lumineusement impartiaux. Il se propose donc de compléter, de préciser et de rectifier mes conclusions. Comment ? C'est ce que je vais essayer d'indiquer le plus rapidement possible. J'avoue que des scrupules se sont d'abord présentés à mon esprit ; mais je me suis souvenu des raisons supérieures qu'invoquait M. Faguet dans un délicieux article des *Débats* sur le poète norvégien de *Au delà des forces humaines*. Comme d'aucune manière je ne puis m'empêcher de penser avec un cerveau français, la certitude de mon inévitable partialité me rassure. Je serais autrement inquiet si j'avais à juger la supériorité d'un original sanscrit sur une adaptation arabe ou pehlvie.

Il n'est qu'un point sur lequel M. Huszár se déclare réduit à ses propres recherches ; mais ce point a son importance, qui est grande. Il s'agit, en effet, de savoir si, oui ou non, la *Comedia* a exercé son influence sur les premières comédies de Corneille. Si la réponse est oui, n'en pourra-t-on pas conclure que, dans son essence même, le génie cornélien dérive de l'Espagne ? Si,

1. Paris, Emile Bouillon, 1903.
2. P. 29 et 30.

au contraire, la réponse est non, il sera légitime de prétendre que la *Comedia* a surtout permis au plus glorieux fondateur de notre théâtre classique de prendre conscience de lui-même et de se dégager des ornières où s'enlisaient ses contemporains. M. Huszár soutient, bien entendu, la première de ces deux opinions. Mais quelles preuves apporte-t-il? Il faut d'abord constater qu'il ne nous indique aucun texte espagnol à rapprocher d'un passage de Corneille plus ou moins vaguement analogue. Au lieu de bonnes raisons, il ne nous présente guère que des hypothèses toujours fantaisistes et parfois étonnantes. Je ne m'arrêterai pas longtemps sur les expressions qui lui paraissent venir de la *Comedia*. Corneille n'avait pas besoin de lire Lope ou Calderon pour faire dire à ses héros « ma chère âme » ou « quatre mots à quartier ». Quant aux hyperboles antithétiques comme « adorable cruelle » ou « monstre de la nature », elles étaient courantes dans le roman contemporain. Il n'y a qu'un mot qui semble avoir une origine directement espagnole, c'est celui de « veillaque », et ce mot n'apparaît que dans l'*Illusion comique* à partir de laquelle, en effet, l'influence de l'Espagne commence à s'exercer sur Corneille. M. Huszár, lui, rencontre cette influence jusque « dans les moindres bagatelles ». C'est ainsi qu'il nous apprendra que la formule : « C'est beau comme le Cid » n'est qu'une adaptation de l'expression fameuse « c'est du Lope ». Il n'est d'ailleurs pas embarrassé pour prêter à l'occasion aux premiers héros de Corneille des termes espagnols. Ne nous dit-il pas, à propos de la *Galerie du Palais*, qu'Aronte conseille à Lysandre d'user des « celos » dans l'intérêt de son amour? Il appert nettement de ce passage[1] que M. Huszár sait traduire « jalousie » en espagnol, mais il ne nous est nullement prouvé qu'Aronte en sût faire autant[2].

Je ne suis pas davantage convaincu que Corneille ait

1. P. 231.

2. M. Huszár semble connaître l'espagnol. Aussi suis-je surpris de rencontrer dans son livre les formes suivantes: *antiquo* (p. 121); *representacions* (p. 134); *galans* (p. 161); un auto *sacramentale* (p. 189), etc. Je ne crois pas non plus que M. Huszár se fasse une idée bien juste de l'origine du nom des comédies de cape et d'épée quand il écrit: « La plupart des pièces retentissent du cliquetis des épées; il n'en est pas où il n'y ait quelques duels, aussi leur nom de *comedias de capa y espada* en indique-t-il assez le caractère » (p. 156).

emprunté à la *Comedia* les considérations sur l'amour ou les dissertations sur l'honneur dont parle M. Huszár. M. Huszár les trouvera quand il voudra dans les romans et surtout dans les tragi-comédies qui parurent en France avant le *Cid*[1]. Mais je doute fort qu'il le veuille jamais. Il préfère, en effet, nous faire sentir partout l'arome de la *Comedia*, et surtout là où serait en défaut un odorat ordinaire. Constatant, par exemple, que Corneille évite les *aparte*, « il n'est pas impossible », écrit-il[2], « qu'il ait songé au drame espagnol qui en abuse. » En présence d'arguments de ce genre, je serais curieux de voir comment on pourrait méconnaître que Corneille est un simple copiste de la *Comedia*. Les autres découvertes de M. Huszár ont à peu près la même valeur. Vous croyez peut-être que le fameux « moi » de *Médée* n'est qu'une ingénieuse traduction du « Medea superest » de Sénèque? Point du tout. Bien qu'il fût de Cordoue, Sénèque n'est pas assez Espagnol. Ce *moi* « pour lequel les critiques français semblent avoir épuisé toutes les louanges »[3], Corneille l'a tiré de l'*En esta vida* de Calderon, à moins que ce ne soit de la pièce de Lope intitulée: *Querer la propia desdicha*. On vous avait jadis enseigné que la « nourrice » était un personnage de l'ancien théâtre français que Corneille put remplacer par la suivante grâce à l'importance grandissante et au nombre nouveau des actrices. Sachez donc que la présence de ce personnage doit nous faire songer à un « *gracioso* en jupon », et que sa disparition ne s'explique bien que par l'invasion de la « criada » espagnole. Apprenez encore qu'il n'y eut pas sous Richelieu assez de duels pour expliquer ceux qu'on rencontre dans les comédies de Corneille, et gardez-vous d'imaginer pour *Mélite* et *Clitandre* cette explication vraiment trop simpliste que leur auteur connaissait l'*Hypocondriaque* de Rotrou ainsi que *Cléagénor et Doristée*. Vous en arriveriez peut-être à supposer que la *Veuve* ou la *Galerie du Palais* ont jailli des mêmes sources que la *Céliane* ou la *Célimène*. Et vous paraîtriez alors ignorer

1. C'est ce que j'ai, en partie, indiqué déjà dans les chapitres II et III de mon étude sur *La Comedia espagnole en France de Hardy à Racine*. Paris, Hachette, 1900.
2. P. 230.
3. Cf. le livre de M. Huszár, p. 243.

qu'en 1630 a été publié un volume de comedias de Lope dans lequel se rencontrent la *Verdad sospechosa* et *Amar sin saber á quien*. Osez me dire maintenant que si, dès 1630, Corneille a connu ce recueil, il est étrange qu'il n'en ait pas davantage profité. Je vous répondrai que, si vous aviez le flair castillan de M. Huszár, vous retrouveriez dans ses premières comédies des peintures de la jalousie et du dédain qui vous rappelleraient la manière du « phénix des génies » [1]. Laissez-moi enfin vous avertir que les décors de la *Galerie du Palais* ou de la *Place Royale* ne sont pas aussi parisiens que, dans la candeur de votre âme, vous seriez tenté de le supposer. Il n'a pas suffi à Corneille de jeter les yeux autour de lui. Il a dû surtout se rappeler que chez Lope et ses disciples « une partie tout au moins de l'action se déroulait sur des places publiques de Madrid : le Prado, la Calle Mayor, etc. » [2].

Avec de pareils arguments, on n'aurait pas de peine à établir que la littérature française tout entière n'est qu'un décalque maladroit de la littérature espagnole. Si c'est là ce que M. Huszár entend par une méthode « scientifique », nous ne donnons pas à ce mot le même sens. Nous ne nous entendrions pas davantage sur la définition du mot « honor ». M. Huszár, pour les besoins de sa thèse, l'explique ainsi : « les mérites appréciés par la raison [3]. » C'est bien là la conception que se font de l'amour les héros des premières comédies de Corneille ; ce n'est pas celle qu'ont de l'honneur les héros de Lope et de Calderon. Celle-là, on peut en trouver le germe dans ce culte farouche de l'indépendance individuelle qu'affiche l'Alidor de la *Place Royale*. Mais Alidor ne doit rien ni au Sancho de *la Hermosura aborrecida* de Lope ni au Gómez Arias de Calderon. Il est le fils de l'imagination cornélienne que l'ardente imagination des dramaturges espagnols n'échauffera si bien que parce qu'elle l'entraînera où la poussaient déjà ses propres impulsions. C'est, d'ailleurs, une constatation qu'une étude plus

1. Ai-je besoin de préciser que pareille épithète ne saurait convenir qu'à Lope de Vega ?
2. P. 234.
3. P. 236.

approfondie des littératures de l'Europe nous conduirait plus d'une fois à faire; une œuvre littéraire ne dépasse les frontières natales et n'exerce au dehors une véritable influence qu'à la condition de rencontrer un milieu où elle ne paraisse pas dépaysée. On ne l'imite qu'autant qu'on se retrouve en elle. L'auteur de la *Place Royale* n'aurait pas tressailli à la lecture des *Prouesses du Cid* s'il n'avait pas eu l'imagination espagnole. Il ne les aurait pas profondément transformées s'il n'avait pas eu l'esprit et le bon sens français. Il n'en aurait pas tiré un chef-d'œuvre, s'il n'avait pas eu le génie de Pierre Corneille.

Voilà des vérités banales que ne ruine pas l'argumentation de M. Huszár. Elle ne nous offre, d'ailleurs, aucune considération nouvelle. Elle reprend les jugements de ces critiques « mangeurs de Français » parmi lesquels M. Huszár ne veut point qu'on le range. Je crois bien, pour ma part, qu'il ne faut pas, en effet, le mettre dans cette catégorie. Mais, en vérité, les raisons supérieurement impartiales qu'il invoque ne sont trop souvent que des affirmations gratuites et dont nous n'avons jamais à nous féliciter. M. Huszár est-il amené à parler du loyalisme espagnol? Il imagine que notre Roi-Soleil était une sorte de despote oriental, tandis qu'au contraire, le culte du monarque en Espagne n'était pas servile puisqu'on voyait en lui le représentant temporel de Dieu[1]. Il oublie sans doute que Bossuet a dit plus d'une fois en français « que son retratos los reyes de Dios ». Et n'oublie-t-il pas le théâtre d'un certain Racine quand il refuse à notre XVIIe siècle la connaissance de l'amour impétueux pour ne lui accorder que les jeux d'une fantaisie galante? Je ne vois pas non plus pourquoi nous reconnaîtrions avec lui que le drame romantique représente un degré plus avancé de l'évolution littéraire. On pourrait plus légitimement soutenir qu'il a réalisé sur notre scène une forme moins pure et aujourd'hui même moins vivante que notre tragédie classique. Et la meilleure explication à donner de ce fait se rencontre précisément dans un reproche que nous adresse M. Huszár et qui est pour nous le plus bel éloge. « En France, écrit-il, la raison dirige, contrôle l'imagination; elle ne tolère aucun écart ni

1. P. 191.

aucun excès de sa part. Ce rôle modérateur du bon sens qui a pour principe *ne quid nimis* ne peut être que défavorable à la poésie subjective[1]. » Fort bien. Mais la poésie dramatique se confondrait-elle par hasard avec la lyrique? Et ne doit-elle pas être, au contraire, objective et non point subjective?

M. Huszár ne me paraît pas plus équitable dans les deux seules critiques précises qu'il veut bien m'adresser. Relevant les contradictions où tombe M. de Schack, j'ai noté qu'il fait à la *Comedia* un éloge d'avoir espagnolisé la matière antique ou étrangère, et à nos tragiques un crime de l'avoir francisée. M. Huszár me reproche cette observation. Pourquoi? Parce que les héros de la *Comedia* lui ont été fournis par la société de son temps et de son pays, tandis que chez ceux de Corneille « *on* » ne retrouve que le cachet de l'esprit antique et de l'esprit espagnol[2]. Je n'ai rien à répliquer sinon que M. Huszár a tort de mettre *on* où il aurait fallu *je*. Si M. Huszár ne voit pas dans l'Émilie de *Cinna* une française de la Fronde, s'il n'entend pas dans *Polyeucte* l'écho des préoccupations religieuses contemporaines, c'est qu'il a des yeux et des oreilles d'une nature toute spéciale. Son légitime désir d'avoir raison l'entraîne même parfois à manquer non seulement de justesse, mais encore, et c'est plus grave, de justice. J'avais fait remarquer que la conception de l'honneur devient dans le théâtre de Calderon plus rigoureuse et plus inhumaine qu'au temps de Lope. Et j'ajoutais en parlant de ses héros : « Jamais dans leur âme une lutte douloureuse, une révolte contre un préjugé qui offense la nature et la religion. » M. Huszár m'objecte un monologue de Juan de la Roca. Je ne vois pas que ce monologue aille contre mon observation puisqu'il se contente d'exposer, en l'acceptant, la doctrine farouche de l'honneur. Je n'en reconnais pas moins que M. Huszár a parfaitement le droit d'attacher à ce discours une plus grande importance que je ne le fais. Mais où prend-il cet autre droit de me faire dire de tout le répertoire espagnol ce que j'indique au contraire comme la caractéristique de la seule école de Calderon? Quand j'ai eu à parler de la *Come-*

1. P. 201.
2. P. 211.

dia envisagée d'une manière générale, voici ce que j'ai écrit: « D'admirables combats pourraient s'engager entre l'idée de l'honneur et les sentiments les plus forts, amour ou piété filiale, amitié ou reconnaissance. Mais si la *Comedia* les indique *souvent*, elle ne les développe jamais ». Je ne crois pas que M. Huszár puisse me signaler beaucoup de pièces espagnoles qu'en parlant de la sorte j'aurais injustement appréciées. Je ne crois même pas d'ailleurs qu'il soit au fond d'un autre avis que moi. M. Menéndez y Pelayo, qu'il considère non sans raison comme un modèle de critique objective, lui a appris que les héros des drames tragiques de Calderon sont des assassins de sang-froid qui, loin de céder à un élan de passion, obéissent avec une brutalité sophistique à une odieuse convention sociale[1]. Et n'a-t-il pas lui-même écrit : « C'est à peine si dans la *Comedia* espagnole la voix de l'humanité ou de la charité se fait entendre[2]. »

M. Huszár ne m'aurait pas fait un reproche injuste s'il avait tenu compte de la distinction que je crois nécessaire entre l'âge de Lope et celui de Calderon. Le malheur est qu'au lieu de préciser mes conclusions, il lui arrive plus d'une fois de mettre sur le même plan et d'envelopper dans un même jugement des œuvres qui appartiennent à des phases très distinctes dans l'évolution d'un genre ou d'un génie. A lire ses deux derniers chapitres, on ne se douterait guère que l'auteur d'*Héraclius* et de *Don Sanche* n'a ni les mêmes théories ni la même méthode d'imitation que le poète du *Cid* et d'*Horace*. M. Huszár ne semble préoccupé, quand il parcourt le théâtre de Corneille, que d'y relever tous les passages où il respire l'odeur de la *Comedia*. C'est peut-être qu'il se fait de l'invention littéraire une idée assez mesquine. On le surprendrait fort sans doute en lui disant qu'il n'y a pas un seul sujet de fable qui soit sorti de l'imagination de La Fontaine, et que La Fontaine est cependant un des artistes les plus originaux. A mesure que l'étude des littératures comparées se précisera et s'élargira, elle nous fera mieux comprendre que rien ne naît de rien, et que la matière littéraire est toujours à la disposition de tous. Le sujet traité n'a qu'une importance secon-

1. Cf. Menéndez y Pelayo. *Calderón y su teatro*, Madrid, 1885, p. 286 et 300.
2. P. 163.

daire. Il n'est qu'un prétexte ou une occasion ; il ne prend une valeur propre qu'en s'illustrant des couleurs d'une nation et d'un homme de génie. Si la question des rapports du théâtre de Corneille et du drame espagnol m'avait paru intéressante, c'est précisément parce que je n'y voyais pas seulement l'étude, en elle-même assez vaine, des sources de nos pièces classiques. La *Comedia* n'a pas été pour nous une simple mine d'intrigues que nous aurions trouvées tout aussi bien ailleurs. Elle a donné à notre tragédie la première idée de ses véritables ressorts. Outre ce service, dont on ne saurait exagérer la grandeur, elle lui en a rendu un autre, plus considérable encore. Elle lui a permis de s'affirmer en s'opposant à elle. Par ce qu'il supprime et par ce qu'il ajoute comme par ce qu'il emprunte, P. Corneille nous révèle le plus pur du goût français et le meilleur de son propre génie.

Que ce goût et ce génie échappent à M. Huszár, il convient, sans trop s'en inquiéter, de le regretter toutefois. M. Huszár est un homme qui a beaucoup lu et dont on ne saurait suspecter la bonne foi. Il est fâcheux que ses préférences, d'ailleurs légitimes, pour la forme libre du drame, l'empêchent de comprendre l'originalité et la beauté de la tragédie cornélienne. Son livre réjouira le cœur des étrangers qui nous font encore l'honneur d'être jaloux de la diffusion en Europe de notre théâtre classique. Il plaira à tous ceux d'entre les Espagnols, et ils sont nombreux, qui consentent à incliner Lope et Calderon devant Shakespeare à condition qu'on leur sacrifie Corneille et Racine et Molière par-dessus le marché. Il nous a valu un article très pénétrant de M. Brunetière qui conclut une série de critiques judicieuses par un éloge d'autant plus flatteur pour M. Huszár qu'il était plus inattendu[1]. Il a le mérite incontestable d'appeler notre attention sur l'influence de cette littérature espagnole que nous sommes loin d'avoir étudiée en raison de son importance. C'est assez et plus qu'il n'en faut pour nous consoler de sa hongroise impartialité.

E. MARTINENCHE.

1. Cf. *Revue des Deux Mondes* du 1er janvier 1903.

SILHOUETTES CONTEMPORAINES

M. MENÉNDEZ Y PELAYO[1]

Les étudiants de l'Université de Madrid remarquèrent, il y a trente ans de cela, un nouveau venu, tout frais débarqué de sa province, et qui ne payait guère de mine. Gringalet, l'air maladif, accoutré d'un énorme carrick de forme surannée, il rappela à tel de ses camarades[2] Charles Bovary, avec sa fameuse casquette, au début du chef-d'œuvre de Flaubert. Mais on sut bientôt à qui l'on avait affaire : ce garçon malingre, presque un enfant encore, qui bégayait et paraissait si gauche et si timide, se révéla comme un sujet hors ligne et conquit l'admiration générale. Dans les couloirs étroits de l'Université, il refaisait aux autres étudiants la leçon du maître, ou bien encore leur récitait des vers en castillan, en latin, en catalan, en italien, avec un enthousiasme communicatif, qui triomphait souvent de la paresse de sa langue et faisait oublier son bégaiement. Une légende se forma bientôt sur son compte. Un jour, paraît-il, à la Bibliothèque Nationale, il avait émerveillé les érudits les plus compétents et fait la leçon aux docteurs. Valera était là avec Hartzenbusch et quelques autres, qui discutaient sur un manuscrit. Le jeune Menéndez y Pelayo travaillait à une table : il entend la discussion, se lève, s'approche, demande respectueusement la permission de donner son avis, et résout la difficulté. Sa réputation franchit bientôt les murs de l'Université ; on parlait de lui partout comme de la plus forte tête de la jeunesse contemporaine, comme d'un nouveau Pic de la Mirandole, qui étonnerait le monde, et l'Espagne entière saluait avec

1. Cette silhouette est la première partie d'une étude complète sur l'œuvre de M. Menéndez y Pelayo qui paraîtra dans un volume de la *Bibliothèque espagnole,* chez Picard. Elle est publiée, en même temps qu'ici, dans la *Revue philomathique* de Bordeaux.

2. Le regretté Leopoldo Alas.

joie le jeune prodige, sur le front de qui elle voyait rayonner déjà l'auréole du génie.

Des espérances aussi brillantes auraient pu être déçues : elles ne le furent pas. Quelques années plus tard, à l'âge de vingt-deux ans, M. Menéndez y Pelayo obtenait au concours la chaire d'Histoire critique de la littérature espagnole à l'Université Centrale, laissée vacante par la mort d'Amador de los Rios. Une série de publications importantes, où le talent de l'écrivain faisait valoir la science de l'érudit, ouvrit bientôt après au jeune professeur les portes de l'Académie Espagnole. Il avait vingt-cinq ans. On ne cite pas d'exemple d'une telle précocité. Depuis lors, les honneurs se sont accumulés sur sa tête, mais son activité littéraire ne s'est pas ralentie. Ses travaux ont en partie renouvelé l'histoire de la littérature et de la pensée espagnoles. Rien de plus important n'a été écrit sur l'Espagne depuis un demi-siècle que ses quarante volumes de critique littéraire et philosophique. L'homme a largement tenu — on le voit — les promesses de l'étudiant.

Ses compatriotes lui en ont su gré, et si la médisance espagnole n'épargne guère le talent qui a fait ses preuves, je dois dire cependant que je n'ai jamais entendu en Espagne apprécier de deux façons l'œuvre de M. Menéndez y Pelayo. Ceux qui ne partagent pas ses idées sont d'accord avec ses amis pour reconnaître son mérite. On le considère un peu comme une gloire nationale, que tout le monde a intérêt à respecter et à défendre. Interrogez un Espagnol cultivé : il vous dira, avec cette familiarité charmante qui traite toujours les hommes célèbres en amis intimes, que Marcelino est un cerveau extraordinaire, que Cervantes l'eût volontiers nommé, comme Lope de Vega, un *mónstruo de la naturaleza*, qu'il sait tout *(¡todo lo sabe!)*, qu'il est le dernier des grands humanistes, qu'il joint à une sensibilité de poète la capacité de travail d'un bénédictin, les qualités d'un Scaliger à celles d'un Leopardi ; — et il se plaindra sans doute à vous qu'un écrivain de cette valeur soit à peine connu en France de quelques spécialistes, et que son nom ne soit même pas arrivé encore, comme celui de Georges Brandes par exemple, aux oreilles de notre grand public.

On serait tenté de se méfier un peu de ces magnifiques éloges et de les mettre sur le compte de l'hyperbole castillane. Eh bien, pour une fois, la méfiance serait ici mauvaise conseillère. M. Menéndez y Pelayo est, en effet, une des personnalités littéraires les plus originales et les plus curieuses de ce temps, et je ne crois pas qu'il y ait aujourd'hui en France — ni même en Danemark — un critique joignant à l'érudition la mieux informée sur tout ce qui touche à la littérature et à l'histoire de son pays un goût plus délicat et plus compréhensif, une culture plus vaste et plus vraiment européenne.

J'ai entendu M. Menéndez y Pelayo professer à Madrid dans une petite salle de l'Université, devant une douzaine d'auditeurs, au temps où on l'aurait pris pour le plus jeune de ses élèves; combien j'enviai alors ceux qui avaient l'heureuse fortune d'étudier sous un maître dont l'enseignement, d'une chaleur communicative, devait être si excitateur de pensée et de recherches! Les années ont passé depuis (pour nous deux, hélas!), mais dans l'homme mûr d'aujourd'hui, un peu épaissi par le travail sédentaire, la barbe légèrement argentée, on retrouve toujours, dès qu'il s'anime un peu, le même entrain et la même jeunesse. Les yeux bleus ont gardé de leur expression si vive et si mobile. Le geste est aussi nerveux et impatient. L'enthousiasme n'a rien perdu de sa flamme. Je le vois encore me recevant dans sa bibliothèque de Santander, une bibliothèque immense, digne d'un érudit de la Renaissance, dans un corps de logis à part, avec trois vastes salles, garnies de livres jusqu'au plafond. Incapable de tenir en place, il arpente la pièce d'un pas saccadé tandis que, dans une causerie étonnante de verve, il répand pour moi les trésors de son érudition, m'oriente un peu dans ce labyrinthe de la littérature espagnole, s'exalte sur un nom, sur une œuvre, s'interrompt pour me citer une tirade de vers, ou bien, tout d'un coup, monte à une échelle pour atteindre le livre rare, le manuscrit précieux qu'il me fait valoir avec la ferveur du bibliophile. Et pendant que je l'écoute charmé, que je l'observe, je comprends

mieux l'œuvre de l'écrivain en saisissant sur le vif le tempérament de l'homme.

M. Menéndez y Pelayo est, avant tout, un cérébral. Je ne crois pas qu'on puisse imaginer un cas d'intellectualisme plus aigu. Il est si absorbé que le monde extérieur, la vie pratique, les détails matériels existent à peine pour lui : on sourit parfois d'une négligence dans sa mise, on conte ses distractions de savant ou de poète. Depuis l'enfance, il a vécu plongé dans les bouquins : c'est un rat de bibliothèque. Rien ne pouvait satisfaire sa curiosité universelle : on songe à ce que nous dit Rabelais de son Pantagruel, que « tel était son esprit entre les livres, comme le feu parmi les brandes, tant il l'avait infatiguable et strident ». Pas d'ouvrage si aride, si indigeste, qu'il n'ait le courage de dévorer jusqu'au bout. Il a tout lu, tout retenu : son cerveau, merveilleusement organisé, classe et emmagasine sans fatigue. Mais la culture livresque n'a pas chez lui desséché la sensibilité ni tari les sources de l'énergie. Il a une âme passionnée, un tempérament de feu; à la nervosité si tendue de tout son être, à la chaleur et à l'âpreté mordante de son verbe, on ne peut douter que cet érudit eût pu faire au besoin un apôtre, un homme d'action. La volonté ne lui eût pas manqué à coup sûr, ni l'audace. L'homme qui, par un effort opiniâtre, s'est corrigé du bégaiement — tout comme Démosthène — pour devenir un maître de la parole, sait remporter une victoire sur lui-même. Et rappellerai-je la belle crânerie avec laquelle, le jour où il concourait pour sa chaire de professeur, il fit, avant de commencer sa leçon publique, un grand signe de croix, pour affirmer devant tous ses convictions de chrétien? Voilà des traits qui caractérisent l'homme. Il est bien de sa race, d'une race combative et exaltée d'aventuriers, de soldats, de moines.

A la fougue de ce tempérament, à cette ardeur insatiable de savoir, à cette merveilleuse puissance de travail, nous devons une œuvre bien vivante, qui n'est pas celle d'un pur érudit, absorbé à éplucher des textes, ou d'un critique dilettante, isolé dans sa tour d'ivoire. Comme ces grands humanistes du XVIe siècle auxquels on revient toujours à le comparer, il se lança

dans les lettres avec l'impétuosité d'un *conquistador;* mais il conserva toujours la fraîcheur de l'émotion et le sens de la poésie. Pour lui, comme pour eux, les livres ne furent jamais des choses mortes : il en fit toujours jaillir la vie ou la beauté. Pas plus qu'eux enfin il ne boucha de parti pris ses oreilles au bruit des idées qui s'entrechoquaient autour de lui dans le monde; il partagea les passions des hommes de son temps et prit part à leurs luttes. Il aima les polémiques violentes, où il mania l'ironie, l'invective et les in-octavos avec autant de vigueur et d'adresse que d'autres des armes plus meurtrières. Et voilà pourquoi ses livres vivent d'une vie si intense. Dans ceux mêmes où il y a le plus de bibliographie et de science aride, on sent, à certains moments, palpiter une âme. Ne vous arrêtez pas à la surface : cherchez bien au fond, et, selon le mot de Pascal, sous l'auteur ou l'érudit vous serez étonné et ravi de trouver l'homme.

Deux passions maîtresses animent tous ses écrits : son patriotisme traditionaliste et sa foi religieuse; on pourrait même presque dire que celle-ci est subordonnée à celui-là, qu'il est Espagnol avant d'être catholique, et catholique parce qu'Espagnol. Il a mis tout son cœur et tout son talent au service de cette cause, la réhabilitation de l'Espagne historique et littéraire et, par suite, du catholicisme espagnol, auquel est indissolublement liée la gloire de l'ancienne Espagne.

Réhabiliter l'Espagne, c'est réfuter les attaques injustes dont elle a été l'objet de la part des encyclopédistes, des historiens protestants, et aussi des libéraux espagnols, qui font cause commune sur ce point avec les pires ennemis de leur pays. C'est prouver qu'elle n'a pas été un facteur négligeable dans l'œuvre de la civilisation. Et M. Menéndez y Pelayo s'appliquera surtout à mettre en lumière, par une belle ordonnance de preuves, le rôle qu'elle a joué dans l'histoire de l'humanité et l'apport qu'elle a fourni à la science et à la pensée moderne.

Mais réhabiliter l'Espagne, c'est aussi expliquer sa grandeur passée en montrant qu'elle doit au catholicisme tout ce qu'elle a produit de meilleur. Elle n'a compté dans le monde que tant

qu'elle lui est restée fidèle. A ceux qui le traitaient de néo-catholique, M. Menéndez y Pelayo répondit jadis par cette déclaration de fière allure : « Je suis catholique, ni nouveau ni vieux, mais catholique *á macha martillo,* comme mes parents et mes aïeux, et comme toute l'Espagne historique, fertile en saints, en héros et en savants un peu plus que l'Espagne moderne. » Le catholicisme est pour lui, avant tout, la forme religieuse adéquate au tempérament espagnol, la discipline intellectuelle et morale dont il ne peut se passer. De là, condamnation sans réserve de la Révolution, des idées modernes, du libéralisme, autant de fléaux dont meurt, paraît-il, l'Espagne d'aujourd'hui, renégate de son passé.

On ne saurait dire assez quelle sincérité d'accent, quelle chaleur d'éloquence, et aussi à l'occasion quelle ironie cinglante l'auteur met ici au service de ses convictions. Mais si la passion est favorable au talent, si elle donne au style coloris et chaleur, elle peut offusquer le jugement, et l'historien ou le critique risque gros jeu à se laisser entraîner par elle. Qu'une chose soit espagnole, c'est déjà pour M. Menéndez y Pelayo une raison de la louer, qui dispense presque de toute autre. Même en matière purement littéraire les arrêts de cet Aristarque ne laissent pas d'être influencés par son espagnolisme intransigeant. On[1] lui reprochait naguère par exemple d'avoir écouté plus qu'il ne convient sa rancune de patriote en appréciant les poètes de Cuba dans son *Anthologie des Poètes hispano-américains.* De même son catholicisme porte vraiment trop la marque espagnole. Nous ne lui ferons pas un grief sans doute de n'avoir pas ménagé les traits mordants à la dévotion mondaine « des personnes nommées en France *bien pensantes* » et à certaine littérature ecclésiastique française, « due à des chanoines ou à des abbés épris de l'architecture ogivale et du *style fleuri*[2], ou à des comtes et marquis légitimistes, de lignée plus ou moins ancienne[3]; » il a raison de regretter que cette mode de religion élégante et cette littérature à l'eau de rose ait franchi

1. Enrique Piñeyro, *Hombres y Glorias de América.* Paris, Garnier, 1903.
2. En français dans le texte.
3. A propos de l'*Histoire de Christophe Colomb*, par Roselly de Lorgues (*Estudios de Critica literaria,* segunda serie, p. 285).

les Pyrénées[1]. Mais nous ne pouvons nous empêcher de croire que son catholicisme, pour s'affirmer bien espagnol, tantôt prend un air trop farouche, tantôt se montre un peu débonnaire. Certes M. Menéndez y Pelayo badine agréablement sur ce lieu commun, qui rend l'Inquisition responsable de tous les maux dont a souffert l'Espagne[1]; mais, en dépit de son talent d'avocat, l'apologie sans réserve de l'Inquisition qu'il veut nous faire accepter est une gageure perdue d'avance. Et, d'autre part, s'agit-il de justifier Fray Gabriel Téllez d'avoir écrit de jolies comédies fort licencieuses, peu dignes de son habit monastique, cet apologiste intolérant trouvera soudain des trésors d'indulgence; il nous dira (et de quel ton!) que « la dévotion était, à cette époque, joviale, confiante, *espagnole*... Personne ne se scandalisait de ce qu'un moine eût de la bonne humeur et écrivît des œuvres de passe-temps, *en mettant à profit pour cela les admirables facultés poétiques que Dieu lui avait accordées*[1]. » Décidément, de Torquemada ne tombons-nous pas dans Escobar?

Il ne s'agit pas ici d'apprécier des idées, mais de définir un tempérament d'écrivain. Si la passion, qui veut avoir raison à tout prix, entraîne parfois M. Menéndez y Pelayo au paradoxe et à de trop subtils *distinguo*, elle fait de lui un maître polémiste. La polémique est peut-être la forme littéraire qui convient le mieux à son humeur : elle excite son talent et féconde sa pensée. La réfutation est pour lui la vraie manière de dogmatiser. Il se

1. « Aujourd'hui que même le catholicisme nous est traduit de Paris, les vrais Espagnols se trouvent comme des étrangers dans leur pays. » (*Id.*, p. 172.)

2. Voici le passage qui est fort piquant (*La Ciencia española*, tercera edición, I, 102):

« Ce nom terrorifique d'Inquisition, croquemitaine d'enfants et épouvantail de sots, est pour beaucoup la solution de tous les problèmes, le *Deus ex machina* qui tombe du ciel dans les situations difficiles. Pourquoi n'y avait-il pas d'industrie en Espagne? A cause de l'Inquisition. Pourquoi y avait-il de mauvaises mœurs comme dans tous les pays et dans tous les temps, excepté dans la bienheureuse Arcadie des poètes bucoliques? A cause de l'Inquisition. Pourquoi les Espagnols sont-ils paresseux? A cause de l'Inquisition. Pourquoi y a-t-il des courses de taureaux en Espagne? A cause de l'Inquisition. Pourquoi les Espagnols dorment-ils la sieste? A cause de l'Inquisition. Pourquoi y avait-il de mauvaises auberges et de mauvaises routes et de mauvais dîners en Espagne au temps de Mme d'Aulnoy? A cause de l'Inquisition, à cause du fanatisme, à cause de la théocratie. Involontairement on songe à certaine satire latine du XVIIe siècle. Adam et Ève péchèrent conseillés par les Jésuites. Caïn tua Abel parce que Caïn et Abel se confessaient aux Révérends Pères. »

3. *Estudios de Crítica*, segunda serie. Madrid, 1895, p. 171.

pose en s'opposant. Si vous voulez trouver dans son *Histoire des idées esthétiques* ce qu'il pense sur le beau, cherchez-le dans les pages si amusantes où il écrase sous le ridicule la doctrine d'un jésuite allemand, le Père Jungmann. Il aime la guerre de plume et sa verve batailleuse n'épargne personne. Ce sont des polémiques retentissantes contre les écrivains de l'école libérale, comme Revilla, coupables d'avoir exagéré les méfaits de l'Inquisition et nié l'existence d'une philosophie espagnole, qui lui valurent ses premiers succès d'écrivain. Mais il n'est pas homme à laisser le dernier mot de la discussion même à un dominicain, qui lui fait la leçon sans l'avoir bien lu et suspecte son orthodoxie : car il est à noter que ce catholique militant ne fut jamais plus malmené que dans des feuilles catholiques; on voit de ces choses. Et comme il faut bien donner un spécimen de son talent de pamphlétaire, pourquoi ne citerais-je pas, de préférence, le début d'une de ses répliques au R. P. Fonseca, de l'Ordre des Frères Prêcheurs? On y verra que sa plume est aussi acérée à l'occasion contre un adversaire théologien que contre un disciple des encyclopédistes.

Il y a un peu moins d'un an que tomba entre mes mains un cahier in-folio qui portait sur sa couverture : *Bouquet dédié à saint Thomas d'Aquin par les Pères Dominicains du collège de Corias.* Je le parcourus avec curiosité, et médiocre ne fut pas ma surprise de constater que le *Bouquet littéraire en l'honneur de saint Thomas* n'était autre chose qu'un *Bouquet* en défaveur de mon humble personne. En effet, et laissant de côté d'autres allusions moins importantes, on y trouve dirigés contre moi, me désignant à chaque page plusieurs fois par mon nom, pas moins de vingt-deux folios en petits caractères, qui équivaudraient à cinquante s'ils étaient imprimés dans le même corps que le reste du *Triduum* (car le *Bouquet* porte aussi ce second titre). D'aucune manière je ne voudrais paraître irrévérencieux envers une communauté religieuse, que je ne dois pas rendre responsable des épanchements littéraires d'un de ses individus. Ce qui m'attriste, c'est de voir, que, lorsqu'il y a en Espagne tant de philosophes rationalistes, krausistes, positivistes et d'autres espèces sans nombre qu'il aurait été très opportun de réfuter, d'écraser, de confondre en l'honneur de l'Ange des Écoles et pour la célébration de sa fête, la seule pensée qui soit venue à l'esprit de ces fils de saint Dominique et de ces frères de saint Thomas a été de clouer au pilori un écrivain connu

comme catholique et de le passer aux verges pendant trois jours consécutifs (le Triduum), ni plus ni moins que s'il s'agissait de l'ennemi le plus pernicieux de la philosophie catholique en Espagne[1].

Le morceau est joli; n'est-il pas piquant de constater que le tour a quelque chose de voltairien?

L'âge a calmé la fougue de M. Menéndez y Pelayo et il n'écrirait plus aujourd'hui avec une vivacité si agressive. Dans les éditions récentes de ses œuvres de jeunesse, tout en respectant le texte primitif, il corrige parfois en note quelques intempérances de langage et atténue la brutalité de certains jugements, en particulier sur les contemporains. Avec l'enrichissement de sa pensée par l'étude et l'expérience, son intelligence est devenue plus tolérante et plus compréhensive, son dogmatisme moins tranchant; ses idées ont évolué, mais sans modifier pourtant sur les points essentiels les convictions qui inspirèrent ses premiers travaux; il nous le déclare avec trop d'insistance pour que nous ayons le droit d'en douter. Du reste, depuis quelques années, il délaisse les études philosophiques et religieuses qui le passionnèrent jadis. Tandis qu'en France nos meilleurs critiques, un Lemaître, un Brunetière, lassés de la pure littérature, se sont tournés vers l'action politique ou l'apostolat, l'auteur de la *Science espagnole* et des *Hétérodoxes* se repose de la lutte en se confinant de plus en plus dans les recherches d'histoire littéraire. Il étudie l'évolution des idées esthétiques en Espagne et ailleurs, fait une *Anthologie des poètes espagnols*, multiplie les éditions et les préfaces, élève un monument grandiose à la mémoire de Lope de Vega. Et il continue à travailler ainsi, avec un labeur aussi opiniâtre que jamais et une foi aussi ardente, à la noble tâche à laquelle il a consacré sa vie : la glorification de l'Espagne dans ses écrivains et ses penseurs.

Quand on vient de relire dans son ensemble, comme je l'ai fait avant d'écrire ces pages, l'œuvre de M. Menéndez y Pelayo, on est émerveillé tout d'abord de l'aimable aisance, de la spon-

1. *La Ciencia española*, tercera edición, 1888, III, p. 76.

tanéité de son talent. C'est là une qualité proprement espagnole. Les grands écrivains de l'Espagne ont été, en général, des improvisateurs et non des polisseurs de phrases. Ils ont le génie naturel, et quand ils atteignent à la perfection de la forme, c'est par l'heureuse réussite d'un premier jet. De là, le charme des poètes espagnols, qui semblent vraiment, lorsqu'ils sont inspirés, parler sans effort, et comme par un don divin, la langue des vers.

Une prose du meilleur aloi, facile et limpide, à laquelle ne manquent, à l'occasion, ni le souffle oratoire ni l'image poétique, mais sans les défauts souvent signalés de la prose castillane, la verbosité oiseuse, l'abus des clichés et des épithètes banales; l'art de l'exposition claire et attrayante; une faculté d'assimilation merveilleuse; une large sympathie pour toutes les beautés littéraires; une intelligence ouverte à toutes les idées, voilà les rares mérites par lesquels M. Menéndez y Pelayo se place au premier rang des écrivains de son pays et des critiques de notre temps.

Mettez au fond, et comme support de tout le reste, une très solide culture classique. M. Menéndez y Pelayo a appris le grec et le latin, comme on ne les apprend plus en Espagne. Sa familiarité avec les poètes latins et grecs, qu'il s'est souvent essayé à traduire en vers castillans d'excellente facture, lui valut d'acquérir ce goût délicat que donne seul le commerce assidu de l'antiquité, le grand goût, comme dit quelque part Sainte-Beuve. Il serait curieux de savoir exactement comment et sous quelle direction se fit son initiation aux littératures classiques. Sans doute en revient-il une part à Milá y Fontanals, son maître à l'Université de Barcelone[1]. Milá n'était pas seulement un médiéviste éminent, qui l'initia à la rigoureuse méthode de l'érudition moderne; c'était un véritable lettré, un esthéticien aux vues générales, et M. Menéndez y Pelayo reçut de lui une empreinte. Il lui est sans doute redevable, au moins en partie, de son humanisme. A cette influence, je joindrais volontiers

1. M. Menéndez y Pelayo a rendu un bel hommage à Milá dans sa réponse au discours de réception de M. Menéndez Pidal. *Discursos leidos ante la Real Academia Española el 19 de octobre de 1902*. Madrid, 1902, p. 79-81.

celle de M. Juan Valera, le critique raffiné, le délicat poète épris de l'idéal grec, l'élégant traducteur de *Daphnis et Chloé*. Celui qu'il nomme « mon doux Valera », et pour qui il professa toujours l'admiration la plus tendre, put lui révéler le véritable art classique, entendu à la manière de Chénier et de Leopardi, et lui apprendre à le distinguer du classicisme de collège, qui n'en est qu'une contrefaçon.

L'ardeur de sa nature devait porter M. Menéndez y Pelayo à des intransigeances en matière de littérature comme en matière de religion. Dès ses débuts, en homme qui aime à casser les vitres, il proclama avec éclat son *credo* littéraire comme il avait fait son *credo* théologique. Le R. P. Fonseca et les partisans, nombreux alors, des idées de l'abbé Gaume en furent scandalisés. On vit le champion des idées catholiques arborer l'étendard de l'art païen, traduire l'*Oaristys* de Théocrite, et, dans un ouvrage d'érudition qui a toute la portée d'un manifeste littéraire, offrir Horace comme unique et suprême modèle aux poètes de son pays. On s'étonnera de cette préférence accordée à Horace sur les poètes grecs ; mais l'imitation d'Horace est plus dans la tradition espagnole : c'est de lui que Fray Luís de León s'inspira pour écrire ses précieux chefs-d'œuvre. M. Menéndez y Pelayo glorifie dans Horace le génie latin, génie clair et joyeux, qu'il oppose à la mélancolie nuageuse de la poésie allemande, dont il déplore l'invasion nouvelle en Espagne. Lisez les vers enthousiastes qu'il adresse à son poète favori :

Heureux temps, celui des Grecs et des Latins!
Calme et sérénité, doux concert
de toutes les forces qui résident dans l'homme;
éternelle jeunesse, vigueur éternelle,
culte sublime de la forme pure,
évocation sans fin de l'harmonie !
Horace, le croirais-tu? De graves docteurs
affirment que les chants discordants
qui plaisent au Sicambre et au Scythe
ou au Germain opiniâtre et nébuleux
éclipsent tes œuvres immortelles,
polies par la main des Grâces,
comme par un habile ciseau un bloc de marbre de Paros

Loin de moi les brouillards hyperboréens!
Qui t'aurait dit que dans un âge futur
la domination des Teutons et des Slaves,
dans la loi, dans l'art et dans la science,
s'imposerait à notre race latine,
et que des noms que tu n'aurais pu prononcer
parce qu'ils sonneraient mal dans ta belle langue,
effaceraient ton nom?
Que le Danube et le Rhin, vaincus autrefois,
roulent là-bas avec orgueil leurs ondes impériales;
je préfère les paisibles courants
du Tibre, du Céphise et de l'Eurotas.
Viens ici, vieux livre; viens, âme d'Horace;
je suis latin et je veux t'adorer[1].

Je ne me charge pas d'expliquer comment l'auteur des *Hétérodoxes* concilie ses sentiments chrétiens avec cette adoration passionnée d'un poète aussi profane qu'Horace et cette exaltation de l'idéal païen. Le fait est que M. Menéndez y Pelayo, pas plus que les hommes de la Renaissance, ne semble voir de contradiction irréductible entre sa foi religieuse et sa foi esthétique.

Il ne s'en est pas tenu — est-il besoin de le dire? — à la doctrine littéraire de son *Horacio en España*, doctrine bien étroite encore. Une admiration trop exclusive d'Horace serait un mauvais signe; elle indiquerait qu'on est insensible à des beautés poétiques supérieures. Dans la suite, on voit son goût s'enrichir de plus en plus, jusqu'à comprendre des formes d'art qui lui étaient d'abord antipathiques. Son gros volume sur l'esthétique allemande témoigne jusqu'à quel point il est revenu de ses préventions contre l'esprit allemand. Sa jolie étude sur Henri Heine poète répare le dédain avec lequel il traita jadis les *suspirillos germánicos*, pour employer une expression célèbre de Núñez de Arce. Il reste toujours classique de culture première, mais classique dans le sens le plus large du mot, et sans rien rejeter de ce que l'art moderne et romantique a produit d'excellent.

Il est permis de regretter que M. Menéndez y Pelayo, par un excès de scrupule scientifique et par une juste mésestime

1. *Odas, epístolas y tragedias*. Madrid, 1883, p. 21 et 22.

pour « ces travaux faciles et aimables, que l'on décorait, nous dit-il, dans notre jeunesse du nom de critique littéraire »[1], semble aujourd'hui se méfier un peu trop de son talent comme d'un privilège dangereux. De cet esprit supérieur, qui a exploré tout le champ de la littérature nationale et a répandu sans compter les idées nouvelles (à moins qu'il ne rendît siennes par une forme lumineuse celles que d'autres n'avaient pas su exprimer), on attend autre chose que les besognes auxquelles il laisse envahir de plus en plus une trop grande partie de son temps. Je ne veux pas médire de l'érudition; je sais que l'histoire littéraire ne peut s'en passer et les découvertes fécondes qu'elle doit à la méthode sûre et hardie d'un Menéndez Pidal. Je ne songe pas à méconnaître le mérite qu'on peut avoir à bien copier un manuscrit ou à établir un texte; mais ce n'est là après tout que le gros œuvre de l'histoire littéraire, qu'il convient de laisser à des ouvriers consciencieux, spécialisés dans ces travaux méritoires. A côté des recherches érudites il restera toujours une place, et la plus haute, pour la critique de goût, la critique philosophique; et comment ne pas reconnaître que M. Menéndez y Pelayo y serait sans rival, s'il voulait s'y consacrer tout entier? Je déplore qu'il use ses forces à des tâches trop modestes, dont d'autres s'acquitteraient aussi bien, voire même mieux que lui (je le dis sans ombre de malice). Ne croit-il pas que répandre des idées suggestives, interpréter avec profondeur et sympathie les chefs-d'œuvre d'une littérature plus étudiée que comprise, serait pour ses hautes facultés de penseur et d'artiste un plus digne emploi que de s'épuiser à des publications érudites, pour lesquelles lui manquent le temps et peut-être la vocation? Assez d'hispanisants zélés s'occupent de publier des textes, dont bon nombre, par parenthèse, pourraient aussi bien rester inédits. Ce qui peut-être nous manque le plus sur l'Espagne, ce sont des livres vivants, des livres d'idées, des études un peu fouillées sur les grands écrivains, des travaux de vraie critique. De qui les espérer désormais, si M. Menéndez y Pelayo est absorbé par

1. Réponse à M. Menéndez Pidal, p. 69 de la brochure citée plus haut.

son édition de Lope de Vega, entreprise qui aurait suffi à remplir une existence humaine?

M. Menéndez y Pelayo, dans une de ses dernières préfaces, se plaint, non sans quelque amertume, de ce qu'en Espagne quiconque s'occupe de critique se heurte à l'indifférence générale et doit se résigner à un monologue perpétuel. Voilà qui explique bien des choses. J'essaye de m'imaginer ce qu'aurait pu être l'œuvre de M. Menéndez y Pelayo s'il avait vécu en France, au milieu de circonstances plus favorables, qui l'auraient stimulé à remplir tout son mérite. Il aurait pu compter sur un public fidèle de lecteurs, mais qui exige de ses écrivains qu'ils prennent la peine de se faire lire. Respectant ce principe de la division du travail, qui s'impose dans tout milieu organisé, il aurait laissé à d'autres la bibliographie et la revision des textes pour se limiter à la critique, à la manière de Sainte-Beuve ou de Taine, pour ne parler que des morts. S'il avait touché à l'érudition, ce n'aurait été que pour assurer une base solide à ses jugements littéraires. Il aurait publié alors plus de livres comme son élégante étude sur Calderón, comme ses *Essais* littéraires ou philosophiques, petits chefs-d'œuvre où il nous montre comment il sait, quand il lui plaît, unir la solidité du fond à l'agrément de la forme. S'il avait abordé des sujets plus vastes et entrepris une histoire des idées esthétiques ou du lyrisme espagnol, sans rien sacrifier de l'abondance de ses documents ni de la richesse de ses aperçus, il n'aurait pas négligé l'art de la composition (cet art si latin!) et il nous aurait donné des ouvrages clairs et vigoureux, écrits à la française, au lieu de cette suite de volumes trop touffus et sans air, à l'allemande, où abondent les pages supérieures de haute critique, mais d'où rien ne se dégage en pleine lumière, ni aux yeux ni à l'esprit. Surtout, enfin, si la maison Hachette avait songé à publier, dans sa *Collection des Classiques,* une édition de Lope de Vega, elle lui aurait épargné le labeur de la diriger; elle aurait choisi un spécialiste, mieux désigné que lui pour ce long et minutieux travail. Et M. Menéndez y Pelayo aurait eu le loisir de nous donner, dans la vigueur de son âge, le livre nécessaire sur Lope,

une biographie vivante de cet homme extraordinaire dont la vie fut le plus prodigieux des romans, une étude complète de son œuvre, faisant le départ de ce qui n'est que pur fatras pour imposer à l'admiration de tous ce qui mérite vraiment de survivre.

Laissons ce badinage. Le livre sur Lope de Vega, dont il a réuni tous les matériaux et que de doctes introductions aux poésies du poète ne suffiraient pas à remplacer, M. Menéndez y Pelayo nous doit et se doit à lui-même de l'écrire. On lui en attribue le dessein; espérons qu'il ne nous fera pas trop longtemps attendre, jusqu'après l'achèvement de son édition, ce qui serait presque nous renvoyer aux calendes grecques. Qu'il se décharge, s'il le faut, sur des collaborateurs bien choisis, d'une partie de sa tâche matérielle; d'autres pourraient, à son défaut, éditer l'œuvre de Lope; je ne vois pas qui pourrait comme lui nous apprendre à la bien lire et à la goûter, en faisant revivre l'homme dans son milieu. Voilà pour lui le meilleur moyen de mériter la gratitude des lettrés de tous les pays, et de servir utilement la mémoire du grand dramaturge longtemps méconnu, qu'il se propose de remettre à sa vraie place, c'est-à-dire au premier rang parmi les poètes modernes.

Boris de TANNENBERG.

EXTRAIT DU RAPPORT

SUR LE

CONCOURS DE L'AGRÉGATION D'ESPAGNOL ET D'ITALIEN

en 1902

Monsieur le Ministre,

En 1902, le nombre des candidats inscrits a été le même pour l'espagnol et pour l'italien : treize, dont une candidate femme pour chacune de ces langues.

Douze candidats espagnols ont affronté le concours et dix seulement ont subi toutes les épreuves préparatoires; tandis que les treize candidats italiens ont tous traité les sujets de l'écrit. Le jury a déclaré admissibles aux épreuves orales quatre candidats pour l'espagnol et cinq pour l'italien.

Thème espagnol. — Le texte choisi était une page de Michelet *(Le soldat espagnol et le soldat français à Rocroy)* qui ne contient aucune difficulté de vocabulaire, mais dont le ton particulièrement vif et bref ne peut passer le plus souvent dans la traduction qu'en donnant à celle-ci une couleur et une allure plus françaises qu'espagnoles. Bien peu de candidats ont senti ce danger et su tourner cette difficulté; la plupart ont traduit littéralement, sans se préoccuper du caractère différent de la construction et du génie des deux langues. Un seul paraît manifestement s'être efforcé d'éviter l'écueil d'une traduction trop servile: la plupart ont prodigué le gallicisme. L'incorrection matérielle dépare un trop grand nombre de thèmes; elle devient vraiment choquante dans la deuxième moitié de la liste. Les dernières copies accusent une ignorance de la grammaire et du vocabulaire que l'on ne saurait qualifier trop sévèrement; il est très regrettable que certains candidats abordent ce concours avec une préparation si évidemment insuffisante.

Version espagnole. — Cette version était un fragment du discours sur la langue et la littérature espagnoles de Francisco de Medina qui sert de prologue à l'édition des poésies de Garcilaso de la Vega, commentées par Fernando de Herrera (Séville, 1580). Le ton assez éloquent et remonté de ce manifeste qui rappelle par moments celui de notre Du Bellay, la structure étudiée des périodes et la recherche de certaines

expressions créaient des difficultés qui n'ont été ni senties ni surmontées par la plupart des candidats. Plusieurs mots, même d'un usage encore courant, n'ont pas été compris. Presque tous les candidats ont mal interprété *grangeria* dans la phrase « no se abaten al servicio y grangerias del vulgo », d'autres ont traduit *hollado* par « parcouru », *sabio* par « sage » (gros contresens), *jornadas* par « journées », *peregrinas* par « recherchées », fautes qui attestent une pratique très insuffisante de la langue la plus usuelle. En somme, cette épreuve a été jugée médiocre dans l'ensemble; deux copies seulement ont obtenu une note dépassant la moyenne...

Les candidats espagnols ont eu à DISSERTER EN FRANÇAIS sur la question suivante : « Exposer les idées de Juan del Encina sur les origines et les formes de la versification castillane. » Il est surprenant que deux candidats aient renoncé à traiter un sujet dont on peut dire qu'il n'était que l'analyse sommaire d'un texte du programme. Deux dissertations seulement ont mérité des notes au-dessus de la moyenne, et dans l'une d'elles les correcteurs ont apprécié une connaissance précise des *Leys d'amors*, la poétique provençale dont l'influence a été grande au delà des Pyrénées, en Catalogne et en Castille. Les autres ont été jugées médiocres ou tout à fait mauvaises : il est évident que la plupart des candidats n'avaient examiné que très superficiellement le petit traité d'Encina et n'avaient étudié aucune des questions qui y sont soulevées ; l'un a confondu l'alexandrin (dont Encina ne parle pas) avec le vers d'*arte mayor;* un autre n'a rien compris à la valeur donnée par l'auteur aux mots *pié* et *verso*, un troisième qui n'avait sans doute pas lu l'*Arte de trobar*, a attribué à Encina les idées sur la versification qui se trouvent dans la lettre du marquis de Santillane au connétable de Portugal ; un quatrième, enfin, s'est égaré dans des considérations générales sur la poésie arabe tout à fait étrangères au sujet et d'ailleurs sans valeur ni portée. Pour le style, on a noté quelques fâcheuses incorrections, des tournures ou trop familières ou trop cherchées, et, ce qui est plus surprenant, des hispanismes, tels que : « le moyen âge *informait* encore la pensée des sages à ce tournant fameux de l'histoire », ou « la première tentative de révolution hasardée par Santillana avait échoué*, pour être prématurée* »...

DISSERTATION EN LANGUE ESPAGNOLE. — On avait demandé aux candidats une étude comparée de l'*Histoire du soulèvement de la Catalogne en* 1640 de Melo, de la *Guerre de Grenade* de Mendoza et de l'*Expédition des Catalans en Grèce* de Moncada. Les candidats étaient invités à insister de préférence sur le premier de ces ouvrages qui était inscrit au programme : les deux autres pouvaient leur donner l'occasion de montrer l'étendue de leurs lectures. Quelques copies témoignent d'une étude suffisante de ce chapitre d'histoire littéraire : l'une d'elles prouve que l'auteur a voulu se faire sur le sujet, et sur Melo en particulier,

une opinion personnelle, et qu'il ne s'en est pas tenu aux jugements sommaires et souvent superficiels des manuels. Mais le plus grand nombre révèle une connaissance trop incomplète de la matière, que l'on remplace par des banalités et des développements vagues. Il est certain que plusieurs candidats ont souffert du manque de livres et de secours dont ils se plaignent non sans raison ; cependant ils auraient pu tirer de la seule lecture des textes beaucoup plus et beaucoup mieux qu'ils n'ont fait, s'ils avaient à un plus haut degré l'habitude de la réflexion et de la composition. Cette dernière laisse beaucoup à désirer, à peu près dans toutes les copies. On ne paraît avoir nul souci d'une juste et habile disposition des diverses parties qui forment un tout ni de leur importance relative. L'art de tracer un plan avec logique et exactitude se perd de plus en plus, et à côté de cette lacune s'en révèle une autre chez trop de candidats : l'insuffisance des lectures et le peu de richesse de l'information littéraire qui donnent souvent au développement une maigreur et une sécheresse fâcheuses...

A l'oral, le jury a constaté avec quelque regret que les conseils qu'il avait adressés l'an dernier aux candidats n'ont pas produit tout l'effet qu'il en attendait. La préparation des auteurs, surtout des auteurs difficiles que le jury choisit à dessein, et dont il ne met au programme que des morceaux assez courts, n'a pas été prise suffisamment au sérieux. Dans l'interprétation de deux passages du *Coloquio de los perros* de Cervantes, l'un des candidats a commis le contresens qu'il fallait éviter en traduisant par « naturel distinct » ce qui signifie « instinct naturel » ; un autre n'a pas su expliquer comme il convenait les allusions de Cervantes à la poésie pastorale de son temps. La version aussi de la scène de l'*hidalgo* campagnard dans l'*Alcade de Zalamea*, qui est célèbre, a montré qu'on ne s'était pas appliqué à en résoudre les difficultés consistant en jeux de mots que seule la connaissance de certains usages ou institutions de l'époque permet de bien saisir.

En conséquence, le jury ne peut que répéter ce qu'il a déjà dit. Il faut que tous les auteurs du programme soient lus attentivement. il faut que les aspirants au concours les étudient et s'exercent à mettre en français surtout les passages les plus difficiles qu'il est impossible de traduire sans préparation d'une façon simplement satisfaisante.

Les leçons de grammaire ont été meilleures pour l'espagnol que pour l'italien. Le jury a écouté avec plaisir une leçon pleine et bien dite sur les principaux suffixes diminutifs espagnols, leur origine et leur emploi, et une autre leçon sur le comparatif et le superlatif des adjectifs espagnols, formation et syntaxe, où le candidat a fait preuve d'érudition et aussi d'une réelle aptitude à saisir les procédés et les tendances du langage populaire. Les leçons des deux meilleurs concurrents italiens sur le participe passé et sur la conjugaison d'*essere*

comparée avec celle du français *être*, qui contenaient de bonnes parties, prêtaient plus à la critique et n'ont pas dépassé de beaucoup la moyenne. Les autres leçons, tant pour l'espagnol, que pour l'italien, sont restées au-dessous de ce qu'il convient d'exiger de futurs professeurs de grammaire.

L'épreuve du thème suggère des remarques analogues à celles qui ont été présentées à propos de la version. Là aussi, la préparation faisait défaut : certains auteurs, inscrits au programme et dont le vocabulaire offre des mots rares, ou des expressions difficiles à rendre, auraient dû être lus avec plus de soin et les candidats auraient dû consacrer plus de temps à des exercices répétés de traduction.

Les deux meilleures leçons de littérature dans la langue étrangère, ont été, pour l'espagnol, une leçon sur le poème de Fernand González, et, pour l'italien, une leçon sur les *Odi barbare* de Carducci. D'autres leçons n'ont été qu'estimables, et plusieurs ont péché par une regrettable pauvreté de fond et de trop nombreuses négligences de composition et de diction. Le jury a été frappé de la brièveté de certaines de ces leçons. S'il n'ajoute pas grande importance à ce que les candidats remplissent strictement les trois quarts d'heure qui leur sont alloués, encore faut-il qu'ils parlent pendant le temps qui est nécessaire au complet développement d'un sujet.

Une innovation du concours de 1902, la note avec coefficient 2 donnée à la prononciation, semble avoir produit d'assez bons résultats. Les candidats ont certainement apporté plus de soin cette année à prononcer correctement, et l'importance que le jury attache à cette partie de l'examen les a convaincus de l'utilité qu'il y a pour eux à séjourner le plus longtemps possible à l'étranger et à se familiariser, par une pratique journalière, en parlant et en entendant parler, avec la phonétique et le vocabulaire de l'idiome qu'ils se proposent d'enseigner.

Le programme du prochain concours de 1903 répond assez exactement au précédent. Pour l'espagnol, il contient un auteur de plus : il a paru, en effet, à propos d'accorder une place à la littérature du xviiie siècle, sans diminuer celle des autres périodes, et le choix du jury s'est porté sur les *Sainetes* de Ramón de la Cruz, qui offrent un excellent spécimen du langage familier de l'époque en même temps qu'un tableau fort exact de la société madrilègne au déclin de l'ancien régime. Le jury espère que les futurs concurrents étudieront avec une attention soutenue tous ces auteurs, tant au point de vue de l'intelligence exacte des textes que des questions littéraires qu'ils soulèvent ; il espère aussi qu'ils profiteront mieux de la préparation organisée pour eux dans plusieurs facultés des lettres, qu'ils se feront régulièrement corriger des devoirs et ne compteront plus, comme cela est arrivé à plusieurs, sur une heureuse inspiration le jour de l'examen. L'expérience a démontré ce que ce calcul avait d'imprudent. La préparation

à l'agrégation d'espagnol et d'italien n'est pas, il est vrai, organisée dans un aussi grand nombre de centres universitaires qu'il serait désirable, mais enfin elle existe, et les candidats le savent, puisque, pour la plupart, ils se font inscrire. Se faire inscrire est bien ; s'exercer et demander des conseils serait mieux encore.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de mes sentiments les plus respectueux.

Le Président du jury d'agrégation d'espagnol et d'italien.

A. MOREL-FATIO.

VARIÉTÉS

Coche Simón.

M. Rosiès, professeur d'espagnol au lycée d'Agen, a bien voulu nous indiquer un passage du livre de E. Rodríguez-Solís, *Majas, manolas y chulas,* Madrid, 1886, p. 13, où il est question de la voiture appelée *simón.* Voici ce que dit cet auteur : « No existían (vers le milieu du XVIII[e] siècle à Madrid) mas que seis coches *simones*, asi llamados porque el primero que tuvo este tráfico fué un tal *Simón González,* al que Fernando VI, por los servicios que le había prestado en las jornadas á los Sitios Reales, le concedió el privilegio de que sólo él pudiera tener seis coches de *pechera,* para alquilar al público, permitiéndole tener otro más de reserva por si se le estropeaba alguno. » Rodríguez-Solís ne cite pas son autorité, mais il ne peut avoir inventé ce qu'il dit. D'où l'on doit conclure que le français Simon Garrou signalé ici même (*Bulletin hispanique*, t. IV, p. 360) comme ayant donné son nom au fiacre espagnol n'a pas eu cet honneur, qui reviendrait à un confrère espagnol antérieur d'une vingtaine d'années.

A. M.-F.

Simón y ayuda

(Moreto, *El Desdén con el desdén,* acte I[er], sc. 4)

Lorsque Cárlos dit à Polilla qu'il a imaginé un stratagème pour triompher du dédain de Diana et lui demande son concours *(tu me has de ayudar),* Polilla répond :

Seré Simón y ayuda.

Que signifie cette réplique? Il semble tout d'abord que le valet plaisant contrefasse la locution connue *Dios y ayuda* [1], qui se dit, selon Covarruvias, « de la cosa que es dificultosa, y es menester poner diligencia en ella, y juntamente encomendarlo á Dios. » Mais pourquoi *Simón?* Remarquons qu'il y a ici une variante. Le texte d'une édition ancienne que je possède et qui paraît être une suelta du XVII[e] siècle porte :

Seré *Sinon* y ayuda.

1. Inutile d'insister sur le sens accessoire d'*ayuda*, qu'une certaine intonation de l'acteur devait recommander au gros rire des *mosqueteros*.

Si cette leçon était admise (et elle répondrait assez bien à l'invitation de Cárlos : *allá has de entrar*), il faudrait comprendre : « Je serai le Grec Sinon et saurai pénétrer dans la forteresse que tu veux attaquer comme l'autre dans Troie. » Les allusions à Sinon sont fréquentes dans la littérature dramatique du XVII[e] siècle; je ne rappellerai que le Redondo qui, dans *Mudarse por mejorarse,* d'Alarcón (acte II, sc. 8), dit à son maître :

¡Estremado pensamiento!
Manos á la ejecucion;
Que hoy seré Griego Sinon.

Mais peut-être n'y a-t-il pas lieu de substituer Sinon à Simon. Dans un romance de Quevedo (nº 526 de l'éd. Janer), que González de Salas a intitulé « Fiesta de toros literal y alegórica », le poète se peint arrivant au Palais, à l'appartement du Comte-Duc, et il continue :

Topé á Simon, á quien dicen
Mago, los que no le hallan,
Ayuda, los que entran luego,
Leproso, los que no hablan.

A propos de Simon, Gonzáles de Salas, l'éditeur des six premières *Muses* de Quevedo, met en note : « Un portero del Conde Duque, » et renvoie, pour les épithètes infligées à ce portier par les solliciteurs, aux passages de l'Évangile où il est question des trois Simon : Simon le Mage, Simon qu'on chargea de porter la croix du Christ, Simon le Lépreux. Le portier Simon occupait-il encore son poste lorsque fut écrit le *Desdén?* Moreto débuta au théâtre vers 1640 et le Simon du Comte-Duc était déjà en fonctions en 1625, l'année de la reddition de Bréda, comme en témoigne ce romance de Don Antonio de Mendoza intitulé : « Loa que representò Pedro de Villegas en la Comedia que se hizo en Palacio por las nuevas de Bredá » et dont voici les premiers vers :

He de entrar, Señor Granados?
De quando acà porteria?
Que el Conde no tiene puerta
Serrada como la Villa.
A un soldado como yo
Empellon y baçuquinha!
Sabràlo el Conde, que a nadie
Negò la oreja y la silla.
Tengase, entre, ò *buen Simon,*
Que sin hazer simonia
De par en par te hallan siempre
Puerta abajo y puerta arriba[1].

1. *El Fenix castellano, D. Antonio de Mendoça,* éd. de Lisbonne, 1690, p. 78.

Toutefois, s'il était démontré que Moreto n'a pas pu connaître le Simon du Comte-Duc et n'a pas pensé à lui, il n'en résulterait pas qu'on dût renoncer à ce nom dans le passage du *Desdén*. Le romance de Quevedo indique que le peuple donnait au Simon porteur de la croix le sobriquet d'*ayuda*, sobriquet qui doit venir des anciennes représentations de la Passion où (nous le savons par les Mystères français) le Cyrénéen était vigoureusement interpellé et houspillé. *¡Simon, ayuda!* lui criait-on sans doute dans le *paso* où il figurait, et c'est de cet incident que pourrait s'être souvenu le Polilla de Moreto. Concluons donc que Ch. Habeneck[1] a probablement bien rendu la pensée de Polilla en traduisant : « Je serai ton Simon de Cyrène, je t'aiderai. »

A. M.-F.

Literatura popular. Más cantares populares toledanos

III. Cantares de Quintos

¡ Adiós Imperial Toledo
que te quedas sin bandera;
nos llevan á sortear
al corral de Talavera!

Toledo ya no es Toledo
pues si hoy lo que ha sido fuera
el sorteo de este año
no se haría en Talavera[2].

Mi novia me dijo anoche
al estar en la ventana ;
Si te vas á ser soldado
me voy contigo á la Habana.

Mi novia me dijo ayer
paseando en las Vistillas:
Si te vas á ser soldado
me voy contigo á Manila.

Adiós padre y adios madre.
Adiós virgen del Sagrario,
que nos llevan á Melilla
a ver á nuestros hermanos.

A la voz de ¡Viva España!
Nos marchamos á Melilla
á vengar nuestros hermanos
y castigar las kábilas.

Quintos del noventa y tres,
preparar arma y mochila,
para ir á pelear
a los campos de Melilla.

A Melilla me voy,
te lo vengo á decir,
que me voy á embarcar
con la guardia civil.

Salir, toledanas,
salir al balcón,
y oiréis á los quintos
el último adiós.

1. *Chefs-d'œuvre du théâtre espagnol traduits pour la première fois et annotés*, Paris, [1862,] p. 126.
2. Aluden los dos al acto de celebrar el sorteo de quintos en Talavera hace unos años. Al presente, es en Toledo.

IV. Villancicos

ESTRIBILLO

Pastores, venid,
Pastores, llegad
A adorar al Niño
Que ha nacido ya

Esta noche es Noche buena
y no es noche de dormir,
que está la Virgen de parto,
y á las doce ha de parir.

Ha de parir un niñito,
rubio, blanco y colorado,
que ha de ser un pastorcito
para cuidar su ganado.

Esta noche ha de nacer,
Manolito, el buen Jesús;
esta noche ha de nacer
para morir en la cruz.

Esta noche ha de nacer,
Manolito, el buen Jesus;
para morir por el hombre
enclavado en una cruz.

La Virgen está de parto;
la dió el parto en el camino :
entre la mula y el buey
nació el Cordero divino.

San José se fue por leña,
y era tarde y no venía;
cuando volvió san José
ya había parido María.

En Belén tocan á fuego;
del portal salen las llamas;
es que en Belén ha nacido
el Redentor de las almas.

En el portal de Belén
hay una piedra redonda
donde puso Dios los pies
para subir á la gloria.

En el portal de Belén
hay estrella, sol y luna;
la Virgen y san José
y el Niño que está en la cuna.

En el portal de Belén
ha nacido Manolito
siete veces mas bonito
que Juanito el de Isabel.

Un pastor, haciendo sopas,
en el aire divisó
un ángel que le decía :
« Ya ha nacido el Redentor. »

Los pastores que supieron
que Jesús nació en Belén,
con panderas y zambombas
todos le fueron á ver.

Los pastores no son hombres,
que son ángeles del cielo;
en el portal de Belén
ellos fueron los primeros.

Los pastores de Belén
todos juntos van por leña,
para calentar al Niño
que nació la Noche buena.

Todos le llevan al Niño,
yo no tengo que llevarle :
las alas del corazón
le llevaré por pañales.

Todos le llevan al Niño,
yo no tengo que llevarle ;
le llevaré una camisa
que se la ponga su madre.

En el portal de Belén
pastorcitos han entrado,
y al Niño recién nacido
leche y tortas le han llevado.

Los magos y los pastores
en el portal han entrado.
y al Niño recién nacido
reunidos han adorado.

La Virgen quiso sentarse
á la sombra de un olivo,
y las hojas se volvieron.
por ver al recién nacido.

La Virgen se fué á lavar
sus blancas manos al río;
el sol se quedó parado
y la mar perdió su ruido.

La Virgen y san José
caminan para el Egipto,
y llevan entre los dos
al hermoso Jesucristo.

San José era carpintero
y la Virgen costurera,
y al Niñito pequeñito
le enviaban á la escuela.

¿Quieres que juguemos, Niño,
al juego del esconder?...
escóndete Tú en mi pecho
y yo en Tí me esconderé.

Tú mi amor me pides, Niño :
sin corazón no ama nadie;
Si Tú me has robado el mío,
¿ cómo quieres que te ame?...

OTRO ESTRIBILLO

Dame el aguinaldo
Si me le has de dar,
que la noche es corta
y hay mucho que andar.

Nos ha nacido un Niño
que es gloria de Israel,
mas blanco que el armiño.
mas dulce que la miel.

¿ Sabes tú, zagalito,
sabes tú donde está?...
— Lo sé : en el portalito,
de Belén de Judá.

Pues vamos, pastorcitos,
corramos á Belén,
veamos á ese Niño
loémosle también.

En unas pobres pajas
se encuentra reclinado;
esas son las alhajas
de este Dios humanado.

¿Sabéis porqué tan pobre
allí quiso nacer?...
por el amor al hombre :
le quiere enriquecer.

El nos hará dichosos
con dicha sin igual,
si puros, fervorosos
llegamos al portal.

Enséñame el camino
por donde á él se vá
¡Ay! es muy peregrino;
es el de la humildad[1].

JUAN MORALEDA ESTEBAN.

1. Villancicos que cantan las religiosas capuchinas de Toledo.

BIBLIOGRAPHIE

Joseph Gudiol y Cunill, *Nocions de arqueologia sagrada catalana.* Vich, 1902; 1 vol. in-8° de 647 pages.

Le Musée épiscopal de Vich, fondé par un éminent prélat, D. Joseph Morgades y Gill, est sans doute, à l'heure qu'il est, le plus riche et le plus intéressant de l'Espagne si l'on excepte les musées de Madrid, et à coup sûr le premier de la Catalogne. Il a cette originalité qu'il est constitué presque uniquement par des objets recueillis dans la région, et permet d'étudier dans tout leur développement séculaire l'art et l'industrie catalans; de plus, comme il est naturel puisqu'il est de création épiscopale, tout ce qui se rapporte à la religion et au culte y est particulièrement en honneur. Enfin, il a la bonne fortune d'être actuellement conservé par un jeune prêtre associé de bonne heure aux recherches et aux efforts de l'illustre Morgades, amoureux de ses collections, ardent à l'étude et formé d'ailleurs par la meilleure discipline, celle qui consiste à regarder chaque jour et à chaque heure, à interroger en les maniant tous les objets précieux d'un musée.

M. Joseph Gudiol, que notre Société hispanique s'honore d'avoir pour correspondant, a eu l'heureuse idée de mettre à profit son érudition si solidement établie pour écrire des *Notions d'archéologie catalane.*

Ce titre est trop modeste; sans doute, l'objet principal du livre est d'apprendre au public ce qu'il est à même de connaître actuellement de l'art en Catalogne, et de rendre dorénavant plus faciles et productives les recherches dans ce domaine très peu exploré jusqu'à présent, bien qu'il soit d'une richesse si abondante. Mais le livre donne plus encore; c'est sans doute un manuel d'archéologie catalane, c'est aussi un traité d'archéologie générale. En effet, l'auteur prépare ses lecteurs à l'étude des antiquités de sa province par l'étude de toutes les antiquités des pays classiques, depuis les âges les plus reculés de la préhistoire; par exemple, les chapitres III et IV sont consacrés aux antiquités grecques en général, sans application directe à la Catalogne. Il y aurait là, peut-être, un défaut assez grave de compositión et de méthode, si M. Gudiol n'avait en vue d'initier tout un public très novice encore à une science fort peu cultivée en Espagne. Sans doute il a songé sans cesse à instruire les séminaristes catalans, si l'on en juge par ces lignes de la lettre probatoire du chanoine Jaume Collell

mise en tête du volume : « Pour les séminaristes surtout, cette œuvre sera très utile, car elle a l'avantage d'être abondamment illustrée[1], et, après l'avoir lue, les révérends prêtres comprendront pourquoi l'Église donne aujourd'hui tant d'importance à l'archéologie, par laquelle, ainsi que l'a dit le pape Léon XIII félicitant le savant maître de l'archéologie chrétienne Jean B. de Rossi, se forgent de nouvelles armes pour défendre la vérité catholique... » M. Collell, ami et quelque peu collaborateur de M. Gudiol, est bien placé pour connaître ses plus intimes intentions.

Pour moi, j'aurais préféré voir le livre allégé de toute cette sorte d'introduction accessoire, et j'aurais loué sans restriction tous les chapitres où il est question des monuments propres à la Catalogne, depuis l'époque grecque et l'époque romaine jusqu'à nos jours. Il y est tour à tour question des antiquités romaines, romanes, romano-chrétiennes, wisigothiques, gothiques et de la Renaissance, et par antiquités il faut entendre tous les arts de l'architecture, de la ferronnerie, de la céramique, de l'orfèvrerie, du vêtement, du mobilier, ainsi que l'épigraphie, la sigillographie, la diplomatique. Et sur chacun de ces sujets les renseignements sont nombreux, précis, bien classés et datés; les exemples, empruntés aussi souvent qu'il est possible au musée de Vich, sont bien choisis et typiques.

Joignez à cela le charme de la langue catalane, qui sonne si agréablement à nos oreilles françaises, et l'on applaudira au jugement du jury barcelonais, qui a distingué ce bel ouvrage au concours Martorell de 1902, à la libéralité de la capitale catalane, qui a fait spécialement pour lui les fonds d'un très honorable accessit.

Pierre PARIS.

Louis XI, Jean II et la Révolution catalane (1461-1473). Thèse pour le doctorat présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Paris par **Joseph Calmette**. Toulouse, Privat, 1902; 614 pages in-8°.

Cette thèse, présentée sous sa première forme à l'École des Chartes en 1900 pour l'obtention du diplôme d'archiviste-paléographe, avait été très remarquée et avait valu à son auteur d'être classé le premier de sa promotion : M. Calmette y montrait non seulement une érudition solide et étendue, mais une maturité d'esprit et une sûreté de jugement bien rares chez un débutant. Sous sa nouvelle forme encore élargie et plus poussée dans le détail, ce chapitre de l'histoire de la Catalogne au XVe siècle, des longs démêlés des Catalans avec leur souverain légitime Jean II et des tentatives qu'ils firent pour se sous-

1. On voudrait cette illustration plus abondante encore et plus artistique.

traire à son autorité en s'appuyant tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre, est devenu tout à fait excellent. Comme l'indique le titre de son livre, M. Calmette a cherché avant tout à expliquer les diverses phases de l'intervention de Louis XI dans les affaires de la Catalogne, mais il n'a pas négligé les autres côtés du sujet, qui réclamait une connaissance approfondie des faits en même temps que des institutions du pays où eut lieu cette lutte acharnée de douze années. Ses conclusions sont fort sévères pour Louis XI, mais il faut convenir en effet que l'incohérence de la politique du roi de France grandit singulièrement la figure de son compétiteur Jean II, qui mérita son triomphe par sa ténacité méthodique et la netteté de ses vues. On appréciera chez M. Calmette, outre l'exposé fort habilement décrit des détails des négociations et des faits de guerre, un chapitre précieux sur l'organisation du gouvernement de la Catalogne au xv[e] siècle dont le mécanisme assez compliqué est indispensable à connaître, si l'on veut se rendre un compte exact de beaucoup d'incidents du litige. Nous souhaitons vivement que M. Calmette continue ses études dans le domaine de l'histoire des pays catalans dont il vient de relater un épisode avec non moins de talent que de savoir.

A. M.-F.

La Perfecta casada, por el Maestro F. Luys de Leon, texto del siglo xvi. Reimpresión de la tercera edición, con variantes de la primera, y un prólogo por Elizabeth Wallace, miembro del cuerpo de profesores de lenguas romances de la Universidad de Chicago. Chicago, The University of Chicago Press, 1903; xxvii et 119 pages in-8°.

M[lle] Wallace s'est proposé de nous restituer le texte du célèbre traité de Fr. Luís de León tel qu'il a été définitivement établi par l'auteur dans la dernière édition publiée de son vivant, celle de Salamanque, 1587; et pour permettre de se rendre compte des changements introduits par Fr. Luís dans le texte primitif, elle a relevé les variantes de la première édition de 1583. L'étude de la *Perfecta casada* ainsi restaurée nous permet d'apprécier l'œuvre néfaste accomplie par les éditeurs modernes et prouve une fois de plus combien il faut se défier de ce qu'ils nous offrent. Dans l'espèce, même le meilleur éditeur et le plus consciencieux, j'entends le P. Merino, n'a respecté ni l'orthographe ni la ponctuation de l'original; quant à la réimpression du Merino, devenu assez rare, qui a été faite à Madrid en 1885, on ne saurait la qualifier assez sévèrement afin de mettre en garde ceux qui pourraient avoir à s'en servir. M[lle] Wallace montre que

l'éditeur a changé de son autorité (!) privée une quantité de passages. Le texte de la *Biblioteca Rivadeneyra* compte, comme bien l'on pense, parmi les plus mauvais.

Après une bibliographie des éditions importantes de la *Perfecta casada*, Mlle Wallace nous donne un aperçu très intéressant des variantes entre les éditions de 1583 et 1587, et elle cherche à déterminer les motifs qui ont guidé l'auteur dans ses corrections. Les changements apportés dans l'ordre des mots l'ont conduite à étudier le rythme de la prose de Fr. Luís. S'appuyant sur l'observation de Nebrija : « No se espante ninguno porque dixe que la prosa tiene su medida, porque es cierto que la tiene, e aun por aventura muy mas estrecha que la del verso, » Mlle Wallace signale chez son auteur des traces d'une sorte de *cursus* qui ne saurait être dû au hasard, car Fr. Luís a certainement modifié la contexture de bien des phrases pour leur donner un mouvement rythmique qu'elles n'avaient pas dans la première édition. La question mériterait d'être examinée de près, et il faut au moins savoir gré à Mlle Wallace de l'avoir posée et exactement définie.

Cette nouvelle édition de la *Perfecta casada*, si bien conçue, paraît avoir été exécutée avec infiniment de soin et de conscience; elle fait beaucoup d'honneur à l'éditrice et à l'Université de Chicago qui l'a accueillie dans ses *Decennial Publications*.

A. M.-F.

Geschichte des neueren Dramas von Wilhelm Creizenach. Dritter Band. *Renaissance und Reformation*. Zweiter Theil. Halle a. S., Max Niemeyer, 1903; XII-596 pages in-8°.

Cette histoire du drame moderne est un des plus beaux travaux d'érudition de notre temps, et fait autant d'honneur à la science qu'au talent d'exposition de son auteur. Le tome III que nous annonçons complète la période de la Renaissance et de la Réforme : M. Creizenach y a consacré plus de cent pages à la littérature dramatique de l'Espagne et du Portugal, depuis Juan del Encina jusqu'à Antonio Ferreira, et ces pages non moins remarquables par l'information précise que par les vues ingénieuses ou pénétrantes annulent le premier volume tout à fait arriéré de Schack et feront oublier le barbouillage de Klein. Fort heureusement, M. Creizenach a pu tirer parti, pour le théâtre religieux, de la si importante et si méritoire publication de M. Léo Rouanet : *Colección de autos, farsas y coloquios del siglo XVI*, qui a mis à notre portée une masse de textes inaccessibles, dont l'étude sera, à bien des égards, des plus profitables.

A. M.-F.

Lope de Vega and the Spanish Drama, being the Taylorian Lecture (1902), by James Fitzmaurice-Kelly. Glasgow, Gowans and Gray, 1902 ; 63 pages in-8°.

Conférence fort agréable et très nourrie, telle qu'on pouvait l'attendre de l'historien anglais de la littérature espagnole. On constate avec plaisir que la Taylor Institution d'Oxford ne néglige pas l'Espagne, et certes les auditeurs de M. Fitzmaurice-Kelly ont dû être satisfaits de leur *lecturer* qui leur a appris bien des choses dont ils auraient eu de la peine à s'instruire ailleurs.

A. M.-F.

Corneille and the spanish Drama, by J. B. Segall. New-York, Columbia University Press, 1902; in-12, 147 p.

Cet ouvrage de vulgarisation, composé à peu près en même temps que celui de M. E. Martinenche (*La Comédie espagnole en France*), n'apporte rien de bien nouveau sur cette question, souvent traitée déjà, il est vrai, mais sur laquelle il y avait encore à dire, ainsi que l'ont démontré M. Martinenche d'abord, et depuis M. Huszär, dans son livre : *P. Corneille et le théâtre espagnol.* [Cf. Brunetière, *Rev. des Deux-Mondes,* 1er janvier 1903.] Il y a deux façons d'étudier un pareil sujet, dont la première, il est vrai, n'est qu'une préparation à la seconde. On peut signaler par le menu tous les emprunts faits aux modèles, et c'est une recherche qui a évidemment son utilité, puisque toute conclusion doit s'appuyer sur ces données; on peut ensuite étudier comment l'imitateur a utilisé, transformé, perfectionné ou gâté son modèle, essayer enfin de juger les mérites de l'un et de l'autre. M. Segall s'en est tenu de préférence à la première partie de sa tâche. Après quelques pages manifestement trop incomplètes (1-5) sur l'influence de la littérature espagnole sur la française, il passe en revue les pièces de Corneille où il voit des imitations de drames espagnols (*Les premières comédies, Clitandre, L'illusion comique, Le Cid, le Menteur, la Suite du Menteur, Héraclius, D. Sanche.*) L'ouvrage se termine brusquement par trois pages sur cette dernière tragédie, sans aucune réflexion d'ensemble, sans aucune conclusion. C'est une simple suite de notes où l'analyse des pièces occupe la plus grande partie du livre, et ne contribue que médiocrement à en augmenter l'intérêt : la doctrine y manque autant d'ampleur que d'originalité. D'autre part, on pourrait croire, à l'absence de toute référence et citation bibliographique, que ce sujet est étudié pour la première fois, ou que, de propos délibéré, l'auteur a écarté comme oiseuse l'abondante littérature où il aurait pu puiser. Ce petit livre est d'ailleurs édité avec tout le soin et l'élégance auxquels nous a habitués l'Université Columbia.

E. M.

Isidoro Maiquez y el teatro de su tiempo, por Don **Emilio Cotarelo y Mori**. Madrid, imprenta de José Perales y Martínez, 1902; 856 pages in-8°.

Ce livre est bien plus qu'une biographie du célèbre acteur Isidoro Maiquez, c'est une histoire du théâtre et de la littérature dramatique espagnole depuis les dernières années du XVIII° siècle jusqu'au premier quart environ du XIX° siècle (Maiquez est mort en 1820), qui continue les deux écrits publiés par M. Cotarelo, en 1896 et 1897, sur María Ladvenant et sur la Tirana. La documentation sûre et d'une extraordinaire richesse donne une valeur solide à cette étude, un peu difficile à lire, mais qui devra être sans cesse consultée par quiconque s'occupera désormais d'une époque du théâtre espagnol, malheureusement bien pauvre et bien indigne, à coup sûr, du génie de Maiquez. Deux appendices comprenant l'état des compagnies des théâtres de Madrid de 1794 à 1819, et un catalogue des œuvres représentées sur ces théâtres dans la même période, constituent un répertoire de renseignements dont il est aisé d'apprécier l'utilité.

A. M.-F.

Discursos leídos ante la Real Academia Española en la recepción pública de **D. Ramon Menéndez Pidal** *el 19 de octubre de 1902.* Madrid, Tello, 1902; 96 pages in-8°.

Le thème du discours d'entrée à l'Académie Espagnole lu par D. Ramón Menéndez Pidal est une étude des plus savantes sur les origines et la signification du *Condenado por desconfiado.* L'éminent érudit a montré que l'idée de la pièce est empruntée à deux contes fort anciens d'origine orientale dont l'un n'a été retrouvé jusqu'ici que dans des versions médiévales; il n'a pas réussi, il est vrai, à découvrir la source immédiate du drame, et là où il a échoué, il n'est pas vraisemblable que d'autres réussissent. Aux données des deux contes se sont mêlées, dans ce drame, comme il est arrivé souvent au XVII° siècle, des idées théologiques, et M. Pidal signale justement et avec beaucoup de finesse chez l'auteur du *Condenado* un écho des disputes sur la grâce entre les partisans de Molina et ceux de Bañez. On s'étonne un peu que M. Pidal n'ait pas discuté l'attribution de la pièce à Tirso de Molina, qui a été contestée. Il admet, lui, qu'elle est bien du fameux mercenaire, mais on voudrait connaître ses raisons.

Dans sa réponse au récipiendaire, D. Marcelino Menéndez y Pelayo, après avoir retracé l'histoire des études relatives à la poésie épique castillane, qui sont le domaine où M. Pidal règne maintenant en maître incontesté, a prononcé un éloge senti et admirablement juste de son nouveau confrère, auquel s'associeront tous ceux qui connais-

sent les rares qualités du jeune savant dont les brillants débuts marqueront une date dans l'histoire littéraire de l'Espagne. Que de beaux travaux n'avons-nous pas à attendre de celui qui, en quelques années, a déjà renouvelé avec une science profonde et une méthode parfaite tant de sujets de la plus ancienne littérature de son pays !

A. M.-F.

Enrique Piñeyro, *Hombres y glorias de América.* Garnier, Paris, 1903; 1 vol. in-12, 356 p.

Nous ne pouvons que recommander brièvement ici ce nouveau livre de M. Piñeyro, si honorablement connu par ses publications antérieures. Il se compose de neuf articles, de longueur fort diverse, mais qui tous (et c'est ce qui fait l'unité de l'œuvre) se rapportent à l'histoire ou à la littérature de l'Amérique. Le plus important de ces *Essais* est le premier : *Le conflit entre l'esclavage et la liberté aux États-Unis de 1850 à 1861.* On y trouvera des pages intéressantes sur « la Cabane de l'Oncle Tom » et son influence sur la politique du temps, les premiers projets d'annexion de Cuba, l'histoire de l'audacieuse entreprise de John Brown ; on sera heureux surtout d'y sentir le généreux souffle libéral qui animait les pages du « *Quintana* » du même auteur. La biographie du grand pédagogue et philosophe cubain José de la Luz y Caballero, se lira avec profit, même (et je serais presque tenté de dire surtout) après celles qu'ont rédigées J.-I. Rodríguez et Manuel Sanguily. Signalons encore parmi les chapitres de ce livre, très plein de choses, celui consacré à la vie de San Martin par le général Bartolomé Mitre, et plusieurs articles critiques sur la littérature ancienne ou moderne, relatifs à Andrés Bello, à Pedro Mártir de Anglería *(Un reporter de cosas de América en el siglo XV),* et à José María Heredia, le célèbre lyrique cubain, où l'auteur proteste, avec une vivacité toute patriotique, contre certains jugements des critiques espagnols contemporains. Un index très complet termine l'ouvrage.

E. M.

Miguel de Unamuno, *Paisajes.* Salamanca, colección Calón, 1902 ; 69 p.

Cette élégante collection salmantine vient de s'enrichir d'une jolie plaquette, où l'éminent recteur de la vieille Université a réuni quelques pages pittoresques et humoristiques, dans lesquelles ses amis retrouveront avec plaisir le poète qu'ils connaissent bien. La description de la Flecha, la ferme des bords du Tormes où Fr. Luís de León composa quelques-unes de ses œuvres, lui inspire un commentaire ingénieux et éloquent du grand poète mystique. Le « Coucher du

Soleil » à Salamanque nous a rappelé quelques moments charmants passés avec l'auteur sur le chemin de la Flecha, alors que les mille clochers de la ville se découpaient magnifiquement dans l'or et dans la pourpre du couchant.

E. M.

Miguel de Unamuno. — *En torno al casticismo* (Biblioteca de Ciencias sociales). Madrid, Fernando Fé, 1902; 212 pages in-8°, 2 pesetas.

Le recteur de l'Université de Salamanque est l'un des penseurs les plus originaux, l'un des écrivains les plus alertes, et peut-être le littérateur universitaire le plus goûté en Espagne depuis que Clarín n'est plus. Je me demandais avec inquiétude, en ouvrant ce volume, s'il y était brandi des anathèmes contre tout ce qui tend à polluer le *casticismo* national. Crainte mal fondée. L'aimable recteur n'est pas un pontife; il ne distribue que des idées, toutes larges et productives. Une phrase de sa conclusion donne la ligne de sa pensée : « Con el aire de fuera regenero mi sangre, y no respirando el que exhalo. » M. Unamuno pense d'ordinaire par images; or, image juste, idée juste.

G. C.

De mi país, miscelánea histórica y literaria, por **D. Carmelo de Echegaray**. San Sebastián, F. Jornet, 1901; 1 vol. petit in-8° de VII-342 pages. 3 pts.

D. Carmelo de Echegaray est un croyant et un lettré. Il ne connaît pas seulement les auteurs espagnols. Les grands écrivains italiens et français lui sont également familiers. Mais s'il les possède et les aime, ce n'est pas à eux cependant que vont les intimes préférences de son cœur. L'historiographe du Guipuzcoa, le « cronista de las Provincias vascongadas », comme il se qualifie lui-même, habite Guernica, près de cet « arbre du serment » que célèbre un chant fameux, à l'ombre de cette sorte d'enceinte sacrée qui rappelle celle des Mouradié de Brousse et qui fait qu'on éprouve, dans l'antique petite ville biscayenne, le même frisson poétique et religieux que dans la vieille capitale des Osmanlis. Basque de nom et d'origine, D. Carmelo de Echegaray a le culte de son pays et de sa race. Rien de ce qui intéresse l'Euskal-erria ne lui est étranger. Ce qu'il s'efforce de montrer, au cours du volume que nous analysons, c'est que « la race euskarienne, dont nul n'ose révoquer en doute la grandeur dans le champ de l'action et de la volonté, sait aussi produire des poètes, qu'inspirent, fortifient et ennoblissent le saint amour de Dieu et le saint amour de la patrie » (p. 85). La patrie dont il s'agit ici, ce n'est pas

la grande patrie espagnole, c'est la petite patrie basque. M. Echegaray est un fervent régionaliste. De tous les articles dont il a composé sa gerbe, le meilleur, à mon sens, est celui qui porte le titre de « Bein da betiko ». C'est une éloquente protestation contre les excès de la manie centralisatrice, qui sévit au delà comme en deçà des Pyrénées, un chaleureux plaidoyer en faveur de la « lengua de Aitor », toute « saturée d'aromes silvestres », un manifeste vibrant de foi contre la tyrannie des idiomes nobles qui étouffent l'originale franchise des parlers locaux. Pourquoi n'y aurait-il pas une renaissance littéraire basque, comme il y en a une catalane? Ceux qui ont horreur de l'artificiel et du convenu, ceux qui estiment qu'une œuvre n'est viable que dans la mesure où elle se rapproche de la nature, ceux qui gardent le sens des beautés de création spontanée et populaire applaudiront à ce bon combat contre la plaie des civilisations modernes : l'uniformité. Les pages que dicte à M. Echegaray sa passion du sol natal sont excellentes, nourries d'idées saines et d'aperçus heureux, embrasées par un souffle généreux qui charme et entraîne. Nos romanciers à la mode, confinés dans l'éternelle et banale peinture de l'adultère parisien, trouveraient du profit à les lire. Elles valent pour toutes les sociétés, d'organisme appauvri, qui se stérilisent dans la servile reproduction des poncifs; elles intéressent la littérature comparée, et, à ce titre, elles méritaient d'être signalées ici.

G. RADET.

A. R. Gonçalves Vianna. *As orthographias portuguesas.* Lisboa, Typographia da Academia, 1902; XXVI-186 pp. in-8°.

L'orthographe du portugais est loin d'atteindre à la perfection de l'orthographe espagnole ou italienne. Comme en français, on a conservé en portugais des graphies étymologiques telles que *theatro, Christo, phrase, rhetorica, catarrho, syllaba.* (Cp. l'espagnol *teatro, Cristo, frase, retórica, catarro, sílaba.*) On écrit *applaudir, attenção, accomodar, abbade, addição, aggrava, illudir, ammoniaco, anno, affins*[1], bien qu'on ait toujours prononcé *aplaudir, atenção, acomodar, abade, adição, agrava, iludir, amoniaco, ano, afins.* Le double *ss* de *fosso, russo,* se prononce comme le *ç* de *caça, preço,* c.-à-d. comme l'*s* sourd du français; l'*s* de *coser* ne diffère pas du *z* de *cozer* : tous deux ont la valeur du *z* français. Le *ch* de *bicho,* qui est une variété de *ch* français, équivaut à l'*x* que nous trouvons dans *lixo;* c'est encore un son *ch,* quelque peu atténué, que représente *s* à la fin d'une syllabe,

1. Ces exemples sont tirés de l'admirable petite grammaire que M. F. Adolpho Coelho a écrite pour les élèves des écoles primaires : *Noções elementares de grammatica portugueza,* Porto, 1891; in-8°, voy. le chapitre : *Da representação varia dos sons,* pp. 23 et ss.

devant une consonne sourde : *caspa, festa* se prononcent *cašpa, fešta;* devant une consonne sonore, l'*s* prend le son du *j* français (atténué) : *desdem, Lisboa* deviennent *deždem, Ližboa.* Il s'en faut donc de beaucoup que la même lettre soit toujours prononcée de la même manière; comparez encore les différentes valeurs données à l'*x* dans *fixo (ficso), proximo (pro-simo), calix (cališ), expor (eišpor), exame (eizame).* La représentation des voyelles et des diphtongues, surtout la représentation des voyelles et des diphtongues nasales, dont le portugais possède une si riche collection, établit, elle aussi, un très grand désaccord entre l'écriture et la prononciation : l'*i* atone de *vizinho, ministro* se prononce comme l'*e* sourd de *dedal, verão; l'o* et l'*e* atones s'affaiblissent d'ordinaire en *u* et en *i* : *lado, portão, roer* se prononcent *ladu, purtão, ruer* et *erguer, egreja, cear* aboutissent à *irguer, igreja, ciar.* Cet affaiblissement de l'*e* et de l'*o* se retrouve dans les diphtongues orales ou nasales : *pao* (esp. *palo), mao* (esp. *malo), sae* (esp. *sale), moe (*mole)* sont prononcés *pau, mau, sai, moi*; comparez encore *põe* (esp. *pone*), *sermões* (esp. *sermones*) qui deviennent *põi, sermõis* [1]. Quant aux groupes de sons *ãu* et *ãi,* ils sont représentés dans l'écriture soit par *ão, ãe,* soit par *am, em.* Ainsi *mão, irmão, eram, foram, mãe, bem, sem, amem* doivent être prononcés *mãu, irmãu, erãu, forãu, mãi, bãi, sãi, amãi* [2]. Un pareil état de choses appelait une réforme. Au XVIe siècle, on songeait déjà à la faire, et il semble bien que, de nos jours, elle soit sur le point d'aboutir. M. Ernesto-Carlos Rosa donnait récemment un aperçu du mouvement réformiste en Portugal [3] : on est étonné qu'il ne fasse pas mention de l'important ouvrage de M. Vianna que nous allons maintenant examiner.

M. Vianna, dont tous les romanistes connaissent les belles études sur les sons et l'orthographe du portugais [4], est, sans contredit, l'un des hommes les mieux qualifiés pour discuter les problèmes que soulève la question orthographique. Dès 1885, il publiait des *Bases* de

1. Sans parler de la nasalisation de l'élément faible de la diphtongue : pour être exact, il faudrait écrire *põĩ, sermõĩs.*

2. Les poètes du centre du Portugal font rimer *mãe* avec *bem.* Autrefois, ce dernier mot était prononcé *bẽĩ.* La confusion des diphtongues *ãi* et *ẽi* est assez récente; on les distingue encore au Brésil, dans l'Alentejo et dans l'Algarve (voy. Vianna, p. 66).

3. *Le Réformiste,* publié à Paris, en orthographe simplifiée, par M. Jean Barès. Voir dans le numéro de décembre 1902 : « La simplificacion ortografique du Portugais. »

Voir aussi, dans le *Boletim da Direccão Geral de Instruccão publica,* 1902, fasc. I.-V, pp. 237 et ss., le compte rendu d'une délibération du Conseil supérieur de l'Instruction publique sur l'orthographe portugaise.

4. Bornons-nous à citer : *Essai de phonétique et de phonologie de la langue portugaise d'après le dialecte actuel de Lisbonne,* dans le tome XII de la *Romania* (1883). (Ce travail a été remanié en portugais sous le titre de : *Exposição da pronuncia normal portuguesa,* Lisboa, 1892.) *Proposta para a fixação da acentuação gráfica portuguesa,* Lisboa, 1894. *Bases da transcripção portuguesa de nomes estrangeiros,* Lisboa, 1900. Et plusieurs articles dans la *Revista de Educação e Ensino* (1886-1890), la *Revista Lusitana* (1887-1892), la *Revue Hispanique* (1899).

l'orthographe portugaise en collaboration avec le savant orientaliste M. G. de Vasconcellos Abreu[1]. Puis, les deux auteurs faisaient éditer à Paris, chacun un livre où ils employaient l'orthographe préconisée dans leur opuscule[2].

M. de Vasconcellos et M. Vianna sont membres correspondants de l'Académie royale des Sciences de Lisbonne. Sur leur initiative, l'illustre compagnie fit imprimer un questionnaire de cent quinze articles, rédigé par M. Vianna avec beaucoup d'habileté. Sans émettre d'opinion personnelle, il y montrait les incertitudes et les contradictions de l'orthographe portugaise et demandait par quels moyens il serait possible d'y remédier. Chaque académicien reçut de ce travail un exemplaire où avaient été réservés de larges espaces pour les réponses. On allait enfin pouvoir établir un système orthographique uniforme : les diverses solutions proposées seraient discutées et mises aux voix ; celles qui en réuniraient le plus grand nombre seraient adoptées et imposées au public... M. Vianna se plaça sous l'orme et attendit du 10 mai 1900 au 24 janvier 1901. A cette date, l'Académie n'avait encore rien reçu : M. Vianna et le secrétaire de la section[3] devaient être les seuls à répondre aux questions proposées. L'Académie récompensa leur zèle en décidant l'impression de leurs réponses, et celles de M. Vianna ont été réunies sous le titre de : *As orthographias portuguesas*.

M. Vianna est un adversaire résolu de l'orthographe étymologique, il supprimera donc l'*h* d'un mot comme *theatro,* il écrira *mirto* au lieu de *myrto*[4] et n'admettra plus l'emploi de lettres redoublées : *attenção, anno,* seront remplacés par *atenção, ano.* Cependant, M. Vianna ne songe pas, comme l'a fait un peu aventureusement M. Araujo en Espagne[5], à remplacer l'orthographe traditionnelle par une orthographe rigoureusement phonétique où chaque son de la langue serait invariablement représenté par la même lettre ; il juge qu'on n'a pas le droit de défigurer une langue littéraire et veut, en

1. *Bases da ortografia portuguesa,* Lisboa, 1885.

2. *A literatura e a relijião dos Arias na India* (Vasconcellos Abreu). *Mágoas de Werther* (Vianna). Chez Guillard, Aillaud et Cie.

3. L'Académie royale des Sciences de Lisbonne est divisée en deux classes ou sections ; la deuxième est celle des Sciences morales et politiques et des Belles-Lettres.

4. L'article où il est traité de la suppression des lettres étymologiques est un des plus intéressants du recueil. La question est ainsi posée (p. 13) : « Convirá expungir o *h* dos grupos *ch* = *c, th* = *t,* e substituir *ch* por *qu, rh* por *r, ph* por *f, y* por *i*? No caso contrario, que leis & regras sem excepção determinarão o emprêgo dêsses vestigios etymologicos, inuteis para a leitura » ? M. Vianna conserve provisoirement un *h* initial justifié par l'étymologie, il supprime, au contraire, l'*h* médial ; il ne s'occupe pas de mots comme *anhelar, Alhambra* qu'on écrira sans doute *anelar, Alambra* à cause de la valeur particulière donnée en portugais aux groupes *nh* et *lh* (*banho, batalha*). Cp. encore *inhalar, inhabil, inhumano, anhydro,* etc. = *inalar, inábil, inumano, anidro.*

5. Voir *Romania,* tome XXIV (1895), pp. 298 et sqq.

conséquence, respecter la tradition orthographique; son unique but sera de régulariser cette tradition et de la ramener à des principes bien déterminés. C'est ainsi qu'il conserve le double *ss* à l'intérieur des mots, entre deux voyelles, parce que c'est là une façon commode de distinguer l'*s* sourd de *fosso, russo* (cp. l'espagnol *foso, ruso*) de l'*s* sonore de *casa, preso*, mais il exige que *proseguir (pro-seguir), presentir (pre-sentir)* soient remplacés par *prosseguir, pressentir*[1]. A côté de *passo* (esp. *paso*), il laissera subsister *braço* (anc. esp. *braço*), bien que la valeur du *ç* soit actuellement en portugais exactement la même que celle de l'*s* sourd; dans l'ancienne langue, en effet, le *ç* était soigneusement distingué de l'*s*, comme en espagnol, et cette distinction subsiste encore aujourd'hui dans les provinces du Nord du Portugal[2]. Pour des raisons analogues, *gozar* sera maintenu à côté de *ousar*. Par contre, des graphies actuellement usitées, comme *assucar, socegar* devront être remplacées par *açucar, sossegar*[3]. Cp. encore *mez, portuguez* qui devront céder la place à *mes (mensem), portugues (portugalensem)* et *simples, ourives* qu'on écrira plus correctement *simplez (simplicem), ourivez (aurificem)*. Malgré les prononciations *irguer, purtão*, M. Vianna continuera à écrire *erguer, portão* parce que l'affaiblissement de la voyelle dans les mots de ce genre n'a probablement pas toujours existé en portugais, et qu'on ne le trouve pas dans le portugais du Brésil[4]. M. Vianna condamne même *irmão, inteiro, inveja* et *isenção* qui sont d'un usage courant et donne la préférence à *ermão* (esp. *hermano*), *enteiro* (esp. *entero*), *enveja* (galicien *envexa*) et *esenção*.

On voit par ces derniers exemples que l'orthographe usuelle a parfois transcrit exactement les voyelles affaiblies dans une syllabe atone : les anciens *batees, cascavees, anees* sont maintenant devenus *bateis, cascaveis, aneis;* à côté de *pao, mao*, on peut écrire *pau, mau*, et à côté de *mãe*, on trouve aussi *mãi*. M. Vianna propose qu'on écrive *ceu* au lieu de *ceo* et *sai, moi, carocois* au lieu de *sae, moe, carocoes*. Il semble qu'on n'aurait pas eu trop de peine à faire également accepter *razãu (razõis), pãu (pãis)* au lieu de *razão (razões), pão (pães)*, mais des mots comme *cão (cães), sazão (sazões) nação (nações)*,

1. Que faire d'un mot comme *dessoldar*? Il faudra, sans doute, pour éviter une prononciation erronée, séparer le préfixe du verbe et écrire *des-soldar* (pr. *dės-soldar*).

2. Dans toute la province de Trás-os-Montes (Vianna, p. 48) et dans une partie de la Beira et du Minho (p. 66). La confusion des deux sons remonte probablement au XVIIe siècle. Au XVIe siècle, dans les *Lusiades*, il y a déjà, à la rime, des exemples de confusion entre les sonores médianes : *tristeza* rimant avec *empresa*, mais — *eça* ne rimerait pas avec — *essa*.

3. *Açucar:* le grec σάκχαρον a été transmis aux Espagnols et aux Portugais par les Arabes, d'où la présence du *ç*. *Sossegar*, à côté de l'ancien *sessegar*, vient plutôt de *sessicare* (Carolina Michaëlis) que de *subsedicare* (Storm). Voir Vianna, p. 72.

4. De plus, en écrivant *irguer, purtão*, on mettrait ces formes en désaccord avec celles où la voyelle est accentuée et ne s'est pas affaiblie : *êrgo* et *porta*.

coração (corações), etc. sont nombreux dans la langue et l'on n'a pas voulu songer à altérer leur physionomie en les écrivant conformément à leur prononciation.

Il est une solution proposée par M. Vianna qui n'ira pas, je crois, sans soulever d'objection : la diphtongue *ãu* que l'on entend à la finale des troisièmes personnes du pluriel est transcrite par *ão* dans une syllabe tonique, par *am* dans une syllabe atone. On écrit *são (son)*, *estão (están)*, *dão (dan)*, *vão (van)*; on écrit au futur *serão (serán)*, *darão (darán)*, *cantarão (cantarán)* et, partout ailleurs, *eram (eran)*, *davam (daban)*, *cantaram (cantaron)*, *disseram (dijeron)*. Cependant l'habitude s'était peu à peu introduite d'écrire aussi *erão*, *cantarão*, *disserão*. On devait, semble-t-il, être heureux de voir s'uniformiser la représentation de la diphtongue, et, dans une réforme de l'orthographe, la suppression des graphies *eram*, *disseram* pouvait être hardiment proposée [1]. Néanmoins, M. Vianna les conserve : il trouve qu'il est d'une nécessité absolue de distinguer dans l'écriture des formes telles que *cantaram (cantáverant)* et *cantarão (cantarán)* et de réserver, en conséquence, la diphtongue *ão* pour les finales accentuées [2]. M. Vianna a même songé un instant à faire revivre l'ancienne graphie *ẽe* qui représentait autrefois la diphtongue *ẽi*, laquelle est aujourd'hui uniformément représentée par *em*. On écrit *desdem*, *armazem*, *viagem*, *margem*, *virgem*, *contem*, *sostem*, *fazem*, *dizem* [3]. Pour les substantifs, M. Vianna ne ferait aucune distinction entre la syllabe tonique et la syllabe atone, il écrirait *desdẽe*, *armazẽe*, *viágẽe*, *márgẽe*, *vírgẽe*, comme il écrit *razão*, *órgão (órgano)*, *sótão (sótano)*, *Ródão (Ródano)*. Dans les verbes, au contraire, la syllabe atone se distinguerait de la syllabe tonique; à côté de *estão*, on aurait *contẽe*, *sostẽe*, mais en regard de *amam*, *cantam*, on mettrait *vendem*, *fazem*, *dizem*, *podem*, etc.; la symétrie serait parfaite : cependant, il n'est pas à souhaiter qu'on suive M. Vianna dans cette réforme.

Il nous reste maintenant à examiner la question intéressante de l'accent écrit. Le portugais avait autrefois un accent grave qu'il serait peut-être avantageux de remettre en usage. Il lui reste un accent aigu et un accent circonflexe; ce dernier indique que la voyelle sur laquelle il est placé est une voyelle fermée : *crê (crēdit)*, *lê (lēgit)*, *vê (vĭdet)*. L'accent aigu distingue, au contraire, les voyelles ouvertes : si l'on voulait indiquer que l'*e* de *seca* (*secca* dans l'orthographe courante) a la même valeur que celui du français *sèche*, on écrirait *séca*. Les accents portugais modifient donc, comme en français, la valeur de la

1. C'est ce qui a été fait par MM. Leite de Vasconcellos, Julio Moreira et Epiphanio Dias; cp. Vianna, p. 59.

2. Pourquoi ne pas écrire d'une part *serão*, *darão*, *cantarão* et *érão*, *dávão*, *cantárão*, *dissérão*, d'autre part?

3. Rappelons que *desdem (desdẽi)*, *fazem (fazẽi)*, *dizem (dizẽi)* se prononcent *desdãi*, *fazãi*, *dizãi* dans le dialecte de Lisbonne. Voir plus haut.

voyelle, mais, de plus, ils indiquent aussi, parfois, la place de l'accent tonique. Cependant, cette place de l'accent tonique n'est pas indiquée d'une façon bien rigoureuse et il faut louer M. Vianna de vouloir introduire en Portugal le système d'accentuation qu'ont adopté les Espagnols, lequel est bien près d'être parfait. La chose ne va pas sans quelques difficultés. En écrivant, par exemple, *cómodo, cónego, académico, fénico,* on entend marquer, par l'accent aigu, la syllabe tonique; mais ne pourrait-on croire aussi que cet accent aigu indique une voyelle ouverte? Or, il se trouve que dans certaines régions, cette voyelle est précisément une voyelle fermée. On supprimerait peut-être la difficulté en notant les voyelles ouvertes par un accent grave, comme en français, et en ne laissant à l'accent aigu qu'une fonction, celle d'indiquer la voyelle tonique [1].

Il y a en portugais nombre de mots qui ne diffèrent l'un de l'autre que par la qualité de la voyelle. Tel est *seda* qui, avec une voyelle ouverte, a le sens de *siège*, avec une voyelle fermée, celui de *soie*. On comprend qu'il y ait intérêt à indiquer par un accent si la voyelle est ouverte ou fermée, aussi M. Vianna écrit-il *sêda* et *séda*. Comparez encore *côr (cór), avô (avó), tôrre (tórre), espôso (espóso), colhêr (colhér), estrêla (estréla), destêrro (destérro)*. Je proposerais plutôt *còr, avò, tòrre, espòso, colhèr, estrèla, destèrro*. M. Vianna distingue par un accent grave les voyelles ouvertes atones, pourquoi n'emploierions-nous pas le même signe pour les voyelles ouvertes toniques, lorsque c'est la qualité de ces voyelles qui nous préoccupe particulièrement [2]?

Versailles, janvier 1903.

J. SAROÏHANDY.

1. L'*o* et l'*e* toniques de *comodo*, *conego*, *academico*, *fenico* sont ouverts à Lisbonne, fermés dans la Beira. Au contraire, l'*a* tonique de *candido, ansia* est fermé à Lisbonne, ouvert dans le Minho et une partie du Douro (Vianna, p. 88). Pour être exact, on devra écrire *cómodo, cónego, académico, fénico* à Lisbonne, *cômodo, cônego, acadêmico, fênico* dans la Beira et inversement on écrira *cândido, ânsia* à Lisbonne, *cándido, ánsia* dans le Minho et le Douro. Dans ces mots, ce que l'on veut marquer, ce n'est pas la qualité de la voyelle, mais la place de l'accent tonique, et il serait avantageux d'avoir un signe spécialement affecté à cet usage; si l'on adoptait l'accent aigu, comme en espagnol, *cómodo, cónego, académico, fénico, cándido, ánsia* ne présenteraient d'inconvénient en aucune partie du pays. Au lieu d'écrire *cortêsmente*, comme le fait M. Vianna (p. 94), on écrira, à la façon espagnole, *cortésmente*.

2. M. Vianna écrit *mòlhinha, dòninho, prègar, pègada* (p. 95), pour indiquer que la voyelle de ces mots n'est pas une voyelle sourde, mais une voyelle ouverte. M[me] Caroline Michaëlis avait déjà écrit elle aussi *prègador* à la page 35 de sa biographie de l'infante D[a] Maria de Portugal, *vèdores* à la page 114 (Vianna, p. 120). Cp. encore l'usage que fait M. Vianna de l'accent grave dans cette phrase : « a pronuncia que no abecedario se dá as letras *e, o, é* com *è, ò* abertos » (p. 83). A en juger par ces exemples, l'usage français de l'accent grave pourrait être introduit sans grande opposition dans l'orthographe portugaise. D'ailleurs, n'est-il pas arrivé que des particularités orthographiques du français n'aient que trop bien réussi à s'acclimater en Portugal?

Cependant, après avoir réservé l'accent aigu pour marquer la place de l'accent

tonique, l'accent grave et l'accent circonflexe pour indiquer la qualité des voyelles ouvertes ou fermées, si, dans un mot donné, la place de l'accent et la qualité de la voyelle tonique pouvaient à la fois donner lieu à une hésitation, on n'aurait plus le moyen de lever le double doute qui se présenterait à l'esprit du lecteur. Ce n'est, je dois le dire, le cas pour aucun des mots apportés dans la discussion par M. Vianna. Ce n'est pas le cas pour *ceu, manteu,* pour *reis, manteis,* pour *sois* (p. 94), *farois* (p. 56), pour *joia, comboio* dont M. Vianna propose de noter par un accent aigu la voyelle ouverte et qui peuvent être écrits tout aussi bien : *cèu, mantèu, rèis, batèis, faròis, sòis, jòia, combòio*

M. Vianna songe encore à utiliser l'accent grave pour distinguer l'*u* qui se prononce dans les groupes *gue (gui)* : *argùir,* à côté de *seguir;* l'espagnol distingue cet *u* par un tréma : *argüir, antigüedad.* Écrivant *argùir, agùentar,* M. Vianna se croit tenu, à cause de la symétrie, d'écrire aussi *delinqùir, eqùestre, freqùente, eloqùencia.* Il conserverait *qual, quatro, quaresma;* mais au lieu de *quatorze, quota* dont l'*u* ne se pronooce pas, il propose, sans hésitation, *catorze, cota.* La véritable solution serait d'adopter pour tous les mots cités l'orthographe espagnole et d'écrire *ecuestre, frecuente, elocuencia, cual, cuatro, cuaresma,* aussi bien que *catorze, cota.* Le son *k* serait, dans ces mots, uniformément représenté par *c,* ce qui est bien quelque chose, et, de plus, le principe de symétrie, auquel M. Vianna semble décidé à tout sacrifier, ne recevrait pas, de ce fait, une très grave atteinte. Nous écririons *ga (ca), go (co), gu (cu), gùe (cue), gùi (cui)* d'une part; *gue (que), gui (qui)* d'autre part. Devant *e (i)* les sons *k (g)* seraient représentés par les groupes *qu (gu),* partout ailleurs par *c (g) :* peut-on désirer une symétrie plus parfaite dans la représentation des deux sons? Sans doute, en regard de *argùir, agùentar,* il faudrait, en toute rigueur, écrire *delincùir, frecùente,* mais il n'est pas douteux qu'il ne soit permis d'omettre un diacritique lorsque son emploi ne présente aucune utilité.

SOMMAIRES DES REVUES

CONSACRÉES AUX PAYS

DE LANGUE CASTILLANE, CATALANE OU PORTUGAISE

Boletín de la R. Academia de la Historia.

Janvier 1902. — R. Ramírez de Arellano : Un documento nuevo de Beatriz Enríquez de Arana. [Contrat de louage qui tend à prouver que Béatriz ne fut jamais mariée avec Christophe Colomb. 1516]. — Fidel Fita. Patrología latina. Renallo gramático y la conquista de Mallorca. [Complète, par des documents biographiques et bibliographiques, ce que Migne nous a laissé sur l'un des plus savants écrivains de l'école de Barcelone dans la première moitié du XIIe siècle.] — Variétés et nouvelles.

Février. — M. Danvila : Tres documentos inéditos referentes al matrimonio de los Reyes Católicos. 1468, 69, 70. — Fidel Fita : Inscripciones romanas de la Puebla de Montalban, Escalonilla y Méntrida. — Documents divers.

Mars. — F. R. de Uhagón : Desafío entre Rodrigo de Benavides y Ricardo de Merode. [Publie, d'après un ms. de la Bibl. nat. de Madrid, une relation inédite de ce duel fameux, qui eut lieu en 1556.] — Documents divers. VI. F. Fita : El principado de Cataluña ; razón de este nombre.

Avril. — Conde de Cedillo : Rapport sur le *Libro primero de Cabildos* de Lima [publié en 1900 par la municipalité de cette ville]. — Fidel Fita : D. Pedro de Albalat, arzobispo de Tarragona, y D. Ferrer Pallarés, obispo de Valencia. Cuestiones cronológicas. — Parmi les *Noticias,* renseignements curieux sur les *cup-marks* ou *écuelles* (*cazoletas* ou *cazuelas*) de certains monuments préhistoriques espagnols.

Mai. — Mariano Parro : Signos lapidarios del Castillo de Monzon (Huesca) y de la catedral de Toledo. [Nombreux fac-similés de ces marques de tailleurs de pierre.] — Rivett-Carnac : La piedra de la coronación en la abadía de Westminster y su conexión legendaria con Santiago de Compostela. — Maciñeira Pardo : Ejemplares gallegos y portugueses de la escritura hemisférica. [Détails curieux sur les écritures préhistoriques.] — F. Fita : Concilios tarraconenses en 1248, 49, 50.

Juin. — Manuel de Ossuna : Estudios históricos y psicológicos acerca de las islas Canarias. — Documents. Valverde Perales : Antigüedades romanas y visigóticas de Baena. — Alfredo Chavero : Colegio de Tlatelolco. [Documents nouveaux sur la date de fondation

et l'organisation de ce célèbre collège mexicain.] — F. Fita : Article critique sur le *Cours de Littérature celtique* de H. d'Arbois de Jubainville. — M[is] de Monsalud : Nuevas inscripciones romanas de Extremadura. [Mérida, Ibahernando.] — Le Préteur L. Cornelius Pusio. [Reproduction de l'art. de H. Dessau dans le *Bulletin hispanique*.] — Discours (du M[is] de la Vega de Armijo et de Menéndez Pelayo) prononcés le 24 mai, au Palais des Bibliothèques et Musées, à propos de la majorité du Roi.

Juillet-Septembre. — M. Serrano y Sanz : Francisco Hernández y el Bachiller Antonio de Medrano, Sus procesos por la Inquisición (1519 à 1532). [Documents intéressants relatifs à ces deux célèbres procès, publiés d'après les papiers de l'Inquisition de Tolède.] — Francisco Codera : Deux inscriptions arabes. — José G. de Arteche : [Rapport sur différents ouvrages relatifs aux guerres de Napoléon.] — Forondo : El tumbo de Valdeiglesias y D. Alvaro de Luna. [Récit contemporain de l'exécution du Connétable.] — Fernández de Velasco : Pedro Merino en San Quintín. [Documents relatifs à ce personnage qui s'empara du connétable de Montmorency à Saint-Quentin, et que l'on avait appelé jusqu'ici Sedano.] — F. Fita : Concilio inédito de San Celoni en 1168. Bulas inéditas de Alejandro III y Benedicto VIII.

Octobre. — R. Ramírez de Arellano : Estudios biográficos. [Deux études très documentées, la première sur Pero Tafur, l'auteur des *Andanças e viajes*, où sa biographie est rectifiée et enrichie, la seconde sur un Gonzalo de Ayora, *veinticuatro* de Cordoue qui est *peut-être* le même que le chroniqueur de ce nom.] — F. Fita : Sebastián, obispo de Arcávica y de Orense. Su crónica y la del rey Alfonso III. [La chronique dite de Albelda serait due à Sebastián, évêque d'Orense, et la chronique attribuée à Sebastián serait l'œuvre du roi Alfonso III *el Magno*.]

Novembre. — Fidel Fita : Patrología latina. Apringio, obispo de Beja. [Article critique très étudié sur le livre de D. Marius Férotin, *Apringius de Beja. Son commentaire de l'Apocalypse*, Paris, 1900. Discussion des sources. Étude des manuscrits, particulièrement de celui de Barcelone.] — A. Rodríguez Villa : Francisco de Lisola. [Compte rendu du livre de M. Longin sur le diplomate Franc-Comtois, 1613-74, et publication de lettres inédites en espagnol.] — Cesáreo Fernández Duro : La mujer española en Indias.

Décembre. — Fernández Duro : Nuevos autógrafos de Cristobal Colón y relaciones de ultramar. [A propos de la publication de la duchesse de Berwick et d'Albe.] — Francisco R. de Uhagón : Libros publicados por el Sr. Archer M. Huntington. — F. Fita : Inscripciones visigóticas y suévicas. [Dueñas, Baños de Cerrato, S. Salvador de Vairáour, S. Juan de Baños de Bande, S. Pedro de Rocas.] — Arteche : Lusitania y su primer coronel. [Compte rendu critique du livre de M. Ibáñez Marín sur le Régiment de Lusitanie.] E. M.

Boletín de la Societad Arqueológica Luliana.

Août 1901. — Bartolomé Ferrá : Techos artísticos... (Apuntes de mi cartera) *(suite)*. — E. Aguiló : Actes de la elecció de Sindichs... *(fin)*. [Documents latins.] — Alf. Damiáns y Manté : Revolució dels pagesos mallorquins en lo segle xv. [Documents des Archives municipales de Barcelone. Suite dans les nos de sept.-décemb. 1901, mai-juin 1902.] — Dr. Gabriel Mesquida : Vida de Sor Anna María... *(suite)*. [Suite dans les nos 258, 259, 262, 267.]

Septembre. — B. Ferrá : Monestir de la Real. Ordinacions pera el regimen interior... [Statuts établis par l'abbé Don Fr. Pere Mayans. xviie siècle. Suite dans les trois nos suivants.] — M. P. Pre : Calviá. Apuntacions historiques. [Livres d'Actes du Conseil de Calviá, xvie siècle et suivants. Suite dans les deux nos suivants et mai 1902.] — E. Aguiló : Notes dels Llibres de *Dades*... Any 1332.

Octobre. — P. Sampol y Ripoll : Anuario bibliográfico de Mallorca, 1900. [Suite dans les deux nos suivants.] — Planche : Saint-Elie *(in basilica vaticana)*.

Novembre. — E. Aguiló : Acte de pau d'un dels bandos de Petra (1368). [Document latin.]

Décembre. — Antoni Ma Alcover : Folk-Lore Balear. [Traditions populaires de Majorque. Suite dans le no suivant.] — E. Aguiló : Documents curiosos del sigle xiv. Testament de Sayt Milí, juhéu... [16 août 1377. Document latin.]

Janvier-Février-Mars 1902. — E. Aguiló : Transacció sobre la successió del regne de Mallorca... [*VIII kalendas octobris anno Domini millesimo CCCo XXo quinto*. Zaragoza. Document latin.] — Miguel Bonet : Sobre reparto de fincas á los Tortosines... (1231). [Deux documents latins.] — Gabriel Llabrés : Asalto de la Ciudad de Mallorca en 1229.

Avril. — Gabriel Llabrés : Guillermo de Torrella, poeta mellorquin del siglo xiv. [Étude biographique et bibliographique avec deux documents latins : le testament et le codicille du poète, une analyse et un extrait de la *Faula*.] — E. Aguiló : Cartas curiosas del siglo xiv. [Document latin : Le roi Hugo de Chypre annonce à la reine Jeanne de Naples une victoire sur les Turcs due à l'intervention de saint Jean-Baptiste.] — E. Aguiló : Donatius reyals á Fr. Joan de Fornells... [Document latin.]

Mai. — P. A. Sanxo : Sobre l'ofici de Corredor Real. [Trois documents catalans : ordonnances et privilèges du dit office ; opposition et réplique.]

Juin. — E. Aguiló : Requesta de mestre Bartomeu Caldentey y Altres... [pour prohiber au médecin juif Isaac l'exercice de la médecine. 1488]. — E. Aguiló : Jaume II d'Aragó eximeix al rey en Sanxo de Mallorca... (1321).

T.

Butlletí del Centre excursionista de Catalunya.

Juillet 1900. — Ceferi Rocafort. Excursió als estanys y vull de Capdella. — Chronique. — Conférences et lectures. [Compte rendu de la lecture d'une trilogie grecque traduite en catalan.]

Août. — Lluís Coll y Espadalet. Excursió a la Montanya de Sant Gregori fins a Gerona. — Cels Gomis. La luna segons el poble.

Septembre. — N. Font y Sagué. Sota-terra. [Excursion souterraine au Priorat, etc.] — C. Gomis. La luna segons el poble *(fin)*.

Octobre. — J. Massó-Torrents. Excursió á Ribes, Montgrony, La Pobla de Lillet, Berya, La Portella, etc. — N. Font y Sagué. Sota-terra *(fin)*.

Novembre. — Pau Teixidor. Vespella. — Rosendo Serra. La conservació de les belleses naturals de les montanyes.

Décembre. — Chronique. [Excursion au Masnou, pour visiter des mosaïques, peintures, sculptures, etc. Visite à la bibliothèque provinciale, laquelle possède 150,000 volumes.]

Janvier 1901. — Cels Gomis. Literatura oral catalana [Dictons]. — Chronique. [Compte rendu d'une conférence sur une excursion au Val d'Aran et au Canigou.]

Février. — N. Font y Sagué. El castell de Requesens. — C. Gomis. Literatura oral catalana *(suite)*. — Chronique. [Compte rendu d'une lecture par M. J. Massó Torrents des œuvres de Georges de Sant-Jordi, poète du xve siècle, et d'une visite au musée géologique du séminaire *Conciliar* de Barcelone.]

Mars. — Séance publique : discours du secrétaire; discours du président, M. Raimond Picó y Campanar, sur Rutilius Numatianus. — Liste des membres. — Chronique. [Compte rendu d'une conférence de M. Joseph Bernard y Durand sur la littérature catalane au xixe siècle, et d'une conférence sur la découverte au Masnou des restes d'une construction présumée visigothique.]

Avril. — Bonaventura Conyll. El temple de la Sagrada Familia [église en construction]. — N. Font y Sagué. Per qué sant Jordi es patró de Catalunya. — Chronique. [Comptes rendus de la séance d'inauguration de l'exposition des documents figurés sur les curiosités de Barcelone disparues au cours du xixe siècle, et de plusieurs conférences : sur l'art dans les églises de Barcelone au xixe siècle, sur la littérature catalane au xixe siècle, etc. Compte rendu d'une visite aux Archives de la couronne d'Aragon.]

Mai. — Joaquim de Gispert. De la Junquera a la Masia de Riumayor. — C. Gomis. Literatura oral catalana *(suite)*. — Ramon Arabia y Solanas. — A la bona memoria de n'Artur Osona. Chronique. [Comptes rendus de l'exposition sur les curiosités de Barcelone et des

conférences sur la littérature catalane au XIXe siècle, sur Mgr Morgades, créateur du magnifique musée de Vich, décédé évêque de Barcelone; de M. Martel, sur la science spéléologique, et de diverses excursions.]

Juin. — Pere Pagés y Rueda. Artur Osona. [Article nécrologique sur ce pyrénéiste infatigable dont toutes les terres catalanes connaissaient l'originale personnalité.] — Victor Balaguer. [Brève notice sur cet illustre barcelonais.] — C. Gomis. Literatura oral catalana *(suite)*. — Chronique. [Comptes rendus de conférences sur les classiques catalans, par M. J. Massó-Torrents, sur la formation et le caractère de la langue catalane, par M. Rosendo Sorra, etc.]

Les numéros de juillet 1900 à juin 1901 inclus contiennent, en outre, la fin de l'*Art religiós en el Rosselló*. Phototypies : Ciboires d'Argelès et de Prunet; Reliquaire de Serdinya; Croix de Collioure; Pierre sépulcrale d'un évêque d'Elne; Chasuble et chape de Catelar; Porte du logis abbatial de saint Michel de Cuxa et de l'église de Villefranche de Conflent; Porte de l'église de Corneilla de Conflent; Vantaux de la porte de l'église de Marcevol; Face sud de l'église Saint-Jean de Perpignan [A rapprocher du parti de cette église gothique certains édifices romains]; Choix de colonnettes du cloître d'Elne; Fonts de la Réal de Perpignan; Croix et custode de Rigardá. [On me permettra d'adresser par la voie du *Bulletin hispanique* un public et cordial merci au *Butlletí*, qui a bien voulu publier cette belle réédition de mon livre sur *l'Art religieux en Roussillon*. Ma reconnaissance va surtout à mon ami Massó-Torrents, qui a été l'instigateur de cette entreprise et qui a fait preuve, dans la difficile besogne de la traduction, d'autant de zèle que de talent.]

J.-A. B.

Revista de la Asociación artístico-arqueológica barcelonesa.

Janvier-Février 1902. — M. de Berlanga : Estudios epigráficos. Alhaurín ¿Iluro? [arrive sur cette question à des résultats purement négatifs, mais redresse certaines erreurs historiques]. — Joseph Mas : Taula del Cartulari de S. Cugat del Vallés. [Suite. Se continue dans les trois numéros suivants.] — Joan Pié : Anals inedits de la Vila de la Selva del Camp de Tarragona. [Suite de cette intéressante publication, qui se continue dans les numéros suivants.] — Emilio Grahit : La junta de Gerona en sus relaciones con la de Cataluña en 1808 y 1809. [Suite. Continuation aux numéros suivants.]

Mars-Avril. — Just Cassador : Una qüestió iconológica. [Étude, en catalan, sur la vieille coutume de vêtir les statues des saints et de la Vierge en Catalogne.]

Mai-Juin. — Joan Segura : Bandolerisme en los sigles XVI y XVII.

[En catalan. Bien documenté. Suite en sept.-oct.] — JOAQUIM DE GISPERT : La Magestat de Sant Romá de Clusa. [Étude en catalan sur un crucifix d'une église du nord de la Catalogne.]

Juillet-Août. — M. DE BERLANGA : Estudios numismáticos. De algunos manuales de numismática clásica. [Suite dans le numéro suivant.] — F. HERNÁNDEZ SANZ : Los naus ó novetas de Menorca. [Étude sur les monuments mégalithiques, en forme de bateau renversé, qu'on rencontre dans l'île de Minorque.]

Septembre-Octobre. — CÁNDIDO GÓMEZ : Invenções e descobrimentos dos Portuguezes. [Étude en portugais sur les principales inventions scientifiques ou industrielles et les découvertes géographiques des Portugais depuis 1335.]

A.

ARTICLES DES REVUES FRANÇAISES OU ÉTRANGÈRES

CONCERNANT LES PAYS

DE LANGUE CASTILLANE, CATALANE OU PORTUGAISE

Revue celtique, janvier 1902 : J. DE LEITE DE VASCONCELLOS, Les Celtes de la Lusitanie portugaise (traduit du tome II des *Religiões da Lusitania*).

Revue critique, 24 février 1902 : A. THOMAS, Compte rendu de *Estudos de philologia mirandesa* et de *Esquisse d'une dialectologie portugaise* de J. Leite de Vasconcellos ; — 31 mars : C. SONNECK, Compte rendu de *Ibn-el-Athir* et de *Al Bayanól-Moghrib,* traduits par E. Fagnan ; — Ch. DEJOB, Compte rendu de *Il sacco di Roma del MDXXVII,* de D. Orano ; — 7 avril : R. D., C. r. de *O santo martyr Barlaam*, de Fr. M. Esteves Pereira ; — Fr. PICAVET, C. r. de *Die Psychologie des Juan Luis Vives,* de G. Hoppe ; — H. LÉONARDON, C. r. de *Sainte Thérèse,* de H. Joly ; — 12 mai : A. THOMAS, C. r. de *Cronica Troyana,* éditée par A. Martínez Salazar et M. R. Rodríguez.

Revue de Géographie, septembre 1902 : Commandant R. BOURGEOIS, La République de l'Équateur.

Revue historique, janvier-avril 1902 : H. LÉONARDON, C. r. de *Spain, its greatness and decay (1479-1788),* de M. A. S. Hume ; — Em. BOURGEOIS, C. r. de *Prim* de H. Léonardon ; — J. CALMETTE, C. r. de *Los Vescontes de Bas en la illa de Sardenya*, de J. Miret ; — mai-août 1902 : G. DESDEVISES DU DÉZERT, Le Conseil de Castille au XVIIIe siècle ; C. r.

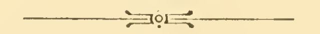
de *Origenes históricos de Cataluña;* — septembre-décembre : H. Léonardon, C. r. de *Diplomáticos españoles: Don Cristóbal de Moura;* — J. Calmette. C. r. de *Investigación histórica sobre el vizcondado de Castellbó.*

Revue des Pyrénées, mars-avril 1901 : Ph. Torreilles, De Barcelone à Valence en 1819; — J. Fontes, Quelques mathématiciens espagnols au xvie siècle; — mai-juin : Orotava, Un drame sensationnel en Espagne : Electra.

Revue des Questions historiques, janvier 1901 : L'abbé Torreilles, Le rôle politique de Marca et de Serroni pendant les guerres de Catalogne, 1644-1660; — G. de Grandmaison, M. de Norvins et les princes d'Espagne à Rome, 1811-1813; — R. P. Bliard, Dubois et Saint-Simon. Une ambassade extraordinaire à Madrid (1721-1722); — 1er octobre 1902 : Fr. Rousseau, La participation de l'Espagne à la guerre d'Amérique; — G. de Grandmaison, Napoléon en Russie, 1812, d'après les documents inédits des archives espagnoles.

Romania, janvier 1901 : A. Morel-Fatio, Le débat entre Anton de Moros et Gonzalo Davila; R. J. Cuervo, Canoa; Sabana; — avril-juillet : R. Menéndez Pidal, compte rendu de *Juan Ruiz, Libro de Buen Amor,* par J. Ducamin; A. Dauzat, compte rendu de *Estudos de philologia mirandesa,* par J. Leite de Vasconcellos; — octobre : O. Klob, A Vida de sancto Amaro, texte portugais du xive siècle; H. Suchier, La fille sans mains, texte catalan du xive siècle.

Zeitschrift für Romanische Philologie, 1901, 1 : P. de Mugica, compte rendu de *Voces usadas en Chile,* par A. Echeverría, et du *Diccionario de la lengua castellana* de la R. Academia española; — 2, 3, 5, 6 : C. Michaelis de Vasconcellos, Randglossen Zum altportugiesischen Liederbuch; — 4 : Hugo Albert Rennert, Ueber Lope de Vega's El castigo sin venganza; — H. Schuchardt, Span. cazarete, port. caçarete; — 6 : E. Herzog, Zusammenfassendes lo im Spanischen; — G. C. Keidel, Notes on Æsopic Fable Literature in Spain and Portugal during the Middle Ages; — A. Horning, Span. lelo, emperador; span. pg. rozar; span. marica. G. C.



31 mai 1903.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS, G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux. — Imprimerie G. GOUNOUILHOU, rue Guiraude, 11.

TRES OBJETOS MALACITANOS DE ÉPOCA INCIERTA

Al terminar el siglo décimo quinto espira la edad media y surge el renacimiento venido del Oriente de donde había también venido nuestra primitiva civilización con las primeras factorías mercantiles de los fenicios, como vino doce siglos más tarde la religión purísima del Crucificado. Con la sociedad hazañosa y caballeresca del décimo sesto concurre á avalorar nuestras glorias otra de sabios insignes, que deleitándose en el estudio de los clásicos, recorre nuestros despoblados en busca de ruinas venerandas, copiando los mármoles escritos que á su paso encuentra y recogiendo cuantas monedas viejas descubre al hacer remover el suelo de los olvidados villares. De esta manera es como el cardenal Gaspar de Castro, el arzobispo Antonio Agustín y el profesor complutense Ambrosio de Morales con otros eruditos hispanos echaron por aquel tiempo los cimientos de la epigrafía, de la numismática y de la arqueología hispana, cuyas ciencias generalizadas muy pronto en el resto de la Europa produjeron en el décimo octavo maestros tan ilustres como Muratori, Eckhel y Wickelman, precursores ilustres de Bartolomé Borghesi, Teodoro Mommsen y Emilio Hübner, ante los que no tenemos hoy que citar por desgracia nuestra nombre alguno español de tanta monta.

Los que en aquellos siglos ya lejanos mostraron entre nosotros más amor para esos timbres de nuestras pasadas grandezas se complacieron en sacar del olvido con singular entusiasmo los recónditos anales de poblaciones del todo desaparecidas ó bien trasformados no más por el inquieto desasosiego de los musulmanes, escribiendo largos panegíricos henchidos de exagerados elogios, que no era dable hermanar con la severa imparcialidad histórica, pagando de este modo

un tributo de respeto á la tradición pagana, que había infiltrado en sus espíritus el renacimiento clásico. Si los más graves escritores de la edad de oro de las letras latinas no titubearon al afirmar que las murallas de la *Roma quadrata* habían sido levantadas por dos príncipes de la sangre real del Lacio, hijos de un dios, amamantados por una loba, y que el fundador del imperio descendía en línea recta de la más bella de las divinidades olímpicas; no es dable estrañar que nuestros historiadores posteriores á la reconquista persistan en hacer venir á Tubal á poblar la España, á Nabucodonosor á civilizarla con sus soldados, á Santiago á evangelizarla, porque escribiendo tales cosas seguían las huellas tradicionales de un pasado aun persistente en la memoria de todas las clases altas y bajas y más vivo en la de mayor cultura. Lo verdaderamente estraño, lo que no se comprende es que con el rodar de los siglos y el progresar de la serena crítica tales impresiones no sólo no se hayan borrado, sino se encuentren enriquecidas con la pretendida llegada de los progenitores de Salomón con los ojos diagonales, la piel pajiza, los pómulos salientes, sumida la barba, y achatada la frente, que arriban con la misión providencial, al decir de sus admiradores de estos tiempos, de dar á nuestros más remotos antepasados sus *bellísimos* signos gráficos, su *exquisito* gusto artístico y su *deliciosa* indumentaria, con otros encantos que no son para revelados y de los que por fortuna no queda ni el menor rastro.

En vano ha sido que la escuela histórica contemporánea, que prescindiendo de rancios filosofismos como de estraviados fanatismos y agena al amanerado convencionalismo de secta, se apoya no más que en fuentes indubitadas, depuradas por la crítica, se haya esforzado en inculcar por la voz elocuente de ilustres profesores alemanes en el ánimo de los que entre nosotros sienten afición á este género de estudios las sencillas reglas á que deben sugetar sus trabajos, huyendo de la pomposa vocinglería de los analistas musulmanes, como de la mística maravillosidad de los de la reconquista. Todos estos esfuerzos han venido á resultar estériles por que nadie ha querido resi-

gnarse á escoger por tema de sus investigaciones la vida de un pueblo ó de un personage, cuyos orígenes no sean deslumbradores, tanto más cuanto semejante parsimonía coarta tiránicamente la libre facultad del autor para engalanarlos á su placer derrochando en obsequio del favorecido los tesoros de su más brillante fantasía. Cuando hice estampar los *Monumentos del municipio flavio malacitano,* intenté sin embargo demostrar prácticamente de que manera exigía la escuela crítica independiente que se trataran semejantes argumentos. Lleno del más ardiente deseo de propagar tales cánones históricos y de dar á conocer los importantes documentos que la suerte me había proporcionado el ser el primero en traducir y esponer en castellano, puse con verdadero entusiasmo mi libro á la venta haciendo llegar antes algunos ejemplares á Académicos y Profesores de los más caracterizados. Con cándida impaciencia esperaba conocer el juicio que confiaba hiciese al menos la prensa profesional de mi trabajo, llegando á su colmo mi desencanto al notar su persistente silencio y al ver que los que había creido obsequiar haciéndoles conocer tan celebrados monumentos, ni aun se habían dignado, en España tan sólo por supuesto, acusarme su recibo con rarísimas excepciones, entre las que recuerdo un literato de gran renombre, que se había arrogado las funciones de consejero y amparador de mi inexperiencia, quien entre frases de ponderado afecto y de inestimable franqueza calificaba mi trabajo de *un arido inventario de documentos sin hilación alguna entre sí.* Cuando eran ya pasados diez años, el librero á quien había entregado la edición, esperando le diese salida, me la devolvió íntegra, sin haber logrado vender en tanto tiempo más que cinco ejemplares á otros tantos ingleses, que desconocían el castellano. Entonces formulé el voto que no he quebrantado de regalar esta y cuantas obras tornase á publicar antes de esponerme de nuevo á otra vergüenza análoga, que ya hubiera sido en mí imperdonable. Tan triste desengaño parece que debiera haberme decidido á formar el propósito de no volver á ocuparme de un argumento que me había sido tan ingrato; pero circunstancias imprevistas se impusieron

á mi voluntad. El profesor Hübner me hizo ver que habíame dejado engañar por la superchería del que usurpando el nombre de *Medina Conde,* que no era el suyo, había inventado á su capricho epígrafes que con suma candidez había yo aceptado como genuinos. Entonces creí un deber mío ineludible el hacer patente el error cometido en la primera ocasión propicia rindiendo á la verdad histórica el debido tributo de respeto[1]. Habiendo descubierto más tarde en el archivo de la estinguida casa de Valdeflores los primeros pliegos impresos de la colección de textos griegos y latinos referentes á la Hispania, que reunió dicho marqués con ánimo de publicarlos, habiéndole sorprendido la muerte antes de realizarlo, y no esperando que ya hoy manuscrito de tanta importancia viera la luz pública, formé el propósito de realizar por mí mismo trabajo de suyo tan penoso, pero de importancia suma para los estudios históricos de la península ibérica. Comencé á realizarlo con el mayor entusiasmo y al estractar las decadas de Tito Livio tropezé con un pasage en el que antes no había fijado la atención y decía de esta manera[2] : « ingens in Hispania ulteriore » coartum est bellum : M. Helvius eam provinciam obtinebat : » is litteris senatum certiorem fecit Culcham et Luxinium » regulos in armis esse; cum Culcha decem et septem oppida, » cum Luxinio validas urbes Carmonem et *Baldonem,* in

1. Siempre he admirado la frescura y el desenfado de este singular personage; condenado como falsificador por el Arzobispo de Granada y el Presidente de la Audiencia, confirmada con alguna agravación la sentencia por el Rey, suspendido por su mismo delito del cargo distinguido que ejercía y privado de publicar libro alguno, parecía que debiera haberse curado de su monomanía de inventar antigüedades modernas; pero muy al contrario sus facultades para el fraude tornaron á su pasada actividad desde el momento en que comienzan á salir de las zanjas, que se abrían para los cimientos del edificio que se empezaba á construir de la Real Fábrica de Tabacos, hoy transformada en Aduana, estatuas y pedestales con leyendas latinas que se apresuró á dar á conocer apendizando estas últimas con algunas de su invención particular, en hojas impresas que periódicamente publicaba bajo el nombre de su sobrino Cecilio García de la Leña. Estas hojas formaron una obra plagada de errores cuyo primer volúmen ha tenido los honores de la reimpresión. Los capitulares, los regidores, los veinte y quatro, los mayorazgos desocupados y los estrangeros que afluían al puerto debieron ir, llevados por su misma curiosidad, á visitar las obras del nuevo edificio en construcción, y sorprende el considerar que no hubiera quien confrontase lo encontrado con lo que se iba publicando descubriendo de contado la superchería. El falsario debía conocer la desidia ó lo torpeza de los más ilustrados moradores de la ciudad cuando tan descaradamente abusaba de su credulidad fingiendo hasta cuatro epígrafes de su invención : *CIL. II,* 174*, 175*, 176*, 177*.

2. Lib. XXXIII. 21-6 á 8 ann. V. C. 557. A. C. 197.

» maritima ora *Malacinos, Sexetanos*que et Baeturiam et quae » nondum animos mutaverint ad finitimorum motus consur- » rectura. »

Sin mucho esfuerzo comprendí que había de restablecerse el pasage corrigiendo desde luego los tres nombres geográficos *Baldonem, Malacinos* y *Sexetanos,* que están errados, restableciendo su verdadera lección que debiera ser *Ursonem, Malacitanos* y *Sexitanos,* resultando con ello ser un texto referente á *Malaca* entre cuyas fuentes históricas debía figurar, no habiendo sin embargo tenido desde entonces ocasión de publicarlo. Como por aquel tiempo un crítico *inmortal* al juzgar el libro que lleva por título *Los Bronces de Lascuta, Bonanza y Aljustrel,* tuvo la amabilidad de advertirme que no había sabido redactar la portada, comprendí sin esfuerzo alguno que era á la sazón completamente inútil la *Copilación de fuentes históricas hispanas,* que estaba preparando porque iba á llegar inoportunamente, en razón á lo cual desistí por completo de mi empeño[1].

1. Esta obra debía componerse de diversas secciones comprendiendo la primera los textos íntegros de los escritores griegos y romanos que se ocupan de las Hispanias ordenados cronológicamente con sujeción á la fecha en que vivieron sus respectivos autores, arrancando desde los tiempos más remotos de que se conservan noticias hasta que los Visigodos concluyeron con la dominación romana en la Península. La segunda debiera abrazar una traducción castellana de todos estos mismos textos, colocados ya en forma de anales, siguiendo el órden regular de los sucesos á que se refieren aunque los redactores hubiesen vivido muy posteriormente á los acontecimientos. El resúmen de estas dos secciones estaría representado por un Indice en estremo detallado de nombres y materias con indicación exacta de las fuentes históricas de que procedían, todo ello precedido de una introducción crítica en la que se diera cuenta de la importancia de cada autor estractado, de dónde tomó sus informaciones y del crédito que debiera darse á sus afirmaciones. La segunda parte de esta obra había de abrazar ante todo los fotograbados más exactos de las variantes epigráficas de las monedas griegas, púnicas, ibéricas, obulconenses y tartesias acuñadas en las Hispanias además de las inscripciónes íberas, cuyos originales se conservan, adicionados con los traslados más fieles de las que de ellas hubiesen desaparecido. Como corolario indispensable de toda esta serie de tan importantes como antiquísimos documentos hispanos se hacía indispensable una nueva sección destinada al estudio detenido de los diversos alfabetos no romanos usados en la península antes que terminara la segunda guerra púnica comparándolos con los más arcáicos, fenicios, helenos é italiota, tratando sin la menor violencia de hacer la concordancia más racional de estos últimos con los íberos, obulconenses y tartesios. Sirviendo de introducción á materia tan abstrusa fuera de todo punto imprescindible hacer preceder esta segunda parte de un prefacio en el que se espusiera la marcha que había seguido la historia en orden á la manera de redactarla por escribas y cronistas desde que se comenzaron á grabar en los muros de los templos egipcios los primeros anales faraónicos hasta que Mariana hace imprimir su historia neo-latina de España, seguido todo ello de una esposición abrazando el desarrollo que entre nosotros ha

No por ello quiso sin embargo la suerte que dejase de ocuparme de las cosas antiguas referentes á *Malaca*, ya respondiendo á dudas suscitadas por la interpretación del célebre pasage de Avieno sobre la supuesta Isla, la laguna y el puerto seguro, que afirma el autor del periplo del siglo VI antes de J. C. traducido por Avieno cerca de nueve más tarde, que se encontraba en frente de dicha ciudad bastulopena, ya con el intento de reunir en pocas páginas la nota detallada de los descubrimientos arqueológicos realizados en su recinto ó en algunos puntos de la misma provincia, sin que ninguno de estos trabajos destinados al estrangero debiera imprimirse dentro sino fuera de España. Pero entre todos los hallazgos inéditos realizados en esta población últimamente, hay especialmente tres por demás curiosos sobre los cuales no me he atrevido ó no he podido formar un juicio cabal que me condujera á una exacta clasificación, si bien he creído de algun interés consignar sus especiales circunstancias haciéndolos á la vez del dominio público, para evitar que pasen con mi silencio al inmenso espoliario del olvido, donde van á perecer tantas grandezas humanas.

I

El viejo castillo de Gibralfaro dominaba en el siglo XV, cuando tuvo lugar la reconquista de la Málaga árabe, el antiguo puerto de mar, hoy completamente cegado, que se estendía desde el sitio en que comienza el camino actual de la Farola terminando en las inmediaciones de la desembocadura

tenido la ciencia numismática desde Antonio Agustín hasta Celestino Pujols y Camps y en el estrangero desde Eneas Vico á Spanhein y de Bartholomé Borghesi á Momnsen. El complemento de esta segunda parte habría de ser otro *Index rerum et verborum* de esta segunda parte, distinto é independiente del primero. No me faltaron alientos para emprender desde luego animoso este vasto *Corpus fontium historicarum ad Hispaniam spectantium*, que confiaba llevar á termino en un plazo no muy largo, de pocos años si Dios me los concedía de vida y me daba fuerza y perseverancia para ello. Pero vino á matar mis ilusiones anulando mis energías el último desengaño sufrido, tan inesperado en tal momento, que puso término por entonces á la serie de tantos otros como había recibido. Quedaron, pues, sin terminar estos trabajos, si bien redactados, sino corregidos, los primeros que eran para mí los más difíciles, y no he de volver ya á emprender los demás que aun me restan.

del Guadalmedina[1]. Al pié del cerro sobre el cual se asienta la indicada fortaleza, corría, faldeando el monte, el camino, que de esta ciudad iba á Vélez. Al lado izquierdo de esta vía en dirección del sol saliente, siguiendo la pendiente de aquella montaña hasta el lugar en que da paso á una cañada, se han encontrado varios sepulcros, formados algunos de ellos de ladrillos y tejas de mucho mayor grueso y dimensiones que los usados por los musulmanes en la edad media, y por los cristianos en la moderna, en este rincón de Andalucía. Otras de estas tumbas aparecían construídas con grandes lajas de pizarra que por allí se encuentran profundamente clavadas en tierra formando el arca, que había de recibir el cuerpo muerto, que se cubría luego con otras losas de piedra sin labrar como las de los costados. Dentro de estas cavidades se han encontrado huesos humanos sin quemar, algunos objetos de cerámica como lucernas y unguentarios, varias alhajas como un par de zarcillos y dos pulseras de plata de forma sencillísima y un anillo de oro en cuya piedra se ve grabado un lebrel corriendo como el que aparece en los reversos de las monedas consulares de la familia Postumia [2]. Todos estos objetos han sido vistos por mí y existen hoy en el Museo Loringiano.

Allá por los años de 1887, al hacer un desmonte por aquellas alturas se dió con un grupo de tumbas como las ya indicadas que ofrecieron tambien su contingente de pequeños objetos de cerámica además de diversas monedas romanas de cobre de escaso valor, como de gente pobre que no habiendo dejado bienes con que costear los crecidos gastos de la incineración y el columbario, eran soterrados sin quemar, á la manera que se observa en los enterramientos de los esclavos de las grandes posesiones de campo descubiertos en nuestra Vega. En uno de los sepulcros de las faldas del Gibralfaro de la época que acabo de indicar, al levantar las losas que lo cubrían, no pudo menos de llamar la atención el verlo completamente relleno de cal

1. Jorge Braum, *Civitates orbis terrarum*. Colonia, 1572. Vista en perspectiva de Málaga.
2. Cohen, *Monnaies de la République romaine*. page 272, n° 8, tab. XXXV, n° 7.

hasta los bordes, cuya cal descompuesta primero por la acción de las filtraciones del terreno y endurecida después por el ardiente sol de nuestros veranos, no era posible sacar del arca funeraria sino rompiéndola, habiendo mostrado al saltar los primeros pedazos que se habían estampado en ella los contornos del cadáver que había cubierto reproduciendo á la vez los pliegues del ancho ropage que lo envolvía. Al tener noticia de este descubrimiento Dn Eduardo J. Navarro fué inmediatamente á visitar la indicada tumba, examinando los huesos de la persona allí inhumada y los pequeños objetos de barro dentro de ella encontrados, sacando la convicción por cuantos detalles observó, que se trataba de una sepultura romana destinada á persona no muy acomodada. Pero sobre todo tuvo la satisfacción de evitar que fuese destruído un trozo de este curiosísimo molde formado por el acaso, que comprendía la cabeza de la persona encerrada allí por tantos años, llevando su amabilidad hasta el estremo de regalarmelo al volver yo del estrangero, donde me encontraba al verificarse el hallazgo, del que me dió los cumplidos detalles que he trascrito. Bastantes años llevaba de tener en mi poder esta máscara sin haber encontrado quien me sacara un vaciado sino á molde perdido, lo cual no quería consentir, cuando en los primeros meses de 1899 acertó á venir de Granada, á restablecer su salud, un joven escultor que con pericia suma se ofreció á complacerme sacando la reproducción, dejando íntegra la estampación del modelo como lo hizo en los dos ejemplares que reproducen los dos fotograbados que acompañan á estas líneas. No puedo espresar con palabras el vivo interés con que seguía las diestras manipulaciones del entendido artista y la ansiedad tan grande con que ví salir de entre sus manos el primer vaciado de aquella cabeza innominada, cuyas muertas facciones volvía á iluminar el sol después de más de mil y quinientos años de haber estado oculta bajo tierra. No es posible comprender la sorpresa que me causó contemplar tan estraña figura, que parecía representar la exacta cabeza de una mora tal como las había visto en el Soco de Tanger con su ancho manto blanco casi velándole el rostro y ocultándole por com-

pleto el cabello, mientras el grueso embozo cruzando de un hombro á otro por debajo de la nariz, le cubría la boca. Pero era imposible aceptar semejante conjetura, no siendo dable suponer que se hubiera exhumado el cadáver de un sepulcro romano, dejando sin embargo en su interior los objetos de barro que contenía, para que sirviese de tumba á una mahometana que hubiese venido á la Hispania durante la segunda guerra púnica ó tras las huestes de Tarik á la caída de la monarquía visigótica. Confieso que me preocupó largo tiempo la solución de esta duda que no acertaba á esplicarme satisfactoriamente. Recordaba haber visto estatuas de vestales cubierta la cabeza con el *amictus,* que Festo denomina *suffibulum,* por que se abrochaba por debajo de la barba con una *fibula* [1], de emperatrices y de emperadores con el mismo tocado en circunstancias análogas; pero no era posible suponer que la sepultada al pié del Gibralfaro hubiese sido una sacerdotisa de Vesta ni una soberana de Roma, quienes hubieran sido quemadas al morir con toda pompa y recogidas sus cenizas en copas de metal precioso. Dirigiendo mis investigaciones por otro lado traje también á la memoria esculturas de simples matronas cubiertas con espeso manto cayendo sobre la frente como una estatua funeraria de la Farnesina en Roma, otra descubierta en la vía de las tumbas en Pompeya [2], y como la figura de la supuesta madre de Coriolano que se ve en el paseo de las Thermas de Tito; pero ninguna de estas cabezas aparecía teniendo por el lado de la cara la boca tapada. En cambio esta circunstancia especial concurre precisamente en una preciosa estatuita de barro del *Colegio romano* cubierta con la καλύπτρα de las jóvenes griegas, que usaban también las italiotas [3] y daba entonces á las que semejante tocado usaban el exactísimo aspecto que ofrecen las mauritanas de hoy vestidas con análoga indumentaria. La cabeza de la citada estatuita de barro del aludido Museo era en efecto exactamente análoga en la manera como aparecía cubierta con el manto, que la envolvía, al vaciado

1. Festus, vº *Suffibulum.*
2. Reinach, *Répert. de la stat. grecque et rom.*, II, pag. 668, n. 5; pag. 669, n. 6.
3. Festus, vº *Calyptra.*

también de barro del molde encontrado en el sepulcro romano de la antigua vía de *Malaca* á Vélez, cuya máscara pudo ser del rostro de alguna contuvernal de cualquier esclavo rural, acaso el *actor* ó el *villicus* de determinado fundo *suburbanum*[1]. En este punto parece que no podía caber duda que se trataba de una esclava ó de una liberta sin fortuna, acaso agregada esta última al servicio de la casa de un patrono, y que muerta en la ciudad ó *extra muros* había sido enterrada en una modestísima tumba por los cuidados de sus más allegados parientes que no poseían bienes para permitirse otros dispendios. Desde luego se colige que no era una muger anciana sino rayaua en los treinta años; lo hundido de los ojos y lo saliente de los pómulos acusan los estragos de la enfermedad que la privó de la vida. Lo que no es posible fijar en manera alguna es la época en que hubo de morir, como no sea de una manera conjetural. Como quiera que *Malaca* fué una ciudad autónoma, federada de Roma, que al final del período cartaginés acuñó moneda púnica de cobre y del 82 al 84 de J. C. obtuvo por voluntad propia y sin imposición alguna la categoría de municipio de derecho latino, recibiendo de Roma un código de leyes del que aun se conserva una tabla conteniendo varias rúbricas de tan interesante copilación jurídica, pudiera suponerse que hasta la romanización completa de la ciudad no hubo de verificarse la inhumación de aquella pobre muger. En efecto desde fines del primer siglo, adoptada la legislación, las costumbres, el traje y la religión de la capital del Imperio, comienza la nueva vida de la Malaca romana á la que ponen término en el siglo v las sucesivas invasiones visigóticas que concluyeron de una vez con la dominación romana de la península. En los tres siglos que median del uno al otro acontecimiento acaso sería sepultado ese cadáver cuyas facciones ha reproducido la fotografía quince siglos después de haber desaparecido del mundo de los vivos.

1. Sabido es que el *sudarium* entre los romanos equivalía á nuestro pañuelo de bolsillo y que los cadáveres eran vestidos antes de llevarlos al *bustum*, al *ustrinum* ó al *sepulcrum* como acostumbraban á estar en vida.

II

Por los años de 1894 mi excelente amigo D.n Domingo de Orueta, geólogo que fué distinguidísimo, me manifestó que haría unos veinte las nuevas dragas traídas para limpiar los fondos del viejo puerto de Málaga, después de algún tiempo de trabajo en frente de la que fué oficina de sanidad, sitio hoy por completo terraplenado, sacaron en los gángiles una barra cuadrada de plomo, que afectaba la forma de un arco de círculo en cuyo centro se encontraban practicadas dos hendiduras en las que debieron encajar las espigas de un mango. El cuadrado en que estas dos hendiduras se encontraban era de 7 centímetros de alto, ancho y grueso y el brazo de cada uno de los lados tenía una longitud de 21 milímetros por un espesor en su arranque de unos 35 milímetros reducidos á su final á unos 18, siendo su largo total de medio metro. El ingeniero encargado de aquellas obras regaló tan estraño objeto á la Academia de Ciencias físicas y naturales de esta ciudad, de la que en más de una ocasión había sido presidente el indicado Sr. Orueta, que lo hizo guardar en la pequeña colección de aquella sociedad, donde lo he examinado con detención y hecho fotografiar de frente y de costado. Habían pasado algunos años desde su descubrimiento cuando tuve noticia y examiné esta barra de plomo, clasificada, no sé por quién ni el fundamento en que se apoyaba, de *Ancla fenicia*. Recordaba que Diodoro Siculo en el siglo que precedió á J. C. dejó escrito que aquellos negociantes asiáticos, por los objetos de pacotilla de escaso valor que ofrecían á los terratenientes de la península hispana, permutaban la plata que encontraban entre los íberos en copiosa existencia por desconocer estos su aplicación, con lo que aquellos alcanzaban grandes beneficios, por lo que, impulsados del deseo de lograr tales ganancias, viendo que llenas sus naves del dicho metal precioso, aun quedaba mucho en tierra por cargar todavía, idearon el suprimir el plomo de las anclas sustituyéndolo con plata [1]. Pero apesar de este testi-

1. Diod. Sic., V, XXXV, 4.

monio no encontraba que el trozo de aquel metal sacado del fondo de la antigua ensenada malacitana hubiese nunca podido servir de ancla, porque semejante barra con ser de plomo no ofrecía la bastante resistencia para penetrar en la arena conteniendo al buque sin garrear, si bien su hechura se ajustaba á alguna de las diversas formas de áncoras antiquísimas como las que se ven gravadas en varias monedas de *Hatria* de los Petrucianos y de *Tuder* de la Umbria[1]. Preocupado con tales incertidumbres acudí á mi inolvidable amigo el profesor Hübner, quien por su parte quiso oir antes el parecer del Sr. W. Assman, erudito berlinés, especialista en náutica antigua, quien le aseguró que un pedazo de plomo muy semejante al de Málaga se había encontrado en Cyrene de Africa y aparece figurado en una obra inglesa sobre buques antiguos[2]. Como las anclas en general se componen desde los tiempos más remotos de tres partes ó séanse de *uñas*, que son las que se clavan en el fondo del mar, de *caña*, que es la barra de hierro á cuyo estremo encajan las uñas por su centro, y de *cepo* ó parte superior, que va sujeto al otro estremo de la caña y con su peso ayuda á la acción de las uñas para hacerlas entrar más profundamente en la arena, resulta que el trozo de plomo encontrado en el que fué puerto de Málaga, como en el de Cyrene, corresponde á la parte del ancla llamada cepo. Y puede así afirmarse con tanta mayor seguridad cuanto según el mismo señor se encontraron también en Cyrene otros dos fragmentos al parecer de las uñas, en uno de los cuales se veía la inscripción griega ΖΕΥϹ·ΥΠΑΤΟϹ, tal vez el nombre del buque que acaso se llamaba ó estuviera consagrado á *Júpiter sumo*. El ya aludido Sr. Assman no duda que sea igualmente antiguo el fragmento malacitano, si bien no estima que haya datos bastantes para afirmar que sea fenicio, griego. ó romano; pero sí que no es de la edad media ni posterior á la reconquista, porque los cepos de estas dos épocas no eran de plomo. Me añade además el mismo profesor Hübner que según informes recogidos en el Museo de Berlín puede asegurarme que en Atenas y en

1. Carrucci, *Le monete dell' Italia antica*, tab. LXII, n. 3; tab. LVI, n. 7 y 8.
2. Cecil Torr, *Ancient Ships*, fig. 45.

Salamina han aparecido también otros dos fragmentos análogos al de Málaga.

III

En el mes de Agosto de 1888 al abrir una atargea en la casa nº 15 de la calle de Andrés Pérez de esta ciudad, como á dos ó tres metros de profundidad de la rasante del suelo actual, hubo que atravesar las medianerías de la finca contigua que sale á la calle de Pozos Dulces y está demarcada con el nº 31. Al hacer esta reparación, entre varios restos de cerámica vieja, de que no he podido tener noticia exacta, hubo de encontrarse, según aseguraba el dueño de ambas fincas, que no se cuidó de fijar los detalles del hallazgo, un busto diminuto y precioso de barro, que cedió el propietario á Dⁿ Eduardo J. Navarro, quien tuvo la amabilidad de regalarmelo y conservo en mi poder. Aparece sin deterioro alguno y á primera vista trae á la memoria otras figuras análogas, que habiendo sido juguetes, *crepundia,* de alguna niña romana muerta prematuramente, sus desolados padres las colocaban en la tumba de su hija como postrer recuerdo de cariño. Y en efecto inducía á hacer semejante conjetura el considerar que, en la misma calle de Andrés Pérez[1], á pocos metros de distancia de la primera casa citada[2], se descubrieron en 1875 monedas y cerámica romanas, como también á tres metros bajo tierra, un ataud de plomo con restos humanos y algunos dijes de oro en perfecto estado de conservación que al presente se encuentran en el Museo Loringiano[3].

Mide el pequeñísimo busto de barro, que hoy poseo, cuatro centímetros de alto descansando en una peana de cinco milímetros. El molde en que fué vaciado debió ser finísimo y de una ejecución muy delicada, componiéndose de dos mitades, la una que comprendía la cara y el pecho, así como la otra la mayor parte de la cabeza y la espalda. El artífice que vació la

1. Nºˢ 6 y 8 de la acera de enfrente.
2. Nº 15.
3. *El nuevo Bronce de Itálica,* Apénd. 2º, pag. 329.

figurilla encontrada, bien por falta de pericia ó para aligerar el trabajo que preparaba para el horno, al unir una mitad del busto con la otra sólo trató de quitarle la rebaba más saliente producida por dicha unión en los dos lados y por encima de la cabeza, sin cuidarse de marcar con el buril al rededor de dicha zona el pelo, que faltaba, siguiendo sus ondulaciones que bajan suaves, llevando el cabello hasta los hombros y sobre la espalda, teniéndolo muy correctamente cortado en la frente y cayendo suelto, flexible y sin rizos, por detrás sujeto por una ancha cinta labrada, que le ciñe la cabeza y figura anudada en el lado izquierdo con un gran lazo que cae airoso por aquel mismo sitio. Sobre el pecho de abultadas formas que por la manera que figura levantado induce á suponer que se quiso representar sujeto por el *mamilar*, aparece, sino el borde superior de la túnica, los gruesos pliegues del manto, que cruza de un hombro á otro formando en el centro airoso y artístico seno.

Como acabo de decir, el adorno de la cabeza afecta la forma de *una faja estrecha recamada de oro, bordada sobre una cinta con la que ceñían las mugeres la frente,* como en el siglo sexto describía san Isidro de Sevilla el *nimbus*[1], que Arnobio denomina *limbus*[2], como Claudiano[3]. La manera como acabo de decir que aparece tratado por el artista el cabello de esta pequeña cabeza trae á la memoria desde luego las palabras de Varrón cuando afirma que *en lo antiguo no hubo peluqueros* en Roma, *como lo muestran las estatuas de los antiguos, cuya mayor parte tiene el cabello y la barba largas*[4], habiendo sido según Plinio el viejo *el primero de todos los romanos que estableció el afeitarse diariamente* Scipión *el Africano* tres siglos antes de J. C.[5], y en cuanto á los matronas, el mismo Varrón refiere

1. Isid. hispal. *Orig.* XIX, XXXI, 2.
2. Arnob., *Adversus nationes*, II. 41 : « inminuerunt frontes limbis. »
3. Claud., De Malli Theodos. Cons V. 118: « continuo frontem limbo velatam pudicam. » Sobre otros significados de *nimbus* y de *limbus* pueden verse Isid. *Orig.*, XXIII. X. 3. Serv. in Aen. I. v. 55. Nonius *De comp. doct.* 541. Serv. in Aen. II. 615. Al decir *faja recamada de oro* describiendo el adorno de la pequeña escultura, no es por que aparezca así propiamente en la figurilla sino por trasladar fielmente la descripción de San Isidro de Sevilla.
4. Var., *R. R.*, 11, 10.
5. Plin., *H. N.*, VII, 211.

que *las madres de familia se retorcían el cabello sobre la nuca, sujetándolo con una cinta llamada vitta, cuyo cogido se decía tutulus*[1]. En tiempo de Augusto eran ya varios y mas complicados los peinados de las mugeres romanas[2] como lo demuestran las monedas que conservan grabadas las cabezas de las emperatrices con pelucas y añadidos en extremo caprichosos entre las que sobresalía la moda de las cabelleras confeccionadas con pelo rubio traído de Alemania[3] cuando no se teñían con algun específico[4] cuyo nombre han conservado los poetas satíricos de la época y son hoy de estremada actualidad. La suave flexibilidad del cabello de esta graciosa figurita, su natural posición, tendido sobre la espalda sin trenzas y sin rizos, parece como que acusa una moda anterior á Ovidio y á Marcial, que alcanzaron esos peinados antiestéticos que vulgarizaron las soberanas con su estragado gusto al comenzar el imperio.

Pero apesar de todas estas coincidencias y de asegurarse que tan pequeño busto de muger se encontró entre varios fragmentos de cerámica antigua, confieso ingenuamente que para mí estriba toda la dificultad en fijar con probabilidades de acierto la época en que pudo ser esculpido el original de que se sacó la matriz en que se moldeó esta figurita, no atreviéndome á afirmar si lo ejecutaría un artista del período romano, del renacimiento ó de fecha aun más moderna. La cara de esta esculturita siendo preciosa no parece de tipo arcáico, encontrándose perfectamente conservada para haber estado quince siglos bajo tierra, no debiendo olvidarse por otra parte que en la centuria décima séptima se hallaba establecido en Málaga Juan de Mena, discípulo de Alonso Cano, que murió en 1693, siendo enterrado en el convento del Cister, donde profesaron dos de sus hijos.

En resúmen, pues, tres son los objetos más ó menos antiguos, aun inéditos, encontrados, uno de ellos dentro del recinto de la *Malaca* romana y los otros dos *extra muros*, á

1. Varr., *L. L.*, VII, 44.
2. Ovid., *Ars amandi*, III, vv. 133 á 168.
3. Ovid., *Amor.* I, 14, 45. *Ars amandi*, III, v. 165.
4. Mart. XIV, 26 y VIII, 33.

cortísima distancia de las murallas del viejo municipio, en el puerto de mar y en el castillo. Al darlos á conocer he estado muy lejos de considerar que haya procedido con acierto al intentar clasificarlos, sino tan sólo espuesto algunas conjeturas más o menos probables y no otra cosa, dejando el formular apreciaciones concretas á quienes para ello se consideran autorizados, puesto que por mi parte sólo habré de repetir al terminar : *nos rem in medio relinquimus.*

Alhaurín el Grande, 24 de Octubre de 1901.

IV

Hacía tiempo que tenía redactado el papel precedente y me disponía á darlo á la imprenta, cuando debí á la amabilidad de Mr. Pierre Paris el conocer su interesante artículo publicado en los *Mélanges Perrot*, sobre cierto *Bijou phénicien trouvé en Espagne.* No tengo más que elogios que tributar á este estudio; pero en conciencia me veo obligado á hacer una ligera rectificación sobre la procedencia de la joya en cuestión. Dice mi distinguido amigo el autor : *C'est une pendeloque de collier ou bracelet en or trouvé à Málaga*, y por más que no me sea posible dudar que así se lo hayan afirmado á su actual poseedor, me considero en el deber ineludible de espresarle que mientras una persona de reconocida formalidad no manifieste donde y cuando lo vió descubrir, no me es posible dar crédito á semejante afirmación, movido, entre otras razones, por mi larga esperiencia en semejante género de noticias inventadas espresamente para facilitar con tal aliciente los medios de venta.

Aquí como en otras capitales de la Península hay corto número de industriales que, ejerciendo el conocido oficio de ropavejero con el título pomposo, que ellos mismos se dan de *anticuarios,* no solo se permiten clasificar los objetos que ofrecen en venta, sino que también forjan la novela de su hallazgo con todos los atractivos que á mano encuentran. En mi juventud cuando se desarrolló entre los malagueños mas acauda-

lados la afición á los cuadros antiguos, se ofrecían en abundancia por estos corredores intrusos supuestos y abundantes lienzos de Morales y Zurbarán, de Rubens y del Españoleto, de Velázquez y de Murillo. Pasó esta moda como tantas otras y hoy la afluencia de forasteros á la población, como estación invernal, en determinada época del año, ha provocado cierta afición á las antigüedades locales, dando riendas sueltas á la fecunda inventiva de los celebérrimos baratilleros. He visto ofrecer en venta como encontrado en las faldas del Gibralfaro un amuleto egipcio traído desde Alejandria á Gibraltar por un inglés que vivía en dicho Peñón, de cuyo objeto se deshicieron los hijos al quedar huérfanos. He tenido en la mano y examinado con detención un pequeñísimo Bes de metal de esmerada ejecución comprado por su dueño á un marinero de los que navegan en pequeños barcos de cabotage siempre á la vista de las playas, quien lo había adquirido á su vez en un punto de la costa vecina á Adra. El tal dije salió al mercado como descubierto al abrir la gran vía que une la Alameda á la Plaza principal de la población.

Por último leí en su día una estensa relación de persona que se tiene por muy périta en todo linaje de conocimientos, dando cuenta á un amigo ausente de como se habían presentado en Málaga los primeros cacharros de barro que consideraba prehistóricos, que procedían de la celebérrima fabricación murciana de la *Alfarería* de Totana, asegurando muy serio por conclusión que el *anticuario* que los ofrecía en venta, hombre de *estrecha conciencia*, afirmaba que el hallazgo de aquella cerámica peregrina se había verificado cerca de Málaga en los llamados *Cantales* de la costa de levante, donde aseguran los topolatras del país que está situada la célebre cueva que denominan de Craso, de que habla Plutarco en la vida de tan conocido agitador romano[1]. Y aquí me detendré por no acumular mas testimonios innecesarios.

Si el dije fenicio tan eruditamente ilustrado por el Sr. Paris se hubiera encontrado en Málaga, dado el carácter esencialmente comunicativo de sus moradores, se hace difícil

1. Plut. *Cras.* VI.

comprender que sigilosamente se hubiera llevado á Madrid para darle allí salida, sin que antes no hubiese llegado la noticia de su hallazgo á los oídos de los diferentes sujetos que en esta ciudad se muestran aficionados á semejante género de adquisiciones, entre los que se cuentan personas que me son muy allegadas, y que tal cosa sucediera sin dejar el menor rastro de semejante descubrimiento. Por todo ello y aunque no tengo fundamento alguno para dudar de que haya sido encontrado en España y hasta si se quiere en Andalucía, me sobran sin embargo motivos para dudar que hubiese aparecido en Málaga, donde de continuo resido, mientras alguién del país, que me merezca crédito, no manifieste claramente la *época,* el *lugar* y la *ocasión* en que hubo de verificarse semejante hallazgo[1].

M.-R. de BERLANGA.

Málaga, 24 Diciembre de 1902.

1. En el número 4 del tomo IV de este *Bulletin* á las páginas 291 y 292 aparecen en cinco lugares distintos los signos ibéricos ᚹ A ≤ ⋨, en vez de la forma genuina A ᚹ ≤ ⋨, que es como deben corregirse aquellos.

PRUDENCE ET LES BASQUES

Dans mes recherches sur l'histoire des Basques, histoire si obscure dans la période qui s'étend depuis deux ou trois siècles avant l'ère chrétienne jusqu'à sept ou huit siècles après, je ne pouvais négliger ce grand poète chrétien, qui vécut, au moins les dernières années de sa vie, dans la ville antique de Calahorra sur l'Èbre. Le nom latin même de Calahorra, *Calagurris,* rappelle la langue basque, *Escuara*. Quelle que soit la signification des premières syllabes[1], les deux dernières sont presque certainement le basque *gorri,* « rouge », qui paraît encore aujourd'hui dans *Mendigorri,* « mont rouge », *Baïgorry,* « fleuve rouge », écrit en 980 *Baigur*[2]. Deux fois nous trouvons le mot écrit *Calagori, Calagorritanis*[3].

Nous pouvons donc espérer trouver quelques renseignements sur les Basques, quelques allusions à leurs mœurs et coutumes, à leur genre de vie, dans les œuvres d'un poète habitant de la vieille cité euskarienne. Ce n'est que depuis son retour de Rome, et pendant son séjour à Calahorra, que Prudence a commencé d'écrire ou de publier ses poèmes.

Il me faut avouer, dès le commencement de ces notes, que je n'ai pas trouvé dans les vers de Prudence tout ce que je m'attendais à y découvrir. D'abord, Prudence fut chrétien, il n'était pas du tout en sympathie avec le paganisme, ni avec ce qui restait du paganisme parmi les Basques de son temps. Il aimait avec passion le culte et la liturgie chrétienne, il l'a enrichie des plus belles de ses hymnes; il a chanté presque le premier les gloires et les mérites des martyrs chrétiens de

1. *Kala,* en basque, signifie « sonde », « ligne de sonde ». Ce mot pourrait avoir rapport avec la présence de la rivière Èbre, le *Vasco Iberus; Peristephanon,* Hymne II, 537.

2. Paul Raymond, *Dictionnaire topographique du département des Basses-Pyrénées,* s. v. Paris, Impr. nationale, 1863.

3. *Corpus inscriptionum latinarum,* t. II, 2959, *Callagori;* 4245, *Calagorrit.* Voyez aussi *C. I. L.,* V, 6987, et *Calaguris* (var. *Caligorris, Calagorris,* Ausone, *Epist.,* XXIV, 57, édit. Schenkl. Hübner, *Monumenta linguae Ibericae,* p. 227, Berlin, 1893. *Calagorris* aussi dans un manuscrit de Prudence, Dressel, p. 342).

sa patrie. Son plus long poème consiste en deux livres *Contra Symmachum*, le dernier grand païen à Rome, dont la défaite au Sénat, sur la question de l'autel de la Victoire, marque la défaite décisive du culte païen par le culte chrétien. De plus, Prudence fut romain. Le latin, à cette époque, était la langue non pas seulement officielle, mais naturalisée en Espagne. Les classes élevées et littéraires avaient perdu, il semble, l'usage de tout autre idiome. Il n'y a pas un mot qui dénote la moindre connaissance de l'Escuara par Prudence. Enfin, comme romain, quoique provincial, ayant vécu pendant plusieurs années à Rome même *(co ter, quaterque et septies Beatus Urbis incola)*[1], savant, bien élevé, il méprisait la *bruta quondam Vasconum gentilitas*[2]. Mais, — lorsqu'il chante les dix-huit martyrs de Saragosse *(Caesaraugusta studiosa Christi)*[3], les martyrs *Hemeterius et Chelidonius, Calagurritani, Martyrum cum membra* NOSTRO *consecravit oppido, sospitant quae nunc colonos quos Iberus alluit*[4], et les martyrs de Tarragone, *quorum praesidio fovemur omnes terrarum populi Pyrenearum*[5], — il se souvient avec orgueil de son pays natal. Peut-être pouvons-nous conclure d'une phrase de l'hymne intitulé *Passio S. Cypriani martyris, — Christum serit ultimis Iberis*[6], — que toutes les populations du nord de l'Espagne n'étaient pas encore entièrement converties au christianisme quand Prudence écrivait. Ailleurs, ces indications sont rares, et ce n'est que dans l'hymne *Circa exequias defuncti* que j'ai trouvé un peu de ce que je cherchais.

*
* *

Nous avons une mention des rites funèbres des tribus d'Espagne dans le poème *Punicorum* de Silius Italicus :

Venere et Celtae sociati nomen Hiberis :
His pugna cecidisse decus corpusque cremari

1. *Peristephanon*, II, 529.
2. *Perist.*, I, 94.
3. IV, 54.
4. I, 116.
5. VI, 146-147.
6. XIII, 104. Nous citons le plus souvent d'après l'édition Dressel (Leipzig, 1860), mais il est bon de consulter toujours l'édition célèbre d'Arevalus, 1788, réimprimée par Migne, *Patrologiae cursus completus*, t. LIX, LX.

Tale nefas ; caelo credunt superisque referri,
Impastus carpat si membra jacentia vultur[1].

Je ne sais si l'on ne peut pas regarder comme une réminiscence de ces lignes les vers de Prudence :

Rescissa sed ista seorsum
Proprios revocantur in ortus,
Petit halitus aethera fervens,
Humus excipit arida corpus[2].

. . . .

At si generis memor ignis
Contagia pigra recuset,
Vehit hospita viscera secum
Pariterque reportat ad astra[3].

et dans le *Peristephanon*, hymne I :

Jamne credis, bruta quondam Vasconum gentilitas,
Quam sacrum crudelis error immolarit sanguinem ?
Credis, in Deum relatos hostiarum spiritus ?[4]

ou s'ils ne sont que des phrases communes à tout poète chrétien de l'époque. Il est certain que l'on trouve des phrases semblables sur les inscriptions des tombes chrétiennes de l'Espagne[5].

*
* *

Dans l'hymne *Circa exequias,* on lit :

Honor ultimus accipit artus
Et funeris ambitus ornat.
Candore nitentia claro
Praetendere lintea mos est,
Aspersaque myrrha Sabaeo
Corpus medicamine servat[6].

Cela semble se rapporter à deux habitudes condamnées par les Conciles de l'Église, mais qui se sont longtemps conservées

1. Silius Italicus, *Punicorum Lib.*, III, 340-343, édit. Bauer.
2. C'est le *Cathemerinon* X de l'édit. Dressel. Vers 9-12, note. Migne, t. LIX, col. 876 ; voyez sur ces vers Dressel, p. 59, note.
3. V. 29-34.
4. Vers 94-96.
5. Hübner, *Inscriptiones Hispaniae Christianae,* Berlin, 1871.
6. V. 47-53.

chez les Basques. La première coutume est celle d'habiller le cadavre des vêtements sacerdotaux ou ecclésiastiques. La deuxième est d'envelopper le corps de draps blancs.

I. — Il est formellement défendu dans plusieurs Conciles de l'Église de couvrir le corps des défunts de vêtements ecclésiastiques.

Concilium Arvernense primum, a. D. 535. — Can. III : CADAVERA MORTUORUM NON OBVOLVENDA PALLIS SACRATIS. *Observandum ne pallis (ecclesiae) vel ministeriis divinis defunctorum corpora obvolvantur.* — Can. VII : NE OPERTORIO CORPORIS DOMINICI DEFUNCTI SACERDOTIS CORPUS OBTEGATUR. *Ne opertorio dominici corporis sacerdotis unquam corpus, dum ad tumulum evehetur, obtegatur, ne (et ?) sacro velamine usibus suis reddito, dum honorantur corpora, altaria polluantur.* — Sirmond, I, p. 242 et 243; Maassen, p. 67.

Concilium Autissiodorense, a. D. 578 (?). — Can. XII : NE MORTUIS EUCHARISTIA DETUR NEC OSCULUM, ET NE VELO VEL PALLA INVOLVANTIA. *Non licet mortuis nec eucharistiam nec osculum tradi, nec velo vel pallis corpora eorum involvi.* — Sirmond, I, p. 363 ; Maassen, p. 180.

Dans le beau livre de M. Henry O'Shea, *La Maison basque*, il est parlé de l'usage d'enterrer les grands personnages et les desservants assis et revêtus des insignes de leur rang. Il ajoute en note : « Un ami de ma famille, l'abbé Marchand, doyen de Coarraze, fut inhumé de cette façon en 1869. Le maire de Labarthe-Rivière (arr. de Saint-Gaudens, dép. de la Haute-Garonne) a bien voulu m'écrire le 14 mai 1886 : « L'usage dans » notre contrée, en ce qui concerne l'enterrement des desser- » vants, est que, lorsqu'un curé a rendu le dernier souffle, on » l'habille de ses plus beaux habits sacerdotaux, tel qu'il est » habillé lorsqu'il officie à la messe, avec des souliers neufs » qui n'ont jamais été portés. On l'assied dans un fauteuil..., » ensuite on le met dans la bière tout assis, toujours revêtu de » de ses ornements, et on le porte à l'église, où l'on pose le » corps sur un catafalque assez élevé et de façon qu'il puisse être » vu de tout le monde. La cérémonie terminée, le corps tou- » jours assis, et dans cette posture, et revêtu de ses ornements, » on referme la bière, et on la descend dans la tombe[1]. »

1. *La Maison basque*, notes et impressions, par Henry O'Shea, p. 24, Pau, 1887.

Ce même honneur, d'être habillées des meilleures robes et ornements de leur ordre, est accordé aux sœurs dans quelques districts du pays basque. On met le cadavre assis sur un fauteuil au parloir, ou à la salle de l'école. J'ai vu aussi le corps d'un laïque porté à l'église sur une bière découverte et vêtu de ses plus beaux habits. Je demandai pourquoi on l'enterrait ainsi : on m'a répondu que c'était l'habitude de sa famille.

L'usage est commun en Espagne et en Portugal et dans les contrées de la Méditerranée : « Le linceul consiste dans les meilleurs habits et atours que portait dans sa vie celui qui est maintenant un cadavre. On a soin que la robe ou les habits soient de couleur noire[1]. »

II. — Quant aux vers

Candore nitentia claro
Praetendere lintea mos est,

voici ce qu'on en peut dire.

Le comte A. de Laborde, dans son *Itinéraire de l'Espagne*, dit des Basques : « La musique et l'apparence de gaieté président à l'enterrement des enfants. Lorsque ceux-ci meurent avant l'âge de raison, ils sont portés à découvert au lieu de la sépulture, revêtus d'habits blancs, et la tête ornée d'une couronne de roses blanches; des musiciens précèdent le cortège; un enfant de chœur porte la croix; le cortège en tumulte décèle sa joie comme pour attester la félicité de l'innocence. La mère surmonte sa douleur, en offrant au ciel sa résignation. Quelque peine que puisse éprouver le Bizcaïen, sa foi le rend impassible, et il prononce tranquillement : *Dios lo quiere*, Dieu le veut[2]. »

En Andalousie, « dans quelques villages, la mort d'un enfant est, plutôt qu'une occasion de douleur, un motif de fête. Les parents mêmes, qui pleurent sans consolation la perte de

1. *Biblioteca de las Tradiciones populares españolas*, t. I, p. 92; 2 vol., Séville, 1884-1886. Les habits ne sont pas toujours noirs.
2. *Itinéraire descriptif de l'Espagne*, par le comte A. de Laborde, 3ᵉ édit., p. 276, Didot, Paris, 1827. La première édition parut en 1806.

l'enfant de leurs entrailles, la célèbrent en dévorant leurs larmes[1]. »

Le passage cité du comte de Laborde a évidemment fourni au poète anglais William Wordsworth la matière de deux sonnets :

XXIV

In due observance of an ancient rite.

The rude Biscayans, when their children lie
Dead in the sinless time of infancy,
Attire the peaceful corse in vestments white;

And, in like sign of doudless triumph bright,
They bind the unoffending creature's brows
With happy garlands of the pure white rose :
Then do a festal company unite

In choral song; and, while the uplifted cross
Of Jesus goes before, the child is borne
Uncovered to his grave; t'is closed — her loss

The Mother *then* mourns, as she needs must mourn;
But soon, through Christian faith, is grief subdued;
And joy returns, to brighten fortitude.

XXV

Feelings of a noble Biscayan at one of these Funerals.

1810

Yet, yet, Biscayans! we must meet our Foes
With firmer soul, yet labour to regain
Our ancient freedom; else t'were worse than vain
To gather round the bier these festal shows.

A garland fashioned of the pure white rose
Becomes not one whose father is a slave;
Oh! bear the infant covered to his grave!
These venerable mountains now enclose

A people sunk in apathy and fear.
If this endure, farewell, for us, all good!
The awful light of heavenly innocence

1. *Biblioteca de las Tradiciones populares,* t. I, p. 94.

Will fail to illuminate the infant's bier;
And guilt and shame, from which is no defence,
Descend on all that issues from our blood[1].

Le Père G. de Henao, S. J. (1612-1704), dit que de son temps, dans les endroits où les mœurs castillanes n'avaient pas encore pénétré, les femmes mariées allaient aux funérailles en jupes très plissées de drap blanc, la veuve exceptée; les filles en robes noires ou de couleurs sombres, avec leur chevelure éparse sur les épaules et sur la figure[2]. En Andalousie, « si le corps est celui d'une jeune fille, on l'habille d'une robe blanche, et on place sur la tête une couronne de roses blanches ou de fleurs d'oranger, laquelle se pose sur un voile qui descend jusqu'aux pieds. Dans quelques villages d'Andalousie, on a l'habitude de mettre une branche de palmier sur le corps d'une vierge[3]. »

On m'a dit, il y a quarante ans, qu'une coutume pareille existait alors à Saint-Béat (Haute-Garonne) : on porte à l'église le corps d'une fille non mariée, n'importe de quel âge, vêtu de blanc, à bière découverte.

Mais cet usage est maintenant condamné par l'Église :

Feretrum in quo reconditur corpus puellae aut pueri innuptorum, panno ex lana vel ex serico albo in signum virginitatis cooperiendum non est. Ubi autem hujusmodi consuetudo invaluerit, ita ut facile nequeat immutari, tolerari potest; ut fascia nigri coloris, non tamen in modum crucis, superponatur panno albo; ita tamen ut in quatuor lateribus appareat, quo fideles agnoscant defunctum egere suffragiis, et Ecclesiae precibus etiam proprias adjungant[4].

L'usage existe dans plusieurs endroits du pays basque d'enterrer les curés et les prêtres dans le porche des églises. La coutume remonte à une haute antiquité, à l'époque où il fut défendu d'enterrer les morts dans les églises, privilège

1. *The Poetical Works* of William Wordsworth : *Poems of the Imagination*, vol. III, p. 81-82. 6 vol., Londres, Moxon, 1850.

2. *Averiguaciones de las Antiguedades de Guipúzcoa* por P. Gabriel de Henao, S. J., t. III, p. 49, note. 7 vol., Lopez, Tolosa, Guipúzcoa, 1894.

3. *Biblioteca*, I, 92.

4. *Acta et Decreta Concilii plenarii Americae Latinae in Urbe celebrati, anno Domini* MDCCCXCIX, t. I, § 472, p. 205; 2 vol., *Romae, typis Vaticanis*, MDCCCC.

réservé aux martyrs seuls. Constantin et autres empereurs furent enterrés dans le porche ou l'*atrium* des églises, pas dedans. On en fait mention dans le premier Concile de Braga, Portugal :

Concilium Bracarense primum, a. D. 563. — Can. XVIII. DE CORPORIBUS DEFUNCTORUM. *Item placuit ut corpora defunctorum nullo modo intra basilicam sanctorum sepeliantur, sed si necesse est, de foris circa murum basilicae usque adeo non abhorret. Nam si firmissimum hoc privilegium usque nunc retinent civitates, ut nullo modo intra ambitus murorum cujuslibet defuncti corpus humetur, quanto magis hoc venerabilium martyrum debet reverentia obtinere.* — Labbe, t. V, col. 842.

Ainsi le corps de saint Augustin, le grand missionnaire et convertisseur des Anglo-Saxons, fut enterré à Cantorbéry, dans le porche septentrional de l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, le 26 mai 605 : *Mox vero ut dedicata est (ecclesia), intro illatum et in porticu illius Aquilonali decenter sepultum est; in qua etiam sequentium archiepiscoporum omnium sunt corpora tumulata, praeter duorum tantummodo, id est Theodori et Berctualdi, quorum corpora in ipsa ecclesia posita sunt, eo quod praedicta porticus plura capere nequivit*[1].

Mais il était permis par les Conciles de Meaux et de Tribur que les corps des prêtres et d'autres personnes de distinction fussent enterrés dans l'église même :

Concilium Meldense, a. D. 845. — Can. LXXII. *Ut nemo quemlibet mortuum in ecclesia quasi hereditario jure, nisi quem episcopus aut presbyter, pro qualitate conversationis et vitae dignum duxerit, sepelire praesumat.* — Sirmond, I, p. 52.

Concilium Triburiense (Tribur ou Teuver, près Mayence), *a. D.* 895. — Can. XVII. *Nemo in ecclesia sepeliatur, nisi forte talis sit persona sacerdotis, aut cujuslibet justi hominis, qui per vitae meritum, talem vivendo suo corpori defuncto locum acquisivit*[2]. — Labbe, t. IX, col. 450.

1. *Bedae historia ecclesiastica gentis Anglorum, Lib. II, cap.* 3. Migne, t. XCV, col. 86.

2. Cf. les relevés de l'*Analyse des Conciles*, par le R. P. C.-L. Richard, t. IV, art. *Sepulture*, p. 740, Paris, MDCCLXXIII.

Lorsque je demande, dans le pays basque, pourquoi on enterrait les prêtres dans les porches des églises, on me répond toujours que les prêtres le voulaient ainsi par humilité, de manière à ce que tout le monde passât au-dessus d'eux.

*
* *

Il existe un autre usage, autrefois très répandu, et à peine éteint dans les Pyrénées-Occidentales; Prudence y fait allusion dans ces lignes :

Quid turba superstes inepta
Clangens ululamina miscet?
Cur tam bene condita jura
Luctu dolor arguit amens?[1]

Ces vers rappellent celui de Silius :

Barbara nunc patriis ULULANTEM *carmina linguis*[2].

Cicéron nous parle de cet usage de chants funèbres et des femmes qui faisaient des lamentations et des cris aux enterrements[3]. Il nous dit que c'était une chose défendue aux Grecs par Solon, et aux Romains par la loi des XII Tables : *Tabula X. Mulieres genas ne radunto, neve lessum funeris ergo habento.* — LESSUM *quasi lugubrem ejulationem,* dit Cicéron d'après Aelius, car la signification du mot était presque perdue dans son temps : *Hoc veteres interpretes non satis se intellegere dixerunt.* On croyait que c'était un vêtement funèbre quelconque : *suspicati vestimenti aliquod genus funebris.* — Isidore de Séville (570-636) dit : *Threnos, quod* LATINE *lamentum vocamus... adhibebantur autem funeribus atque lamentis;* SIMILITER ET NUNC[4]. Il distingue entre l'hymne et le chant funèbre : *Hymnus est canticum laudantium... cui contrarius est threnus, quod est lamenti carmen et funeris*[5].

1. 113-4. Migne, LIX, col. 884; Dressel, p. 63.
2. *Punicorum Lib.* III, 346. Voyez aussi le récit des funérailles de Viriathe, Appien, *Iberica,* LXXII.
3. Cicéron, *De Legibus Lib.* II, 25, 65; cf. 23, 59; *Fontes juris Romani antiqui,* edidit C. G. Bruns, *editio sexta,* pp. 35-37, *Friburgi et Lipsiae,* 1883; Girard, p. 19, 2ᵉ édit.
4. Migne, *Patrologiae cursus latinae,* t. LXXXII, col. 120.
5. *Idem,* col. 253.

Le *threnus* est défendu par le troisième Concile de Tolède : *Concilium Toletanum III, a. D.* 589. — Can. XXII. *Religiosorum omnium corpora, qui divina vocatione ab hac vita recedunt, cum psalmis tantummodo et psallentium vocibus debere ad sepulcra deferri : nam funebre carmen, quod vulgo defunctis cantari solet, vel peccatoribus* [*pectoribus*] *se proximos aut familias cedere* [*caedere*] *omnino prohibemus... Sic enim Christianorum per omnem mundum humari oportet corpora defunctorum.* — Labbe, t. V, col. 2014.

Le *Fuero de Vizcaya* ordonne que « personne ne soit assez hardi pour faire aucune lamentation, déchirer les cheveux, égratigner la figure, ni frapper la tête, ni pousser des cris, ni chanter, ni montrer une douleur excessive, sous peine d'une amende de 1,000 maravédis pour chaque personne, et pour chaque fois qu'elle fait le contraire. Et, après l'enterrement, que nulle femme ne fasse dans l'église aucune lamentation publique pour le défunt sous peine de la susdite amende »[1].

Henao dit que de son temps les lamentations étaient encore bruyantes. « Les larmes, les soupirs, les gémissements, les exclamations, adressées tantôt au défunt, tantôt à soi-même, quelquefois à l'unisson, tantôt aiguës, tantôt graves, font une triste harmonie. » Il donne comme spécimen de ces exclamations : *Ay ene!* « malheur à moi ! » répété dans tous les tons, et les chants funèbres que les Viscayans appellent *Eresiac,* et le cri *Arirra jo!* « un coup à ceci ! » en nommant la figure, l'épaule, la poitrine, ou autre partie que l'on frappe ; et quelquefois, frappant la veuve sur les épaules et sur le dos : *Galdu ahiz eta galadi!* « malheureuse, tu es perdue, afflige-toi[2] ! »

Ces coutumes furent prohibées par l'Église. Le Concile de Tolède de 1323 dit :

« Quoiqu'il soit permis de pleurer les morts par un mouvement de piété et d'humanité, nous blâmons néanmoins l'excès de la douleur qui marque que l'on désespère de la résurrection future ; et nous réprouvons absolument l'abus exécrable qui fait que, quand quelqu'un vient à mourir, on voit des hommes et des femmes marcher par les rues en hurlant et en faisant

1 *Fuero de Vizcaya, Ley VI, tit.* 35.

2. *Averiguaciones de las Antiguedades de Cantabria,* t. III, pp. 46-50, notes.

des cris horribles jusque dans les églises, et commettant d'autres indécences qui approchent des rites des Gentils[1]. »

Mais, nonobstant cette défense, l'usage persistait. Amador de los Ríos cite la *Filosofia Vulgar* de Juan de Mal-Lara parlant d'un enterrement en 1556 : « Après eux allaient les *endechadoras* (pleureuses) chantant sous forme de romances ce qu'il avait fait, et comment il est mort. L'Inquisition dénonçait tout cela, comme étant affaire de païens et de juifs, et sans profit pour l'âme; quoique sur quelques sarcophages antiques de Salamanque et d'ailleurs on puisse voir figurer cette procession et les endechadoras en marbre[2]. »

Le Père Manuel de Larramendi, S. I. (1690-1766), en parle aussi : « Pleurer, gémir, se lamenter, est très naturel dans ces circonstances, et l'usage a été commun partout. Très commun fut aussi l'emploi ridicule de pleureuses *(plañideras)* qui se louaient et furent payées pour pleurer et lamenter à grands cris en suivant le cortège. Dans les fragments des lois des *Douze Tables,* on trouve défendus ces cris et les dépenses excessives dans les funérailles des Romains. Ce qui est défendu aussi dans la *Recopilacion* liv. I, tit. 1, loi 8, faite par le roi don Juan Ier, à Soria, 1380. Il y avait autrefois en Guipuzcoa de semblables pleureuses, qui s'appelaient *aldiaguilleac, adiaguilleac; erostariac* en Bizcaye. Et quoiqu'il y ait longtemps qu'on ait abandonné cette coutume, non seulement les noms basques en sont conservés, mais aussi quelques restes de cet usage : car les veuves suivent le corps de leur mari non seulement pleurant à chaudes larmes, mais gémissant et parlant à haute voix, proférant tantôt des plaintes sur leur malheur et sur la perte qu'elles viennent de faire, tantôt des lamentations sur leurs enfants qui demeurent sans secours et sans subsistance, tantôt elles vantent les bonnes qualités du défunt, et tout cela avec des expressions et des sentiments si vifs, qu'ils remplissent de compassion les auditeurs[3]. »

1. Cf. l'*Analyse des Conciles,* II, p. 344.
2. *Historia crítica de la Literatura Española,* par D. J. Amador de Los Ríos; tome I, p. 453, note, Madrid, 1861.
3. *Corografia de la Provincia de Guipúzcoa,* par R. P. M. de Larramendi, S. J., p. 191, Barcelone, 1882, et 2 vol., San Sebastian, 1897.

Tout cela a été pratiqué presque de nos jours dans deux villages de la vallée d'Aspe, Osse et Lescun, limitrophes du pays basque. On y appelait ces chants funèbres *aurosts* (du basque *erostari?)*. J'ai parlé avec des personnes qui ont connu la dernière de ces pleureuses, Marie la Blanque d'Osse. Elle fut improvisatrice de talent, et plusieurs de ses bons mots rythmés étaient répétés au village il y a trente ans. On a renoncé à l'usage des *aurosts* depuis 1860 environ, en grande partie sous l'influence d'un instituteur protestant, M. Le Barthe. Les *aurosts* donnaient matière à de grands scandales. Quelques-uns des *aurosts* de Marie la Blanque sont imprimés dans le premier volume des *Poésies béarnaises*[1]. Des assistants qui ont entendu celui de la page 274 m'ont raconté que Marie fut terrible ce jour-là. Elle ameutait la foule contre le veuf, qu'elle dénonçait presque comme l'assassin de sa femme. Mais meilleur comme poésie qu'aucun des *aurosts* de Marie la Blanque est celui de Mlle Marie Trouilh, imprimé par M. Pierquin de Gembloux[2] sous le nom d'*Une fille qui venait de perdre sa mère*. Il commence ainsi :

Noun bestounetz que siey tristo hero
Pusque perdey touto ma lumiero.
. . . .

Il y a là un vrai accent de douleur et d'amour filial, et ce n'est pas un morceau banal de circonstance.

Don Luís Montalto nous rapporte que l'usage est encore conservé en Extremadura (Espagne) : « On me dit, mais je n'ai pas pu constater le fait moi-même, que dans plusieurs endroits d'Extremadura on conserve encore la coutume païenne d'avoir des femmes *(lloronas)* qui vont aux enterrements verser des larmes que la famille du défunt paye[3]. »

Nous pouvons citer aussi les *coronachs* ou *caranachs* des Gaels Écossais, les *keen* d'Irlande et surtout les *voceri* de la Corse[4], comme exemples de cet usage très répandu.

1. *Poésies béarnaises*, par E. Vignancour, 2 vol., 2e édit., Pau, 1852.
2. *Histoire littéraire des patois*, par Pierquin de Gembloux, p. 198, Paris et Berlin, 1841.
3. *Biblioteca de las Tradiciones populares españolas*, tomo I, p. 96.
4. *Les chants de la Mort et de la Vendetta de la Corse*, par J.-B. Marcaggi, Paris, 1898.

* * *

Nous trouvons ainsi parmi les Basques espagnols la vieille coutume dont Homère, *Odyssée,* II, 96-100, et Virgile, *Énéide,* IX, 486-9, font mention. Une mère pour ses enfants, une fille pour ses parents, une nouvelle mariée pour son mari ou pour elle-même, file et tisse chaque année un morceau du drap ou de la toile mortuaire, ou du linceul, qu'on appelle en basque *Meztidura* ou *Meztitura*[1]. On faisait bénir ces draps à l'église le jeudi ou vendredi saint, pour les associer à la représentation de la mort et au suaire du Rédempteur. Quelquefois les nouvelles mariées mettaient dans la grande cheminée leurs belles robes de noces pour s'en servir toutes sales et enfumées en cas où elles deviendraient veuves, car ordinairement les veuves ne portaient que des vêtements sales et enfumés[2].

* * *

Honorer les sépultures, les tombeaux, les dernières demeures des morts, est un usage presque universel. Prudence termine son hymne avec ces lignes :

Nos tecta fovebimus ossa
Violis et fronde frequenti
Titulumque et frigida saxa
Liquido spargemus odore.

Les voyageurs dans le pays basque, au commencement du dernier siècle, font mention presque tous des fleurs dans les

1. Henao cite quelques strophes d'un poète biscayen, Martín de Amezaga, noble et de date assez ancienne (muy noble y algo antiguo), qui parle de ceci :

O nobles matronas, o Cantabras tales
. . . .
Hilais vuestra tela, un tanto cada año
Y estando ya hilada, tejer la mandais,
Y para mortaja al fin la guardais;
Uso inaudito, curioso y extraño.

Que para libraros del Diablo tacaño
Maldito enemigo, contrario tan fuerte
Cada año memoria faceis de la muerte
Desviayos, viviendo, de todo su daño.

Henao, III, 50, note.
2. *Idem*, III, 57.

cimetières basques : « Le cimetière foisonne de fleurs et de verdure. C'est un jardin, mais un peu sauvage et silencieux, comme on voit dans les rêves; un grand tapis de velours brodé de glaïeuls et de scabieuses, troué par places, usé par le temps et la brûlure des étés, et qui aurait bien envie de s'en aller tomber sur la grand'route s'il n'était retenu par les longues épingles vertes, les ifs et les cyprès[1]. »

Mais ceci n'est guère que le vestige d'une bien plus grande vénération, du culte des sépultures. Rozmital, un voyageur allemand dans les provinces basques en 1465, parle des « cierges allumés, des prières faites devant les tombeaux ornés de fleurs »[2]. Doña Emilia Pardo Bazán mentionne, parmi les pratiques extérieures dues aux morts, « orner les sépultures de fleurs et d'autres ornements, mettre cierges et autres choses aux sépultures les jours des saints et l'anniversaire des défunts. Quelques personnes y tiennent une lampe toujours allumée[3]. »

Il y a plusieurs siècles que ces pratiques ont été condamnées par l'Église.

Concilium Eliberitanum, a. D. 305. — Can. XXXIV. NE CEREI IN COEMETERIIS INCENDANTUR. *Cereos per diem placuit in coemeterio non incendi : inquietandi enim sanctorum spiritus non sunt. Qui haec non observaverint arceantur ab ecclesiae communione.* — Can. XXXV. NE FAEMINAE IN COEMETERIIS PERVIGILENT. *Placuit prohiberi ne feminae in coemeteriis pervigilent, eo quod saepe sub obtentu orationis latenter scelera committant.* — Labbe, t. I, col. 974.

Concilium Turonicum II, a. D. 567. — Can. [XXIII]. *Sunt etiam qui in festivitate cathedrae Domini Petri (Apostoli)* [*cibos*] *mortuis offerunt, et post missas redeuntes ad domos proprias ad gentilium revertuntur errores, et post corpus domini sacratas daemoni escas accipiunt : contestamur illam sollicitudinem tam pastores quam presbyteros gerere, ut quemcumque in hac fatuitate persistere viderint, vel ad nescio quas petras aut arbores*[4], *aut ad fontes,*

1. Henri O'Shea, *La Tombe basque*, p. 2, Pau, 1889.
2. *Viajes de Extrangeros por España en el siglo XV*, par J. I. Riaño, Madrid, 1879.
3. E. Pardo Bazán, *Folk-lore gallego, Biblioteca de las Tradiciones populares españolas*, tomo IV, p. 82.
4. Voyez pour exemple, dans l'actuel pays basque, *Recherches historiques sur le*

designata loca gentilium, perpetrare quae ad ecclesiae rationem non pertinent, eos ab ecclesia sancta auctoritate repellant nec participare sancto altario permittant qui gentilium observationes custodiunt. — Sirmond, I, p. 341 ; Maassen, p. 133.

Concilium Braccarense II, a. D. 572. — Can. LXIX. *Non liceat Christianis prandia ad defunctorum sepulchra deferre et sacrificia reddere mortuorum deo.* — Labbe, t. V, col. 914.

Larramendi parle beaucoup des offrandes de cire et de pain faites au clergé par les femmes de Guipuzcoa, non seulement aux funérailles, mais au septième, au neuvième, au trentième jour après, et aussi au premier et au deuxième anniversaire. Ces offrandes étaient faites d'abord à la tombe même : « Pendant le Nocturne et avant la messe, elles apportent à la tombe ou à la sépulture l'offrande de pain et de cire, les petits cierges allumés mis sur le pain, les flambeaux et les torches sur de grands bougeoirs bas autour de la tombe... Au commencement de l'épître, elles portent le pain et la cire dans l'église, et se rangent dans l'église pendant la lecture de l'Évangile, chacune avec son pain et son cierge à la main. A l'offertoire, le curé monte en chaire et dit les noms des défunts à l'intention desquels l'office est dit, et toute l'assistance récite un *Pater* et un *Ave* à leur intention[1]. »

Cette ancienne coutume *(costumbre antigua)* avait une grande valeur pour le clergé. « Ce serait chose incroyable, » dit Larramendi, « si on ne le voyait pas, que la quantité de pain et de cire qu'on offre, et ordinairement cela fait la portion congrue, ou la plus grande partie des bénéfices que les patrons donnent aux curés, et ils pensent ainsi s'acquitter de leurs obligations et satisfaire à leurs consciences par la piété des autres, mais ils se trompent misérablement. Dans quelques endroits, on amène à la porte de l'église un bœuf ou un mouton dont on fait l'offrande, on le tue après, et on en donne la valeur en argent au curé. Dans plusieurs localités, on porte à l'église du pain et de la cire tous les jours, pendant deux ans, selon la fortune

pays basque, par M. l'abbé P. Haristoy, t. I, p. 52-53, note, 2 vol., Pau et Bayonne, 1883. Je pourrais y ajouter d'autres exemples de ma propre connaissance.

1. Larramendi, *Corografia de Guipúzcoa*, p. 191-3.

de la famille, et selon la coutume[1]. » « Si grande est la piété envers les morts en Guipuzcoa que les pauvres mêmes auraient honte de ne pas faire ces honneurs[2]. »

Don Pablo de Gorosabel écrit longuement sur ces offrandes aux enterrements et aux funérailles. Il y avait non seulement la coutume d'offrir du pain et de la cire, mais, dans quelques endroits, les familles plus riches amenaient une paire de bœufs, ou un bœuf seul, ou un mouton, à la porte de l'église. On les ramenait en en payant la valeur comme rançon. Quelquefois les animaux étaient tués et servaient au repas funéraire. Par exemple, en 1787, aux funérailles du curé d'Aiznarnazabal, on présenta à la porte de l'église un bœuf avec deux pains de quatre livres aux cornes. En 1796, le chapitre de Berastegui exigeait l'offrande d'un mouton des propriétaires, et de deux poules des laboureurs ; mais déjà la municipalité s'opposait à une telle exigence. Les *Juntas* de Zumaya de 1765 avaient essayé de restreindre et ces dépenses et les excès qui s'ensuivaient. Il y avait grands débats entre les *Juntas* de Guipuzcoa et les évêques de Pamplona et de Calahorra au sujet de ces offrandes. Enfin, en 1771, on tomba d'accord. L'offrande d'une paire de bœufs que l'on traînait à la porte de l'église fut défendue comme indécente. « Mais, nonobstant, considérant le peu de valeur des bénéfices, on permettait, dans ce cas, au clergé de recevoir dix-huit ducats comme rançon des bœufs, aussi bien que les offrandes de pain, de vin et de cire. L'abus de proclamer en chaire les noms de ceux qui font les offrandes afin d'exciter l'émulation des autres est défendu[3]. » Le clergé opposa bien des difficultés à l'exécution de ce décret. D'autres ordonnances de 1774 et de 1783 limitèrent encore les offrandes au clergé aux neuvaines

1. *Idem*, p. 193-4. Grégoire de Tours (544-595) raconte l'histoire d'une veuve qui fit une offrande de vin *(sextarium Gazeti vini)* à la messe tous les jours, pendant toute une année, à l'intention de son mari défunt, et d'un miracle qui lui arriva ensuite. *De Gloria Martyrum et Confessorum*, III, 65 (64, p. 786, édit. Krusch).

2. Larramendi, *idem*, pp. 193, 194.

3. *Noticias de las cosas memorables de Guipúzcoa*, par D. Pablo de Gorosabel, t. IV, *Lib.* VIII, *cap.* IV, *seccion* 4, 6 vol., Tolosa, 1900.

Henri O'Shea, *La Tombe basque*, p. 15-16. Une note à la Liturgie mozarabe dit : MISSA DEFUNCTORUM : *Aliquando nomina offerentium et quae et quantum quisque obtulerat, recitabantur, cum praeter panem et vinum, in usum sacrificii, res alias, pecuniam puta offerrent, aut vestem.* Migne, *Patrologiae cursus*, t. LXXXV, col. 1201, note *b*.

et aux anniversaires. Les *Juntas* de Mondragon, en 1788, et une ordonnance royale de 1790 suivirent dans le même sens. Mais ce ne fut qu'après une censure sévère infligée au chapitre d'Azcoitia, en 1829, et un ordre royal de 1830, que les querelles entre le clergé et les familles des défunts prirent fin. Tout cela était, évidemment, la longue agonie des coutumes traditionnelles qui avaient leurs sources dans le paganisme, mais qui n'avaient aucun rapport avec les droits légitimes du clergé.

* * *

Aspersaque myrrha sabaeo
Corpus medicamine servat[1].
. . . .
Titulumque et frigida saxa
Liquido spargemus odore[2].

De cette habitude d'embaumer le corps avec des onguents et d'asperger la tombe avec des parfums, je ne trouve pas trace chez les Basques, mais elle est déjà mentionnée par Tertullien au IIe, et par Minucius Félix au IIIe siècle[3].

* * *

Il y a une autre habitude qui a persisté dans le pays basque jusqu'à nos jours, et dont j'ai été moi-même plus d'une fois le témoin : c'est celle d'allumer presque tout de suite après un décès un feu au carrefour le plus proche de la maison du défunt. Chaque passant doit réciter un *pater* et jeter une pierre à côté

1. *Circa exequias*, lignes 51, 52.
2. *Idem*, dernières lignes.
3. *Thura plane non emimus. Si Arabiae querantur, sciant Sabaei, pluris et carioris suas merces christianis sepeliendis profligari, quam diis fumigandis.* Tertullien, *Apologeticus, cap.* XLII.
Non floribus caput nectitis, non corpus odoribus honestatis ; reservatis unguenta funeribus; coronas etiam sepulcris denegatis, pallidi, trepidi, misericordia digni sed nostrorum deorum. Ita nec resurgitis miseri, nec interim vivitis.
Nec mortuos coronamus. Ego vos in hoc magis miror, quemadmodum tribuatis exanimi, aut sentienti [jam p]acem, aut non sentienti coronam : cum et beatus non egeat, et miser non gaudeat floribus. At enim nos exsequias adornamus eadem tranquillitate qua vivimus, nec adnectimus arescentem coronam, sed a Deo aeternis floribus vividam sustinemus... Sic et beati resurgimus, et futuri contemplatione jam vivimus.
M. Minucii Felicis *Octavius*, XII et XXXVIII, éd. Bæhrens, Teubner, 1886.

du chemin. Quelquefois on y brûle la paillasse du mort. Je ne trouve aucune allusion à cette coutume chez Prudence. La première fois que je l'ai vue et que j'ai demandé pourquoi on allumait le feu, les bonnes gens me disaient : « C'est pour prier. Est-ce qu'on ne fait pas cela partout ? » Brûler la paillasse pouvait tirer son origine d'un temps de pestilence ou de maladie infectieuse. On devait la brûler au carrefour parce que là il y avait plus de passants pour prier pour le mort.

*
* *

Prudence a un très long *Hymnus ante cibum* et un autre pas beaucoup plus court *Hymnus post cibum* (*Cathemerinon,* III, IV). Je ne sais si ce n'est pas de ces deux hymnes que le Concile de Braga veut parler :

Concilium Bracarense II, a. D. 572. — Can. LXV. *Non oportet clericos vel laicos religiosos ante sacram horam diei tertiam inire convivia, neque aliquando clericos nisi dicto hymno edere panem, et post cibos gratias auctori Deo deferre.* — Labbe, t. V, col. 912.

Cette pratique de chanter ou de réciter un hymne fut conservée parmi les Basques Espagnols presque jusqu'à nos jours, surtout au repas du soir.

*
* *

Tout ce que j'ai écrit ci-dessus n'a, je le reconnais, qu'assez peu de valeur comme commentaire à Prudence. Mais il nous montre combien il est difficile de déraciner les usages et les coutumes d'un peuple, surtout lorsqu'ils sont associés à des observances rituelles[1].

WENTWORTH WEBSTER.

1. [C'est une rare fortune pour le *Bulletin Hispanique* de pouvoir publier ce mémoire du doyen des études basques, l'auteur des *Loisirs d'un Étranger au Pays Basque* (1901), *inter Britannos,* disait Hübner (*Monumenta linguae ibericae*, 1893, p. LXXXV ; cf. n. 103 et p. XXVIII), *nunc linguae Vasconicae indagator nisi fallor unicus.* Nous le remercions d'avoir, en faveur du *Bulletin*, fait une infidélité à *The Academy*. C. J.]

CORRESPONDENCIA DEL CONDE DE LEMOS

CON DON FRANCISCO DE CASTRO, SU HERMANO Y CON EL PRÍNCIPE DE ESQUILACHE

(1613-1620)

La biografía del conde de Lemos, D. Pedro Fernández de Castro, ofrecería excepcional interés si abundasen los documentos en que apareciera á toda luz el protector de Cervantes, el literato y el hombre de corte y de gobierno. Pero de lo primero se sabe muy poco; se ha perdido la única comedia que parece haber escrito y sólo se conservan de su pluma dos redondillas, dos cartas de 1620 y 1621 y la descripción titulada *Gobernación de los Quixos,* no ha mucho impresa; tampoco se han quilatado bastante sus méritos en la presidencia del Consejo de Indias y en el Virreinato de Nápoles. Por eso creo que merecen la publicidad las ocho cartas que siguen en que, á excepción del primer aspecto, pueden recogerse algunas noticias curiosas del Conde respecto de los otros, además de aumentarse con una composición poética, y varias cartas escritas con ingenioso desenfado, las escasas producciones suyas que ha respetado el tiempo.

Basta la alusión que hace en su carta al de Esquilache[1], de 14 de marzo de 1619, respecto á sus disposiciones en su Presidencia de Indias contra la tiranía y avaricia de los encomenderos y en defensa de los indios, para presentárnosle bajo un aspecto simpático; y lo mismo se diga del de Esquilache cuando valientemente proclama desde su virreinato del Perú *que no hay español que naturalmente no sea verdugo de los indios con pretexto de piedad y buen gobierno.*

Es bastante conocido el favor que disfrutó el Conde en la corte durante la privanza de su suegro el duque de Lerma, y

1. D. Francisco de Borja y Aragón, nieto de S. Francisco de Borja, casó con Dª Ana de Borja, princesa de Esquilache. Nació hacia 1581 y murió en 1658. Desde 1614 hasta 1621, desempeñó el cargo de virrey del Perú. Sus obras poéticas se imprimieron en Madrid en 1639.

cómo y por qué causas le perdió para siempre al arrancárselo el de Uceda á su padre; pero no deja de ser interesante oir los juicios del mismo Conde sobre su desgracia, expresados con especial gracejo desde su retiro de Monforte y la idílica descripción que en sus cartas hace de la vida de aldea.

En cuanto á asuntos literarios, desde las primeras cartas á su hermano[1] escritas en Nápoles el año de 1613, tenemos ya la noticia de que en aquella fecha estaba terminada la primera jornada de su comedia, probablemente la titulada *la Casa confusa,* que no se representó hasta el 16 de octubre de 1618 en las fiestas de la consagración de la colegial de Lerma, en presencia de toda la Corte. Con satisfacción ingénua, pero con cierto humorismo, habla de ella el Conde en sus cartas; envíala á la censura de su hermano; se alegra de que ésta sea ligera, y piensa en representarla en Gaeta. Hasta el año 1619 no volvemos á saber de la comedia. Es el de Esquilache quien califica el prólogo de excelente y desea que el Conde se la envíe íntegra. A su vez le habla de su poema *del rey Don Alonso*[2] que llegaba al canto VIII y esperaba concluir en 1620.

En el anterior, el de Lemos envía á su primo una composición poética en diez décimas, glosa de una escrita por el Príncipe (Felipe IV) á los 14 años. Llevaba más de tres de desposado y todavía la Princesa no se dejaba besar! Nada más natural que el que, haciéndosele tarde para *prendre un petit pain sur la journée*, como dicen nuestros vecinos, desahogase en una décima el *fuego infernal* que le devoraba y que sólo podía sufrir *por ser niño*. Malita es la décima de Su Alteza. El Conde, á fuer de fino cortesano, la encuentra excelente, sobre todo para conocer *el espíritu y gentil naturaleza del príncipe,* y á fé que en esto último tenía razón. Ya apuntaba en la décima la *gentil naturaleza* del rey galanteador. En la glosa, y á pesar de lo antipáticos que hoy nos son estos juegos malabares de la

1. D. Francisco de Castro, duque de Taurisano por su enlace con Señora italiana, fué virrey de Sicilia; heredó la casa al morir su hermano D. Pedro, y entró luego en la religión con el nombre de Fr. Agustín de Castro. Compuso algunas poesías de estilo gongorino.

2. Se trata del conocido poema heróico: *Nápoles recuperada por el rey Don Alonso,* que no se imprimió hasta 1651, en Zaragoza. Entre las aprobaciones lleva la de Fr. Agustín de Castro, hermano del conde.

poesía, hay que reconocer que el Conde extremó su facilidad versificadora y el empleo de los discreteos amorosos.

Para el año de 1620 anuncia el Conde al de Esquilache el envío de la comedia. No sabemos si llegó á hacerlo, porque en abril aun la esperaba aquel Príncipe. Daba noticia al Conde del poema de *Iñigo Arista* que estaba escribiendo Bartolomé Leonardo de Argensola, y además la de encontrarse en aquel reino del Perú un actor sevillano, Juan Crisóstomo, extremado en la representación de varios papeles.

Los demás asuntos tratados pertenecen al orden político, económico y familiar.

Puesto que en esta correspondencia se trata con alguna extensión de la caída del Conde, no será inoportuno extractar aquí algunas noticias acerca de su conducta en el Gobierno de Nápoles. Ella fué tal que el Consejo de Italia, en varias consultas al Rey, de los años 1616 y 1617[1] pedía una recompensa para el Conde, y S. M. escribía al margen de su mano: « Esto viene bien con lo que está tan conocido en el zelo que el conde tiene á mi servicio ». — « He holgado de ver esto, y el cuidado y celo que el conde tiene de mi servicio se vee bien por esta relación ». Estos servicios consistieron en que hallándose á su entrada en el Gobierno con una deuda de 10,216,549 ducados por los que pagaba cerca de 800,000 de réditos anuales, y un déficit anual en las rentas de 262,337 ducados, supo hallar medios, sin aumentar las gabelas, para pagar todo lo atrasado y dejar á la ciudad una renta de más de 200,000 ducados, después de sanear la tierra con la recogida de aguas que utilizó en moliendas, con un producto de 50,000 ducados, valiéndose del célebre arquitecto Fontana para obras como la citada y otras urbanas que no repito por sabidas.

La venta de las tratas, que subió á 78,000 ducados desde 53,000 que valían, era utilizada por sus antecesores para pagar criados y dependientes, ahorrándose salarios. El de Lemos los pagó de su bolsillo, contrayendo así tales deudas que, según dice el Consejo, « si S. M. no le secorriera con 200,000 ducados

1. Llevan la firma de Juan Lopez de Zárate y existen en el archivo de la Casa de Alba.

de merced, hubiera ido á Nápoles á reparar la hacienda del Rey y á dar consigo en una cárcel ». Recogió en libros ordenadamente la multitud de leyes, pragmáticas y órdenes que andaban perdidas y, por tanto, sin cumplimiento desde el virreinato del duque de Alcalá; reorganizó la decaída Universidad; formó libro mayor para rentas; separó los ingresos de los gastos que andaban confundidos; pagó más de tres millones de deudas de levas y sostenimiento de tropas en número de 12,000 infantes napolitanos, 3,000 españoles y 600 caballos, además de las galeras del genovesado y los castillos, y dejó á su sucesor el duque de Osuna 200,000 ducados para los primeros gastos de su gobierno. A pesar de ésto, en los 6 años de su gobierno no enajenó un solo real, cuando hubo virrey que vendió nueve millones de ducados de capital.

Consistió el premio en conceder al Conde á su regreso la Presidencia del Consejo de Italia y el cargo de gentilhombre del príncipe don Felipe. Pero á los dos años, la intriga palaciega del duque de Uceda privó al Conde de sus empleos, que no le devolvió tampoco el triunfo del de Olivares. Así se probó una vez más que no son la feliz gestión financiera ni la elocuencia de los números las que conquistan la simpatía de los palacios, donde suelen lograrla con más frecuencia las galas de la retórica ó los marciales intentos.

A. PAZ Y MÉLIA.

Párrafo de carta autógrafa del conde de Lemos à su hermano D. Francisco.

... Entretanto, y con harta envidia de la jornada de Loreto, la primera de mi comedia (¡o lindo relativo!) se queda ya sacando en limpio y no me desagrada. Luego va.

Guardeos Dios como deseo. Amen.

Nápoles, 23 de abril 1613.

Del mismo al mismo.

Hermano y amigo mio: como vereis por las cartas de nuestra madre, quedamos buenos, y de camino para nuestra Señora de Loreto. Será de gusto la jornadilla, y bien sé yo quien me tendrá harta envidia, porque pienso llevar conmigo los foliones, hoc est, obispo

de Gaeta, D. Hernando de Andrada y el consejero Salinas, pues no lo digo de burlas, que todos estos dias no hago sino yr y venir sobre lo que se an de holgar, y por lo menos los acompañaré en espíritu, y les quiero embiar la primera jornada de mi comedia que ya se queda sacando en limpio con ciertas adiciones al Tostado que clarifican la inteligencia, edifican al auditorio, amplifican el argumento, vivifican la fábula y modifican la redundancia heróica de mi mussa. Por lo menos llegará esta obrilla á tiempo que os pueda boluer acompañando, que ya el espíritu estará frio, ó por lo menos satisfecho, y hallarán mas libre el apetito estas penpinelas de la conversacion [1].

De Nápoles, 24 de abril 1613.

Del mismo al mismo.

Hermano y amigo mio: ay va la primera jornada de mi comedia. Buelua la censura con breuedad y una relacion copiosa del viaje peccador y santo, sin que se os quede en el tintero matraca ni apodo, dé donde diere.

(Al margen.) No va ahora esta primera parte de la comedia porque la quedo poniendo ciertas anotaciones para su inteligencia.

Dize la historia que no iba yo muy fuera de camino quando me recataba de permitir que el duque de Nochera se quedase en Nochera por 3o días, pues aora pretende que no ha de pasar de allí su exilio; y fúndase en que la orden dice que se vaya á sus tierras. Nochera es su tierra, ergo... Argumentor sic:

D. Francisco de *(sic)* me pidió por segunda gracia que se quedase en Nochera 3o días. Ergo aquella palabra sus tierras inteligistis del Estado que tiene en Calabria. Replica que ni el Señor Don Francisco ni Carlos Caracholo le dixeron tal, y que él quiere estar á los términos de la orden. Sea lo que fuere, que él es un gran tacaño, porque no puede tener ignorancia desta verdad. Todavia os suplico me digais en qué forma se la notificastes y quien fué el truxaman entre él y vos.

De España no escriben cosa de importancia fuera de la muerte del condestable y duque de Alburquerque, si bien colijo de una carta de mi suegro que andaba ya de parto la publicacion de mi presidencia. Deseo saber que os escribe mi madre en vuestras cosas, y con tanto, se acabó esta carta.

El dinero para el conde Tirón se enviará luego, luego, luego, luego, luego. Guardeos Dios como deseo.

De Nápoles, 2 de mayo 1613.

Hermº vuestro y amigo [2].

1. Sigue otro párrafo poco interesante sobre asuntos familiares y lo mismo la postdata autógrafa.
2. Firma autógrafa.

Del mismo al mismo.

Hermano y amigo mio : este correo va en alcance de la estafeta, y si os pareciere á propósito el despacho que lleva para Milan, y que importa que aguije más, ponelde fuego á la cola y pase adelante. Si estuviéredes de otro parecer, detened las cartas y avisadme luego. Esto es cuanto á esto.

El Pe Iñigo de Guevara pienso que se partió esta tarde, y como su paternidad no vuelva á Nápoles, no va mal despachado, y suplicoos que como os acordais de la princesa de la Rocca, os acordeis de mí, para no pedirme que yo falte al servicio del Rey ni á la autoridad de mi persona. Este es un religioso inicuo, y yo no le destierro de Nápoles porque tema que pueda clavarme el Parlamento, que puede muy poco y sabe menos su paternidad para hacerse tanto caso de sus diligencias. Mi intencion es castigar el término que ha tenido y escarmentar á los demas. Esto se consigue bastantemente con irse á holgar á Roma, y ansi podrá estarse por allá y pillar aspaso. Vos le habeis hecho harto buena obra, porque él saliera de aquí afrentosamente, á no haberos resuelto de llamarle, presupuesto lo cual, digo que os quiteis la máscara y le hableis pan por pan y vino por vino.

D. Alvaro de Ribadeneyra está muy contento y la condesa y yo lo quedamos de haberos acertado á servir.

Ahí va la primera jornada de mi comedia, venga luego la censura.

Los cosas de España me tienen ahora con mas gusto y esperanza que nunca, porque siempre que aquel hombre dice tantas pesadumbres y necedades, lo paga despues á muy buen precio, y asi no se me caya nadie de animo, que el negocio va caminando muy bien, y cuanto vuelve atrás sirve de tomar carrendilla para dar mejor el salto. No direis que es mala la comparacion; ahí os vuelvo vuestras cartas, y las que pedís de acá tomó á su cargo lo condesa el enviaroslas.

La vuelta de Loreto con brevitatis causa relincho, sea norabuena, presupuesto pero que no os aya desollado el rabo la posta.

Decisme en una carta vuestra que os hable un poco á propósito del medio que propone el principe de Asculi, y este papel no vino acá. Con tanto, paso de largo á la carta del Presidente interin, terin, terin, terirrin y terintinterrin ; ¡ Qué profundo mentecato ! Sed de his actenus. El correo que despaché á España fué á pedir orden de lo que habia de hacer en estas cosas de Milan, pero dejándome el arbitrio libre para en caso que la necesidad apretase, y como no pensé hallaros en Roma, metí las cartas todas en el pliego del Rey. La copia de cuya carta va con esta [1].

Guardeos Dios como deseo.

De Nápoles, 8 de Mayo 1613.

Vtro ho y amigo.

1. Siguen dos párrafos, hoy de escaso interés.

Del mismo al mismo

Hermano y amigo mio: viva la gala de la Inoxosa y el principe de Asculi, y juro a Di que me folgo por amor de la chinche y por amor de las pulgas de su Alteza! Así, así, huela la casa á hombre! A este propósito me lastima mucho de ver ahogado un talento como el del principe de Asculi. Menester es que le ayudemos todos los ministros que tiene acá su Maj^ad. Y antes de pasar adelante ¿quien le niega su pantuflazo? A, mio ingratissimo rubello! Extraña molicies! Decis lindamente que eran palabras más convenientes á un madrigal puto. Con los manifiestos quedo muy embaraçado porque no los he leido, y querría leerlos, pero tengo pereza.

La carta para el de Mantua salió maravillosa y fúndolo en vuestra plenaria aprobacion. La mismo digo de la respuesta que distes al duque de Saboya, porque le decís que no sabe lo que se dice ni lo que se hace con tan gran dulzura, que yo os quedo obligadissimo en su nombre. Bien quisiera, si he de confesar toda mi censura, que no llevara la carta las palabras *que puede esecutar su indignacion contra quien le enojare.* Porque si bien ayudan á llenar el vacío de aquella Cucuza Marina para metelle despues por camino, tiene esta confesion alguna indecencia en la boca de un ministro del rey. Del resto torno á decir que no he visto en mi vida traicion de firme á firme mas galante ni bien disimulada. ¡Hideputa, bellaco y cómo le dais con la romana! Bravamente he holgado de ver la poca sangre que aveis hecho en mi comedia y parezeme que las objecioncillas de mierda tendrán salidas que os agraden. Esperolas muy engreído por el bien que me dezís de todo lo demás, y confieso que me dió fastidio el veros armar el balleston, porque esperaba el golpe en la bondad de la fábula, y si el vicio estuviera en ella, fuera malo de remediar. Vase caminando en la segunda jornada, y ay pasos estupendos. En efecto, crece la oración hasta el sciolgimento. Orsu, finiamola y representémosla en Gaeta. Lo demás en respuesta de vuestras cartas diré con la estafeta que viene, y aora no puedo dexar de decir que a paciado la vizeregina con sus imagines, pero tiene razón, por que no he visto en mi vida cosa más linda ni mas barata.

Guardeos Dios como deseo.

De Nápoles, 4 de junio 1613.

(Autógrafo.) — La carta del Cardenal para el Vicario venía tan mierda allí y tan confusa, que yo pensé que se habia cagado Pilatos. Llaméle y el hombre me dixo: Che posso io far? Si el Cardenal me scrive que se faccia lo que se ha fatto altre volte al tempo del S^r cardinale Acquaviva, cioè, lo que en otras ocasiones de procesiones

de Corpus, y no lo que se hizo quando yo vine á este reyno. Hablé un poco alto, mostrele vuestra carta, y con todo esto y ver que la orden le venía por mi mano, se sosegó el hombre y me ofreció que si mañana en el percachio no tenia orden en contrario, sería servita é sodisfata la Ecelenza mia. Parece que esto queda bien. Yo os beso las manos por el trabajo que os costó el despacho.

H. vuestro y amigo.

Carta del Príncipe de Esquilache al Conde de Lemos.

Doctisimo señor: cosa cierta es que la primera parte del orador es captar la benevolencia de los oyentes, para disponer los animos y grangear las voluntades, y asi, para obligaros á que no os parezca larga esta carta, comienzo con la nueva de que estan fundados los dos obraxes, el uno ya efectivo y corriente en la provincia de Guaylas, habiéndose facilitado la repugnancia antigua de los indios que agora asisten en él con mucho beneplácito y gusto suyo.

El otro está señalado en la provincia de Caxatambo, distante poco mas de 40 leguas desta ciudad, que en este reino es lo mismo que Xetafe respecto de Madrid. Y pienso que el sitio es el más á propósito de todas estas provincias, asi por la cantidad de indios, que es grande, como por estar relevados de otras obligaciones que pudieran impedir la fundacion del obraxe, guardándose la formula de la cédula.

Esperamos cierto Principe, *nomine Mendieta*, para que tome á su cargo esta obra en la forma que asentamos con Diego Cantoral.

La ereccion del tercer obraxe de Guaylas de que Martin de Acedo os habrá dado larga cuenta mas en particular, lo que os puedo asegurar es que se ha procurado acudir á vuestro servicio bien y brevemente, y asi pienso que sea lucido. Las dificultades que se ofrecieron son las ordinarias que ponen los vaqueanos desta tierra, y como allá viven de relaciones, estan muy atrás en muchas cosas en que presumen que pueden decidir, haciendolos artículos de fe. Solo me pesa de todo corazon de que á mi gobierno le falte teneros por presidente de ese Consejo, porque fio de vuestra superior capacidad el juicio entre los despachos pasados y los que agora se envian al Consejo y la noticia que agora se tiene de las cosas deste reino.

Confieso, señor, que os escribí que me parecia muy grande este *cargo,* y sin licencia del marques de Alenquer, olim conde de Salinas, digo que es mucho mayor la *carga* y no de la ocupacion, sino de tolerar la mas pesada y soez gente que ay en lo restante del mundo y en cuyo beneficio se pierden todas las buenas obras, y es refran común desta tierra : *Haz mal y no cates á qual. Haz bien y guárdate.*

A los indios procuro defender cuanto puedo, y es caso dificultoso,

porque no ay español que naturalmente no sea su verdugo, y esto con pretexto de piedad y buen gobierno, porque es axioma comun entre todos que los indios no an de estar ociosos y que asi los ocupaba el Inga sin cesar, y con este presupuesto, como la codicia pone el coto en la justificación del trabajo, biene á no tener medida, comenzando en justicia y acabando en tirania.

Para la conversion destos miserables que oy dia están tan ydolatras como en tiempo del Inga, e puesto muchos medios, asi con visitadores eclesiásticos, como con misiones de la Compañia y otras religiones, y finalmente, me resolví en hacer una reclusion en el cercado desta ciudad para prisión de los dogmatizadores o maestros de la ydolatria, y con este remedio y con haber fundado un seminario para hijos de caciques en la misma parte, espero breve y buen efecto de lo que se a trabaxado.

Será posible que por allá haga algun ruido la rebaja de los yndios aplicados á la mita de Guancavelica, y porque los motivos que tuve para hacerla a sido contra el dictamen de muchos, os suplico que paseis los ojos por la carta inclusa, que es copia de la que escribo al Rey sobre esta materia, y con ella os envio la Instruccion que dí al juez reducidor de aquellas provincias. Dos cosas puedo deciros della: la una es que la malignidad deste reino no se atrevió á ponerle faltas, y que el P. Francisco Cuello me dixo algunas misas solo porque hice este papel.

¡ O señor, y que lástima os tengo porque conozco vuestro coraçon y entendimiento y os veo ençarçado donde os an de emponçoñar el uno y no os a de aprovechar el otro! I decia un amigo mio que Dios le librase de corcobos de mula, porque tenia muy regulares respingos. Bien sé que el quento no viene á propósito; pero ofrecióseme y pienso que me hiciera mal no decirle.

Del prólogo puedo deciros que es excelente y que hablan las dos figuras con mucho desenfado, cada una dentro de sus límites, que es el pecado en que caen de ordinario todos los cómicos. I si fueredes servido de embiarme toda la comedia, será muy bien recibida y servirá de oyros mas vezes aunque no hableis conmigo.

El *Rey Don Alonso* ha reposado estos dias, por las grandes ocupaciones que han concurrido, y agora que escampan, proseguiré el trabaxo, muy animado con tal aprobacion. Tengo escrito ya un pedazo del canto octavo, y no me parece que desdice de los otros; y cierto, señor, que huyen al coser versos heroycos y tratar de maytes y tara del traxinero de los açogues. ¡ Sea Dios bendito por todo, y espero que en todo este año acabaré el noveno, y por todo el que viene los tres restantes, con que haré fin á la historia, aunque no lo osaré fiar de vuestra censura hasta haberle hecho una vigorosa averiguación *de moribus et vitâ.*

A todos los recomendados de V. Exª, que por evitar prolijidad no refiero, e ayudado lo posible, y si no es que afectadamente lo callen, me remito á lo que cada uno diga. Guardeos Dios como deseo, etc.

Los Reyes, 15 de marzo 1618.

(*Autógrafo.*) — Bravo caso es, señor, andar toda la vida dando quexas ó satisfacciones y más en tiempos tan peligrosos. Dios os tenga de su mano, y cierto, que contra todas las leyes de la providencia humana puedo afirmar que siento vivir ausente, porque mi poca ambicion podria servir de medio para templar muchas, y esto como quien tiene tanta experiencia de Palacio y ha tomado la sangre en muy penetrantes heridas. Huelgo infinito que mis hermanos acierten á serviros. Lo que yo sé es que por hombres de bien estan pobres y yo sin cubrir, quando hallan, no digo gorras, sino tejados otros, que no nací yo más al sereno que ellos. Si me dieren los tres mil ducados, su servicio harán y si no, á menos costa de pretension que el marqués de Guadalcazar cumpliré la tarea de los seis años, y de qualquiera suerte no estaré una ora mas, porque tengo sobradamente lo que e menester para pasar sin rogar á otros, y quiero mas burlarme dos oras con el conde de Lemos que todas las Indias, y mas agora que para las cosas de su servicio y hazienda no me a menester.

Grandes habladores son estos peruleros, pues á fe que conmigo que no se burlan, y que á los jurisconsultos los hago sudar con todo el cuerpo. Cierto estoy que hareis mucha merced a D. Gerónimo Altamirano, favoreciendole para la direccion de mis causas, que todo sera menester para suplir el espacio con que se toma resolucion en el servicio del Rey. Mirad que sera en lo que me conviniere. La Princesa y toda esta familia os besan los manos y todos las de mi señora la condesa.

A. El P^e Don Francisco de Borja.

Al príncipe encomiende V. E. los caciques de Guarajo y aquellos vassallos, y que prosiga en favorecelles como ha empezado. Esto avisa Diego Cantoral Cornejo porque importa mucho.

(*Sobre.*) Reyes, 15 de marzo 1618.

El Príncipe de Esquilache.

Respondida á 18 de marzo 1619.

(*Concluirá.*)

•

INVENTAIRE DE LA « CASA DE PILATOS »

en 1752

Sevilla 3 de Agosto de 1751.

RELACION de las Alhajas, Pinturas, Estátuas y demás que al presente existen en el Palacio del Duque mi Sr. á la Parroquia de San Esteban de esta ciudad, remitida a su exª en el mismo dia 3 de Agosto de 1751.

Relación individual que forma la Contaduría de los Estados Ducados y Marquesados de Alcalá que reside en Sevilla, en fuerza de órden del Excmo Senor D. Luis Antonio Fernandez de Córdoba, Espínola y de la Cerda, Duque de Medinaceli, de Feria, Segorbe, Cardona, Alcalá y Camiña, Marqués de Priego, de Cogolludo y de Aitona, etc., etc., mi Sr. Cavallero del insigne orden del Toison de Oro, del Real de San Genaro y del de Santiago, Gentilhombre de Cámara de S. M. su caballerizo y Vallestero, de 20 de Junio del presente año de 1751, de todas las alhajas, pinturas, estátuas y demas que al presente existen en su casa Palacio de esta ciudad, a la Parroquia de S. Esteban, con distinción de sus clases y parajes donde se hallan colocados que todo es en la forma siguiente.

Pinturas en la Capilla. — Un lienzo del Descendimiento de la Cruz de dos varas de alto y dos y media de ancho con moldura dorada que forma altar.

Una tabla con marco dorado de dos tercias que hace coronación al altar de Nuestra Sra con el Niño Jesus.

Un Cristo Crucificado sobre una peana a modo de Risco, todo de talla de vara de alto.

Un San Andres de talla sin diadema (que dicen la tuvo de plata) de media vara.

Una Cruz de madera de pino de poco mas de dos varas y media de largo cinco pulgadas de ancho y tres grueso, con sus clavos, dada de color oscuro, y una tarjeta en la parte inferior que espresa servía (como de hecho sirve) para andar procesionalmente, el via crucis desde dicha Capilla hasta el humilladero que llaman de la Cruz del Campo fuera de la Puerta de Carmona, mensura de estas estaciónes.

Una columna de jaspe colorado á vetas de cinco cuartas de alto y poco mas de una cuarta de diámetro, movible que esta en medio de dicha capilla y es figurativa de la en que su Magestad Santisima estuvo atado.

Una lámpara de metal azofarado de poco mas de media vara de largo.

Cuatro candeleros de tres cuartos de largo, del mismo metal, con las armas de la Casa y otros cuatro de madero que estaban en las almonas.

Un atril de madera maqueado.

Dos copones para guardar los ornamentos, que sirven de altaritos colaterales del principal para revestirse el sacerdote, con sus frontales que en el uno esta el Santo Crucifijo arriba referido y en el otro la Sma Cruz.

Una imagen de talla de tres cuartas de alto de Ntra Sra de la Concepción con su corona de plata, la imágen estofada de colores y oro, con su peana dorada, que es la que estaba en la Capilla de las Reales Almonas.

En los capones de la de este Palacio hay los ornamentos siguientes :

Dos casullas y demas vestuario que sirven a los cuatro colores de que usa la Iglesia como son : verde y morado, blanco y encarnado, de tafetan y damasco, guarnecidas con galon de seda.

Dos albas de lienzo usado, guarnecidas de unos en cajes moderados : dos amitos : dos pares de corporales, dos manteles, dos paños de cálices, purificadores y tohallas correspondientes.

Un velo que cubre el altar, de damasco morado y blanco guarnecido de galon de seda.

Dos frontales de los mismos colores y telas que los ornamentos, guarnecidos en igual forma que sirven á los referidos cuatro colores.

Dos Aras, que la una esta guardada y sin uso y era la que servia en las Almonas.

Dos cálices patenas y cucharitas de plata sobre dorada que el uno esta guardado y sin uso y era el que servia en las Almonas.

Una arca de madera de cedro en donde se guardan los referidos ornamentos que segun los tiempos no sirven.

Previniendose que los ornamentos que servian en las Almonas, aunque maltratados, se llevaron á la Hacienda de Quintos donde subsisten sirviendo en aquella Iglesia ó capilla.

Siguen las Pinturas. — Una tabla embutida en la pared en la meseta principal de la escalera, de Ntra Señora con el Niño Jesus, guarnecida de flores con moldura dorada y sin cristal.

En la libreria hay las pinturas siguientes :

El Oratorio alto de esta Casa esta hoy sin uso en la libreria y se compone de un mediano retablo y en el cuatro lienzos moderados, en la coronación el Padre Eterno, en medio San Jose con el Niño Jesus y a los lados San Andres y San Francisco, todo pinturas del clerigo Roelas y algo maltratadas.

Sobre la puerta de dicha libreria esta una tabla embutida en la

pared, retrato del Señor Duque D. Pedro, de medio cuerpo armado, de mano de Ticiano y maltratado.

Dos tablas de mas de dos varas de alto y tres cuartas de ancho de Ntro Sor y Ntra Sra con vestidura a lo antiguo, de cuerpo entero sobre campo dorado.

Un lienzo de San Francisco de Borja de una vara poco mas de alto y una de ancho.

Una tabla de a vara de el Nacimiento de Ntro Sr. Jesucristo que dicen fué del Sr. Filiberto, hijo del Duque de Saboya, de mano de Alberto Durero.

Un retrato del capitan Pedro Navarro, de media vara, maltratado.

Un retrato de tres cuartas de alto de medio cuerpo con gorrilla y una cadena al cuello.

Un retrato del Sr. Fernando Cortés de dos tercias, maltratado.

Una copia ó retrato de Artemisa de tres cuartas, maltratado.

Un retrato de Ariosto con un reloj de arena en la mano, copia de Rafael de Urbino, maltratado.

Un lienzo de dos varas de alto de Sr. San Juan Bautista original de Artemisa maltratado.

Un lienzo de mas de vara de alto de medio cuerpo armado, la mano derecha sobre un morrion, retrato del Sr. D. Felipe el Hermoso.

Un lienzo de dos varas de ancho y una y media de alto con moldura dorada de un crucifijo y a sus pies Iñígo Lopez de Mendoza y su mujer, Marqueses de Santillana, con ropaje antiguo, maltratado.

Ocho lienzos de siete cuartas de alto y vara de ancho que representan ocho artes liberales, originales de Vazquez.

Una tabla de Maria Santissima Ntra Sra con el Niño Jesus con moldura dorada de vara de alto de mano de Parma el Mozo.

Dos lienzos de mas de dos varas de alto y una y media de ancho con molduras doradas de dos Emperadores á caballo, maltratados.

Dos lienzos de vara de alto de dos manos, de mano de Pacheco, maltratados.

Un lienzo de Erodias con la cabeza de San Juan en un plato, del Racionero Céspedes.

Un lienzo de un retrato de una lámpara que el Sr. Duque D. Fernando dió á San Antonio de Padua, muy maltratado.

Ocho retratos de Srãs y Señoritas de la Casa, de diferentes tamaños maltratados.

Otros dos cuadros de cerca de vara de unos retratos muy maltratada su pintura.

Cuatro cañones de mosquete antiguos, maltratados del tiempo que dicen fueron de la batalla naval de Lepanto.

Dos escriptoritos de madera de naranjo con sus llaves, el uno de media vara de largo y mas de tercia de alto con doce gavetas chicas y

una mas grande; y otro de dos tercias de largo y cerca de media vara de alto, con diez y seis gavetas que parecen servian de estudio de medallas, y repartidas en dichas gavetas hay 51 monedas ó medallas de plomo, de carácteres de Pontífices y cosas antiguas memorables, 2121 monedas y medallas de cobre de diferentes tamaños y hechuras de carácteres arriba referidos, 65 de laton 203 cerquillos de todos tamaños de Bujano que parece servian para poner en ellos las espresadas monedas ó medallas.

Estátuas de la Galeria alta de la Libreria. — En esta galeria que mira al jardin hay las estátuas siguientes:

Una estátua de mármol de Baco con la pantera a los pies, de siete palmos de alto colocado en un nicho.

Otra estátua de Hercúles de mármol moderna digo, del mismo tamaño, tambien colocada en un nicho.

Otra estátua de mármol moderna de cinco cuartas de alto que representa un joven atado á un tronco con el cuerpo escorzado.

Otra estátua de mármol moderna de cinco palmos de alto que representa una Venus con una paloma en la mano izquierda, tambien en su nicho como las antecedentes.

Cinco estátuas de medio cuerpo antiguas colocadas en sus nichos que corren el ámbito de la galeria.

Dos estátuas pequeñas de medio cuerpo antiguas de la parte de afuera de dicha galeria mirando al jardin, que a la una le falta el rostro.

Galeria baja de la Libreria. — En esta galeria que esta diafana y al andar del jardin hay las estátuas y columnas siguientes:

Una estátua de mármol antigua tambien en su nicho de cinco cuartas y media de alto que representa la Diosa Thetis.

Otra estátua de mármol, antigua, en su nicho, de ocho palmos de alto que representa la Diosa Salus o Hijea.

Otra estátua de mármol antigua en su nicho de poco mas de una vara de alto que representa una mujer recostada sobre un tronco.

Otra estátua de mármol antigua en su nicho de poco mas de una vara, que representa une Venus con una paloma en la mano izquierda, sobre una columna.

Siete estátuas de medio cuerpo, en sus nichos, de mármol, en la parte superior de dicha galeria, unas antiguas y otras modernas, de emperadores y emperatrices romanas.

Dos columnas de mármol, de tres varas y tres cuartas de alto y media vara de diametro y sobre la una (porque la otra esta tendida en el suelo) una cabeza pequeña de piedra de parangon con el cuello de jaspe blanco.

Otra columna de mármol, tambien tendida en el suelo, de tres varas y cuarta de alto y una cuarta de diametro.

Otra columna de jaspe verde de cuatro varas de alto y cerca de media vara de diametro y sobre ella una cabeza de mármol antigua, del Emperador Vitelio.

Otra columna de pórfido, por labrar de dos varas y media, largas de alto y mas de cuarta y mediá de diametro, sobre la cual esta una cabeza de Esculapio.

Dos estátuas de mármol modernas que representan dos mujeres hincadas de rodillas en acto de orar, de vara y medio de alto, maltratadas, que memorias antiguas dicen que estaban en el convento de Monjas de Madre de Dios.

Dos estátuas pequeñas de medio cuerpo, de la parte de afuera de dicha galeria, sobre sus arcos mirando al jardin.

Dos Basas muy maltratadas de estátuas antiquas con sur inscripciones latinas.

Galeria alta del cuarto principal. — En esta galeria que mira al jardin hay lo siguiente :

Una estátua de Pomona de siete cuartas de alto con la cabeza manos y pies de piedra de parangon y el cuerpo de ágata ordinario con el brazo derecho y manos lastimados sobre su pedestal en su nicho.

Otra estátua de mujer tambien en su nicho de el mismo alto con la cabeza, manos y pies de piedra de Parangon y el cuerpo de ágata ordinario.

Un sátiro de mármol antiguo tambien en su nicho de cerca de tres cuartas de alto, que tiene en la mano un botijonsito.

Un sileno de mármol antiguo tambien en su nicho de cerca de res cuartas de alto con una botejita en la mano derecha y en la izquierda sobre el mismo hombre un canastito con frutas.

Cinco bustos ó estátuas de medio cuerpo en sus nichos redondos que corren el ámbito superior de la galeria.

Cuatro cabezas en nichos mas pequeños de mármol antiguo sobre los antecedentes en los huecos de los arcos.

Dos estátuas pequeñas de medio cuerpo, de la parte de afuera de dicha galeria sobre sus arco mirando al jardin.

Galeria baja de dicho cuarto. — Una estátua de Baco, tambien en su nicho con su pantera a los pies todo de mármol de siete cuartas de alto sobre una basa de la misma piedra.

Otra estátua de la Diosa Amphitriste o Thetis con un delfin a los pies tambien en su nicho de siete cuartas y media de alto sobre una basa de la misma piedra, lastimadas las piernas y le faltan los dedos de las manos.

Un niño tambien en su nicho de cuatro cuartas y media de alto que tiene en la mano izquierda una paloma y en la derecha una concha todo de mármol.

Una estátua de mármol tambien en su nicho de tres cuartas de alto

de un pastor que lleva á los hombres un carnero, y a los pies tiene un perrito.

Cinco bustos ó estátuas tambien en sus nichos en la parte superior de esta galeria, todas de la propria piedra.

Dos estátuas pequeñas de medio cuerpo de la parte de afuera de dicha galeria sobre sus arcos mirando al jardin.

En este cuarto hay cuatro mesas de piedra, una de mármol embutida de piedra de varios colores de cinco cuartas en cuadro y tres dedos de grueso puesta sobre un pedestal de piedra jaspe en cuadro; otra de piedra negra de menos de dos varas de largo y una de ancho con su pié de madera : otra de jaspe veteado de cerca de vara y tres cuartas de largo y vara y media cuarta de ancho quebrado por una esquina con su pie de madera, y otra de jaspe de colores de mas de dos varas de largo y mas de vara de ancho con guarnicion de piedra negra embutida y su pié de madera.

Galeria grande del jardin. — En esta galeria, que es diáfana sobre arcos al plan del jardin, hay lo siguiente:

Una estátua de la Fortuna de mármol antigua de diez cuartas de alto, sobre una basa de cerca de cinco cuartas de alto.

Otra estátua de Júpiter de mármol antiqua de diez cuartas de alto y le faltan los dedos de la mano derecha.

Cuatro cabezas de mármol sobre las columnas que despues se espresarán.

Dos mascarones de mármol sobre las columnas que despues se espresarán.

Dos bolas grandes de mármol sobre las columnas que depues se espresaran.

Una columna de jaspe verde de tres varas y cuarta de alto y cerca de media vara de diámetro con su basa y capitel de mármol.

Otra columna de jaspe colorado del mismo tamaño que la antecedente, con su basa y capitel de mármol.

Otra columna de jaspe extraño de cerca de cuatro varas y medio de diámetro con su basa y capitel de mármol.

Otra columna de mármol algo manchado del mismo tamaño que la antecedente, con unos pernos por estar lastimada con su basa y capitel de mármol blanco.

Cuatro columnas de mármol de tres varas y tres cuartas de alto y cerca de media vara de diámetro con sus basas y capiteles.

Una tabla de jaspe labrada para mesa, tendida en el suelo de dos varas y media de largo tres cuartas y media de ancho y cuatro dedos de grueso, quebrada por varias partes.

Cenador de jardin ó Galeria quemada. — En este cenador ó galeria que antes se quemó y hoy esta techada de nuevo hay lo siguiente :

Una estatua de mármol antigua de nuevo *(sic)* de nueve palmos de

alto, maltratada, en su nicho, que representa una mujer con la cabeza cubierta con el manto, que la memoria antigua dice ser Plotina mujer de Trajano.

Otra estatua de mármol antigua tambien en su nicho de ocho palmos de alto que representa un Apolo con la lira en lá mano izquierda y en la derecha el Peltro *(sic)*, lastimadas las manos.

Una estátua de mármol antigua tambien en su nicho de nueve cuartas de alto y que representa un Mercurio con el manto que llaman clámide sobre el hombro izquierdo: le falta una mano y el caduceo.

Otra estátua de mármol antigua tambien en su nicho de siete palmos y medio de alto que representa un senador romano con su toga; tiene los pies y manos rotas.

Una estátua de mármol antiqua tambien en su nicho de ocho palmos de alto algo lastimada y que representa otro senador romano que parece ser Ciceró.

Otra estátua de mármol antigua tambien en su nicho de ocho palmos de alto que representa una matrona romana y le faltan las manos y parte de los brazos.

Siete estátuas de medio cuerpo tambien en sus nichos sobre las antecedentes todas de mármol, las cinco de imperadores romanos y las otras dos de mujeres con el ropaje que cubre el pecho de jaspe.

Gruta del jardin. — En la gruta o risco de este jardin hay una estátua de mármol antigua, de una mujer desnuda que parece Susana ó Venus, como dice la memoria antigua, sentada para bañarse, mayor que del natural y tiene lastimado un brazo.

Paredes del jardin. — En el lienzo del jardin saliendo del cuarto principal sobre la derecha hay embutida en la pared once piedras de fábulas, historias y trofeos de guerra todas de relieve, unas de dos varas y otras de menos tamaño y a proporción su ancho con el grueso correspondiente, como figuran *(sic)* tablas.

En el sitio que ocupa la escalera que sube del jardin a la librería hay cuatro nichos el uno vacio.

En el primero esta una estátua de Esculapio de mármol antigua de siete cuartas de alto, maltratada.

En el tercero otra estátua de mármol antigua del mismo tamaño de un hombre desnudo (maltratada) con la cabeza de barro y le falta una mano.

En el cuarto otra estátua de mármol antigua del mismo tamaño de otro hombre desnudo tambien maltratada.

En medio de dicho jardin hay una fuente con su taza de mármol de cinco cuartas de diámetro y su pedestal de relieve toda ella de mas de vara de alto con su saltadero de bronce.

En dicho jardin hay oculto y boveado un almacen de 27 varas de largo dos varas y tercia de ancho y cuatro varas y media de alto donde

se recoje el agua para el riego con una llave y cañon de bronce por el plan de él para su repartimiento.

Cuarto de los Primogénitos. — En el jardin que esta en este cuarto que llaman de los primogénitos hay una estátua de Venus acostada en cama con un Cupidillo en los brazos todo de mármol pário de siete palmos de largo, a la Venus le faltan las narices y al Cupído el brazo izquierdo y no tiene el arco que dice la memoria; esta estátua esta sobre una taríma de madera de bajo de un corredor de dicho jardin.

A los dos estremos de este corredor hay dos pedestales de jaspe veteado de encarnado de poco mas de vara de alto y media de circunferencia sobre los cuales parece estaban colocados dos niños en figura de aguadores, de jaspe negro veteado de menos de vara de alto con sus cántaros sobre el hombro y hoy se hallan fuera de su sitio, quebrados en muchas partes ni capaces de poder servir.

Sobre un estanque de material de mas de trece varas de largo cinco de ancho y una de alto hay una estátua de mármol pário de una mujer desnuda de cinco cuartas y media de alto que tiene una urna en la mano derecha por donde echa el agua al estanque.

En los dos testeros de este jardin en dos huecos ó nichos de medio punto hay dos saltaderos de agua con sus tazas pequeñas y pedestales delgados de mármol toda su altura una vara.

Zaguan ó patio apeadero. — A la entrada de este Palacio por la parte de afuera sobre la mano izquierda, mirando á la Plazuela hay un nicho de dos varas y tres cuartas de alto y dos varas de ancho, labrado de piedra de jaspe veteado oscuro y colocado en él con su peana, una cruz de la misma piedra de dos varas y media de alto que sirve de segunda estación del Via Crucis desde la Capilla de este Palacio á el sitio que llaman la Cruz del Campo ó humilladero extramuros de esta ciudad.

En este zaguan ó patio de apeadero hay un pilon de material para dar agua al ganado de las caballerizas con su caño de bronce por donde recibe el agua sobrante de la pila del patio principal.

A la entrada de dicho patio principal sobre su portada mirando al Apeadera hay dos estátuas pequeñas de dos ninfas de mármol que acompañan á dicha portada y á los escudos de armas de la casa que estan encima y á los lados de ella pintados en la pared.

Patio principal. — En dicho patió principal al rededor de sus cuatro corredores arqueados estan 24 nichos ovalados de piedra mármol embutidos en la pared en la parte superior y en ellos de firme, 24 estatuas tambien de mármol de medio cuerpo que representan parte de ellas emperadores romanos y parte otros héroes.

A las cuatro esquinas de dicho patio, fuera de los corredores mirando al centro de él hay cuatro estátuas algo maltratadas de cuerpo entero sobre pedestales de piedra tosca de vara y cuarto

de ancho y vara de alto: la una de mármol que representa la Diosa Palas de tres varas y dos tercias de alto, otra de la misma piedra y tamaño que representa la propia Diosa aunque en diferente postura y acto, otra de la misma piedra de dos varas y cuarta de alto, que representa la Diosa Ceres y la otra de la misma piedra de dos varas y tercia de alto que representa la copa Siviáca de Virgilio segun la memoria antigua.

En medio de dicho patio hay una fuente de cuatro cañones con un pilon pedestal y taza de mármol; el pilon tiene tres varas y media en cuadro, la taza es redonda y tiene tres varas de diámetro y hoy remata con una cabeza de dos caras del Dios Jano tambien de mármol que parece se puso en lugar de un sátiro que antes tenia y estata quebrado: tiene de alto toda la fuente desde el suelo hasta su remate cuatro varas.

Cuartico que sirve para piedras. — En este cuarto que solo sirve para piedras y está en la galeria baja de la libreria, haciendo frente a la habitación del jardinero, hay lo siguiente:

Tres cuerpos de estátuas de mármol sin cabeza, brazos ni piernas.

Un cupido de mármol antiguo (durmiendo) sin piernas, de media vara de largo.

Cuatro cabezas de mármol antiguas arrancadas de sus cuerpos, dos de hombres y dos de mujeres sin que les vengan á los cuerpos que no las tienen.

Un pié de mármol que le falta el dedo pulgar de cuarta y media de largo.

Una mano de mármol antigua de una cuarta de largo.

Un vaso de mármol antiguo de relieve bajo quebrado en la orilla de cerca de media vara de largo.

Una columna de pórfido de ocho cuartas y media de alto y cuarta y media de diámetro por labrar.

Un pedazo de columna de pórfido mas fino tambien por labrar de cerca de vara y media de largo y cerca de tres cuartas de diámetro.

Cuatro columnas de jaspe verde de ocho cuartas y media de alto y cerca de una cuarta de diámetro, la una quebrada por la mitad y la otra por varias partes.

Tres columnitas de mármol la una de siete palmos de alto, la otra de ocho y la otra de nueve, todas de medio palmo de diámetro las dos partidas en varios pedazos.

Dos columnas compañeras de jaspe veteado de encarnado de cerca de vara de alto y una cuarta de diámetro cada una con su basa.

Una basa de estátua de mármol de una cuarta de alto y dos cuartas y mediá de ancho; tres capiteles de columnas de mármol el uno de palmo y medio de alto y los otros dos menores.

Una fuente con su pedestal de mármol y sobre el un monstruo

marino, de varias piedras y colores que sostiene la taza que es ovalada de jazpe veteado oscuro con su subiente tambien de jazpe encarnado y blanco, fáltale el remate a esta fuente que parece fue hecha para sobre un estanque, la altura sera de siete cuartas y media, la taza tiene de largo vara y media y de ancho tres cuartas y media.

Seis piezas de mármol que parece sirvieron de cerco al pilon de fuente del jardin de varios tamaños y todas de media vara de alto y medio palmo de grueso, que por estar maltratadas parece se debieron quitar de su sitio.

Una bola grande de jaspe sin compañera.

Un niño de jaspe veteado oscuro sentado de un lado con un delfin que le abraza el cuello, de mediá vara de alto sobre su pedestal delgado de dos pulgadas.

Tres piezas entabla de pizarra la una de cuatro palmos y medio de alto y tres de ancho dedicadas á un tal Tempronio (*sic*), otra del mismo tamaño tambien con su inscripción dedicada a un tal Valerio Propincuo y la otra de una vara de alto y tres cuartas de ancho con su inscripción dedicada á Marco Calpurnio.

Una cabeza de mármol colosal, de dos cuartas y media de alto.

Otro niño de mármol en acto de dormir de cuarta y media de largo.

Un relieve de mármol de una vara de largo y tres cuartas de alto (antiquo) con dos hombres a caballo que representa una de Cursion (*sic*).

Otro relieve de mármol antiguo de mas de tres cuartas de alto y cerca de media vara de ancho que representa la Diosa Salus ó Hijea dando de comer á la culebra enrroscada en el tronco de un árbol, maltratada.

Otros dos relieves de mármol antiguo partidos en varios pedazos.

Un medallon de mármol con la cabeza de Neron de cerca de media vara de alto y una tercia de ancho.

Dos lápidas de mármol antiguas la una de cuarta y media cuadrada y la otra menor ambas tienen en medio labradas una como escudilla y en sus fondos unos agujeritos.

Un sátiro de mármol de tres cuartas de alto que era el que estaba por remate de la fuente del patio principal y hoy esta quebrado por varias partes.

Igualmente hay en este cuartico diferentes fragmentos incapaces de servir, de brazos, piernas y demas de estátuas y otras hechuras que no van espresadas en esta relacion por no subsistir sin poderles dar destinos a dichos fragmentos con arreglo a las que en ella se refieren como lastimadas.

Y para que asi conste á S. E el Duque mi Sr. en cumplimiento de su citada órden habiendo tenido presente las memorias antiguas que la acompañaban y se devuelven por esta Contaduria, la firmamos en

Sevilla a 2 de Agosto de mil setecientos cincuenta y uno. — Don Nicolas Ortiz de Escovar — D. Antonio Ruiz de Rebolledo.

La original se remitió al Duque mi Señor con la propia fecha en el correo ó de 3 Agosto de 1751.

NICOLAS HORTIZ de Escovar.

ANTONIO RUIZ de Rebolledo,

Es copia.

Este inventario, cuya copia hemos podido obtener, merced á un permiso del Sr. D. José Gestoso, que nunca le agradeceremos bastante, es, como se ve, del mayor interés para los arqueólogos, puesto que menciona un sin número de estatuas, bustos, cabezas y otros objetos antiguos, conservados entonces en tan suntuosa morada, y hoy esparcidos, no se sabe donde, ó destruídos. Tiene el inventario el defecto de no indicar las procedencias, cosa tan capital en asuntos de arqueología ; pero acaso podría remediarse esta omisión con pesquisas que se hicieran en el archivo de la casa de Medinaceli que radica en Madrid. Muchas piezas proceden sin duda de Italia.

Nada mejor podemos hacer aquí que transcribir algunos de los párrafos que á esto dedica el sabio autor de la *Sevilla monumental y artística* en el tomo tercero de esa magnífica obra (1892, pp. 183-206); porque asi podrá el lector poner en parangón el estado antiguo de tan hermosa colección, con el lamentable estado actual.

El adelantado mayor de Andalucía, D. Pedro Enríquez, comenzó esta fábrica († 1492)... D. Fadrique, primer marqués de Tarifa, efectuó la decoración de sus patios y portada... Fué concluída en su parte principal en la segunda mitad del siglo XVI. El analista Zúñiga habla de sus bellísimas estatuas y del « tesoro de notables reliquias de la antigüedad romana, que el marqués de Tarifa, y después el duque D. Perafán, traxeron de Roma. Vense en el jardín, embutidas en sus paredes, muchas tablas de marmol, con historias de relieve, despojos de los arcos triunfales de la Cabeza del Mundo, y especialmente del célebre de Tito y Vespasiano ; vense en él varios simulacros, ya de sus deidades, ya de sus héroes, y en la librería está la urna que en la columna de Trajano contenía sus cenizas, que es fama haber venido en ella misma, y destapada de impertinente curiosidad, por

investigar lo que encerraba, fueron vertidas en el jardín ». — Es cierto que el marqués de Tarifa, y los duques de Alcalá sus sucesores, reunieron en su opulenta morada verdaderos tesoros artísticos, arqueólogicos y bibliográficos, de los cuales da también razon el docto Rodrigo Caro, pues hablando de la Casa, dice « que es insigne »... « porque, después de su raro edificio, en ella han juntado sus dueños muchas efigies de marmol de príncipes y varones insignes antiguos, y dos grandes colosos de la diosa Palas, y otra multitud de estatuas y despojos de la antigüedad : y el ex^mo duque de D. Fernando Enríquez Afán de Rivera, que hoy posee esta casa, ha juntado una gran librería, y en ello tantos volúmenes de todas ciencias y letras humanas, manuscritos y medallas antiguas, que compite con los mas insignes del mundo ».

Pues bien, de todo esto, quedan tan sólo las estatuas del patio principal, los bustos que adornan las galerías bajas del mismo, y una apreciable colección de restos epigráficos y arquitectónicos en el jardín. Que se hizo, pues, de la biblioteca, enriquecida con las de Ambrosio de Morales y del Dr Negrón, del gabinete numismático, y de tantas otras venerables antiguallas? De ellas resta tanto este recuerdo, y lo que es aun más extraño, no conocemos ningún papel en que se haga referencia al paradero de tanta riqueza. Que desapareció, es cierto; el cómo, se ignora al presente...

Patio : 21 bustos de emperadores romanos, y los de Carlos V y Cicero, todos de mármol blanco, algunos admirables, como los de Valerio, Tiberio, Vitelio y Cicerón... Las dos colosales estatuas romanas de marmol blanco, que representan á las Minervas guerrera y pacífica.

El casco y escudo de la primera son piezas notables, pero no corresponden con la estatua... magnífico monumento, digno de detenido estudio. Hay también una Ceres y una Musa... la primera muy apreciable. Debieron ser enviadas de Italia por el duque de Alcalá D. Perafán de Rivera, virey que fué de Nápoles, + 1571.

Jardín : Bustos de emperadores y emperatrices romanas, mascarones, cabezas y estatuitas de mármol blanco; entre los primeros hày algunos de relevante merito, procedentes sin duda de Italia. Entre estas notables reliquias, para cuyo estudio detenido necesitaríase un volumen, hay dos estatuas, una de Ceres *fructifera* y otra de emperador, bastante mutiladas : la segunda es muy digna de atención por el admirable dibujo de sus piernas y plegado de paños. Igualmente podemos decir de la colección de antigüedades que se conserva en la pieza llamada *El Estudio,* pues hay numerosos objetos, bustos, inscripciones y fragmentos arquitectónicos romanos en su mayor parte, y muy dignos por diferentes conceptos de fijar la atenciòn de los entendidos.

No fueron, sin duda, los de Rivera los solos magnates de aquella época que adornaban sus palacios con mármoles y estatuas procedentes de Italia, esta fuente inagotable de productos del arte antiguo; y por eso el arqueólogo debe reflexionar mucho antes de afirmar que son de España los mármoles antiguos existentes en las colecciones ó museos modernos, cuya procedencia sea dudosa. El que escribe estas líneas recuerda haber encontrado hace pocos años en un jardin de Bornos (Cádiz) dos estatuas de mujeres romanas acostadas que, segun le dijeron, procedían del despoblado inmediato de Carisa; pero despues, al leer en el manuscrito del P. Mariscal sobre Bornos [1] la descripción del palacio que en dicha villa tenian los de Rivera — entre los que figura cabalmente el Don Fadrique Enríquez, primer marqués de Tarifa (1539) que hemos visto más arriba y que adornó tambien su palacio de Bornos de la misma manera que el de Sevilla — tuvo por fuerza que suspender su dictamen, admitiendo como muy posible que las dos estatuas mujeriles procedían del estrangero y no del despoblado de Carisa.

A. E.

1. *Campos eliseos christianos. Historia y antiguedad de la villa de Bornos*, 1731.

BLASCO IBÁÑEZ
ET LE ROMAN DE MŒURS PROVINCIALES

Dans une de ses nouvelles, parue en 1891[1], J. M. de Pereda défend, avec sa verve habituelle, la cause du « roman provincial », et, d'une façon plus générale, la « *literatura provinciana* » elle-même. Il estimait alors, — et je sais qu'il n'a pas changé d'avis depuis, — que la critique madrilègne affectait un dédain injurieux à l'égard des auteurs de province, que les *chicos de la prensa* (ainsi qualifiait-il ces critiques) faisaient preuve d'une partialité qui n'avait d'égale que leur ignorance systématique. Assez haut placé dans l'opinion pour n'être point soupçonné de plaider seulement une cause personnelle, l'illustre auteur de *El Sabor de la tierruca* et de *Sotileza* mettait dans la bouche du *montañés* Juan Fernández l'une des protestations les plus virulentes qui aient été dirigées contre la centralisation. Pour nous en tenir au roman, Juan Fernández, ou, si l'on veut, Pereda, s'élevait contre le préjugé qui représente la capitale comme un champ d'observation infiniment plus intéressant que l'insignifiante province. « Est-ce donc, s'écriait-il, que l'art a une patrie et un théâtre déterminé? N'y a-t-il pas, en province, des hommes et des femmes comme à Madrid? Dès lors, qu'importe que le lieu de la scène, où se représente un fragment de la comédie ou du drame de la vie, ait pour toile de fond ces mers immenses et ces monts abrupts, ou bien les arbres et les files de voitures de la *Castellana?*.. Le grossier paysan de nos contrées, le modeste travailleur de nos ateliers, le pêcheur de ces mers grandioses, la simple paysanne de ces verdoyantes campagnes ne sont-ils pas faits d'une argile aussi digne d'être modelée par la main de l'artiste que votre canaille et vos *Ménégildes* de là-bas? » — Voilà pour le fond. Quant à la forme, « les provincialismes espagnols, qui sont le suc, la sève de la langue

1. *Nubes de Estío,* chap. XIII, *Palique,* p. 260-88.

maternelle, ne valent-ils pas autant pour le moins, au point de vue de l'expression artistique, que le jargon de mode parmi la foule madrilègne?.. » Tous les arguments en faveur du roman provincial, c'est-à-dire de celui qui a pour objet les êtres et les choses de la province, sont développés par Juan Fernández avec un accent qui surprendrait, si les polémiques du temps, oubliées aujourd'hui, n'en expliquaient la vivacité. A première vue, en effet, il ne semble pas que cette thèse : « *Si es novelable la provincia,* » puisse sérieusement soulever de discussion. En France, du moins, je ne vois pas que personne ait tenté de soutenir la négative. En Espagne, Mme Pardo Bazán elle-même, qui, se croyant personnellement visée, avait répondu à la fougueuse sortie de l'irascible Juan Fernández[1], trouvait cette allégation « si puérile, que ce serait perdre son temps que de la réfuter ». Cela reviendrait, ajoutait-elle avec raison, à nier l'évidence; car, en Espagne, à l'exception de Galdós, tous les romanciers de quelque talent ont gagné leurs éperons en décrivant à plusieurs reprises la région où ils sont nés. A quoi Pereda répliquait[2] que si personne, en effet, n'avait osé soutenir cette théorie ouvertement et en termes exprès, beaucoup refusaient en fait de reconnaître au roman à sujet provincial la même portée qu'à la *Novela* madrilègne. Mme Pardo elle-même, dans la *Question palpitante,* n'a-t-elle pas parlé de ce « jardin de Pereda, bien arrosé sans doute, bien cultivé, rafraîchi de brises champêtres et parfumées, mais au bout du compte simple jardin, et non plaine immense ou vaste parc? *(bien regado, bien cultivado, oreado por aromáticas y salubres auras campestres, pero huerto al fin, no extensa llanura ni dilatado parque)* ». Et c'en était assez pour exciter l'humeur *(splendida bilis)* du père de *Sotileza.* Lisez plutôt la préface de ce dernier roman, dédié exclusivement « *aux amis de Santander* ». — « Si c'est, comme il paraît, une chose décidée que le roman qui se pique d'être « sérieux », ne doit point présenter d'autres horizons que ceux auxquels est accoutumée la « bonne société », s'il n'y a point d'autres sujets « importants » que ceux qui se

1. *Los resquemores de Pereda, Imparcial,* Enero de 1891.
2. *Las comezones de la S^ra^ Pardo Bazán, Imparcial,* 21 de Febrero de 1891.

déroulent dans les grands centres organisés à la moderne, si la redingote et le boudoir, l'agioteur, le politique vénal, le jeune savant pauvre, l'élégant imbécile, et le « problème » de l'adultère, et le problème de la prostitution, et le problème de la vertu qui chancelle, et tant d'autres problèmes, jusqu'aux grossières galanteries du *chulo* du Café Impérial, doivent être les thèmes obligés du « bon » roman de mœurs, comment oserais-je aspirer aux applaudissements de tous, à l'approbation de la critique militante, avec ce tableau des misères et des vertus d'une poignée d'inconnus, avec des accessoires insignifiants, et, pour toile de fond, la nature dans sa grandiose tranquillité ou dans ses colères déchaînées? » Si j'exhume cette vive polémique, dont la pointe est bien émoussée aujourd'hui, ce n'est certes pas pour le malin plaisir d'opposer l'un à l'autre deux des plus grands romanciers contemporains, que j'aime et que j'admire, mais parce qu'en elle-même elle me paraît significative d'une double tendance des esprits en Espagne, et qu'elle nous conduit directement à notre sujet.

Au surplus, elle repose, en ce qui concerne du moins le roman, sur un simple malentendu. Ce n'est qu'au point de vue proprement mondain que l'horizon provincial pourrait être plus borné que celui de la capitale. L'humanité, comme dit Juan Fernández, y est au fond la même. Peut-être les types y sont-ils moins variés, moins souvent renouvelés; ils sont encore assez nombreux pour fournir amplement à la production du plus fécond des portraitistes, assez divers pour que l'on y retrouve toutes les nuances connues des passions, des vertus, des vices, toutes les misères et toutes les grandeurs de notre pauvre humanité. Nul ne l'a mieux prouvé que Pereda et M[me] Pardo Bazán eux-mêmes, puisqu'ils ont également tiré leurs meilleurs romans du *terruño* bien-aimé, de la *montaña* de Santander ou de la Galice. Au bout du compte, « *entre provincianos anda el juego* ».

Au cours de cette polémique, M[me] Pardo Bazán remarque qu'en France beaucoup de romans de Balzac, de Zola, de Daudet et le chef-d'œuvre de Flaubert, *M[me] Bovary,* ne sont guère que des descriptions de la vie de province. « Et cepen-

dant, ajoute-t-elle, la France n'a plus cette vivacité de coloris régional que l'Espagne a conservée. » Certes, les romans cités, auxquels on en pourrait joindre tant d'autres, de Cherbuliez, de Ferdinand Fabre, de Theuriet, de Bazin, etc., attestent à la fois et l'intérêt de ces études provinciales et aussi l'effacement, le pâlissement de cette couleur locale. Il en est de nos types provinciaux comme des provinces elles-mêmes : leur originalité se perd de plus en plus. On peut passer de l'une à l'autre sans s'en apercevoir. De même, il n'est pas facile de dire de prime abord en quoi le petit bourgeois tourangeau, dessiné par Balzac, se distingue du normand de Flaubert et de Maupassant, ou le paysan vendéen de Bazin du lorrain de Theuriet, voire, malgré l'exagération bruyante de sa personnalité, du provençal de Daudet. « Les paysans de Maupassant, écrivait M. Rod, à propos des *Nouvelles paysannes* de M. Luigi Capuana, sont des paysans qui, tout normands qu'ils sont, ressemblent aux paysans de tout pays. » Quelques rares détails de costume, quelques usages particuliers, quelques façons de dire spéciales, l'on effacerait aisément tout cela sans toucher au fond du tableau. La part d'humanité devient chez nous plus large, et moins perceptible la différence ethnique. Dans les frottements plus fréquents, les angles s'usent vite, comme s'arrondissent, en se heurtant dans le lit des torrents, les pierres arrachées aux flancs des montagnes. Les grandes passions demeurent, et les grands vices, mais s'ils restent toujours les mêmes en leur essence, ils perdent de plus en plus, dans nos sociétés uniformisées, ces manières d'être particulières dont l'artiste tirait parti. Les types individuels n'y sont peut-être pas plus rares, mais ils y sont moins remarqués. La province, au contraire, là où elle existe encore, les conserve plus fidèlement; elle les met mieux en valeur; elle donne aux caractères et aux individus une empreinte qui ne s'efface point si facilement; elle garde enfin plus obstinément le respect et le sens du pittoresque. Mais, chez nous, la province s'efface et disparaît rapidement. La centralisation, force fatale que n'arrêteront pas de timides protestations, fait son œuvre : elle passe sur tout et sur tous son rouleau égalitaire.

Il faut aller de jour en jour plus loin pour s'apercevoir que l'on a changé de place. « Si l'on a chance, dit encore M. Rod, de découvrir des êtres qui ne portent pas trop le masque du moule commun, qui aient encore quelque originalité d'âme et de manières, ce n'est que dans les pays qui résistent, comme ils peuvent, au niveau de notre culture. Même dans nos campagnes, de tels êtres ne se rencontrent plus tous les jours; la génération qui monte, façonnée par les mêmes entraînements, est déjà bien monotone. » N'est-ce pas cet ennui du *déjà vu,* le désir *d'autre chose* qui explique le goût du public pour les exotiques?

En Espagne, la *novela de costumbres provinciales* est restée l'une des formes les plus populaires du roman. Dès ses débuts, avec Fernán Caballero et Trueba, — pour ne point remonter aux *costumbristas* comme Estébanez Calderón, — le roman moderne s'attache de préférence à l'étude des mœurs locales. Il réserve une place importante à la peinture des diverses régions de la péninsule. Plus que tout autre, par exemple, Fernán Caballero contribua à mettre à la mode cette Andalousie un peu artificielle dont on devait, par la suite, tant abuser. Quant à l'œuvre du Bilbaïnien Trueba, si elle fut en majeure partie écrite à Madrid, elle n'est, d'un bout à l'autre, qu'un hymne enthousiaste en l'honneur des *Vascongades.* Est-il besoin de rappeler le rôle considérable que joue encore l'Andalousie dans l'œuvre de Pedro Antonio de Alarcón, l'auteur de l'incomparable *Sombrero de tres Picos,* ou dans celle de D. Juan Valera, dont la *Pepita Jiménez* a fait tourner, elle aussi, tant de têtes? Certes, ni l'un ni l'autre de ces excellents écrivains ne s'est cantonné dans le petit coin de terre natale. La vive intelligence du premier, la riche expérience personnelle du second leur ouvraient de larges horizons et des jours variés sur tout ce qui peut intéresser quiconque a vu, comme Ulysse, « les villes et les mœurs des hommes ». Il n'en est pas moins vrai que leurs chefs-d'œuvre les plus populaires se sont épanouis, comme fleurs du terroir, à Grenade ou dans sa Vega.

L'on en peut dire autant de l'œuvre considérable de Mme Pardo Bazán. Après tant de pointes capricieuses à travers le monde

des idées ou de l'art, elle en revient toujours (les dieux en soient loués!) à la *querencia* favorite, à sa chère Marineda, à ces côtes verdoyantes de Galice, si aimablement poétisées dans la *Madre naturaleza* ou dans les *Pazos de Ulloa*. Quant à Pereda, il est, selon l'expression de Menéndez Pelayo, la *montaña* faite homme; il en a écrit l'*Iliade* et l'*Odyssée* ; il l'a fait entrer, de haute lutte et pour jamais, dans la géographie littéraire et romanesque. S'il en est sorti, ce ne fut qu'à son corps défendant, et il n'eut qu'à se louer médiocrement de ses excursions hors du domaine qu'il a fait sien, lequel s'étend, on le sait, des côtes rocheuses de *Sotileza* et de *la Puchera* aux montagnes neigeuses de *Peñas arriba*. Par une fatalité dont il faut nous féliciter, il ne retrouvait toute sa force qu'en touchant de nouveau le sol de la *Tierruca*. Il serait trop facile, en poursuivant cette énumération, de montrer que le roman espagnol contemporain n'est, le plus souvent, que la peinture des mœurs locales. Toutes les provinces, ou peu s'en faut, ont leurs chroniqueurs attitrés; leurs œuvres réunies formeraient comme un curieux musée des mœurs, coutumes et usages, une sorte de panorama national. L'Andalousie des Alarcón, des Valera revit encore, avec ses vives couleurs, son ciel éclatant, sa physionomie orientale, dans les chatoyantes esquisses de Salvador Rueda ou d'Arturo Reyes. La Tierra de Campos, l'immense et monotone plaine de blé, a trouvé son peintre dans Picavea ; l'Aragon et la Sierra d'Albarracín ont les leurs, en tête desquels marche, — par rang d'antiquité, — D. Manuel Polo y Peirolón. Il n'y a guère, comme l'a remarqué Mme Pardo Bazán, qu'une exception, glorieuse il est vrai, parmi les maîtres de la littérature romanesque : c'est celle de Pérez Galdós. Quelques éclectiques passent volontiers d'une région à l'autre : l'Asturien Palacio Valdés, par exemple, décrit, avec la même conscience, les côtes des Asturies dans *José*, l'Andalousie dans *Los Majos de Cádiz* ou *La Hermana San Sulpicio*, Valence dans la *Alegría del capitán Ribot*. Ceux-mêmes qui semblent attacher une moindre importance au décor (Jacinto Picón, Leopoldo Alás, etc.), placent volontiers en province la scène de leurs intrigues.

Ce fait frappe bientôt celui qui étudie le roman espagnol. Il

s'explique aisément. L'originalité de la province s'est mieux conservée en Espagne que chez nous : l'action du pouvoir central, quelque menaçante et tracassière qu'elle soit, ne s'y est pas fait sentir avec la même intensité, ou elle y a rencontré plus de résistance. Les diverses parties du territoire, fort différentes par la nature du sol, par le climat, par l'origine ethnique, par les productions et les intérêts économiques, forment autant de groupes que leur histoire, leurs traditions, leurs coutumes différencient encore nettement. Elles sont unies par un sentiment patriotique ardent, mais qui revêt des formes très variées, et par le lien de la religion, dont la vieille force de résistance paraît sur certains points faiblir. Cette individualité persistante de la province peut devenir, — en Catalogne, par exemple, — un péril pour l'unité, car elle va jusqu'à l'opposition voulue. Elle s'accentue par la différence de la langue, grave préoccupation parfois pour les gouvernants, mais gain certain au point de vue littéraire. Grâce à elle, l'Espagne possède au moins deux littératures, la castillane et la catalane, et chacune d'elles, à son tour, a ses variétés plus ou moins fécondes : celle-là, la galicienne et l'asturienne ; celle-ci, la valencienne et la mallorquine. Les Catalans sont, à bon droit, fiers de leur littérature. « Elle compte, dit un bon juge[1], des romanciers qui valent les meilleurs d'Europe, des poètes lyriques et dramatiques admirables, des peintres de mœurs *(costumbristas)* et des critiques supérieurs ; elle possède l'unique poète épique qu'il y ait aujourd'hui en Espagne, l'unique dramaturge dans les tragédies duquel resplendit le génie souverain de Shakspeare. » Et ce n'est que justice de citer, à côté des Verdaguer et des Guimerá, Narciso Oller qui, avec plus de talent mais non avec plus d'amour pour la *patria chica* que les Vidal y Valenciano, les Pin y Soler, les Bosch de la Trinxeria et les Vilanova, a laissé des tableaux achevés du pays natal.

A ce point de vue donc, la capitale n'exerce sur le reste du pays qu'une action beaucoup moins tyrannique qu'en France, où elle menace, il est vrai, d'annihiler toute activité provin-

1. Pereda, *Nubes de estío*, p. 284.

ciale. Elle n'a point, comme Paris, le monopole à peu près exclusif des initiatives littéraires. De même, si l'Université centrale a étouffé, ou peu s'en faut, la vie scientifique des vieilles universités, mortes d'ailleurs depuis longtemps, c'est plutôt grâce à la tyrannie des règlements que par la fécondité de son enseignement. Pas plus dans le domaine de la pensée que dans celui de l'expression artistique, l'Espagne ne connaît ces directions souveraines qui assujettissent à une unité plus ou moins conventionnelle la diversité des esprits. Loin de là : c'est de la province que sont sorties, plus d'une fois, les tentatives heureuses ou les formes d'art originales. La centralisation intellectuelle et artistique. à peu près achevée chez nous, n'a pas encore produit tous ses effets chez nos voisins. Faut-il le regretter? Faut-il les en féliciter?

*
* *

Mais il est temps, après nous être quelque peu attardés en chemin, d'arriver à Valence, d'où nous ne sortirons plus, et à l'œuvre de D. Vicente Blasco Ibáñez, qui semble une confirmation de ce qui précède et une preuve de plus de la vitalité des littératures provinciales. Il y a peu de temps (une douzaine d'années environ) que M. Blasco Ibáñez a commencé à se faire un nom comme romancier. Depuis, il n'a point perdu son temps: point d'année sans œuvre nouvelle. Il a vite forcé l'attention publique; il est aujourd'hui populaire, sinon prophète, en son pays, et en passe de prendre l'une des premières places parmi les *novelistas*. Il a ses admirateurs enthousiastes, et, je crois bien aussi, ses ennemis cordiaux; sur les bords du Turia, comme sur ceux du Manzanares ou de la Seine, ceux-là ne vont guère sans ceux-ci, et ce n'est qu'à ce prix qu'on sort de la foule. Je n'ignore pas que cette notoriété, rapidement acquise, cette popularité, un peu plus bruyante parfois qu'il ne voudrait lui-même, ce n'est point exclusivement aux lettres qu'il la doit. Ni les *templa serena* de Lucrèce, ni la tour d'ivoire de Vigny ne lui suffisent. Le politique, le républicain, le libre

penseur a une clientèle pour laquelle les préoccupations d'ordre littéraire (si tant est qu'elle en ait) ne viennent qu'en seconde ligne. Mais on connaîtrait mal la personnalité si vivante de Blasco Ibáñez si l'on ignorait que l'écrivain est doublé d'un homme politique, passionnément engagé dans les luttes de parti et dans les querelles locales. C'est là, au contraire, un élément nécessaire à la juste appréciation de son œuvre, car cette dernière reçoit son orientation des idées politiques, religieuses ou sociales de l'auteur. Mais puisque, grâce à Dieu, le tumulte des batailles locales n'arrive point jusqu'à nous, il suffira de rappeler ici que le député de Valence s'est placé résolument à l'avant-garde du parti républicain, qu'il a contribué à fonder dans son pays une Université populaire (à l'instar des universitaires d'Oviédo, mais dans un esprit plus hardiment démocratique), enfin qu'il a répandu par des traductions à bon marché les œuvres de combat les plus célèbres, depuis celles des Kropotkine et des Sébastien Faure jusqu'à celles des Tolstoï, Jean Grave, Renan, Victor Hugo, Émile Zola, Anatole France, Gorki, d'Annunzio, etc. Cette bibliothèque, économique et populaire, dont le caractère est suffisamment défini par les noms qui précèdent, compte déjà plus de soixante-dix volumes; elle a son importance, je n'ose pas dire littéraire, mais, à coup sûr, sociale et politique. Et l'on a pu constater l'influence exercée par l'ardent directeur de *El Pueblo,* lorsqu'à son appel les colonnes de ce journal s'emplirent des signatures des admirateurs de Zola.

Cette constatation faite, — elle était nécessaire, — c'est le lettré seul, le romancier qui m'intéressera ici. Que si j'éprouvais quelque tentation de sortir de ces limites, il me suffirait de songer que la tâche est suffisante de se faire une idée réfléchie d'une œuvre écrite dans une langue, sortie d'un milieu dont forcément certaines nuances échappent à un étranger, sans qu'il se donne le ridicule de prendre parti dans des querelles qui, par bonheur, ne le regardent point. Les nôtres nous suffisent amplement. Ce n'est point toutefois être indiscret que d'ajouter, — puisque je parle de l'homme, — qu'il est très au courant de toutes les tentatives de nos écoles littéraires, très

informé du mouvement intellectuel contemporain, passionné pour les beaux-arts, fanatique de Wagner, dont il a traduit un ouvrage[1]. Au surplus, je ne trahis, ce faisant, aucune confidence : il suffit d'avoir lu ses récits de voyage[2], ou même ses romans[3], pour être fixé sur ses préférences de lettré, où sur ses goûts d'artiste. Et tout cela, si je ne m'abuse, donne déjà l'impression d'une nature très riche, très vibrante et très vivante, passant, avec une fougue impétueuse, de la méditation à l'action, du discours au livre ou à l'article du journal, de la rêverie à la propagande, des brutalités de la politique militante aux joies tranquilles de l'art, de l'atmosphère enfiévrée du *Congreso* à la douceur apaisante de la plage de Malvarrosa.

Malgré ce cosmopolitisme intellectuel, le romancier est resté jusqu'ici obstinément attaché au terroir, comme si sa retraite eût été soigneusement fermée aux bruits du dehors, comme s'il n'avait eu jamais d'autre horizon que celui qu'on embrasse de la plate-forme du *Miguelete* ou de l'Acropole de Sagonte. Toutes ses œuvres sans exception sont consacrées à l'histoire sociale, à la peinture des mœurs et du paysage valenciens. Sur ce point, il n'avait eu que peu de précurseurs et le sujet était à peu près intact, en ce qui concerne tout au moins le roman. Ce qu'il y a de plus caractéristique, en effet, dans la littérature valencienne du dernier siècle, ce qu'elle offre de plus véritablement populaire, original, c'est sans doute la poésie lyrique et, dans une faible mesure, le théâtre. Et, naturellement, pour peindre la paysage familier, pour traduire les sentiments locaux, pour animer les types habituels, c'est la langue maternelle, cette langue valencienne, d'une mollesse si gracieuse, *llengua mes dolsa que la mel,* qu'employèrent les poètes et les *saynetistas* du cru. Les vrais chantres de Valence avaient été des poètes, comme Tomás Villaroya, Querol, Teodoro Llorente, Victor Franzo y Simón. Le réveil littéraire régionaliste, écho de la *Renaixensa* catalane, avait surtout été favorisé par la restauration des Jeux floraux, en 1859, et puissamment secondé

1. *Novelas y pensamientos de Wagner, traducción y prólogo de V. Blasco Ibáñez.*
2. *París, impresiones de un emigrado; — En el país del arte,* etc.
3. Par exemple, *Entre naranjos.*

par la propagande de la Société littéraire du *Rat Penat*. A côté des lyriques, dont deux ou trois seulement ont étendu leur renommée au delà des limites de la province, il serait intéressant d'étudier le théâtre populaire, qui ne se hasarde pas à des compositions de longue haleine, mais qui se contente de fixer, avec une amusante franchise et un médiocre souci des règles classiques, les scènes de la rue ou des faubourgs, de la Huerta ou du Grao, et qui se plaît de préférence à la caricature des originaux connus. Autant que j'en puis juger (mais j'avoue que je suis mal documenté sur ce point), l'on trouverait déjà dans les *Saynetes* d'Escalante, descendant direct du madrilègne Ramón de la Cruz et frère d'armes du gaditain González del Castillo, bien des silhouettes que l'on verra passer dans les romans de Blasco Ibáñez. Mais ni poètes, ni dramaturges n'avaient épuisé la riche matière dont le roman devait s'emparer. Pour les premiers en effet, la description de la nature n'était qu'un ornement très accessoire, et les seconds ne visaient qu'à divertir un moment un public peu exigeant par des esquisses rapides, superficielles, d'un comique souvent trop appuyé. Il restait à faire pour cet admirable pays ce que Pereda a fait pour les côtes santandérines, une étude à la fois pittoresque et pénétrante des choses et des êtres, la psychologie du peuple et la description de ces rivages heureux.

La matière était de nature à tenter un peintre et un psychologue, celui-ci parce qu'il devait trouver dans le caractère valencien, très passionné sous des apparences de mollesse orientale, toute l'originalité désirable, celui-là parce qu'il n'est point de paysage plus tentant pour l'artiste que cette verdoyante Huerta, enchâssée comme une immense émeraude entre des flots éternellement bleus et les montagnes, dont la courbe harmonieuse s'étend du cap San Antonio au rocher de Sagonte. Le charme souriant de cette terre extraordinairement féconde, la pureté classique des lignes, la finesse d'une race naturellement élégante, les chantantes inflexions de la langue, tout y rappelle au voyageur la mollesse ionienne. Si les érudits ne nous avertissaient qu'elle ne repose que sur une simple homonymie (*Ζάκυνθος*, *Saguntum*), nous trouve-

rions vraisemblable la légende des origines grecques. Tous ces traits frappent bientôt le passant, pour peu qu'il soit attentif, mais celui-là seul qui a grandi dans le milieu, qui est initié aux mœurs, qui connaît les traditions, les préjugés, qui a vibré à toutes les passions locales, celui-là seul peut pénétrer jusqu'au cœur et aux entrailles, et essayer un portrait exact.

Ce portrait, Blasco Ibáñez l'a tenté à maintes reprises, et, pour le faire plus ressemblant, il a varié à l'infini les points de vue. Il s'y était préparé par des esquisses de détail, par des notes prises au hasard des rencontres, et réunies dans plusieurs volumes de contes *(Cuentos Valencianos, Cuentos grises)*. J'ignore la date exacte de chacun de ces croquis d'après nature, mais il est évident que plusieurs ont été utilisés par la suite pour des compositions plus importantes. On aimerait à y voir les premiers essais du romancier, quelque chose comme les *Bocetos al temple* ou les *Escenas montañesas* de Pereda. Le *dulzainero* Dimóni, qui promène infatigablement sa clarinette et son ivresse de Cullera à Murviedro, a fourni la matière de l'un des meilleurs contes : nous le retrouverons dans *Cañas y barro*, et peut-être encore a-t-il servi à poser la bizarre figure de l'ivrogne mystique *Sangonera* dans le même roman. Nous reverrons de même Nelet, le petit ramasseur de fumier, le *femateret,* dans *Arroz y tartana*. Il y a bien d'autres croquis de *payeses*, de *guapos*, de *churros*, ou de pêcheurs du Cabañal que l'auteur n'a eu qu'à sortir de ses cartons pour les mettre à la place qui les attendait. Comme il sied à un artiste conscient des tâches futures, il n'a rien dédaigné, il n'a rien laissé perdre; une légende, une tradition populaire, une farce de rapin, une plaisanterie de village, un conte de pêcheur traînant dans le sable de Nazaret, tout lui est bon, et il en tirera d'aimables petits tableaux de genre : *La apuesta del esparelló, En la puerta del cielo, El establo de Eva, La tomba de Alí Bellín, El dragón del Patriarca,* etc.

L'une des premières œuvres importantes de Blasco Ibáñez, c'est *Arroz y tartana (Riz et tartane)*. Le titre, éminemment valencien, est à peu près synonyme de notre « poudre aux

yeux », si, comme je le suppose, il est emprunté à la *copla* populaire :

> « *Arros y tartana,*
> *Casaca á la moda*
> *Y¡ rode la bola,*
> *A la Valensiana!*[1] »

C'est, à coup sûr, l'une des études, sinon les plus originales, du moins les plus solides et le plus consciencieusement travaillées de l'auteur. *Arroz y tartana*, c'est d'abord, symbolisée par les transformations de la boutique *Las tres rosas*, toute l'histoire du petit commerce valencien pendant le dernier siècle, et du changement de mœurs, conséquence de ces transformations; c'est ensuite l'histoire « naturelle et sociale » d'une famille bourgeoise, ou, plus exactement, d'un groupe se mouvant autour de cette famille. On y trouve toute la variété des types du monde commercial, depuis le *churro* descendu, sans un rouge liard, des montagnes de Teruel pour entrer, en qualité d'homme de peine, dans quelque obscure boutique à l'ancienne mode, jusqu'au commerçant « moderne style », mordu par le démon de la spéculation, affolé par la fièvre de l'or. C'est enfin, c'est surtout Valence, dont les différents aspects passent sous nos yeux, avec ses foules bruyantes et gaies, qui s'agitent comme en un cinématographe. Voici la Place du Marché ou *Plaza San Francisco,* « à la fois ventre et poumon de Valence ». Sa description n'occupe pas moins d'une trentaine de pages, mais rien n'y est oublié, ni l'église des *Santos Juanes,* décrite depuis les *covachas* où les bruyants ferblantiers mènent leur tapage, jusqu'à l'oiseau qui surmonte le campanile de l'horloge, le *Pardalot* populaire, avec sa queue en éventail; en face, l'admirable *Lonja de la seda*, la Bourse de la soie, joyau de l'architecture valencienne; puis, la foule des marchands, des boutiquiers et étalagistes, avec l'amoncellement bizarre des fruits, des victuailles, des fleurs, des produits de toute sorte, à travers lesquels se faufilent les bandes de *pilluetos* hâves et loqueteux, obstinément poursuivis par le maladroit alguacil. Ailleurs, nous assistons tout à notre

1. Riz et tartane, — Casaque à la mode — Et roule la boule — A la Valencienne !

aise — en gens qui ne sont pas pressés — à la grande fête religieuse du *Corpus,* avec sa cavalcade, sa procession solennelle et le défilé des chars ou *rocas* traditionnels, et cette description copieuse forme un tableau aussi coloré et éclatant qu'une toile de Fortuny ou de Rosales. Notre peintre prodigue, avec une facilité d'improvisateur, les aquarelles valenciennes. Ici, c'est la *falla,* le feu de joie de la saint Joseph, où la foule brûle avec délices les mannequins des hommes politiques *(Et nunc erudimini...);* plus loin, la foire de l'*Alameda,* rendez-vous de la société élégante et *cursi,* ou l'inévitable course de taureaux, enfin, toute une galerie de tableaux de genre, d'une forte saveur locale, au milieu desquels l'intrigue chemine, non sans quelque lenteur.

La description du milieu, de l'*escenario,* y occupe une place qu'un art plus classique trouverait disproportionnée. Évidemment, l'auteur a subi l'influence française, et particulièrement celle de Zola. La boutique symbolique des *Tres Rosas* est une succursale du *Bonheur des Dames,* de même que la symphonie gargantuesque du Marché rappelle certain chapitre du *Ventre de Paris.* Ces ressemblances ont été reprochées à l'auteur comme une trahison et un crime de lèse-patriotisme. Ce sont de bien gros mots. Peut-être Blasco Ibáñez s'est-il, au début, trop défié de lui-même, et a-t-il témoigné, avec un excessif esprit de suite, son admiration pour le Maître; peut être *Arroz y tartana* n'eût-il pas été absolument ce qu'il est, si l'auteur eût moins bien su le français. Je m'en console aisément pour ma part. Car, s'il en eût été autrement, nous y aurions perdu des pages curieuses et éclatantes, très habilement brodées, quoique sur un canevas peut-être étranger, et il n'est pas sûr que l'intrigue, allégée de ces apparents hors-d'œuvre, eût gagné en précision. Dans *Arroz y tartana* en particulier, l'exubérance descriptive me choque d'autant moins que ce n'est pas tant l'aventure des Peña, des Pajares ou des Cuadros qui m'intéresse (elle est d'ailleurs fort dramatique), que l'évolution économique et morale de la classe moyenne dans une ville de province. Tel est le vrai sujet. Si l'on veut bien voir les choses sous cet angle, on excusera la

profusion des épisodes: ils concourent à l'impression définitive. Lisez la scène dans laquelle l'ancien mercier D. Juan, parcourant l'immense grenier désert où bruissaient jadis les métiers des *vellulers,* champ de bataille que les rats disputent maintenant aux poules et aux pigeons, évoque, avec une verve épique, les beaux temps où florissait « l'art de la soie ». Croit-on que cette page — inutile à l'intrigue — puisse être supprimée sans dommage? Non, l'atmosphère ambiante est nécessaire à la perspective; sans elle le relief manque; c'est souvent par ce qui les entoure que les personnages valent et qu'ils se définissent. Aussi toutes ces pointes, en apparence capricieuses, nous mènent-elles au but plus sûrement que la ligne droite et plate. Il en est de même des menus détails sur la vie commerciale de Madrid dans *Fortunata y Jacinta,* de Pérez Galdós, ou des descriptions de Tolède dans la mystique histoire d'*Angel Guerra* et de Dulcenombre. Au fond, ces « hors-d'œuvre » sont taillés en plein dans le cœur du sujet.

Au surplus, ce goût pour la description, qui s'épanche si librement dans *Arroz y tartana,* devient plus sobre à mesure que l'auteur gagne en originalité. *Flor de Mayo (Fleur de Mai),* qui suivit à deux ans d'intervalle (1896), nous peint, dans un cadre plus réduit, la vie des pêcheurs du Cabañal et des marins du Grao. Elle nous intéresse à leur double lutte contre la misère et contre la mer, cette mer ensorceleuse, traîtresse, qui sourit si bien sur la côte levantine, mais dont la colère s'émeut si subitement. Et toute cette histoire, douloureusement banale, est résumée dans celle d'une famille dont les membres périssent victimes de la brutalité des tempêtes et de celle de leurs passions. Elle est symbolisée (car l'auteur aime décidément le symbole et le *leit motiv,* emprunté au drame lyrique), par deux barques, dont la première, rejetée à la côte avec le cadavre du *tío* Pascual, puis traînée sur le sable, retournée et rafistolée, sert d'abri à sa famille, tandis que la seconde, la pimpante *Flor de Mayo,* fruit du travail et de l'audace du *Retor,* l'un des orphelins, naufrage à son tour, ensevelissant avec elle les deux frères ennemis sous les yeux de celle pour qui et par qui ils meurent. *Flor de Mayo* est riche encore de

types et de scènes évidemment copiés d'après nature. Certaines « marines » sont la vérité même; la tempête finale, en particulier, avec la rentrée éperdue des barques, rappelle, par la précision des traits et la largeur de la manière, l'incomparable description de *la galerna* qui couronne *Sotileza*. Mais combien l'impression que nous laisse le dur labeur de ces pauvres gens est plus triste chez Blasco Ibáñez que chez Pereda! Celui-ci prête sa foi aux misérables; il fait toujours sourire quelque espérance, comme un arc-en-ciel, derrière le nuage. Celui-là regarde, non point sans sympathie, mais sans espérance et sans illusion, les passions faire leur œuvre, plus meurtrières que les éléments qu'aucune main pitoyable ne régit.

La *Barraca* date des derniers mois de 1898. Elle nous présente encore la vie du peuple sous un autre de ses aspects. C'est maintenant, avec *Entre naranjos* (qui est de 1900), le poème de la Huerta, non pas poétisée, comme dans ce dernier roman, pour abriter sous les orangers des amours romanesques, mais péniblement fertilisée par le labeur sans trêve et sans récompense. Les lecteurs français connaissent *la Barraca* par la traduction de M. Hérelle[1], qui a fait en faveur de Blasco Ibáñez une heureuse infidélité à M. d'Annunzio : espérons que ce ne sera point la dernière. La renommée de l'auteur, affermie, non sans lutte, en son pays, franchissait la frontière. Les étrangers, lors même qu'ils ne pouvaient apprécier l'exactitude de la peinture, étaient séduits par l'énergie passionnée de ce drame rustique et par le charme du paysage. La chaumière valencienne, *la barraca*, avec son mur triangulaire d'une blancheur sans cesse ravivée, son toit aigu de chaume brun surmonté d'une croix, sa treille ombrageant le devant de la porte, les roseaux prochains qui frémissent, avec un bruit d'étoffe froissée, le long de l'*acequia* ou naville, et, plus loin, à perte de vue, les jardins d'orangers aux feuilles vernies, constellés d'étoiles blanches et de fruits d'or, la *barraca valensiana*, avec tout ce qu'elle représente de labeur, de misère et d'originalité, méritait l'étude d'un observateur autorisé. Déjà

1. *Revue de Paris*, *Terres maudites*, 1er et 15 octobre, 1er et 15 novembre 1901 ; puis en volume chez Calmann Lévy.

l'excellent et délicat Teodoro Llorente lui avait consacré quelques-uns de ses plus jolis vers :

Baix la figuera, hon los aussells del horta
Canten festius l'aubada matinal,
Al primer raig del sol obri la porta
Y als ayres purs del cel lo finestral;
Y com la mare cova á la nihuada,
Les amoroses ales estenent,
Pobre trespol de palla ben lligada
La guarda de un mal vent.

Quatre pilars, més blanchs que la azucena,
Formen devant un pórtich de verdor;
Corre sobre ells la parra, tota plena
De pámpols d'esmeralda y rahims d'or;
A son ombra lo pa de cada día
Repartix á sos fills lo Trevall sant,
Y en la taula la Pau y l'Alegría
Les flors van desfullant... etc.[1].

Llorente chantait en poète; Blasco Ibáñez étudie, attentif, les passions et les misères humaines. Les unes et les autres paraissent plus émouvantes encore au milieu des splendeurs de la nature; la laideur des âmes contraste douloureusement avec la beauté des choses. Le drame, dont la chronique locale a sans doute fourni les traits principaux, jette un jour désolant (que l'on voudrait croire assombri à l'excès) sur ces natures avides, dures, superstitieuses, si difficilement accessibles à la pitié. Cette fois encore c'est avec une sorte d'irritation et de tristesse que l'on ferme le livre, mais aussi avec un sentiment d'admiration pour l'éclat du coloris, la sobriété du trait, l'habileté dramatique de la composition, la solidité des portraits. Batiste, l'acharné travailleur, victime, avec tous les siens, de stupides préjugés, Pimentó, le *guapo* fainéant, terreur de la *Huerta*, Tonet et Roseta, dont les amours fleurissent sur ces « terres maudites », le vieux pâtre Tomba, philosophe sans le savoir,

1. « Sous le figuier où les oiseaux du jardin chantent joyeux l'aubade matinale, au premier rayon du soleil elle ouvre sa porte et sa fenêtre aux airs purs du ciel, et comme la mère couve la nichée en étendant ses ailes amoureuses, un pauvre toit de paille bien tressée la défend du mauvais vent. — Quatre piliers plus blancs que le lys, forment, par devant, un portique de verdure; sur eux court la treille, toute pleine de pampres d'émeraudes et de grappes d'or, et à son ombre le Travail sacré partage à ses fils le pain de chaque jour, et sur la table la Paix et la Joie effeuillent des fleurs... »

Don Joaquín, le ridicule et touchant maître d'école, et jusqu'au pauvre *Morrut*, obscur descendant de l'illustre Rocinante, tout ce monde s'anime parfois d'une vie intense. On n'oubliera pas non plus les croquis et les scènes proprement valenciennes, qui complètent si bien celles de *Arroz y tartana;* par exemple, la séance du fameux Tribunal des Eaux, si caractéristique de « la tierra », ni la foire aux chevaux dans le lit desséché du Júcar, ni surtout l'enterrement de Pascualet, le pauvre petit *albat,* étendu au milieu de l'*estudi*, sur la table de famille, avec sa couronne et ses bouquets de fleurs blanches, son fard sur ses pommettes livides et son accoutrement naïvement ridicule.

Le succès éclatant de ce roman mettait l'auteur hors de pair. Deux ans plus tard il donnait au public *Entre naranjos (Au milieu des orangers).* Et, certes, la partie pittoresque de ce nouveau récit dénotait le même talent, le même bonheur d'invention dans le détail. L'auteur a tracé peu de pages plus agréables que le panorama de la plaine où s'éparpillent, à travers les bois d'orangers, Alcira, Carcagente et les riches villas des deux *riberas;* ou que l'inondation d'Alcira et la procession qui promène solennellement le saint patron de la ville, « *el pare san Bernat* » le long du Júcar débordé, qu'il doit faire rentrer dans son lit. A travers les files de dévots qui, sous les averses, entraînent le curé maugréant contre de pareilles corvées, on sent courir une satire assez irrespectueuse. Le glorieux triomphe du printemps dans la Huerta pleine d'effluves troublants, l'ivresse de la nature qui verse sa volupté dans les cœurs, l'hymne païen qu'entonnent à l'Amour tous ces êtres inquiets qui soupirent et se cherchent sous les orangers épanouis, tout cela forme autour de l'intrigue une parure aussi touffue que le lacis de jasmins et de roses qui cache la « Maison Bleue ». Et cependant, cette éternelle odeur de fleur d'orangers qui embaume toutes ces pages, de même qu'elle poursuit partout le promeneur, menace bientôt de devenir affadissante et, comme l'on dit là-bas, *empalagosa.* Si l'auteur ne nous arrachait à temps à ces langueurs, elles nous énerveraient vite.

D'autant plus que, malgré ma bonne volonté, je ne réussis qu'à moitié à m'intéresser aux amours de la chanteuse Léonora

et du jeune *cacique* Rafael. C'est ma faute assurément, et cela prouve que je n'ai plus la simplicité de cœur et la sainte naïveté nécessaires pour goûter les péripéties (et elles sont nombreuses, et aussi romanesques que romantiques) de la vie de ladite Léonora. L'auteur a beau lui délivrer très galamment des lettres de grande naturalisation, et en faire une fille de la Huerta, on sent trop qu'elle n'est qu'une abstraction, une création du rêve et non de la réalité, un être impalpable, comme la Walkyrie dont elle était, paraît-il, l'incarnation. Que nous sommes loin de ces hommes et de ces femmes, en chair et en os, que l'on nous montrait tout à l'heure! Nous voilà ramenés aux boulevards, aux coulisses parisiennes et aux cabinets de lecture. Que j'aime bien mieux, pour ma part, les amusantes silhouettes de cette nichée de *caciques* ou *quefes*, les D. Jaime, le vieux Brull et Ramón! Ceux-là, oui, sont fils du terroir, croisés de vieux chrétiens, d'almogavares et de Maures. Ils ne font que traverser l'intrigue, et ils en pourraient disparaître même, sans qu'elle en souffrît, mais ils paraissent plus réels que l'héroïne elle-même. Il n'est pas jusqu'au barbier *Cupido,* frondeur et impie, à M. le Recteur, qui trouve ses ouailles trop superstitieuses, ou à la pauvre *hortelana,* qui, ses souliers à la main, grimpe en gémissant à l'ermitage pour demander sa guérison à la Vierge del Lluch, qui ne nous intéressent davantage. Faut-il croire que l'auteur a trop compté, cette fois, sur sa dangereuse faculté d'improvisation? Comment, quand on la sent si prête à toutes les tâches, se défier de son imagination?

Il en fallait certes, de l'imagination, et beaucoup, pour essayer de ressusciter, comme il l'entreprit dans *Sónnica la cortesana* (1901), le passé fabuleux de l'antique Sagonte. J'imagine qu'il fut doublement sollicité à ce tour de force, d'abord par l'exemple de Gustave Flaubert, qui en a réalisé un semblable dans *Salammbô;* puis par l'obsession de ce nom toujours présent et de ce rocher illustre, aperçu de tous les coins de la Huerta. Comment résister à la tentation de demander son secret à ce Sphinx accroupi au bout de la plaine? A la vue des ruines, théâtre d'une telle tragédie, l'imagination s'éveille aussitôt.

comme à Numance. Nous-même, en gravissant naguère la voie qui contourne les restes de l'amphithéâtre, en parcourant l'étroit plateau entouré de précipices où s'accrochent les cactus, en admirant du haut du *castillo* le panorama encadré par les flots bleus et les montagnes violettes, en suivant l'isthme qui rattache l'acropole à la sierra voisine, sorte de pont par où entrèrent tous les assaillants, depuis Hannibal jusqu'à Suchet, nous nous laissions aller à faire revivre par la pensée le drame raconté par Tite-Live. Sur cette crête rougeâtre, aujourd'hui hérissée de créneaux, trois peuples se rencontrèrent en une lutte suprême. Qu'était-ce donc que cette opulente Sagonte, convoitée par Rome et par Carthage, et qui rattachait son origine à la Grèce? D'où lui venaient ses trésors? quels soldats garnissaient ses remparts? quels dieux habitaient ses temples? Ces questions que le voyageur se pose en escaladant l'antique Murviédro, Blasco Ibáñez a tenté d'y répondre. Non en savant, quoiqu'il se soit sérieusement documenté et qu'il ait étudié en conscience les anciens et les modernes, de Tite-Live et Strabon jusqu'à Hübner et Chabret, mais en artiste, en poète qui, sur des fondements parfois ruineux, bâtit le palais enchanté de son rêve et le peuple de fantômes. N'allons pas demander à ces derniers si leur état civil est bien en règle; ne les chicanons point sur quelques anachronismes ou quelques inexactitudes. L'auteur ne se pique point sans doute d'avoir débrouillé l'obscure question des origines, ni même d'avoir dépeint avec une précision d'antiquaire le mélange des civilisations grecque, ibérienne, punique qui se heurtaient dans les *emporia* levantins, rendez-vous de toutes les marines méditerranéennes. Il suffit qu'autour des trop rares personnages fournis par les historiens, tels qu'Hannibal ou Alorcus, il ait fait surgir des ruines tragiques certaines figures représentatives des peuples disparus, Sónnica, la courtisane athénienne, le grec Actéon, par la grâce desquels l'élégance ionienne s'opposera, selon la formule, à la rudesse ibérienne et à la férocité punique; Théron, le gigantesque prêtre d'Hercule; Euphobias le parasite; les charmantes figures d'Erocion, le petit *alfarero*, et de Ranto la chevrière, en qui revit la grâce sicilienne des bergers de Théocrite; puis, autour

d'eux, une foule cosmopolite apportant de tous les points de la Méditerranée, de Rome, des Iles grecques, des colonnes d'Hercule, de Carthage, de Massilia, des Gaules, leurs marchandises, leurs coutumes, leurs langues et leurs vices. Tout ce monde s'agite dans un pêle-mêle papillotant et nous emporte à travers les scènes d'un archaïsme féroce, les tableaux audacieusement voluptueux, les fêtes de Vénus, d'Hercule ou de Minerve; puis, quand l'orage menaçant éclate enfin, quand les hordes numides enserrent la ville, les horreurs du siège, le sang qui découle des rochers pélasgiques, l'horrible faim et l'incendie final qui éclaire d'une lueur d'apothéose la fatale figure d'Hannibal; en somme, une page de Tite-Live curieusement enluminée par un disciple de Flaubert, qui s'applique à l'imiter de son mieux. Et toujours, au-dessus de ces scènes contrastées à dessein, s'enlevant avec vigueur sur ses bases cyclopéennes, dont l'énormité nous remplit encore d'étonnement, l'aérienne perspective de l'Acropole, avec ses temples d'Aphrodite et d'Héraklès, ses tours et ses bastions et, au pied du *clivus,* la fatidique image du Serpent divin qui tua le héros éponyme, Zacinthos, compagnon d'Hercule. Car, si cette féerie et ce mélodrame, avec leur magnificence orientale et leurs bibelots curieux, relèvent trop souvent de l'unique fantaisie du metteur en scène, si l'intrigue n'y paraît trop manifestement que l'accessoire, le paysage, du moins, n'a pas changé : ses lignes harmonieuses prêtent toujours leur réalité aux fictions de l'artiste. Ce dernier a versé en prodigue sur ses tableaux laborieux « toute la boîte aux parfums », empruntés aux bons fournisseurs; il a versé aussi, dans un mélange que M. Maurice Barrès estimerait très espagnol, « du sang, de la volupté et de la mort ». De telle sorte que les nerfs habitués aux courses de taureaux y sont suffisamment secoués. Faut-il expliquer ainsi le succès auprès du public d'outre-monts d'une œuvre qui semblerait, par son inspiration semi-érudite, s'adresser de préférence aux lettrés?

En racontant la catastrophe de Sagonte, M. Blasco Ibáñez n'était point sorti en somme du domaine qu'il avait fait sien : il avait voulu seulement, par un effort d'imagination très méritoire, en faire revivre, ne fût-ce que d'une vie artificielle, le

coin le plus illustre. Il avait appliqué à cette entreprise toute la patience compatible avec une fougue qui s'accommode bien de l'improvisation. Très différente est l'œuvre qui suivit, à un an d'intervalle : *Cañas y barro (Roseaux et fange)*. Elle marque, après *Flor de Mayo* et *la Barraca*, une nouvelle, une définitive étape dans la carrière du romancier, en achevant de le placer au premier rang. L'intrigue, au fond, ressemble à l'un de ces drames vulgaires qu'enregistrent les journaux, à la rubrique des faits-divers. — Nous sommes au Palmar, misérable petit village, bâti de boue et de roseaux, sur les bords du lac de l'Albuféra, fief du maréchal Suchet, au temps de Napoléon. Les amours naissants de Tonet, le fils de pêcheurs, et de Neleta, sont brusquement interrompus par le départ du premier pour la guerre de Cuba. Lorsqu'il en revient, quelques années plus tard, tout a changé au Palmar. Neleta est devenue la femme d'un ancien *carabinero*, Cañamel, qui s'enrichit par toutes sortes de trafics louches. Tonet, désœuvré, paresseux, vivant sur son prestige de héros et sur sa réputation de joli garçon, sent renaître son caprice d'autrefois, d'autant plus impérieux que sa cupidité et sa paresse trouveraient également leur compte à ces amours adultères. Bientôt meurt le vieux et dolent Cañamel, laissant sa fortune à Neleta, à condition qu'elle ne se remarie point. La jolie veuve, partagée entre le besoin du luxe et son amour persistant pour Tonet, ne tarde pas à succomber à ce dernier. Au terme d'une grossesse héroïquement dissimulée aux regards soupçonneux des intéressés, un enfant naît, que le père emporte et va noyer dans le lac. Puis, quand le double crime est découvert, Tonet se tue dans ces mêmes roseaux où des chasseurs ont découvert le petit corps de l'enfant rongé par les sangsues. Adultère, infanticide, suicide, rien ne manque à cette lugubre histoire. Mais c'est moins par la brutalité de l'action que par l'étude pénétrante des caractères, par l'habileté dans le développement logique des passions, par la netteté des tableaux que l'auteur réussit à nous émouvoir. Il est possible, comme on l'a dit, qu'il ait voulu transporter dans un milieu qu'il connaissait à merveille les sujets et les procédés habituels de l'école naturaliste. Il est certain que le réalisme de l'idée ou

du mot a dû choquer un public habitué aux nuances moins crues du roman espagnol. Il ne nous paraît point cependant avoir dépassé la mesure fixée par le goût et par le respect dû au lecteur. Tout en s'interdisant les répugnantes précisions de la littérature physiologiste, il arrive à une intensité d'émotion rarement atteinte dans ses œuvres antérieures. Malgré une partie descriptive encore abondante, l'action marche rapidement, l'intérêt croît de scène en scène. L'auteur laisse parler ou agir ses personnages; il est sobre de réflexions philosophiques, exquises quand elles sortent de la plume d'un Valera, mais qui risquent le plus souvent de faire dévier ou languir l'action. Dès les premières lignes nous faisons connaissance avec les acteurs du drame, placés dans le paysage où il va se dérouler. Cette scène d'exposition, — le voyage de la *barca-correo* du Palmar[1] au Saler, — si colorée, si rapide, est aussi des plus habiles. Tous les personnages, saisis au vol, surpris en pleine action, achèvent la collection curieuse commencée dans les œuvres précédentes. A côté de Tonet, *el Cubano*, mélange de vanité, de paresse et de faiblesse, et de Neleta, à la fois voluptueuse, entêtée et avide, voici le *tío* Paloma, le vieux pêcheur, débris des âges disparus, l'homme lacustre, en qui s'incarne l'Albuféra et revivent les générations préhistoriques des palafittes. Il prend, à certains moments, une grandeur épique qui rappelle, avec quelque chose de plus primitif, l'inoubliable *tío* Tremontorio des *Escenas Montañesas*. Son fils, Tono, silencieux, tenace, infatigable, représente, lui, une autre génération. Il s'obstine, sa vie durant, à combler un petit coin de la lagune, et il finit par lui arracher un arpent, où il aura, lui aussi, son champ de riz. En vain l'aïeul s'étonne et s'indigne du labeur de ce « terrien », de ce « laboureur » (et quel mépris dans cette épithète!): Tono poursuit son œuvre avec l'instinct puissant et obscur de la fourmi. Et la Borda, petite bête timide, farouche et laide *(bestiezuela tímida, arisca y fea)* que Tono, un beau jour, a ramenée des Enfants trouvés, et qui s'épuise à la même tâche, avec la même ardeur, sans intérêt personnel, mais avec une arrière-pensée qu'elle n'ose s'avouer! Ni l'un ni l'autre ne se doutent que lorsque cette terre, versée dans le lac depuis tant et tant de

mois, affleurera enfin, prête à recevoir la semence, les premiers coups de pioche qu'ils y donneront ouvriront la fosse de celui qu'ils aiment d'un amour également silencieux. La scène, qui termine le roman, est d'une simplicité émouvante. On nous pardonnera — pour montrer, en finissant, la manière de l'auteur — d'en traduire un court passage.

... « La nuit fut lugubre dans la *barraca* des Paloma. Le *tío* Paloma ne chercha point de détours pour annoncer la nouvelle. (Il s'agit du suicide de Tonet.) Il avait vu le petit mort, la poitrine trouée par une double charge de gros plombs, enfoncé dans la fange du fourré, les pieds hors de l'eau, près de la barque abandonnée. Le *tío* Tono remua à peine les paupières. Seulement ses lèvres se serrèrent convulsivement et de ses mains crispées il se déchirait les genoux... Un gémissement prolongé, strident, sortit de l'angle obscur de la *barraca*, où était la cuisine, comme si, dans ces ténèbres, on égorgeait quelqu'un. C'était la Borda qui gémissait, atterrée par la nouvelle. — « Silence, petiote ! » cria impérieusement le vieux. — « Tais-toi, tais-toi !... » dit le père. — Et la nuit lugubre continua, interrompue seulement par les sanglots étouffés de la Borda et par la question répétée du père qui voulait à tout prix revoir une dernière fois son fils unique : « *Pare, pare, ahón está?* Père, père, où est-il? » Enfin l'aïeul, qui eût voulu que le secret fût enseveli à jamais dans la boue de l'Albuféra, laisse échapper les mots : au fourré du Bolodró !

» Le *tío* Toni fit un geste à la Borda. Ils prirent leurs pioches de fossoyeurs, leurs perches de bateliers, les tridents aigus qui servent pour la pêche des grosses pièces. Ils allumèrent une lanterne à la flamme de la lampe et, dans le silence de la nuit, ils traversèrent le village pour s'embarquer sur le canal. La barque noire, fanal en proue, passa toute la nuit à errer dans l'intérieur des roselaies. On la voyait, comme une étoile rouge, passer au milieu des roseaux. A la pointe du jour, la lumière s'éteignit. Ils avaient trouvé le cadavre après deux heures de recherches anxieuses. Il était bien tel que l'avait vu l'aïeul, la tête enfoncée dans la fange, les pieds hors de l'eau, la poitrine changée en une masse sanguinolente, défoncée par la mitraille

des cartouches de chasse tirées à brule-pourpoint. Avec leurs tridents, ils le retirèrent du fond de l'eau. Le père, en piquant le harpon dans cette masse molle, pour la hisser à bord d'un effort surhumain, croyait l'enfoncer dans sa propre poitrine. Puis, ce fut la marche lente, anxieuse, avec des regards de tous côtés, comme des criminels qui craignent d'être surpris. La Borda, toujours sanglotante, maniait la perche à la proue; le père l'aidait à l'autre extrémité de la barque, et entre ces deux figures rigides, dont la silhouette se découpait dans la clarté diffuse de la nuit étoilée, gisait, étendu de son long, le cadavre du suicidé. Ils abordèrent au champ du *tío* Toni, à ce sol artificiel, amoncelé panier par panier, à force de bras, avec un entêtement fou. Le père et la Borda prirent le cadavre, le descendirent avec précaution à terre, comme si c'était un malade qui pouvait se réveiller. Puis, avec leurs pioches d'infatigables terrassiers, ils commencèrent à ouvrir une fosse. Une semaine avant, ils apportaient encore de la terre de toutes les extrémités du lac. Maintenant ils l'ôtaient, pour y enfouir le déshonneur de la famille.

» Il commençait à faire jour quand ils descendirent le cadavre au fond de la fosse, où l'eau suintait de toutes parts. Une lumière froide et bleuâtre s'étendait sur l'Albuféra, et donnait à sa surface l'éclat dur de l'acier. Dans le ciel gris passaient en triangle les premières bandes d'oiseaux... Le *tío* Toni regarda pour la dernière fois son fils; puis il se détourna, comme s'il avait honte des larmes qui lui montaient aux yeux et triomphaient de sa dureté... Et tandis que la lamentation du *tío* Toni déchirait, comme un cri de désespoir, le silence matinal de l'aube, la Borda, en voyant le père tourné, s'inclina au bord de la fosse et baisa la tête livide, d'un baiser ardent d'une passion immense et d'un amour sans espérance : elle osait, devant le mystère de la mort, révéler pour la première fois le secret de sa vie... »

L'une des figures du roman le plus réussies, quoique purement épisodique, est celle de *Sangonera*, le mendiant qui, dans une demi-ivresse perpétuelle, erre le long des berges fleuries de l'Albuféra, où il réussit à ne jamais glisser, prome-

nant comme un philosophe cynique sa glorieuse paresse et ses haillons. D'un court passage au presbytère et à la sacristie sa cervelle fumeuse a retenu des bribes d'Évangile, qu'il entremêle bizarrement à ses rêves d'ivrogne, et il s'en va sur les bords du lac, couronné de fleurs et de plantes aquatiques, célébrant la bonté de Dieu qui n'abandonne jamais ses créatures, plein de mépris pour les malheureux, dont le travail lui semble une insulte à la providence. Il annonce, entre les frissons de la fièvre et les hoquets de l'alcool, les temps prochains où Jésus reviendra pour remettre les hommes dans le bon chemin. Poète à sa manière, « il n'avait point de plus grand plaisir que de contempler la beauté de l'Albuféra, et quand il la pouvait admirer à travers quelques verres de vin, il soupirait de tendresse comme un enfant ». Il s'élève même jusqu'à je ne sais quel mysticisme d'un Verlaine de bas étage, lorsque dans les fumées de l'ivresse et les reflets roses du couchant sur les rizières, il croit voir Jésus marcher sur les eaux de la lagune, comme il marchait jadis sur celles du lac de Tibériade. « Il l'avait rêvé souvent, et même en certaines occasions où, malade et grelottant la fièvre, il était allongé sur la rive ou pelotonné dans un coin de sa misérable chaumière, il avait vu sa tunique violette, étroite, raide, et le chemineau, avec une exaltation où entraient à doses égales son ivresse et sa foi étrange, se dressait en regardant l'horizon. Et sur le bord du canal où se brisaient les derniers rayons, il croyait voir la svelte silhouette de Désiré, comme une ligne de sombre pourpre, qui s'avançait sans remuer les pieds ni froisser les herbes, avec un nimbe lumineux qui faisait briller la chevelure dorée aux suaves ondulations. » Pauvre Sangonera, qui meurt d'indigestion le premier jour de sa vie où, grâce à un chasseur trop confiant qui lui a abandonné ses vivres, il peut manger à sa faim et boire à sa soif!

A côte de cette picaresque figure, combien d'autres, curieusement observées, comme celle du *Pare Miquel,* « *cura de escopeta* » plus encore que de « *misa y olla* », toujours prêt à casser sa redoutable houlette sur le dos de son troupeau! Mais le principal personnage, qui ne parle jamais quoique toujours présent,

celui qui est peint avec le plus de soin, dans ses aspects changeant selon l'heure et le jour, avec sa flore et sa faune spéciales, c'est l'Albuféra, la grande lagune nourricière et meurtrière, dont les eaux sans cesse drainées par les filets et les *mornells* font vivre cette race amphibie, mais aussi dont les boues pestilentielles dégagent les miasmes qui la minent et qui la tuent. L'obsession de la Fièvre, embusquée dans les roseaux frémissants, nous poursuit de la première à la dernière page; elle finit par prendre une figure à nos yeux, comme la Divinité dont parle Lucrèce,

Horribili super adspectu mortalibus instans.

« C'est un livre qui donne la fièvre, écrivait Mariano de Cavia[1], un livre qui nous pénètre d'une impression physique d'angoisse. La vapeur perfide et énervante de la grande lagune nous trouble et nous abat. Nous serions atteints par les cas de paludisme moral et social que nous présente le romancier, si les fleurs maladives qu'il fait surgir du grand marais des volontés mortes et des appétits malsains ne disparaissaient dans un dénouement horrible et effrayant. » Le critique a raison, l'épuisant frisson de la fièvre qui use les nerfs, la soif de l'or qui torture les âmes cupides, n'est-ce pas ce que l'auteur a voulu personnifier dans la légende de la couleuvre Sancha, primitive hôtesse de ces marécages, et l'unique amie d'un petit pâtre, avec lequel elle grandit? L'enfant part. Quand il revient, dix ans plus tard, Sancha accourt à son appel, mais, inconsciente de sa force, elle l'étouffe en ses anneaux caressants. Dans presque toutes les scènes, l'Albuféra joue un rôle: dans l'idylle de Neleta et de Tonet, perdus toute une nuit dans la *Dehesa*, entre le lac et la mer; dans le tirage au sort des postes de pêche, ou « redolins »; dans les aubades et fêtes du Palmar; dans la grande chasse annuelle de la Saint-Martin, etc., autant de peintures savoureuses de ce paysage, si varié en sa monotonie. La toile de fond s'harmonise si bien avec les personnages qui se meuvent au-devant d'elle, que nous ne saurions plus les en séparer.

1. *Imparcial*, 18 déc. 1902.

Car c'est surtout de *Cañas y barro* que nous pouvons le dire : Blasco Ibáñez a d'abord le don de voir le trait caractéristique d'un paysage ou d'un caractère, et celui de traduire nettement son impression. Il approprie, avec un instinct délicat, le paysage à l'étude psychologique, qui se font mutuellement valoir et qui se complètent, en quelque sorte, l'un l'autre. *Flor de Mayo, La Barraca* et *Cañas y barro* suffiraient à montrer la valeur de la partie pittoresque; dans une littérature qui compte d'admirables pages descriptives, de telles œuvres tiennent honorablement leur rang. D'ailleurs, le manque de proportion entre la description et la narration préoccupe médiocrement l'auteur : l'accumulation de détails minutieux, qui agissent par leur multiplicité même, est un procédé voulu. Nous l'avons déjà noté, les hors-d'œuvre qui fleurissent et enguirlandent le récit principal, au risque de l'étouffer, s'ils trahissent une composition un peu flottante, ajoutent le plus souvent bien de l'attrait à la narration. Nous saurions mauvais gré, je crois, à qui voudrait, par amour d'un art plus sobre, couper d'un ciseau brutal ces ornements parasites.

On en peut dire à peu près autant des caractères. Blasco Ibáñez excelle en l'art du portrait : les détails qui précèdent nous dispensent d'insister sur ce point. La netteté du trait fondamental, la vérité du costume, la propriété du langage, volontiers émaillé de locutions populaires, voire d'expressions valenciennes pleines de saveur, le retour intentionnel de tel ou tel détail typique, par dessus tout la connaissance directe et familière des mœurs, des habitudes, de la coloration spéciale que prend la pensée en traversant les cerveaux de là-bas, tout cela explique que quelques-uns de ses types, d'ailleurs sortis du peuple, soient déjà devenus populaires.

Il est toujours dangereux de juger la langue d'un auteur étranger. Nous attendrons, par un sentiment de défiance trop naturel, que les compatriotes de l'auteur nous aient dit, — *sine ira et studio,* — leur sentiment motivé sur ce point. Dès à présent, il est aisé de deviner leur principal grief contre l'écrivain. Si son admiration pour les naturalistes français a paru compromettre son originalité, si les procédés chers à l'école se

font parfois trop sentir, si même l'on peut citer tels chapitres qui paraissent une simple transposition de pages célèbres, de même le style se teint parfois, aux yeux des puristes, de nuances suspectes et de couleurs exotiques. Les académistes se font fort de relever chez lui force gallicismes et de non moins nombreux valencianismes. Peut-être ont-ils raison, et il m'a paru, en effet, au cours de ma lecture, me retrouver parfois en pays de connaissance. Je ne m'en plains pas au demeurant, et même ma vanité patriotique en est secrètement flattée. Mais c'est là une querelle de famille, je le répète, dont nous sommes mauvais juges. En attendant qu'elle soit vidée, il nous sera permis, j'espère, d'admirer, en toute tranquillité de conscience, l'abondance facile du style et le riche coloris de la langue, très imagée et très sonore. Ces qualités sont si naturelles chez l'auteur que, s'il ne se surveillait point, elles dégénéreraient vite, celle-là en une improvisation sans substance, celle-ci en une profusion indiscrète de touches discordantes. Mais lorsqu'il se tient en garde contre une trop manifeste facilité, lorsqu'il modère sa muse trop fougueuse, qui a plus besoin du frein que de l'éperon, il est peu d'écrivain plus habile à satisfaire à la fois le grand public, pour lequel, en somme, le roman est fait, et les délicats, qui prétendent raisonner leur plaisir.

L'auteur de tant de romans que nous avons — trop longuement sans doute — passés en revue, est actuellement dans toute la force de l'âge et dans la maturité de son talent. Les lettres espagnoles sont en droit d'attendre beaucoup de lui. Je sais que la politique le leur dispute, et je n'oublie pas que dans un temps où l'action civique est un devoir, nul n'a le droit de préférer un repos, même glorieux, à la lutte, trop souvent cruelle. Nous nous abstiendrons donc de tout conseil déplacé. Que si cependant, la juste tâche accomplie, l'artiste retrouve les loisirs féconds, qu'il n'oublie pas que ce n'est pas la plus mauvaise manière de servir une patrie passionnément aimée que de la rendre, par des œuvres qui, elles, ont chance de durer, plus digne de l'attention de l'Europe lettrée.

E. MÉRIMÉE.

VARIÉTÉS

Dª María Pacheco.

Il est assez singulier qu'aucun des biographes de Diego de Mendoza, l'auteur de la *Guerra de Granada,* n'ait insisté sur son véritable lien de parenté avec María Pacheco, femme du *comunero* Juan de Padilla, celle que Sandoval a appelée « un tizon del Reyno »[1]. Le biographe de D. Diego, dans l'édition de la *Guerra de Granada* publiée à Valence en 1776, après avoir énuméré les frères de l'historien, mentionne deux sœurs : « Doña *Isabel,* que casò con Don Juan Padilla, y Doña María, muger de Don Antonio Hurtado, Conde de Monteagudo »[2]. D'où vient ce nom d'Isabelle, qui est ici par erreur pour Marie? Je me l'explique d'autant moins que le biographe renvoie à l'article de la *Bibliotheca nova* d'Antonio, où le lapsus ne se trouve pas. Antonio rappelle un passage d'une dédicace de Paul Manuce à Diego de Mendoza où il est question d'une sœur de ce dernier, et il nous fait savoir que cette personne accomplie, si prônée par l'humaniste italien, n'est pas Dª Mencia de Mendoza, marquise del Zenete, qu'ont portée aux nues Vives et Matamoros, mais, ou bien la Dª María qui fut mariée au comte de Monteagudo, ou bien l'autre Dª María, femme de Juan de Padilla : « Hæc non est Menzia illa Zenetensis marchionissa, principisque Calabriæ uxor, cujus doctrinam Vives et Matamorus mire extollunt... sed vel María, quam Antonius Hurtadus Mendozius, comes Montisacuti, alterave, quam Joannes Padilla Toletanus, uxores habuerunt ». Si N. Antonio avait réfléchi un peu sur le passage de Manuce où il est parlé des prouesses guerrières *(militaria facinora)* de la dame, il n'aurait pas hésité entre les deux sœurs de D. Diego; il se serait aussi abstenu de citer le nom de Dª Mencia, qui n'a rien à faire ici, puisqu'elle appartenait à une tout autre branche des Mendoza.

Les historiens des *Comunidades* se montrent un peu mieux renseignés. D. José Quevedo notamment sait que María Pacheco était « fille du grand comte de Tendilla, marquis de Mondéjar, et de la sœur du marquis de Villena[3]. » D. Antonio Martín Gamero, l'éditeur de Pedro

1. *Historia de la vida y hechos del emperador Carlos V,* livre V, § 16.
2. *Guerra de Granada,* Valencia, 1776, p. VI.
3. *El movimiento de España ó sea Historia de la revolucion conocida con el nombre de las Comunidades de Castilla, escrita en latin por el presbítero D. Juan Maldonado y traducida por el presbítero D. José Quevedo,* Madrid, 1840, p. 336.

de Alcócer, dit la même chose et se réfère de plus à l'épitaphe que composa pour Dª María son parent Diego de Mendoza : « que le compuso su *deudo* el famoso D. Diego Hurtado de Mendoza[1]. » Mais cette épithète assez vague de *deudo* prouve que Gamero ne se rendait pas compte que Diego et María Pacheco étaient frère et sœur.

Évidemment le nom de famille de Dª María, ce nom de Pacheco, a d'assez bonne heure fait perdre de vue le vrai degré de parenté qui unissait l'auteur de la *Guerra de Granada* à la plus célèbre des viragos espagnoles du XVIᵉ siècle : Diego et ses autres frères et sœur — cette sœur aussi nommée María, comtesse de Monteagudo, dont parle N. Antonio — portaient tous le nom de leur père, tandis que la seule Dª María qui épousa Padilla portait le nom maternel de Pacheco, cela en vertu de quelque contrat de mariage, ou arrangement de famille, entre D. Iñigo López de Mendoza, deuxième comte de Tendilla, et sa femme Dª Francisca Pacheco, fille de D. Juan duc d'Escalona, père et mère de Diego et de María Pacheco.

Or, l'étroite parenté de ces deux derniers personnages fait tout l'intérêt de l'épitaphe reproduite d'abord par Gamero, plus tard aussi par Knapp dans les *Obras poéticas de D. Diego Hurtado de Mendoza*, Madrid, 1877, p. 231, et que je demande la permission de replacer sous les yeux du lecteur. Je la transcris sur l'exemplaire des Poésies de Mendoza conservé à la Bibliothèque nationale de Paris (fonds Espagnol 311) et qui a été corrigé par l'auteur lui-même.

Epitaphio de doña Maria Pacheco.

Si preguntas mi nombre, fue Maria;
Si mi tierra, Granada; mi apellido,
De Pacheco y Mendoza, conocido
El vno y otro mas que el claro dia;
Si mi vida, seguir a mi marido;
Mi muerte, en la opinion quel sostenia.
España te dira mi qualidad,
Que nunca niega España la verdad.

Sous le laconisme de cette octave, on sent tout l'orgueil de la race ; on y sent aussi comme une certaine bravade à l'adresse du souverain qui ne voulut jamaïs pardonner à cette femme indomptable et qui la laissa mourir en exil. D. Diego montre dans ces vers que la mémoire de l'héroïque obstination de sa sœur lui était restée chère ; il ne dit rien pour excuser la conduite de Dª María, il proclame même avec une évidente satisfaction qu'elle est morte convaincue de la justice de

1. Pedro de Alcocer, *Relacion de algunas cosas que pasaron en estos reinos desde que murió la Reina Católica, hasta que se acabaron las Comunidades en la ciudad de Toledo*, Sevilla, 1872, p. 118.

sa cause et fidèle à son mari. Si ces sentiments-là ont été connus de Charles-Quint et plus tard de Philippe II, on ne s'étonnera pas de la sévérité que ce dernier surtout manifesta en plus d'une circonstance à l'égard des Mendoza de la branche de Tendilla : le souvenir irritant d'une femme de la plus haute noblesse castillane qui tint un moment en échec le pouvoir royal et la façon dont certain membre de la maison des Mendoza parlait de sa parente, envisageant sa rébellion non comme une tache, mais presque comme un titre d'honneur, voilà qui pouvait amplement justifier la rancune d'un Philippe II[1].

L'admiration et l'affection que D. Diego avait vouées à cette sœur s'étendaient aussi aux rares qualités intellectuelles dont elle fit preuve. Il est probable qu'étant à Venise il en parla souvent à Manuce, et c'est ce qui explique le passage si intéressant cité par N. Antonio, mais auquel on n'a pas assez pris garde. Manuce dédiant à Mendoza le petit volume qu'il édita à Venise en 1541 et qui porte le titre de *M. Tullii Ciceronis De Philosophia prima pars,* après avoir loué D. Diego d'ajouter à la gloire militaire déjà gagnée à la famille par son père, la haute culture littéraire qu'il s'est lui-même acquise, mentionne ensuite sa sœur qui elle aussi a su unir les vertus belliqueuses au talent littéraire : « quo in numero » — de ceux qui « et res præclaras manu gerere, et quæ gesserunt, literis custodire ipsi possunt » — fuit soror illa tua præstantissima fœmina : cuius militaria facinora cum audimus, cuius eam nostræ ætatis viro animi magnitudine comparamus : *cum autem ea, quæ scripsit legimus, vel antiquis scriptoribus ingenii præstantia simillimam iudicamus.* » Nous savions déjà par la relation d'un secrétaire de Dª María[2], qui nous a conservé le détail de sa fuite de Tolède et de son séjour en Portugal, que la veuve de Padilla était une femme des plus instruites :

Fue mi señora Doña Maria Pacheco muy docta en latin y en griego y mathemática, e muy leida en la Santa Escritura y en todo género de historia, en extremo en la poesia. Supo las genealogias de todos los reyes de España y de Africa por espanto, y despues de venida á Portugal por ocasion de su dolencia, pasó los más principales autores de la medicina, de manera que cualquiera letrado en todas estas facultades, que venia á platicar con ella, habia menester venir bien apercebido, porque en todo platicaba muy sotil y ingeniosamente.

Peut-être avait-elle profité des leçons que Pierre Martyr avait données à son frère le troisième comte de Tendilla, D. Luís Hurtado

1. Voir, à ce sujet, un passage de Cabrera, *Historia de Felipe II,* t. III, p. 351.
2. Cette relation, analysée par Quevedo (*El movimiento*, p. 332) et à laquelle Ferrer del Rio a fait quelques emprunts (*Decadencia de España*, Madrid, 1850, *passim*), a été publiée *in extenso* par D. Antonio Rodríguez Villa dans la *Revista Europea* de 1879.

de Mendoza[1]; mais c'est grâce à Manuce seulement que nous apprenons qu'elle avait écrit. Quoi? Des mémoires? En ce cas, que sont-ils devenus? S'ils existent encore, on souhaiterait que le savant biographe des femmes espagnoles auteurs, D. Manuel Serrano y Sanz, les retrouvât et nous les fît connaître.

A. M.-F.

Relation de la bataille de Fuentes de Oñoro (5 mai 1811)[2].

Jean-Rodolphe Fromentin, lieutenant au 2e bataillon de l'Yonne, puis au 25e dragons, était adjoint à l'état-major du général Montbrun lorsqu'il assista à la bataille de Fuentes de Oñoro. Il écrivit en 1818 une relation de cette bataille et l'envoya au maréchal Gouvion Saint-Cyr, ministre de la guerre. S'il s'attache surtout à retracer les mouvements de la cavalerie, son récit est clair, instructif, et les historiens de la guerre d'Espagne le consulteront avec profit[3].

J.-B. MORLEIX.

Monseigneur, vous êtes trop partisan de la gloire française, à laquelle le nom de votre Excellence appartient tout entier, pour ne pas lire avec quelque intérêt le rapport d'un des beaux faits d'armes de la cavalerie de l'armée de Portugal, sous les ordres de M. le lieutenant-général comte de Montbrun, qui la commandait en chef.

J'avais l'honneur d'être officier de l'état-major de la cavalerie et de me trouver à cette affaire, dont le souvenir m'est encore assez présent pour en soumettre quelques détails à votre Excellence.

Nous étions à peine assis dans les cantonnements qui nous avaient été donnés après notre retraite du Portugal, que cette armée reçut l'ordre du Prince d'Essling, qui en avait le commandement, de se mettre en marche sur Almeida pour débloquer cette place et l'approvisionner en vivres qui suivirent l'expédition.

Je n'entrerai point dans tous les détails qui nous amenèrent à la position anglaise près Fuentes de Oñoro, quelques circonstances ne m'étant pas parfaitement connues, et ne devant d'ailleurs parler que des faits que j'ai pu apprécier et retenir et de ce qui est particulier à la cavalerie de cette armée.

1. Voyez J. Bernays, *Petrus Martyr Anglerius und sein Opus epistolarum*, Strasbourg, 1891, p. 12. Il est plusieurs fois question de Maria Pacheco dans les lettres de Martyr; dans l'une d'elles, adressée à son élève D. Luís, Martyr dit avec à propos: « De sorore tua Donna Maria Pachieca hujus tumultuarii Padillæ uxore nescio quid fertur, *quod mariti sit ipsa maritus* » (*Opus epistolarum*, Amsterdam, 1670, n° 711).

2. Archives de la Guerre.

3. Fromentin était né à Neuilly le 7 janvier 1778; il fut mis, comme capitaine, au traitement de réforme le 26 septembre 1828.

La cavalerie était arrivée et bivouaquée dans les environs de Fuentes de Oñoro et de Nave de Avel; elle avait poussé des reconnaissances sur différents points, reconnu San Pedro et la route de Rodrigo à Almeida, que l'ennemi occupait en force, lorsque, le 4 mai, M. le comte de Montbrun reçut du Prince l'ordre de disposer sa cavalerie pour soutenir le lendemain matin un mouvement général qu'il projetait à l'effet de débusquer le général Wellington de la belle position qu'il tenait entre La Coa Marialva, Elbodom et Fuentes de Oñoro, dont il était maître, et s'ouvrir le passage sur Almeida.

M. le comte de Montbrun, avant d'arrêter ses dispositions, se rendit de suite près la position ennemie dont il devait s'emparer. Il n'avait avec lui que quelques officiers et je me trouvais du nombre. Nous tournâmes Nave de Avel et nous approchâmes le plus près possible des points qu'il avait ordre d'attaquer et d'enlever, et nous reconnûmes que la cavalerie anglaise, protégée par des plis de terrain, une artillerie bien placée, et sans doute plus d'infanterie que nous n'en pouvions découvrir, se trouvait dans une assez belle position : l'ennemi ayant sa gauche à San Pedro et couvrant la grande route d'Almeida, et sa droite appuyée à La Coa, occupant Fuentes de Oñoro; l'artillerie était sur un plateau dominant la position et près Atalaya. Enfin, nous poussâmes notre découverte jusqu'au ruisseau nommé Elbodom, mais l'ennemi envoya sur nous quelques cavaliers qui ne purent nous rejoindre, M. le comte de Montbrun ayant terminé ses observations et repris le chemin de son quartier général, où nous rentrâmes sans accident.

Les ordres furent expédiés à la cavalerie, qui, dans la nuit du 4 au 5, se mit en marche pour le rendez-vous indiqué, et le 5, au point du jour, environ 2,600 chevaux étaient reposés et en présence de 5,000 à 6,000 chevaux anglais soutenus de fortes masses d'infanterie et d'une artillerie aussi bien servie que placée; nous n'avions avec nous que quelques pièces de petit calibre.

De part et d'autre, les surprises étaient difficiles puisque les troupes étaient sous les armes et se battaient depuis quelques jours; aussi trouvâmes-nous l'ennemi sur une défensive qui nous fit croire qu'il connaissait notre mouvement de nuit.

Nous étions arrivés sur le ruisseau d'Elbodom, débordé par le village de Fuentes Oñoro que notre infanterie attaquait vigoureusement sous les ordres et en présence du Prince. Nos tirailleurs se portèrent en avant, bien appuyés; les escadrons anglais firent un mouvement sur nous, soutenus de leur artillerie qui nous faisait beaucoup de mal. M. le comte de Montbrun les attendit de pied ferme; les charges s'engagèrent et furent heureuses pour les nôtres; nous poussâmes même la cavalerie ennemie assez brusquement. Mais nous arrivâmes sur des masses d'infanterie masquées par le terrain et qui étaient échelonnées en plusieurs carrés; les escadrons anglais occupèrent les intervalles, et nous nous trouvâmes sous le feu de l'infanterie et de l'artillerie. M. le comte de Montbrun, quoique sans infanterie, n'hésita point à faire enfoncer les carrés; il marcha en tête de sa cavalerie et ces carrés furent pris; la cavalerie anglaise, poussée et culbutée, et nos escadrons en possession de presque tout le terrain qui sépare le Tourrenis du ruisseau d'Elbodom. Ce mouvement hardi avait secondé les efforts de notre infanterie et Fuentes de Oñoro était au pouvoir du Prince, l'ennemi se retirant sur les hauteurs de Castellobom.

L'infanterie française fut de suite occuper un bois en avant de Fuentes de

Oñoro, et à notre droite, où le Prince fit établir son quartier général.

M. le comte de Montbrun, seul avec ses chevaux, n'avait pu conserver ses nombreux prisonniers dont la majeure partie avait fui; il reçut de nouveau l'ordre de pousser l'armée anglaise et d'achever une opération si bien commencée.

Notre cavalerie s'ébranla pour la seconde fois; nous eûmes des succès, fîmes encore des prisonniers; on s'empara de quelques bagages, et quoique l'infanterie ne prît qu'une faible part à nos manœuvres, nous n'en poussâmes pas moins vivement l'armée anglaise; nous dépassâmes le Tourrenis[1], et mîmes la confusion dans les rangs ennemis dont les équipages se portaient vers La Coa avec un encombrement précurseur de sa défaite. Mais il fallait de l'infanterie, qui, sans doute disposée ailleurs utilement, ne vint point appuyer M. le comte de Montbrun, qui fut forcé de laisser ses prisonniers, de repasser le Tourrenis et de se remettre en position sur le premier terrain enlevé de vive force à l'ennemi, entre le Tourrenis et le ruisseau d'Elbodom.

C'est ici où s'arrêtèrent les charges hardies et les savantes dispositions de M. le comte de Montbrun. Le Prince d'Essling, convaincu sans doute de l'impossibilité de s'ouvrir la route d'Almeida, décida l'envoi d'émissaires dans cette place, avec ordre de la faire sauter et à la garnison de nous rejoindre. Mais, après avoir attendu en position le temps nécessaire pour l'arrivée de ces émissaires et l'exécution de ses projets, n'apprenant et n'apercevant aucun résultat, et les vivres apportés pour l'approvisionnement d'Almeida étant consommés, le Prince fit faire le mouvement rétrograde, repassa l'Agueda, appuyant sa gauche à Ciudad-Rodrigo et sa droite à San Felices El Grande, occupant le pont de Barbas de Puerco.

Mais, au moment où la droite commençait son mouvement de retraite, on entendit dans la plaine quelques coups de fusil au-delà de Barbas de Puerco et bientôt on s'aperçut que c'était la garnison d'Almeida qui, ayant fait sauter la place, faisait une trouée pour nous rejoindre. Alors M. le général Reynier reprit le pont sur l'Agueda et protégea l'arrivée de cette garnison que ramenait M. le général Brenier.

Quelques jours après, l'armée dite de Portugal reçut l'ordre d'aller occuper ses cantonnements dans les provinces de Salamanque, Zamora, etc., où elle se rendit.

Je désire, Monseigneur, par ce court aperçu, avoir réussi à offrir à votre Excellence quelques détails nouveaux sur une affaire qui s'est passée loin d'Elle.

1. Le Turones.

BIBLIOGRAPHIE

El Diablo cojuelo por **Luis Vélez de Guevara**. Reproducción de la edición príncipe de Madrid, 1641, por **Adolfo Bonilla y San Martín**. Vigo, librería de Eugenio Krapf, 1902; XXXVIII-273 p., in-8°.

Cette édition très méritoire répond à un besoin depuis longtemps ressenti. Il est évident que les œuvres difficiles de la littérature classique espagnole, telles que les *Sueños* et autres fantaisies de Quevedo, ou plusieurs picaresques, comme la *Pícara Justina,* ou encore le petit roman de Guevara, restent lettre morte pour les neuf dixièmes des Espagnols; on y happe bien de-ci, de-là, quelques passages, toujours les mêmes, qu'on aime à citer et à admirer, mais le reste n'existe que pour un petit nombre d'érudits, amateurs de vieilleries démodées. Pourquoi? Parce que ces livres, d'une *écriture* volontairement obscure, pleins d'allusions à des usages disparus, n'ont été jusqu'ici réimprimés que par des éditeurs négligents et ignorants qui n'ont rien fait pour en faciliter l'intelligence à leurs lecteurs. Les textes d'abord, fautifs déjà à l'origine dans les éditions publiées du vivant et sous les yeux des auteurs, sont devenus, à force d'être mécaniquement reproduits, de plus en plus incorrects et inintelligibles : d'où première difficulté, les lecteurs même lettrés de nos jours n'étant pas en état de retrouver la pensée d'un écrivain du XVIIe siècle à travers les coq-à-l'âne et les fautes d'impression des éditions modernes seules accessibles. Et si les textes sont mauvais, les commentaires les plus indispensables font naturellement défaut : comment, en effet, un éditeur qui imprime sans sourciller des bévues et des non-sens pourrait-il expliquer ce que lui-même ne saurait réussir à comprendre? Le premier devoir donc qui s'impose à quiconque s'efforce de remettre en honneur et à la portée du public cette littérature oubliée et incomprise consiste à rétablir dans leur état primitif les textes altérés, à signaler dans ces textes ainsi restitués tout ce qui paraît fautif et à essayer de réparer ces fautes, qu'elles soient le résultat de simples coquilles d'imprimerie ou bien d'un manque de correction de la part de l'auteur ou du reviseur de l'édition princeps. Le second devoir est d'expliquer de son mieux les difficultés verbales, historiques et de pensée de l'œuvre reproduite.

Nos voisins ont, en général, peu de goût pour ce genre de travaux;

la plupart jugent qu'ils comprennent assez leurs classiques, et j'en sais qui n'admettraient pas qu'on leur dît qu'ils ne les entendent qu'à demi et très superficiellement. Il est cependant vrai, tout à fait vrai, qu'ils ne les entendent guère, et pourquoi en serait-il autrement? Un Anglais comprend-il Shakespeare, et un Français Rabelais et Montaigne, ou même bien des passages de La Fontaine et de Molière, au pied levé et sans préparation? Les Espagnols jouiraient-ils donc de grâces spéciales refusées aux autres humains? *Non possunt studiosi homines divinare,* disait cependant l'Espagnol Vives, qui n'était point le premier venu, et s'il est des choses que les *studiosi* ne devinent pas, que dirons-nous des autres? M. Bonilla partage les idées de Vives, en ce sens qu'il croit nécessaire de constituer des textes sûrs des anciens auteurs et de les commenter. Sa conviction est d'ailleurs assez récente, car l'édition qu'il nous a donnée il y a deux ans du *Viage entretenido* de Rojas, dans la *Colección de libros picarescos,* se conforme encore à l'ancien système; le texte en est un peu plus mauvais que celui de la dernière réimpression de 1793 : je puis le dire, m'étant imposé la peine de le collationner sur l'édition princeps de 1604. Mais aujourd'hui M. Bonilla professe les bons principes, et il faut l'en féliciter cordialement. Ayant affaire cette fois à un ouvrage particulièrement difficile, il s'est mis en devoir d'abord de nous en restituer la leçon primitive et non encore altérée par les remaniements ou les négligences des éditions subséquentes. Ce premier travail ne demande que de l'attention et du soin; mais il ne s'en est pas tenu là, il a estimé très justement qu'il convenait d'élucider les passages difficiles et obscurs de son auteur : de là un commentaire nourri et précis qui rendra de très bons services à la plupart des lecteurs. Il a été aidé dans ce second travail, beaucoup plus ardu que le premier, par des notes de D. Agustín Durán, que cet excellent érudit avait rédigées pour un amateur étranger à la demande de l'Académie espagnole; néanmoins, la part personnelle de M. Bonilla reste considérable dans ce commentaire et fait honneur à son intelligence et à son savoir. On peut regretter, toutefois, qu'il ait renoncé aux « notes historiques » [1], car en dehors de beaucoup de gens de qualité complaisamment mentionnés par Guevara dans son *Cojuelo* et qui n'offrent pas grand intérêt, l'auteur parle çà et là de contemporains sur lesquels il ne serait pas inutile d'avoir des renseignements puisés à bonne source.

1. M. Bonilla a toutefois rédigé quelques notes historiques sur Andrés de Claramonte, le comte de Cantillana, Dª Ana Caro, le marquis del Carpio, D. Juan de Espina. Pourquoi alors ne pas continuer? A propos de Luís Pacheco de Narvaez, dont il parle à la page 214, il aurait fallu rappeler une information très curieuse sur la querelle de ce maître de l'escrime mathématique avec Quevedo, qui figure dans certaine gazette publiée par D. Antonio Rodríguez Villa (*La Corte y monarquía de Espana en los años de 1636 y 37,* Madrid, 1886, p. 57). On n'en a pas tenu compte dans la biographie de Quevedo de la nouvelle édition de Séville.

Dans l'introduction, M. Bonilla, après avoir tracé le plan de son édition et indiqué les principes qui l'ont guidé dans la reproduction de l'œuvre de Guevara, essaye de déterminer la date de la composition du *Cojuelo,* qu'il pense avoir été écrit entre 1630 et 1637. Il signale ensuite l'analogie qui existe entre l'idée essentielle du *Cojuelo* — la visite de la société espagnole sous la conduite du démon — et celle d'un *vejamen* de D. Francisco de Rojas, dont je reparlerai tout à l'heure. Je ne crois pas qu'il faille ajouter grande importance à cette coïncidence; le *Cojuelo* est essentiellement une satire *lucianesque* et Guevara à la fin du chapitre Ier n'omet pas de signaler son modèle: « don Cleofas, » dit le diable à son compagnon, « desde esta picota de las nubes, que es el lugar mas eminente de Madrid, *(¡ mal año para Menipo en los dialogos de Luciano !),* te he de enseñar todo lo mas notable que a estas horas passa en esta Babilonia Española. » Le Ménippe de Lucien hantait d'autres écrivains satiriques de l'époque: ainsi Bartolomé de Argensola l'invoque dans son épître à Nuño de Mendoza :

Si tu pudiesses ver, como el Menipo
De Luciano, en los ayres sustenido,
Cuando (cuanto?) hierve esta Corte de Filipo,
De su desorden, trafago i ruido,
Sin otros argumentos importantes,
Quedarïas asàz persüadido.

Et après Lucien, Quevedo est le grand inspirateur de Guevara comme de tous les écrivains du XVIIe siècle qui ont cultivé la satire sociale. Quevedo fournit, non seulement des idées, mais beaucoup d'expressions, et, bien entendu, les imitateurs exagèrent les procédés du maître: Guevara, entre autres, abuse souvent du mot à double entente, du calembour, et certains passages de son *Cojuelo* font penser à ce tour de force assez puéril qu'on a appelé le *Monstruo satírico*[1]. Guevara, toutefois, ne tombe pas aussi bas que ces tristes acrobates; il sacrifie trop au *stylisme,* mais il a des idées, de la fantaisie, quelque chose de ce *fuego andaluz* qu'il attribue à Álvaro de Cubillo. A tout prendre, le livre, qui a des passages fort réussis, — telle la scène de l'hôtellerie avec les extravagances du poète dramatique, — n'a pas trop vieilli; nous comprenons le succès qu'il a obtenu auprès des contemporains, et nous estimons que Lesage a eu la main heureuse le jour où il s'en est emparé pour le faire sien[2].

1. Un spécimen du genre, publié par M. Mussafia d'après un manuscrit de Vienne, a été reproduit dans le tome Ier des *Sales españolas* de D. Antonio Paz y Melia. Il y en a d'autres dans les *Dialogos de apacible entretenimiento* de Gaspar Lucas Hidalgo, et dans *El Entretenido* d'Antonio Sánchez Tórtoles.

2. Sur le nom même du démon, *diablo cojuelo,* il y aurait encore des recherches à entreprendre. Je noterai, en passant, une allusion qui se trouve dans *La Estrella de Sevilla,* acte III, sc. 7 : « En sus hombros Al punto el *Diablo cojuelo* Allá le ponga de un salto. »

Le texte de l'édition princeps de 1641 semble avoir été reproduit très fidèlement, mais cette édition n'existant pas, que je sache, dans nos bibliothèques, je n'ai pas pu confronter l'original avec la copie. Au surplus, le texte de 1641 contient déjà des fautes évidentes que M. Bonilla a indiquées et corrigées. Parfois même l'éditeur propose des corrections inutiles. Ainsi, il se demande si dans la phrase : « los ginetes a gatas que corrian las *costas* de aquellos tejados, » il ne conviendrait pas de lire *postas* au lieu de *costas*. Certainement non : Guevara a pensé à cette cavalerie légère qui surveillait les côtes d'Espagne et à laquelle Cervantes fait allusion dans le *Coloquio de los perros* : « el señor del ganado sobre una yegua ruzia a la gineta...mas parecia *atajador de la costa* que señor de ganado. » — P. 30 et 53. La graphie *tambien* en un mot avec le sens de *tan bien* est très fréquente aux XVIe et XVIIe siècles ; il était inutile de corriger. — En revanche, on peut se demander si la leçon *oyones* à la fin du chapitre IV (p. 45) n'est pas une faute pour *oyentes* comme lisent les éditeurs modernes et entre autres celui de la Bibliothèque Rivadeneyra. Peut-être, toutefois, Guevara a-t-il fabriqué cet *oyones* d'après *mirones*. — P. 34. *Sobrepelliezes* est, sans doute, une faute d'impression pour *sobrepellizes*.

J'en viens aux notes. Ces notes sont abondantes et rédigées avec exactitude. Quelques-unes ont le mérite de résoudre complètement une difficulté, je citerai par exemple la très bonne explication de *golfo lançado;* d'autres contribuent au moins, par le rapprochement de passages empruntés à des auteurs contemporains, à rendre plus intelligibles certaines expressions de Guevara ; d'autres enfin semblent inutiles, au moins à des lecteurs français quelque peu versés dans la littérature espagnole classique : je m'étonne qu'on soit obligé d'expliquer à des Espagnols d'aujourd'hui des mots tels que *alcándara*, *caxa* (dans le sens de tambour), *jubón*, etc. En revanche, je signalerai quelques omissions. Que signifient, par exemple, les phrases suivantes : « dar rocin por carnero y gato por conejo à los estomagos *del buelo* » (p. 20) ; ou encore : « dio con el [el ventero] en Peralvillo, entre aquellas *cecinas de Gestas,* como en su centro » (p. 53)? Il eût été utile aussi de relever tous les *refranes* que Guevara s'amuse à déformer plaisamment : ainsi la phrase « al fin de los años mil, bueluen los nombres por donde solian ir » (p. 28) est l'à peu près du proverbe « al cabo de los años mil, vuelven las aguas por do solian ir ». Souvent M. Bonilla se déclare vaincu et hors d'état de déchiffrer ou les énigmes de ce style alambiqué et torturé à dessein, ou les allusions à des choses que chacun comprenait alors, mais qui nous échappent aujourd'hui : contes populaires, jeux de mots et plaisanteries éphémères comme il en naît maintenant dans la presse quotidienne. Il a eu bien raison d'insister sur ces passages, que d'autres éditeurs moins scrupuleux eussent

simplement passé sous silence; c'est la meilleure manière d'attirer l'attention de tel ou tel érudit auquel ses études spéciales fourniront peut-être le moyen de résoudre certains de ces problèmes. On peut espérer qu'un jour ou l'autre quelqu'un nous expliquera la *mula de Liñan* ou le *rio navarrisco*.

Voici quelques menues observations qui m'ont été suggérées par la lecture de ces notes.

P. 137. *Cabeza del Rey don Pedro*. M. Bonilla aurait pu citer à ce propos l'aventure du bisaïeul de Gregorio Guadaña qui mendiait sous la fameuse effigie (Antonio Enríquez Gómez, *Vida de don Gregorio Guadaña*, p. 259 de l'éd. Rivadeneyra). — P. 145. *Cinçonte*. Je suis porté à croire que ce mot est le français *sansonnet*. — P. 151. *Cosquillas de la capona*. Sur le baile de la *capona*, il faut voir *El Prado de Madrid y baile de la Capona, comedia antigua* de Salas Barbadillo (*Coronas del Parnaso*. Madrid, 1635). — P. 151. *Criado con el Vasilisco de Malta*. Il s'agit du poète dramatique qui fait un tapage d'enfer : « el jugar la artillera con la boca, como si huuiera ido a la escuela con un petardo o criadose con el Vasilisco de Malta. » M. Bonilla pense que « la légende du basilic de Malte procède peut-être de l'aventure de saint Paul dans l'île de Malte racontée au chapitre XXVIII des *Actes des Apôtres* » ; mais il n'est pas question ici de légende. Le nom de *basilic* a été donné à un gros canon (cf. *couleuvrine*); sans doute la Religion possédait à Malte un basilic d'un calibre extraordinaire, et c'est pourquoi Guevara compare à sa détonation les pétarades du poète. — P. 159. *Don Iuan de Espina*. Sur ce personnage bizarre, musicien, amateur et collectionneur de curiosités, — il recueillit entre autres, nous dit Quevedo, les instruments du supplice de Rodrigo Calderón — et très adonné aux sciences occultes, M. Bonilla a donné quelques renseignements qu'il serait aisé de multiplier. J'ai rappelé (*L'Espagne au* XVI*e et au* XVII*e siècle*, p. 676) que Juan de Espina mourut au commencement de janvier 1643, et qu'une poésie de Luís Barahona de Soto (Gallardo, *Ensayo*, t. II, col. 27) lui donne le titre de *pandorguero de Su Magestad*. Sa *pandorga* est mentionnée non seulement par Quevedo, mais par Lope de Vega dans une loa (*Obras sueltas* de la Bibl. Rivadeneyra, p. 240a). En ce qui touche ses collections d'œuvres d'art, on trouvera des informations curieuses dans le livre de M. Plon, *Leone Leoni et Pompeo Leoni*, Paris, 1887, p. 244, à propos de deux recueils de dessins de Léonard de Vinci acquis par Espina à la vente de Pompeo Leoni. Il est surprenant que F. Wolf, qui cite le passage du *Diablo cojuelo* concernant Espina (*Studien*, p. 683), le considère comme un personnage mythique! — P. 160. *Dormir en cueros, como vinagre*. Un jeu de mots analogue se trouve dans la nouvelle *Ardid de la pobreza y astucias de Vireno* de Don Andrés de Prado : « tenía (el cochero) noticia de donde le apretaba el jubon, y no los zapatos,

porque no los traia por no ponerse en puntos con *vinagres*, por lo que tienen de *cuero* » (éd. Rivadeneyra, p. 470[a]). — P. 164, *Esguizaro*. Le mot ne vient pas directement de l'allemand *Schweitzer*, mais de l'italien *Svizzero*. — P. 165. *Espumar valor*. Dans le texte : « espumando valor, prerrogativa de estudiante de Alcala » : ceci fait allusion aux fameux *gargajos* dont parlent le *Buscón* et le *Pasagero* de Suárez de Figueroa. — P. 167. *Familiar*. L'interprétation que donne ici M. Bonilla du double sens de *familiar* avait été indiquée, mais avec quelque exagération, par D. Antonio Puigblanch : « Luis Velez de Guevara, in his novel of the Devil on Two Sticks, chap. I, criticises, though in an obscure manner, the excessive power of the inquisitors, when he causes the devil, from a glass bottle in which he was confined, to say that he should be extremely glad to be a familiar of the Holy Office, to put some of them into another bottle of brick and mortar (*The Inquisition unmasked,* Londres, 1816, t. II, p. 167). — P. 186. *Ladrones de Guebara*, *Mercurio Mayor de España*. Durán se demande pourquoi l'auteur attribue au père du comte d'Oñate la faculté de « faire des empereurs ». Le cinquième comte d'Oñate fut ambassadeur à Vienne et contribua à l'élection de Ferdinand III. — P. 191. *Mas ruido que la Bermuda*. Un ami de M. Bonilla lui a suggéré l'idée que le nom de Bermuda pouvait désigner une cloche célèbre. Il faut renoncer à cette cloche. Bermuda est l'île Bermude, grand effroi des navigateurs, à cause des terribles courants qui l'entouraient : « the still-vexed Bermoothes », dit Ariel dans la *Tempête*[1]. Les livres espagnols des XVI[e] et XVII[e] siècles sont pleins d'allusions aux tempêtes si fréquentes dans ces parages dangereux et dont l'horrible fracas demeurait longtemps dans la mémoire de ceux qui les avaient essuyées :

La Bermuda enfin no muda,
Pues con lóbregos celajes
Habla tanto que la lloran
Infinitos navegantes,

dit une relation en vers de 1626 (Cesareo Fernández Duro, *La mar descrita por los mareados,* Madrid, 1877, p. 203); et le poète Don Francisco de Medrano, dans une imitation de *Sic te diva potens Cypri* adressée à un ami, s'écrie :

¡ Qué linaje temió de muerte cruda
Quien con ojos enjutos
Vió los escollos yertos, la Bermuda
Y los caimanes brutos !

(*Poetas líricos* de la Bibl. Rivadeneyra, t, I, p. 348). — P. 195. *Mohatra*.

1. On sait que le sujet de la *Tempête* a été emprunté à la relation d'un naufrage qui eut lieu aux îles Bermudes en 1609.

A propos de ce mot qui, au XVII[e] siècle, avait fini par signifier simplement « usure » et s'appliquait indistinctement à toutes les pratiques des prêteurs, M. Bonilla dit que le lexique de Guevara est essentiellement *quevedesque,* parce qu'il retrouve dans les *Sueños* de Quevedo diverses allusions à la *mohatra* et au *mohatrero.* Mais il n'est pas d'auteur de l'époque qui n'en parle peu ou prou. Chez nous, le contrat *mohatra* doit sa notoriété à la huitième *Provinciale.* — P. 222. *Saltambancos.* A côté de ce mot qui est pour *salta-en-bancos,* on pourrait rappeler l'expression analogue de *montambancos* qui se trouve dans *Estebanillo González.* Dans les deux passages où il figure, l'éditeur de la Bibl. Rivadeneyra a imprimé *montambaneos* (voy. *Novelistas post. á Cervantes,* t. II, p. 330[a] et 353[a]). — P. 223. *Saudades.* Le correspondant espagnol *soledad* est employé par Guevara avec le sens portugais à la p. 40 : « don Cleofas... sintiendo la *soledad* del compañero ». — P. 231. *Velicomenes.* L'explication donnée ici par M. Bonilla ne vaut rien, mais elle a été rectifiée par lui-même dans la *Revista de archivos,* 3[a] época, t. VI, p. 383. Le mot vient directement, non de l'allemand, mais du français *vidrecome.*

On sait que Guevara a inséré dans son *Cojuelo* un sonnet lu par lui dans la fameuse académie burlesque du Retiro en 1637 ainsi que le règlement *(premáticas y ordenanzas)* de la dite académie. M. Bonilla, au moment de publier son édition, ignorait que le compte rendu complet de cette séance littéraire avait été imprimé, il ne connaissait que la relation de Sánchez de Espejo et des extraits d'un manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Madrid contenant le sonnet, le discours d'ouverture, le règlement, les *memoriales* et les *cedulas,* le tout de Guevara[1], avec un *vejamen* de Francisco de Rojas, pièces qui lui furent communiquées par D. Manuel Serrano y Sanz. Gallardo lui aurait appris que l'ancienne bibliothèque d'Osuna possède un exemplaire des actes de l'académie qui doit être identique à celui de la bibliothèque de l'Arsenal. Dans l'exemplaire de l'Arsenal, le *vejamen* est d'Alfonso de Batres complété par Francisco de Rojas, mais la partie de Rojas est tout à fait différente du *vejamen* publié par M. Serrano. Je me demande si ce second *vejamen* appartient bien à la même académie; il porte la date du 21 février 1637, alors que l'académie dont parle Sánchez de Espejo et dont les actes se trouvent dans les mss. Osuna et de l'Arsenal eut lieu le vendredi 20 février[2].

Une observation avant de finir. La disposition des notes dans cette édition les rend peu faciles à consulter. Comment supposer, par exem-

1. Dans le manuscrit de l'Arsenal, ces pièces sont suivies de la mention : « Asta aqui Luis Belez ».

2. M. Bonilla dit par inadvertance que les fêtes commémoratives de l'élection de Ferdinand III durèrent du dimanche 16 février au mardi 25; mais en 1637 le dimanche tombait le 15 et non le 16.

ple, que des renseignements sur un nommé Melchor Zapata, et que M. Bonilla croit pouvoir identifier avec le personnage du même nom dont il est question dans *Gil Blas,* livre II, ch. 8, se trouvent sous la rubrique *Cura de su vino?* Il aurait fallu une table alphabétique de noms et de choses.

En somme, comme je le disais en commençant, ce travail est très louable et mérite l'estime et la reconnaissance de tous ceux qui sentent leur ignorance, l'avouent ingénument et voudraient y remédier, ce qui est le commencement de la sagesse. Il serait fort à désirer que M. Bonilla fît subir le même traitement à plusieurs autres œuvres de la littérature espagnole, depuis la *Célestine* et le *Lazarille* jusqu'aux *Nouvelles* de Cervantes, au *Buscón,* au *Pasagero* de Suárez de Figueroa, au *Márcos de Obregón,* livres qui tous réclament d'abondants éclaircissements. Nous ne saurions, à vrai dire, à cause du médiocre outillage dont ils disposent, demander aux érudits espagnols des éditions savantes dans le goût des *Grands écrivains de la France* ou du Shakespeare de Furness; mais nous leur serions fort obligés de nous donner au moins, pour les classiques, quelque chose qui répondrait, par exemple, à la si bien conçue *Biblioteca scolastica* de Carducci.

A. M.-F.

Landwirthschaft und Kolonisation im Spanischen Amerika, von professor **Dr Karl Kaerger**, 2 vol. in-8°, XI-989 pp., VII-743 pp., Leipzig, Duncker et Humblot, 1902. Prix : 42 marks 80.

L'ouvrage du Dr K. Kaerger, que viennent de publier les grands éditeurs de Leipzig, Duncker et Humblot, arrive à son heure, c'est-à-dire au moment où l'attention du monde se porte de plus en plus vers cette Amérique espagnole que le prodigieux développement de l'Amérique anglo-saxonne a trop longtemps rejetée dans l'ombre. Dans ces immenses espaces où la colonisation européenne a rencontré des difficultés bien plus sérieuses qu'au nord du continent américain, la race espagnole a fait preuve d'une endurance, d'une vitalité qui font augurer pour ces pays un brillant avenir. C'est là, sans doute, plus qu'en Espagne même, que la langue et la civilisation hispaniques trouveront leur champ d'expansion le plus vaste, et qu'elles pourront occuper encore une place importante dans l'ensemble des multitudes humaines grandissantes. L'étude de l'avenir économique de l'Amérique espagnole forme l'objet de l'enquête du Dr Kaerger. Elle ne s'étend pas, il est vrai, aux petits États de l'Amérique centrale, pas plus qu'à la Colombie et au Venezuela, mais elle donne sur le Mexique, l'Équateur, la Bolivie, le Pérou, le Chili et les Républiques de La Plata une masse énorme de détails précis et de renseignements approfondis qui en font de beaucoup la meilleure œuvre d'ensemble parue sur ce sujet.

L'auteur, chargé, au nom du gouvernement allemand, d'étudier sur place les conditions de la production économique dans cette partie du monde, examine dans un gros volume de près de 1,000 pages la situation des États de La Plata, ceux qui paraissent appelés à jouer au point de vue matériel au Sud le rôle que jouent au Nord les États-Unis. Venant après les travaux récents de Latzina, de Van Bruyssel et de Ch. Wiener, paru presque en même temps que celui de Carlos Lisklett, l'ouvrage du Dr Kaerger fournit sur l'Argentine, l'Uruguay et le Paraguay une série de recherches précieuses, où les documents statistiques et les observations personnelles sont en même temps utilisés. L'auteur s'y efforce sans cesse d'indiquer les facteurs physiques (sol, climat), ethnographiques (colonisation et population), économiques (conditions de production et de travail), qui ont déterminé l'évolution matérielle des républiques de La Plata. Aussi peut-on affirmer qu'en dépit du décousu de la composition, qui provient de ce que l'auteur n'a pas remanié les rapports adressés à son gouvernement et ne s'est pas préoccupé d'établir un lien entre eux, le travail du Dr Kaerger est la contribution la plus importante que l'on possède sur la plupart des éléments de la vie économique de trois États de cette partie de l'Amérique.

Comme il était naturel, l'enquête la moins détaillée est celle qui concerne le Paraguay, où la colonisation est encore lente et où la principale richesse consiste dans le bétail, les peaux, le tabac, et surtout dans cette variété du thé appelée le *maté*, sans parler des magnifiques forêts qui couvrent le pays[1]. L'Uruguay est plus favorisé, grâce au voisinage de la mer. Il attire davantage les émigrants, principalement les Basques, et sa capitale Montevideo croît avec rapidité. La colonisation grandissante, la production intense du bétail, du blé, des laines, des peaux, font l'objet d'une série de rapports très fouillés du savant allemand[2].

Mais c'est l'Argentine qu'il semble avoir étudiée avec le plus de soin et dont il connaît à fond les ressources[3]. Il cherche à dégager les conditions physiques du progrès étonnant de cette république, et, pour chacune des provinces qu'il a parcourues, à montrer quelle est la part du sol, du climat, des eaux, dans la formation de sa richesse[4]. Dans cette immense plaine de 2,800,000 kilomètres carrés, cinq fois et demi supérieure en étendue à la France, il note avec sagacité les traits qui distinguent les terres fécondées par le grand fleuve et le voisinage de

1. Kaerger, I, 315-352.
2. Kaerger, I, 221-314.
3. Le Dr Kaerger consacre à l'Argentine plus de 800 pages.
4. Par exemple, pour les provinces de Santa Fé et de Córdoba, Kaerger, pp. 1 à 16; pour l'Entreríos et Buenos Aires, I, p. 415; pour l'ensemble de l'Argentine, I, 851-904.

l'Atlantique d'une part, le Grand Chaco et les Pampas de l'autre. Il n'a pas négligé d'examiner les conditions d'habitat des vastes plateaux de grès de la Patagonie qui bordent au sud cette plaine et que balaient l'hiver les vents froids du pôle. De là, le développement si inégal de l'Argentine, où la douceur du climat, l'action bienfaisante des eaux fluviales, la proximité des estuaires ont en quelque sorte concentré la vie dans les provinces Orientales, tandis qu'elle naît à peine aux extrémités, et qu'elle présente si peu d'activité au centre. A tout prendre, la terre est riche et fertile. Aussi la colonisation progresse-t-elle surtout vers les provinces de Santa Fé, de Córdoba, de Buenos Aires, de Rosario, etc.[1]. Le recensement de 1895 accusait, en effet, la présence de près de 1 million d'étrangers (les deux tiers Italiens ou Espagnols, un dixième Français) pour une population de 4 millions d'habitants, et on compte qu'entre 1873 et 1897, l'Argentine a reçu 2,063,000 émigrants. On sait avec quelle ténacité l'Allemagne cherche à détourner une partie de ses nombreux émigrants vers les États de La Plata, afin d'y ménager pour l'avenir la suprématie de son commerce. Aussi, l'ouvrage du Dr Kaerger contient-il une étude minutieuse, une sorte de guide instructif, pour diriger d'une manière méthodique l'effort de ses compatriotes dans cette partie de l'Amérique du Sud. C'est également dans des intentions pratiques qu'il a exposé l'influence des variations du papier-monnaie sur les salaires et les prix à La Plata, et cette enquête spéciale n'est pas la portion la moins utile de son œuvre, de même que celle qui concerne la technique et le coût de l'exploitation ou les conditions du rendement agricole[2]. Des autres études du savant allemand se dégage une impression de confiance dans l'avenir économique de ce vaste pays destiné à devenir peu à peu l'un des plus formidables producteurs de denrées alimentaires de l'univers. L'agriculture et l'élevage, déjà florissants à l'est sur les rives de la Plata et du Parana, s'étendent avec les voies ferrées, ici comme ailleurs instruments de pénétration autant que de civilisation, soit dans le nord-ouest, le nord, l'ouest, soit dans les âpres plateaux Patagons.

Quelles immenses réserves l'Argentine possède encore, on pourra en juger si l'on songe qu'à peine 6 o/o de son territoire cultivable sont mis en valeur. Cependant elle a déjà franchi la deuxième étape d'un pays qui s'éveille à la grande vie civilisée. D'État pastoral, elle se transforme en État agricole. Elle est devenue un des greniers du monde, rivalisant avec l'Australie, les États-Unis, l'Inde, la Russie, lorsque la tyrannie de l'*estanciero* (éleveur) a cessé d'éloigner l'agriculteur. La culture des céréales, surtout du blé, y a admirablement réussi, principalement au nord-est, dans les provinces de Buenos Aires, de Santa Fé et d'Entrerios, où 1,990,000 hectares sont

1. Kaerger, I, 17-45

2. Kaerger, I, 45-118; 119-180 (pour Santa Fé et Cordoba).

emblavés, et le Dr Kaerger estime qu'on pourrait l'étendre avec chance de succès à *48 millions d'hectares*[1]. Déjà l'Argentine peut déverser sur le marché ses 250 millions d'hectolitres de blé. Elle n'a pas moins de 1,244,000 hectares où se cultive le maïs, dans les mêmes régions où prospère le blé. Elle s'est mise à cultiver la vigne ainsi que la betterave à sucre, et ces cultures se propagent avec rapidité. Les vignobles, constitués avec des cépages d'origine française, ont atteint un développement de 40,000 hectares en 1897; ils réussissent à merveille dans l'Entrerios et sur les collines des provinces de San Juan et de Mendoza. On retire déjà 2,500,000 hectolitres de vin utilisés pour la consommation courante, et si les procédés de vinification sont encore très inférieurs à ceux du Bordelais et du Languedoc, nul doute que peu à peu ils ne s'améliorent dans l'Argentine. Alors, l'un des marchés des vins français pourrait se trouver sérieusement atteint. Dès maintenant, l'Argentine demande à l'étranger une quantité décroissante de vins, et en seize ans (de 1880 à 1896) ses importations se sont abaissées de 3,153,010 hectolitres à 600,000[2]. De même elle commence à produire plus de sucre qu'elle ne peut actuellement en consommer. La culture de la canne à sucre occupe 61,000 hectares; elle prospère surtout dans la province de Tucumán, et bien que le rendement à l'hectare y soit très inférieur à celui du Mexique, de la Louisiane, de Cuba et de l'Égypte, la production est parvenue au chiffre de 170,000 tonnes en 1896. Depuis, elle a fléchi jusqu'à 108,000, en raison de la difficulté d'écouler un stock qui dépasse les besoins de la consommation. C'est aux dépens de la France, qui fournissait auparavant le sucre à l'Argentine, que ce progrès s'est accompli[3]. Dans les forêts du nord de la république de La Plata, régions jusqu'ici déshéritées, on a commencé l'exploitation du *quebracho colorado*, arbre de 12 à 15 mètres de haut, dont le bois inaltérable est exporté pour la construction des traverses de chemins de fer et des poteaux télégraphiques, et dont l'écorce rougeâtre donne un tan excellent pour la préparation des peaux. Là, sur une aire de 337,500 kilomètres carrés, se trouve une réserve de 168,750,000 tonnes de bois, dont on a exploité seulement 1 million de tonnes, pour les exporter en France, en Allemagne et dans les autres pays européens.

A côté des progrès de l'agriculture proprement dite, le Dr Kaerger signale ceux de l'élevage[4]. Si les produits agricoles entrent encore pour 32,2 o/o dans le commerce d'exportation de l'Argentine, les produits de l'élevage y représentent une proportion de 64,4 o/o. En effet, les défrichements ont déplacé, mais non réduit l'industrie pastorale de cette

1. Kaerger, I, 858-877; 408-415; 181-210.
2. Kaerger, I, 788-806; 885; cf. Wiener, 78.
3. Kaerger, I, 353-407.
4. Kaerger, I, 816-848.

république, comme le montre l'étude si précise du savant économiste, où l'on trouve tous les renseignements désirables sur les conditions de ce développement. Pour le cheval et le bœuf, on aménage le nord, et c'est vers le sud, notamment en Patagonie, que les pâturages où l'on élève les bêtes à laine remplacent les prairies défrichées des provinces de Buenos Aires et de Santa Fé. Peu à peu, l'élevage s'est spécialisé. Dans la région du *pasto blando ó tierno*, c'est-à-dire des prairies annuelles et des herbages tendres, s'est concentré le commerce du bétail de boucherie et des moutons à laine fine, qui enrichit les provinces de Buenos Aires, d'Entrerios, de Salta, de Jujuy et de Tucumán. Au contraire, la région du *pasto duro ó fuerte*, composée de pâturages pérennes, herbacés et durs, convient à l'entretien du gros bétail commun, bœufs, vaches, chevaux, moutons; elle contient la majeure part du troupeau argentin, depuis les provinces de Santa Fé, d'Entrerios, de Córdoba et de Corrientes, jusqu'à la Patagonie[1]. Ainsi, l'Argentine est de plus en plus l'un des grands marchés du bétail, des viandes et des laines du monde. Avec ses 26 millions de bœufs ou vaches, elle possède le troisième rang dans l'univers. Avec ses 4,447,000 chevaux, elle vient encore à la troisième place. Avec ses 92 millions de moutons, elle n'est dépassée que par l'Australie, et ses exportations de laines ont atteint, en 1899, au chiffre formidable de 237 millions de kilogrammes, dont près de moitié à destination de France, sans parler des ventes de peaux de mouton qui se sont élevées, en 1898, au total de 42,215,000 kilogrammes, à 96 millions, si l'on y ajoute les peaux de gros bétail. C'est donc presque entièrement l'agriculture qui alimente le commerce extérieur de l'Argentine dont la valeur atteint déjà presque le milliard (en 1899, il s'élevait à 923 millions). De plus, depuis quelques années, naissent sur ce sol si riche les industries dérivées de la production agricole, les minoteries, les fabriques de conserves (*saladeros*), les raffineries de sucre, les distilleries[2]. Lorsque le grand État de la Plata sera pourvu de son réseau de voies ferrées, dont l'immense éventail, avec ses grandes sections le *Transandino*, le *Central Norte* et le *Gran Oeste*, se déploie autour de Buenos Aires, il n'est pas douteux que sa prospérité ne reçoive une nouvelle impulsion.

Les autres régions de l'Amérique espagnole dont le Dr Kaerger a étudié les ressources ne semblent pas avoir un aussi brillant essor que l'Argentine. L'Équateur possède des richesses minérales inexploitées, mais son principal produit d'exportation, le cacao, dont 425,000 quintaux ont été embarqués au seul port de Guayaquil en 1898, n'a qu'un marché limité, de même que le café et le sucre de canne, qui souffrent de la concurrence des articles similaires venant des Antilles, des Indes néerlandaises et du Brésil. L'élevage est aussi

1. Kaerger, I, 585, 757.
2. Kaerger, I, 926-939.

pour cette république une ressource, mais encore restreinte[1]. Quant à la Bolivie, État sans débouchés sur la mer, elle n'a qu'une population inférieure comme valeur physique aux éléments énergiques que possède l'Argentine. Elle possède peu de moyens de communication. Sa production limitée aux mines d'argent, d'étain et de cuivre (ces dernières, celles de Corocoro sont fameuses), et à l'exploitation du sol, n'a guère de chances de développement que du côté de l'agriculture et de l'élevage. Le café, le caoutchouc, la coca, les laines et les céréales pourraient faire l'objet d'un trafic bien plus étendu que celui auquel ces produits donnent lieu actuellement[2]. La situation du Pérou devrait être meilleure que celle de la Bolivie. Cet État a des communications faciles avec le Pacifique, un réseau de chemins de fer assez développé, des ressources minérales en dehors de ses célèbres mines d'argent. Les gisements cuprifères, les dépôts de houille de Huamachuco, les nappes de pétrole récemment découvertes, sont pour lui autant de variétés de richesses nouvelles. Avec la coca d'Otuzco, avec le coton, le café, le riz, la canne à sucre, les laines d'alpaca, il a les éléments d'un développement agricole qui pourrait être bien plus intense, si la difficulté du recrutement de la main-d'œuvre et l'instabilité des institutions politiques ne venaient enrayer ou retarder ses progrès[3].

Le Chili et le Mexique se trouvent dans une situation bien plus avantageuse. Leur avenir économique semble sinon aussi brillant que celui de l'Argentine, du moins très digne de fixer l'attention. Le Chili, habité par une race vaillante d'émigrants espagnols et français auxquels viennent se joindre les Allemands, a su mettre en valeur les ressources de son territoire. Un million et demi d'agriculteurs y exploitent le sol avec intelligence: la culture des céréales y donne de bons résultats, de même que l'élevage du gros bétail et des bêtes à laine. On connaît les richesses minières de ce pays : l'or, l'argent, la houille, dont la production s'est élevée à 10 millions de tonnes, et surtout le cuivre, dont l'exportation est parvenue à 40,000 tonnes. Le Chili est l'un des premiers pays du monde pour l'extraction de ce précieux métal, et ses gisements de nitrate n'ont pas actuellement d'égaux. S'étendant sur une superficie de 89,177 hectares, contenant 2 milliards 316 millions de quintaux métriques de cet engrais estimé, bien que l'extraction en ait triplé en 15 ans (550,000 tonnes en 1884, 1,360,000 en 1899), ils offrent encore à l'exploitation une marge très considérable, et leur épuisement n'est pas à prévoir pour près d'un siècle. Le Dr Kaerger a étudié avec un soin tout particulier l'agriculture chilienne, dont l'aspect varie suivant les zones climatériques, les produits de la région des oasis dans les provinces de Tarapaca, le commerce des céréales, des farines et du bétail.

1. Kaerger, II, 436-477.
2. Kaerger, II, 273-320.
3. Kaerger, II, 320-436.

la vigne, les distilleries, la colonisation, le change, la main-d'œuvre, les petites cultures de cette république, et enfin l'industrie des salpêtres[1]. Son enquête complète les travaux de Ch. Wiener, de Cordemey, d'Asta Burruaga y Cienfuegos sur ce même État, et les brillantes descriptions dues à André Bellessort.

Les études qu'il a faites sur l'état économique du Mexique occupent encore plus de place que celles qu'il a consacrées au Chili, à savoir plus du tiers de son second volume. La croissance des États-Unis mexicains, devenus aujourd'hui les premiers pour le chiffre absolu de la population (14 millions d'habitants) parmi les républiques de l'Amérique espagnole, ressort avec force de cette investigation approfondie due au savant Allemand. On y voit surtout apparaître les vraies causes de la remarquable évolution du Mexique, c'est-à-dire la mise en valeur des richesses naturelles par l'effort combiné de l'État, des compagnies de colonisation et de culture, et enfin des capitalistes yankees. La République mexicaine a trouvé les vraies sources de sa prospérité non plus dans ses mines d'argent du Potosi et de Zacatecas, mais dans la culture du blé, du maïs et du riz, dont la production d'ensemble s'est élevée à 90,000 tonnes, dans celle des plantes tropicales, cacao, café, vanille, tabac, canne à sucre, dans le développement de la production des fibres textiles, le coton et le *henequen*. Le caoutchouc, la cochenille, l'indigo, les bois de teinture, l'élevage du gros bétail, du cheval et du mouton complètent l'ensemble de ces produits, dont le Dr Kaerger étudie dans des pages très nourries la progression et l'importance particulières. Il complète son exposé[2] en montrant l'éveil de la vie industrielle au Mexique, le progrès des raffineries et des distilleries, des filatures de coton et d'autres textiles. Il ressort de son vaste travail, si minutieux, si solide, dont les informations sont si abondantes et si précises, une impression de confiance dans le progrès de cette partie de l'Amérique sur laquelle le génie espagnol a marqué son empreinte ineffaçable. Quatre États en pleine voie de développement, l'Argentine, l'Uruguay, le Chili et le Mexique, y montrent ce que peut faire l'activité d'une race, dont les dons naturels ne sont pas inférieurs à ceux des peuples les plus vantés, quand elle sait se discipliner. Ils effacent l'impression pénible qui se dégage du spectacle de la croissance si peu rapide et de l'anarchie prolongée où se débattent les autres républiques sud-américaines, telles que le Vénézuéla, la Colombie, le Pérou ou la Bolivie. Ils permettent d'espérer qu'un jour l'Amérique latine pourra contre-balancer la puissance rapidement éclose de l'Amérique anglo-saxonne.

P. BOISSONNADE,
Professeur à l'Université de Poitiers.

1. Kaerger, I, pp. 1 à 253.
2. Kaerger, II, 478-732.

CHRONIQUE

—— Pendant l'hiver de 1902, relevant à peine d'une grave maladie, D. Gaspar Núñez de Arce venait un jour reprendre sa place dans un cercle d'amis intimes, où il aimait à se trouver; et, comme on le félicitait sur le rétablissement de sa santé, il redressa son corps débile, et, avec toute son énergie : « J'ai été bien mal, » dit-il, « mais je ne suis pas mort, *porque no me ha dado la gana.* » Pourtant, dans la soirée du 9 juin, il s'est laissé mourir, le grand poète en l'honneur duquel la presse espagnole a épuisé son incomparable réserve d'épithètes. Sans doute a-t-il eu quelques minutes de découragement : il aura pensé que le présent n'était point beau et que l'avenir splendide qu'il rêvait pour sa patrie, tardait trop à apparaître. Alors, brusquement, il s'est abandonné à la maladie que jusque-là il avait dominée : en quelques heures, il n'était plus.

Il s'était retiré, depuis longtemps déjà, dans la retraite, en haut d'une vieille et grande maison, tout près de l'Hôtel des Invalides, comme s'il voulait, lui aussi, soigner les blessures que les luttes de la vie lui avaient faites. Le poète ardent des *Gritos del Combate* ne vivait plus que dans ses souvenirs : tout autour de lui, dans sa vaste bibliothèque, dans son salon, s'accumulaient les couronnes, les palmes et les témoignages les plus variés dont l'admiration de ses compatriotes l'avait comblé dans des Jeux Floraux célébrés un peu partout, — et parmi lesquels se détachait, dans sa blancheur éclatante, le marbre où un sculpteur a fixé *la Visión de Fray Martín*. Pourtant, tandis que, enveloppé dans sa robe de chambre, D. Gaspar réchauffait son corps décharné au-dessus du braséro traditionnel, ce n'est point du passé qu'il voulait parler, c'est toujours vers l'avenir qu'il reportait son esprit. En particulier, il faut noter qu'il s'intéressait vivement au progrès des études hispaniques en France et qu'il rêvait du temps où cette langue espagnole, dont il sentait plus que personne la beauté sonore, serait connue et aimée chez nous comme elle le mérite.

L'*Académie de la Langue* s'est sentie cruellement atteinte par la perte de D. Gaspar. Elle a décidé de célébrer cette grande mémoire dans une séance solennelle fixée au mois d'octobre. D. Juan Valera y prononcera l'éloge traditionnel : nul mieux que le grand romancier, maître et magicien de la prose espagnole, ne pouvait assumer la tâche de commenter et de louer celui qui a su donner au vers espagnol une fermeté et un éclat incomparables.

—— Le *Cercle-Patronage de Saint-Louis*, à Madrid, — plus connu sous la brève dénomination de *los Luises,* — a célébré, en mars 1903,

une fête en l'honneur du pape Léon XIII et du vingt-cinquième anniversaire de son avènement. Le récit de la fête et les discours prononcés à cette occasion forment une brochure publiée en mai 1903, et dont il n'y aurait rien à dire dans ce *Bulletin*, si l'un des orateurs de la journée n'avait été D. Marcelino Menéndez y Pelayo. Comme une suite et comme une confirmation à l'article publié dans le numéro 2 du *Bulletin* de cette année, il paraît curieux de transcrire quelques lignes de ce discours, où éclate avec éloquence cette foi catholique qui, comme l'a montré M. Boris de Tannenberg, a été et est encore, au moins pour une part, l'inspiratrice de l'illustre critique :

Pertenezco, por la inmensa misericordia de Dios, al mundo de los creyentes y no al de los escépticos; pero ¿cómo evitar que los hábitos del análisis minucioso que aridece el alma y seca las fuentes del entusiasmo, den á mi palabra un tinte profano y la priven de aquel vigor y eficacia que solamente logra el que vive sin intermisión la vida cristiana, que es vida sobrenatural y de gracia, y se remonta como águila triunfadora sobre todos los sueños y vanidades de la tierra, sueños no ya de poder y de gloria, que nunca cruzaron por mi mente, sino sueños de arte y de ciencia, que son los más deliciosos y los más nobles entre los sueños humanos, pero que no alcanzan á sosegar aquella nostalgia de lo infinito que á cada paso nos hace exclamar con el más grande de nuestros líricos :

Las almas inmortales,
hechas á bien tamaño,
¿Podrán vivir de sombra y solo engaño?

Los que desde antiguo sentimos en el corazón la punzante mordedura del espíritu crítico, solo podemos aspirar á confundirnos entre la muchedumbre del pueblo fiel; pero ¡levantar la voz para adoctrinarle, para guiarle, jamás! Hartos doctores legos é improvisados pululan en nuestros tiempos, y harto tiene que escarbar cada uno en su propia conciencia antes de emprender sin misión la reforma del mundo, que Dios confió á una potestad más excelsa, única que tiene virtud de desatar en la tierra y en los cielos, y dar vida ó muerte eterna á los espíritus.

~~~ Une grande entreprise va être prochainement tentée par un groupe d'érudits espagnols. Il s'agit de continuer et de compléter la *Biblioteca de Autores Españoles (Rivadeneyra, editor)*, laquelle, malgré ses soixante et onze volumes compacts, a laissé en dehors d'elle nombre de textes littéraires importants et rares. Les nouveaux volumes seront du même format que ceux de l'ancienne collection; toutefois ils seront imprimés en caractères un peu meilleurs. Pour qu'ils puissent, dans les rayons des bibliothèques, se placer tout naturellement à la suite des tomes de la première série, l'on a cru devoir renoncer aux avantages que l'on aurait trouvés à adopter un format plus maniable et une lettre plus lisible. — C'est M. Menéndez y Pelayo qui dirigera la nouvelle *Biblioteca*, et la publication en sera faite par la
~~~

succursale madrilègne de la librairie française de MM. Bailly-Baillière. Le tome qui paraîtra le premier, vers le mois de novembre, sera dû aux soins de M. Menéndez y Pelayo : il sera consacré aux *novelistas anteriores á Cervantes*, et une copieuse introduction le précédera. M. Serrano y Sanz publiera ensuite un tome de *Autobiografías*, et M. Bonilla y San Martín un tome ou deux de *Libros de caballerías*. De M. Menéndez Pidal on attend une édition de la *Crónica general*, qui sera faite surtout d'après le manuscrit de l'*Escorial*, sans pourtant dédaigner d'autres manuscrits, et qui pour la première fois donnera le texte complet et authentique de la fameuse *Crónica*; les deux tomes réservés à cette publication ne pourront paraître que dans un an et demi. M. Cotarelo a promis deux tomes de *comedias* de Tirso de Molina, où se trouveront toutes les pièces que Hartzenbusch n'a pas admises dans le volume imprimé en 1848. Enfin, il est encore question d'un tome dans lequel M. Lomba publierait les œuvres de Larra, et d'un autre tome que M. Joaquín Hazañas y La Rua consacrerait aux poésies de Herrera.

— La *Romania*, dans son numéro 126, tome XXXII, avril 1903, a dressé, pages 334-335, une liste des articles publiés sur la vie et les œuvres de M. Gaston Paris au moment de sa mort. A l'énumération des pays dans lesquels a été célébrée la mémoire de l'illustre savant, il convient d'ajouter l'Espagne, où M. Ramón Menéndez Pidal, dans un article de la revue *la Lectura* (avril 1903), a dit avec simplicité et force tout ce que la science venait de perdre.

— C'est dans cette même revue *la Lectura* (mai 1903), que M. Ramón Menéndez Pidal a publié un article concis et pénétrant « *sobre el* Romancero *de Menéndez Pelayo* ».

— M. Manuel B. Cossío publiera au mois d'octobre l'édition anglaise de son livre sur *Theotocópuli, El Greco*. Il est à souhaiter qu'une édition espagnole de ce travail plein de faits nouveaux et riche d'idées ne se fasse pas longtemps attendre.

— A partir de l'année académique 1903-1904, M. Menéndez Pidal fera régulièrement à l'Université centrale le cours de philologie que des transformations dans le régime des études l'ont empêché jusqu'ici de professer normalement, quoiqu'il soit titulaire de cet enseignement depuis plusieurs années. A cet enseignement se rattachera la publication d'un *Manuel élémentaire de grammaire historique du castillan*, que M. Menéndez Pidal s'occupe en ce moment de terminer.

— Vers le mois de septembre, la librairie de M. Eugenio Krapf, à Vigo, fera paraître les *Anales de la literatura española*, dus aux soins de M. Adolfo Bonilla y San Martín. Les principales questions qui ont

été posées ou traitées depuis 1900 touchant la littérature espagnole, y seront successivement passées en revue. Cette première publication formera un tome considérable. Les séries suivantes, s'appliquant à une seule année, seront sans doute moins volumineuses.

〰 L'on aurait tort de croire que l'on ne se soucie pas en Espagne de la clarté et de la pureté du langage. Le *Congrès* lui-même, quoiqu'il ait bien d'autres préoccupations, ne dédaigne pas de choisir parmi ses membres une *Comisión de corrección de estilo,* qui est chargée de revoir au point de vue de la forme les projets de loi ou de résolution dus à l'initiative parlementaire. La *Commission* actuelle, élue par les sections le 20 juin 1903, se compose de MM. Azcárate, marqués de Figueroa, Reina, Burell, Castellano, Picón et barón de Sacro Lirio. L'on voit bien que des hommes comme M. Azcárate, orateur impeccable, ou comme M. Jacinto Octavio Picón, romancier délicat, étaient tout naturellement désignés pour corriger les fautes ou les lapsus de leurs collègues; l'on se demande pourtant avec une certaine inquiétude ce qui a pu guider les députés-électeurs dans la plupart des choix qu'ils ont faits. N'essayons pas de percer ce mystère. Bornons-nous à enregistrer que la *Comisión de corrección de estilo* ne se réunit à peu près jamais, probablement parce qu'elle ne saurait comment employer ses réunions, et félicitons les députés espagnols de donner si peu de travail à ces collègues qu'ils ont voulu transformer en maîtres d'école.

〰 Après le si intéressant volume de M. Gustave Reynier, *La vie universitaire dans l'ancienne Espagne,* qui a obtenu un grand et légitime succès, les éditeurs de la *Bibliothèque espagnole,* MM. Picard et Privat, viennent de mettre en vente une première série d'études de notre collaborateur M. B. de Tannenberg, sous le titre de *L'Espagne littéraire, portraits d'hier et d'aujourd'hui.* Les quatre études de ce volume se rapportent à Tamayo, Menéndez y Pelayo, — portrait dont le *Bulletin hispanique* a eu la primeur, — Pereda et M[me] Pardo Bazán. On peut être sûr que ces pages pleines de vie et écrites dans un esprit très sympathique seront aussi bien accueillies en Espagne qu'en France.

〰 *Erratum.* — P. 149, au lieu de *Que no nos ponga a todos tan del lado*, lire *Que no nos ponga a todos tan del lodo.*

31 juillet 1903.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS, G. CIROT, *secrétaire;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux. — Impr. G. GOUNOUILHOU, rue Guiraude, 9-11.

STATUETTE DE BRONZE TROUVÉE A BORNOS

(Planche III)

Nous devons la communication de la photographie que reproduit notre planche III à la libéralité infatigable de notre ami M. Arthur Engel. Il a bien voulu nous la transmettre, l'ayant lui-même reçue de notre correspondant d'Arcos de la Frontera, M. Miguel Mancheño.

Cette jolie Vénus a été trouvée en 1897 à Bornos, l'antique Carissa Aurelia, et elle appartenait en 1898 à D. Agostín del Campillo, de Madrid.

La main droite, dont les doigts sont brisés, tenait probablement un miroir où la déesse se regardait en arrangeant de la main gauche les boucles de sa chevelure. Le visage, qui a beaucoup souffert, est ce qu'il y a de moins heureux dans la figurine; les traits en sont lourds, et le galbe peu joli; mais le mouvement a de la vérité, l'attitude de la grâce, les lignes sinueuses des hanches et des genoux ont de l'élégance, et les formes un peu grêles du buste et de la taille donnent au corps un certain charme juvénil.

Le motif, d'ailleurs, n'a rien d'original, et les statuettes de même type sont loin d'être rares. Il suffit de parcourir le *Répertoire de la statuaire grecque et romaine* de M. Salomon Reinach pour s'en convaincre. Mais les innombrables figurines de Vénus, œuvres d'industrie courante qui s'inspirent plus ou moins directement à l'époque romaine des types créés par Praxitèle et ses émules, ne gardent pas souvent, comme celle-ci, quelque chose de la délicate saveur originelle. C'est ce qui nous a décidé à en montrer l'image aux lecteurs du *Bulletin*.

Pierre PARIS.

LE LIEU D'ORIGINE ET LES DATES DE NAISSANCE ET DE MORT

DU

PHILOSOPHE FRANCISCO SÁNCHEZ[1]

Lorsqu'on feuillette les monographies multiples et plus ou moins étendues consacrées à Francisco Sánchez[2], à peine est-il aisé de rencontrer, tant sur la patrie et le lieu de naissance du philosophe que sur la date de sa venue au monde, quelques écrivains sinon en conformité de sentiments les uns avec les autres, du moins d'accord avec eux-mêmes.

Ceux-ci, interprétant trop à la lettre une phrase isolée de l'*Éloge* de Francisco Sánchez, que son disciple Delassus a placé en tête de l'édition la moins incomplète des œuvres du maître (*Tolosæ Tectosagum,* 1636)[3], lui font voir le jour à Braga, capi-

1. Cette étude est empruntée au chapitre premier d'un ouvrage en préparation intitulé: *L'Espagnol Don Francisco Sánchez, dit le Sceptique, Professeur royal de philosophie et de médecine à l'Université de Toulouse* (1550-1623). *Contribution à l'histoire de sa vie.*

2. L'*Essai de bibliographie sanchézienne,* rejeté à la fin du volume annoncé, s'ouvre par ces mots, qui trouvent à cet endroit leur place naturelle : « La liste ci-dessous des travaux anciens ou récents et plus ou moins étendus sur la personne, l'œuvre et les doctrines de Francisco Sánchez, ne prétend en rien être limitative ni complète. Elle indique seulement, de manière modeste, les ouvrages qu'ici ou là, il m'a été loisible de consulter sur la matière; et comme, faute de bibliothèques publiques à ma portée, j'ai le regret de n'avoir plus sous la main les exemplaires de la plupart des écrits en question, je ne puis, malgré moi, en reproduire toujours les titres dans leur texte original. De cet involontaire manquement aux lois de la critique je m'excuse, d'avance, devant le lecteur érudit. »

3. Sánchez *Opera,* 1636, in-4°, 9 fol. limin. I, Joli frontispice gravé; Sánchez, en robe universitaire, a l'air de montrer à un groupe de quatre malades Apollon, placé au-dessus et qui lui tend un bouquet de plantes médicinales. Sur un côté du piédestal où se dresse le philosophe, son blason. II, titre : Francisci | sanchez, | *Doctoris Medici,* | *et in Academiâ* | *Tolosanâ professoris Regii,* | *Opera Medica.* | *His juncti sunt Tractatus* | *quidam philosophici non insubtiles.* | Armes parlantes de Bosc : Berger et son troupeau sur la lisière d'un bois. | *Tolosæ Tectosagum,* | *apud Petrum Bosc.— M.DC.XXXVI.* | III-V, Épître dédicatoire des fils de Francisco Sánchez; V, *verso,* beau portrait gravé du penseur, signé : Michel Lasne, reproduit dans l'ouvrage en préparation ; VI-IX, *Vie de Francisco Sánchez,* par Raymond Delassus. (Les deux documents originaux de Denys et Guillaume Sánchez fils et de Raymond Delassus, seuls textes primitifs, pleins de renseignements capitaux sur l'histoire du régent hispano-

tale de la province portugaise du Minho et antique métropole constantinienne et médiévale de la Galice. « *Bracara, Lusitaniæ urbs insignis,* » dit pompeusement le médecin toulousain Raymond Delassus, « *natales nostro præbuit professori, plus alumni sui ingenio quàm muris suis aut opulentià æstimanda.* Ce fut à Braga, ville illustre de Portugal, que notre professeur dut ses origines; le génie de son nourrisson a plus fait pour la gloire de cette cité que ses remparts et ses richesses. » — Ces mots, pris au sens étroit de la *naissance* du penseur dans les murs mêmes de Braga, lorsque, cependant, quelques lignes plus bas, le biographe ajoute que le premier ciel de Francisco Sánchez fut le *ciel d'Espagne,* « *cælum Hispanum,* » ont été le point de départ de la croyance qu'ont adoptée dès le début Nicolas Antonio[1], Van der Linden, Mercklin et Manget[2], Bayle[3], Moréri[4], puis, de façon simultanée ou successive, Buddée, Beck et Burtorff[5], Stollius[6], Barbosa Machado[7], Brucker[8],

toulousain, sont réimprimés, traduits et annotés dans l'Appendice de la publication annoncée.) Traités de médecine, pp. 1-943. Pagination nouvelle : Francisci | Sanchez, | *Doctoris Medici,* | *et in Academià Tolosanà* | *Professoris Regii,* | *Tractatus philosophici.* | pp. 1-134. Autres feuillets non numérotés : *Table alphabétique; Extrait du Privilège du Roi,* Paris, 30 avril 1635; *achevé d'imprimer,* 12 novembre 1635.

1. Nicolas Antonio (1617-1684), *Bibliotheca Hispana nova,* Rome, 1692, 2 vol. in-fol.; Madrid, 1783-88, 2 vol. in-fol., t. I, p. 474.

2. Jean-Antonide van der Linden (1609-1664), *De scriptis medicis libri duo,* Amsterdam, 1637, 1651 et 1662, in-8°. — Textuellement reproduit par Georges-Abraham Mercklin (1644-1702), dans : *Lindenius Renovatus,* in-4°, Nuremberg, 1686, pp. 297-298, et par Jean-Jacob Manget (1652-1742), dans : *Bibliotheca scriptorum medicorum veterum et recentiorum,* 4 vol. in-fol., Genève, 1731, t. IV, pp. 153-154, à la suite de la réimpression pure et simple de l'article de Nicolas Antonio sur Francisco Sánchez.

3. Pierre Bayle (1647-1706), *Dictionnaire historique et critique,* t. II, 1re partie, II-O. Rotterdam, Reinier Leers, 1697, p. 1004, *Texte et notes.* = *Additions* de la 4e édition, t. IV, pp. 133-134, Amsterdam-Leyde, 1730.

4. Louis Moréri (1643-1680), *Grand Dictionnaire historique,* t. VI, p. 84, col. 1, au début. Paris, 1732, Pierre-Augustin Lemercier, in-fol.

5. Jean-Fr. Buddée (1667-1729), *Dictionnaire général d'Histoire et de Géographie, avec de nouvelles additions... 3e édition contenant à leur place les suppléments* de J.-Ch. Beck... et de A.-D. Burtorff, Bâle, 1744, in-fol., t. VI, p. 120 (allemand).

6. Gottlieb Stollius (1673-1744), *Philos. civil. in Academ. Ienensi prof. ordinar. Introductio in historiam litterariam in gratiam cultorum elegantiorum litterarum et philosophiae conscripta. Magno studio latine vertit et indices adjecit* Carolus-Henricus Langius. *Ienae, apud viduam Joannis Meyeri,* M.DCC.XXVIII, 1 vol. in-4°, p. 491, *Pars secunda,* § *LXXVI.*

7. Diogo Barbosa Machado (1682-1772), *Bibliotheca lusitana,* Lisbonne, 4 vol. in-fol., 1741-1759, t. II, pp. 256-257.

8. Jacob Brucker (1696-1770), *Historia critica Philosophiæ, à mundi incunabulis ad nostram usque ætatem deducta,* Lipsiæ, M.DCC.LXVI. T. IV, period. III, Pars I, lib. III, cap. I, De scepticis recentioribus, pp. 541-542, § IV.

de Feller[1], Tennemann en son second ouvrage[2], et, plus près de nous, du Mège[3], Ritter[4], Victor Cousin[5], Hippeau[6], Franck au moins partiellement[7], Morejón[8], Gatien-Arnoult[9], Gerkrath[10], Stöckl dans sa première histoire[11], González[12], Theophilo Braga[13] et le docte Menéndez y Pelayo[14], ce dernier, toutefois, avec une importante réserve. — Est-il besoin de noter, en passant, que Victor Cousin, Hippeau, Gatien-Arnoult, Franck et divers autres polygraphes n'ont même pas songé à identifier le nom moderne de Braga, et qu'à la manière des anciens, ils écrivent encore « *Bracara* »? —

Sous la même inspiration, évidemment, certains critiques,

1. De Feller (1735-1802), *Dictionnaire historique ou histoire abrégée des hommes qui se sont fait un nom*, 11 vol. in-8°, Paris-Lyon, Méquignon-Guyot, 1818-1819, t. VIII, p. 44, colon. 1.

2. Guillaume-Théophile Tennemann (1761-1819), *Manuel de l'hist. de la Philos. trad. de l'allem.* par V. Cousin, t. II, p. 88, Paris, Pichon-Didier-Sautelet, in-8°, 1829, 3e périod., Philos. modern. 1re époq. De Bacon à Kant. Essais pour fonder la science philos. sur l'expér., VIII, Sceptiques, § 331.

3. *Biographie toulousaine ou Dictionnaire historique des personnages qui... se sont rendus célèbres dans... Toulouse ou ont contribué à son illustration*, 2 vol. in-8°, Paris, Michaud, 1823, t. II, pp. 386-387.

4. Henri Ritter (1791-1869), *Geschichte der Philosophie*, t. X, pp. 236-261, Hambourg, in-8°, 1851.

5. Victor Cousin (1792-1867), *Histoire générale de la Philosophie*, 10e édit., Paris, Didier, 1872, in-8°, pp. 309-310, texte et note.

6. Hippeau, *Histoire de la Philosophie ancienne et moderne*, Paris, Hachette, in-8°, 1833, pp. 371-372.

7. Adolphe Franck (1809-1893), *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Paris, Hachette, 1875, pp. 1524-1525.

8. Morejón, *Historia bibliográfica de la Medicina española*, Madrid, in-8°, 1842-3, t. V, pp. 251-254. Dans la *Biblioteca escogida de medicina y cirujía*.

9. A.-F. Gatien-Arnoult, *Éléments généraux de l'Histoire comparée de la philosophie, de la littérature et des événements publics, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nous*, Toulouse-Paris, Privat-Hachette, in-4° sur deux colonn., 1847, 5e part., IIe sect. Tableau XXIV et ch. XIX. — *Éléments de Philosophie*, Toulouse, Privat, in-8°, 1864, p. 559.

10. Dr Ludwig Gerkrath, *Franz Sánchez. Ein Beitrag zur Geschichte der philosophischen Bewegungen im Anfange der neueren Zeit*. Vienne, in-8°, 1860, Braumüller, p. 1 et suiv.

11. Dr Albert Stöckl, *Geschichte der Philosophie des Mittelalters*, 4 vol. in-8°, Mayence, 1864-1866, t. III, Période de lutte contre la Scolastique, pp. 384 et suiv.

12. Z. González, *Histoire de la Philosophie*, traduct. de Pascal, t. III, pp. 141-142. Paris, Lethielleux, 4 vol. in-8°, 1891. — Voir mon compte rendu de la publication de cet ouvrage dans la *Revue du Midi* du mois de novembre 1890 (Nîmes, Gervais-Bedot).

13. Theophilo Braga, *Questões de litteratura e arte portugueza*, in-8°, Lisbonne, J.-G. de Sousa Neves, 1881, pp. 274 et suiv.

14. M. Menéndez y Pelayo, *Ensayos de crítica filosófica*, pet. in-8°, Madrid, 1892, pp. 293-341. — Les travaux de ma vie administrative m'ont empêché, malheureusement, jusqu'à ce jour, de publier ma traduction avec notes et appendices de ce beau livre du premier écrivain de l'Espagne contemporaine. J'offre ici au maître madrilègne l'hommage de mes regrets pour un retard indépendant de ma volonté.

s'ils ne vont pas jusqu'à proclamer la venue au monde proprement « bracaraise » de Francisco Sánchez, n'hésitent pas, du moins, à le présenter, en toute certitude, comme un « Portugais ». Telle est l'assertion plus imprécise à laquelle se tiennent le *Patiniana*[1], Llampillas[2], Chaudon, Delandine et Prudhomme[3], Tennemann en sa première publication[4], Franc. Rothenflue[5], une *Société de gens de Lettres de 1822*[6], Salinis et Scorbiac[7], Jacques, Simon et Saisset[8], Stöckl (deuxième histoire)[9], Frédault[10], Déchambre et Lereboullet[11], Carbonel[12], Alaux[13], P. Vallet[14], et, tout récemment encore, M. le Dr Caubet, doyen de la Faculté de médecine de l'Université de Toulouse[15].

D'un autre côté, une seconde école, qui compte, il est vrai, fort peu d'adeptes, procède de l'enseignement nettement donné par le célèbre historiographe de l'Université de Montpellier dans

1. *Naudæana et Patiniana, ou Singularitéz remarquables prises des conversations de Mess. Naudé et Patin*. Paris, Delaulne, 1701. *Patiniana*, pp. 72-73.

2. Abate Llampillas (1731-1810), *Saggio storico-apologetico della Letteratura spagnuola contro le pregiudicate opinioni di alcuni moderne scritori italiani*, 6 vol. in-8°, Gènes, 1778-1781. — Traduct. castillane : Doña Josefa Amar y Borbón. *Ensayo histórico-apologético de la Literatura española*, Madrid, 1789; Saragosse, 1882, t. IV, p. 193. Il y a un septième volume, en espagnol comme en italien *(Polémique)*.

3. Chaudon, Delandine et Prudhomme, *Nouveau Dictionnaire historique*, 21 vol. in-8°, Paris, 1810-1812.

4. Guillaume-Théophile Tennemann, *Geschichte der Philosophie*, t. IX, pp. 505-515, Leipzig, in-8°, 1814.

5. Franc. Rothenflue, *Institutiones Philosophiæ theoreticæ*, Lyon, Périsse, t. III, in-8°, 1862, p. 225.

6. *Dictionnaire historique, critique et bibliographique*, Paris, Ménard-Desenne, 1822, t. XXIV, p. 170, colonn. 2.

7. De Salinis et de Scorbiac, *Précis de l'histoire de la Philosophie*, Paris, Hachette, in-12, 1847, p. 320.

8. A. Jacques, J. Simon et E. Saisset, *Manuel de Philosophie*, Paris, Hachette, in-8°, 1877, p. 575.

9. Dr Albert Stöckl, *Traité d'histoire de la Philosophie*, in-8°, Mayence, 1870, pp. 537-538, § 5-6 (allemand).

10. Frédault, *De la Scolastique à la science moderne* (Extrait de la *Revue du monde catholique*). Paris, in-8°, Palmé, 1867, p. 58.

11. Déchambre et Lereboullet, *Dictionnaire encyclopédique des Sciences médicales*, 3e série, t. VI, Paris, in-8°, Asselin et Masson, 1878, p. 433.

12. P. Carbonel, *Histoire de la Philosophie*, Paris-Avignon, Lecoffre-Seguin, in-8°, 1882, pp. 261-262.

13. J.-E. Alaux, *Histoire de la Philosophie*, Paris, Degorce-Cadot, in-12, 1882, p. 193.

14. P. Vallet, *Histoire de la Philosophie*, Paris, Roger et Chernoviz, in-12, 1882, 2e édit., pp. 348-349.

15. *Toulouse*, fort vol. in-8°, Toulouse, Privat, septembre 1887. *La Faculté de médecine*, par le Dr Caubet, doyen, pp. 785-814. Cf. p. 797. — Tirage à part, p. 13.

la première moitié du xviii[e] siècle, Jean Astruc (1684-1766)[1] : « Je me contente, » fait connaître ce savant, « d'indiquer une partie des professeurs que la Faculté de Montpellier a fournis aux autres Universités... A Toulouse, François Sánchez, de Túy, diocèse de Braga en Portugal, professeur de philosophie pendant vingt-cinq ans, de médecine pendant onze[2]. » — Cette attestation décisive et documentaire a rallié, dès le principe, le chanoine Joly, censeur du *Dictionnaire* de Bayle[3], et, de nos jours, Franck[4] et M. Menéndez y Pelayo[5], les deux derniers, au moins, comme rappel d'opinion fondée. Seulement, de même qu'entendues trop mot à mot et sans égard à leur contexte, les paroles précédentes de Delassus sur la naissance bracaraise de Francisco Sánchez ont causé l'erreur manifeste des nombreux biographes déjà cités, de même la garantie formelle due à Jean Astruc, mais utilisée après lui sans élucidation suffisante, a conduit des compilateurs et des écrivains de seconde main à faire de notre auteur, ou, comme Weiss[6], Hœfer[7], Bouillet et Gourraigne[8], et Grégoire et Wahl[9], un « Portugais », « né à Túy, » — cité espagnole, — ou, plus ingénument encore, avec une *Société de gens de Lettres de 1829*[10] et Dezobry, Bachelet et Darsy[11], un « philosophe et médecin, » « né à Túy », « en Portugal. »

1 Jean Astruc, de Sauve, fameux professeur en médecine à Toulouse (1710-1715), Montpellier (1715-1729) et Paris (Collège de France, 1731, en remplacement de Geoffroy, et Faculté de médecine, 1743); Capitoul de Toulouse (1730), écuyer, médecin de Louis XV et du roi de Pologne Auguste II.

2. *Mémoires pour l'histoire des sciences et des beaux arts, commencés d'imprimer l'an 1701 à Trévoux, et dédiés à son Altesse sérénissime Monseigneur le duc du Maine.* Août 1731, pp. 1447-1448. — Article LXXXVI. *Lettre de* M. Astruc, *médecin-consultant du Roi et professeur en médecine au Collège Royal, à M. R..., professeur en médecine dans la Faculté de Montpellier.*

3. Philippe-Louis Joly (1712-1782), *Remarques critiques sur le Dictionnaire de Bayle,* Paris-Dijon, 1748, 2 t. en 1 vol. in-fol. — 2[e] part. G.-Z, p. 709.

4.-5. *Loc. cit.*

6. Weiss, dans *Biographie universelle ancienne et moderne,* t. XL, Paris, Michaud, 1825, p. 301.

7. Hœfer, *Biographie générale,* t. XLIII, colonn. 254, Paris, Didot.

8. Bouillet et Gourraigne, *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie,* Paris, Hachette, in-4°, 1893, p. 1716.

9. Grégoire et Wahl, *Dictionnaire encyclopédique d'histoire, de biographie, de mythologie et de géographie,* Paris, Garnier, p. 1632.

10. *Biographie universelle classique ou dictionnaire historique,* t. III, Paris, Gosselin, 1829, p. 2720.

11. Dézobry, Bachelet et Darsy, *Dictionnaire général de biographie et d'histoire,* Paris, Delagrave, 1895, t. II, p. 2527.

Pourtant, — outre l'énonciation par Delassus du « ciel espagnol », « *cœlum Hispanum,* » de Francisco Sánchez, — dès le XVII[e] siècle, presque au lendemain de la mort du maître, Gaspard de Barth (1587-1658), dans ses *Commentaires sur Stace,* publiés par Schubius en 1664[1], déclarait expressément notre penseur non Portugais, mais Espagnol : « *Auctor ejus rei nobis est,* » disait-il en propres termes, « *Mathurinus Simonius, cujus tractatio :* De Litteris Pereuntibus, *cum* Francisci Sanchezii *libro :* Quod nihil scitur, Hispani *hujus, illius Itali* doctoris, *in Germaniâ, anno christiano millesimo-sexcentesimo-duodevicesimo recusa, ubique nota esse debet.* On a pour garant du fait Mathurin Simon, dont la dissertation : *De Litteris Pereuntibus,* réimprimée en Allemagne avec le livre de *Francisco Sánchez : Quod nihil scitur,* l'an du Christ 1618, doit être partout connue. De ces deux *docteurs,* le second (Francisco Sánchez) était *Espagnol;* le premier (Mathurin Simon), Italien. » — En 1701, le *Patiniana,* tout en traitant, par distraction sans nul doute, « Franciscus Sánchez » de « médecin *portugais,* habitué à Toulouse », n'en ajoutait pas moins qu'il « a fait un livre *espagnol : De la méthode universelle des sciences (Método universal de las Ciencias),* qui est fort docte »[2]. Et, enfin, le même Jean Astruc, mentionné tout à l'heure, — au cours de ses *Mémoires pour servir à l'histoire de la Faculté de médecine de Montpellier, revus et publiés par* LORRY, *avec l'Éloge de l'auteur*[3], — sans relever d'opposition entre ces deux termes : « originaire de l'archidiocèse de Braga, » et « Espagnol », répétait : « François Sánchez, Espagnol, vint à Montpellier étudier en médecine, et s'inscrivit dans les Registres des matricules en 1573. »

Où donc trouver le vrai dans ce conflit d'indications contradictoires, si funeste à la plupart des historiens, anciens ou contemporains, de Francisco Sánchez? Et quel fut, au juste, en même temps que la nationalité du philosophe, le lieu exact de sa naissance?

1. 4 vol. in-8°, Zwickau, 1664, t. I[er], p. 447 : *Ad Publii Papinii Statii Silvarum librum quintum; Carmen II, Protrepticon ad Crispinum.*
2. *Loc. cit.*
3. Paris, in-4°, Cavelier, 1767, Livre V, p. 355.

*
* *

Partant, pour diriger mes recherches sur ce point, de cette année 1573, date de l'immatriculation montpelliéraise de Francisco Sánchez, au témoignage de Jean Astruc, lequel avait nécessairement puisé cette information à sa source, j'ai dû au concours de MM. Got, secrétaire en chef, et Gordon, ancien bibliothécaire et docteur en médecine aujourd'hui décédé, ainsi qu'au zèle de M. Bernat, employé à la Bibliothèque de la Faculté, la découverte des trois inscriptions suivantes, tracées, datées et signées de la main même du penseur. Elles se cachaient en un ancien *Registre des Actes de la Faculté de médecine en l'Université de Montpellier,* volume in-8°, composé de 92 feuillets en parchemin, non numérotés, où l'on lit, à l'intérieur de la couverture, cette épigraphe : « Il y a 59 feuillets de parchemin écrits en ce sens-ci, et 33 feuillets écrits en sens contraire, » c'est-à-dire en retournant le livre. Le registre en question appartient au Secrétariat; mais il est recueilli dans une des grandes salles de la Bibliothèque. En attendant que j'en tire, bientôt, d'autres déductions, ces matricules établissent péremptoirement la naissance *espagnole* et non portugaise de Francisco Sánchez. Elles portent, en effet :

1° (Au 23 novembre 1573, baccalauréat en médecine). — « *Ego, Franciscus Sanchez, Hispanus, diœcesis Bracarensis, insignitus sum laureâ baccalaureatûs;* »

2° (Au 29 avril 1574, licence en médecine). — « *Ego, Franciscus Sanchez, Bracarensis diœcesis, accepi gradum licentiaturæ;* »

3° (Au 13 juillet 1574, doctorat en médecine). — « *Ego, Franciscus Sanchez, Hispanus, diœcesis Bracarensis, accepi gradum doctoratûs.* »

Ainsi, qu'en dépit des certifications de la majeure partie de ses biographes, l'auteur du *Quod nihil scitur* ne soit pas Portugais, cela ne peut plus faire de doute à l'avenir. D'abord, les critiques qui, — après Raymond Delassus et sans le comprendre, — ont touché quelque chose de la naissance du philosophe, se

sont, pour la plupart, reproduits les uns les autres; leur prétention n'a donc d'autre valeur que celle d'une erreur originelle souvent transcrite. Mais, de plus, en dehors des affirmations similaires et catégoriques de Delassus lui-même *(Cælum Francisci Sanchezii Hispanum)*, de Gaspard de Barth *(Franciscus Sanchezius, doctor hispanus)* et de Jean Astruc *(François Sánchez, Espagnol)*; en dehors du choix fait par le penseur de sa langue maternelle, le castillan, pour écrire son *Método universal de las Ciencias*; de son propre aveu, Francisco Sánchez n'est point de Braga, où Delassus place non pas sa venue au monde, mais bien son extraction, ses origines, sa famille, « *natales,* » de même que son éducation littéraire élémentaire, « *alumnus;* » car, il ne faut point l'oublier, Braga, comme le rapporte Launoy, possédait une des plus anciennes écoles des Espagnes : l'on y cultivait « *optimarum artium studia* »[1].

Et, de fait, j'y insisterai ultérieurement, Francisco Sánchez nous apprend, dans ses œuvres, qu'il avait de proches parents, voire des consanguins portugais : en premier lieu, le mari de la sœur de son père, de sa tante paternelle, « *amita mea,* » dit-il : « *Erat huic nomen Antonius Lopez; in Valenciâ, ultimâ Lusitaniæ urbe, ad Minium fluvium sitâ, commorabatur, cui nupta erat amita mea*[2]. » Retenons, précisément, que Francisco Sánchez, qui emploie ailleurs, pour désigner sa propre nationalité, le qualificatif d'« *Hispànus* », Espagnol, marque, ici, soigneusement la différence, et relate que son oncle paternel par alliance, Antonio López, était « *ex Lusitaniâ* », « *Lusitanus,* » Portugais. En outre, au dire de l'écrivain, l'un de ses proches cousins, Duarte Paulo, était également natif de Lisbonne, « *Ulisiponensis* ». Ce personnage, marié à Rome, y vécut avec sa femme, à laquelle le médecin-philosophe donna ses soins durant le séjour de jeunesse qu'il fit en cette ville. « *Erat autem hæc uxor Domini Duarte Paulo, Ulisiponensis, qui Romæ habitabat, nobis consanguineus, ubi nos eam vidimus*[3]. »

1. J. Launoii, *De Scholis celebrioribus seu à Carolo Magno, seu post Carolum, per Occidentem instauratis*, Paris, 1672, in-8°. *Oper.*, t. IV, p. 160.
2. *Observat. in Prax. Lib.-Œuv. médic.* de *Francisco Sánchez*, p. 365.
3. *Ibid.*, p. 366.

A la vérité, on pourrait faire observer justement, après M. Menéndez y Pelayo, que le Portugal, virtuellement espagnol au même degré que le reste de la Péninsule, ne se considérait pas encore, au XVI[e] siècle, comme un pays absolument clos, sans nulle communauté de race, d'aspirations ni d'intérêts, avec les autres fractions *des Espagnes.* En rigueur donc, à cette époque, un Portugais, aussi bien qu'un Andalous, un Valencien, un Navarrais ou un Castillan, pouvait, de façon assez naturelle, se titrer d'Espagnol. Malgré les germes de discorde adroitement semés des deux côtés des monts, les habitants de l'une et de l'autre Estrémadures demeuraient frères ; et, « bien loin que la funeste rupture morale des peuples ibériques fût consommée, le métropolitain de Braga disputait à ceux de Tolède et de Tarragone la primatie hispanique[1]. »

Mais, en l'espèce, sous la plume de Francisco Sánchez, le nom d'« *Hispanus* » revêt un caractère moins générique et plus particulier. La preuve, c'est que, quand, au cours de ses œuvres, l'auteur parle des Portugais, il ne les confond jamais avec leurs voisins, réservant aux seconds le nom d'*Hispani,* tandis qu'il appelle les premiers *Lusitani.* Les exemples abondent ; en voici quelques-uns :

1° « *Saccus, sacculus et saccellus, à graeco σάκκος derivatum, Latinis, Gallis, Germanis, Italis, Belgis,* Hispanis, Lusitanis, *magnum est marsupium*[2]. »

2° « *Quamvis nomen hoc, gallice : « épices; » et* hispane *et* lusitane : « *especias,* » *tantum pro aromatibus ad condimentum tritis sumatur à vulgo*[3]. »

3° « *Apothecarius denique vocitatur, et gallice, modicum mutato vocabulo : « apothicaire ; » et* hispanice : « *boticario ;* » *et* Lusitanis : « *boticairo,* » *à verbo græco ἀποθήκη, quod significat cellam vinariam*[4]. »

4° « *A quo etiam deductum est verbum gallicum : « boutique...,* »

1. M. Menéndez y Pelayo, *loc. cit.*, p. 294.
2. *De formul. praescrib. medicament. Lib., Oper.*, 1636, p. 414.
3. *Pharmacop. Lib. Tres, De election. medicament. Lib. Prim.*, cap. I, *Oper.*, 1636, p. 418.
4. *Ibid.*

inde etiam : « boutiquier... » Ab eodem quoque defluxit : « botica, » hispanicum *et* lusitanum *pro pharmacopæi tabernâ solum* [1]. »

5° « *Succum vero hunc ab Arabibus « nil » vocari (præter id quòd herbam à quâ hic extrahitur eodem nomine ii vocant, et quòd Bellunensis infra notando loco id testatur), probat etiam nomen hoc « anil », quo* Hispani Lusitani*que colorem illum qui à glasto fit, denotant;* QUÆ DUÆ GENTES *ab Arabibus, quibus sat diu paruerunt, plurima retinuere nomina... Ubi obiter notabis, perperam Lacunam Segobiensem, Commentariis in Dioscoride* hispano sermone *editis, De Lapide Indico caput illud inscripsisse, interpretatum et commentatum fuisse, quum Dioscorides solùm Indicum inscripserit* [2]. »

6° « *Rob* » *et* « *Robub* » *simpliciter vocant Arabes, quod Latini « sapam, mellaceum et defrutum,* » Hispani « *Arrope,* » Lusitani « *Arrobe,* » *modice corruptâ Afrorum dictione, Galli « vin cuit* [3]. »

7° « *Inde videtur etiam Gallis dici « massepain »,* Hispanis *et* Lusitanis « *mazapán* », *Italis « mazzapanis », Latinis dici potest « dulciarius panis* [4]. »

8° « *Saccus enim et sacculus et saccellus... apud Græcos (quibus σάκκος vocitatur), Latinos, Gallos, Germanos, Belgas, Italos,* Hispanos, Lusitanos *et plures alios magnum est marsupium* [5]. »

9° « *Quod tamen falsum esse asserunt* Hispani Lusitani*que, qui Orientales Occidentalesque Indias liburnicis perlustrant; qui aiunt plantam quæ piper fert, infirmis quibusdam viticulis assurgere, vicinasque arbores complecti, acutæ clematidis formâ, sed folio assyrii mali... Mathiolus asserit se in Italiâ vidisse pipereas plantas descriptioni* Lusitanorum *respondentes : quod an verum sit, ipse viderit* [6]. »

Autre part, Francisco Sánchez attire notre attention uniquement sur les Portugais : « *Quod quamvis* à Lusitanis *magnâ copiâ probatissimum asportetur, tamen rarò in officinis invenitur* [7]. »

1. *Pharmacop. Lib. Tres, De election. medicament. Lib. Prim.*, cap. I, *Oper.*, 1636, p. 418.
2. *Ibid.*, cap. IV, Regul. I, *Oper.*, 1636, p. 422.
3. *Pharmacop. Lib. Tres, De composition. medicament. Lib. Tert.*, cap. VI, *Oper.*, 1636, p. 460.
4. *Ibid.*, cap. XI, p. 468.
5. *Ibid.*, cap. XXI, p. 482.
6. *De Theriac. ad Pharmacop. Lib.*, cap. IV, *Oper.*, 1636, p. 490.
7. *Exam. opiator. quae in usu habentur Lib. Prim.*, cap. XIX, *Oper.*, 1636, p. 531.

Autre part encore, il ne s'agit, chez lui, que de ses compatriotes proprement dits et des Écoles médicales espagnoles *(Hispani medici, Schola medicinæ Hispanica)*[1]. — Quand on ne saurait pas que notre philosophe a écrit en castillan et non en portugais son *Método universal de las Ciencias*, il résulterait de ces multiples références et de bien d'autres qu'il n'a jamais confondu, dans son esprit, les dénominations « *Hispani* » et « *Lusitani* », lesquelles, dit-il très sûrement, conviennent à deux nations distinctes : « *Duæ gentes.* » Si donc il s'est appelé lui-même « *Hispanus,* » c'est manifestement par abus que ses biographes, — oublieux ou ignorants des vieilles circonscriptions ecclésiastiques des Espagnes, — l'ont proclamé « *Lusitanus* », « Portugais, » sous prétexte qu'il était « *Bracarus* », « Bracarais, » c'est-à-dire né dans la mouvance métropolitaine de l'archidiocèse de Braga.

Car c'est clairement dans cette relation religieuse entre les évêques de l'espagnole ville de Túy, jadis suffragants des archevêques portugais de Braga, et ceux-ci, métropolitains de la petite ville frontière, ainsi, du reste, que de bien d'autres enclaves galiciennes, que gît la solution de la difficulté. — Au XVIe siècle, comme durant le Moyen-Age, on pouvait encore appartenir réellement à la nationalité espagnole et, néanmoins, porter très bien la qualification de *Bracarais,* ou même, en quelque mesure, par extension vulgaire et courante de langage, par une sorte d'accoutumance archaïque, celle de « *Lusitanien* », « *Lusitanus.* »

Les évêques de Túy, *Tyde ad Fines*, au principe dépendants de ceux de Braga[2], passèrent, tour à tour, sous l'hégémonie

1. Voir notamment : *De Phlebotom. Lib.* cap. II, *in fin.*, p. 335; *Ibid.*, cap. V, *in med.*, p. 342; *Observation. in prax. Lib.*, *in med.*, p. 373: *Tomás-Fernández de Veiga*, médecin helléniste; *De formul. praescrib. medicam. Lib.*, cap. III, *in princip.*, p. 384; *Ibid.*, cap. VI, *in princip.*, p. 390; *Pharmacop. Lib. Tres, De composition. medicament. Lib. Tert.*, cap. III, *in princip.*, p. 452; *Ibid.*, cap. IV, *in princip.*, p. 454; *Ibid.*, cap. V, *in med.*, p. 457; *Exam. opiator. quae in usu habentur Lib. Prim.*, cap. XVI, *in med.*, p. 528; *De crisibus commentar. Lib. Prim.*, cap. XII, *in med.*, p. 644; etc.

2. Voir le premier concile de Braga, en 563. *Collectio Canonum Eccles. Hispan.*, Matriti, 1824, I, p. 594; Aguirre, *Concil. Hisp.*, II, 292; *Concil.*, édit. Hardouin, III, 347; Ferreras, *Hist. gen. d'Espagne,* II, 179; Sandoval, *De Antiquitatib. Ecclesiæ Tudensis,* etc. Conf. Wiltsch, *Handbuch der kirchlichen Geographie und Statistik,* Berlin, 1846, 2 vol.

du siège de Luco[1], puis, à nouveau, sous l'autorité de celui de Braga[2], devenu, entre temps, primatial[3], jusqu'à l'heure où, par suite de l'invasion des Maures, le primat de Braga lui-même perdit ses dignités et se vit soumis à l'archevêque d'Oviedo[4]. A la fin du XIe siècle, pourtant, Braga reconquit ses droits métropolitains sur la Galice[5]; et, au début du XIIe, Túy figura derechef, jusqu'à l'époque de l'ultime scission entre les Espagnols et les Portugais, parmi les évêchés suffragants de Braga[6]. Inutile de traiter plus au long cette question, qui n'a nullement embarrassé Jean Astruc, lequel n'a jamais su apercevoir d'antinomie, parce qu'effectivement il n'en existait aucune, entre sa double assertion complémentaire : 1° des *Mémoires de Trévoux :* « François Sánchez, de Túy (sous-entendu : Espagne), archidiocèse de Braga, en Portugal, » et 2° des *Mémoires pour servir à l'histoire de la Faculté de médecine de Montpellier :* « François Sánchez, Espagnol. »

Ce qui a été dit jusqu'ici permet donc de déterminer, sans réplique et de manière rigoureuse, non seulement la nationalité de Francisco Sánchez, mais encore son véritable lieu de naissance. — Originaire de Túy, diocèse espagnol suffragant de la métropole portugaise de Braga, l'illustre penseur a même fait

1. En 569, sous Theodemir, roi des Suèves, on fonda, avec l'assentiment des évêques réunis, une seconde métropole, savoir Luco; voyez Mansi, *Concil. coll.*, t. IX, p. 815; *Ibid.*, IX, 841, n. C; *Ibid.*, *loc. cit.*, p. 844; etc.

2. Léovigild ayant renversé le royaume des Suèves (585), Luco redevint évêché, et les droits du métropolitain de Braga furent rétablis pour toute la province; voyez Mansi, *loc. cit.*, p. 844.

3. Cf. Ferreras, *Hist. gen. d'Espagn.*, et Mansi, IX, 830.

4. L'église de Braga souffrit extrêmement des calamités qui fondirent sur l'Espagne par suite de l'invasion des Maures en 711. Néanmoins, alors que d'autres évêchés disparaissaient totalement, elle conserva son siège; mais elle perdit sa dignité métropolitaine et se vit soumise à Oviedo : « *Ovetensis Ecclesia Gallæciæ metropolitana efficitur* ». — *Concil. Ovetan., anno 973,* dans Mansi, XVII, 266; Joann. VIII (872-882) *Epistol. CCCIX*, dans Mansi, *loc. cit.*, 224.

5. Quand, en 1088, l'Espagne connut des jours meilleurs, le pape Urbain II rendit à Braga ses droits métropolitains sur la Galice.

6. Braga avait reçu, de nouveau, du pape Calixte II (1119-1124), Túy parmi ses évêchés suffragants. Voyez Mansi, XX, 682; XXI, 168 et surtout 193. — Malgré leur résistance, les métropolitains de Braga durent bientôt reconnaître la primatie de Tolède (Mansi, XXII, 1096); mais la situation ne dura pas. L'archevêque de Braga éprouva une diminution autrement réelle de sa juridiction, lorsque l'évêché de Lisbonne fut érigé en archevêché, en 1390. Les *Actes du Concile de Pise* mentionnent, pour la première fois, cette nouvelle métropole (Mansi, XXVI, 1256). Enfin, en 1540, Evora fut aussi érigé en archevêché par le pape Paul III. Consulter sur tout cela Wiltsch, *op. cit.*

une allusion directe à sa patrie dans le passage de son livre des *Observationes in praxi* rappelé plus haut, et où il s'agit de son oncle par alliance Antonio López, le mari portugais de sa tante paternelle : « *Erat huic (homini ægro) nomen Antonius Lopez,* in Valenciâ, ultimâ Lusitaniæ urbe, ad Minium fluvium sitâ, *commorabatur, cui nupta erat amita mea.* Ce malade avait nom Antonio López, et, mari de la sœur de mon père, habitait, à l'extrême frontière du Portugal, la ville de Valença-do-Minho[1]. » Francisco Sánchez, ici, regarde Valença-do-Minho[2], comme Espagnol, de la rive droite du fleuve, et il s'exprime, conséquemment, en fils de la Galice et de cette cité frontière de Túy, qui, en effet, selon le mot du géographe La Martinière, « s'oppose à la rive gauche et à la ville de Valença[3], » pointe dernière du territoire portugais.

* * *

Ainsi, voilà le pays de Francisco Sánchez, l'*Espagne,* et le lieu de sa naissance, *Túy,* exactement connus. — Il importe, à présent, de fixer, avec la même précision, la véritable date de sa venue au monde. Là encore, critiques et historiens de la philosophie ont varié ou erré à l'envi ; et l'un des plus éminents de ces derniers, Ritter, faute d'une bonne chronologie sur la question, en est venu à contester un fait palpable : l'existence même de la première édition du *Quod nihil scitur*, sous prétexte qu'aux dates où ce traité aurait été composé (1576, — c'est 1575 qu'il eût fallu dire) et publié (1581), l'auteur n'aurait été âgé que de quatorze et dix-neuf ans, quand, au

1. *Oper.*, 1636, p. 365, *in med.*

2. « *Valence* ou *Valença-do-Minho,* ville de Portugal dans la province d'*Entre Douro y Minho,* aux frontières de la Galice, à l'occident de Monçaon, vis-à-vis de Túy. Cette place est située sur une hauteur dont la pointe s'étend jusqu'au bord du Minho, et fortifiée de cinq bastions qui ne sont pas revêtus. Valença-do-Minho est le chef-lieu d'un comté qui appartient aux marquis de Villareal, de la maison des Meneses. » (A. Bruzen de la Martinière, premier géographe de Philippe V, *Dictionn. géogr. historiq. et critiq.,* 10 vol. in-folio, La Haye, 1726-1730, etc., t. IX, p. 21.)

3. On lira, au début du chapitre deuxième, la description de Túy et de ses environs telle que la donne La Martinière, et de laquelle ce passage est tiré.

contraire, l'œuvre requiert une science et une réflexion déjà en pleine maîtrise de soi[1].

Selon le *Paliniana*[2], « Franciscus Sánchez... est mort à Toulouse, âgé de soixante-dix ans, l'an 1632. » De ce fait une conclusion découle, c'est que le philosophe soit né en 1562. Tel est bien l'avis de Brucker, Tennemann en son second ouvrage, du Mège, Ritter, Hippeau, Morejón, Jacques, Simon et Saisset, Bouillet et Gourraigne, Stöckl, Grégoire et Wahl, Frédault et P. Vallet. Mais on aboutit de la sorte à d'inextricables embarras, lesquels, au demeurant, n'ont point inquiété à l'excès la plupart de nos narrateurs. — Comment, en effet, avec les deux termes extrêmes de la vie de Francisco Sánchez ainsi délimités, justifier logiquement : soit en 1573 son immatriculation médicale, dont parle Jean Astruc ; soit en 1575 la rédaction du *Quod nihil scitur;* soit la publication : 1° en 1578, du *Carmen de Cometà anni Millesimi-Quingentesimi-Septuagesimi-Septimi*[3], — première œuvre parue de l'auteur, contre

1. FRANCISCUS | SANCHEZ | *Philosophus* | *et Medicus* | *Doctor*. — *Quod nihil scitur*. | Griffon, écusson symbolique de l'imprimeur : « *Virtute duce,* | *Comite fortunâ.* » — | *Lugduni,* | *Apud Ant. Gryphium.* | *M.D.LXXXI.* | — Petit in-4°, représentant un in-8° actuel ; 100 pages de texte et 8 pages liminaires. P. I-II : Titre ; p. 3-4 : *Integerrimo* | *disertissimoque* | *Viro Jacobo à* | *Castro, Franciscus* | *Sanchez S. P.* | Dédicace, *Tolosâ,* et du temps même de l'édition (1581), où l'auteur déclare qu'il a déjà composé cet écrit depuis sept ans (1575). P. V-VIII : *Ad Lectorem;* préface également : *Ex Tolosâ, Kalend. Janu. anno Redemptionis M.D.LXXVI,* où Francisco Sánchez nous apprend qu'à cette date, le 1er janvier 1576 (bien que sorti de Montpellier depuis la fin de 1574, à la suite de la persécution ouverte des huguenots, et n'étant entré à l'Université de Toulouse, comme régent de la Faculté des Arts, qu'en 1585), il se considère toujours comme professeur de médecine : « *Medicam... Artem... cujus professores sumus.* » P. 1-100 : *Franciscus Sanchez,* | *Philosophus et Medicus Doctor.* | *Quod nihil scitur.* | — Dernière page : « *Quae docentur non plus habent virium,* | *quàm ab eo, qui docetur, accipiunt.* » | *Quid?* | *Finis.* |

Un fort bel exemplaire dans la Bibliothèque de l'Université de Montpellier, provenant du fond Barthez, et qui m'a été gracieusement communiqué ; un autre à la Bibliothèque Mazarine de Paris (14,160), signalé sans doute par Victor Cousin, *Histoire gén. de la Philosoph.*, 10e édit., Paris, Didier, 1872, in-8°, p. 309. Note : « *très bien imprimé chez Gryphe* »; trois au British Museum, sous les cotes : 72-c-15 ; 1124-h-13 (2) ; 836-i-3 (2) ; etc.

2. Les citations d'auteurs, non repérées, qui vont suivre, se réfèrent toutes aux œuvres dont la bibliographie a déjà été mentionnée plus haut.

3. FR. SANCHEZ, | *Philosophi et* | *Medici Docto-* | *ris Carmen* | *de* | *Cometâ anni* | *M.D.LXXVII.* — | Griffon, armes parlantes de l'imprimeur : « *Virtute duce,* | *Comite fortunâ.* » — | *Lugduni,* | *Apud Ant. Gryphium.* | *M.D.LXXVIII.* | — Petit in-8° représentant un in-12 actuel, 42 pages. — P. 1-2 : Titre ; p. 3-5 : *Humanissimo eruditissi-* | *moque Viro Didaco à Castro,* | *F. Sanchez S.* | Dédicace : *Ex Tholosâ quinto-decimo die ant Kalend. Febr. M.D.LXXVIII.* — P. 6-39 : *De Cometâ* | *Anni M.D.* | *LXXVII.* — *F. Sanchez Doctore Medico* | *Authore,* | *Carmen.* | Texte. P. 6 : les douze premiers vers

l'astrologue florentin Francesco Giuntino, — et 2° en 1581, du *Quod nihil scitur?* J'ai dit grâce à quelle voie Ritter tourne l'obstacle pour ce dernier livre. En ce qui concerne l'obtention par Francisco Sánchez de ses degrés académiques à Montpellier, Brucker et, à sa suite, le même Ritter se trouvent contraints de lui faire recevoir là le bonnet de docteur, et Stöckl sa première promotion professorale, seulement en 1586, — alors qu'en réalité, depuis onze ans déjà, le philosophe avait quitté la seconde ville du Languedoc pour en habiter la capitale, Toulouse, et qu'après plus de dix années de vie intérieure et de pratique médicale dans la cité palladienne, il y était entré, en 1585, à la Faculté des Arts de l'antique Université.

Bien d'autres polygraphes successifs, sans poser, à vrai dire, le problème de l'année de la naissance de Francisco Sánchez, se sont contentés de copier, ou la double articulation insérée dans le *Patiniana :* l'âge suprême du penseur (soixante-dix ans) et la date de son décès (1632), ou seulement l'un de ces détails. En particulier, Bayle, Moréri, de Feller, Chaudon, Delandine et Prudhomme et la *Société de gens de Lettres de 1822* s'approprient, en dehors de tout commentaire, le premier et le second renseignements ; au contraire, Franc. Rothenflue, Dezobry, Bachelet et Darsy, Déchambre et Lereboullet et Alfred Weber[1] commémorent uniquement la date mortuaire : 1632 ; tandis que Nicolas Antonio, Van der Linden, Mercklin et Manget, Buddée, Beck et Burtorff, ainsi que Barbosa Machado, renonçant à cette indication, ne mentionnent que la durée de la carrière de Francisco Sánchez pendant plus de soixante-dix ans.

Mais, admettre côte à côte deux données dont, en dernière analyse, les conséquences apparaissent comme irréductibles, ce n'est pas détruire une antinomie, non plus qu'on ne la supprime en passant sous silence l'un de ses termes. Il y avait un

p. 7-38 : vingt-huit vers par page ; p. 39 : les vingt derniers vers : « *Quae docentur, non plus habent virium | quam ab eo, qui docetur, | accipiunt.* » | *Finis.*— | P. 40 : griffon, armes parlantes de l'imprimeur ; p. 41 et 42 : blanches.

Un exemplaire dans la Bibliothèque de l'Université de Breslau, qui m'a été aimablement communiqué *(Phys., IV, Oct. in 596, z)*; un autre à Munich, à la bibliothèque royale et nationale (P. O. lat. 8°, 265).

1. *Hist. de la Philos. europ.*, in-8°, Paris, 1886, Fischbacher, pp. 246-247.

autre parti à prendre que de coucher Francisco Sánchez en ce lit de Procuste d'une carrière de soixante-dix ans ou un peu plus, achevée en 1632, et, dès lors, commencée par hypothèse, aux environs de 1562. Des deux notions concomitantes : soixante-dix ans d'âge, décès en 1632, pourquoi ne pas rejeter la première, afin de s'appuyer, ensuite, avec plus de confiance sur la seconde? Qu'on ne révoque pas en doute, ont proposé divers biographes, cette date mortuaire trop ferme de 1632, précisée par le *Patiniana;* mais qu'on montre moins d'aveugle sécurité touchant ce nombre assez vague de soixante-dix ans d'existence, lequel cadre mal, en somme, avec ce qu'on sait, d'autre part, de la vie de l'écrivain ibérico-toulousain.

Ainsi raisonnent plus ou moins explicitement : Weiss, quand il déclare que Francisco Sánchez, mort en 1632, « devait être plus âgé que soixante-dix ans ; » la *Société de gens de Lettres de 1829,* qui professe que le philosophe s'éteignit « âgé, en 1632 » ; Franck, selon lequel « Guy Patin s'est trompé en plaçant la naissance de l'auteur du *Quod nihil scitur* en 1562, ou, ce qui revient au même, en ne lui comptant que soixante-dix ans à l'époque de sa mort, en 1632 » ; Hœfer, pour qui Francisco Sánchez, « mort en 1632, était né en 1552. » — Gatien-Arnoult recule la venue au monde du maître jusqu'en « 1550 », et le fait mourir « en 1632 » ; Larousse parle, pour la naissance, « du milieu du XVIe siècle à peu près, » et note la date du décès « en 1632 » ; d'après Carbonel, le penseur naît « vers 1555 », et descend dans la tombe « en 1632 ». De leur côté, également, Theophilo Braga et Menéndez y Pelayo souscrivent aux deux dates initiale et finale de 1552 et 1632 ; et ils ajoutent que Francisco Sánchez prolongea ses jours jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans.

A bien des égards, cette solution semblerait satisfaisante ; pourtant, elle n'a pas seulement le tort très grave de préférer, pour les besoins de la cause, une assertion positive du *Patiniana* à l'autre ; elle se heurte, par ailleurs, à deux affirmations plus anciennes encore que celles de Guy Patin (1601-1672), et auxquelles, à coup sûr, Guy Patin, lui-même, paraît s'être originellement référé. En 1635, les deux fils de Francisco

Sánchez, Denys (1596-1653) et Guillaume Sánchez (1601-1657), dédient à la mémoire de leur père ses propres *Œuvres,* — Tolosæ Tectosagum, 1636; l'*Achevé d'imprimer pour la première fois* porte la date du 12 novembre 1635, et le *Privilège du roi* a été donné à Paris, le dernier jour d'avril 1635. — Or, ils disent expressément que le philosophe ne parvint à atteindre la bonne méthode médicale qu'au terme de sa carrière, à soixante-dix ans: « *Rectam rationem medendi... septuagenarius senex tandem apprehendit;* » et Raymond Delassus, scellant, en tête du même volume, le récit de la *Vie* de son professeur, ajoute identiquement : « *Tandem virum mors rapuit vitâ dignissimum, septuagenarium, vel paulo plus.* Enfin, la mort enleva cet homme si digne encore de l'existence, à l'âge de soixante-dix ans ou un peu plus. » Si l'on admet que le *Patiniana* s'est trompé en ne donnant à Francisco Sánchez que soixante-dix ans, au moment de son décès, osera-t-on prétendre, de même, que ses enfants ou son disciple ont ignoré aussi l'âge vrai d'un père et d'un guide à l'intimité duquel ils se sont trouvés si profondément unis?

Voilà, fort probablement, la raison supérieure pour laquelle le chanoine Joly et les Drs Gerkrath et González, tout en reportant la naissance du philosophe vers le milieu du XVIe siècle, se sont totalement abstenus de rien accepter de tranché au sujet de la date de sa mort. « Il est certain, » dit simplement Joly, « que François Sánchez naquit *au moins* dix années avant 1562. » « En aucun cas, » répète le Dr Gerkrath, « l'année de la venue au monde de Francisco Sánchez ne peut être fixée *après* 1552; » et, plus loin, il ajoute : « Je ne sais point résoudre la difficulté; il doit y avoir quelque part une erreur... On ne peut pas, du moins, sacrifier une date reposant sur celle de la publication des *Œuvres* à une date calculée d'après les données du *Patiniana*[1]. » Dès le chapitre premier de son livre, Gerkrath avait déclaré « qu'il était même probable que Francisco Sánchez était né *avant* 1552 ». Enfin, le Dr González, se taisant de façon complète sur la mort de notre médecin, proclame qu'il vit la lumière « vers le milieu du XVIe siècle ».

1. *Loc. cit.*, p. 143-145.

Dans ce choc d'opinions adverses, en effet, il était difficile à la critique de ne point suspendre son jugement et de ne pas conclure prudemment, avec le Dr Gerkrath, « qu'il y avait quelque part une erreur. » — Cette erreur, toutefois, était-elle vraiment irréparable, et ne subsistait-il pas, si l'on eût bien cherché, un témoignage, accessible à tous, qui devait donner le mot de l'énigme et permettre de rétablir la réalité des choses?

*
* *

En sa notice sur la *Faculté de médecine de Toulouse,* publiée annuellement, à la fin du XVIIIe siècle, au cours des *Almanachs historiques de la province de Languedoc* (art. *Sciences et Arts : Université royale*), Jean-Florent Baour [1] écrit ceci : « La Faculté de médecine de Toulouse est, après celle de Paris, la plus ancienne du royaume. » (Le *Rapport de Fourcroy* à la Convention, du 7 germinal an II, ajoutera : « La seconde de province en importance, durant le même siècle. ») « Elle fut créée avec l'Université... On voit, dans la salle des Assemblées, les portraits de plusieurs professeurs célèbres, dont les noms l'ont illustrée. Le plus remarquable est celui de *Lupus Hispanus* (López l'Espagnol), premier médecin de Raymond VII, qui signa, l'an 1238, en qualité de régent en médecine, la quittance de la somme que le comte de Toulouse, marquis de Provence et duc de Gothie, avait été obligé de payer pour l'entretien de l'Université pendant dix ans :

« (1°) *Magister Lupus Hispanus regens in medicinâ in Universitate Tolosanâ, ut primum creata fuit Universitas; procurator ab Universitate magistrorum Tolosæ, anno M.II.XXXVIII* (Vaisset., *Hist. Occitan.*, tom. 3us, pag. 388 et 408).

1. Baour (Jean-Florent), cité textuellement ici, « imprimeur-libraire, écuyer, scelleur de la Chancellerie de France, fut avantageusement connu par son esprit et par sa probité. Il a rédigé et publié, pendant plusieurs années, la *Gazette de Toulouse*. On a encore de lui l'*Almanach historique de cette ville et de Languedoc*. La collection des nombreuses éditions de ce précieux *Annuaire* offre, en abrégé, l'histoire de la capitale du Languedoc. Baour, mort pendant la Révolution, laissa une fortune assez considérable à M. Baour-Lormian, son fils, l'imitateur d'*Ossian*, le traducteur de Tasse et l'auteur d'*Omasis.* » (*Biographie toulousaine*, t. Ier, p. 34, col. 1.)

» Les portraits de *Lupus*, de *Ramón Sabunde*, d'*Augier Ferrier*, dont le buste en marbre occupe un rang distingué dans la *Galerie des Illustres*, au Capitole, et celui du célèbre *Sánchez*, surnommé le *Sceptique*, sont placés aux quatre angles, comme les principales colonnes de la Faculté. »

Si les érudits, s'occupant d'un docteur-régent mort dans le plus vénérable et l'un des plus traditionnels de nos centres universitaires provinciaux, eussent pensé à y poursuivre sa trace, ils se fussent, d'avance, épargné bien des tâtonnements hors de propos. Tandis, en effet, qu'ils argumentaient, *à priori*, sur les dates de la venue au monde, de la vie et du décès de Francisco Sánchez, et ainsi se voyaient réduits, par la force des choses, à des suppositions gratuites, la Salle des Actes de la Faculté de médecine de Toulouse, aujourd'hui restaurée, leur gardait le secret en vain scruté par eux. Ils pouvaient y apprendre que la chronologie officielle du philosophe méridional est erronée, comme l'a excellemment pressenti le Dr Gerkrath, et que, depuis un peu plus de deux cents ans, elle se fonde moins que sur une défaillance de mémoire de Guy Patin, sur une simple faute typographique du *Patiniana*. Effectivement, par une pure interversion de chiffres, sans nul doute, les imprimeurs parisiens de ce livre, Florentin et Pierre Delaulne, ont laissé se glisser 1632 là où il fallait mettre 1623.

Les nombreuses anciennes toiles dont parlait Jean-Florent Baour, et qui, avec leurs épigraphes contemporaines, ont échappé aux orages de la Révolution, sont connues des Toulousains; et moi-même, j'ai eu l'occasion de les admirer mainte fois, en particulier dans mon enfance, au temps où, en 1862, mon père occupait la chaire de pharmacie de l'École[1]. Or, voici les inscriptions que portent les trois dernières de celles qui nous intéressent. En démontrant que trois sur quatre des « piliers » de l'antique professorat médical de Toulouse sont d'origine espagnole, elles révèlent le rôle international de l'Université languedocienne, en même temps qu'elles éclairent sa glorieuse histoire. En ce qui touche proprement Francisco Sánchez, elles

1. Voir : *Journ. de méd., chir. et pharm. de Toulouse*, avril 1861, p. 127. *Ordre des cours pour le semestre d'été de l'année scolaire 1861-1862.*

confirment les lignes générales de sa *Vie,* telles que les décrit Delassus, et, abolissant toute hésitation sur la date de sa mort, permettent, du même coup, d'arrêter celle de sa naissance :

« (2°) *Raymundus Sabunde, in Universitate Tolosanâ medicinæ professor; doctoratûs gradu in philosophiâ et sacrâ scienciâ illic insignitus; defunctus anno 1436.* (Maussac, *Prolegom. in Raymundi Martini oper.*);

» (3°) *Augustus Ferrier, antecessor regius in nobilissimâ Facultate; Universitate Tolosanâ nominatus fuit disputatione propter meritum et supremæ Curiæ votum, die quartâ septembris, anno M.D.LI; decessit anno M.D.LXXXVIII;*

» (4°) *Franciscus Sanchez, Lusitanus, antecessor regius saluberrimæ Facultatis medicinæ, in almâ Universitate Tolosanâ professor. Obiit anno M.D.CXXIII, ætatis suæ LXX. — « Quid ? » — Liberalium artium Cathedram prius occupaverat.* »

Je dois à l'obligeance de M. le doyen de la Faculté Caubet, ancien confrère de mon père à la Société nationale de médecine, chirurgie et pharmacie de Toulouse, une nouvelle lecture des quatre testimoniales ci-dessus ; il y a quelques années, du reste, elles avaient été résumées, mais sans allusion aux solutions qu'elles fournissent, par le même M. Caubet, en son important article sur sa corporation universitaire, inséré dans le volume intitulé : *Toulouse* (in-8° de 1150 pp., Privat, 1887 ; *XVIe session de l'Association française pour l'avancement des sciences*).

Il me restait, pour plus ample informé, à mettre au jour l'*acte mortuaire* même de l'auteur du *Quod nihil scitur,* au cours duquel tels nouveaux détails me seraient dévoilés peut-être, grâce auquel, du moins, les dates exactes du décès et, par conséquent, de la naissance de Francisco Sánchez passeraient à l'état de faits acquis pour l'histoire et la philosophie. Mon savant confrère de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse, M. Ernest Roschach, correspondant de l'Institut et membre du Comité des travaux historiques et scientifiques, le nouvel éditeur de l'*Histoire générale de Languedoc,* a été assez heureux pour découvrir cette pièce,

à la suite de perquisitions quelque peu aventureuses dans les *Anciens Registres paroissiaux* conservés aux Archives de l'état civil de Toulouse. La question, en effet, était de savoir où devait se trouver, — vraisemblablement aux environs des édifices primitifs de l'Université, — le domicile du maître. La précieuse mention obituaire nous apprend que Francisco Sánchez était paroissien de la seconde basilique toulousaine, Notre-Dame-la-Daurade, et qu'il habitait la grand'rue, longue voie parallèle au fleuve générateur de Toulouse, qui allait du Château-Narbonnais à l'insigne basilique Saint-Sernin, c'est-à-dire du cœur de la vieille ville au bourg, et qui, depuis plus de deux mille ans, n'a pas cessé d'être l'artère principale du commerce local. Le tracé s'en retrouve approximativement dans la rue du Taur, le côté de la place du Capitole voisin des Arcades, les rues Saint-Rome et des Changes, les places de la Pierre et de la Trinité, la rue des Filatiers, la place des Carmes, la rue Pharaon, etc. Le document nous décèle, au surplus, que notre écrivain s'est éteint à la mi-novembre 1623, et qu'il a été enterré en l'église des Franciscains de la Grande-Observance (monument aujourd'hui détruit). Placés, pareillement, dans le voisinage de la Faculté de médecine et de l'Université d'autrefois, les Cordeliers servirent de sépulture, durant des siècles, à bon nombre de familles notables de Toulouse. Lors de l'incendie de ces dernières années, les descendants des défunts dont les restes y reposaient furent invités à les recueillir par la municipalité. Peut-être ne faudrait-il pas désespérer de retrouver, tôt ou tard, dans la ville, la pierre tumulaire au nom et aux armes du médecin-philosophe.

Voici le texte *in extenso* de l'article du *Livre des décès* de la basilique Notre-Dame-la-Daurade : « Du XVI[e] novembre 1623. François Chance (Sanche), docteur et régent en médecine, aagé de soixante-trèze ans, a esté ensevely aux Cordeliers, demeurant à la Grand'rue. »

On constate que le scribe de Notre-Dame-la-Daurade, peu familier avec les noms espagnols, a altéré celui du penseur disparu, prononcé à la française; mais l'identité n'est pas douteuse. — Francisco Sánchez avait donc strictement soixante-

treize ans à l'époque de sa mort. C'est là le sens réel de la formule de Raymond Delassus : « *septuagenarium vel paulo plus,* » fort semblable à celle qu'on rencontre, à chaque instant, dans les anciens registres paroissiaux du Midi de la France : « mort âgé d'environ soixante-dix ans ; » exactement soixante-treize.

La conclusion à tirer est claire : Francisco Sánchez, décédé à la mi-novembre 1623, âgé de soixante-treize ans, était né dans le courant de 1550, plutôt vers la seconde partie de l'année, puisque, reçu docteur à Montpellier, le 13 juillet 1574, et promu, presque immédiatement après, professeur en médecine, il mérita sa chaire, raconte Delassus, à peine âgé de vingt-quatre ans : « *Cathedram medicinæ professionis obtinuit, vix adolescentiæ terminos assecutus ætatis, scilicet annos viginti quatuor.* » — Les biographes qui ont parlé plus haut du milieu du XVIe siècle ne se trompaient donc pas ; ils avaient compris que les dates mêmes de publication des premiers ouvrages de l'écrivain impliquaient sa venue au monde avant 1552. Son extrait mortuaire et mes documents inédits de Montpellier, joints aux précisions apportées par Raymond Delassus, exigent qu'il y soit venu, vers la dernière moitié de 1550. Nous montrerons, dans les quatre chapitres suivants, que l'an de naissance 1550 est réellement le seul qui permette de retracer les grandes lignes de sa carrière de façon normale et concordant de tous points, tant avec ses travaux qu'avec les divers renseignements contenus dans son *Éloge funèbre.*

Je crois superflu, au demeurant, de m'appesantir sur le titre : « *Lusitanus* », Lusitanien, pour « *Bracarus* », Bracarais, inséré dans l'épigraphe du portrait de la galerie de la Faculté de médecine de Toulouse. La preuve de la nationalité de l'auteur du *Quod nihil scitur* est faite ; le sens large et archaïque ici du mot « *Lusitanien* », n'a plus besoin d'être éclairci.

***

En résumé, la science se voit, désormais, en possession des données fondamentales sur la patrie, la mort et, par voie

de conséquence, la venue au monde de Francisco Sánchez, dit le Sceptique. — Le grand homme, de naissance espagnole, a reçu le jour à Túy, en Galice, dans la seconde moitié de l'année 1550[1].

H.-P. CAZAC,
Proviseur du Lycée de Bayonne.

1. L'*Introduction*, le *chapitre premier* (reproduit ci-dessus presque *in extenso*) et les *chapitres deuxième* et *troisième* de l'ouvrage en préparation, cité p. 326, ont été lus par l'auteur, au XLI[e] Congrès des Sociétés savantes de Paris et des départements, tenu à Bordeaux du mardi 14 au samedi 18 avril 1903. Les *chapitres quatrième* et *cinquième* ont été exposés dans leurs lignes générales. Voir le résumé du mémoire tout entier dans le compte rendu du *Journal officiel de la République française* du samedi 18 avril 1903; *Section d'histoire et de philologie, séance du jeudi soir 16 avril*, p. 2476, colonn. 1 et 2.

L'*Introduction* traite succinctement de la vraie place de Francisco Sánchez dans le mouvement intellectuel moderne, et montre en lui le précurseur de Descartes et de Pascal. Le chapitre premier a pour titre : *Origines nationales et année de la venue au monde du philosophe Francisco Sánchez;* le chapitre deuxième : *Jeunesse du philosophe Francisco Sánchez. — Séjours à Túy, Braga et Bordeaux;* le chapitre troisième : *Voyages du philosophe Francisco Sánchez en Italie et à Rome. — Arrivée à l'Université de Montpellier. — Départ pour la ville de Toulouse;* le chapitre quatrième : *Carrière du philosophe Francisco Sánchez à Toulouse. — Première période : l'écrivain et le médecin-consultant. — Intendance médicale de l'Hôtel-Dieu Saint-Jacques;* le chapitre cinquième : *Deuxième période de la carrière toulousaine du philosophe Francisco Sánchez. — Entrée à l'Université; régence en la Faculté des Arts. — La famille languedocienne du penseur. — Régence à la Faculté de médecine. — Mort de Francisco Sánchez.* — Une très brève *Conclusion* recherche les traces que Francisco Sánchez a laissées dans la littérature philosophique des trois derniers siècles.

L'*Appendice* renferme : I. Les documents originaux et rarissimes anciennement imprimés sur la vie du philosophe (texte, traduction et notes) : 1° et 2° les deux *Dédicaces* du *Carmen de Cometâ anni M.D.LXXVII* (Toulouse, 18 janvier 1578), et du *Quod nihil scitur* (Toulouse, 1581), au gentilhomme et officier espagnol Don Diego de Castro, le meilleur ami d'enfance et de jeunesse de Francisco Sánchez; 3° l'*Épître* des deux fils du maître, Denys et Guillaume, *à la mémoire de leur père;* 4° l'*Éloge de Francisco Sánchez*, par son disciple Raymond Delassus; — II. Les nombreux documents inédits, du plus haut intérêt, que je dois à l'obligeante collaboration de divers savants, tout particulièrement à celle de mon docte ami M. Sylvain Macary, archiviste adjoint de la Haute-Garonne (Parlement, section notariale); — III. Enfin, un *Essai de Bibliographie Sanchézienne.*

CORRESPONDENCIA DEL CONDE DE LEMOS

CON DON FRANCISCO DE CASTRO, SU HERMANO

Y CON EL PRÍNCIPE DE ESQUILACHE

(1613-1620)

(Conclusión[1]*)*

El Conde de Lemos al Príncipe de Esquilache.

Primo mio: antes de entrar en las fabulas de América os quiero escribir un poco de historia, que tambien parece fabulosa. Y no me reprocheis el adjetivo acordandoos del *fusco ragio* que la Crusca florentina calificó en el Tasso por pésima juntura, porque aquellos fueron pedantes crudos y vos sois muy honrado caballero. *His suppositis,* ya vuestros hermanos os deben escribir como yo me vine á Galicia y la causa que tuve para esto. Pues sabed que allá donde estais haceis mayor mi complacencia cada vez que me acuerdo que Don Hernando de Borja es vuestro hermano[2], y no querria sino tener mil ocasiones de perderme por vosotros. I creedme, primo, que me dejara rodar de la misma manera, aunque al fin de la cuesta no hallara los colchones de mi casa. Espero que Don Hernando[3] sera restituido *in pristinum*[4] con mucha brevedad. De mí no hay que hacer caso mientras prevaleciere este buen hombre de mi cuñado[5], pero el es impusible que pueda conservarse. Lo que se deciros es que á no estar de por medio el servicio de Dios y del Rey, que no dan lugar á que desee la conservacion deste hombre, se la encomendara continuamente á Dios en mis santas oraciones y sacrificios, porque nada me está mexor para el cuerpo y para el alma que vivir en Monforte. *Crede michi;* y ansí os certifico ingenua mente que estoy hecho un Preste Juan y que vida mas gallofa no lo ay de aquí á las Indias.

1. Voir p. 249-258.
2. Escribe pues al Princ^e. de Esquilache D. Francisco.
3. De Borja? su primo, luego virrey de Aragón?
4. Porque le había quitado el rey la llave. V^e p. 353, n. 2.
5. El de Uceda?

Todavía echo menos las veras y las burlas de Esquilache, que un rato de vuestra conversacion así de quando en quando me fuera cosa muy platica, sonora y salutifera.

Pareceme que os benis á desembarcar á Ferrol quando Dios y en horabuena bolbays á los vetustos (entiendese Lares) y que te salgo á recibir con toda mi trapisonda gallega, y que anda el guayamba de parte á parte. Bien sea verdad que por agora estays mejor en el Piru, porque tarden en llegar á vuestra noticia las nuevas que aquí nos dan fastidio cada ocho dias mediante la puntualidad de las estafetas. Valame Dios, primo, y qué trocado esta el mundo de seis meses á esta parte! La prision de Don Rodrigo[1] y otras civilidades á este tono se queden para el agente gazetero, que yo en vez de estas prosas os quiero embiar una glosa que hize á una Decima del Príncipe nuestro Señor, y por lo menos la Decima os a de parecer muy bien quando no os contente la glosa y por ninguna relacion conocereis el espíritu y gentil naturaleza de este niño mejor que por ella.

Va de glosa y va de decima[2].

Señora del alma mia,
pareceis aurora bella
mas hermosa que la estrella,
mas reluciente que el dia;
dejad ya vuestra porfia,
no me trateis, no, tan mal,
que deste fuego infernal
me siento de tal manera,
que á ser hombre, no pudiera
sufrir la pena inmortal.

Si es mentira la verdad
que no se deja vencer,
de esa discreta beldad
quien tiene por libertad
no estar en vuestro poder,
mi destino ó mi eleccion
que en tan dulce tirania
ya una cosa misma son,
os hizo ansi con razon
Señora del alma mia.

Los misterios, los colores
que da el alba al culto suelo
son vuestros competidores,
sus risueños resplandores
y la hermosura del cielo.
En tanta razon lo fundo
que es cortedad no estendella
amostrar que en nuevo mundo
y de otro sol mas fecundo
pareceis aurora bella.

Venus, si Grecia no miente,
fue en estrella convertida;
y oy vive resplandeciente
que puso allí dignamente
la eternidad de su vida.
Mas para vos no ay agora
transformacion como aquella
ni habrá estrella aduladora,
que siempre sereis, señora,
mas hermosa que la estrella.

1. La de D. Rodrº Calderón en 1618 (octº?)

2. Al margen : « Esta decima se hizo con ocasion de que la Princesa no se dejaba besar. »

Quando muy blanca y muy lenta
rompe en el gran ministerio
la luz que aljofar ostenta
siente la noche su afrenta
y vase al otro hemisferio;
pero en vuestras luces bellas
la violencia es cortesía
y si ahuyentais sus estrellas,
queda con vos y sin ellas
mas reluciente que el dia.

Con gran risa y gran ternura
decisme á todo de no,
mas que hermosa travesura
un tiempo en esta hermosura
hallaua mi centro yo.
Ya no useis de mas primores
porque la razon embia
otros afectos mayores,
cedan al fruto las flores,
dejad ya vuestra porfia.

Bien que me mostrais amor
en la misma resistencia
podeisme tratar mejor
y hasta el ultimo favor
quien ama y tiene paciencia.
No señora y antes bien
quando es la piedad ygual
se siente mas el desden,
duelaos mi mal y mi bien,
no me trateis, no, tan mal.

Ansi que en qualquier motivo
de la repulsa alagueña
con ardientes ansias viuo
y á fuego que es tan actiuo
todo le sirve de leña.
Soy al fin de los amantes
que hallan infierno en su mal
y hecho exemplo de constantes
huyré de sus glorias antes
que deste fuego infernal.

Desta verdad generosa
festiuamente ocupado
mi discurso no reposa
ni ya pienso en otra cosa
ni tengo ya otro cuidado.
Y ello ignoro como fue
quando os vi la vez primera
mas tan absorto quedé
que desde entonces mi fe
me siento de tal manera.

Sin reparar en su gusto
el ya perfecto varon
con ingenio mas robusto
sufre mejor lo que es justo
pero no una sinrazon.
La tierna edad al sentido
vive y con ley mas sincera
como niño ansi he podido
andar alegre y sufrido,
que á ser hombre, no pudiera,

Vuestra opinion diferente
siempre á esperar me condena.
yo aceto confusamente
porque esta gloria aparente
se obstina ya como pena.
Y aunque al cabo persevero
en una esperanza tal
y ay en su mal lisongero
pena inmortal, no es que quiero
sufrir la pena inmortal.

Ya que este cuidado queda echado á un cabo, *deveniamos ad Guaylas et Caxatambo.* Y por vida de Dª Catalina de la Cerda[1], si es que *stat in rerum natura*, que me deys licencia para jurar á Dios y á siete mil cruces que en todas las quatro partes del mundo, aunque entre allá

1. Mujer del duque de Lerma, é hija del de Medinaceli.

la Tórrida zona, no ay Principe, Principico, ó Principaço, no digo yo como vos, pero ni tal que pueda ladearse con Martin de Azedos. Dame esos pies y manos, mi Atabaliva, mi hombre, mi Redemptor! O gran Virrey, digno de ser Induperator! Y habeis de notar que la sílaba *du* la declaraba Cespedes[1] por el decan del decandeligo. No os espanteis de ver en mi estilo tan grande novedad, que el gozo de los quatro obrajes *rapit me sicut tempestas.* El caso es que me teneis rendido y obligado á serviros toda la vida, y aunque es mucho lo que se come, lo que yo estimo sobre todo es la ordene, *hoc est,* el gusto y buen despejo con que me haceis merced en el avio de todas esas haciendas que ay tengo. ¡Viva mil años tan buen pariente y amigo, y vivalos yo tambien para serviros, y si esto pudiera ser desde la Presidencia de las Indias, ¿ qué me faltara á mi? Y aun ¿ qué os faltara á vos?

No puedo hacer juicio de vuestras cartas y de vuestras acciones porque me hallo lexos de todo, pero mis correspondientes me escriben *mirabilia,* de que yo me gozo harto en buena fe, y nunca esperé menos de vuestro gran talento y de vuestra virtud, que es lo que hace la olla gorda. Gracias á Dios que os hizo tal y que os conocen esos pájaros que vos llamais *baquianos,* que *comocumque sit,* son malas aves. Mucho trabajo debeis de pasar con la gente de ese pais. Yo la conozco bien, y sé lo poco que se puede fiar de sus intenciones. Pero *in verbo Indios* perdia yo mi juicio quando era sátrapa de esas materias, y aun allá habreis topado una cédula que se hizo en mi tiempo sobre los servicios personales que señala bien si tuve por escrupulosa la servidumbre de los Indios, y cuan á los alcances andaba à los encomenderos y demas españoles que comiençan su trabajo (como vos decís muy bien) en justicia y acaban en tierra mia *(sic)*[2], porque de hallar inconveniente en que estos miserables vivan ociosos, sacan la consecuencia de que han de trabajar incesablemente, y sin recibir toda la paga que corresponde á su jornal. O primo! y qué de maldades destas topareis cada dia, y cómo me alegro de veros hablar con tantas reflexas en el caso y con tanta piedad! Llevaldo adelante, que sin duda le debe de ser á Dios muy aceta la defensa de esos miserables, y á mi parecer, si un Virrey sale con esto y con enviar mucha plata á España, no tiene mas que desear. Tambien me contenta mucho las diligencias que vais haciendo para evitar las idolatrias, pecado muy antiguo y muy conforme á la naturaleza de esa nacion que toca en algo á supersticiosa. He visto la carta que escribis á su Mag^d^ sobre las minas de Guancavelica, y es gran cosa que en los dos años pasados se sacasen 14,000 quintales de açogue. En mi tiempo á lo menos si llegaba

1. Baltasar de Céspedes, retórico y humanista, ó Andrés García de Céspedes, cosmógrafo de Indias
2. Juego de palabras por : *tiranía*?

la labor á 6,000, se tenia, si no me acuerdo mal, por muy aventajada. Discurris en la materia con mucho magisterio y claridad, y á fe que los nuevos capitulos de la instruccion que llevó Don Alonso de Mendoza son golpes de maestro, y la rebaja y muy sin daño de barras, como lo probais á posteriori y á priori. A mi parecer haceis evidencia deste articulo, y si yo fuera sacerdote, tambien os dijera misas, como el P. Francisco Coello, cuya aprobación debeis estimar en mucho, porque siempre le tuvimos en opinion de gran ministro y ha muchos años que está en esa provincia.

A mi señora la Princesa beso las manos y la Condesa besa las vuestras. Guardeos Dios como deseo.

De Monforte 14 de marzo 1619.

(Mano propia.) Primo mio, qué os parece como nos trata este poeta de mi cuñado [1]? Pues por vida del rey Don Alonso y de Godoy, que ansi se llama la alcagüeta de mi comedia, que nos hemos de entender á coplas.

Hernandillo [2] tocará Virreynado sin duda ninguna, y le volveran su llave, porque la pesadumbre no era con él sino conmigo, y Dios es tan mal sufrido á veces que ya le va castigando, pues segun me escriben, puede menos su Excelencia [3] de lo que pensó y el Rey le va conociendo muy apriesa y recatandose del en hartas cosas. Yo me estoy mirando los toros desde mi ventana y solo trato de plantar jardines, hacer fabricas y convertir gallegos, y para esto último estoy aguardando dos Padres de la Compañia, grandes misioneros, que tambien acá tenemos entradas [4]. Qué pensaba el Señor Virrey del Pirú, que para solo su spiritu habia Dios reservado esta predicacion evangélica?

Mi comedia, hablando con reverencia, se copiará, ya que la favoreceis de manera que la quereis allá, y por lo menos irá el año que viene, que es lo mismo que esotra semana.

Ah vellacon, y qué vida te llevas entre laues y relaues. Pardiola! quando no tubierades mas que estafetas que proceden en forma de aniversario, es una fortuna muy loable y digna de ser codiciada desde Unçueta hasta el licenciado Porras, que es lo mismo, *gustos sic estantibus,* que desde el Artico al Antártico (no direys que voy sin ortogra-

1. Uceda.

2. D. Hernando de Borja, hermano del Príncipe de Esquilache, y comendador mayor de Montesa, á quien en 1618 quitó el Rey la llave dorada al triunfar Uceda, pero obteniendo luego el Virreinato de Aragón, á lo que aquí alude. Dedicóle B. L. de Argensola su elegía ó epístola que empieza: *Para ver acosar toros valientes,* en que pinta la vida del de Lemos en Monforte.

3. Uceda.

4. Alude á lo que en Indias entendian por entradas, ó sea empresa de conversión de indios por misioneros en nuevos territorios.

phia), porque ha dado en santo este medico de acá, y por el mismo proprio motu esta hecho un pecador, y ni tiene animo para mormurar ni para alegrarse. Perdida cosa es. Es gran compasion lo que pasa por el espiritu deste cuitado. Requiescat in pace. Decí á Porrillas que le diga algunas misas, y mirad, Principe mio, que le favorezcais, porque es hombre de buen gusto y porque se ha valido de mí.

Martin de Azedos primo capite, porque le debo casi tanto como á vos D. Hernando de Castro y mirá, mi primo que me le tienes algo desfavorecido y desconfiado. Por amor de Dios y por amor de mi que le honres y caricies muy como á cosa mia, porque realmente que le tenemos en toda mi casa mucha obligación y mucha voluntad.

El Inquisidor Verdugo merece mucho. Ya le conoceis, y tambien le amays y nos estimamos infinito en mi casa.

Don Francisco de la Cueva, Tomas de Paredes, Don Rodrigo de Esquibel me han asistido y asisten mucho en la administración de esas haciendas, y ansi me los habeis de favorecer mucho, mucho, si, por vida vuestra.

Los caciques de Guarax se os encomiendan tambien, que se me quejan que los tratan mal.

Tambien os encomiendo al hermano de Gante secretario de mi madre.

Tambien al buen Juan Lopez de Hernani, que es criado de ley y antiguo de mi casa, y pienso que por su persona os merecera que le hagais merced.

Del mismo al mismo.

De un salto me puse el setiembre pasado con toda mi casa en Monforte, y con tan buen ayre que le doy dedos al mas pintado. Las causas desta determinacion no son para carta que ha de pasar por tan diferentes climas; pero bien cierto estoy de que no le han de parecer mal quando las entienda. Una de ellas y la principal, ha sido el servicio de la casa de Borja, de que no estoy yo poco ufano, y el tiempo va de manera calificando mi retirada, que llegamos mi prima y yo á tener arrepentimiento de no haberla hecho antes. Hanse de ella seguido infinitos beneficios á nuestra casa y vasallos, y cierto, debieramos de haberla hecho quando no fuera por otra cosa que por esperimentar el universal regocijo con que todo el reino[1] está de que nos ayamos venido á él. Añada agora Vm. el contento que se halla en el rincon propio y la inquietud depuesta con los cuidados públicos. Solamente echamos menos la ausencia de los amigos, pero sirvenos

1. De Galicia.

de consuelo el ver que este contrapeso es forzoso en todas partes. En fín acá lo pasamos entre estos castañales, sin tener necesidad de fingir babas ni deslumbrar Idumeos, como Vm. pondera en su carta; mas no quiso Dios que este contento durase mucho sin la acostumbrada pension de todos los de esta vida, pues á dos meses que gozabamos del, nos le turbó la nueva del trabajo que ha pasado por casa de Vm. faltándole un yerno tan á su modo y tan de buenas esperanzas. Hanos lastimado este fuego como asiguran nuestras obligaciones, así por los daños que Vm. nos escribe que se le han seguido, como por las demas circunstancias, pues tan de repente le ha sido forzoso á Vm. el hacer transito de los parabienes á los pesames.

Quan cerca esta del bien la desventura!

Por ninguna cosa siento el estar ausente de la corte como por no poder acudir á pretensiones tan justas como las de mi señora Doña Juana; pero mi madre sé yo que suplirá mi falta quando alguna hiciere mi persona donde está la de Su Exª que tan tiernamente ama y estima á Vm.

De buena parte entendí los meses pasados desde aquí que no faltaba quien con los del Consejo intentaba algo contra Vm., y aunque no era cosa de consideracion, avisé luego á Juan de Acedos y hallele tan sobre los estribos y tan prevenido en el negocio como se pudiera desear, y tambien por el mismo camino tuve aviso que ya la borrasca avia calmado; efetos deven ser de haber hecho Vm. oficio de buen aposentador.

Una de los señales de que nos queremos mucho Hernando de Angulo y yo son ver los estorbos que impiden el podernos ver, y con esto y la relación que Vm. me tiene hecha de sus buenas partes crece mas el deseo de conocerle y tratarle.

Ya le escriví que me avisase de todo lo que se ofreciese y que en cualquier suceso acudiese á mi madre.

Concluyo esta carta con lo que Vm. ya sabe, que esta casa esta toda á su servicio á todos tiempos y á todas manos en lo poco y en lo mucho.

Guarde Dios á Vm. como deseo.

De Monforte á 15 de Marzo 1619.

De mano propia. — Dicen malas lenguas que el Príncipe nuestro señor me hacia tanta merced que puso en cuidado al Duque de Uceda, y que pensando S. E. que nuestro primo Don Hernando de Borja era el confidente desta negociacion, rodeó las cosas de manera que por fas ó por nefas le quitaron la llave, cosa no vista jamas en la casa de Borgoña. Yo hice mis diligencias para que esto se remediase, no

pude salir con ello, y ansi hice lo que pude que fué ponerme á su lado y perderme con él : luego luego se movieron diversamente los discursos, y aunque los mercaderes no me pasaban la partida, todos los cavalleros aprobaron mi resolucion. Pasó el negocio á Italia, y allá no me ha faltado vergüença grande de la nacion española, mas ya por acá se va haciendo general el primer aplauso, porque han topado algunas causas ó circunstancias que estaban hondas y se examinaron con poca atencion en su principio, que ya se manifiestan por algunos efectos. Pero *careat succesibus opto quisquis ab eventu facta notanda putat.* Sea lo que fuere, que el mundo se va poniendo muy conforme al juicio que entonces hice del, y por lo menos hasta que pase la tempestad no hay hombre que no esté bien si se halla debajo de su tejado. O señor Primo! y en qué tranquilidad traemos el ánimo y los sentidos despues que llegamos á Monforte! Plantamos jardines y edificamos la habitacion del Monte y del lugar, porque se hacen muy bonitas casas en Paradela, y se trata ya del Palacio Monfortino en frente del Colegio de la Compañia, y agora quedamos de camino para ir á Noya, que es un estadico muy honrado y muy delicioso que hemos comprado en las marinas de Santiago. Hemos hallado en todo el reino mucho agasajo, y harto que hacer, aunque parece vida ociosa lo que se pasa en el aldea. ¡Quien pudiera brindar á Vm. y gozar de su buena compañía entre estas felicidades! Pareceme que son de dura, si ya no es que el mundo se vuelve á trastornar. Mi madre se ha quedado por agora en Madrid y en su oficio; pero si Mahoma no va al otero, el otero vendrá &, y mis hermanos seguiran la misma fortuna, aunque agora se hallan Virreyes de Sicilia.

No puedo persuadirme á que Don Francisco ha dejado de responder á sus cartas de Vm.; habráse perdido sin duda la respuesta, y como quiera que sea, yo sabré presto lo que hay, porque tan justa y debida correspondencia no ha de quebrar ni de propósito ni acaso. Harto cuidado me dan las cosas de Vm., porque realmente le quiero bien de todo corazon, y quedarian con poco abrigo si mi madre se retirase tambien; pero Dios está sobre todo, y no desampara nunca á los hombres de bien y que hacen tan limpia y christianamente sus oficios. Vm. esté de buen ánimo y crea que esta casa viva ni muerta no le faltará jamás. A mi prima y á mis sobrinos beso las manos y vealos yo á todos como deseo.

El Príncipe de Esquilache al Conde de Lemos.

Primo mio, cuando acabé de leer vuestra carta me acordé de lo que dijo un dia en mi casa el Cardenal Gunnasio (nuncio entonces) y fué que acabando de oir una comedia con ciertos bailes y entremeses

dijo : *Bella mescolanza!* Asi que, Señor, lo que puedo añadir es que os tengo bastantisima envidia al desengaño y contento que teneis, y lo malo es que otros lo estarán sin reparar en la falta que tal persona debe hacer aunque sea en tan gran monarquia, pues á fé, Señor, que conozco yo los sujetos generalmente y que sé muy bien hasta donde llega cada uno y es cosa lastimosa las relaciones que cada año nos remiten. Lo que de mi os puedo decir es que aguardo sucesor para el año que viene, porque no me atrevo á esperar las censuras del nuevo Presidente, y llega á terminos que las Audiencias han sentido la espuela de suerte que están resueltas á volver por si *viribus et posse* y yo he querido safarme por el atajo. Caso lastimoso es, primo mio, la poca noticia que tienen de las cosas deste desdichado Reino y la priesa con que se va acabando, y como soy el medico que cuida al enfermo, quiero dejarle y que muera en otras manos. Con mucha razon podeis decir cuan ruines intenciones son las destas provincias, y tengo por sin duda que su disipacion es castigo del cielo, y si vierades unas papeladas que escribieron dos o tres bergantes contra mi os confirmarades mas en vuestro dictamen. Y llega á tanto su ruindad que en sabiendo que estabades en vuestra casa, hubo personas graves que inquietaron los indios de Lampas para que pusiesen pleito en la Audiencia sobre el agravio del obrage; pero no les aprovecho, porque como soi doctor de esta facultad, les desbaraté el juego de suerte que han quedado bastantes corridos y el obrage acabado, como Martin de Azedos os dará larga cuenta, y estad cierto que nos engañais en creer que para serviros no hay otro Principe de Esquilache.

Mi Rey D^n Alonso[1] quedara corregido y en limpio para Setiembre, si Dios fuere servido. No sé lo que parescerá á todos; bien sé que á muchos ha satisfecho y si con vos tiene la misma ventura, diré lo que Socrates : *Sufficit mihi unus Plato.*

El Rector[2] me escribe que se ocupa en otro poema de *Iñigo Arista*, y por vida del Conde de Lemos, y asi Dios me le deje ver, que ha de salir del paso ordinario si piensa morderse con el que esta escrito y más que desde luego os constituyo por juez. Lo que he procurado es aceptar mucha claridad y como los versos cuestan mas trabajo en castigarse que en hacerse, pienso que el numero y la elocucion ha de ser muy agradable.

La *Decima* muestra muy bien el Real espiritu de quien la hizo y la glosa el gran ingenio de quien la dispuso tan bien. Cierto, Señor, que sin lisonja os puedo asegurar que es excelente; pero no os parezca que con ella os librais de la deuda de la comedia que espero para el tiempo prometido.

Y porque no salgamos de la materia digo que hay en este lugar un

1. Es el Poema heroico : *Napoles recuperada* por el Rey Dr Alonso. Zaragoza, 1651.
2. El de Villahermosa Bartolomé Leonardo de Argensola.

representante *nomine* Juan Crisostomo, natural de Sevilla, que puede competir con todos los graciosos antiguos, como si dijesemos Cisneros, Escobedo, Navarrillo, porque los demás no suponen con él. Hace todas las figuras deste genero con eminencia, como son rufian, cobarde, lacayos, sacristan, y tiene mucho ingenio y aun elocuencia juntamente con el donaire. Tengole reducido á que se vaya conmigo; dice que lo hará, y si bien espero en Dios de hallaros en Madrid, él tiene tan buen gusto que os buscará en Galicia para que le gradueis. El caso es, Señor, que sin vos no hay gustar de nada que bueno sea, que donde Albano falta el llanto sobra (assí lo dixo S[t] Lope de Vega).

El Catálogo de los encomendados es largo, y assi responderé por menor. En cuanto á Don Fernando de Castro, que estamos ya como dos hermanos y yo le dixe la severa reprehension que me distes por su causa. De Juan Lopez de Arnani os puedo decir que conviene que estudie más tiempo las materias deste reino y gaste menos en escrebir sobre ellas censurando lo que no sabe. Dixi. Corregilde, porque conviene; y en lo demás de el *populo mihi commisso* haré todo lo posible por acomodarlos regulando mi voluntad con la posibilidad y estrecheza del tiempo. Deste reino no ai que avisar por que no ay saca de nuevas, y á él vienen las flotas de España cargadas bastantemente destos generos. Segun esto, paresceme que podré acabar esta carta con que la Princesa y sus hijas os besan las manos y tuti insieme las de mi señora la condesa en cuya compañia os guarde Dios mil años y con la salud que os deseo.

De los Reyes á 21 de Abril año 1620.

Vuestro primo y servidor,

A.[1] El P[e] Don Francisco de Borja.

(Autógrafa.)

A. PAZ Y MÉLIA

1. Inicial del nombre de su mujer y prima D[a] Ana de Borja.

LE « DON QUICHOTTE » D'AVELLANEDA

Notre compatriote M. Paul Groussac, directeur de la Bibliothèque de Buenos Aires, vient de rouvrir le débat, non point clos, mais déserté depuis quelques années déjà faute de combattants, sur la continuation du *Don Quichotte,* signée du pseudonyme *El licenciado Alonso Fernández de Avellaneda,* et publiée à Tarragone en 1614 [1]. Avant de nous donner sa solution, il discute et anéantit toutes celles qui avaient été proposées; il démontre l'impossibilité, l'absurdité ou l'invraisemblance des diverses hypothèses émises par les cervantistes du XVIIIe et du XIXe siècle. Comme au jeu du massacre, il décapite successivement le dominicain Aliaga, confesseur de Philippe III, Blanco de Paz, Lope de Vega, Bartolomé de Argensola, Tirso de Molina et quelques autres seigneurs de moindre importance dont la candidature avait été soutenue tantôt avec une grande décision, tantôt plus timidement et à titre de conjecture admissible. Dans cette partie négative de la dissertation de M. Groussac, tout est à louer, sauf le ton volontairement désobligeant et même offensant. L'auteur, qui a de l'esprit et une instruction aussi solide que variée, profite de ses avantages pour traduire devant l'opinion des lettrés la critique espagnole, en tant qu'elle s'est exercée sur la découverte de l'émule de Cervantes, et lui intenter un procès dont elle sort, il faut en convenir, assez discréditée. La méthode semble un peu sommaire. Sans doute, les divers problèmes que suscitent la vie et l'œuvre de Cervantes ont fait éclore beaucoup de sottises et fait perdre les étriers à d'estimables érudits; certains esprits, d'ordinaire judicieux et

1. *Une énigme littéraire. Le Don Quichotte d'Avellaneda. — Le drame espagnol. — Philologie amusante. — Hernani. — Carmen, par Paul Groussac, directeur de la Bibliothèque nationale de Buenos Aires,* Paris, A. Picard et fils, 1903; un vol. de XII et 303 pages in-8°.

rassis, ont été atteints, sitôt que leur attention s'est portée sur ces problèmes, d'une sorte de délire — la *cervantite*, c'est le terme inventé par M. Groussac, — qui a égaré leur entendement dans un monde de chimères. Mais une si extrême sévérité à l'égard de ces affolés ou de ces aveuglés paraîtra au moins intempestive : beaucoup n'existent plus et leurs élucubrations ont été rejoindre les vieilles lunes; d'autres ne méritent guère qu'on s'occupe d'eux et c'est leur faire trop d'honneur que de prêter l'oreille aux pétards qu'ils se plaisent à lancer de temps à autre dans le champ de l'histoire littéraire. Condamner en bloc la critique espagnole et confondre dans une même réprobation tel ou tel barbouilleur ou aventurier de lettres avec des érudits des plus méritants et auteurs de travaux de valeur, parce que dans une question passionnante et fort obscure les uns et les autres ont également divagué, est injuste et, je le répète encore, intempestif, car si même la critique espagnole devait porter la peine de tout ce qui a été écrit en son nom à propos d'Avellaneda, le moment serait mal choisi pour lui reprocher ses défaillances. Ne voyons-nous pas, au contraire, depuis une vingtaine d'années, et sous la bienfaisante impulsion de Menéndez y Pelayo, les bonnes disciplines prendre de plus en plus pied en Espagne et se substituer aux fantaisies qui avaient cours jadis? Il existe partout de ces énigmes historiques qui troublent et tournent même des cervelles assez solides, et certes l'Espagne n'a pas dans ce domaine le monopole de l'absurde : pour ne citer qu'un exemple, la question Bacon-Shakespeare, qui périodiquement revient sur le tapis et paraît gagner des forces en vieillissant, malgré les haussements d'épaules des gens de bon sens, ne discréditerait-elle pas à jamais la critique anglaise, si l'on attribuait aux rêveries de quelques maniaques la portée que M. Groussac prête aux imaginations des cervantistes?

Après avoir démoli, M. Groussac édifie; à son tour, il nous offre une solution. Il pense avoir extrait « une quasi-certitude raisonnée des matériaux courants, de ceux-là mêmes d'où, jusqu'à présent, on n'a retiré que bavardages et sophismes »;

il nous prévient, d'ailleurs, qu'on ne trouvera dans son étude que des « inférences logiques, fondées sur des faits exacts mais empruntés à des ouvrages connus, et sans le moindre bout de papier inédit » (p. 32). M. Groussac, en général, prise peu l'érudition de ses contemporains espagnols ou autres; il n'est même guère qu'une érudition qui trouve grâce à ses yeux, et c'est, comme par hasard, celle qui fait l'ornement des *Anales de la Biblioteca de Buenos Aires :* le Nouveau Monde a donc aussi ses orfèvres. A vrai dire, l'érudition n'est pas indispensable tant qu'il ne s'agit que de rectifier des erreurs de raisonnement : un jugement sain et une instruction moyenne suffisent; mais si l'on se propose d'aller plus avant et d'introduire dans le débat de nouvelles données, certaines connaissances spéciales, voire quelques bouts de papier inédit, ne nous déplairaient pas. Mais ne demandons à notre auteur que ce qu'il a pu ou voulu nous apprendre; si sa simple dialectique aboutit à une « quasi-certitude », le résultat lui vaudra d'autant plus d'éloges qu'il aura été obtenu très loin des centres d'information et uniquement par un heureux exercice de son intelligence.

Le candidat du directeur de la Bibliothèque de Buenos Aires est le Valencien Juan Martí, auteur d'une seconde partie du *Guzmán de Alfarache,* publiée en premier lieu à Valence, probablement en 1602 [1], sous le pseudonyme de *Mateo Luján de Sayavedra.* Pour réussir à identifier cet écrivain avec l'Avellaneda du *Don Quichotte,* M. Groussac s'efforce d'établir que le vocabulaire et la syntaxe des deux ouvrages portent une marque catalane ou valencienne incontestable; que, de plus, leur contexte trahit des goûts, des habitudes d'esprit et des études semblables, et, enfin, que diverses circonstances accessoires rendent cette identification si naturelle qu'il serait plus extraordinaire de séparer ces auteurs et de les envisager

1. La bonne raison à invoquer à l'appui de cette date est la suivante : dans l'éloge de Mateo Alemán par Juan López del Valle, qui figure dans le *San Antonio de Padua* de l'auteur du premier *Guzmán* (Séville, 1605), le panégyriste dit de la continuation de Martí : « la que sin verdadero nombre de autor, y contrahaziendo el de Matheo Aleman, salio en Valencia *el año passado.* » L'éloge de López del Valle n'est pas daté, mais il doit être de 1603 comme les approbations du *San Antonio.*

comme deux êtres distincts que de les fondre en un seul et même individu.

Depuis Cervantes lui-même, qui tenait le langage de son compétiteur pour *aragonais,* « parce qu'il écrit parfois sans articles, » mais qui apparemment n'en savait pas plus long que nous sur la personnalité d'Avellaneda, on s'est beaucoup occupé de souligner, dans le *Don Quichotte* de Tarragone, les traces de ces soi-disant aragonismes. Comment Cervantes a-t-il été conduit à taxer d'*aragonais* le langage d'Avellaneda? Simplement parce que le livre était sorti d'une imprimerie de Tarragone et que cette ville, quoique appartenant en fait au principat de Catalogne, dépendait aussi de l'ancienne couronne d'Aragon. Cervantes a voulu dire: mon compétiteur, qui se dit natif de Tordesillas, n'est pas castillan; il est du royaume voisin (car malgré la centralisation de l'Espagne, remontant déjà au temps de Cervantes à un siècle, le sentiment des anciennes nationalités castillane, aragonaise, navarraise subsistait encore assez vif), et ce qui le prouve, ajoute-t-il, c'est qu'il écrit quelquefois sans articles. Ce trait-là est-il bien un trait distinctif du parler aragonais? Nous aurons à le voir. Pour l'instant, accordons à M. Groussac que la désignation de Cervantes convient parfaitement à un auteur originaire de n'importe quelle région du domaine de la couronne d'Aragon, de Saragosse aussi bien que de Tarragone ou de Valence.

Le premier qui ait relevé les prétendus aragonismes d'Avellaneda est le commentateur du *Don Quichotte* de Cervantes, l'Aragonais Juan Antonio Pellicer. Voici ce qu'il avance dans une note au chapitre LIX de la deuxième partie du roman : « Califica [Cervantes] el lenguage [de Avellaneda] de aragones, porque tal vez escribia sin articulos, y pudiera haber alegado otras pruebas, no menos convincentes que copiosas, como son : *en salir de la carcel,* por en saliendo, ó habiendo salido; *á la que volvio la cabeza,* por habiendo vuelto la cabeza; *escupe y le pegaré,* por le castigaré; *hincar carteles,* por fixar ó pegar; *poner la escudilla en las brasas,* por poner la taza sobre las asquas; *el señal,* por la señal; *menudo,* por

mondongo; *malagana*, por congoja, desmayo ó vaguido; y aquel tratarse las personas de impersonal, como *mire, oyga, perdone.* »

Revisons ces exemples. Le premier cité par Pellicer et qui commence une phrase : « *En salir* de la cárcel subieron en sus caballos » (26ᵇ)[1], n'est pas le seul de cette locution; il s'en trouve un autre plus loin : « y la primer cosa que [don Quijote] hizo *en despertar* fué preguntar á Sancho por la reina Cenobia » (86ᵇ). Or, quoique la tournure ne soit pas usuelle en castillan, qui dirait plutôt *al salir, al despertar* ou *en saliendo, en despertando*[2], il y a lieu d'observer qu'Avellaneda, à part ces deux cas, emploie toujours la tournure ordinaire : « se resolvieron, *al partir,* en que tomasen un poco la mañana » (5ᵃ); « nadie nos ha sentido *al salir* » (11ᵇ); *al subir* en el caballo, dijo » (22ᵇ); « echando, *al entrar* de la calle, sus motes » (27ᵇ); « El juez que, *al entrar* de la plaza, habia hablado con él » (32ᵇ); « Volvió, *al salirse* del convento, á hacer oración á la Virgen » (61ᵃ), etc. Donc *en* construit avec l'infinitif, à supposer que nous ayons là un trait aragonais-catalan, n'apparaît que très exceptionnellement chez Avellaneda et (l'autre construction étant de beaucoup la plus fréquente) pourrait appartenir à l'imprimeur tarragonais. — Sur *á la que volvió la cabeza,* que Pellicer traduit par « ayant tourné la tête » et qui signifie exactement « au moment où il tournait la tête », je reviendrai, la locution étant très caractéristique de la langue d'Avellaneda, mais n'ayant d'ailleurs rien de catalan. — Ni *pegar* pour « castigar », ni *escudilla* pour « taza », ni *brasas* pour « ascuas », ni *menudo* pour « mondongo » n'ont rien non plus de spécialement aragonais ou catalan par opposition au castillan; ces mots figurent dans les dictionnaires anciens ou modernes avec le sens que leur prête Avellaneda et sans y être signalés comme dialectaux. — Restent *hincar*

1. Ces chiffres, avec l'indication de la colonne, renvoient aux pages des éditions de Rosell et d'Aribau du *Don Quichotte* d'Avellaneda et du *Guzmán* de Martí comprises dans la *Biblioteca* de Rivadeneyra.

2. Voy. cependant la discussion de D. Rufino José Cuervo (*Gramática* de Bello, éd. de Paris, 1898, p. 71 des notes). Le Sévillan Mateo Alemán écrit : « En mi presencia, *en cantar*... recatábase cuanto podia » (*Guzmán,* éd. Aribau, 346ᵃ).

carteles, que ni M. Groussac ni moi n'avons trouvé; *el señal,* que M. Groussac, dit-il, a noté (voy. p. 181 de son livre) et que j'ai cherché en vain, mais, en tout cas, Avellaneda emploie aussi le féminin: *la señal acostumbrada* (60ª); puis *mala gana* dans le sens d'indisposition : « por aguardar que convaleciese de una *mala gana* que le habia sobrevenido » (97ª). De tous les aragonismes cités par Pellicer, ce dernier paraît être le seul authentique. En effet, dans un passage de la *Dorotea* (acte V, scène 2), Lope de Vega signale *estar de mala gana* comme un idiotisme valencien *(como dicen en Valencia),* ce que confirme le *Diccionario de autoridades :* « En el dialecto de Aragón y Valencia se toma [gana] por disposicion en la salud : y assi dicen estár de buena ó mala gana, por estar bien ó mal dispuesto. » Mais qui sait si ce valencianisme noté par Lope n'avait pas déjà passé dans la langue commune au XVIIᵉ siècle?[1] Nul ne supposera catalan le romancier contemporain Pérez Galdós parce qu'il a employé quelque part le mot catalan *añoranza* pour désigner un certain genre de mélancolie. M. Groussac, qui lui-même retranche de la liste de Pellicer *escudilla, pegar* et l'introuvable *hincar* (voy. p. 181 de son livre)[2], estime toutefois que « les barbarismes et les solécismes signalés par Pellicer, qui était de Saragosse, sont des formes essentiellement régionales » (p. 153). Nous venons de voir qu'il n'en est rien et que même certains faits de syntaxe tels que *en* avec l'infinitif ne sauraient être sûrement classés sous la rubrique catalanismes ou aragonismes.

M. Groussac a cherché à son tour, car l'une des assises de sa thèse est naturellement le catalanisme d'Avellaneda. « J'en ai noté bien d'autres, » — de ces formes essentiellement régionales — « sans compter celles qui m'ont échappé » (p. 153). Les voici : « *zorriar, buen recado* (bastante), *repostona, olorgar* (confesar), *aun* (así), *aunque* (puesto que), *hendo* (haciendo),

1. Mateo Alemán l'employait : « hacia tanto calor que, por buen rato, me entretuve rascando y dando vuelcos, hasta que con algunas *malas ganas* me dejé ir á media rienda por el sueño adelante » (*Guzmán,* éd. Aribau, 228ª).

2. Borao exclut aussi *escudilla, menudo, pegar* et les formules impersonnelles *mire, oyga, perdone* d'un usage courant et général (*Diccionario de voces aragonesas,* 2ᵉ édit., Saragosse, 1884, p. 75).

repapo, pedir de (preguntar por), *partera* (parida), etc. » Examinons-les. *Zorriar* ou *zurriar*, « bourdonner, » dont il y a trois exemples chez Avellaneda (11^{b}, 13^{a} et 28^{b}) est un mot du plus pur castillan : le *Diccionario de autoridades* en cite deux exemples de Quevedo. — *Buen recado,* dans l'exclamation de Sancho : « *¡ Buen recado* se tiene! » (111^{a}), n'a ni le sens de « bastante » ni celui de « mucho » qu'indiquent MM. Groussac et Borao; le mot est couramment usité dans la langue littéraire et parlée du domaine castillan et l'expression *á buen recado* figure dans tous les dictionnaires. — *Repostón, repostona,* employé quatre fois par Avellaneda (8^{a}, 65^{a}, 83^{b} et 110^{b}), au masculin et au féminin, est usité, d'après Borao, en Aragon, mais ne l'est-il pas aussi ailleurs? Le mot se forme si naturellement sur le participe *repuesto* ou le substantif *repuesta* qu'il a dû surgir spontanément dans bien des provinces d'Espagne. — Des trois cas *otorgar* (confesar), *aun* (así) et *aunque* (puesto que), je ne dirai rien, n'ayant pas réussi à les découvrir : il est fâcheux que M. Groussac n'ait pas renvoyé aux passages où il les a notés. — *Hendo* (haciendo), auquel il faut joindre *her* (hacer), non moins fréquent, appartient au jargon populaire de toute l'Espagne : il y en a d'innombrables exemples dans les comédies. — *Repapo,* dans la phrase : « durmió aquella noche muy *de repapo* » (15^{a}) et dont Borao, qui ne traduit pas le mot, ne cite pas d'autre exemple. Qui nous en garantit l'origine aragonaise ou catalane? — *Pedir de* (preguntar por). Encore une expression que je n'ai pas su retrouver; mais, en revanche, j'ai noté de nombreux cas de *preguntar* (13^{b}, 25^{b}, 41^{b}, 43^{b}, 46^{a}, 58^{b}, 61^{b}, etc.), ce qui atténue singulièrement l'emploi isolé, s'il existe, de *pedir*. — Enfin *partera* (parida). *Partera* se dit en effet, en catalan, de la femme qui vient d'accoucher, alors que le castillan emploie le participe *parida*. Les deux exemples d'Avellaneda (46^{b} et 47^{a}), qui prend d'ailleurs plus loin (78^{a}) *partera* dans le sens habituel en castillan de sage-femme, appartiennent incontestablement aux dialectes de l'Espagne orientale. Bref, la liste supplémentaire de M. Groussac contient, jusqu'à preuve du contraire, un seul mot dont on peut dire à coup sûr, non pas

qu'il est exclusivement catalan, mais qu'on ne l'a pas relevé jusqu'ici dans la langue commune castillane.

M. Groussac fait encore état, lorsqu'il compare la langue de ses deux auteurs, de particularités de syntaxe auxquelles j'ai touché, mais qu'il faut maintenant reprendre en détail.

1° Omission des articles, reprochée par Cervantes à son pirate. M. Groussac reconnaît que « cette négligence n'est pas plus aragonaise que castillane ou andalouse », et que Cervantes lui-même l'a souvent commise (p. 120). Plus loin toutefois et pour faire nombre, il l'ajoute aux autres traits : « ce qui est propre à nos deux auteurs, c'est d'avoir pour habitude, surtout Martí, ce qui chez les autres est accidentel. *Sans m'arrêter à la suppression de l'article,* » etc. (p. 182). Inutile d'insister. Les quelques cas d'omission de l'article chez Avellaneda, comme : « Y con esto hacia toda [la] resistencia que podia » (25[a]), ou : « ello es verdad que no todas [las] veces nos salian las aventuras » (23[b]), pas plus que ceux de Martí, comme : « quiso que se averiguasen [las] cuentas del camino » (375[a]); « se me hacia de mal perder [la] ocasion » *(ibid.);* « tomar [las] calzas de Villadiego »[1] *(ibid.);* « corregir á [la] naturaleza » (408[b]); « no pudo [la] cólera conmigo » (416[b]); « por qué causa [la] naturaleza criaba leche en los pechos de algunos hombres » (419[a]), ne servent à fortifier la thèse du catalanisme; ces traits n'ont rien de dialectal, tout au plus auraient-ils une valeur individuelle, sans compter que dans les trois derniers passages de Martí la suppression de l'article avec des noms personnifiés tels que *naturaleza* et *cólera* est admise dans toutes nos langues modernes[2].

2° Omission de la préposition *de* après certaines prépositions qui l'exigent d'habitude : « Cerca [de] los muros de una ciudad » (Avell., 51[b]); « delante [de] su monasterio » (Avell., 59[a]); « cerca [de] la una » (Martí, 382[b]); « delante [de] el corral » (Martí, 408[b]); « era ya [de] noche » (Martí, 400[b])[3].

1. Un exemple de ce dicton où manque aussi l'article est cité par Garcés, *Fundamento del vigor y elegancia de la lengua castellana,* éd. de 1791, t. II, p. 37.

2. Pour le castillan, voy. Garcés, *l. c.*, t. II, p. 8.

3. L'exemple de Martí noté par Groussac : « Despues su Majestad en Vinaroz » (423[b]) est à éliminer, car même en rétablissant le *de* la phrase boite; l'imprimeur a dû passer ici quelques mots.

Mais en revanche : « delante deste mi altar » (Avell., 59b) et « cerca del dia » (Martí, 377a). Tout cela n'a pas d'importance. Garcés et Bello-Cuervo produisent nombre d'exemples de *cerca* ou *delante* construits sans *de,* et M. Groussac admet (p. 121) que les deux constructions coexistent au XVIe et au XVIIe siècle.

3° *En* avec l'infinitif. Nous avons parlé de ce trait dans Avellaneda. Chez Martí il apparaît quelquefois : « volvió luego diciendo... que habia hecho mas *en salir* á la ventana que si esperara un toro en el coso » (376b) ; « mostrando... que no se engañaba *en pensar* que yo seria bien nacido » *(ibid.);* « pero yo, que *en ponerme* mas dificultades mas gana se me acrecentaba » (385b) ; mais, d'autre part : « *al salir* de mi aposento » (376b) ; « cogióle *al salir* de su casa » (379a). Hésitation donc dans l'emploi des deux prépositions, celui de *en* n'ayant rien, comme nous l'avons vu, de notoirement catalan, ce que M. Groussac ne conteste pas : « En tout cas, ces singularités doivent être retenues comme des traits personnels, non comme des aragonismes » (p. 121).

4° « *A que,* pour le gérondif *(á la que volvió* la cabeza. Cf. *Guzmán*, 364 : *á cuatro que le refieren está mudado)* » (Groussac, p. 181). Cette espèce-là n'existe pas. D'abord la tournure *á la que volvió* n'équivaut pas à un gérondif ; c'est une proposition elliptique où il faut sous-entendre *hora* et dont je reparlerai. Et quant à l'exemple que M. Groussac tire du *Guzmán :* « *á cuatro que le refieren,* » il s'agit de tout autre chose[1]. Cf. « *á cuatro pasos* que dí por la venta » (368a) ; « *á dos dias* topé cómo arrimarme á unos galanes » (429a) ; « *á pocos dias* nos sacaron » (429b).

5° « *Al señal :* ibid. 410 » (Groussac, p. 181). Le renvoi à la page 410 du *Guzmán* est faux ; il y a dans cette page deux exemples de *señal,* l'un qui ne tranche pas la question du genre : « virtudes vencen señales » (410b), et l'autre où le mot est au féminin : « ni temas *las señales* » (410b). Il reste donc à démontrer qu'Avellaneda et Martí ont employé *señal* au mas-

1. La tournure est expliquée dans le *Diccionario de construccion y regimen* de Cuervo, t. I, p. 18.

culin, ce qui serait un catalanisme, le catalan disant *lo senyal.*

6° Omission du pronom conjoint devant le pronom personnel construit avec *á* (Groussac, p. 162): « pues él tomó por tales [medios] el *ofender á mí,* y particularmente á quien tan justamente celebran las naciones más extranjeras » (Prologue d'Avellaneda)[1]; « verás, digo, si de un golpe solo puedo *partir,* no solamente *á tí,* sino á los diez más fieros gigantes » (Avell., 10[b]); « la reformación del mundo, que ni *toca á mi,* ni puedo ser parte para ello » (Martí, 393[b]). M. Groussac déclare que nos auteurs auraient dû écrire *ofenderme á mí, partirte á tí* et *ni me toca á mí.* Il faut distinguer. Quand il n'y a qu'un seul régime, l'usage veut, en effet, qu'on emploie les deux pronoms : *á mí me dicen, á él le buscan,* pour prendre les exemples de Bello; mais avec deux régimes, je crois qu'on jouit d'une plus grande liberté et que *ofender* ou *partir á mí y á otros* ne passerait pas pour anticastillan. M. Groussac cite encore un autre cas du prologue d'Avellaneda : « Y pues Miguel de Cervantes es ya... tan falto de amigos, que cuando quisiera adornar sus libros con sonetos campanudos, había de ahijarlos... al Preste Juan de las Indias... por no hallar título quizas en España que no se ofendiera de que tomara su nombre en la boca, con permitir tantos vayan los suyos en los principíos de los libros del autor [Lope de Vega] de quien murmura, y ¡plegue á Dios! *aun deje,* ahora que se ha acogido á la Iglesia. » Il me semble qu'ici le *y á quien plegue á Dios aun deje,* ou le *y ¡plegue á Dios! aun le deje,* que propose Rosell, alourdirait très inutilement la phrase. En ce qui concerne l'exemple du *Guzmán,* il s'agit d'une phrase toute faite, dont d'autres se sont servis : le *Diccionario de autoridades* cite ce passage du *León prodigioso* de Gómez Tejada de los Reyes : « *A mi toca,* como rey de los brutos, dar castigo á este traidor, » pour *A mí me toca.*

Mateo Luján de Sayavedra ou Juan Martí, si l'on accepte

1. M. Groussac, en vue de supprimer l'animosité personnelle d'Avellaneda à l'égard de Cervantes dont on avait fait le point de départ du faux *Don Quichotte,* propose ingénieusement de corriger : « pues el tomó por tales et ofender *muy* particularmente á quien, » etc. Il ne resterait ainsi que Lope. *Mi y* pour *muy* est une faute facile à admettre, mais la présence de *á* rend la conjecture très douteuse. M. Groussac renonce d'ailleurs à sa correction, à cause de l'habitude qu'il constate chez Avellaneda d'omettre le pronom conjoint.

l'identification de Mateo Alemán, et il n'y a aucune raison de ne pas l'accepter, était valencien, au dire de ce dernier, et la façon dont il parle de Valence dans son *Guzmán* (394ª et 420ª) le démontre surabondamment. Cela posé, il ne saurait être sans intérêt de rechercher dans quelle mesure le dialecte valencien, qu'il parlait sans doute mais n'écrivait point, a laissé des traces dans son roman. Valence a produit au XVIIᵉ siècle des auteurs dramatiques et des conteurs qui écrivent un castillan assez pur et dont, à première vue, l'origine ne se manifeste pas : l'assimilation à la langue de Castille était alors accomplie à Valence, tandis qu'elle ne le fut jamais en Catalogne. Que subsiste-t-il donc de « limousin », pour parler à l'espagnole, dans le vocabulaire et la syntaxe de Martí? Le dernier éditeur du faux Guzmán, le Catalan Aribau, a indiqué chez Martí ce qu'il nomme les « resabios de su nativo idioma ». Les voici : « *tomar paciencia,* por tener paciencia (lib. I, cap. 4); *estar de mala gana,* por estar desazonado (cap. 6); *pedir de él,* por preguntar por él (cap. 8); *tonecillos, y siempre tenian de nuevos,* por los tenian nuevos (lib. II, cap. 8, *lire* 7); *hazer gozo,* por agradar (lib. III, cap. 2); *envescado,* por cogido en la liga (lib. III, cap. 5); *botica,* por tienda (lib. III, cap. 9), etc., etc. ». De cette liste il faut ôter : 1° *tomar paciencia,* qui n'existe pas. Martí écrit : « Tomélo *con* paciencia » (371ª), ce qui est tout à fait différent; — 2° *pedir de él,* qui, dans le passage visé, ne signifie nullement « preguntar por él ». Martí parle du greffier : « Ven acá, escribano, que por eso dicen que teneis gran derecho en el infierno; el juez se guarda mucho de que no se sepa el secreto de la causa, y tú, *sin pedirle dél,* le revelas » (381ª). C'est-à-dire : « et toi, greffier, sans qu'on l'exige de toi, sans qu'on te le demande, tu révèles le secret qui t'a été confié[1]; » — 3° *envescado,* que je n'ai pas retrouvé dans le chapitre 5 du livre III. Le renvoi est-il faux et le mot existe-t-il ailleurs? Possible, mais je ne pense pas qu'*envescado* soit exclusivement valencien ou catalan[2]. — Je supprimerai aussi *botica* au sens de « tienda » dont il y a

1. Sur *pedir de* dans le sens d'« exiger », voy. le recueil du P. Juan Mir y Noguera, *Frases de los autores clásicos españoles,* Madrid, 1899, p. 615.

2. Les dictionnaires modernes donnent la forme savante *enviscar,* mais *envescar* se trouve par exemple chez Oudin.

deux exemples (364a et 422b), car, selon Covarrubias, *botica* signifie « la tienda del boticario, y *tambien la del mercader, donde tiene los paños y sedas y otras mercadurias* ». Le sens de « tienda » était donc aussi castillan au XVIIe siècle. Martí, au reste, connaît le mot *tienda* (410a), de même qu'Avellaneda, qui se sert indifféremment des deux mots : *boticas y tiendas* (40b), *tienda* (57b), *botica* (78a). — Il y a de plus dans la liste d'Aribau un fait de syntaxe, l'emploi de *de* partitif : « tenian *de* nuevos », et de cet usage il existe d'autres exemples encore : « cada dia... tuviera *de* nuevos » (364a) ; « sacaron por postres *de* unas confituras » (369a); « gastar *de* mi dinero » (388b). Mais l'ancien castillan connaissait ce *de*[1] et il n'est pas sûr que Martí ait subi ici l'influence de son dialecte. Aribau ajoute à sa liste un etcetera, que M. Groussac a entrepris de compléter (p. 182). Il note comme « formes spéciales » et « catalanismes sporadiques *qui sont communs aux deux écrits* » les mots : « *henchir* (toujours, même au figuré, pour *llenar, desempeñar* : henchir un oficio) », puis *buena voya*. C'est tout. *Henchir,* qui me paraît manquer à Avellaneda comme équivalent de « llenar, desempeñar », se lit trois fois dans le *Guzmán* de Martí : « *hinchia* bien la plaza de mayordomo » (373b) ; me resuelvo que *hinchas* esta plaza » (371b) ; « *henchir* el estado » (406b). Mais Covarrubias nous informe que ce sens était castillan : « *henchir* la silla ó el lugar, tener prendas y merecimientos para ello. » *Buena voya* (Martí, 380b, Avell., 3b et 76a), que Martí écrit *bona voya,* est l'italien *buonavoglia* qui signifie le volontaire à bord des galères, c'est un mot d'emprunt très usité en Espagne au XVIe et au XVIIe siècle. En fait, M. Groussac n'ajoute rien au relevé d'Aribau. Toutefois je me garderai de contester les *resabios* valenciens du *Guzmán;* j'en noterai même deux qui paraissent avoir échappé aux éplucheurs du livre de Martí : *remugar,* « ruminer » (375a), qui est du pur catalan et que Borao enregistre aussi dans son lexique aragonais, le castillan disant *rumiar;* puis *pellón* dans la phrase : « él procuraria de su casa sacar un buen *pellón* para el camino » (394b). En catalan *pelló* se dit de l'enveloppe de la noix ou de la

1. Diez, *Grammaire des langues romanes,* trad. française, t. III, p. 41.

châtaigne, et le mot s'emploie au figuré en aragonais pour désigner une quantité de quelque chose : « ya ha pagado un buen *pellón;* le ha entrado un buen *pellón* con la dote de su esposa » (Borao). On pourrait encore indiquer comme traits de prononciation catalane ou valencienne : *ambudo* (368[b]) pour *embudo,* et *ambrollas* (393[b]), dérivé de l'italien *imbroglio*, pour *embrollas* qui se trouve un peu plus haut (381[b]).

Pour en revenir à Avellaneda : l'aragonisme-catalanisme de cet écrivain, si l'on considère que les faits de syntaxe ne comptent pas et que le vocabulaire reste seul en cause, se réduit aux expressions *mala gana* et *partera*, les autres où l'on a prétendu distinguer une couleur dialectale devant être écartées comme imaginaires ou douteuses. Je n'en conclurai point que le faux *Don Quichotte* n'a pas pour auteur un ressortissant des états de la couronne d'Aragon ; car si Martí, chez lequel les mots non castillans ne forment qu'un très petit groupe, est sûrement valencien, Avellaneda, dont la langue a quelques mouchetures catalanes, pourrait être aussi valencien ou aragonais. Mais ce qu'il convient de mettre en évidence, c'est que l'empreinte dialectale plus ou moins profonde des deux écrits n'implique nullement l'identité des auteurs : Avellaneda pourrait être un Valencien et Martí un autre Valencien : noterait-on dans leurs romans exactement les mêmes catalanismes que rien n'obligerait de les attribuer à une seule et même personne. M. Groussac l'a bien senti. Pour arriver à fondre Avellaneda et Martí, « ce ne sont plus, » dit-il fort justement, « les locutions d'origine locale qui deviennent intéressantes, mais plutôt celles qui, quoique tenant au style personnel de l'écrivain, se montrent dans l'un et dans l'autre ouvrage » (p. 182). Or, celles qu'il produit et que nous avons discutées — je parle des faits de syntaxe que M. Groussac qualifie d'incorrections — n'ont pas ce caractère personnel qu'il s'agit d'établir, parce qu'elles sont, en somme, assez insignifiantes et qu'on les voit en usage ailleurs. Il y en a cependant dans les deux livres d'assez significatives, et précisément ces locutions qui sont propres soit à l'un, soit à l'autre, vont à l'encontre de la solution imaginée par M. Groussac.

Il est rare qu'un écrivain n'ait pas quelque manie, quelque tic, ne préfère pas telle façon de s'exprimer à telle autre qu'il pourrait aussi bien employer. Ce sont quelques-uns de ces tics que je pense avoir aperçus chez Avellaneda et chez Martí. Je rendrai donc compte de mon examen, qui, certes, n'a pas la prétention d'être complet ni définitif, mais que je crois néanmoins capable d'ébranler assez sérieusement la nouvelle thèse.

Commençons par Avellaneda, et ici j'avertis que j'exclus certains tours souvent répétés, mais qui sont mis dans la bouche de Sancho, car ceux-là ont quelque chose de voulu, de fait exprès qui les disqualifie à notre point de vue : telle la formule *ello es verdad que,* qui revient si souvent dans les propos de l'écuyer. Le premier tour qui me paraît vraiment personnel à cet écrivain est la locution elliptique déjà mentionnée *á la que* et où il faut sous-entendre *hora.* Pellicer en avait recueilli un exemple et Borao l'a aussi signalée[1], mais ni l'un ni l'autre ne l'ont bien expliquée. Voici mes exemples, et je commence par celui qui montre clairement l'ellipse. « Vuélvome á casa una *hora* antes que amanezca... y *á la que* alborea, subo... en la mula » (110^{a}); ensuite : « *A la que* volvió la cabeza para decírselo, vió [don Quijote] junto al ventero á la moza » (15^{b}); « Llegó don Alvaro á la cárcel, *á la que* volvian á armar á don Quijote, ya libre de las prisiones; y *á la que* le entregaron la adarga, rieron mucho » (27^{a}); « El secretario se despidió medio riendo, y *á la que* llegaba á la puerta del aposento, le llamó Sancho » (40^{a}); *A la que* llegaba cerca de la ciudad de Lovaina encontró [Japelin] por el camino un soldado » (46^{a}); « *A la que* se hizo de noche, mandó [Japelin] que le pusiesen allí junto á la cama la mesa » (46^{b}); « *A la que* estaban en esto, fué don Quijote acercándose » (81^{b}). Un autre trait qui individualise Avellaneda est, à mon sens, l'abus surprenant qu'on remarque dans son livre de la préposition *tras* et de la conjonction *tras que.* Rien que des formules *tras esto*

1. « Leemos... en el [capítulo] XVII y otros muchos (porque ésta es en él manera de decir muy de su gusto) *á la que* llegó (cuando llegó) delante de ella, se hincó de rodillas » (*Diccionario de voces aragonesas,* p. 74).

et *tras lo cuál* j'ai noté dix-neuf exemples et j'ai dû en passer. Dans une seule page (49), *tras* revient huit fois et dans huit lignes d'une autre (55), il n'y a pas moins de quatre *tras*. L'emploi de *tras que* surtout semble caractéristique : « El libro est lindo... *tras que* tiene al principio un hombre armado » (4^a) ; « *tras que* adquirirémos mil reinos » (8^b) ; « no hemos topado... cosa de que podamos tomar mal agüero... *tras que* nadie nos ha sentido » (11^b) ; « ¿Así me agradeceis el haberos sacado de la putería de Alcalá... *tras que* estaba... para compraros una camisa » (16^a) ; « le cogerá... la Hermandad... y le ahorcará... *tras que* anda escandalizando no solamente á los del lugar (21^b) ; « le importaba... volver á su casa y hacienda, *tras que* no podia llevar los trabajos de la órden » (45^a) ; « hizo la señal acostumbrada, *tras que* comenzaron los maitines » (60^a) ; « tengo de volverme á mi tierra... *tras que* temo... que aquel alguacil... nos ha hecho traer á esta casa » (94^b) ; « solo advierto que en la pelea no me han de faltar del lado mi amo, el señor don Cárlos y don Alvaro... *tras que* no hemos de reñir con palos » (101^b).

Or, nulle trace chez Martí, constatons-le, de la locution *á la que* ni de l'abus de *tras*. De son côté, Martí a un tic inconnu à Avellaneda, j'entends la proposition *aunque... pero* (ou *empero*), dont on ne compte, dans le *Guzmán*, pas moins de vingt-quatre exemples, dont trois dans les quatorze premières lignes du premier chapitre (364^a) [1]. Je me borne à transcrire ces trois exemples : « *Y aunque* yo tampoco miraba por el mio [provecho], *pero* tenia hecha costumbre de casa de monseñor... y *aunque* no se huelga del mal [la caridad], *pero* es paciente y benigna... En casa del embajador, *aunque* tenia entretenimiento, *pero* no tenia contento. »

Abrégeons : je suis très loin, assurément, de considérer ces habitudes de langage et ces manies d'écrivain comme un obstable insurmontable à l'identification des deux personnages qui portent dans l'histoire littéraire les noms d'Avellaneda et

1. Voici tous les renvois : 364^a (trois fois), 364^b, 365^a, 366^b (deux fois), 367^b, 371^b, 376^b, 378^a, 378^b, 379^a, 387^b, 389^a, 398^b, 408^b, 409^b, 418^b, 419^a, 419^b (deux fois), 420^a, 428^b. Et le relevé ne doit pas être complet.

de Luján de Sayavedra. A dix ans d'intervalle, le style d'un homme a pu changer avec ses goûts et ses idées. Je prétends seulement que les arguments linguistiques assemblés par M. Groussac pour réunir et fondre le continuateur du *Don Quichotte* et celui du *Guzmán* ont incontestablement moins de portée que ceux que j'ai recueillis et qui les maintiennent plutôt distincts.

Outre ces raisons linguistiques, M. Groussac en invoque d'autres. Non seulement, dit-il, les deux auteurs écrivent, mais ils pensent de même, ils ont fait les mêmes études, vécu dans les mêmes milieux, possèdent un bagage intellectuel identique, ou peu s'en faut; leurs idées morales aussi et leur conception de la vie, leur façon d'envisager les hommes et les choses se ressemblent étonnamment. En terminant son analyse du *Don Quichotte* d'Avellaneda, M. Groussac concluait que le pasticheur de Cervantes « oscille entre l'ignoble et le plat » et que « la nausée » qu'on éprouve à lire cette grossière parodie « s'achève en bâillement ». Toutefois, il concède à Avellaneda une certaine « grosse verve joviale », il estime que sa langue est meilleure que son style, et « sous le maraudeur littéraire » il ne serait pas éloigné de découvrir « un *letrado* intelligent et souple, né pour faire mieux que ce triste métier » (p. 95-97). Puis, à mesure qu'il avance dans sa démonstration, la personnalité du conteur, destinée à se confondre avec celle de Martí, prend plus de consistance : M. Groussac démêle chez Avellaneda « une certaine connaissance des matières théologiques » qui trahit des études universitaires. A vrai dire, ni sa théologie ni sa prédilection pour l'ordre de saint Dominique et le culte du Rosaire n'autorise à affirmer qu'il fût dominicain ni même ecclésiastique, mais « rien non plus n'autorise à nier la possibilité du fait » (p. 122, 136). En tout cas, c'est un universitaire. « Il a certainement passé par l'Université, peut-être même pris ses degrés en droit, soit à Valence ou au séminaire de Tarragone, soit plus tard à Alcalá, dont il connaît à fond les mœurs *estudiantiles*... Quelques allusions satiriques aux gens de loi et aux procès rappellent le *letrado,* de même que vingt réminiscences évoquent le clerc en droit canon » (p. 157-158). Petit à

petit, le portrait se complète, la physionomie morale s'accuse et se précise : « Avellaneda est Catalan ou Valencien; homme mûr, sans fortune; il a étudié le droit et la théologie, peut-être comme *becado* (boursier), d'abord à Valence ou à Tarragone, mais sûrement à Alcalá; il a voyagé en Italie et en connaît un peu la langue, dont quelques expressions lui sont restées; ...il semble qu'il soit entré dans les ordres, pour en sortir et peut-être y rentrer. Il a touché à la profession juridique, ...il a connu Lope de Vega et l'admire profondément », etc. (p. 167-168).

Je crains que plusieurs de ces traits n'aient été singulièrement exagérés pour les besoins de la cause. Les connaissances théologiques me font tout l'effet de se réduire à quelques citations de l'Écriture sainte dans la nouvelle (27^b, 45^a, 55^a), à deux autres citations de saint Thomas et de saint Grégoire dans le prologue, et quant aux connaissances juridiques, elles me semblent celles-là briller surtout par leur absence : je cherche vainement dans ce *Don Quichotte* les « vingt réminiscences » qui évoquent le clerc en droit canon. L'érudition profane d'Avellaneda consiste en quelques aphorismes latins qu'il a dû apprendre sur les bancs du collège, en quelques souvenirs de passages d'Aristote ou de Cicéron puisés dans les florilèges. Ce qu'il connaît et ce qu'il aime par-dessus tout sont les produits de la littérature de son pays, chevaleries, nouvelles, pastorales, chroniques et romances. A coup sûr, cela n'exclut pas l'éducation universitaire : tout porte à croire, en effet, qu'Avellaneda a dû fréquenter quelque université *silvestre* ou non. Son peu de latin le sauve de la note infamante de *lego* dont on a accablé le pauvre Cervantes. La prédilection que montrerait Avellaneda pour l'ordre dominicain et la dévotion du Rosaire, dont on a voulu tirer parti et que M. Groussac souligne parce qu'elle doit lui servir, cette prédilection n'est attestée que par trois passages des deux contes insérés dans le roman et que notre auteur a simplement adaptés. De ce que l'ordre en question est quelque part qualifié de « insigne y grave religión » (44^a), de ce qu'un prédicateur dominicain mérite l'épithète de « soberano espíritu » (60^b) et de ce qu'une allusion au Rosaire s'accompagne de la ritournelle, si attendue de la

part d'un Espagnol, de « tan eficaz y fácil devoción » (58[b]), il serait aventureux de rien conclure de formel, sans compter qu'Avellaneda a pu prendre à ses sources l'une ou l'autre de ces déclarations, faites en passant et qu'un lecteur non prévenu remarquerait à peine. Le voyage en Italie aussi ne repose absolument que sur quelques mots d'emprunt, tels que *buen voya* (3[b], 76[a]), *fanfarrón* (4[b]), *gambeta* (82[a]), *corvete* (89[a]), *vaya* (92[a]), *mostacho* (104[a]), depuis longtemps naturalisés en Espagne et qui ne supposent aucune connaissance ni de l'Italie ni de sa langue[1].

Et Martí? Ce qui frappe tout d'abord dans son *Guzmán*, c'est la place considérable qu'il y ménage aux moralités. Il avait, il est vrai, à se conformer à son modèle Alemán, qui leur en accorde une non moins grande, mais l'impression que laisse la lecture du livre est que Martí les goûtait extrêmement. Nous nous trouvons ici en présence d'un esprit sérieux, presque morose, très nourri de lectures qui attestent une instruction générale étendue et des connaissances spéciales précises. Pour le coup, voilà un produit de l'éducation universitaire. Si Avellaneda n'a guère conservé de cette éducation que quelques bribes et s'il ne puise qu'occasionnellement dans sa petite réserve, Martí ne promène son *pícaro* à travers le monde que pour se donner des prétextes à moraliser; il invente à dessein des incidents qui l'amèneront à traiter quelques-unes de ces questions qu'il pense posséder à fond et à propos desquelles il tient à dire le dernier mot. Son roman est essentiellement *egemplár*. Martí disserte sur tout, tous les sujets lui sont bons, et il a toujours dans son sac un sermon prêt qu'il débite imperturbablement et sans nous faire grâce d'aucun développement : sermons sur la patience, la prudence, la vanité, l'argent, les dangers de la musique ou des mauvaises lectures, les effets funestes du luxe ou de l'ivrognerie, tout y passe. Comme les moralistes du Moyen-Age, il aime à châtier les « états du monde » et à mettre sur la sellette chaque espèce

1. Martí, au contraire, outre la familiarité dont il témoigne avec certaines choses d'Italie, emploie quelques mots déjà un peu plus rares : *percacho* (366[a]), *bribonesco* (366[b]), *bravata* (367[a], 409[a]), *embrolla* (381[b], 393[b]), *charlatán* (382[a], 386[b]), *matachín* (422[b]).

sociale, chaque profession; cette revue, sans parler d'une algarade spéciale adressée aux *escribanos* (381), occupe trois colonnes compactes de l'édition d'Aribau (406-07). Il n'a pas oublié sa philosophie scolastique et sait se servir du jargon de l'école *(fomes, sinderesis);* il se plaît à la dialectique subtile (débat sur l'espérance et la possession). Surtout, il a l'esprit juridique et s'intéresse vivement à certaines questions de droit controversées (théorie du duel à propos du défi d'un gentilhomme italien et la longue digression sur l'hidalguisme des Basques). Ce côté-là de son activité intellectuelle le distingue nettement d'Avellaneda. Puis Martí ne se contente pas de répandre à profusion des préceptes généraux et des lieux communs de morale, il pense à ce qui l'entoure et, en chirurgien expert, sonde les plaies de la société de son temps (sermon sur les *pobres fingidos* et les remontrances adressées aux *galanes de monjas*). Il a vu du pays et est sorti du sien, car il se rend compte de la haine que l'Espagnol inspire en Italie; il se pique de littérature et profite de l'affiliation de son héros à une compagnie de comédiens pour nous communiquer ses idées sur le théâtre et esquisser une théorie du poème dramatique[1]. Critique avant tout, il se pose aussi en réformateur ou du moins en *arbitrista :* témoin sa tirade contre l'abus des visites aux malades et l'ingénieux procédé qu'il imagine pour y remédier. Combien tout cela nous éloigne de la pauvreté et de la platitude d'Avellaneda! Parlerons-nous du style? Je ne dirai pas que Martí écrit bien et qu'il écrit mieux qu'Avellaneda, mais je dirai que son vocabulaire est beaucoup plus riche, que sa phrase est plus ferme et plus nourrie, parfois même d'une concision difficile, alors que l'autre s'abandonne et se déboutonne. Je dirai encore que, bien que le sujet du *Guzmán* se prêtât mieux que celui du *Don Quichotte* à des descriptions licencieuses ou brutales, Martí reste toujours décent et même austère. Qu'on relise le passage le plus scabreux de son livre, on pourra le trouver répugnant, on ne le trouvera pas malsain.

1. En passant, je signalerai le passage assez intéressant pour l'histoire du théâtre à Valence (422 a), où il nous présente le public valencien comme très exigeant et comme faisant trembler les impresarios *(un lugar de tales gustos como Valencia que hace temblar á cualquier autor).*

En l'écrivant, Martí a sincèrement voulu nous dégoûter du vice, comme le prouve d'ailleurs sa moralité sur les *bubas*. Quelle différence avec Avellaneda, dont la grosse bouffonnerie, qui frise fort souvent la pornographie et même la scatologie, a bien la marque d'une nature foncièrement vulgaire, amie de la plaisanterie grasse et des sous-entendus malpropres !

Il n'y a plus maintenant qu'à examiner quelques points secondaires et quelques coïncidences curieuses entre les deux écrits. « Dans le *Guzmán* de Martí, dit M. Groussac, nous voyons poindre déjà les prédilections pour l'ordre de saint Dominique et le culte du Rosaire qui caractérisent si curieusement le pseudo-Avellaneda. Il ne perd pas une occasion de rappeler qu'il a toujours pratiqué cette dévotion » (p. 177). Je réponds : dans un *seul* passage du *Guzmán*, Martí fait dire à son héros : « no dejara el rosario por cosa desta vida, lo que yo hacia también porque siempre tuve esta devoción » (409b)[1]. Pas un mot, d'ailleurs, de la religion dominicaine. Mais M. Groussac ne s'en tient pas là; entraîné par sa belle ardeur, il commet une inexactitude flagrante. « Voici ce qui est, à mon avis, tout à fait significatif. C'est en écoutant le sermon d'un père dominicain, à Atocha, que Guzmán prend la résolution de changer de vie et de rentrer *(sic)* au couvent, absolument comme le Gregorio du *Don Quichotte* est touché de la grâce dans la même église et en des circonstances identiques » (p. 178). Or, il n'est dit nulle part dans le *Guzmán* que le prédicateur d'Atocha fût dominicain (cf. 411b, 412b), et c'est un religieux du couvent de San Felipe el Real, un augustin, qui convertit momentanément le *pícaro* (414b) : M. Groussac a confondu les deux récits. — En second lieu, la question Lope : « dans l'un et l'autre cas, les mêmes louanges adressées à Lope de Vega se correspondent et se rejoignent, plus colorées et presque présentes, comme il est naturel, dans les premiers tableaux » (p. 178). Le contraire à peu près est vrai. Avellaneda se pose, dans son prologue, en champion de Lope malmené par Cervantes et

1. Cette déclaration n'est d'ailleurs qu'un souvenir du *Guzmán* de Mateo Alemán, où on lit (221a) : « nunca perdí algun dia de rezar el rosario entero, con otras devociones. »

voudrait que ce sentiment chevaleresque excusât la piraterie qui lui pèse sur la conscience. Rien de semblable chez Martí, qui cite en passant une pièce de Lope, *El dómine Lúcas* (419^b), et qui, plus loin, fait dire à un méchant poète dont chacun rit : « yo creo que vuesas mercedes tienen hecho el estómago al verso de Lope de Vega y no les parece nada bueno » (422^b), éloge, on en conviendra, assez banal et où il faudrait des yeux de lynx pour découvrir une intention.

Pour terminer, certaines ressemblances verbales ou autres entre divers passages des deux ouvrages, qui sont pour M. Groussac comme la goutte d'eau qui fait déborder le vase, le couronnement de la démonstration. Ainsi les phrases des deux dédicaces : « Reciban pues vuesas mercedes bajo de su manchega *proteccion* el libro y el celo de quien, contra mil *detracciones*, le ha trabajado » (Avell.), et : « Cuanto las cosas parecen mas flacas y humildes, tanto necesitan de mayor *proteccion* ... Y esto mayormente es necesario en los libros que tan de suyo están sujetos á la *detraccion* » (Martí). Notons ici surtout l'emploi du mot peu commun *detracción*[1]. Même définition de l'envie chez Avellaneda (prologue) et chez Martí (371^b), sauf, qu'on y prenne garde, que Martí ne se réfère précisément pas aux deux auteurs, saint Thomas et saint Grégoire, cités par l'autre. Enfin, des souvenirs communs, des descriptions identiques. « Les coins de Madrid qui reviennent pour Avellaneda, après quinze ans d'absence, sont ceux qui ont encadré les aventures de Guzmán» (p. 178). Coïncidences indéniables, mais une explication différente de celle qu'a introduite M. Groussac ne se présente-t-elle pas naturellement? Avellaneda, écrivain quelconque et nullement un personnage de marque[2], conçut un jour le projet de pasticher la première partie d'un roman qui avait obtenu le plus grand succès en lui donnant une suite :

1. La dédicace de Martí étonne M. Groussac, il y flaire quelque intention satirique. Je n'ai pas cette impression. D. Gaspar Mercader, premier comte de Buñol, auteur du *Prado de Valencia,* président de l'Académie des Nocturnes et qui a sa notice dans Jimeno, pouvait jouer à Valence le rôle d'un Mécène au petit pied ; les compliments que lui décoche Martí n'ont rien d'excessif pour qui a pratiqué les dédicaces de l'époque et ne sentent même pas le poète crotté ou l'homme de lettres famélique.

2. M. Groussac démontre victorieusement contre Asensio et d'autres (p. 123) que rien ne permet de croire qu'Avellaneda fût quelqu'un d'important et qu'il n'y a aucun fond à faire sur le *señor autor* de Cervantes, ce qui s'entendait assez.

cela pour son plaisir, ou pour gagner de l'argent, ou parce qu'il avait eu des démêlés avec Cervantes et mourait d'envie de lui jouer un bon tour, nous ne le savons pas et ne le saurons peut-être jamais. Comme de juste, il connaissait l'affaire Alemán-Martí, il avait lu le pseudo-*Guzmán*, il avait donc là à portée de sa main un précédent et un modèle. Malgré lui, il subit l'influence de son devancier, sans l'imiter et même tout en se défendant de l'imiter, il l'imite néanmoins. Certains épisodes du *Guzmán* lui sont demeurés dans la mémoire d'autant plus qu'il a peut-être mené une vie assez analogue à celle du *pícaro* de Martí ou de Martí lui-même; il les démarque pour ainsi dire, mais en s'efforçant de les surpasser il les grossit ou les affaiblit suivant les cas. Martí avait dépeint les farces des étudiants d'Alcalá : nous ferons mieux, se dit-il, et il compose sa tripière; Martí a un morceau de bravoure sur l'Espagne (*Guzmán*, 369) : voici le mien (*Don Quich.*, 13[a]); Martí joue au censeur et orne sa nouvelle de moralités et de citations : je ne suis pas embarrassé, ... seulement Avellaneda a l'haleine plus courte, un tempérament plus jovial que morigéneur, le genre *egemplár* lui répugne et à cet égard il est très distancé par son modèle. Et ainsi de suite. Voilà ce que le commun des lecteurs serait amené à déduire des analogies entre les deux livres. Aussi, après avoir fermé l'oreille pour un moment à l'argumentation pressante de M. Groussac, et relu, sans idées préconçues, les deux pastiches, tombe-t-on un peu des nues lorsque, rouvrant le livre du critique, on jette les yeux sur sa déclaration finale.

« Si l'on n'admet pas que Martí et le pseudo-Avellaneda soient la même personne, il faut nécessairement accepter les faits suivants : il exista en Espagne, pendant les années 1600-1613, deux écrivains nés à Valence[1] à peu près en même temps,

1. Voilà donc le lieu d'origine d'Avellaneda bien et dûment établi. On croirait que M. Groussac a vu la *fé de bautismo!* — Un trait valencien d'Avellaneda serait, au dire de M. Groussac, la mention des *chapines valencianos* (5[b]); mais les patins de Valence à l'usage des femmes jouissaient au XVII[e] siècle d'une réputation universelle. Un auteur de la fin du XV[e] siècle, Hernando de Talavera, en parle déjà dans son *Tratado del vestir* (Amador de los Rios, *Historia crítica de la literatura española*, t. VII, p. 363). Voy., au surplus, l'article de D. Francisco Danvila, *Los chapines en España*, dans le *Boletín de la Academia de la Historia*, t. XII, p. 330.

ayant étudié à Alcalà, voyagé dans les mêmes pays, mené la même vie d'aventure, pour s'établir ensuite dans leur ville natale ou à Tarragone; ils avaient des goûts et des allures identiques, une prédilection égale pour l'ordre des dominicains et appartenaient l'un et l'autre à la confrérie du Rosaire — qui ne comptait que cent cinquante membres par province; ils avaient tous les deux connu personnellement et admiraient Lope de Vega; ils avaient exercé les mêmes professions, contrefait à quelques années de distance et sous des pseudonymes semblablement fabriqués les deux romans les plus célèbres de l'époque; ils écrivaient du même style, avec les mêmes tours valenciens et les mêmes vocables exotiques, en versant dans leurs plagiats les mêmes souvenirs personnels et les mêmes citations littéraires... »

Eh bien! non, à mon très humble avis, le procès n'est pas jugé, le problème reste à résoudre. Solution pour solution, on peut à la vérité accepter, provisoirement, celle de M. Groussac, qui n'est pas absurde, qui, en apparence du moins, ne se heurte pas à ces impossibilités matérielles ou morales qui ont ruiné les autres. Mais c'est tout. La preuve que les deux licenciés n'en font qu'un n'a pas été fournie; le sera-t-elle un jour? Je l'ignore. En attendant, nous n'en savons guère plus long que devant, le mystérieux anonyme subsiste, le voile qui le cache n'a pas été levé par M. Groussac[1]. Un esprit chagrin et malveillant serait peut-être tenté d'appliquer à sa manifestation quelque peu tapageuse le vieux dicton rafraîchi par le Guzmán de Martí : *más es el ruido que las nueces*. Je ne dirai pas cela. Bien loin d'être inutiles, ces deux cents pages ont réveillé d'une façon très intéressante une question curieuse, irritante, et ces pages, écrites d'un style alerte et imagé[2], sont semées d'aperçus nombreux sur l'œuvre capitale de Cervantes, — moins nouveaux que ne le pense M. Groussac, mais que j'ai d'assez bonnes raisons de trouver judicieux — et agrémentées

1. Il existe à Valence de très bons érudits en mesure, j'en suis convaincu, de nous éclairer sur la vie et les gestes de Juan Martí. Avis à D. José Enrique Serrano y Morales, le savant auteur des *Imprentas en Valencia*, à D. Roque Chabás et à d'autres.

2. Non exempt toutefois d'une certaine vulgarité : Avellaneda a un peu déteint sur son critique.

de remarques fines et intelligentes[1]. S'il n'a pas donné dans le blanc ni même atteint le but, l'auteur peut se consoler aisément, vu qu'il nous déclare lui-même à maintes reprises qu'il a surtout eu l'intention de « donner la chasse aux déplorables méthodes critiques » usitées jusqu'à lui et de redresser le jugement des cervantistes. Ces gens, un peu simples, mais pour la plupart inoffensifs et de bonne composition, lui sauront gré sans doute de ses remontrances. Son livre sera lu, discuté, et puisque M. Groussac récuse d'avance et d'un ton assez péremptoire et dédaigneux le verdict de ses juges naturels, ses confrères en *espagnolisme,* souhaitons qu'il obtienne au moins, à défaut d'autre, l'approbation sans réserve des échevins d'Argamasilla, « patria feliz del hidalgo caballero don Quijote. »

Alfred MOREL-FATIO.

1. Entre autres les heureuses explications du *Solisdan* des préliminaires du *Don Quichotte,* qui est l'anagramme de *Lasindo,* écuyer de Bruneo de Bonamar dans l'*Amadis,* et des *sinónomos voluntarios* dont parle Avellaneda et qui désignent simplement les à peu près de Sancho (par exemple *zorrinloquios* pour *circunloquios*). M. Groussac a aussi fort bien corrigé un passage obscur du prologue d'Avellaneda : *Yo solo he tomado por medio* pour *No solo* qui ne donne aucun sens.

L'AUTO SACRAMENTAL

DE

LAS ORDENES MILITARES

DE

D. PEDRO CALDERON DE LA BARCA

INTRODUCTION

Le S[t] Office, dont le zèle, surtout à l'époque de la Réformation, s'étendait jusqu'aux œuvres d'art, telles que tableaux, estampes, etc.[1], ne s'est jamais beaucoup soucié des œuvres dramatiques, qu'il regardait, sans doute, comme un genre trop inoffensif[2]. Il est vrai que certaines comédies anciennes — entre autres, on le sait, le recueil de Torres Naharro, la *Propaladia* — ont figuré plus ou moins longtemps à l'Index expurgatoire; mais, à tout prendre, le nombre des pièces prohibées est si petit, comparé à la somme totale, que ces interdictions n'ont guère exercé d'influence sur le développement de cette branche de la littérature espagnole. Comme le dit M. Menéndez y Pelayo dans sa remarquable étude sur l'œuvre de Torres Naharro[3], l'attitude de l'Inquisition à l'égard du théâtre espagnol du siècle d'or, soit tolérance, soit indifférence de sa part, était presque préférable à la censure laïque et incompétente exercée de nos jours par les journaux « catholiques » de l'Espagne moderne.

Ce que je viens de dire ne s'applique, bien entendu, qu'au théâtre profane, car, quant au drame religieux, les *autos sacra-*

1. Voy. Llorente, *Histoire de l'Inquisition d'Espagne*, I, 486 ss.
2. Cf. A. Morel-Fatio, *El Mágico Prodigioso*, p. xv; P. Foerster, *Einfluss der Inquisition auf das geistige Leben und die Litteratur Spaniens*, Berlin, 1890, p. 17.
3. *Propaladia*, Madrid, 1900 (dans la collection des *Libros de antaño*), p. LXXVI.

mentales et *autos al nacimiento,* l'autorité ecclésiastique les examinait sans doute toujours avec soin. C'est un exemple curieux de ce fait que je vais faire connaître dans les pages suivantes et qui montre que même un homme comme Calderon, poète de la cour et dominant sans rival, pendant plus de trente ans, la scène eucharistique de Madrid [1], et qu'on a même traité de « poète de l'Inquisition », n'a pu, malgré son immense popularité et la haute considération dont il jouissait, échapper à la censure du St Office [2].

C'est D. Eugenio Hartzenbusch qui, dans un de ses rapports sur l'administration de la Bibliothèque nationale de Madrid [3], a le premier appelé l'attention des hispanisants sur les documents que je vais publier ici, du moins en partie. Il s'agit des pièces originales, conservées dans le département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de Madrid, du petit procès occasionné, en 1662, par un auto sacramental de Calderon. A ce dossier, qui comprend vingt-sept feuillets de format inégal, est jointe une copie complète de l'auto en question, *Las Ordenes Militares;* le tout est relié dans une reliure moderne [4]. Le manuscrit se trouvait auparavant aux Archives Générales de Simancas, d'où il fut transféré, en 1869, en même temps qu'un assez grand nombre de procédures analogues provenant des tribunaux de l'Inquisition, à la Bibliothèque nationale de Madrid [5]. A la reliure, quelques feuillets de la qualification ont été déplacés : les folios 16-18 auraient dû prendre place après le folio 21 actuel. La copie de l'auto occupe — sans compter un feuillet non numéroté qui ne contient que le titre et la liste des personnages ainsi que la date 1662 — trente-cinq

1. Pedroso, *Autos Sacramentales desde su origen hasta fines del siglo XVII.* Bibl. de autores españoles de Rivadeneyra, t. LVIII, p. XLVII.

2. D'après Barrera, *Catálogo bibliográfico y biográfico del teatro antiguo español,* p. 55, une *comedia* d'ailleurs inconnue de Calderon, *Los Desagravios de Maria,* figure à l'Index de 1707, peut-être pour des raisons analogues à celles qui motivèrent la prohibition temporaire de *Las Ordenes Militares.*

3. *Memoria para la Biblioteca nacional para el presente año 1870,* Madrid, 1870.

4. [A. Paz y Mélia], *Catálogo de las piezas de teatro que se conservan en el departamento de manuscritos de la Biblioteca nacional,* Madrid, 1899, N° 2455. Le manuscrit n'a pas encore reçu de cote définitive. — J'ai copié aussi bien toutes les pièces de la procédure que l'auto pendant un séjour à Madrid, avril-juin 1902.

5. Voy. Hartzenbusch, *o. c.*

feuillets numérotés par le copiste, plus un feuillet intercalé entre les feuilles 25 et 26 et portant également le numéro 26. Je reviendrai sur ce feuillet.

A l'époque qui nous occupe, l'exécution des représentations eucharistiques, nées dans le sein de l'Église et jouées dans les premiers temps de leur existence par des prêtres, — d'abord dans les églises mêmes, plus tard en dehors du temple, — était depuis longtemps confiée aux comédiens de profession. En outre, les autos ne se jouaient pas seulement pendant, ou immédiatement après, la procession du jour du *Corpus Christi* dans les rues et places publiques de la ville, mais encore, quelques jours après, dans un *corral* ou théâtre ordinaire, et alors non plus gratuitement, mais au profit des acteurs C'est ce qu'on voit avoir lieu à Séville déjà au commencement du XVIIe siècle [1]. A Madrid, où les divers conseils royaux — de Castille, d'Aragon, de l'Inquisition, des Ordres, etc. — avaient, à l'ordinaire, tous leur scène spéciale, les représentations officielles duraient généralement plusieurs jours [2].

Voici, d'après Pedroso [3], les préparatifs usuels des représentations dramatiques de la Fête-Dieu à Madrid. La commission chargée d'organiser les fêtes, — composée d'un membre du Conseil du Roi, président *(protector* ou *superintendente),* du *corregidor,* de deux *regidores* de la capitale et du secrétaire du Conseil municipal, — ayant acquis les autos de l'année et désigné les troupes de théâtre qui devaient les jouer, les soumettait, après les avoir d'abord examinés elle-même, à l'approbation du vicaire général *(ordinario).* Cependant, dit Pedroso, il est probable qu'au temps de Calderon on n'attachait pas beaucoup d'importance à l'omission de cette dernière formalité.

Avant de raconter l'histoire de l'auto qu'on lira plus loin, *Las Ordenes Militares ó Pruebas del Segundo Adam,* je donnerai d'abord une analyse succincte de sa *traza* (« sujet » ou « plan,

1. Voy. Sánchez-Arjona, *Anales del teatro en Sevilla desde Lope de Rueda hasta fines del siglo XVII*, Sevilla, 1898, p. 199 s. et 323 s.
2. Cf. Pedroso, *o. c.*, p. XXXIV.
3. *O. c.*, p. XXIII sqq.

composition »). Le Second Adam (le Christ), précédé du *Lucero* (l'étoile du matin, symbole de saint Jean Baptiste), se présente à la cour du Monde et demande, en récompense de ses nombreux services rendus aux armées du Roi, qu'on l'arme chevalier et qu'on orne sa poitrine d'une croix ou, comme il dit (v. 665), d'une « épée rouge »[1]. Il indique le cérémonial à suivre pour l'investiture, et le Monde, accueillant favorablement sa requête, choisit pour rapporteurs *(informantes)* chargés d'examiner sa généalogie, Moïse et Josué, et nomme juges et membres du Conseil des Ordres le Judaïsme et le Paganisme. Ceux-ci remettent les actes généalogiques, présentés par la Grâce Divine et la Nature Humaine, aux rapporteurs, qui citent devant eux comme témoins Job, David et Isaïe, pour qu'ils donnent leur avis sur les preuves de noblesse du Second Adam. Après avoir entendu leurs dépositions et celle de la *Culpa* (le péché originel), qui argue avec violence la vile condition de sa ligne maternelle, — c'est-à-dire sa nature humaine, — Moïse et Josué finissent par conclure au mérite du solliciteur. Le Paganisme suspend son jugement, par contre le Judaïsme lui remet la croix, mais de manière à en faire une marque d'ignominie au lieu d'un signe d'honneur. Cependant, la Nature Humaine, sur le conseil de la Grâce, fait appel au suprême tribunal de Rome, qui, par la bouche des papes Sixte IV, Alexandre VI, Paul V, Grégoire XV, Urbain VIII et Alexandre VII, se prononce en faveur de la *limpieza* de la mère du candidat, c'est-à-dire de sa conception immaculée. L'auto se termine par un chapitre général de tous les ordres militaires qui aboutit à l'apothéose de l'Immaculée Conception et de l'Eucharistie.

Voilà, à grands traits, la pièce telle qu'elle a été publiée par son auteur lui-même dans le volume d'*Autos sacramentales* qu'il fit imprimer en 1677, à Madrid. La version primitive qu'on trouvera plus loin en diffère — sans parler d'autres variantes dont quelques-unes seront relevées tout à l'heure —

1. Toute épée ressemble plus ou moins à une croix, et la croix rouge de Santiago *(de la Espada)* a, en effet, la forme d'une épée. On se souvient que Calderon avait été créé, en 1636, *caballero del hábito de Santiago*.

par ceci que le candidat n'obtient la croix que lorsque la Nature Humaine, sur les exhortations du Second Adam lui-même, a obtenu de Rome le jugement favorable.

Comme on a pu s'en rendre compte par le résumé que je viens de donner, l'objet de notre auto est non seulement de célébrer les Ordres Militaires, mais tout autant d'exalter l'Immaculée Conception. Cette combinaison n'est d'ailleurs point fortuite. On sait, en effet, que les Ordres Militaires d'Espagne avaient une dévotion particulière pour cette doctrine : les chevaliers avaient même échangé le vœu de chasteté contre celui de défendre l'Immaculée Conception. Étant donnée la date de la composition de *Las Ordenes Militares,* on peut affirmer que la cause directe n'en a été autre que la récente victoire définitive de cette doctrine, victoire due surtout aux efforts du roi et du clergé d'Espagne et saluée dans la Péninsule avec la plus grande joie, sauf par les dominicains.

Afin de faciliter au lecteur l'intelligence, tant de certains passages de l'auto que des censures qu'il provoqua, je rappellerai en quelques mots les points les plus importants de l'histoire du dogme de l'Immaculée Conception, en renvoyant pour de plus amples détails à E. Preuss, *Die römische Lehre von der Unbefleckten Empfängniss,* Berlin, 1865. En 1139, les chanoines de Lyon instituèrent une fête de la Conception de la Sainte Vierge. Saint Bernard, désapprouvant cette innovation, leur adressa une lettre dans laquelle il présente comme sienne et comme celle de l'Église l'opinion que Marie, déjà existante dans le sein maternel, fut sanctifiée avant sa naissance mais après sa conception. Duns Scot (mort en 1308) fit faire un pas de plus à la doctrine en professant que l'immaculée conception était possible à la toute-puissance de Dieu et même probable en soi ; les franciscains embrassèrent son opinion, tandis que celle de saint Thomas, identique à celle de saint Bernard, était le dogme des dominicains. Le concile de Bâle fit, en 1439, de la « croyance pieuse » des franciscains un dogme, mais ce concile, frappé de l'interdit du pape Eugène IV, n'eut pas d'autorité. Cependant, peu de temps après, le franciscain Sixte IV, tout en défendant, sous peine d'excommunication, aux deux partis

de s'accuser mutuellement d'hérésie en raison de leur opinion sur la conception de la Vierge, approuva en 1476 le nouvel office de la fête de l'Immaculée Conception, — jusqu'alors on avait célébré la fête de la Conception, sans qualificatif, — et en 1546 le concile de Trente déclara ne pas comprendre dans le décret concernant le péché originel la bienheureuse et immaculée Vierge Marie, mère de Dieu. De même que ce concile, les papes Alexandre VI, Pie V (1567), Paul V (1616 et 1617) et Grégoire XV (1622) confirmèrent les constitutions de Sixte IV et interdirent toute discussion publique, voire même privée[1], sur ce sujet, et enfin Alexandre VII, dans la bulle *Sollicitudo* du 8 décembre 1661, déclara, tout en ne voulant pas *définir* le mystère, que, selon la pieuse opinion approuvée par ses prédécesseurs, « Marie avait été préservée, dès le premier moment de sa conception, en vertu d'une grâce particulière de Dieu et eu égard aux mérites de Jésus-Christ, de toute tache du péché originel; » que la fête du 8 décembre devait être célébrée dans ce sens; que quiconque oserait se prononcer directement ou indirectement, de quelque manière que ce fût, *scripto seu voce*, et sous n'importe quel prétexte, contre cette doctrine, serait poursuivi par les évêques et par l'Inquisition, et que les livres hostiles seraient prohibés. C'est dans les termes cités que, près de deux cents ans plus tard, le 8 décembre 1854, Pi IX a défini le dogme[2].

1. Grégoire XV, *In generali Congregatione Sanctæ Romanæ et Universalis Inquisitionis... 24 Maji 1622*. Magnum Bullarium Romanum, III, 477.

2. Dans *Le Cabinet Historique*, 25e année (Paris, 1879), p. 97-127 et 193-240, M. A. Morel-Fatio a publié une série de *Lettres écrites de Madrid en 1666 et 1667* par Muret, attaché à l'ambassade de Georges d'Aubusson, archevêque d'Embrun, dont j'extrais le passage suivant, illustration éclatante de la dévotion des Espagnols à l'Immaculée Conception à l'époque qui nous occupe.

[P. 117] De Madrid, ce 5 octobre 1666.

Monsieur,

Je crois que vous serez bien aise d'aprendre le reste des choses que je ne peus pas vous achever dans ma derniere lettre. Pour donc profitter du papier, vous sçaurez que les Cordeliers, lesquels en France ne sont pas en la meilleure réputation du monde, passent icy pour de saints canonisez dez cette vie. On ne les voit pas plutost paroitre dans les rues qu'une foule de femmes courent aprez et les unes leur baisent la manche, les autres la robe... Depuis peu ils ont eu un advantage sur les Dominicains qu'on n'a jamais bien voulu croire en France, à cause que les Jansenistes atribuoient cette violence aus peres de la Compagnie (Dans la grande dispute de l'Immaculée Conception les Jésuites, on le sait, se rangèrent du côté des Franciscains, dès la fin du XVIe siècle; voy. E. Preuss, *o. c.*, p. 79. Note de M. Morel-Fatio), et qui est pourtant

Revenons maintenant à notre sujet. Le jour du *Corpus* 1662, — tombant cette année le 8 juin, c'est-à-dire exactement six mois après le décret du pape Alexandre VII, — les troupes de Simon Aguado et d'Antonio de Escamilla[1] avaient exécuté devant le roi Philippe IV et ses conseils royaux deux autos de Don Pedro Calderon de la Barca, « examinés et approuvés par des personnes instruites[2]. » D'après ce qui ressort des extraits joints à la censure de l'Inquisition, la première de ces pièces n'était autre que la *Mystica y real Babilonia*[3], bien que le secrétaire qui a rédigé la censure lui assigne par erreur le même titre qu'à la seconde, *Las Ordenes Militares*[4]. Le jour où ces autos devaient se jouer devant le public de Madrid, l'Inquisiteur Général[5] en fit empêcher la représentation jusqu'à ce que le St Office les eût examinés et expurgés. Si le haut tribunal se montra assez indulgent à l'égard du premier des autos, dans lequel il se borna à supprimer deux vers, le sort du second fut moins heureux.

tres veritable. Vous sçavez, Monsieur, que le dernier concile [de Trente] ayant meurement pezé les [p. 118] raisons que les uns et les autres apportoient sur le suiet de la conception de la S. Vierge, les trouva si egalement fortes qu'il ne voulut rien determiner, laissant aux Jacobins la liberté denseigner le contraire dans leurs écoles et de parler en general des loüanges de la mere de Dieu, le jour de la feste ; mais ces moynes gris se prevalant de la devotion que le peuple d'Espagne porte à leur habit, leurs ont tellement inprimé le respec que nous devons à ce mistere et leur ont au meme temps si fort exageré le silence des autres, qu'insensiblement on les a regardé comme des impies, jusques la qu'on faisoit par tout conscience de leur vendre ni habits ni les autres choses necessaires à la vie et quoyque les Jacobins aient eu jusques à present l'inquisition, ce qui les rend tres puissans, et qu'un des leurs fust confesseur du roy, l'authorité royale n'a pas esté suffisente pour empecher ce desordre public : il a fallu que le roy se soit erigé par dessus le concile et que par un arrest des plus rudes (Par l'ordonnance du 29 octobre 1662, Philippe IV s'érigeait en effet au-dessus du concile de Trente, mais il se conformait à la bulle *Sollicitudo* d'Alexandre VI, qui interprétait le dogme dans le sens scotiste; voy. Preuss, *l. c.*, p. 107. Note de M. M.-F.) il ayt obligé ces bons peres à quitter cette opinion, quoyquils fassent un veu particulier de la suivre, la tenant de [p. 119] S. Thomas, de sorte que tous les predicateurs auiourduy, autant de leur ordre que les autres, aprez avoir fait le signe de la crois, ils aioutent : *et loüée soit la conception immaculée de la S. Vierge*. Vous ne sçauriez croire combien depuis un an on a dressé des autels pour honnorer ce mistere et comme chacun va disant son chapelet par les rues ; au lieu d'*Ave Maria*, on n'entend plus que ces mots : *loüée soit l'immaculée conception*.

1. On peut voir la liste des vingt-deux membres de la troupe de celui-ci, telle qu'elle était composée l'année précédente, dans l'ouvrage cité de Pedroso, p. XXVII s. (cf. aussi p. XXXVIII s.).

2. Fol. 23 r° du manuscrit.

3. Tome V, p. 252, de l'édition de 1717.

4. Fol. 1 r°.

5. D. Diego de Arce y Reinoso, évêque de Tui, d'Avila et de Plasencia. Son nom n'est pas mentionné une seule fois dans les documents qui nous occupent.

Le 12 juin, la *Junta de calificaciones,* composée de Don Gabriel de la Calle y Heredia, membre du Conseil Royal de l'Inquisition, et des Padres Maestros, Fr. Nicolas Baptista, carme; Fr. Raphael Oñate, bernardin; Don Joseph Zigala, clerc régulier; Fr. Joseph Mendez de S. Juan, de l'ordre des minimes de S. François de Paule, qualificateurs du conseil, émit l'opinion suivante[1] :

[F. 5 r°] — — Dixeron conformes q̄ dho auto se deue prohiuir y no permitir su representacion porque toda su disposicion y traza es yntroduzir prueuas de la Pureza de Christo s^{r}. nro. recurriendo a la Purissima Concep^{on}. de su Madre SS^{ma} conzebida sin pecado orig^{l}. Interponiendo con estilo de memorial la mancha de la culpa original en la naturaleza humana y passando a que la Sentencia de esta causa sea la Bulla de su s^{d} dada en favor de la sentencia de la Preseruaçion de la Virgen SS^{ma} declarando el objeto de su fiesta.

Esta dispossicion y traza Incluye como se forma en el auto que la pureza de Christo Redemptor y Señor nuestro [f. 5 v°] depende de que la Virgen SS^{ma} a passado preservada en su Concepcion lo qual es doctrina contra el sentir de la Iglessia la qual confiessa que aunq̄ la Virgen SS^{ma} vuiera incurrido en la Culpa orig^{l}. Christo señor nro en ninguna manera la incurriria ni podia incurrir y de la forma en q̄ el auto se representa y lo que en el se dize pudieran entender los oyentes con su ygnorancia estaua dependiente la pureza de Christo s^{r} nro de la preseruacion de su Madre de la culpa original lo qual es de grande peligro en el pueblo por ser la materia grauissima y daño que se deue estorbar en la forma que queda dho. que es prohibirle. y lo firmaron. [*Signatures des quatre qualificateurs.*]

JOAN DE CLABIJO,
Secret^{rio} del Rey nro S. y del Cons^{o}[2].

L'opinion des qualificateurs reçut, le lendemain, l'approbation du Conseil de l'Inquisition, et l'Inquisiteur de la cour, D. Gerónimo de Angulo y Figueroa, fut chargé de faire part à l'auteur de cette décision. Voici la réponse, autographe, que donna Calderon au décret du St Office :

[F. 10 r°] Lo q̄ se califica en el auto yntitulado / Las ordenes militares, o pruebas Del segundo adan, es que pareçe que el ponerse la

1. Je reproduis ces documents sans rien changer à l'orthographe et sans ajouter d'accents; quant à la ponctuation, je me suis seulement permis de supprimer quelques points plus que superflus qui rendaient pénible la lecture, notamment, de la défense de Calderon et de la censure du P. García de Lossada.

2. A cette censure est jointe une copie des vv. 1656-1793, 1323-1339, 1397-1437 de la version primitive, dans l'ordre indiqué. Cette copie occupe les feuillets 5 v°-9 r°.

cruz Cristo pende necesariamente de la limpieça de su madre = Siendo asi, que avn quando no fuera tan pura no podia dejar de serlo en el la humanidad vnida a la diuinidad = a que se Responde = que la delataçion que se haçe al segundo adan en la metafora que se sigue esta en voca de la culpa figura Reproba y consta del ebanjelio que avn fueron mayores calumnias las que le opusieron: mayormente quando el memorial que se supone: (como propio Requisito De la alegoria de vnas pruebas) es para que le juzguen judaysmo y jentilidad que dieron credito a mas sacrilegas acusaçiones = esto satisfaçe a la yntroduçion del argumento, y pasando al yncombeniente de que parezca que depende el despacho de la cruz de la nobleça de Maria = se Responde = que todos los oprobios y baldones Del adan se Refieren en el auto a la naturaleza humana en comun, salbando siempre los decoros de la divina, como consta de una copla que la misma naturaleza diçe en la oja 22 a la buelta, Donde despues de aver dicho Job Miserias Suyas hablando con la gracia diçe [*v. 1242*]

Naturaleza) ay çielos
que quanto vien de ti hablo
te lo e deslucido yo

y Prosigue la ynoçiençia hablando con el adan [*v. 1245*]

Inociencia) no son vanos los Reçelos
de que lo humano te entrega
a padeçer sin Raçones
De oprouios y de baldones

Y Mas adelante en la oja 23. Diciendo la naturaleza despues De la deposiçion de david [*v. 1286*]

Naturaleza) ay de las miserias mias

Dice la ynoc^a. — Ynociencia) lo humano desconoçer
te hace

Y responde el adan =

Segundo) eso a de padeçer

— Y en este mismo sentir Diçe la naturaleza despues en la oja 25 [f. 10 v°] quando hablando con el mismo adan lamenta que por ella se desluzgan sus vitorias: [*v. 1373*]

Naturaleza) Pues si las miserias [1] mias
te obligan a padeçer
Siendo yo por quien padeçes
= pues por ti, ni desmereçes
= ni puedes desmereçer
borra la naturaleza &^ca.

1. La copie de l'auto porte *desdiçhas*. Voy. le texte.

~~ Con cuyos Dos versos solos se prueba que todo el contexto Del auto va mirando siempre a que la naturaleza humana es la que padeçe = Y con todo eso porque no parezca que quiere Reduçirse a argumento la çensura pues solo es el yntento Del autor sujetarse como se sujeta a la correpçion pidiendo enmienda de qualquier defeto que sin maliçia aya cometido la ygnorancia o falta de explicacion en su conçepto = para mayor yntelijençia De que no fue medio de necesidad para ponerse la cruz cristo la limpieça de su madre, añade en voca del segundo adan quando llega a el aflijida la naturaleza por el memorial que se a dado contra ella las coplas que se siguen; Y se hallaran en la oja 26 =[1]

Naturaleza) que no pueden mis crueles
ansias a mas fin llegar
que a ver al sol eclipsar
Seg^do) Alça y no te desconsueles
porque aunque es verdad que yo
naturaleza admiti
los achaques que ay en ti
los que son de culpa, no.
y quando mi madre fuera
menos pura ylustre y clara[2]
al ser yo quien soy ni obstara
ni tocara ni pudiera
el escrupulo menor
que en la ynmensa majestad[3]
de mi alta diuinidad
fuera el presumirlo error[4]
Y siendo asi que no es
neçesario probar oy
mas de que soy el que soy[5]
con todo porque despues
el menor Rasgo no avise
al que de mi madre dude
que quise haçer lo que pude
y no pude lo que quise

[F. 11 r°] Probando su calidad
con autentico ynstrumento
a mayor abundamiento
y no por neçesidad
e de Bolver por su onor
jueçes ay vniversales[6]
a que Recurran tus males
parte a tribunal mayor
adonde las ydalguias
bolbiendo[7] por su opinion
ven que los concilios son
De la fee chancillerias
en contraditorio juycio
litiga de esa nobleza
la candidez y pureça
y para mayor yndiçio
De ella, lleba el priuilejio
que a Maria se le dio
[Col. 2] con testimonio que yo
Rector fuy[8] de aquel colejio
mayor adonde ley
cathedra antes que soldado
fuese, con q̄ va afiançado
tu derecho siendo asi

1. Cf. les vv. 1394 sqq. Désirant donner dans mon édition le texte primitif, en renvoyant aux notes et à l'appendice les variantes de la version remaniée, qui ne contient pas non plus ce passage intercalé, je ne trouve d'autre moyen que de le reproduire ici *in extenso*.
J'indiquerai au bas de la page les variantes que présente la copie de ces strophes insérée dans le texte même (fol. 26: cf. ci-dessus) et écrite également par Calderon lui-même.
2. menos pura, menos clara.
3. mag^d.
4. fuera ymaginarlo error.
5. yo mas, de que soy quien soy.
6. vnibersales.
7. bolviendo.
8. Retor fui.

que tu justicia Doblada
alla, alegarla presuma
tanto el doctor[1] con la pluma
como el martir con la espada
sin que por eso se entienda
(pues nada a mi me toco)
que el ponerme la cruz yo
De otros meritos dependa
sino para que se arguya
que es oy probar[2] su ydalguia
a mas onrra y gloria mia
por mas onrra y gloria suya.

Asentado este prinçipio (salbo mejor pareçer) al corto mio queda clara y distinta mente satisfecho que la limpieza y nobleza de Maria Santisima no es en esta Representaçion medio necesario para la cruz de cristo. sino graçia superabundante de su amor a mayor ornato, lustre, onrra y gloria suya. Et omnia sub correptione.

Don Pº Calderon
De la Barca.

Cette explication de Calderon fut remise aux qualificateurs, qui se prononcèrent là-dessus le 16 du même mois, comme suit :

[F. 13 rº] — — Dixeron conformes q̄ aunq̄ lo añadido por el dho autor declarando lo advertido y notado en el evaqua en parte los reparos hechos en dho auto / Pero que siempre que dexare ser prueua de la Innocencia y pureza del Segundo Adam que es Christo sr. nuestro aunque sea (a mayor abundamiento)[3] como el lo dize en el folio 26 coluna 1a. la pureza y limpieza de su Madre no puede pasar [*ou* posar?] ni dezirse / pues siempre es independiente la limpieza de Christo sr. nro. de la limpieza de su Madre y juzgan por preçiso se introduzga en el auto vn personage que diga (a sido locura y ignorancia introducir memorial para hacer prueuas de la *Pureza de Christo con dependencia de la pureza de la Madre* [f. 13 vº] y que en qto a la Bulla de su sd mençionada en el dho auto son de parezer no se ponga por prueua ni sentencia de la Pureza de Christo por las razones dhas sino que la refiera para mayor Gloria suya y de su Madre y en ella se quite donde dize en el folio 31 [*v. 1705*] la palabra (determinamos) y en su lugar se diga (la palabra)[4] declaramos, v otra equivalente, y lo firmaron [*Signatures*].

Le lendemain, le Conseil de l'Inquisition — composé de l'Inquisiteur Général et des conseillers Bravo, Santos, Sotomayor, Sarmiento, Calle et Heguinoa — décreta que, l'auto

1. dotor.
2. probar oy.
3. Les parenthèses tiennent lieu des guillemets modernes.
4. C'est le mot *declaramos* qui aurait dû être mis entre parenthèses.

étant en contravention avec le bref de Sa Sainteté Alexandre VII, la prohibition continuerait malgré les objections et les additions de son auteur, et qu'on en avertirait aussi bien Calderon et Antonio de Escamilla, afin qu'ils délivrent les copies qui seraient en leur possession ou réparties entre les comédiens, que la personne chargée de faire les décors et machines *(tramoyas)* destinés à la représentation de l'auto[1]. La manière dont Calderon reçut cette communication mérite d'être signalée.

[F. 19 r°]. En Madrid A veinte de Junio de sesenta y dos yo el Infrascripto notario notifique el auto de Arriba [*acte contenant un extrait du décret du conseil*] a Don P° Calderon de la Barca cau° del horden de Santiago en su perss^a y hauiendole el mismo leido Dijo q̄ *lo oye* de que doy fee.

JU° BAP^ta de LEMOS.

Les peines dont le St Office menaçait, en cas de désobéissance, l'*autor*[2] et ceux qui disposaient le théâtre et les *tramoyas*, étaient « excomunion mayor latæ sententiæ y cinquenta ducados pro simples para gastos extrahordinarios del s^to off^o. con aperceuimiento que se procediera a mayores penas »[3].

Je reproduirai aussi l'acte qui contient la réponse d'un des *arrendadores* des théâtres de Madrid, laquelle est une assez curieuse illustration des conditions du théâtre à cette époque.

[F. 20 v°]. En la Villa de madrid el dho dia mes y año [*a veinte del mes de Junio*] notifique el dho Autto [*cf. ci-dessus*] a Anttonio de Rueda vno de los Arrendadores[4] de los corrales de las Comedias de esta Villa en su persona El qual dijo que ya tenia dispuesto el theatro con las tramoyas para la Representtta^on del Autto sacramental que

1. Folio 14 r°.
2. On sait qu'au XVIIe siècle le mot *autor (de comedias)* signifiait d'ordinaire, non pas « auteur », mais « directeur de théâtre, impresario ». L'autre acception n'était pourtant pas inconnue non plus; cf. la deuxième censure publiée ci-dessus [fol. 13 r°].
3. Fol. 20 r°.
4. D'après ce qui ressort d'une seconde notification (f. 21 r°), il avait pour associé Don Andrés Trigosso. — Antonio de Rueda n'est pas inconnu. En 1632, il était simple *representante;* en 1638 et 1639, nous le retrouvons comme *autor*, jouant des comédies et des autos à Madrid, Séville, Grenade, Tolède, etc. Il mourut quelques mois après l'incident dont nous rendons compte, le 29 décembre 1662. Voir *Nuevos Datos acerca del histrionismo español en los siglos XVI y XVII recogidos por Don Cristóbal Pérez Pastor*, Madrid, 1901, *passim*.

en este Autto se Refiere Por correr por su q^ta y de los demas suss compañeros el disponer el dho theatro pero que esta presto de Cumplir Con lo que se le manda y que dara orden para que se quiten y no se Represente el Autto. y pide que si se puede se le de testim^o de esta dilig^a. Para Cumplir con la Villa de m^d Por la oblig^on que tienen echa Y esto Respondio doy fee.

LUCAS PEREZ DE CASTRO.

Le 22, l'Inquisiteur de la cour avertit l'Inquisiteur Général de l'exécution de ses ordres et dépose entre ses mains tous les papiers confisqués. Cependant Calderon ne se tient pas encore pour battu. Le lendemain 23, nous trouvons la commission des qualificateurs réunie de nouveau pour délibérer sur le mémorial qui occupe le feuillet 18 du dossier. Cette pièce n'est pas signée; l'écriture, qui n'est pas celle du secrétaire du conseil, — ni celle de Calderon, — me paraît accuser une main de vieillard.

[F. 18 r°] Pareze que quitandose lo que dize la culpa fol. 19. buelta, ibi [*vv. 1069-1077*]

conseguirlo
como podra? ni aun salir
con el auito. Si dijo
que de limpieza y nobleza
an de dezir los testigos
y abiendo en su origen dado
linea de humano, *es preçiso*
que el villanaje de Adan
le ha de obstar.

y lo que asimismo dize la culpa en el memorial que dio a los ynform^res. fol. 24. b. ibi [*vv. 1330-1333*]

y aunque es Ilustre por padre
el pretendiente, la humana
naturaleza es villana
y esta le toca por madre

porque se da a entender que le toca con la villania de la culpa y supuesto que la misma culpa en otra parte donde Refiere tener escrito en su padron la pecheria del linaje humano, confiesa que solo al segundo Adan, no tiene escrito en el, pareze debe quitarse todo lo que se opone a esto, o emendarlo, diziendo la culpa en los lugares Referidos, que aunque Reconoçe no tocar al pretendiente la mancha de la

naturaleza humana, quiere con Rabiosa malicia afearla mas, con la ocasion de las pruebas en que tiene parte.

Y parece se debe quitar tanbien, o emendar lo que dize Job, fol. 22. buelta ib. [*vv. 1234-1236*]

y que de muger nacido
el hombre Repita en mi
perezca el dia en que fui
en pecado conçebido.

porque como su deposiçion mira a la calificaçion del segundo Adan, del mismo debe entenderse, lo que dize, y no en comun del genero humano. y por la misma Razon debe quitarse o emendarse lo que dize Dauid fol. 23. b. ib. [*vv. 1280-1285*]

quien es el honbre
para hazer memoria del,
pues por ilustre que sea
padeze culpa de yngrato
por quien dire. et in pecato
conçepit me mater mea.

y en el fol. 31. donde se Refiere el decreto de N. S. P. Alexandro .7. [f. 18 r°] se deben quitar todos aquellos versos [*1722-1726*];

çelebrarla y venerarla
Reuerençiarla y tenerla
de la culpa original,
libre, pura, yntacta, ajena
desde aquel primero ynstante &c

porque pareze miran a la definicion del misterio, y por lo menos dan a entender contra el breue en que expresa mente declara Su Sanct[d], no ser su yntençion definirlo; y por el ynconueniente que tiene el Referir dho breue Romançeado literalmente, podria Referirse sin esa formalidad, conprehendiendo en suma lo que contiene, sin omitir dha declara[on] que haze su sanct[d] de que no es su yntencion definir el misterio; y con lo dicho y quitando o emendando, assi mismo el dho de Isayas en conformidad de los de Job y Dauid pareze podria correr El Auto =

Les qualificateurs ne furent cependant pas de cet avis. Ayant relu aussi bien les censures précédentes que les additions de l'auteur, ils déclarèrent à l'unanimité :

[F. 17 r°] — — q̃ en la zensura del auto como se repres[to] vniformem[te] perseueran en el mismo dictamen pero en el articulo de boluerse a

representar aun con las adiciones y enmiendas q̄ se han referido aunque estas pareze pudieran satisfazer al punto principal de que la pureza de Xpo sr nuestro no dependio de la Pureza Original de su Madre Santissima pero como la disposicion y traza del auto es la que se considera en la Primera Zensura y esta tan traszendiente en tantos Versos pareze que sino es formandole de nueuo no se puede ajustar como combiene y no pareze entretanto monta que se buelua a representar este auto ni tiene inconueniente alguno q̄ se quede la prohiuicion como esta hecha porq̄ de lo contrario podra entrar el pueblo en def[ici]entes Inteligencias como quien Ignora las causas de la prohiuicion y lo firmaron [*Signatures*].

Ce qui fut confirmé par l'Inquisiteur Général le 26 du même mois. Cette fois Calderon, jugeant inutile d'insister davantage, n'eut qu'à s'incliner devant le verdict du St Office.

Ce ne fut que neuf ans plus tard, le 15 septembre 1671, que le même *autor de comedias,* Antonio de Escamilla, s'adressa de nouveau à l'Inquisiteur Général, — qui était, depuis 1669, D. Diego de Sarmiento de Valladares, évêque de Plasencia et gouverneur du Conseil de Castille, — pour obtenir la permission de mettre en scène l'auto corrigé. Le père bénédictin Fr. Alonso García de Lossada ayant été chargé, le 29 octobre (pourquoi ce retard?), par le Conseil de l'Inquisition d'exprimer son opinion sur cette requête et sur l'auto en question, signe le 5 novembre un rapport bien curieux à plus d'un point de vue. Aux yeux de ce « qualificateur-poète », Calderon n'était, paraît-il, ni *« el Príncipe del teatro español »* ni même un bon catholique. Voici la teneur de sa censure :

[Fol. 24 r°] M. P. S.

Por orden de V. A. he visto : el Auto cuio titulo es *Las ordenes Militares. Auto Sacramental Alegorico.* I si lo formal de la Poesia fuera zensurable tubiera mucho que censurar un calificador Poeta. —

Sr. Digo lo primero, que es mui comun en este genero de Autos spirituales y deuotos haçer papel Algun vicio capital; o Demonio el qual suele arrojar ppnes mal sonantes hereticas : blasfemas, pero como estas se diçen *reutatiue* y en nombre del Vicio, o Demonio; cuio papel se representa; en esta formalidad corren sin censura =

Digo lo segundo, en quanto a la materia deste Auto : cuyo asumpto es, haçer las informaciones de limpieça a Christo y a su madre Santissima : los testigos q̄ para este fin se proponen son David = Job.

y Yssaias. sus dichos lugares de escritura : citados a la margen — con los quales pareçe prueban a la letra auer sido manchada toda la massa de la humanidad de Christo y su madre sanctissima sin distintion ni explicacion alguna = todo lo qual se oppone, inmediata mente a la Bulla de Alexandro 7 : en la qual se condena; y manda que de ninguna manera; directe, o indirecte; o deuajo de qualquier pre texto, o ocasion ya ssea por escrito = ya de palabra, ya hablando; o predicando : ya en tratados y disputas determinando alguna Cossa contra lo dicho; o traiendo argumentos; q̄ no los dejen disueltos[1]; y todo esto se halla en los papeles de David y Job; pues deponen sus dichos absolutamente sin resolver, ni explicar = y repreguntado Dauid por Josue, q̄ sentia de Christo en quanto hombre; haviendo respondido David ser su deudo = dice assi = [*var. des vv. 1282-1285*]

Pues diga del mi dolor
Quien es el hombre Señor =
para q̄ tu le uissites =
y aunque deste no se crea
oy por mi y por todos trato
decir =
que?
que et im pecato
concepit me mater mea = *Vase David* —

Las mismas voces se hallaran en el papel de Job : hablando de Christo en *la linea humana* = y despues de repetir todos los effectos de la culpa q̄ arrojo en toda la naturaleça = concluie assi = [*var. du v. 1241*]

Vien q̄ uno y otro disculpa
que abra en esotra nobleça
quien desta naturaleça
tenga el daño y no la culpa =

y reparese en la palabra *abra :* q̄ solo explica y denota *posibilidad* = Y esto S^r. es apuntar y aun proponer la dificuldad : y no resolberla. [F. 24 v°] Mas, dice el papel de la Naturaleça en la relaçion q̄ haçe de la Bulla que expedio Alexandro 7°. que ha de ser castigado como *Reo de fe* [*v. 1753*] : El que se oppusiere a lo decretado en la Bulla : siendo assi que no ay tal palabra en la Bulla; ni lo que en ella se decreta es diffinition de ffe = antes bien dice el Pontifice : cum a Romana Eclessia et ab Apostolica sede *nondum fuerit hoc decissum :* prout *Nos nunc minime decidere volumus aut entendimus* = y en el punto de las penas = dice : *atque in eos stricte animadvertant*[2].

1. L'auteur n'achève pas la proposition qui commence par *y manda que de ninguna manera.*

2. « Volentes quod contra hujus nostræ Constitutionis transgressores... tam Episcopi et Prælati superiores aliique locorum Ordinarii, quam... Inquisitores procedant et inquirant atque in eos stricte animadvertant. » *Magnum Bullarium Romanum,* t. VI, p. 153, § 7.

Digo lo tercero El papel de la culpa; aunq̄ representa al Demonio = y en esta representacion; sus propositiones hereticas, erroneas o mal sonantes no sean censurables, Pero por lo quanto cierra la Bulla la puerta a todo pretexto, y ocassion de hablar contra el culto que da la yglessia a Maria Sanctissima en el primer instante de su conception segun la oppinion piadossa y decretos de los Pontifices referidos en ella : ni aum com pretexto de la Culpa o Demonio deja de opponerse a dicha Bulla.

Hallanse otras ppnes en el papel de la Culpa : como es decir que es precisso *toq̄ a Christo el villanaje de Adam por ser hijo natural de Mª* [*var. des vv. 1143-1157*] = Que *duda fuese el prometido Messias* [*vv. 155-159*] = y otras voces y ppnes mal sonantes = y aunque por ser la representacion de la Culpa, representacion del demonio; no tengan censura : por las prohibiciones de *Alejandro 7* deben = ni escriuirse ni publicarse = Esto es lo que siento salvo &c. Nob. 5 de 71.

FR. ALONSO GARCIA DE LOSSADA.

On remarquera que, tandis que dans les censures antérieures la critique était basée sur le fait que la *limpieza* du Second Adam — c'est-à-dire de Jésus-Christ — était représentée dans l'auto comme dépendant nécessairement de celle de sa mère[1], ici Calderon est accusé d'une double contravention à l'édit d'Alexandre VII : d'une part, il aurait produit, sans les réfuter, des arguments contre l'Immaculée Conception; de l'autre, il a, malgré la défense expresse contenue dans le bref, traité d'hérétique *(reo de fe)* celui qui oserait s'opposer au décret pontifical. Il est très curieux aussi que, quoique l'auteur n'ait guère tenu compte d'une seule des objections dirigées contre son œuvre neuf ans auparavant, la plupart des nouvelles critiques de détail portent sur des additions de la version remaniée, et dont au moins une, la strophe *Vien que uno y otro disculpa, etc.* (cf. ci-dessus et le contexte), aura sans doute été faite afin de parer à la critique.

La censure du P. García de Lossada fut transmise à la *Junta de calificaciones,* qui cette fois se montra moins sévère que

1. Il est à remarquer pourtant que, d'après la teneur du jugement rendu par le Conseil de l'Inquisition en date du 17 juin 1662 et relaté plus haut, p. 394, notre auto avait, en effet, été interdit *por contravenirse al Breve de la Santd de Alexandro . 7.* [F. 14 r°].

précédemment, et plus bienveillante que le rapporteur. Le secrétaire ayant donné lecture, en cachant le nom du signataire, du rapport qu'on vient de lire, les qualificateurs, — Fr. Rafael de Oñate et Fr. Joseph Mendez que nous connaissons déjà, Fr. Blas Tostado, carme, Fr. Nicolas Lozano, franciscain, Fr. Gregorio Zisneros, bernardin, et Juan Cortes, de la Compagnie de Jésus, — après avoir lu *de verbo ad verbum* l'auto en question, déclarèrent unanimement, le 20 novembre 1671, que

[F. 26 r°] — — no tiene calidad de oficio ni contravencion a ninguno de los Breves en fabor de la inmaculada concepcion, ni al de la Sant[d] de Alexandro Septimo, porq̄ aunq̄ pone argum[tos] en papel de la culpa, los disuelve el papel de la gracia, y lo mismo a todos los argumentos que en el se hazen, y solo... al fin de la traduccion del Breve se haze reparo en que dize. por tribunales de fee, como reo de fee, ablando del castigo de las transgresiones; porque puede aver equivocacion en q̄ alguno entienda estar definido de fee el misterio, pues dize castigan como reo de fee, se quite aquella pa- [f. 26 v°] (pa)labra, reo de fee, y en su lugar se ponga, reo suyo, como ba apuntado, o otra voz equivalente, que no suene *reo de fee*. Y aviendosele(s) leydo dijeron estar bien el auto. y lo firmaron... [*Signatures*].

Trois jours après, le Conseil de l'Inquisition rendit une ordonnance par laquelle il accordait à Antonio de Escamilla la permission de représenter, à la condition indiquée ci-dessus, l'auto sacramental de *Las Ordenes militares*. L'incident était clos.

L'auto fut-il donné de nouveau à Madrid? Je n'en sais rien. En revanche, nous voyons qu'en 1673 un auto intitulé *Las Ordenes militares* qu'on avait apporté de Madrid et qui, sans doute, n'était autre que celui qui nous occupe, était joué à Séville, le jour de la Fête-Dieu, par la troupe de Bernardo de la Vega[1].

Voici les éditions que je connais de *Las Ordenes militares* :

A. *Avtos Sacramentales, alegoricos, y historiales. Dedicados a Christo Señor Nvestro Sacramentado. Compvestos por Don Pedro Calderon de la Barca... Primera parte.* Madrid 1677. 4°

1. Voyez J. Sánchez Arjona, *Anales del teatro en Sevilla*. p. 459.

(Biblioteca Nacional de Madrid). Voyez la description détaillée de ce livre dans le *Catálogo bibliográfico y biográfico del teatro antiguo español* de La Barrera, p. 56. Le volume contient douze autos; le nôtre, précédé d'une *loa* (« en metáfora de la piadosa hermandad del Refugio[1]; discurriendo por calles y templos de Madrid ». Pag. 1-6) y occupe la première place, p. 7-38.

B. *Avtos Sacramentales, alegoricos, y historiales. Dedicados al Patriarca San Juan de Dios. Compvestos por Don Pedro Calderon de la Barca... En Madrid: Por Juan Garcia Infanzon. Año 1690. A costa de Joseph Vascones, Mercader de Libros, vendese en las Gradas de San Felipe.* 4°. Dédicace signée par Francisco Sazedon. *Suma de la Licencia* pour le même, « Francisco Sazedon, Mercader de Libros, » datée du 2 août 1690. C'est une réimpression de l'édition précédente. *Las Ordenes militares* et sa *loa* y occupent les mêmes pages que dans l'édition princeps. De cette édition, qui est inconnue aussi bien à La Barrera qu'à Salvá[2], j'ai consulté l'exemplaire que possède la Bibliothèque Nationale de Paris (4° Yg 1405).

C. *Avtos Sacramentales, alegoricos, y historiales. Compvestos por D. Pedro Calderon de la Barca... Dedicados al Excelentis^mo^ Señor Don Joachin Ponce de Leon &c. Primera Parte. Madrid: En la Imprenta de Angel Pasqual Rubio. Año de 1715.* 4°. Dédicace signée par le même. Nouvelle réimpression de l'édition princeps; inconnue, comme la précédente, à La Barrera et à Salvá. Notre auto y occupe exactement la même place que dans les éditions antérieures. J'ai collationné l'exemplaire appartenant à la Bibliothèque de la Sorbonne.

D. *Avtos Sacramentales, alegoricos, y historiales del insigne poeta español Don Pedro Calderon de la Barca... Obras posthumas qve del archivo de la villa de Madrid saca Originales à luz Don Pedro de Pando y Mier.* Madrid 1717. 4°. Six volumes. Voyez La Barrera, *Catálogo*, p. 56-58. L'auto de *Las Ordenes militares* est imprimé dans le vol. I, p. 101-132 (*Loa* p. 95-100).

1. Sur cette association charitable, voyez A. Morel-Fatio, *La satire de Jovellanos contre la mauvaise éducation de la noblesse* (Bibl. des Univ. du Midi, fasc. III, 1899, p. 35, note 109).

2. A. Wolf la mentionne dans le *Supplementband* de la traduction allemande de Ticknor, p. 117.

E. *Autos Sacramentales, alegoricos, y historiales del Phenix de los poetas, el español Don Pedro Calderon de la Barca... Obras posthumas que saca a luz D. J. Fernandez de Apontes.* Madrid 1759-1760. Six volumes. Voyez La Barrera, *o. c.*, p. 58. Notre auto se trouve ici t. II, p. 102-133 (*Loa* p. 96-101).

En outre, l'auto qui nous occupe a été traduit en allemand par le chanoine Franz Lorinser, deux fois : d'abord en 1855, *Die geistlichen Ritterorden. Auto sacramental von Don Pedro Calderon de la Barca. Zum Andenken an den 8. Dezember 1854 übersetzt.* Regensburg, J. Manz; ensuite, — traduction remaniée et assonancée, — dans sa collection *Calderon's Geistliche Festspiele. In deutscher Uebersetzung mit erklärendem Commentar und einer Einleitung über die Bedeutung und den Werth dieser Dichtungen*, 1856-1872, deuxième éd. Regensburg, Manz, 1882-1887, dix-huit volumes petit in-8°, t. XVI, p. 329-453. Cette dernière traduction est accompagnée de notes judicieuses contenant entre autres choses l'indication presque complète des passages bibliques traduits ou imités par Calderon. Je m'en suis largement servi pour mes notes.

L'intérêt principal de la nouvelle édition de *Las Ordenes militares* que je vais donner consiste en ceci que, à la différence des éditions antérieures, elle représente la rédaction primitive de l'auto, tel qu'il fut joué le jour du *Corpus* 1662, avant d'être frappé par la prohibition du S[t] Office. De plus, elle corrige un certain nombre de fautes qui, s'étant glissées dans l'édition princeps, étaient restées dans les éditions postérieures, ainsi au v. 1551, *santa Catalina reyna,* qui ne donne pas de sens, au lieu de *s. catolica r.*, au v. 1711, *antistite de Palencia*, faute pour *Plasençia*[1], au v. 1829, *tan nuevo visto acto,* pour *t. nunca visto*[2]; remarquez aussi les vers 1586-1587 qui manquent dans les éditions et qui paraissent à peu près indispensables pour le sens.

Le manuscrit que j'imprime ci-après n'a pas été exécuté par Calderon lui-même, mais il contient, outre le feuillet inter-

1. *Ludovicum Episcopum Placentinum*, bulle *Sollicitudo* (*Bischof von Piacenza*, Preuss, *o. c.*, p. 106).

2. Pour cette expression cf. par exemple *A hazer de ti tan nunca vistas pruebas*, Segundo Blason del Austria, vol. IV des Autos de Calderon (éd. de 1717), p. 10.

calé dont le contenu a été reproduit plus haut, un certain nombre de corrections qui paraissent bien être de la main de l'auteur. Je n'ai pas essayé de rétablir l'orthographe — d'ailleurs variable — de Calderon; au contraire, j'ai conservé fidèlement les particularités de la langue du copiste, même là où l'on peut distinguer des traits dialectaux, me bornant à résoudre les abréviations, — peu nombreuses d'ailleurs, — à introduire des majuscules et une ponctuation moderne, ainsi que quelques rares accents. La particularité la plus frappante, c'est que le scribe confond constamment *ç (c, z)*[1] et *s*, cf., par exemple, d'un côté *consebiria* 71, *ves* 138, *consedida* 194, *conosemos* 218, *agonisar* 276, *pasifico* 284, *serlificasion* 543, *aserle (= hacerle)* 809, *desirlo* 943, *crus* 1867, etc., de l'autre *descançar* 23, *çediciones* 91, *cauça* 201, *suspenço* 260, *çitio* 541, *ançia* 1138, 1150, *confuçion* 1144, *igleçia* 1713, etc., *montañeza* 1870; remarquez spécialement *simas = cimas,* 281, *abrasado = abraçado (abrazado),* 1827, et *abraçando = abrasando,* 32. Ce qui prouve qu'on n'a pas affaire ici à une simple confusion orthographique (*ç* et certains *s* se ressemblent beaucoup dans le ms.) et que le copiste prononçait en réalité *s* partout, ce sont (sans compter *ves, bos, lus,* etc.) des graphies telles que *forssoso* 1310, *dessir* 1680, *ssesa* 1753. On sait que le changement de *c, z* en *s* est un trait caractéristique du dialecte andalou moderne[2]; comme l'établissent les témoignages des grammairiens, cette évolution remonte au delà du milieu du XVI[e] siècle[3].

Un autre phénomène propre à l'andalou est l'amuïssement — plus ou moins complet — de l'*s* suivie d'une autre consonne ou finale[4]; il y en a des exemples dans notre texte : *inlan-*

1. Il est à remarquer que le signe *ç* s'emploie non seulement devant n'importe quelle voyelle pour désigner l'interdentale, transcrite aussi, quoique rarement dans ce manuscrit, par *z*, mais aussi dans la combinaison *ch : peçheros* 116, *muçhos* 182, *heçhos* 222, *oçho* 505, *açeçhar* 881, etc., et même pour désigner la gutturale : *tronçados* 140, *nunça* 475, *aserçando* 1042. En revanche, le copiste omet quelquefois la cédille là où l'on s'attend à la trouver, par exemple *acole* 662, *nobleca* 1411, *ofenca* 1447, *fuerca* 1529 (deux fois), *esperanca* 1861, *naturaleca* 1943, etc.

2. Dans certains endroits de l'Andalousie on trouve, par contre, le phénomène inverse, le *ceceo*.

3. Voy. R. J. Cuervo, dans la *Revue hispanique*, II, fasc. 4, p. 39 sqq.

4. Voy. à ce sujet les fines remarques de M. F. Wulff dans *Un chapitre de phonétique andalouse* (extrait du *Recueil de mémoires philologiques présenté à M. Gaston Paris par ses élèves suédois*, 1889), p. 40 et suiv.

cia 1706, *a[s] perturbado* 425, *pregunte[s] mas* 1817; cf. aussi les graphies inverses *de(s) tres* 60, *reo(s) de fe* 1759, *esta(s)* 1765.

Remarquer *lexion* 76 (de même *Exaias,* plusieurs fois); cf. Cuervo, *l. c.,* p. 63.

Le changement de *l* en *r* (apicale cacuminale) devant une consonne est fréquent en andalou, cf. *exartando* 659 (*ser dado* pour *sordado* 186?). Je ne sais pas si l'on peut rattacher *altos* 855 = *actos,* à la forme concurrente (demi-savante) *auto;* en tout cas, il faut comparer la prononciation andalouse moderne *arto,* notée par M. Wulff[1]. Pour la métathèse de l'*r* dans *catreda* 1419, cf. l'andalou moderne *catreá (catedral), trempano,* etc.[2]. Des formes pareilles se rencontrent d'ailleurs aussi dans d'autres dialectes. Je ne relève que pour mémoire la forme *altanalda* 1435; on sait que cette métathèse est très fréquente en ancien espagnol.

En ce qui concerne les dentales, je relèverai les formes *Padmos* 458, *Edna* 1154, *(de) Naçared (montañeza)* 1870, dans lesquelles la dentale sourde a subi l'influence de la consonne (nasale) sonore qui suit. A propos de ces graphies, il y a lieu de citer les paroles de Rengifo : « Algunos consonantes se escriben con diferentes letras, que en la comun pronunciacion hazen casi un mismo sonido, como... *Pathmo* y *Cadmo,* y *Josaphat* y *mirad.* Dudase si estos y otros semejantes causan verdadera consonancia, porque por una parte no se guarda entre ellos la semejança de todas las letras que diximos ser necessaria, y por otra el sonido parece el mismo que fuera si las letras estuuieran todas uniformes[3]. » La dentale finale était sans doute sourde, cf. anc. esp. *caridat, mercet,* etc. (mais toujours *mercedes,* etc., d'où le sing. en *d*); par conséquent *Naçared* pourrait aussi être regardé comme une simple graphie inverse[4].

1. *L. c.,* p. 44.
2. H. Schuchardt, *Zs. f. Rom. Phil.,* V, p. 311. Cf. aussi *Fue a leer a Antequera, i bolbio con acrecentamiento a la Catreda de Osuna,* Francisco Pacheco, *Libro de descripcion de verdaderos retratos de ilustres y memorables varones,* p. p. Asensio y Toledo (cité par F. Rodríguez Marín, *Luís Barahona de Soto, estudio biográfico, bibliográfico y crítico,* Madrid, 1903, p. 23); *catreda de Lora,* ibid. (cité *o. l.,* p. 98).
3. *Arte poetica española,* 1592, *Silva de consonantes,* cap. III; cité par Cuervo, *Revue hisp.,* II, p. 57.
4. Cf. *Genezared,* Vacante General (vol. IV), p. 278.

Encore plus que les graphies que je viens de citer, la suivante, où par contre une dentale sonore est devenue sourde à cause de l'*s* sourd qui précède, porte à croire que le copiste a écrit sous la dictée : *(el auilo) deste cauallero* pour *des de cauallero,* v. 691 [1].

L'*h* est très souvent omise, même là où elle provient d'une *f* latine : *aogada* 22, *aserle* 809, *echas* 1784, *asimiento* 1915, etc. — *Guellas* pour *huellas* 415, *guerto* pour *huerto* 1363 ; phénomène qu'on rencontre aussi bien en ancien espagnol que dans les dialectes modernes (andalou, asturien, etc. [2]).

D'autres graphies à relever sont : *iñoçiençia* dans la liste des personnages [3], *hannelillo* 27, *hannelo* (de la main de Calderon) 310, *ennoblecida* 1877, *enn aplausos* 1938 ; *collejio* 1417 ; *eilla* 1505, *miill* 1760. *Profecta* 93, pour *profeta,* est une graphie inverse qui n'a pas besoin de commentaire. *Congrecaciones* 1512 est probablement une simple erreur de plume.

Sur les voyelles il n'y a pas grand'chose à remarquer. Voici quelques exemples de dissimilation de *e-i : medesina* 626, *admetido* 1379, *letiga* 1411, (*prebilegios* 1502), *deligençia* 944, 1192, 1441, 1780. *I* pour *e* dans *dibaneo* 124, *inbistidura* 773, *diçierto* 400, *resiuir* 786, (*discriminis* 1695 est sans doute un pur lapsus). *Trai* 250, forme archaïque pour *trae,* et *inoçiençia* 1160 (par contre, *esperencia* 197) peuvent bien être du fait de Calderon [4] ; de même *jodio* 951, imitant, si je ne me trompe, la prononciation des juifs.

Melquisedehe 954, 973 me semble analogue à *fee* 65, 1796, etc. Le mètre prouve que la forme *indulujençia* 1507, avec un second *u* svarabhactique, est originale [5] ; elle existe encore dans les dialectes modernes.

Remarquez enfin la forme *escabelos* 1276.

Bien que ce soit, sans doute, comme je l'ai dit plus haut, la publication de la bulle *Sollicitudo* qui ait fourni à Calderon

1. En revanche il écrit *tomasde tu* au v. 1867 *(tomas de tu gracia),* pour *tomaste tu, g.*
2. Cf. Schuchardt, *Zs.*, V, 312 ; Munthe, *Anteckningar om folkmalet i en trakt af vestra Asturien,* Upsala, 1887, p. 34.
3. Cf. *innocencia,* dans la deuxième censure des qualificateurs reproduite plus haut.
4. Cf. Morel-Fatio, *Mágico,* p. L. Pour *inoçiençia,* cf. aussi plus haut la défense autographe du poète.
5. Elle se trouve, d'ailleurs, dans les éditions de 1677 et de 1690 (voy. les variantes).

le prétexte d'écrire son auto *Las Ordenes Militares ó Pruebas del Segundo Adam,* — c'est là le titre complet que lui donne l'auteur dans sa défense reproduite plus haut, — Calderon n'a certainement pas inventé lui-même la forme dont il a revêtu ici l'allégorie qu'il voulait mettre sous les yeux des spectateurs. Je n'ai pu prendre connaissance de l'auto de Mira de Amescua *Las Pruebas de Christo*, publié dans deux recueils fort rares d'autos sacramentales de divers auteurs, imprimés à Madrid, en 1655 et en 1675 [1], et dont le titre indique une étroite parenté avec celui de Calderon; mais, comme l'a déjà fait remarquer M. L. Rouanet, un autre auto, *Las Pruebas del linaje umano y Encomienda del Honbre,* dont l'auteur est anonyme mais dont la licence, signée par le grand-vicaire Gutierre de Cetina [2], est datée de l'année 1605 [3], a très bien pu servir de modèle à Calderon. Ici, c'est l'Homme qui, dans l'intention d'obtenir la main de la Grâce, fille du Libre Arbitre, aspire à l'habit de chevalier et défend, assisté par la Miséricorde et la Vierge, ses preuves de *nobleza y limpieza,* devant un conseil composé des trois personnes de la Trinité et dont saint Jean l'Évangéliste est le secrétaire. Saint Pierre et saint Jean Baptiste ont la charge de l'information, et comme témoins figurent Abraham, Jérémie, Isaïe, Job, David et Moïse, tandis que le Démon remplit le rôle du *fiscal* (accusateur). Malgré les objections de celui-ci, qui s'efforce d'infirmer les dépositions favorables, la demande de l'Homme est accordée [4].

Il va de soi que divers autos de Calderon contiennent des détails plus ou moins importants qu'on retrouve dans *Las Ordenes militares*. L'auteur lui-même s'excuse dans son prolo-

1. Voir *Catálogo de la biblioteca de Salvá,* t. I, p. 365 s. — C'est probablement par erreur qu'un document sévillan, reproduit par M. Sánchez-Arjona, *Anales,* p. 398, attribue à Calderon un auto portant le titre mentionné et joué à Séville en 1651.

2. Cf. J. Hazañas y la Rua, *Obras de Gutierre de Cetina,* t. I, p. XLVII sqq.

3. *Auto sacramental nuebo de las Pruebas del linaje umano y Encomienda del Honbre* p.p. Léo Rouanet, Paris et Madrid, 1897. Cet auto et celui intitulé *Las Pruebas del Hombre,* exécuté à Ségovie en 1639 et à Séville en 1651 (voy. Pérez Pastor, *Histrionismo español,* p. 310, et Sánchez-Arjona, *o. c.,* p. 394), n'en font, sans doute, qu'un seul.

4. Un auto de Lope de Vega, *Los Hijos de María del Rosario* (Obras, III, 65), contient une scène de tribunal semblable à celle-ci; voyez aussi *Los Acreedores del Hombre* (Ibid., III, 203).

gue de ces répétitions[1]. Je ne mentionnerai que deux autos qui offrent des ressemblances particulières avec le nôtre[2]. *El Maestrazgo del Toyson*, — qui, d'ailleurs, n'est en somme qu'un remaniement d'un auto de Lope, *El Tuson del Rey del Cielo*[3], — nous fait assister à l'institution de l'ordre de la Toison d'Or par Philippe le Bon de Bourgogne, « Duque de Austria, » selon Calderon. Le fondateur et premier Grand Maître est un symbole de Jésus-Christ, et les hauts fonctionnaires de l'ordre sont saint André, *asesor*[4], saint Jean-Baptiste, chancelier, saint Jean l'Évangéliste, secrétaire, saint Jacques, roi d'armes, saint Pierre, trésorier, et saint Mathieu, chroniqueur. L'insigne est une image de la toison de Gédeon. L'exposition de cet auto ressemble aussi beaucoup à celle de *Las Ordenes Militares;* comme la *Culpa* dans celui-ci, la *Malicia* est dans celui-là, en quelque sorte un intermédiaire entre les acteurs ou l'auteur et le public. *La Hidalga del valle* est consacrée à l'exaltation de l'Immaculée Conception, et contient, notamment, une scène qui rappelle de très près les vers 1109-1137 de notre auto : celle où la Grâce emmène avec elle la Nature Humaine en fermant la porte au nez de la *Culpa,* qui essaie de pénétrer à leur suite dans la maison de sainte Anne, allégorie transparente de la conception immaculée[5]. Naturellement, Calderon fait allusion à la Conception dans d'autres autos encore, par exemple dans *El verdadero Dios Pan.*

En terminant, je tiens à exprimer ma vive reconnaissance à mes amis M. Alfred Morel-Fatio, qui non seulement m'a facilité le travail en m'abandonnant les copies qu'il avait faites lui-même, il y a longtemps, de la première censure des quali-

1. « Avrá quien haga fastidioso reparo de vèr, que en los mas de estos Autos están introducidos vnos mismos Personages... Hallarànse parecidos algunos passos ; tambien en la naturaleza se hallan algunos rostros parecidos ; y aunque esta razon salve este defecto, se añade à ella, que este genero de representacion se haze una vez al año, y de vna à otra de las que vàn en esta Primera Parte, ha avido distancia de mas de veinte años ; y no es lo mismo averlos visto con tanto intermedio divididos, que hallarlos juntos debaxo de vn quaderno : y assi podràn suplirse, si se miran, no como repetidos, sino como acordados. » (Cité d'après l'éd. de 1717.)

2. Dans les notes qui accompagnent le texte, je relève quelques ressemblances de détail entre *Las Ordenes militares* et d'autres autos de Calderon.

3. *Obras de Lope de Vega publicadas por la Real Academia Española,* t. III, p. 35.

4. L'ordre de la Toison d'Or est placé sous le patronage de saint André.

5. Voy. t. IV, p. 119 de l'édition de 1717.

ficateurs, de celle du P. García Lossada et de la défense de Calderon, mais qui m'a en outre donné plusieurs conseils et renseignements précieux, et D. Ramón Menéndez Pidal, qui a eu l'obligeance de vérifier pour moi un certain nombre de lectures douteuses.

E. WALBERG.

(A suivre.)

ESPRONCEDA

I

Espronceda es el hombre-tipo del romanticismo español, su *Representative man,* para usar la expresión ya por Emerson consagrada. Esto no sólo por sus escritos, intensamente personales y revolucionarios, sino también por muchos otros rasgos : su carácter, su apariencia física, sus excesos, su vida entera de combatiente y de poeta. Muy probablemente hubiera terminado su existencia empeñado, como Byron, en alguna grande empresa de lucha militar y de heroísmo, si hubiese tenido á su disposición una gran fortuna y si, como el patricio inglés, se hubiese visto obligado á abandonar la patria para siempre, en abierta hostilidad contra la opinión pública escandalizada, forzado á buscar en otra parte ocupación á su actividad y á su amor del ruido y de la gloria.

Mil veces se le ha llamado el Byron español, y no es posible evitar repetirlo cada vez que de su vida y de sus obras sea necesario tratar, porque no solamente está en contacto con el autor del *Don Juan* por el tono general y varios pormenores de algunos de sus escritos principales, sino que, aun sin esa relación directa, subsistiría siempre semejanza marcada con quien indudablemente es prototipo de las más prominentes entre sus mejores y peores cualidades.

No fué sin embargo más que poeta lírico; en ningún otro género llegó al mismo elevado nivel. Su única novela, *Sancho Saldaña,* los fragmentos conocidos del drama *Blanca de Castilla,* dicen muy claro que mejor para su gloria habría sido abstenerse de probar sus fuerzas en esos ejercicios. La parte satírica del *Diablo Mundo* es débil, sin profundidad y sin alcance, al revés de lo que en Byron acontece; nada en aquel poema vale tanto como la parte lírica : los arpegios brillantes de la *Introducción* ó las apasionadas octavas del canto *á Teresa.* Lo mismo en el *Estudiante de Salamanca :* lo mejor es el delirio,

la muerte de Elvira y el ímpetu lírico-fantástico del final. En cambio el encuentro de Don Félix y el hermano de la víctima en la casa de juego carece de la fuerza dramática que la situación imperiosamente demandaba.

Otro lírico de igual calibre no cuenta la literatura española en todo el siglo. Ni Tassara, ni Zorrilla, ni Campoamor, tres contemporáneos nacidos poco después que él, los tres por cierto en un mismo año (1817), ni otro alguno de sus sucesores, puede hasta el presente decirse que lo supere. Habría que remontar á las grandes composiciones de Quintana para encontrar algo que poéticamente valga tanto como los versos líricos de Espronceda, y son por de contado cosas esencialmente distintas. Quintana durante los primeros años del siglo señaló en sus odas al *Combate de Trafalgar*, á *España*, al *Armamento de las provincias*, el punto más alto á que podía llegarse con las fórmulas y cortapisas del siglo XVIII, mientras Espronceda rompiendo las tradicionales ataduras emprendió vuelo por nuevos cielos y fué á beber inspiración en fuentes nuevas y más copiosas.

Las vicisitudes de su agitada existencia encuéntranse además en íntima armonía con el carácter y forma de sus escritos, recíprocamente se explican, y para bien juzgar estos últimos conviene tener muy presente la historia de su vida.

II

Nació por accidente en una pequeña ciudad de Extremadura, Almendralejo, en 1809, porque su padre, coronel de ejército, se encontraba operando con su tropa en aquellos contornos y su esposa viajaba con él. Era la época en que vivamente ardía la guerra contra Napoleón y en que la fábrica secular, como sacudida por inmenso volcán, temblaba sobre sus cimientos[1].

1. Casi todos sus biógrafos, Ferrer del Río, Escosura, Blanco García, dicen, ó dan á entender, que nació en 1810. Don E. Rodriguez Solís (*Espronceda. Su tiempo, su vida y sus obras*, 1 vol. Madrid, 1883), que parece haber escudriñado mejor el asunto, afirma que fué « en la primavera de 1809 ». Ninguno puntualiza diciendo el mes ó el día.

En Madrid pasó niñez y juventud. Después de un breve ensayo de preparación militar en el colegio de Artillería de Segovia, á cuya disciplina no pudo probablemente doblegarse, hizo estudios literarios bastante buenos en el colegio de San Mateo, que acababa de fundarse, dirigido por eclesiásticos, entre los que descollaba el sabio profesor y poeta Alberto Lista. Allí estuvo hasta ser cerrado el instituto en 1823, cuando Fernando VII volvió á empuñar el cetro de monarca absoluto é inauguró entre suplicios y persecuciones, que ni por un instante habían de cesar, la estupenda última década de su vida y su reinado, oponiéndose cínicamente á todo conato de cultura ó adelanto, y condenando el país á vivir otra vez los días más tristes de opresión, miseria y aislamiento de épocas pasadas.

Espronceda, como casi toda la juventud algo ilustrada, y más que nadie, por su carácter revoltoso, de audacia y acometividad nada comunes, no podía vivir resignado bajo semejante régimen. Apenas salido del colegio á fines de ese año de 1823 en que vió Madrid, entre otros horribles espectáculos, la muerte innecesariamente cruel de Riego en el patíbulo, comenzó á conspirar. Jóvenes de tan pocos años no habían de ser admitidos en las sociedades secretas existentes; formó así con otros de igual edad una nueva agrupación llamada de los *Numantinos,* al poco tiempo descubierta y sus adherentes encausados. Espronceda fué condenado á cinco años de encierro en un convento franciscano de Guadalajara. La pena duró menos tiempo del señalado, porque el guardián prefirió soltarlo á conservar entre sus novicios mancebo tan inteligente y exaltado. Por probable complicidad en un pronunciamiento militar abortado en Extremadura, según Escosura; según Espronceda mismo, por deseo instintivo de ver el mundo, abandonó la patria poco después y entró en Gibraltar, de donde salió pronto por mar en dirección á Lisboa[1].

La breve y animada descripción de ese pequeño viaje marí-

1. *Tres poetas contemporáneos,* discurso leído por D. Patricio de la Escosura en la sesión inaugural de la Academia Española, 1870. — *De Gibraltar á Lisboa. Viaje histórico.* Publicado en *El Pensamiento*, reproducido por Rodríguez Solís (*Op. cit.*, p. 77).

timo de Gibraltar á Portugal concluye con una frase muy citada y muy característica: « Visitónos la Sanidad y nos » pidieron no sé que dinero. Yo saqué un duro, único que » tenía, y me devolvieron dos pesetas, que arrojé al río Tajo, » porque no quería entrar en tan gran capital con tan poco » dinero. » Cuando esto escribía, tan al principio de su juventud, tenía ya vestido el disfraz y adquirido el hábito de esas *boutades* á lo Byron; manía, no siempre tan inofensiva como esa vez, que hasta el fin conservó. De su futuro talento poético había también ya dado pruebas en Madrid, concibiendo y en parte escribiendo, por consejo y bajo la dirección de Lista, su maestro, el poema épico *Pelayo*, del que aparecen fragmentos al frente de sus obras. No los poseemos naturalmente tales como se compusieron antes de los diez y ocho años de edad, sino retocados, corregidos, al ser incluídos en la primera colección de sus poesías formada en 1840.

Lista dispuso el plan y ayudó á desenvolverlo. Hay en efecto, según Escosura, en la edición póstuma por éste dirigida y después de su muerte (que ocurrió en 1878) publicada en 1884, dos estrofas enteramente del maestro, que están quizás más correctamente escritas, pero no mejores que las del discípulo. Otras muchas se entretuvo también Lista en preparar, desenterradas luego por Escosura é insertas en el apéndice de la misma edición; pero el viaje súbito, la desaparición del alumno, dejó todo en suspenso, y así quedó para siempre. Teniendo presente que se escribieron tan temprano, y suponiendo que las correcciones hechas después no pasasen de verbales, es fuerza reconocer que son esos fragmentos ensayo muy notable, anuncio cierto de futuro gran poeta.

El argumento más que de poema épico parece de una larga leyenda en doce cantos, á la manera semiclásica, con reminiscencias eruditas de antecesores famosos, desde Virgilio hasta el Tasso y Voltaire, cual hizo el Duque de Rivas en su *Florinda*: género y modo de proceder á distancia inconmensurable de aquello á que aspiró luego el cantor del *Pirata* y el *Diablo Mundo*.

El argumento en sí, á pesar de la importancia que ha tenido

siempre el nombre de Pelayo en el patriotismo nacional, jamás ha inspirado á ningún artista español obra digna de grande encomio. Ni en la época de las gestas y los romances populares, ni en siglos posteriores, hay una sola composición notable de carácter épico con el legendario duque de Cantabria por personaje principal; y si se exceptúa el *Pelayo* de Quintana, obra mejor escrita que concebida, más elocuente que poética, tampoco hay en el teatro cosa alguna que pase de la medianía. Los españoles pueden en él personificar el principio de la reconquista nacional, el heroísmo de la lucha tantas veces secular, pero ni con mucho representa Pelayo en su arte ó su literatura tanto como el Conde Fernán González ó el fabuloso Bernardo ó el Cid Campeador. No es de creerse que en esa ó en otra época de su vida hubiese podido Espronceda sacar de este tema mejor partido que los demás.

En Lisboa no logró permanecer mucho tiempo. No era Portugal región hospitalaria entonces para los mal avenidos con el despotismo de Fernando VII. Don Miguel de Braganza acababa pronto por encarcelarlos ó expulsarlos; no tardó Espronceda en embarcarse para Inglaterra.

Entre los que aguardaban en la orilla inglesa el buque en que él llegaba, sabiéndolo de antemano lleno de emigrados españoles, hallábase, según es fama, una joven de singular belleza, que había Espronceda conocido en Lisboa y por quien había concebido vehemente pasión; libre ella cuando él la conoció, no lo era ya, pues estaba desde poco antes unida en matrimonio con un comerciante español establecido en Inglaterra. Era Teresa, la mujer cuyo amor debía encadenar sus pasos durante largo tiempo, que moriría abandonada, desesperada, después de haberse ambos causado mutuamente toda la suma de males que trae consigo la pasión ardiente acompañada del atropello de las leyes ó las costumbres de la sociedad; inspirando por último al antiguo amante, que no mucho debía sobrevivirle, la más hermosa, sincera y elocuente, aunque la menos hidalga y generosa, de todas sus poesías. La unión malhadada allí contraída debía ser fuente inagotable de dolores y miserias; pero el talento del artista iba en cambio allí mismo

á crecer y fructificar al contacto de una nueva poesía, de la fecunda y admirable literatura inglesa, enriquecida entonces con las obras de Byron, de Scott, de Shelley, de Keats, de varios otros.

Sus estudios juveniles, primero en el colegio, luego en la casa de Lista, lo tenían bien preparado para recibir y conservar la impresión del nuevo arte; completando con la práctica del idioma las nociones teóricas que traía, llegó á leer corrientemente y asimilarse obras de aquellos insignes escritores. Luego en París, al contacto de otra especie de romanticismo, amoldado al carácter y la educación francesa, más en consonancia con la suya, leyó con igual entusiasmo á Béranger, á Victor Hugo, acaso también los primeros ensayos de Alfredo de Musset, llenos de atrevimiento y de ironía, cual cuadraba al *début* de ese Byron vestido á la francesa. Pero todavía no se siente, en cuanto escribió Espronceda antes de su vuelta á España, la profunda revolución que en sus ideas literarias se iba operando. La elegía *A la Patria,* la canción inspirada por la muerte en campaña del coronel De Pablo, el soneto á Torrijos y sus cincuenta y dos compañeros fusilados en Málaga, eran solamente el fruto natural de las lecciones de Lista y del ejemplo de Quintana; no se levanta allí todavía el acento del admirador de Byron y Victor Hugo, que pronto se oirá vibrar en el *Pirata* y en el *Reo de muerte.*

La caída de los Borbones de Francia, el encumbramiento del duque de Orléans al trono, abren para Espronceda un período de política activa y de agitación convulsiva; período de tres años, hasta la muerte de Fernando y la amnistía sin limitaciones, en el cual es claro que debieron faltarle tiempo y ocasiones propicias para el empleo de sus facultades poéticas. Apenas los numerosos emigrados tuvieron noticia de la resolución del rey de España de no reconocer oficialmente á Luis Felipe, volaron de todas partes á agruparse en los departamentos franceses fronterizos, armarse y acechar el momento oportuno de penetrar en la patria tiranizada, provocar luchas parciales hasta obtener el levantamiento general contra el opresor. Víctimas todos de las ilusiones y el desconocimiento completo

de la realidad de las cosas, males que suelen aquejar y extraviar á los emigrados políticos, esperaban obtener fácilmente el apoyo, tácito por lo menos, del gobierno francés, y se figuraban que el pueblo español, cansado ya del ingrato é indigno monarca, respondería en el acto y se alistaría con ellos para marchar al encuentro de las tropas reales. Fué Espronceda de los primeros que bajaron las faldas de los Pirineos por el lado de Navarra. Iba en la partida que llevaba por jefe al coronel De Pablo, compuesta de doscientos hombres, ó poco menos, de diversas nacionalidades, y muy pronto, casi al salir de Valcarlos, halláronse enfrente de más de mil realistas que los esperaban gritando á una : « ¡ Viva el Rey absoluto ! » Formaba el centro de éstos una compañía de navarros del regimiento antes mandado por De Pablo, quien creyó que su voz y presencia bastarían á despertar entre sus antiguos subordinados los sentimientos de amor y respeto de otros días. Vana esperanza : partió la primera descarga y cayeron varios, entre ellos De Pablo, mortalmente heridos. Los demás volvieron á Francia como pudieron, entre ellos Espronceda, que había peleado animosamente al lado de su infortunado jefe. Las otras partidas sufrieron todas suerte igual, lo mismo Mina, Valdés, Méndez Vigo por el norte desde Cataluña hasta Galicia, que al año siguiente Torrijos en Andalucía.

Cuando vió Fernando cómo pululaban adversarios en la frontera francesa, se apresuró á reconocer oficialmente á Luis Felipe. Aumentáronse entonces las dificultades de organizar en Francia expediciones contra España; hasta los más obcecados debieron convencerse de su inutilidad, pues la masa del pueblo español soportaba muy alegremente á su rey, por inercia, ó por el recuerdo de tantos sacrificios como había hecho para defenderle el trono contra Napoleón. Ansioso de moverse y combatir volvió entonces los ojos Espronceda hacia la pobre Polonia, pues como el Czar de Rusia andaba también remiso en reconocer al soberano francés, se juzgó posible organizar con el apoyo moral de Luis Felipe un gran movimiento de todos los amigos de la libertad hacia el Vístula, hacia la interesante región que bullía entre fuego y sangre, en un último

vasto esfuerzo por su independencia. Pero esta esperanza también se desvaneció, Nicolás amainó, depuso su altivez para saludar conforme al protocolo internacional á su nuevo colega, y Casimir Périer subió á presidir el Consejo de ministros, con especial intento de descorazonar á todos los revolucionarios. Polonia sucumbió otra vez y España siguió en su marasmo.

Faltaban aún cerca de dos años antes de que pudieran entrar los emigrados españoles en su patria. Acompañado siempre de Teresa, pasó Espronceda la mayor parte de ese tiempo en París, interesado, atraído por el espectáculo del activo renacimiento literario de la gran capital, modificando quizás un poco su carácter en la escuela de la adversidad, aunque no mucho, pues nunca dejó de ser lo que de sí mismo dijo :

Siempre juguete fuí de mis pasiones!

No se vió por fortuna como otros enteramente destituido de medios de vivir, ni forzado á aceptar humillante limosna de las autoridades francesas. Su familia no lo había abandonado, recibía auxilios de ella de tiempo en tiempo, á pesar de la suspicacia del gobierno en Madrid, que hostilizaba á cuantos suponía en relaciones con los agitadores en el extranjero, mayormente con quien tan sin rebozo conspiraba.

Murió Fernando y abiertas las puertas de la patria á los ausentes, era pronóstico de su pronta regeneración la lista sola de los hombres que iban llegando y tomando inmediatamente parte en la vida política y literaria : Martínez de la Rosa, Saavedra, Alcalá Galiano, Argüelles, tantos otros, y entre ellos, para los más todavía casi enteramente desconocido, este poeta de veinticuatro años que naturalmente, sin esfuerzo mayor, por la educación poética recibida en el destierro y por el vuelo espontáneo de su fantasía, estaba destinado á ser uno de los corifeos en el nuevo teatro. Más aún, hubiera muy bien llegado á ser la figura prominente de toda la literatura española del siglo, á haberse contentado con el porvenir de grande artista que ante él se abría, sin engolfarse tanto en la política y para ella reservar lo mejor de su actividad. Pero su elegancia natural, su apuesta figura, su posición de fortuna relativamente hol-

gada, su prodigalidad, la ostentación de sus vicios, su talento y su energía, contribuyeron, en los disturbios incesantes de la política interior de España, á hacer de él, al mismo tiempo que el árbitro de la moda, el rey de la juventud, un agitador popular, á la manera de Alcibíades, escéptico y ambicioso, dispuesto siempre á descender á la arena y arriesgar su vida, como el héroe griego.

Sonrióle al principio la idea de abrazar la carrera militar, imitando á sus condiscípulos Pezuela y Escosura, siguiendo también el ejemplo de su padre, brigadier de ejército, que vivió hasta el año después de su vuelta. Entró pues en el cuerpo de tropa escogida llamado de Guardias de Corps; mas por poco tiempo. Cometió la imprudencia de escribir unas décimas, hoy perdidas, que fueron recitadas en un banquete, en que so color de enaltecer la libertad maltrataba al gobierno. Por ellas fué preso, expulsado del Cuerpo y desterrado al pueblo de Cuéllar, cerca de Segovia, lugar que le inspiró su novela *Sancho Saldaña, ó El Castellano de Cuéllar,* publicada más adelante. Como ya indiqué, la novela vale poco : sucesión de cuadros con pretensiones históricas vagas, poca ilación é interés escaso.

De Cuéllar volvió á Madrid sin permiso, en los momentos en que Martínez de la Rosa subía al poder y públicamente se dijo que el ministro poeta protegía al colega y excusaba su desobediencia; sugestión que Espronceda se apresuró á desmentir por la prensa con su genial desenfado : « Vine á Madrid confiado sólo en mí mismo, como voy á todas partes, y nunca bajo la protección de ningún ministro ni potentado. »

Este primer tropezón le hizo tomar otro rumbo. Fundó á principios de 1834, junto con Ros de Olano, Ventura de la Vega y otros, *El Siglo*, periódico de oposición, pero bastante razonable, como que mereció la aprobación y ayuda de hombres de más edad y juicio : Quintana, Lista, el Duque de Frías. Estábase aun lejos entonces en Madrid de algo que pudiera en realidad llamarse libertad de imprenta, y *El Siglo,* acosado por la censura, sus materiales descuartizados y desfigurados sin cesar, pereció al fin de muerte violenta, después de haber vivido unas

siete semanas y dado á luz catorce números. El último apareció en blanco, con los títulos nada más de los artículos que en él debían haber salido y que el censor había borrado. « Nos deja en el siglo XIV, » escribió graciosamente Larra, « es decir, en la Edad Media. » Se ha creído siempre que fué Espronceda quien sugirió la idea de ese original desenlace.

Hallóse pues convertido á los veinticinco años en personaje político. De que por tal lo tenían recibió pronto la prueba. En la madrugada de un día de Julio de ese mismo año penetró súbitamente en su casa la policía, ocupó sus papeles y lo condujo á la cárcel pública. Estuvo en ella varios días, incomunicado al principio; luego, sin otra forma de proceso, le leyeron una Real orden concediéndole ocho días de término para arreglar sus asuntos y marchar á Badajoz, « con prohibición expresa de volver á Madrid y sitios reales. » Trabajo costó que revocasen la orden.

Acaeció esto siendo siempre ministro Martínez de la Rosa. Al año siguiente, bajo otro hombre de letras, no poeta sino historiador, el Conde de Toreno, no estaba la libertad individual mejor garantizada; creíase siempre posible combatir el « oscurantismo » de Don Carlos y escatimar juntamente la intervención del pueblo en la cosa pública. En Agosto de 1835 se sublevó la milicia nacional de Madrid contra el ministerio y con ella Espronceda, capitán en el tercer batallón, que tuvo así ocasión de enseñar á sus paisanos algo de lo que había visto en París del arte de levantar barricadas en las calles. Cayó Toreno, pero al año siguiente otra sublevación más seria, repercusión de la que en La Granja había forzado á la reina Cristina á resucitar y proclamar la constitución difunta de 1812, echó igualmente al suelo al sucesor de Toreno, que se llamaba Istúriz.

No intento enumerar los vaivenes de la política nacional de España en aquellos revueltos días. Espronceda continuó conspirando, ó pregonando ideas más y más avanzadas cada vez, ó excitando al pueblo contra Cristina, ídolo en un tiempo de los liberales, objeto ahora de implacable encono. En Setiembre de 1840, perseguido ante el jurado el periódico *El Hura-*

cán, por sostener la incapacidad legal de Cristina para ejercer la tutela de la reina su hija á causa de su matrimonio secreto con don Fernando Muñoz, se presentó Espronceda en su defensa y pronunció un discurso inflamado en que anunciaba atrevidamente el porvenir de la idea republicana, previendo un día en que para extirparla sería preciso « fusilar la humanidad entera ».

En ese momento el general Espartero, vencedor del carlismo, era ya primer ministro, la oposición liberal había hallado en él un jefe lleno de prestigio y Cristina abdicó la regencia. En ese mismo año perdió Espronceda á su madre, pérdida grande, irreparable para él, pues era ella quien con incesante afán administraba la fortuna y subvenía sin tasa á sus necesidades, á sus hábitos arraigados de prodigalidad, desorden y despilfarro. Su posición personal cambió pues profundamente, al mismo tiempo que cambiaba la situación política del país.

Reunidas nuevas Cortes á mediados de 1841, asumió Espartero la Regencia y fué nombrado Argüelles tutor de la reina, de quien era ya Quintana « ayo instructor ». A fines del mismo año Espronceda, séase por cansancio de tanto bregar, séase porque la falta de su madre había momentáneamente disminuido sus recursos, aceptó el cargo de secretario de legación en los Países Bajos, empleo relativamente secundario, en desacuerdo al parecer, si no con su edad, con sus servicios y su reputación literaria. Lo ocupó pocos meses; electo diputado á Cortes por Almería, volvió á la patria al principiar 1842, tomó asiento en el Congreso, y aceptó con toda seriedad sus nuevas funciones, pidiendo á menudo la palabra y tratando las cuestiones, no brillantemente, pues carecía de grandes dotes oratorias, pero con aplicación y verdadero empeño de dominar la materia. También físicamente era ya otro hombre; su impetuosa intervención en la política de partido, sus excesos de todo género, su deprimente, no fingido, hastío, teníanlo demasiado preparado para caer víctima de la primer enfermedad que lo asaltase. Habló por última vez en las Cortes el 16 de Mayo, asistió á la sesión siguiente y siete días después,

el 23 de Mayo, había dejado de existir, á los treinta y tres años. Una angina, quizás no muy bien atendida, que se agravó rápidamente, privó á la patria, en el período fecundo de la renovación de su arte literario, del más hábil artífice en verso lírico de toda su literatura.

III

En Mayo de 1840 se reunieron y publicaron por primera vez en volumen las composiciones de Espronceda. El tomo sin duda estaba listo y pronto á aparecer desde antes, pues el prólogo por García de Villalta tiene fecha de Junio de 1839. Contiene lo mejor que produjo nuestro poeta, exceptuando sólo *El Diablo Mundo* y la composición *Al Dos de Mayo*. Esta última fué escrita y publicada en los periódicos de ese mismo año.

Es cierto que sin *El Diablo Mundo* falta en esa primera edición lo más original y brillante de Espronceda, pero las canciones *El Pirata* y *El Mendigo*, por ejemplo, la lúgubre fantasía *El Reo de muerte,* la leyenda *El Estudiante de Salamanca* y los versos *A Jarifa,* bastan para comunicar la impresión exacta y honda del vigor y alcance de su genio.

La canción del *Pirata* es algo casi perfecto, una de esas raras composiciones acabadas, en que realiza el artista precisamente lo que ha querido conseguir y dejan á un tiempo satisfechos tanto al lector menos cultivado como al crítico literario más exigente. La idea ó el intento de escribirla vino al poeta probablemente después de leer, ó al recordar, el canto de los compañeros de Conrado con que principia el *Corsario* de Byron. No es la misma cosa, pero el efecto es semejante. No hay imitación directa, pero el ambiente artístico que envuelve ambas composiciones es el mismo. La diferencia por otra parte es muy marcada. En Byron el tono solemne de sus magníficos pareados, de su estancia heroica, como él la llama, revela desde luego la intención de componer una narración de carácter épico; en Espronceda la variedad del metro, la diversidad de los ritmos anuncian, aun antes de llegar al *refrain,* al estribillo musical con que se completa cada una de sus coplas, que

el poeta no narra, que traza una sola figura, de cuerpo entero y proporciones heroicas, sobre un fondo luminoso de paisaje marino, y que con la música deliciosa de su versificación y la simétrica armonía del conjunto introduce con nombre de « canción » una poesía nueva, un arte diferente. Otros poetas, Luis de León, Quintana, escribieron grandes poesías líricas, expresaron pensamientos más vastos, crearon imágenes de inolvidable precisión; pero nunca antes se había desplegado en el idioma tanta variedad, cuadros tan llenos de verdad poética, de fuerza plástica, en versos más armoniosamente robustos y de más brillante colorido.

El Mendigo, vaciado en molde igual, es más bien una sátira y el conjunto parece falto de realidad, sobrado de artificio. Pero en España, donde las costumbres y la práctica de las comunidades religiosas han hecho otras veces de la mendicidad ocupación reconocida, del mendigo una figura extraña y siniestra, podía sin escándalo de nadie el pordiosero pensar y decir lo que el de Espronceda :

Que mis rezos
Si desean,
Dar limosna
Es un deber...
Y doquiera
Vayan leyes,
Quiten reyes,
Reyes den,
Al mendigo
Por el miedo
Del castigo,
Todos hacen
Siempre bien.

Después de las canciones la más conocida de sus poesías es la que intitula *A Jarifa en una orgía,* notable sobre todo por el acento de emoción personal que persiste, que penetra al través del tono ampuloso y afectado que le hace prorrumpir en gritos como éste :

¡Sólo en la paz de los sepulcros creo!

Pero la variedad del ritmo aquí también es admirable. Com-

párense estas dos estrofas tan iguales y musicalmente tan desemejantes :

Yo me arrojé, cual rápido cometa,
En alas de mi ardiente fantasía,
Doquier mi arrebatada mente inquieta
Dichas y triunfos encontrar creía.
. . . .
Pasad, pasad en óptica ilusoria
Y otras jóvenes almas engañad :
Nacaradas imágenes de gloria,
Coronas de oro y de laurel, pasad!

El Estudiante de Salamanca, cuento fantástico, tradición popular vestida con toda la gala y magnificencia de la poesía romántica, es la perla de la colección de 1840. De todas las obras de Espronceda también es la que más directamente ha recibido el reflejo de la inspiración de Byron. Don Félix de Montemar, estudiante en Salamanca, libertino, « segundo Don Juan Tenorio, » corteja, seduce, abandona y causa así la muerte de doña Elvira de Pastrana, fechoría que llena ante la justicia divina la medida de sus crímenes. Es provocado á un desafío por Don Diego de Pastrana y

También de Elvira el vengativo hermano
Sin piedad á sus pies muerto cayó.

Terminado el duelo, encuentra don Félix en su camino « una mujer velada en blanco traje », tras de la cual se lanza, corriendo por lugares nunca vistos, fantásticamente descritos, hasta encontrarse con su propio entierro, con el espectro de don Diego « traspasado el pecho de fiera estocada », con el de Elvira en forma « de carïado, lívido esqueleto ». Sin saberlo ha muerto él también y son sus víctimas las que así vienen á recibirlo.

Toda esta última parte, cuarta de la leyenda y más extensa que las otras tres juntas, parece ya muy envejecida. Era larga y exagerada, aun en los días en que privaba la forma más violenta del romanticismo, tal acumulación de colores chillones, rojo de sangre, amarillo de fuego, negro de muerte,

Todo en furiosa armonía,
Todo en frenético estruendo,
Todo en confuso trastorno,
Todo mezclado y diverso.

Pero tan grande es la riqueza verbal de la descripción, tan extraordinario y armonioso el estilo poético, tan hábil el ascenso y descenso del metro, pasando del verso de dos sílabas al de arte mayor, y recorriendo en impulso vertiginoso toda la métrica española, que en su género ha de recordarse y citarse siempre.

Las dos partes primeras conservan idénticos su interés y su valor. El retrato de don Félix en estrofas de octosílabos es perfecto, el de Elvira en octavas reales, un poco más vago, también muy hermoso. La figura de la infeliz mujer dibujada con pincel delicado sobre un fondo de poesía exquisita, toda la descripción de su amor, su delirio, su muerte, forman una melodía continuada y deliciosa. Recuerda mucho la *Haidée* de Byron, y si no fuera por la carta final que dirige Elvira á don Félix poco antes de morir, sería una creación tan pura, tan divinamente trágica como la joven griega, víctima del otro Don Juan, que permanece silenciosa, espantada, sin proferir una palabra, un lamento, todos los días que vivió desde que le arrebataron su amante, hasta morir triste, impasible, resignada, y « solas sus facciones alteradas por la muerte revelaron á los circunstantes que había dejado de existir ».

Pone Espronceda como epígrafe de ese canto de su poema los versos últimos de la estrofa que describe el sepulcro de Haidée en la isla desierta :

... no dirge except the hollow sea's
Mourns o'er the beauty of the Cyclades [1].

A su lado no desmerece la pintura del sepulcro de Elvira :

... Tristes flores
Brota la tierra en torno de su losa,
El céfiro lamenta sus amores.

Sobre ella un sauce su ramaje inclina,
Sombra le presta en lánguido desmayo,
Y allá en la tarde, cuando el sol declina,
Baña su tumba en paz su último rayo.

Muy extraño, inexplicable es que el poeta español imite, y en parte literalmente copie, para servir de carta de adiós á Elvira,

1. Es curioso que en todas las ediciones se inserte ese epígrafe sin las dos primeras palabras; y aparezca así enteramente sin sentido.

la despedida misma que en canto anterior del poema de Byron dirige á Don Juan la mujer casada que se prendó de él, que lo sedujo. Doña Julia, al entrar en el convento donde la encierra su marido. La carta es sin disputa trozo elocuente, Espronceda se apodera brillantemente de lo que traduce, mas la diferencia de personaje y de situación es tan profunda que siempre, al que sepa y recuerde de donde viene, ha de parecer disonancia incomprensible, injustificable.

La imitación de Byron, precisa, directa, que hay en *El Estudiante* no se encuentra ya lo mismo en *El Diablo Mundo*. Dueño mejor de su talento, no busca tanto ya el artista en que apoyarse, y este poema, que por su carácter general, la mezcla constante de poesía lírica, satírica y narrativa, la línea en zigzag de su estructura, de su argumento, interrumpido á menudo, de propósito, al capricho de su humor, pertenece á la misma especie heroico-satírica del *Don Juan*, — es sin embargo obra bien original, en que vierte Espronceda tesoros de poesía enteramente suya.

Hay dos cosas que distinguir antes que todo en *El Diablo Mundo* : el poema no acabado, en cinco cantos, que desenvuelve á su manera el título que lleva, — y el llamado *Canto á Teresa*. Este es una elegía, de carácter completamente distinto : cuarenta y cuatro octavas, admirables, tan variadas de forma, tan mágicamente construídas, tan poderosamente lanzadas una tras otra en impetuoso movimiento, que es difícil recordar algo en castellano que se le pueda comparar.

Teresa y Espronceda unidos, como ya dije, desde que el poeta, casi niño todavía, desembarcó en Inglaterra, concluyeron por separarse definitivamente en Madrid el año de 1836, después de sinsabores y disgustos infinitos. Ella murió en 1839, el *Diablo Mundo* empezó á publicarse por entregas á fines de 1840 y el canto á Teresa salió en la segunda.

Amores de esa naturaleza, tan públicos, terminados ruidosamente y sobre los cuales la muerte compasiva viene pronto á echar el velo del olvido, parecen exigir del cómplice que sobrevive el silencio más profundo. Por lo menos no es de esperar que los recuerde al mundo en la forma violenta, con

la ruda franqueza que ostenta Espronceda en ese canto. Cuando Musset publicó su famosa *Noche de Octubre* vivía *George Sand*, la mujer que con tan feroz elocuencia apostrofa y maldice; era ella, como él, una gran figura literaria, capaz de vengarse, de replicar con armas iguales, como lo hizo, diciendo al mundo en el momento que le convino lo que de su parte había que alegar. La infeliz Teresa, triste resto de lastimoso naufragio, había muerto, había dejado hijos, y no era ni equitativo ni digno insistir tan duramente, como lo hizo Espronceda, en los desórdenes de su vida durante el tiempo transcurrido entre la separación y la muerte. Es justo pues vituperar enérgicamente la conducta del poeta, pero también no debe olvidarse que viene á ser garantía de la sinceridad de su inspiración. Expresó lo que en realidad sentía, lo escribió con sangre de sus venas; desahogó verdaderamente su corazón, como él mismo dijo. Por esa razón es, á despecho del inútil, impertinente sarcasmo final, patética y desgarradora como pocas elegías. Apenas tiene rastro de lima, de esfuerzo, de preparación literaria; su talento en plena madurez, excitado por la ocasión, por el caso único en la historia de su vida, pasó al verso imperecedero lo que en aquel momento oprimía cruelmente su corazón.

El *Diablo Mundo* y el *Fausto* de Goethe se parecen un poco, pero sólo al principio y muy superficialmente. La idea de rejuvenecerse un viejo y comenzar nueva vida flota en la atmósfera del arte desde fecha inmemorial; no es seguro que Espronceda haya mirado con especial atención la obra del poeta alemán. De todos modos el *Fausto* de Goethe no es « un hombre ya caduco », que obtiene, por vías no bastante explicadas, la juventud y la inmortalidad al mismo tiempo; ni hay luego en el desarrollo de lo poco que Espronceda llegó á escribir, punto de contacto entre ambas composiciones. Parece aquí igualmente seguir más bien el ejemplo de Byron; éste escoge como héroe « *our ancient friend Don Juan* », de la manera misma que apela Espronceda á otro « antiguo amigo » para servirle á componer un poema

> Con lances raros y revuelto asunto
> De nuestro mundo y sociedad emblema:

propósito idéntico al de lord Byron, cuyo *Don Juan* está lleno también de

Batallas, tempestades, amoríos,
Por mar y tierra lances, descripciones
De campos y ciudades, desafíos
Y el desastre y furor de las pasiones;
Goces, dichas, aciertos, desvaríos,
Con algunas morales reflexiones
Acerca de la vida y de la muerte
De mi propia cosecha, que es mi fuerte.

No creo tampoco posible edificar una obra filosófica cual la de Goethe sobre las bases que traza Espronceda. El héroe, su Adán, es un ser que acaba de nacer, no un anciano rejuvenecido; de su primera forma nada le queda ni guarda conciencia de ella. Es un joven fuerte y vigoroso, que entra en la vida como el Kaspar Hauser aparecido en las calles de Nürnberg en 1828, sin haber aprendido cosa alguna, habiendo hasta entonces vivido en completo aislamiento, encerrado, alejado de toda sociedad humana. Imposible ponerse á mayor distancia de la leyenda del sabio que ha apurado toda la ciencia humana y vende su alma al diablo á trueque de un instante de verdadera felicidad, felicidad que va buscando en todas las fuentes del placer, en todos los caminos de la actividad humana. Espronceda no pretende tanto; nada más que campo abierto para jugar, reir, burlarse, dar rienda suelta á la fantasía[1].

Si no es *El Diablo Mundo,* á pesar de que así lo pretendió, de que así lo anunció, « traslado fiel

de la vida del hombre y la quimera
tras de que va la humanidad entera. »

es ciertamente reflejo exacto del alma y de la vida del que lo escribió; de cuanto soñó y anheló en el curso de una exis-

1. Tal vez lo único parecido que se encuentra entre el *Fausto* y el *Diablo Mundo* es la octava inicial del Canto á Teresa :

¿ Por qué volveis á la memoria mía...

que recuerda algunos versos de la dedicatoria *(Zueignung)* también en octavas, del poema alemán :

Ihr naht euch wieder, schwankende Gestalten,...

Quizás los leería Espronceda en alguna traducción y acudieron á su memoria al comenzar la elegía, ó quizás sea simple coincidencia, que es lo más probable.

tencia, aunque breve, llena singularmente y agitada: de sus pasiones, sus errores, sus penas, sus ilusiones, los desengaños de su ambición, las amarguras de su experiencia. Tendió sobre todo, aun sobre secretos íntimos del corazón, ligero velo de sarcasmo y de ironía, y se juzgó autorizado á no ocultar nada, á confesarse en público, á burlarse de los demás como de sí mismo se reía.

La Introducción del poema es, como las « oberturas » de los dramas musicales, un trozo á grande orquesta, sinfonía bellísima en que cada forma métrica castellana concurre, como cada instrumento músico, con su acento propio, al efecto general. Toda la poética romántica está ahí en su mayor esplendor, y ningún otro poeta español ha poseído mejor el arte de la frase armoniosa, que por sí misma, por la sucesión delicada de los sonidos, sugiere un sentimiento ó expresa una imagen, sin caer nunca, ó casi nunca, en la vacuidad ó la insignificancia.

El primer canto es también trabajo de orden superior; la ironía, la sátira, el chiste y la poesía se unen, á veces en una misma página, en una misma estrofa, con encanto peregrino. No desfallece la inspiración, va segura, sin vacilar hasta la octava en que promete el otro canto :

El cual sin falta seguirá, se entiende
Si éste te gusta y la edición se vende.

Vale tanto quizás como el canto inicial del *Don Juan*, tiene más gracia, más variedad, aunque no deje la impresión de fuerza, de poder que va siempre con el gran bardo inglés. Por desgracia la inspiración en los otros cantos decae mucho, y el canto VI y los fragmentos incluidos en la edición póstuma son ya demasiado débiles. El talento se empobrecía á medida que, aun antes de la enfermedad final, iba agotándose la fuerza física.

Tan prematura decadencia, tan lastimoso desenlace trae á la memoria el recuerdo de Alfredo de Musset, que nació casi exactamente en la misma fecha y vivió mucho más, hasta 1857. Cuanto produjo el poeta francés después de los treinta años

revela igualmente que rápidamente amenguaban, se gastaban sus grandes facultades. Hubiera podido morir á la edad misma de Espronceda y nada habría perdido la posteridad. Ambos quisieron vivir demasiado aprisa y llegaron fatigados á una meta; para ellos punto final, para otros punto de partida de nuevas marchas y de nuevos triunfos[1].

ENRIQUE PIÑEYRO.

París, Agosto 31 de 1903.

1. La única colección completa de poesías de Espronceda es el primer volumen de la edición que con el título : *José de Espronceda* || Obras poéticas || y || Escritos en prosa || se principió en Madrid bajo el nombre de Doña Blanca Espronceda de Escosura (hija única, hoy difunta, del poeta y de Teresa) el año de 1884. El segundo volumen, que debía contener las « Obras dramáticas y Escritos en prosa », no se ha publicado. Preceden á ese primer volumen : una advertencia « sobre los motivos y condiciones de esta edición » por Patricio de la Escosura (muerto en 1878), el mismo prólogo por G. de Villalta y la misma biografía por Ferrer del Río de la edición de 1840; y á más, un largo estudio de Escosura, que comprende la parte referente á Espronceda del discurso ya citado, y leído en la Academia en 1870, y algunas noticias sobre las poesías viejas y nuevas incluídas. De éstas, muchas habían ya sido publicadas en periódicos y casi todas por G. Laverde en el cuaderno titulado *Páginas olvidadas* de Espronceda. Con el rótulo de « Inéditas hasta el día » añade Escosura seis composiciones. La primera es la dedicada *Al Dos de Mayo,* ya publicada por Laverde y otros, pero ahora con algunas variantes de poca importancia; las otras son piezas cortas ó fragmentos de valor escaso, salvo el *Canto del Cruzado,* un simple borrador, pero más largo, y que incluye las redondillas *La vuelta del Cruzado* publicadas antes entre las de Laverde con algunas diferencias. Ni Laverde ni Escosura insertan por de contado los versos más ó menos obscenos que han corrido y corren por España atribuídos á Espronceda. No me atrevo á afirmar que sean todos apócrifos; hay en las mismas poesías de esta colección alguna, como la dedicada á Carolina Coronado, que mejor hubiera sido suprimir. No es obscena, sino terriblemente indelicada.

Además de la tragedia *Blanca de Borbón,* de que se han publicado fragmentos, y de lo demás anunciado en la cubierta del tomo, es sabido que en vida del poeta se representaron dos obras dramáticas suyas: una comedia en tres actos y en verso el 25 de Abril de 1834, *Ni el tío ni el sobrino,* anunciada como obra de dos ingenios, que son Espronceda y su gran amigo Ros de Olano. Larra habló de ella poco favorablemente en la *Revista Española* (*Vid.* E. Rodriguez Solís, *Op. cit.*, pág. 118). La otra es un drama en prosa, *Amor venga sus agravios,* por Luis Senra y Palomares, representado en Setiembre de 1838; bajo ese seudónimo, ya usado antes por Espronceda, se ocultaban él y su colaborador E. Moreno López (*Vid* Laverde en la edición de Escosura, pág. 237, y R. Solís, pág. 161).

SILHOUETTES CONTEMPORAINES

NÚÑEZ DE ARCE[1]

La première fois que je vis M. Núñez de Arce ce fut dans la petite boutique du libraire Fernando Fé, rendez-vous de tous les hommes de lettres de Madrid. Je feuilletais des nouveautés, quand j'entendis saluer derrière moi un nouveau venu du nom de « Don Gaspar ». Je me retournai, et j'aperçus un petit vieillard, à la barbe grisonnante, au teint jaune, maigre, l'air maladif, le cou frileusement emmitouflé. Il parla : sa voix était frêle et un peu rauque. Et mon impression fut toute de surprise : était-ce vraiment bien là l'auteur de ces vers éloquents et vigoureux, que je savais par cœur, et où se révèle une âme si robuste, si fortement trempée?

Depuis une quinzaine d'années le célèbre auteur des *Gritos del combate* luttait contre un mal qui le minait sourdement et auquel il vient de succomber. Il ne travaillait presque plus. Une plaquette de sonnets, un court poème de haute inspiration, intitulé *Sursum corda,* furent ses dernières productions. Il laisse inachevé ce *Luzbel*, dont on a tant parlé, et dont quelques privilégiés, je crois, ont entendu des fragments.

Le caractère général de l'œuvre de Núñez de Arce est le sérieux et l'élévation morale. Sa muse, comme il le dit lui-même, a l'austérité de l'honnête terroir de Castille qui l'a vue naître :

> Dióme su austeridad la honrada tierra
> Donde nací...

Il n'a chanté que les sujets les plus élevés, les plus humains et les moins personnels; il a voulu exprimer les angoisses morales et aussi les espérances des hommes de son temps. Il n'a jamais eu que du mépris pour ceux qui racontent en vers

1. Sur Núñez de Arce, voir surtout Menéndez y Pelayo, *Estudios de crítica literaria.*

leurs petites histoires d'amour, pour les *suspirillos germánicos* des imitateurs espagnols de Henri Heine. Il rappelle notre Sully Prudhomme par son goût pour la philosophie et son noble idéalisme; et par le souffle de sa poésie, la véhémence de son inspiration patriotique et libérale, il est bien l'héritier direct de Quintana.

Les doutes de l'âme moderne, troublée dans ses croyances par les enseignements de la science et de la philosophie, l'amour exalté de la liberté et aussi l'effroi du penseur devant les excès de la révolution, la foi en la vertu régénératrice de l'épreuve et de la douleur, enfin l'affirmation obstinée du progrès humain, malgré les désenchantements de l'heure présente, la sainteté du travail, qui est une prière et qui assurera aux générations futures un meilleur avenir, — voilà les thèmes essentiels sur lesquels Núñez de Arce a écrit ses plus beaux vers lyriques. Dans la poésie narrative, il a montré dans quelques petits chefs-d'œuvre les qualités les plus diverses, la profondeur de la pensée unie à l'intensité de l'émotion dans *Raimundo Lulio* et la *Visión de Fray Martín,* la couleur romantique dans *El Vértigo,* le plus savoureux réalisme dans *La Pesca* et *Maruja.*

Comme écrivain, il restera des plus habiles techniciens du vers et un des stylistes les plus châtiés de la poésie espagnole moderne. Il a l'élégance noble, la sérénité, la concision robuste, l'éclat et la sonorité du verbe. Ce n'est pas ici le lieu de chercher si l'imagination ne lui a pas fait un peu défaut, s'il ne laisse point parfois désirer plus de variété dans ses comparaisons.

Nul poète espagnol contemporain n'a obtenu plus de lecteurs. Quelques années après la publication des *Gritos del combate,* il y en avait déjà plus de deux cents éditions dans la Péninsule, aux États-Unis et dans les pays de langue espagnole en Amérique. Il a été beaucoup traduit. Qu'il me soit permis de dire qu'au temps de ma jeunesse enthousiaste j'ai fait moi-même une traduction de ses principales œuvres, qui n'a jamais été publiée faute d'éditeur.

Une page de son dernier poème donnera une idée assez

exacte de sa manière la plus sobre et la plus concentrée. Le poète, nouveau Lucrèce, trace ici un tableau rapide des progrès de l'homme dans sa lutte avec la nature :

Adam déchu ou bête fauve transformée
(qui connaît son origine?), il inventa la hache,
abattit l'arbre, alluma le bûcher,
arracha au bois des fruits savoureux,
fit la cabane, déchira le mystère,
tua les monstres et dompta les brutes,
après une guerre longue et prolongée;
érigea la cité, fonda son empire,
sillonna les eaux et domina la terre.
Lorsqu'enfin l'indocile et sauvage
Nature, soumise à sa valeur,
modéra sa furie et lui prêta hommage,
l'homme, dans l'exubérance de sa vie,
chaque fois plus résolu, plus puissant
et plus désireux de déployer son essor,
cloua sur le ciel sa pupille ardente
et surprit la marche des étoiles.
Qui contint son élan? Quel rempart
résista à sa poussée souveraine?
Sur quel indécis champ de bataille
n'obtint-il pas la victoire par sa main?
Infatigable et tenace dans sa tâche,
toujours conquérant et toujours actif,
il donna la vie et la forme à son verbe impalpable,
qui volait incorporel et fugitif,
des ailes resplendissantes à son idée,
du courage au faible, la liberté à l'esclave.
Et, sans avoir un instant de défaillance,
il ravit, avec une croissante audace,
aux entrailles de la nuée la foudre,
et le sceptre à l'inféconde tyrannie.

Combien cette mâle poésie, où pas un mot n'est de trop, est loin de la phraséologie verbeuse à laquelle tant de versificateurs espagnols nous ont habitués!

Ces quelques notes rapides sont un faible hommage à la mémoire du grand poète qui vient de disparaître. Il faudra quelque jour reprendre son œuvre dans le détail pour en porter un jugement équitable et déterminer exactement sa place dans la littérature espagnole du XIX[e] siècle.

BORIS DE TANNENBERG.

VARIÉTÉS

Excavaciones del Campo Santo de los Mártires en la ciudad de Córdoba.

En el mes de Abril, próximo pasado, al nivelar el piso para el trazado de unos jardines en dicha plaza, se hallaron unas bovedas de medio cañón y muros pertenecientes á los antiguos baños del Alcazar, del tiempo del Califato, y en otra más profunda un muro romano, trozo de empedrado y una cañería de plomo correspondiente á esta última época, y si bien fueron costeados estos trabajos por el Municipio de esta capital, con un desprendimiento digno de todo encarecimiento, agotados estos recursos, y aunque con este motivo se han visto aumentadas, con algunos objetos, las colecciones de este Museo provincial, á causa de la falta de fondos han quedado interrumpidas temporalmente estas obras, hasta tanto se provea de nuevos medios, para continuarlas, la Diputación provincial y el Estado, de cuyas entidades lo ha solicitado la Comisión de Monumentos de esta provincia, cuya petición ha sido apoyada por la Real Academia de la Historía.

Los objetos que debido á esta causa han venido à enriquecer este Museo son los siguientes :

Arte romano. — Un trozo de inscripción, en piedra, en cuyas dos líneas se lee lo siguiente :

CORNELIVS
OCAIVS

Un trozo de *fistula plumbum*, cañería de plomo bastante gruesa, para conducción de agua.

Arte mahometano. Período árabe-bizantino. — Varios fragmentos de barro, con labores de bajo relieve, que unidos con toda escrupulosidad por nuestro compañero de Sociedad é ilustrado escritor Don Rafael Ramírez de Arellano, han reconstruido un arco ornamental trebolado, estando inscrito el lóbulo central en otro arco semicircular, con varias fajas que unen un arco con otro, conservando sólo una de sus columnas, en extremo interesante por la gallardía y elegancia de su bien trazado capitel.

Dos grandes piedras correspondientes al arranque de cuatro arcos de herradura que se cortan perpendicularmente unos á otros, formando cuatro ángulos rectos, sostenidos dichos arranques por un pequeño abaco, que los circunda, hallándose revestida de una mezcla de cal y arena. Este revestimiento de fondo oscuro se encuentra exornado con delgados trazos de pintura color carmín, figurando labores de ataurique, y cuyo pintado decora no sólo los expresados ángulos sino también la parte circular del arranque de los citados arcos.

Varios fragmentos de yesería, de medio relieve, figurando labores geométricas y en algunos una sencilla inscripción, cuyo relieve se halla esculpido sobre un fondo rojo.

Varios trozos de revestimiento, de factura muy fina é interesante, con labores de pintura color carmín, figurando en unos delicadas *lacerías* y en otros graciosas *tracerías*, que se hallan dibujadas sobre fondos de color amarillo pálido.

Un gran trozo de piedra calcárea, cuyo contorno desarrolla la silueta de una almena y el fondo de ella, más rebajado que el plano de dicho dibujo, se encuentra cubierto de un delicado estuco de color rojo.

Un fragmento de lucerna, de barro cocido.

Una pequeña jarra, de barro cocido, de ancha y larga boca, oblicua á la parte central de dicho vaso, de figura casi esférica, y con un pequeño pie y dos asas á cado uno de los lados.

Un pequeño canjilón de noria, de barro cocido.

Un pequeño *operculum* ó tapadera de barro cocido, color rojo.

Varios trozos de cerámica vidriada.

Y otros varios objetos de menos interés.

Estas excavaciones han de tener sumo interés por el *yacimiento* en que han sido practicadas, pues no sólo se hallaron en él enclavadas las antiguas dependencias del Alcázar, cuya planta sería conveniente reconstituir, sí que también en tiempos romanos, pues según opinión unánime, en dicho sitio estuvo establecido el *foro de comercio* ó *foro venalia* por hallarse próxima esta plaza al puente, en cuyo lugar y por bajo de los actuales jardines del Alcázar se encontraba el muelle, que servía para dar entrada y salida á los productos que se transportaban por las aguas del Betis, dando ésto occasión á un gran comercio con las poblaciones del interior.

RICARDO GÓMEZ SÁNCHEZ.

Córdoba, 10 de Mayo de 1903.

AGRÉGATION

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES SUR LES AUTEURS
DU PROGRAMME DE L'AGRÉGATION D'ESPAGNOL

(Concours de 1904)

I. Poema del Cid, v. 1-375.

Il n'existe qu'un seul manuscrit, provenant d'un couvent de Vivar, copié par Ulibarri en 1596, publié par Sánchez, et appartenant actuellement à D. Alejandro Pidal. Les deux éditions les plus importantes sont : 1° l'édition princeps de T. A. Sánchez (*Colección de poesías castellanas anteriores al siglo XV*, t. I, Madrid, 1779) dont il faut lire la substantielle préface ; 2° l'édition de R. Menéndez Pidal, Madrid, Ducazcal, 1898 et 1900. — Dans l'intervalle avaient paru les éditions de A. Bello, F. Janer, K. Vollmöller, Lidforss, Huntington. — Les ouvrages à consulter sont très nombreux. Nous nous bornerons à citer ici : l'édition annotée et la traduction de Damas Hinard, Paris, 1858 ; Dozy, *Recherches...*, t. II, p. 1-254 : *Le Cid d'après de nouveaux documents,* 1860 ; Milá y Fontanals, *Poesía heroico-popular,* p. 22 et suiv., 1874 ; A. Restori, *Le Gesta del Cid,* Milan, 1890 ; *Osservazioni sul metro, sulle assonanze e sul testo del Poema del Cid,* Bologna, 1887 ; Puymaigre, *Vieux auteurs castillans,* t. I, p. 151-85, 1888 ; F. Wolf, traduction espagn. de sa *Litterat. Espagnole et Portugaise* avec notes de Menéndez Pelayo (*España Moderna,* déc. 1894 et janv. 1895) ; Menéndez Pelayo, *Antología de líricos castell.*, t. II, p. 22 et suiv. ; J. Cornu, *Étude sur le Poème du Cid* (*Romania,* X, p. 75 et XIII, p. 308) ; *Beiträge zu einer kunftigen Ausgabe d. Poema del Cid.* (*Zeitschr. f. rom. Phil.*, 1897, p. 461-528) ; *Verbesserungsvorschläge z. Poema del Cid* (*Symbolae Pragenses*, 1893, p. 17-23) ; R. Beer, *Zur Ueberlieferung altsp. Literaturdenkmäler,* Wien, 1898 (II. *Das Poema del Cid : die Handschrift.* III. *Die Provenienz*). — Sur la langue, on consultera, entre autres, F. Koerbs, *Untersuchung der sprachlichen Eigentümlichkeiten des altsp. Poema del Cid,* Bonn, 1893 ; F. Araujo, *Gramática del Poema del Cid,* Madrid, 1897. — La Grammaire du *Poema del Cid*, par R. Menéndez Pidal est annoncée comme devant paraître incessamment.

II. **Amadís**, livre 1er.

La seule édition accessible du célèbre roman est celle de P. de Gayangos (*Libros de caballerías* de la Bibliothèque Rivadeneyra). Quoiqu'ils n'aient à préparer que le premier livre, les candidats devront lire au moins rapidement les trois derniers. Outre les histoires générales de la littérature espagnole, auxquelles il est inutile de renvoyer, il importe de consulter trois travaux spécialement consacrés aux origines de l'*Amadís*, à son auteur et à la diffusion du roman dans les littératures étrangères : Eugène Baret, *De l'Amadis de Gaule et de son influence sur les mœurs et la littérature au* XVIe *et au* XVIIe *siècle*, 2e édition, Paris, 1873; Ludwig Braunfels, *Kritischer Versuch über den Roman Amadis von Gallien*, Leipzig, 1876; Carolina Michaelis de Vasconcellos, *Grundriss der romanischen Philologie* de Gröber, t. II, 2e partie, p. 216 à 226. Ce dernier auteur a repris à nouveau la question des origines dans un article intitulé *Lais de Bretanha* et publié dans la *Revista Lusitana*, t. VI (1900-1901). Sur l'*Amadís* en France, il convient de lire un chapitre de la thèse de M. Bourciez, *Les mœurs polies et la littérature de cour sous Henri II*, Paris, 1886.

III. **Fernán Pérez de Guzmán**, *Generaciones é semblanzas.*

Ce petit recueil de vies d'hommes illustres de Castille a été reproduit en dernier lieu dans le tome II des *Crónicas de los reyes de Castilla* de la Bibliothèque Rivadeneyra. On fera bien de consulter l'édition de Madrid, 1775, où se trouvent aussi les *Claros varones de Castilla* de Fernando del Pulgar, dont la comparaison avec l'œuvre de Pérez de Guzmán s'impose. Sur le personnage et son rôle politique et littéraire, on lira de préférence les pages que lui a consacrées M. de Puymaigre dans *La Cour littéraire de D. Juan II, roi de Castille*, Paris, 1873, puis aussi les ouvrages qui traitent particulièrement de la littérature espagnole du Moyen-Age, notamment l'*Antología de poetas líricos castellanos* de Menéndez y Pelayo, t. V, p. L et suiv.

IV. **Jorge Manrique**, *A la muerte del Maestre de Santiago.*

Les célèbres *coplas* de Jorge Manrique furent recueillies tout d'abord dans les *Cancioneros* des deux dernières décades du XVe siècle (*Canc.* de Mendoza, de Zaragoza, de Ramón de Llavia, etc.). Elles ne se trouvent point dans le *Cancionero* de Castillo, de 1511, si riche d'ailleurs en poésies de Manrique, mais elles furent imprimées de nouveau dans le *Cancionero* de Séville de 1535, et bien souvent depuis dans les collections et les anthologies. On en trouvera un bon texte au volume IIIe (p. 100-16) de la *Antología de poetas líricos castellanos*, de

Menéndez Pelayo. Une étude très complète de cette élégie et de ses nombreuses gloses se trouve au tome VI (p. CIV-CLII) du même ouvrage (voir, p. CX, le catalogue des poésies de Manrique). Cette étude rend à peu près inutiles celles qui ont précédé, par exemple, celle de Puymaigre (*Cour littéraire de Don Juan II,* t. I, p. 97 et suiv.), qui a traduit un certain nombre de *coplas.* Maury avait fait la même tentative dans son *Espagne poétique* (1826). On s'accorde à vanter la traduction anglaise de Longfellow (Boston, 1833). Les renseignements les plus précis sur la vie du poète se trouvent dans Salazar (*Historia de la casa de Lara,* liv. X, chap. XV). On trouvera de précieuses indications bibliographiques dans les catalogues de Salvá, de Ticknor et de Ricardo Heredia (2e partie, nos 1843-48, et 3e partie, nos 5527 et suiv.). M. Foulché-Delbosc a publié, en 1902 (*Bibliotheca hispanica,* t. XI) la première édition critique des *Coplas.*

V. **Cervantes,** *Viaje al Parnaso,* chant II.

L'édition princeps date de Madrid, 1614, et se trouve à la Bibliothèque Nationale de Paris ; cette édition a été reproduite souvent dans les œuvres complètes ou choisies de Cervantes, par exemple dans le volume édité par Sancha en 1784 et qui contient, outre le *Viaje,* deux œuvres dramatiques, la *Numancia* et *El Trato de Argel.* La traduction française de J. M. Guardia (Paris, 1864) est précédée d'une longue introduction et de notes historiques abondantes sur les auteurs loués ou critiqués dans le poème. Il y a lieu naturellement de rapprocher du *Viaje* le *Canto de Caliope* de la *Galatea* et bien d'autres panégyriques littéraires, comme par exemple le *Laurel de Apolo* de Lope de Vega.

VI. **Lope de Vega,** *El acero de Madrid.*

Cette charmante comédie est déjà mentionnée par Lope dans la première liste du *Peregrino* en 1604, mais elle ne fut imprimée par le poète qu'en 1618 dans la *Parte oncena* de son théâtre. Hartzenbusch l'a reproduite dans le tome Ier du théâtre choisi de Lope de la Bibliothèque Rivadeneyra. E. Baret l'a traduite dans le tome II des *Œuvres dramatiques de Lope de Vega,* Paris, 1869-70. La pièce contient des allusions à divers usages de l'époque et au Madrid de Philippe III : les candidats feront bien de la lire attentivement en s'aidant de livres tels que *El antiguo Madrid* de Mesonero Romanos et les *Cuadros viejos* de Julio Monreal.

VII. **Quevedo,** *Grandes Anales de quince días.*

Cet opuscule raconte les événements qui accompagnèrent et suivirent immédiatement la mort de Philippe III (31 mars 1621), et l'avè-

nement de Philippe IV. Il ne fut point publié du vivant de l'auteur, mais seulement en 1788 dans les *Obras morales, políticas y jocosas de... Quevedo*, Madrid (sin año), et d'après une copie du *Semanario erudito* d'Antonio Valladares. Les différents manuscrits qui nous l'ont conservé portent la trace de remaniements importants qui sont, pour la plupart, du fait de l'auteur et intentionnels. Le meilleur de ces manuscrits est celui de la Nationale de Madrid H. 43 (f°s 29-120), dont le dernier éditeur de Quevedo s'est inspiré (*Obras de D. Fr. de Quevedo*, t. XXIII de la *Biblioteca de Autores Españoles*). C'est ce dernier texte qui doit être consulté. Il sera utile de lire (dans le même volume) la *Política de Dios*, dont la dédicace à Olivares (5 avril 1621) est contemporaine des *Anales*, et de consulter sur les événements rapportés les principaux historiens. Sur le rôle que joua Quevedo et sur sa situation personnelle vis-à-vis des hommes politiques de l'époque, consulter l'*Essai sur la vie et les œuvres de Quevedo* par E. Mérimée, chap. II et III, et la *Vie de Quevedo* par A. Fernández Guerra, revue par Menéndez Pelayo, dans les *Obras completas... de Quevedo*, Sevilla, 1897, t. I (Sociedad de Bibliófilos Andaluces). Ce même volume contient une foule de documents utiles.

VIII. **Moratín**, *La Comedia nueva*.

Les candidats trouveront dans l'édition de cette comédie, donnée par M. François Oroz (Paris, Garnier, 1900) et qui est munie d'un bon commentaire historique et grammatical, à peu près tout ce qui leur est nécessaire pour bien comprendre cette pièce et se rendre compte de ce qu'elle représente dans l'histoire du théâtre espagnol. On peut leur recommander en outre la lecture des *Obras póstumas de Moratín*, 3 vol. (Madrid, 1867-68) et le *Discurso preliminar* du même Moratín sur le théâtre au XVIIIe siècle (réimprimé dans la Bibliothèque Rivadeneyra : *Obras de D. Nicolás y D. Leandro Fernández Moratín*). La *Comedia nueva* a été traduite en français par Ernest Hollander (*Théâtre espagnol*, Paris, 1855) et par MM. L. Dubois et F. Oroz (*Pièces choisies du théâtre espagnol*, Paris, 1899).

IX. **Rivas**, *Romances históricos*.

Les *Romances historiques* du Duc de Rivas furent publiés en 1841, à Madrid, et, la même année, à Paris, par V. Salvá. Ils ont été réimprimés souvent depuis, et particulièrement au tome III (1854) des *Obras completas de D. Angel de Saavedra, duque de Rivas*, qui ont été revues par l'auteur. Ceux qui figurent au programme sont relatifs à l'histoire légendaire de D. Pèdre le Cruel. Il sera donc bon de les comparer aux romances sur le même sujet compris dans le *Roman-*

cero, et de les illustrer par les historiens anciens ou modernes, par exemple l'*Histoire de D. Pèdre,* de Prosper Mérimée. Quant au Duc de Rivas, les articles sur l'homme et sur ses œuvres ne manquent point. Voyez, par exemple: *Le Duc de Rivas,* par M. de Mazade (*Revue des Deux-Mondes,* 15 janvier 1846; sa biographie dans la *Galería de Españoles célebres contemporáneos,* de Pastor Diaz (et dans les œuvres de ce dernier, t. III, p. 67 et suiv.); la notice nécrologique, à l'Académie espagnole, par D. Leopoldo de Cueto, Madrid, 1866; un article de D. M. Cañete, dans *Escritores españoles é hispano-americanos,* 1884; une étude de D. Juan Valera, dans *El Ateneo,* I, 1888. Sur les *Romances,* en particulier, on peut lire un article de Enrique Gil, dans les *Obras* de ce dernier (t. II, p. 146-65, 1883).

X. **Vicente Blasco Ibáñez,** *La Barraca.*

Le roman de Blasco Ibáñez, qui a eu déjà plusieurs éditions, date des derniers mois de 1898. Il a été traduit en français, sous le titre de *Terres maudites,* par M. G. Hérelle (*Revue de Paris,* 1er et 15 octobre, 1er et 15 novembre 1901; puis la traduction a été publiée chez Calmann-Lévy). Il sera bon de comparer ce roman à d'autres du même auteur et particulièrement à *Arroz y tartana* (1894), à *Flor de Mayo* (1896) et à *Cañas y barro* (1902). La bibliographie de cet ouvrage se borne à quelques articles critiques, publiés dans les journaux espagnols, et assez difficiles à réunir. Voyez dans le *Bulletin Hispanique,* tome V, n° 3 (juillet-septembre 1903), un article sur *Blasco Ibáñez et le roman de mœurs provinciales.*

E. MÉRIMÉE et A. MOREL-FATIO.

BIBLIOGRAPHIE

Manuel Serrano y Sanz, *Apuntes para una biblioteca de Escritoras Españolas desde el año 1401 al 1833*. Obra premiada por la Biblioteca Nacional en el concurso público de 1898. Tomo I, Madrid, sucesores de Rivadeneyra, 1903, in-4°, XII-695 pages.

Il faudrait plus de temps et plus d'espace que nous n'en avons pour parler comme il conviendrait de l'important ouvrage dont le titre précède. Au surplus, l'occasion de l'apprécier plus amplement se présentera d'elle-même lorsque paraîtra le second volume. Mais, dès à présent, nous voulons le signaler, à ceux qui ne le connaîtraient pas, comme l'une des plus considérables contributions qui aient été fournies depuis longtemps pour l'étude de la littérature espagnole. Dans une préface, qui a le tort bien rare d'être trop courte et trop modeste, l'auteur explique pourquoi une bibliographie des femmes-auteurs en Espagne restait à faire, malgré quelques tentatives antérieures. Il a dressé de ces femmes une liste incomparablement plus complète que celles qui avaient été essayées jusqu'ici, et il a consacré à chacune d'elles (en suivant l'ordre alphabétique, le seul pratique) un article original, qui non seulement résume tout ce que l'on avait écrit, mais le plus souvent y ajoute des renseignements aussi précieux qu'abondants. Beaucoup de ces articles sont de véritables monographies, dont les éléments sont presque entièrement puisés dans des pièces d'archives, encore inédites. Des œuvres littéraires importantes sont publiées pour la première fois, par exemple : la comédie de Dª Ana Caro Mallén de Soto, *Valor, agravio y mujer* (p. 179-212), celle de Leonor de la Cueva y Silva, *La Firmeza en el ausencia* (p. 302-28), celle de Dª Feliciana Enríquez de Guzmán, *Los Jardines y Campos Sabeos*, imprimée en 1624, mais extrêmement rare. Signalons encore, presque au hasard, afin que l'on puisse se faire une idée de la singulière richesse des renseignements accumulés dans ces pages, les articles consacrés à Teresa de Cartagena (218-33), Catalina de Aragón, fille des Rois Catholiques (250-56), Leonor de la Cueva, si peu connue jusqu'ici, et, à ce qu'il me paraît, si digne de l'être (300-39), Beatriz Galindo, plus célèbre assurément, mais sur laquelle, cependant, Manuel Serrano y Sanz fournit une foule de documents nouveaux (420-43), Margarita Hickey, sur laquelle le marquis de Valmar avait

écrit quelques lignes, mais dont la très intéressante figure est exhumée et précisée pour la première fois (503-22); María de Agreda, sur laquelle Serrano y Sanz montre qu'il restait encore beaucoup à dire (571-601); Josefa de Jovellanos, dont une partie de la correspondance avec son illustre frère est publiée ici pour la première fois (610-28).

Les recherches de toute sorte et le labeur que suppose une œuvre de cette nature méritent à l'auteur la reconnaissance de tous ceux qui profiteront de son travail, et nul doute qu'ils ne soient nombreux. Si, dans cette immense production littéraire des dames espagnoles, il y a véritablement peu de choses qui accroissent le trésor des œuvres dignes de vivre; si, en particulier, le fastidieux bavardage des religieuses (qui semblent, en écrivant, se dédommager de ne pouvoir parler) engendre vite l'ennui, il n'est presque aucun des renseignements historiques ou biographiques qui n'ait son intérêt. Le beau livre de Manuel Serrano y Sanz est le complément nécessaire de toute histoire de la littérature, et, quand il sera complet (ce qui ne peut tarder, vu l'extraordinaire ardeur au travail de l'auteur), il restera comme l'une des œuvres qui font le plus d'honneur à l'érudition espagnole.

E. MÉRIMÉE.

Les guerres d'Espagne sous Napoléon, par **E. Guillon**. Paris, Plon, 1902, in-12 de XI-364 pages.

Voici un excellent petit livre, sans prétention, et qui sera fort utile. Rien de plus dramatique, mais, le plus souvent, rien de plus compliqué et de plus obscur que les guerres d'Espagne sous Napoléon. Le récit qu'en fait M. Guillon en dix chapitres[1] est sobre, clair et suffisamment nourri. Si l'auteur n'a pu utiliser les récents ouvrages du commandant Balagny et du lieutenant-colonel Clerc, il s'est heureusement servi de l'œuvre monumentale du général Gómez de Arteche; surtout, il a tiré grand parti de tous les mémoires[2], français et anglais, relatifs aux campagnes espagnoles et il a eu le grand sens de s'appuyer toujours sur l'admirable récit de Thiers.

J'ai particulièrement goûté les jugements qu'il porte sur la conduite et sur les conséquences de la guerre. « Mal engagée, » dit Napoléon; « mal engagée et mal conduite, » répondrai-je avec M. Guillon. Les

1. I. Bayonne; II. Bailen; III. Napoléon en Espagne; IV. Talavera; V. Les Français dans l'Andalousie; VI. Torrès-Vedras; VII. Les Cortès de Cadix; VIII. Les sièges, Suchet et l'armée d'Aragon; IX. Les guérillas et les pontons. Carrera; X. Les Arapiles et Vitoria.

2. M. Guillon a oublié de consulter les *Mémoires du général baron Desvernois* (Paris, Plon, 1898). Desvernois a passé près de deux ans en Espagne, et les pages qu'il consacre à ces guerres en font admirablement comprendre la physionomie particulière.

répugnantes histoires de Bayonne sont connues de tous. On sait moins les deux erreurs qui ont ruiné les efforts français : par une incompréhensible aberration, Napoléon a négligé de concentrer toutes ses forces contre les Anglais, il a permis l'expédition d'Andalousie; il a négligé de même, et ce ne fut pas une moindre faute, d'organiser le commandement de ses armées : ce n'était pas ses maréchaux, fatigués, jaloux, ambitieux, habitués à servir avec lui en sous-ordre, qu'il devait envoyer là-bas, mais des divisionnaires en quête du bâton fatidique, des Dupont, des Reynier, des Suchet. M. Guillon s'en est bien rendu compte; il a compris aussi l'ironie tragique de cette histoire. L'héroïsme des Espagnols a été fatal à leur pays, non seulement parce qu'ils ont sauvé un Ferdinand VII, mais encore parce qu'ils ont empêché les Français d'accomplir leur œuvre salutaire. Le « *decennio francese* » a exercé une incalculable influence sur les destinées de l'Italie; les « *afrancesados* » sont demeurés une minorité totalement impuissante, et plus que suspecte.

Albert DUFOURCQ.

CHRONIQUE

— Dans les *Advertencias* qui terminent le tome IV, — publié en 1902, — du *Florilegio de Poesías Castellanas del siglo XIX*, D. Juan Valera écrivait (page 431) : « Breves noticias biográficas sobre los poetas de quienes incluyo composiciones y mi desapasionado juicio sobre el mérito de cada uno de ellos, y singularmente sobre las composiciones mismas que doy como muestra, serán el asunto del tomo V con el cual completaré esta obra. » Tous les amis des Bonnes Lettres apprendront avec joie, et sans étonnement, que le volume promis de notices biographiques se changera en deux gros tomes, où D. Juan Valera prodiguera non seulement d'excellentes pages d'histoire littéraire, mais encore le trésor de ses impressions et de ses souvenirs personnels. Le glorieux romancier a été l'ami ou le familier de nombre de ces poètes dont il se propose de parler. Tous ceux qui ont été admis dans l'accueillante maison de la Cuesta Santo Domingo, aux *tertulias* du samedi soir, se rappellent mille anecdotes où le maître de maison, avec la verve d'un jeune homme et la malice d'un Andalous, aime à mettre en scène des personnages souvent illustres; et, pour prendre ici un exemple parmi les poètes du *Florilegio*, il me souvient que D. Juan Valera évoqua un soir certains dîners plantureux, que se plaisait à donner Serafín Estébanez Calderón : l'on s'y occupait de bien autre chose que de littérature, et autour de mets vraiment castillans, épicés et plantureux, s'attablaient souvent non seulement celui qui devait écrire *Pepita Jiménez*, mais encore un romancier français déjà célèbre, Prosper Mérimée. Il est à croire que dans les tomes V et VI du *Florilegio* nous trouverons maints récits savoureux et significatifs qui encadreront les délicates sensations littéraires d'un grand écrivain.

— Le voyage de D. Marcelino Menéndez y Pelayo à Valencia au mois d'avril de cette année aura été profitable aux lettres espagnoles, comme tout ce que fait ce rare et fécond esprit. D. Marcelino, en effet, ne s'est point borné à parcourir la *huerta* si belle dans sa parure printanière, ni même à visiter la Albufera dans une excursion dont les péripéties, enregistrées par la photographie, se voyaient ensuite dans les vitrines des libraires valenciens, mais encore il a su réveiller la *Sociedad de Bibliófilos valencianos*, qui, après avoir publié trois volumes, s'était trop vite endormie sur des lauriers encore un peu maigres. Il a pensé qu'une ville dont la gloire littéraire s'est prolongée avec tant d'éclat jusqu'à nos jours, et qui compte maintenant des

érudits comme D. Enrique Serrano y Morales, D. Roque Chabás, D. Vicente Vives y Liern, D. Luis Cebrián, etc., ne pouvait pas rester étrangère au mouvement qui porte tous les Espagnols cultivés à prendre de leurs classiques un peu plus de soin que naguère. La *Sociedad de Bibliófilos* s'est donc reconstituée; elle va reprendre la publication des grandes œuvres valenciennes, et s'occupe, dès à présent, de préparer une réimpression très soignée des *Œuvres dramatiques* de Juan de Timoneda.

~~ C'est au mois de décembre de cette année ou, au plus tard, dès le début de 1904, que D. Marcelino Menéndez y Pelayo publiera le tome XII de la *Antología de poetas líricos castellanos.* Ce tome sera entièrement consacré à la suite de l'étude sur les *romances,* qui occupe déjà tout le tome XI.

~~ D. Vicente Blasco Ibáñez publiera très prochainement une œuvre nouvelle. Titre : *la Catedral.*

~~ Il va paraître dans quelques mois une traduction française du récent roman de M. Palacio Valdés : *La aldea perdida.*

~~ Il y a eu en Galice, au mois de juin de cette année, une série de ces fêtes si chères aux Espagnols et où les jeux floraux alternent avec les défilés, les discours ou les poésies avec les banquets. La présence de Mme Pardo Bazán et de M. Unamuno a donné un éclat exceptionnel aux cérémonies galiciennes, particulièrement à la grande *velada* organisée le 19 juin à La Corogne. M. Unamuno est assurément un des cerveaux les plus riches de l'Espagne contemporaine ; à peine âgé de trente-huit ans, il préside aux destinées de l'antique et glorieuse université de Salamanque, ce qui lui a donné l'occasion de se surnommer gentiment « le Benjamin des recteurs universitaires » ; sans timidité, sans fausse pudeur, il s'efforce avant tout d'être franc avec lui-même et de penser librement. Le discours qu'il a prononcé à La Corogne, après avoir été aimablement présenté au public par Mme Pardo Bazán, est précisément consacré à un éloge de la sincérité. Il faut en retenir une déclaration qui explique fort bien en M. Unamuno certains changements d'opinion dont ses compatriotes se sont beaucoup inquiétés, ou même irrités. « Nunca, » dit-il, « tuve gran respecto á las ideas. Hago con ellas como con los zapatos ; los uso y luego los tiro. No falta quien los recoja. » Nous voilà avertis. Apprécions à leur valeur, qui est grande, les écrits de M. Unamuno ; n'essayons pas de les concilier.

~~ On sait que l'*Ateneo* de Madrid institue des concours et distribue des prix. Parmi les sujets actuellement proposés au zèle des concurrents, nous noterons pour le *prix Felipe-Benicio Navarro* l'étude d'*un monument de l'architecture militaire au Moyen-Age* et

pour le *prix Augusto Charro Hidalgo* une étude sur *les institutions sociales en Espagne pendant le Moyen-Age.*

— L'*Ateneo* de Madrid reprend en ce moment la suite de ses travaux après l'habituelle interruption des vacances. Depuis le mois de mai, on peut lire dans le tableau réservé aux annonces et communications la liste des cours qui doivent être professés cette année. Sur cette liste figure, comme d'ordinaire, le nom de M. Menéndez y Pelayo avec l'annonce de la suite et fin de ses leçons sur *les polygraphes espagnols:* il est à craindre que cette indication ne reste une fois de plus lettre morte et que, occupé ailleurs, et peut-être mal secondé par un auditoire trop frivole, l'illustre critique ne renonce encore à user de la parole. — Parmi les cours dont l'objet ne sort pas des études habituelles à ce *Bulletin*, il faut noter que cette année l'Ateneo entendra pour la première fois officiellement un cours de *Phonétique;* déjà, dans la dernière année académique, le père jésuite D. Julio Cejador, titulaire de ce cours, avait donné à titre privé, dans les salles de l'Ateneo, quelques leçons de phonétique. Cette tentative avait été annoncée, publiée et louée à grand fracas dans la presse madrilène, et un périodique, qui n'a point coutume de sacrifier à une science si austère, avait publié un extrait de la première leçon. Les auditeurs de la leçon avaient retrouvé avec étonnement dans cette rédaction une méthode et des principes qui ne leur avaient paru rien moins que scientifiques. Cette année, le père Cejador professera en toute solennité. Empressons-nous de louer ses bonnes intentions. — Le cours le plus fréquenté est assurément celui que D. Vicente Lampérez y Romea consacre à l'*architecture chrétienne espagnole.* Avec la compétence d'un architecte, la précision d'un érudit et la délicatesse d'un artiste, M. Lampérez a présenté l'an passé et analysé devant ses très nombreux auditeurs les grandes cathédrales gothiques: Tolède, Burgos, Leon, etc.; il s'occupera cette année des églises de l'art *mudejar* et du style Renaissance. Souhaitons-lui tout le succès qu'il mérite; souhaitons surtout qu'il mette promptement à la portée de tous les amis de l'art espagnol les innombrables documents, plans, photographies, dessins, devis, réunis et préparés pour son cours, et puisse-t-il ne pas nous faire attendre l'*Histoire de l'architecture espagnole* que l'on est en droit d'espérer de lui!

Mais les cours ne représentent qu'une partie de l'activité qui se dépense à l'*Ateneo*. Les discussions instituées dans chaque section sur des sujets choisis d'avance manifestent mieux que tout le reste la vie dont est animé le grand cercle madrilène. Nous ignorons encore quels thèmes seront proposés cette année. Espérons, dans tous les cas, que les orateurs mettront dans leurs discours autant de sincérité et de zèle, mais moins d'âpreté qu'ils n'en dépensèrent en janvier dernier

dans une certaine discussion sur *la novela y el movimiento social*, qui, après plusieurs séances, dut être brusquement suspendue : tant était vive l'ardeur des deux partis en présence! Il y avait d'un côté les sociologues, les gens pratiques, qui ne concevaient le roman qu'avec des fins utiles et comme un moyen d'agir sur la société, de l'amender, de la guider vers un idéal meilleur; et de l'autre côté les *modernistas*, les *decadentes*, parés de gilets voyants et d'amples redingotes, soutenaient que réaliser de la beauté, émouvoir et subjuguer le lecteur par le charme de l'art est le seul objet digne des efforts de l'écrivain. Chaque parti invoquait ses grands hommes : d'une part, on s'abritait sous le nom de M. Palacio Valdés; de l'autre, on exploitait la renommée naissante de M. Ramón del Valle Inclán. Mais c'est surtout à la littérature française contemporaine, auteurs et critiques, que l'on empruntait des exemples et des arguments; et l'on ne sait qui il faut admirer le plus, de ce jeune homme qui déclarait comprendre les œuvres de Stéphane Mallarmé assez aisément pour en faire son livre de chevet, ou de cet autre qui rangeait avec intrépidité parmi les champions français du « décadentisme » ce même M. Brunetière, dont la personne et l'éloquence devaient recevoir en avril dernier, à Madrid, un accueil si peu enthousiaste. Qui aurait cru que la question de *l'art pour l'art*, vieille comme l'univers et usée à force d'être débattue, allait provoquer à Madrid, en l'an de grâce 1903, un fracas si retentissant?

~~~ Les jeunes Espagnols qui viennent acquérir en France la pratique de notre langue en même temps qu'une solide instruction, sont assurés de trouver dans tous les établissements universitaires l'accueil le plus cordial. Il y a même deux de nos lycées méridionaux, celui de Bayonne et celui de Foix, qui ont été spécialement aménagés pour leur rendre le séjour de ce côté-ci des Pyrénées aussi utile, aussi agréable, — et aussi économique — que possible. Des classes espagnoles ont été formées, où les jeunes péninsulaires sont groupés pour apprendre au plus vite les premiers éléments de notre langue; confondus dans les cours de récréation avec les élèves français, ils ont bien vite l'occasion de mettre en usage dans leurs conversations ce qu'ils ont appris de leurs maîtres, et beaucoup deviennent capables de prendre place dans l'enseignement normal du lycée. Avec quelle sollicitude l'administration académique suit et encourage le développement de ces lycées franco-espagnols, c'est ce que prouve le discours prononcé, le 28 juillet 1903, par M. Gaston Bizos, recteur de l'Académie de Bordeaux, à la distribution de prix du lycée de Bayonne, dont il avait tenu à occuper lui-même la présidence. Voici un des passages les plus caractéristiques :

Il est une... raison qui tient en éveil pour ce lycée ma plus attentive bienveillance et qui m'attache à ses destinées d'un lien particulièrement
~~~

fort. Sous son toit hospitalier, cette maison abrite une colonie de jeunes Espagnols, que leurs parents remettent entre nos mains avec une confiance qui nous touche profondément et qui nous impose de grands devoirs; elle est sur la frontière de notre Sud-Ouest, à deux pas de cette île des Faisans où fut conclu le traité des Pyrénées, comme le premier terrain d'une union permanente et désintéressée, d'une concorde intellectuelle, d'une entente pédagogique et morale entre la France et l'Espagne; elle constitue dans sa sphère modeste, mais féconde, une des joies les plus pures, une des espérances les plus vives de tous ceux (et ils sont légion dans les deux pays) qui désirent entre l'une et l'autre nation des rapports de jour en jour plus fréquents, des relations plus étroites, une inaltérable amitié. Ici nos élèves espagnols ne sauraient se sentir ou se croire dépaysés, puisqu'ils s'y rencontrent et y vivent en compatriotes. D'ici n'aperçoivent-ils pas les montagnes où commence la terre de leur patrie? Le climat n'est-il pas le même sur les deux versants? Le ciel n'a-t-il pas la même pureté, le même éclat tempéré par les nuages qui couronnent les sommets? Ne retrouvent-ils pas ici leurs jeux favoris? Ne sont-ils pas avec des maîtres et des camarades qui les apprécient et les comprennent, et sont heureux de communiquer par eux avec une race puissante et un peuple illustre à qui leur gratitude et leur admiration vont depuis longtemps?

~~ M. Camille Pitollet, agrégé d'espagnol, ancien professeur au lycée d'Aurillac, a publié dans *La España moderna* (1er juillet 1903) un article intitulé *Los catedráticos de castellano en los institutos de segunda enseñanza en Francia.* Il faut savoir gré à M. Pitollet d'avoir exposé en détail, aux lecteurs d'Outre-Pyrénées, les mystères et les arcanes de notre récente agrégation d'espagnol. Il n'y a rien à reprendre dans l'article qu'il a publié, si ce n'est un nombre excessif de fautes d'impression dont les protes espagnols sont responsables (par ex. *Pierre Coujis* pour *Pierre Louys, Clara Gazal,* etc.).

~~ Dans le journal *le Temps,* M. Gaston Deschamps a consacré sa chronique hebdomadaire du dimanche 13 septembre à D. José-María de Pereda. Félicitons-nous de ce que M. Deschamps — servi à souhait par les hasards d'une villégiature estivale — ait tourné vers l'Espagne un peu de son alerte curiosité, et gardons-nous de remarquer que son article est émaillé de plusieurs mots espagnols, ou prétendus tels, qui étonneront dans la Péninsule.

~~ M. Émile Gebhart a publié dans les *Débats* du 12 août et du 9 septembre 1903 des articles qui, sous ce titre spirituel, *Une cause célèbre de piraterie littéraire,* résumaient le livre de M. Paul Groussac sur le *Don Quichotte d'Avellaneda.* M. Gebhart s'est borné à exposer la thèse de M. Groussac; il ne l'a ni discutée ni même examinée.

~~ M. José-María Castilla, professeur à l'*Escuela de Declamación y Bellas Artes* de Madrid, est venu au mois de juin à Bordeaux, où, devant un nombreux auditoire, il a fait une conférence en français

sur l'organisation de l'enseignement supérieur en Espagne, et une autre en espagnol sur Luís Vélez de Guevara. Sur sa demande, il vient d'être nommé, par M. le recteur Bizos, lecteur d'espagnol à la Faculté des Lettres de Bordeaux. Si, comme nous l'espérons, le gouvernement espagnol l'y autorise, M. Castilla commencera ses cours dans le courant de novembre. Nous ne saurions dire combien nous nous félicitons de la collaboration qu'il nous apporte. Ce sera peut-être la première fois qu'un Espagnol professe dans une Université française, depuis le temps où Mariana enseignait la théologie à l'Université de Paris, et Francisco Sánchez, la médecine à l'Université de Toulouse.

~~ Au concours d'agrégation d'espagnol qui a eu lieu en juillet-août de cette année et auquel seize candidats avaient pris part, le jury a déclaré cinq de ces derniers admissibles aux épreuves orales : MM. Amade, Barry, Duffo, Quéaux, Talut. Les candidats qui ont définitivement conquis les deux places disponibles sont, par ordre de mérite : 1. M. Duffo, professeur au lycée de Carcassonne ; 2. M. Talut, boursier d'agrégation à la Faculté des Lettres de Toulouse.

~~ Nous reproduisons ici la liste des auteurs qui ont été désignés pour servir en 1904 aux épreuves de l'*agrégation d'espagnol* et du *certificat d'aptitude à l'enseignement de l'espagnol.* Cette double liste a été publiée dans le *Bulletin administratif du Ministère de l'Instruction publique,* année 1903, n° 1579.

Agrégation. — Auteurs espagnols :

1. *Poema del Cid,* vv. 1-375. Édit. Pidal ; — 2. *Amadis,* livre I[er] ; — 3. Fernán Pérez de Guzmán, *Generaciones é semblanzas ;* — 4. *Jorge Manrique, *A la muerte del maestre de Santiago* (*Antología de poetas líricos castellanos,* t. III, pp. 100-16) ; — 5. Cervantes, *Viaje al Parnaso,* ch. II ; — 6. Lope de Vega, *El acero de Madrid ;* — 7. Quevedo, *Anales de quince dias ;* — 8. *Moratín, *La comedia nueva ;* — 9. *Duc de Rivas, *Romances históricos (Una antigualla de Sevilla. — El alcázar de Sevilla. — El fratricidio.) ;* — 10. *Blasco Ibáñez, *La Barraca.*

Auteurs français :

1. Beaumarchais, *Le mariage de Figaro ;* — 2. Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie ;* — 3. Buffon, *Discours sur le style ;* — 4. *Mérimée, *Carmen.*

Auteur italien :

Come fu educato Vittorio Emanuele III, Ricordi di Luigi Morandi ; Paravia e Comp., Torino, 1901.

Certificat d'aptitude :

Les auteurs marqués d'un astérisque dans la liste précédente, plus Lope de Vega, *El mejor alcalde el Rey,* et Molière, *Critique de l'École des femmes.*

— Un arrêté ministériel en date du 29 juillet 1903 a fixé ainsi qu'il suit la liste des textes espagnols devant servir à l'explication dans les épreuves de la licence ès lettres, pendant une période de deux années, à partir du 1er juillet 1904.

Faculté des Lettres de Paris :

Romancero del Cid; — Cervantes, *Don Quijote* (primera parte); — Guillén de Castro, *Mocedades del Cid;* — Solís, *Historia de la conquista de Mejico;* — Ercilla, *Araucana;* — Moreto, *El valiente justiciero.*

Faculté des Lettres de Bordeaux :

Romances del Rey Don Rodrigo (*Antología de Poetas líricos castellanos,* t. VIII, p. 2 à 14); — Mariana, *Historia de España,* VII; — Cervantes, *Don Quijote,* primera parte, cap. 21 y 22; — Lope de Vega, *Auto de la Siega;* — Calderón, *El alcalde de Zalamea;* — Núñez de Arce, *Gritos del combate;* — Pereda, *La Puchera;* — Blasco Ibáñez, *La Barraca.*

Faculté des Lettres de Montpellier :

Poema del Cid, les 405 premiers vers; — Cervantes, *Don Quijote,* les 20 premiers chapitres de la 1re partie; — Lope de Vega, *El perro del Hortelano;* — Luís Vélez de Guevara, *El Diablo Cojuelo;* — Moreto, *El desdén con el desdén;* — A. Cánovas del Castillo, *Artes y letras* (Madrid, 1887); — José Echegaray, *El gran Galeoto.*

Faculté des Lettres de Toulouse :

Crónica general, 4a parte, capit. III. Le fragment cité dans Gorra (*Lingua e Letteratura span.,* pages 296 et suiv.); — *Poesías* de Jorge Manrique y del marqués de Santillana (*Biblioteca universal,* tomo 30, p. 5-22 et 64-87); — Vélez de Guevara, *El Diablo Cojuelo;* — Tirso de Molina, *El Burlador de Sevilla;* — Quintana, *Don Alvaro de Luna* (*Bibl. univ.,* t. 100); — Campoamor, *El tren expreso* (*Bibl. univ.,* t. 48).

— Nous avons reçu deux publications fort importantes, chacune dans son genre : la biographie du poète andalous Luis Barahona de Soto par l'éminent érudit D. Francisco Rodríguez Marín et la très savante étude sur les anciennes versions espagnoles des *Distiques* de Caton par M. Karl Pietsch, professeur à l'Université de Chicago. Il en sera rendu compte prochainement dans le *Bulletin.*

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

I. Articles de fond.

II. Variétés, Notes, Chroniques, etc.

III. Bibliographie.

en la Enseñanza, p. 86; — C. Servert Fortuny, *Leyendas toledanas*, p. 87; — M. F. Villegas, *Estrofas*, p. 87 **(E.-M.)**. — F. Moreno, *Esgrima española* **(H. Léonardon)**, p. 87. — J.-M. Nogués, *Archivo de la Real Casa* **(H. L.)**, p. 88. — Conde de Valencia de Don Juan, *Armas y tapices de la corona de España* **(H. Léonardon)**, P. 88. — E. García Herreros, *La sucesión contractual* **(C. Pitollet)**, p. 89. — Juan Valera, *Florilegio* **(E.-M.)**, p. 90.

J. Gudiol, *Nociones de arqueología sagrada catalana* **(P. Paris)**, p. 191. — J. Calmette, *Louis XI, Jean II et la Révolution catalane* **(A. M.-F.)**, p. 192. — E. Wallace, *La Perfecta Casada de Luís de León* **(A. M.-F.)**, p. 193. — W. Creizenach, *Geschichte des neueren Dramas* **(A. M.-F.)**, p. 194. — J. B. Segall, *Corneille and the spanish Drama* **(E. M.)**, p. 195. — E. Cotarelo, *Isidoro Maiquez* **(A. M.-F.)**, p. 196. — R. Menéndez Pidal, *Discursos leídos ante la R. Academia Española* **(A. M.-F.)**, p. 196. — E. Piñeyro, *Hombres y glorias de América* **(E. M.)**, p. 197. — M. de Unamuno, *Paisajes* **(E. M.)**, p. 197; *En torno al casticismo* **(G. C.)**, p. 198. — C. de Echegaray, *De mi país* **(G. Radet)**, p. 198. — A. R. Gonçalves Vianna, *As orthographias portuguesas* **(J. Saroïhandy)**, p. 199.

Adolfo Bonilla, *El Diablo cojuelo de Luís Vélez de Guevara* **(A. M.-F.)**, p. 307. — K. Kaerger, *Landwirthschaft und Kolonisation im Spanischen Amerika* **(P. Boissonnade)**, p. 314. — M. Serrano y Sanz, *Apuntes para una Biblioteca de Escritoras Españolas* **(E. Mérimée)**, p. 439. — E. Guillon, *Les guerres d'Espagne sous Napoléon* **(A. Dufourcq)**, p. 440.

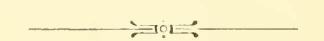
IV. Dépouillement des Revues.

Sommaires des Revues consacrées aux pays de langue castillane, catalane ou portugaise : Boletín de la R. Academia de la Historia, janvier-décembre 1902, p. 206-207. — Boletín de la R. Academia de Buenos Letras de Barcelona, nos 1-8, p. 97-99. — Boletín de la Societad arqueológica luliana, août 1901-juin 1902, p. 208. — Butlletí del Centre excursionista de Catalunya, juillet 1900-juin 1901, p. 209-210. — Revista de la Asociación artístico-arqueológica barcelonesa, janvier-octobre 1902. — Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos, janvier 1901-mars 1902, p. 91-92. — Revista de Extremadura, mai 1901-juin 1902, p. 99-100.

Articles des Revues françaises et étrangères concernant les pays de langue castillane, catalane ou portugaise, p. 211-212.

Planches.

I. — Isis, terre-cuite du Musée Balaguer à Villanueva y Geltrú (Espagne).
II. — Donación del Rey de Castilla D. Alonso el Noble á Sancha López, nodriza de su hija Da Blanca.
II bis. — Tres objetos malacitanos de época incierta.
III. — Vénus, statuette de bronze trouvée en Espagne.



5 novembre 1903.

LA RÉDACTION : E. MÉRIMÉE, A. MOREL-FATIO, P. PARIS, G. CIROT, *secrétaire ;* G. RADET, *directeur-gérant.*

Bordeaux. — Impr. G. GOUNOUILHOU, rue Guiraude, 9 11.



ISIS

TERRE CUITE DU MUSÉE BALAGUER

DONACION DEL REY DE CASTILLA D. ALONSO EL NOBLE A SANCHA LOPEZ, NODRIZA DE SU HIJA D. BLANCA

BURGOS [illegible] DE JUNIO DE 11[illegible]

[illegible] de S. María de la Vega



TRES OBJETOS MALACITANOS DE ÉPOCA INCIERTA



VÉNUS

STATUETTE DE BRONZE TROUVÉE EN ESPAGNE